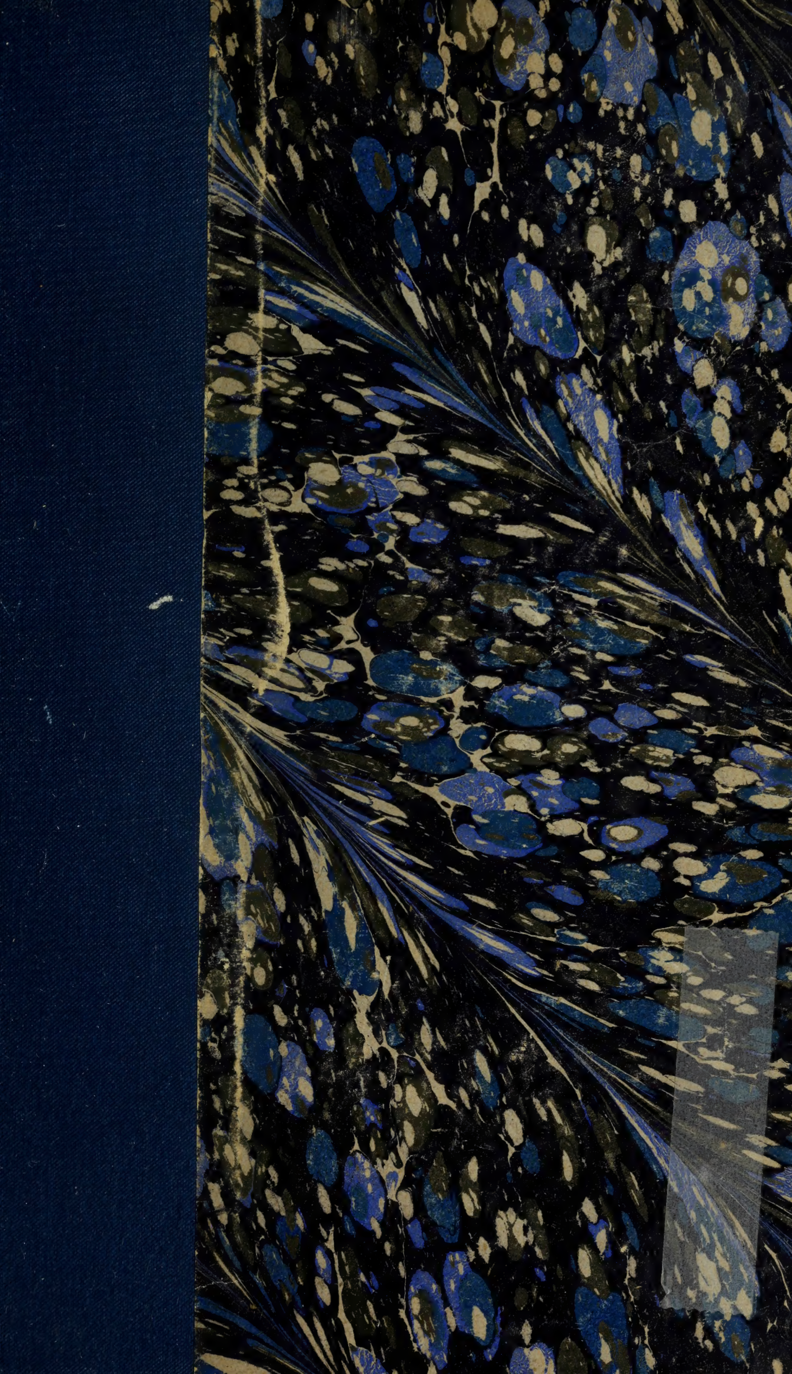
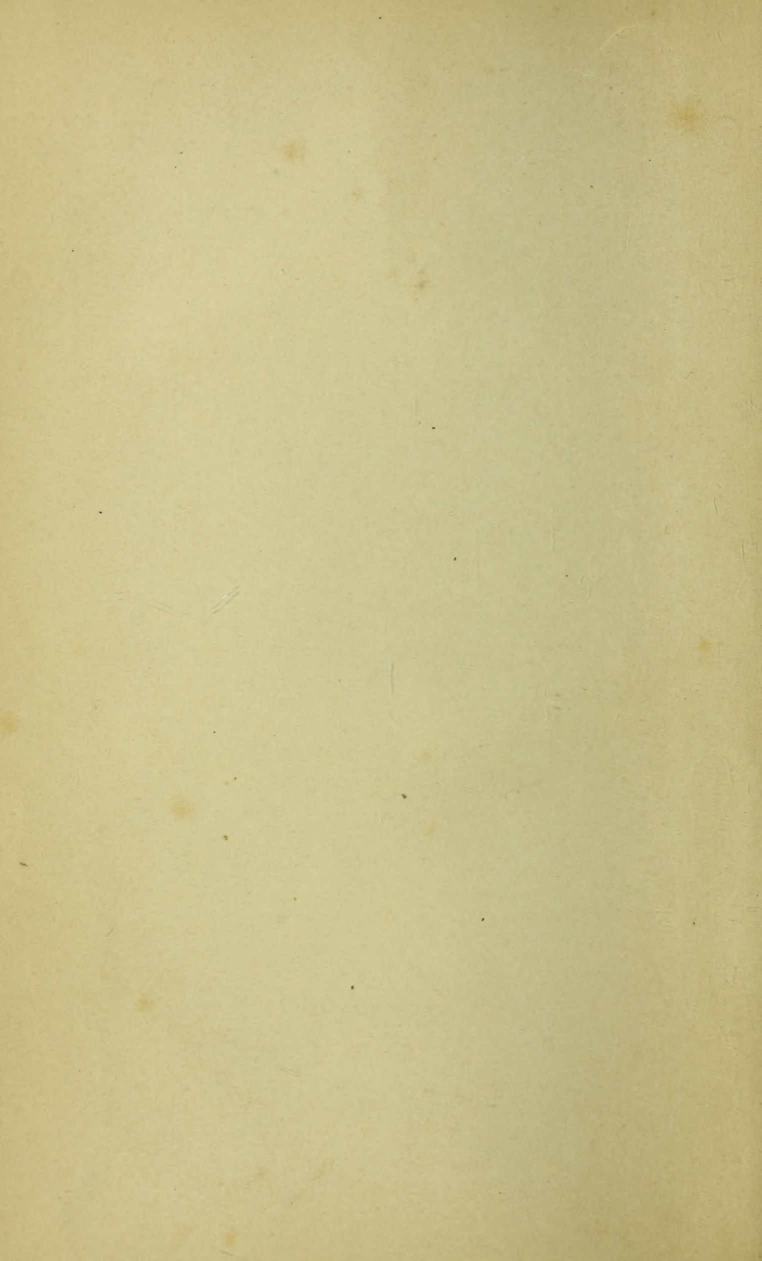



ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI^E ARROND^T
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS





ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR LES

GRANDS CLASSIQUES LATINS

ET EXTRAITS

EMPRUNTÉS AUX MEILLEURES TRADUCTIONS

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

Études littéraires sur les grands classiques grecs, et extraits empruntés aux meilleures traductions. 1 vol. in-16, broché, » »

Études littéraires sur les classiques français des classes supérieures et du baccalauréat ès lettres. Nouvelle édition, conforme aux programmes de 1880. 2 vol. in-16, brochés, 8 fr.

I. Corneille. — Racine. — Molière. 1 vol. 4 fr.

II. Chanson de Roland. — Joinville. — Montaigne. — Pascal. — La Fontaine. — Boileau. — Montesquieu. — La Bruyère. — Bossuet. — Fénelon. — Voltaire. — Buffon. 1 vol. 4 fr.

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 25 centimes.

Tableau de la littérature française, 1800-1815, qui se vendent séparément. (PRIX BORDIN *et* PRIX MARCELIN-GUÉRIN *à l'Académie française.*) 3 vol. in-8.

Première partie : Mouvement religieux, philosophique et poétique. 1 vol. broché, 8 fr.

Deuxième partie : Le roman et l'histoire. 1 vol. broché, 7 fr. 50

Troisième partie : La critique et l'éloquence. 1 vol. broché, 7 fr. 50

LIBRAIRIE FOURAUT

Extraits des classiques français.

1° Origines de la littérature française, du VI[e] au XVI[e] siècle. 2 vol. in-16, cartonnés

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

2° Les grands écrivains du XVI[e] siècle, 1 vol. in-16, cartonné,

3° Cours supérieurs (XVII[e], XVIII[e], XIX[e] siècles). 2 vol. in-16, cartonnés,

4° Cours moyens, — — — —

5° Cours élémentaires, — — 1 — cartonné.

10562. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR LES

GRANDS CLASSIQUES LATINS

ET EXTRAITS

EMPRUNTÉS AUX MEILLEURES TRADUCTIONS

PAR

GUSTAVE MERLET

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1884

PRÉFACE

« *L'antiquité*, a dit Sainte-Beuve, *est bonne à tous, et à tous les degrés.* » Maintenant surtout, parmi les fantaisies ou les modes aventureuses qui nous tentent et nous égarent, elle seule peut offrir au goût ces points fixes et lumineux qui lui permettent de s'orienter sûrement. Elle seule apprend à la plume ces procédés sévères qui servent de garantie aux mieux doués.

A plus forte raison la littérature latine est-elle éminemment nationale pour un peuple qui doit à Rome ses origines, ses lois, ses traditions, et le génie même de sa langue.

C'est une vérité que reconnaissent hautement les Programmes d'études inaugurés en 1880 ; car, s'ils ont dû réduire ou sacrifier des exercices devenus ingrats ou stériles pour la grande majorité des élèves, ils ont eu le mérite d'ouvrir enfin à leur curiosité les horizons de l'*Histoire littéraire* jusqu'alors à peu près ignorée même d'une élite.

L'heure est donc propice pour ce livre où nous vulgarisons, par des commentaires et des traductions[1], les principaux écrits des *Grands Classiques latins*.

1. Nous avons emprunté nos traductions aux maîtres les plus compétents. Quelques retouches ont été faites, pour rendre la lecture de ces textes encore plus courante, et aussi aisée que possible.

Beaucoup de fragments de poètes sont ici traduits en vers par des plumes de premier ordre. Ce sera peut-être une des nouveautés de notre recueil.

Il ne répondra pas seulement à l'appel des candidats pour lesquels la pratique des langues anciennes est obligatoire, mais qui manquent du loisir nécessaire à la lecture de toute une *Bibliothèque*[1]. Il s'adresse encore à ces écoles d'*Enseignement spécial* où les recrues d'une démocratie de plus en plus intelligente et laborieuse ne resteront pas étrangères aux grands monuments d'une civilisation mère de la nôtre. — Enfin, il ne rendra pas moins de services à tant d'institutions nouvelles qui, à Paris comme en province, rivalisant avec le *Lycée Fénelon*, vont offrir aux *Jeunes Filles* la fleur des connaissances indispensables à toute éducation libérale.

Signaler les besoins pédagogiques auxquels notre ouvrage a voulu satisfaire, c'est indiquer la méthode que nous avons suivie et les convenances qui nous ont guidé.

Dans un temps où le maniement du grec et du latin ne sera, tôt ou tard, que le privilège d'un petit nombre, il faut que les maîtres rendent l'abord des littératures anciennes facile et attrayant pour ceux qui n'ont pas la clef de leur langue.

Par conséquent, nous devions *élaguer* et *simplifier*, c'est-à-dire préférer l'essentiel au superflu[2]. — Au lieu de traiter de jeunes lecteurs, ou même de jeunes lectrices, comme si les palmes de l'École Normale supérieure étaient leur visée, nous avons renoncé au luxe d'une vaine érudition, c'est-à-dire à l'étalage des oubliés

1. Ils trouveront ici en réduction ce qu'il y a de meilleur, d'essentiel et de caractéristique dans toute la *Bibliothèque classique* de l'antiquité latine. Les textes ont été choisis de manière à interpréter le génie des écrivains, et à représenter leur physionomie personnelle.

2. En cela, nous croyons nous conformer à l'esprit des nouveaux Programmes et aux vœux de l'Univerité tout entière. — Dans de spirituels articles publiés par le *Temps*, M. Legouvé nous a tracé la voie qu'il convenait de suivre.

ou des inconnus. A quoi bon recueillir ici les épaves informes des naufrages où a disparu ce que les anciens eux-mêmes n'estimaient pas digne de survivre? Le bel avantage d'exhumer, parmi tant d'incertitudes, le Chant des Frères Arvales, des lambeaux de vers Fescennins, des débris d'Atellanes, des fragments à peine ébauchés ou mutilés de Livius Andronicus, de Nævius, de Pacuvius, d'Attius, d'Ennius ou de Lucilius; et cela, au détriment des Maîtres, réduits, faute d'espace, à n'être plus représentés que par cinq ou six pages! Autant vaudrait, pour donner une idée du Mont-Blanc, en détacher quelques cailloux, et les exposer sous une vitrine.

Afin d'éviter la sécheresse d'un catalogue et l'ennui d'un manuel, il nous a donc paru sage de congédier les écrivains qui ne sont qu'un fardeau pour la mémoire, ou n'offrent que des exemples à fuir[1]. En revanche, nous produisons en pleine lumière les génies ou les talents de premier ordre, c'est-à-dire tout ce que l'antiquité nous a légué d'impérissable, tout ce qui est encore voisin de nous et ne vieillira jamais, tout ce qui intéresse légitimement l'âme humaine par des vérités universelles, et l'imagination ou le cœur par des modèles de poésie ou d'éloquence.

Circonscrit dans le cercle, déjà si étendu, des *Grands Classiques*, notre choix d'*Extraits* sera peut-être assez abondant, assez divers et expressif pour se transformer en un tableau d'histoire vivante, et susciter des impressions distinctes, ou fixer des souvenirs précis, vifs et fidèles comme l'admiration.

1. Est-il vraiment indispensable d'encombrer un ouvrage *classique*, destiné à de simples bacheliers, à l'Enseignement spécial et aux Jeunes Filles, de textes empruntés à Crassus, à Quadrigarius, à Antias, à Varron, à Publius Syrus, à Trogue Pompée, à Justin, à Manilius, à Fronton, à Symmaque, à Macrobe, à Rutilius Numatianus, à Lactance, ou même à des noms bien peu classiques, comme ceux de Pétrone et de Martial, sans parler des écrivains qui plongent en pleine barbarie?

Le même esprit nous a dicté les *Notices* qui commentent ces *Leçons de choses littéraires*[1]. Nous avons craint surtout de rebuter une attention souvent languissante ou distraite par la monotonie et l'aridité de ces sommaires qui, résumant des résumés, se réduisent à une nomenclature de faits et de dates[2].

Éclairer les textes par un *Portrait* d'où ressort la physionomie de l'homme et de l'écrivain, — expliquer la variété des *Genres* et des aptitudes par l'examen du milieu social et de ses influences, — analyser sans diffusion les idées maîtresses qui inspirent les principales œuvres, — indiquer les bons endroits et les points de vue les plus favorables à la critique, — condenser ainsi la substance des meilleurs travaux inspirés par la science de l'antiquité, — en un mot enseigner le nécessaire avec discrétion et mesure, sans négliger l'agrément et l'utilité morale : telle est l'intention d'un essai qui se propose avant tout d'éveiller le *sens psychologique, historique et littéraire.*

Puisse notre bonne volonté démontrer une fois de plus que la Cité Latine est pour la France une sorte de patrie, et que ses chefs-d'œuvre constituent un de nos titres de famille!

GUSTAVE MERLET.

1. Dans nos *Études sur les classiques français*, nous avions dû nous interdire le commentaire des citations ; car nous parlions de textes abordables qui sont dans toutes les mains. — Mais, ayant à traiter ici de l'antiquité latine, nous réduisons la part de la critique, pour mettre le lecteur en présence des pièces qui la justifient.

2. Oui, si nos élèves répugnent à l'histoire littéraire, c'est qu'on leur en a trop souvent offert les épines, et non le fruit ou la fleur. Il ne faut pas qu'un livre classique ait l'aridité d'un dictionnaire.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR LES

GRANDS CLASSIQUES LATINS

SUIVIES D'EXTRAITS EMPRUNTÉS AUX MEILLEURES TRADUCTIONS

LES PROSATEURS

—

SALLUSTE

(87-34 avant Jésus-Christ)

Sa vie. — Caius Sallustius Crispus naquit dans une famille plébéienne, à Amiternum, ville de la Sabine, sous le septième consulat de Marius. Élevé à Rome, il eut pour premier guide, et plus tard pour ami, un rhéteur athénien, Ateius Prœtextatus, surnommé le *Philologue*. Sa jeunesse se partagea entre l'étude et les plaisirs. Est-il vrai, comme l'affirment ses détracteurs, que pour suffire à ses prodigalités, il dut vendre la maison de son père qui en mourut de chagrin ? Toujours est-il qu'élu questeur et tribun du peuple, il se compromit non seulement par des intrigues, mais par des scandales qui le firent chasser du sénat, en 50.

Pour se réhabiliter, il alla trouver César en Gaule, et le servit activement durant la guerre civile. Aussi fut-il rétabli dans ses dignités et nommé gouverneur de la Numidie, qu'il ruina par ses rapines[1]. Au retour, accusé de concussions, il ne dut son salut

1. Promu à la préture en 46, il se maria avec Terentia, épouse divorcée de Cicéron. Il suivit César en Afrique à titre de propréteur, et s'empara de l'île de Tercine. Après la victoire de Thapsus, il devint proconsul de Numidie.

qu'au patronage intéressé du dictateur. Les ides de Mars mirent fin à son rôle politique. Dès lors, retiré dans ses vastes domaines de Tibur[1] ou dans son palais du mont Quirinal, il put en toute sécurité maudire le luxe, parmi les chefs-d'œuvre de l'art qu'avaient payés ses déprédations d'Afrique. Au milieu des splendides jardins appelés de son nom[2], il censura impunément l'insolente opulence de ces patriciens « qui ne pouvaient épuiser leurs millions par la folie de leurs excès ». Il avait cinquante-trois ans lorsqu'il mourut, sous le consulat de Cornificius et du jeune Pompée, sans autre héritier qu'un neveu devenu son fils adoptif.

L'homme et le moraliste. Contradictions. — Certes, il est fâcheux que ses exemples démentent la sévérité des principes affichés dans ses ouvrages. A-t-il été trop diffamé par ses adversaires? On peut l'admettre, mais en reconnaissant qu'il donna prise à la calomnie. Ne le confesse-t-il pas à mots couverts dans une préface où il parle « de l'ambition et de ses pièges, du repos trouvé après bien des misères et des périls[3] »? Il est donc certain qu'il souffrit de la contagion commune : on ne saurait du moins le disculper d'avoir eu plus que tout autre la soif de l'or, et de n'être pas revenu de sa province les mains pures de pillage. Aussi est-ce à la lumière d'une expérience personnelle qu'il analyse les causes des discordes civiles, et les effets produits par la corruption des mœurs privées ou publiques. Mais, en déplorant ces ravages, l'homme nous met en défiance contre le moraliste. A l'autorité du censeur manque l'accent de la bonne foi. Cette indignation de commande a l'air d'être une attitude concertée par un faux Alceste qui veut se faire illusion à lui-même ou aux autres. Quand il formule ainsi d'un ton solennel des maximes austères, et rudoie comme un Caton les vices de son temps, ces colères ressemblent à des précautions oratoires; on y soupçonne le calcul d'un habile qui, n'ayant pas toujours pratiqué ce qu'il enseigne avec fracas, s'étudie à tromper la postérité.

L'écrivain. L'artiste. L'histoire épisodique. — Quel dommage que son caractère ne soit pas digne de son talent ! L'écrivain est en effet supérieur par la finesse et la force. Entre César et Tite-Live, il garde une physionomie distincte. Artiste avant tout, il ne fut point acteur des événements qu'il raconte ; car, bien qu'âgé de vingt-trois ans à l'époque où conspira Catilina, il ne

1. Il y avait acheté la villa de César.

2. La place qu'ils occupaient se nomme encore aujourd'hui *Jardins de Salluste.*

3. Introduction de son *Catilina.*

figura pas dans ce drame, où il comptait plus d'un ami. Quant à la guerre de Jugurtha, elle avait précédé sa naissance d'une vingtaine d'années. Il est donc, chez les Latins, le premier des historiens de profession.

Au lieu d'écrire la suite des annales romaines, il aima mieux traiter des épisodes adroitement choisis pour faire valoir la dextérité de sa plume.

Catilina. Jugurtha. — Portraits. Narrations. Discours. Sentences. — Son début paraît avoir été la *Conjuration de Catilina,* écrite sans doute au lendemain de sa préture, parmi les loisirs forcés d'une disgrâce qui l'écarta des affaires, à l'heure où il disait : « Je n'avais plus ni espérance ni crainte : entre toutes les factions, j'étais indépendant. » S'il crut l'être, ce fut une illusion; car on peut douter de l'impartialité d'un juge qui, secrètement favorable à une révolution sociale, diminue ou dissimule avec une rare perfidie la gloire de Cicéron. Il ne mentionne pas même le discours que le consul prononça dans la fameuse séance où l'on délibéra sur le châtiment des coupables. En revanche, il ne dit pas un mot du rôle équivoque joué par César, et de sa complicité latente. Il y eut donc là des omissions qui furent un déni de justice.

Dans son chef-d'œuvre, la *Guerre de Jugurtha*, Salluste était plus à l'aise. Il connaissait à fond le pays dont il avait été le Verrès; et, aujourd'hui même, on peut le suivre pas à pas sur les lieux qu'il décrit fidèlement. Nous le lisons avec d'autant plus d'intérêt que la Numidie est notre Afrique française, et que mainte analogie s'offre d'elle-même en un récit où nous retrouvons nos propres souvenirs, une guerre de fuites, d'embûches et de trahisons. Mais notre civilisation n'envie rien à la conquête romaine, qui livrait les peuples en proie à d'insatiables convoitises. Exposés avec autant de netteté que de précision, les faits militaires, combats et sièges, se détachent en pleine lumière, mais ne sont ici que les épisodes pittoresques d'une tragédie dont le véritable nœud est à Rome, et non à Cirta ; car dans Métellus et Marius, qui sont aux prises avec Jugurtha, nous voyons le duel du peuple et de l'aristocratie. Des passions et des intérêts expliquent donc les péripéties d'une lutte où l'or agit plus que le fer, puisque la vénalité des consciences encouragea les ruses d'un indomptable ennemi. C'est ainsi que les alternatives de la défaite ou de la victoire représentent la crise intérieure de Rome gorgée des dépouilles du monde.

Les portraits valent les tableaux. Que de nuances dans les physionomies ! Quel relief dans les contrastes qui opposent, d'un côté, la violence hypocrite de Jugurtha à la mélancolie suppliante d'A-

dherbal; de l'autre, la morgue patricienne d'un Scaurus à la rudesse plébéienne de Memmius ou à la franchise brutale de Marius!
Alerte et précise, la narration se précipite comme sur une pente rapide où la curiosité nous entraîne d'un si vif élan qu'elle nous laisse à peine le temps de la réflexion. L'orateur n'est pas moins original par ses brusques saillies, ses familiarités expressives, ses images soudaines, ses sentences frappantes, son énergie, son éclat, ou certain sans-façon de grand seigneur. S'il n'a pas, comme Tite-Live, l'ordre lumineux, l'ampleur périodique, la proportion et la suite du discours, sa marque propre est une concision savante, qui parfois même devient une manière et presque une prétention. On sent bien que son modèle fut Thucydide; mais il le surpasse en clarté, sinon en profondeur. Bref, peu de penseurs ont mis plus de raffinement dans la raison. Nous serions tentés parfois de l'appeler le La Rochefoucauld de l'antiquité latine. Mais, tout en admirant les ressources d'un écrivain acéré, ferme et délicat, nous le placerons au-dessous des maîtres qui recommandent le bien-dire par le bien-faire, et, tirant leur génie de leur conscience, prouvent que la beauté littéraire doit être un reflet de la beauté morale[1].

LES CAUSES DE DÉCADENCE[2]

Quand la République eut grandi par l'activité et la justice, quand elle eut dompté par ses armes des rois puissants, soumis par la force des nations belliqueuses et des peuples considérables, ruiné de fond en comble Carthage[3], la rivale de son empire, quand elle se fut ouvert toutes les mers et toutes les terres, la Fortune commença à sévir et à tout bouleverser. Ces hommes qui avaient supporté facilement les travaux, les périls, les incertitudes et les rigueurs du sort, plièrent et succombèrent sous le poids de l'oisiveté et de l'opulence, désirables pour tant d'autres[4]. L'amour de l'ar-

1. Salluste avait aussi composé *cinq livres d'histoires* adressés à Lucullus, et qui embrassaient une période de douze années, de 675 à 687. Il y traitait des guerres contre Sertorius, Mithridate, Spartacus et les pirates. L'ouvrage ne nous est pas parvenu. Quant aux deux lettres à César sur *l'organisation de la République*, elles sont probablement apocryphes, comme sa prétendue *Déclamation contre Cicéron*.

2. C'est un fragment de l'avant-propos par lequel s'ouvre la conjuration de Catilina.

3. Carthage fut détruite en 146 par Scipion Émilien.

4. Sans doute pour les peuples marins qui se livrent au commerce.

gent d'abord, du pouvoir ensuite, se developpa en eux : ce fut comme la source de tous les maux. La cupidité ruina la bonne foi, la probité, et toutes les autres vertus; à leur place elle mit l'orgueil, la cruauté, le mépris des Dieux, et apprit à tout considérer comme vénal : l'ambition, de son côté, força bon nombre de mortels à se faire hypocrites; à avoir une pensée dans le cœur, une autre sur les lèvres; à juger des amitiés et des inimitiés, non d'après la réalité, mais d'après l'intérêt ; à porter l'honnêteté plutôt sur le visage qu'au fond de l'âme. Ces vices d'abord ne crûrent que lentement, et furent parfois réprimés; puis, quand la contagion, semblable à une peste, eut tout envahi, l'esprit public changea, et le pouvoir, si juste, si vertueux jusqu'alors, devint cruel, intolérable.

Du jour où les richesses commencèrent à être en honneur, et où elles donnèrent gloire, commandements et puissance, la vertu n'eut plus d'attraits, la pauvreté passa pour un opprobre et la probité fut suspecte de malveillance. Ainsi, avec les richesses la prodigalité, la cupidité et l'orgueil s'emparèrent de la jeunesse : on ne vit plus que pillage et gaspillage ; chacun, comptant pour rien ses propres biens, convoita ceux des autres ; honneur, pudeur, lois divines et humaines indistinctement, tout fut foulé aux pieds sans aucune retenue, sans aucune considération. Il est curieux, après avoir exploré ces palais et ces villas, constructions colossales qu'on prendrait pour des villes, de visiter les temples élevés aux Dieux par nos ancêtres, les plus religieux des mortels. Il est vrai qu'ils ornaient les temples des Dieux de leur piété, leurs maisons de titres glorieux, et qu'aux vaincus ils n'enlevaient rien que la liberté de nuire[1] ; tandis que leurs descendants, modèles de lâcheté, arrachent aux alliés mêmes, par le plus grand des forfaits, tout ce que des vainqueurs, modèles de courage, avaient laissé aux ennemis[2] : comme si l'usage du pouvoir ne consistait qu'à faire du mal aux autres !

(*Catilina*, ch. IX. Trad. Croizet.)

1. Ils désarmaient les vaincus, et démantelaient les places.
2. Comparez La Fontaine, *le Paysan du Danube* (fab. XI, 7).

DÉFAITE DE CATILINA[1]

Toutes les mesures prises, Pétréius fait sonner la charge, et commande aux cohortes de s'avancer peu à peu ; l'armée des ennemis en fait autant. Dès qu'on s'est assez rapproché pour permettre aux gens de trait de commencer le combat, les deux partis s'élancent avec fureur, enseignes déployées, en jetant de grands cris : les javelots sont abandonnés ; l'affaire s'engage à l'épée. Les vétérans, fidèles à leur ancienne bravoure, serrent vivement de près leurs adversaires ; ceux-ci résistent avec intrépidité : la lutte est des plus acharnées. Catilina avec ses troupes légères est sans cesse au premier rang, soutient ceux qui plient, remplace les blessés par des soldats frais, pourvoit à tout, combat lui-même souvent, et terrasse bon nombre d'ennemis, remplissant tout ensemble les devoirs de brave soldat et de bon général. Quand Pétréius s'aperçoit que Catilina, contre son attente, lui oppose de vigoureux efforts, il lance la cohorte prétorienne[2] au milieu des ennemis, met le désordre dans leurs lignes, les massacre de tous côtés malgré une résistance qui n'a plus d'ensemble, puis attaque aussitôt les autres par les deux flancs à la fois. Manlius et l'officier de Fésules tombent des premiers en combattant[3]. Lorsque enfin Catilina voit la défaite de ses troupes et le peu d'hommes qui restent encore avec lui, animé par le souvenir de sa naissance et de la considération dont il a joui autrefois, il se précipite au plus épais des ennemis, et là il est percé de coups en vendant chèrement sa vie.

1. L. Sergius appartenait à une famille illustre. Propréteur en Afrique (68 av. J.-C.), il y commit des exactions si odieuses qu'il fut surnommé *Catilina* (pillard). On sait que, n'ayant pu réussir à être nommé consul, il entreprit de faire assassiner Cicéron son concurrent. Il voulait détruire Rome par le fer et le feu (63). Ce complot fut déjoué par Cicéron : réduit à s'exiler de Rome, Catilina se mit à la tête de ses partisans. Vaincu à Pistoie, il se fit tuer dans un dernier combat que lui livra Pétréius, lieutenant d'Antonius, collègue de Cicéron.

2. Cohorte d'élite, attachée spécialement à la personne du général en chef.

3. Manlius ou Mallius, qui avait servi sous Sylla, était un des lieutenants de Catilina, avec un officier de Fésules, nommé Furius.

Mais, le combat une fois achevé, c'est alors que vous eussiez vu tout ce qu'il y avait eu d'audace et d'énergie dans l'armée de Catilina : à peu d'exceptions près, chacun une fois mort couvrait de son cadavre la place qu'il avait occupée vivant pendant la bataille. Le petit nombre même de ceux qu'avait traversés et dispersés la cohorte prétorienne, étaient tombés un peu plus épars, il est vrai ; mais tous du moins avaient reçu leurs blessures par devant. Quant à Catilina, on le retrouva loin des siens parmi un monceau de cadavres ennemis : il respirait encore, et conservait sur son visage l'empreinte de cette dureté qu'il avait eue toute sa vie. Enfin, de tous ceux qui l'avaient suivi, pas un citoyen de condition libre ne fut pris, ni pendant la lutte, ni dans la déroute : ils avaient tous aussi peu ménagé leur propre vie que celle des ennemis. L'armée du peuple romain, de son côté, acheta la victoire au prix de bien des larmes et de bien du sang : les plus braves avaient péri dans la mêlée, ou en étaient sortis grièvement blessés ; et ceux qui s'avançaient hors du camp, soit pour visiter le champ du combat, soit pour dépouiller les morts, retrouvaient, en remuant les cadavres ennemis, les uns un ami, d'autres un hôte ou un parent ; il y en eut aussi qui reconnurent des ennemis personnels. De là dans toute l'armée un singulier mélange de joie, de désespoir, de douleur et de satisfaction.

(*Catilina*, ch. LX. Trad. Croizet.)

CATON ET CÉSAR

De mon temps il a paru deux hommes de mérite également distingué, quoique d'inclinations toutes différentes, Caton et César.

Ils étaient à peu près égaux en naissance [1], en âge [2], en éloquence ; même portée intellectuelle et morale, même gloire de part et d'autre, mais dans des genres différents.

1. La famille Julia était patricienne, la famille Porcia plébéienne. L'une prétendait descendre d'Iule, fils d'Énée ; l'autre remontait à Caton le Censeur.
2. Caton avait 32 ans, et César 36.

César était réputé grand par ses bienfaits et sa munificence; Caton, par la pureté de sa vie. Celui-là se fit un nom par sa douceur et sa clémence; celui-ci dut à sa sévérité la considération dont il jouissait. César donnait, soulageait, pardonnait; Caton atteignit à la même gloire en n'accordant jamais rien. L'un était le refuge des malheureux, l'autre le fléau des méchants : on vantait l'indulgence du premier, l'inflexibilité du second. Enfin César était par système laborieux, vigilant, tout dévoué aux affaires de ses amis, insouciant des siennes propres; il ne refusait rien qui valût la peine d'être donné; il ambitionnait un grand pouvoir[1], une armée, une guerre nouvelle[2] où son mérite pût briller avec éclat. Caton, au contraire, était par goût ami de la mesure, des convenances, et surtout de l'austérité; il ne rivalisait point de richesses avec le riche, d'intrigues avec l'intrigant, mais d'énergie avec l'homme actif, de réserve avec le modeste, de désintéressement avec l'intègre; il tenait plus à être vertueux qu'à le paraître; et ainsi, moins il courait après la gloire, plus elle s'attachait à ses pas.

(*Catilina*, ch. LIV. Trad. Croizet.)

SUR LUI-MÊME

L'homme, étant composé d'une âme et d'un corps, tout ce qui tient à nous et à nos affections participe nécessairement à la nature soit de ce corps, soit de cette âme. Ainsi la beauté, les richesses, la force physique et tous les autres avantages de ce genre passent vite; au contraire, les œuvres éclatantes du génie sont, comme l'âme, impérissables[3]. En un mot, les biens du corps et de la fortune, ayant un commencement, ont aussi une fin : tout ce qui naît meurt; tout ce qui croît décline : l'âme seule, in-

1. Après son consulat, il se fit donner pour trois ans, malgré la résistance de Caton, le gouvernement de la Cisalpine, de l'Illyrie et de la Gaule transalpine, avec quatre légions (59).

2. Une guerre qui n'eût pas encore été entamée par un autre.

3. Ces idées, qui nous paraissent aujourd'hui un lieu commun, étaient alors nouvelles chez un peuple que sa nature et ses traditions portaient à n'admirer guère que la force brutale. Ce passage sert de préface à *Jugurtha*.

corruptible, immortelle, souveraine du genre humain, dirige tout, maîtrise tout, et n'est elle-même maîtrisée par rien. Aussi ne peut-on trop s'étonner de l'inconséquence de ceux qui, livrés aux voluptés des sens, passent leur vie dans la mollesse et l'inaction, laissant d'ailleurs croupir dans l'abandon et l'inertie leur âme, c'est-à-dire la meilleure et la plus noble portion de l'être humain, et cela quand il est pour l'esprit tant de moyens divers d'atteindre à la plus haute illustration.

De toutes les occupations qui sont du ressort de l'esprit, il n'en est guère de plus utile que le récit des événements passés. Au reste, tant d'autres en ont vanté l'excellence que je crois devoir m'abstenir d'en parler : je craindrais, d'ailleurs, qu'on n'imputât à l'orgueilleux désir de me glorifier moi-même les éloges donnés à des travaux auxquels je me suis consacré. Et pourtant, il se trouvera des gens, je le sais, qui, parce que j'ai résolu de passer le reste de ma vie loin des affaires publiques, taxeront d'oisiveté mon noble et utile labeur, ceux-là du moins pour qui l'activité consiste surtout à saluer par son nom chaque citoyen, et à briguer par des festins la faveur populaire[1]. Mais, si l'on veut bien se rappeler en quelles circonstances j'ai obtenu les magistratures, quels concurrents ne purent y parvenir comme moi, quelle espèce d'hommes enfin se sont introduits depuis dans le sénat[2], on le reconnaîtra certainement : c'est plutôt par raison que par lâcheté que je suis revenu sur mes premières résolutions, et la République a plus à profiter de ma prétendue oisiveté que de l'activité de tant d'autres.

(*Jugurtha*, ch. II. Trad. Croizet.)

1. Ce sont les manœuvres ordinaires des candidats. Des esclaves appelés *nomenclateurs* leur disaient les noms de chaque citoyen rencontré sur le forum. — Chez les Romains, l'étude exclusive des lettres était mal vue.

2. Salluste était tribun l'année où Clodius fut assassiné (51). Il avait eu pour compétiteur Caton, qui se vit repoussé parce qu'il n'avait pas voulu acheter les suffrages, comme Salluste et bien d'autres. — César remplit le sénat de Gaulois, qui ne connaissaient pas même le chemin de la curie.

LES FRÈRES PHILÈNES

Au temps où les Carthaginois donnaient des lois à presque toute l'Afrique, les Cyrénéens[1] aussi étaient puissants et opulents. Or, entre les deux États se développait une plaine sablonneuse, d'aspect partout uniforme : pas un fleuve, pas une montagne, qui pût servir à distinguer leurs frontières respectives; de là une guerre longue et sanglante. Déjà, de part et d'autre, des armées et des flottes avaient été battues et dispersées; déjà les deux peuples s'étaient cruellement maltraités; et on pouvait craindre que bientôt vaincus et vainqueurs, également épuisés, ne fussent attaqués par quelque nouvel ennemi : on convint donc, à la faveur d'une trêve, que les délégués partiraient de chaque ville à un jour déterminé, et que le lieu où ils se rencontreraient servirait de commune limite aux deux territoires. Carthage envoya deux frères, nommés Philènes, qui firent route avec une grande célérité ; les délégués de Cyrène allèrent plus lentement. Fut-ce défaut d'activité de leur part ou pur accident? je l'ignore : là, comme en pleine mer, n'est pas rare qu'on soit retenu par quelque ouragan; lorsqu'en effet, dans ces plaines tout unies et dépourvues de végétation, le vent vient à souffler et à soulever le sable du sol, ce sable, emporté en violents tourbillons, remplit le visage et les yeux du voyageur, l'empêche de voir devant lui, et retarde ainsi sa marche. Quoi qu'il en soit, quand les Cyrénéens s'aperçoivent qu'ils ont été devancés, craignant d'être punis au retour, pour un retard si funeste aux intérêts de la patrie, ils accusent les Carthaginois d'être partis de chez eux avant l'heure convenue : ils ne veulent rien entendre; tout leur semble préférable à la honte de se retirer vaincus. De leur côté, les Carthaginois ne demandent qu'une chose, l'égalité des conditions nouvelles, quelles qu'elles soient. Alors les Grecs[2] leur donnent le choix, ou de se

1. Cyrène fut une colonie fondée par Théra, île des Cyclades.
2. Les Cyrénéens étaient d'origine grecque.

faire enterrer vifs à l'endroit qu'ils réclament comme frontière de leur empire, ou de laisser leurs adversaires, à cette même condition, s'avancer aussi loin qu'ils voudront. La proposition fut acceptée des Philènes, qui firent à leur patrie le sacrifice de leurs personnes et de leur vie, et furent enterrés vifs. Les Carthaginois consacrèrent en ce lieu des autels aux deux frères, et leur décernèrent d'autres honneurs encore au sein de leur ville.

(*Jugurtha*, ch. CLXXIX. Trad. Croizet.)

DISCOURS DE MARIUS AU PEUPLE [1]

Je sais bien, Romains, qu'autre est en général la conduite de nos citoyens quand ils sollicitent de vous un commandement, autre quand ils l'ont obtenu : que d'abord actifs, humbles, modestes, ils vivent ensuite dans l'indolence et l'orgueil [2]. Quant à moi, il me paraît, au contraire, qu'autant l'ensemble de la République est au-dessus du consulat ou de la préture [3], autant on doit se montrer plus zélé pour l'administrer que pour briguer ces dignités. Aussi ne me dissimulé-je point l'étendue des obligations que m'impose votre insigne faveur : préparer la guerre tout en ménageant le trésor public, contraindre au service ceux à qui l'on ne voudrait pas déplaire, pourvoir à tout au dedans comme au dehors, et cela au milieu des jalousies, des tracasseries, des intrigues; c'est là, Romains, une tâche plus rude qu'on ne pense [4]. Sans compter que d'autres, s'ils viennent à faillir, se trouvent couverts par l'ancienneté de leur noblesse, par les brillants exploits de leurs aïeux, par la fortune de leurs

1. Originaire d'Arpinum, de naissance obscure, C. Marius, après s'être distingué au siège de Numance (134), était devenu tribun (119), puis questeur de Cecilius Metellus, en Afrique, contre Jugurtha. Nommé consul (107), il supplanta son général en Numidie. Avant son départ, il fait ce violent discours contre la noblesse.

2. C'est l'éternel contraste du candidat et de l'élu.

3. Le préteur était un magistrat qui jugeait les causes civiles. Il fut aussi chargé de missions militaires dans les provinces, et cumulait alors tous les pouvoirs.

4. Comparez une page de M. Thiers sur les devoirs du général en chef. *Extraits des classiques français*, par Gustave Merlet, *Cours moyen*, t. II, p. 444.

parents et de leurs alliés, par la multitude de leurs clients; tandis que moi, je n'ai d'espoir qu'en moi seul : il faut de toute nécessité qu'à défaut d'autres appuis je me protège moi-même par ma valeur et mon intégrité. Je n'ignore pas d'ailleurs, Romains, que tous les regards sont tournés vers moi; que les citoyens honnêtes et vertueux me sont favorables, parce que mes services profitent à la République; que la noblesse épie le moment de l'attaque : je dois donc redoubler d'efforts, à la fois pour empêcher que vous ne soyez opprimés, et pour frustrer l'attente des nobles[1]. La vie que j'ai menée depuis mon enfance jusqu'à ce jour m'a habitué à tous les travaux, à tous les périls : ce que je faisais gratuitement, avant d'obtenir vos faveurs, loin de moi la pensée, Romains, de l'abandonner aujourd'hui que j'en ai reçu la récompense! Oui, la modération dans le pouvoir est difficile aux ambitieux qui, pour parvenir, ont fait semblant d'être honnêtes; mais moi qui ai passé toute ma vie dans la pratique des vertus, l'habitude du bien m'est devenue une seconde nature. Vous m'avez chargé de la guerre contre Jugurtha; la noblesse s'en est irritée. Ah! réfléchissez-y, je vous en conjure, demandez-vous bien s'il ne vaudrait pas mieux revenir sur votre décision, choisir parmi cette tourbe de nobles, envoyer à cette expédition, ou à toute autre du même genre, quelqu'un de ces hommes de vieille lignée, si bien pourvus de portraits[2], si dénués de services! Et pourquoi non? il ferait si beau le voir, dans une mission de cette importance, trahir à chaque pas son ignorance, s'agiter, se trémousser, prendre pour moniteur quelque obscur plébéien[3]! Voilà pourtant comme, la plupart du temps, celui que vous

1. C'est le cas d'appliquer ces vers de La Fontaine :

> Nos galants y voyaient double profit à faire,
> Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Une opposition est nécessaire aux personnages publics. Elle les tient en éveil.

2. Les nobles exposaient dans leur atrium les bustes de leurs aïeux.

3. Peinture comique d'un ignorant chargé d'une besogne à laquelle il n'entend rien : il se démène et perd la tête. Marius représente les patriciens comme des généraux de parade. Il laisse entendre qu'il a été indispensable à Metellus.

chargez de commander aux autres en cherche lui-même un autre qui lui commande.

Le dirai-je, Romains? J'en connais qui ont attendu leur élévation au consulat pour commencer à lire l'histoire de nos ancêtres et les préceptes des Grecs sur l'art militaire; esprits à l'envers, qui font tout au rebours[1], et ne voient pas que, si l'exercice d'une charge est postérieur à l'obtention de cette charge dans l'ordre des temps, il la précède au fond par la pratique qu'il présuppose! Et maintenant, Romains, à ces patriciens superbes comparez Marius, homme nouveau. Ce qu'ils entendent raconter, ce qu'ils lisent, moi je l'ai appris dans les camps : c'est à vous de juger entre la valeur des actes et celle des paroles. — Ils méprisent ma *nouveauté*[2]; moi, leur incapacité : à moi, on peut m'objecter le tort de la Fortune; à eux, des infamies! Disons mieux : oui, la naissance est une et égale pour tous, et le plus brave est, par cela seul, le plus noble[3]. Supposez qu'on pût demander aux pères d'Albinus ou de Bestia[4], qui d'eux ou de moi ils préféreraient avoir engendrés, que croyez-vous qu'ils répondissent, sinon qu'ils auraient voulu avoir pour fils les plus vertueux? Que s'ils sont fondés à me mépriser, qu'ils méprisent donc aussi leurs ancêtres, qui, comme moi, ont dû à leur mérite le principe de leur noblesse! Ils sont jaloux de la dignité dont vous m'avez honoré; qu'ils soient donc jaloux aussi de mon activité, de mon intégrité, et même de mes périls, puisque c'est à ce prix que je l'ai obtenue! Mais ces hommes, gâtés par l'orgueil, vivent comme s'ils dédaignaient vos honneurs, puis les réclament comme s'ils avaient honorablement vécu! Ah! certes, ils s'abusent étrangement, s'ils comptent réunir ainsi les deux avantages les plus opposés, les charmes de l'indolence et les récompenses du mérite.

Autre illusion : chaque fois, pour ainsi dire, qu'ils prennent la parole soit devant vous, soit au sénat, ils n'ont à la

1. Ils mettent la charrue devant les bœufs, comme dit le peuple.
2. On appelait *homme nouveau* celui qui devait à lui-même sa fortune.
3. Ici, la thèse devient générale. Lisez le monologue de Figaro. *Extraits des classiques français* (*Cours supérieur*), t. I, p. 349, éditeur Fouraut.
4. *Albinus* et *Bestia* s'étaient laissé battre et corrompre par Jugurtha.

bouche que l'éloge de leurs ancêtres ; comme si, en rappelant les belles actions de ces grands hommes, ils se faisaient eux-mêmes plus illustres ! C'est juste le contraire : plus la vie des uns eut d'éclat, plus la nullité des autres est dégradante[1]. Et en effet, il faut bien le reconnaître, la gloire des ancêtres est comme un flambeau qui brille sur leurs descendants, et ne souffre l'obscurité ni de leurs vertus, ni de leurs vices.— Cet avantage, Romains, j'en suis privé; mais, ce qui est bien autrement glorieux, je puis vanter mes propres exploits. Or, voyez à quel point ces hommes sont injustes : ce qu'ils s'arrogent au nom d'un mérite étranger, ils ne me l'accordent point au nom du mien propre ; et cela, parce que je n'ai point de portraits dans mon *atrium*, parce que ma noblesse commence à moi ; comme s'il ne valait pas mieux faire soi-même sa noblesse que de la recevoir d'un autre pour la dégrader[2] !

Je n'ignore pas, Romains, que, s'ils veulent se mêler de répondre, ce n'est ni la faconde ni l'art qui manquera à leurs discours. Toutefois, lorsqu'à propos de l'insigne faveur que vous m'avez faite ils nous déchirent en toute occasion, vous et moi, de leurs odieux propos, je n'ai pas voulu me taire, de peur qu'on ne prît ma modestie pour un aveu. Non pas, je présume, qu'aucun de leurs discours puisse me blesser en personne : vrais, ils sont nécessairement à ma louange ; faux, ils sont réfutés par toutes les habitudes de ma vie. Mais enfin, comme c'est votre jugement qu'ils incriminent, pour m'avoir à la fois confié la plus haute des dignités et imposé la plus lourde des charges, pesez, pesez bien, encore

1. Les mortels sont égaux : ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.
(VOLTAIRE, *Mahomet.*)

Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous ;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
(BOILEAU, Sat. V.)

2. M. de Vigny, parlant de ses nobles aïeux, disait :

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

une fois, si vous n'avez point à regretter votre choix. Je ne puis, pour justifier votre confiance, étaler ni les images, ni les triomphes, ni les consulats de mes aïeux; mais, s'il le faut, je montrerai des javelines, un étendard, des colliers d'honneur, et bien d'autres récompenses militaires; je montrerai surtout les cicatrices qui sillonnent ma poitrine[1]. Ce sont là mes images, c'est là ma noblesse : images, noblesse, que je n'ai point, comme eux, recueillies par héritage, mais que j'ai moi-même conquises à force de travaux et de périls! — Mon langage n'est point arrangé avec art : j'y vise fort peu, le vrai mérite se révèle assez par lui-même; c'est à eux qu'il est besoin d'art, pour cacher sous de belles phrases la turpitude de leurs actions. Je n'ai point étudié non plus les lettres grecques : j'avais peu de goût pour une littérature qui n'a pas donné plus de valeur à ceux qui l'enseignent[2]. En revanche, j'ai étudié d'autres arts, bien autrement utiles à la République : j'ai appris à frapper l'ennemi, à garder un poste, à ne rien craindre que le déshonneur, à endurer également le froid et le chaud, à reposer sur la dure, à supporter à la fois les privations et les fatigues. Voilà par quelles leçons, moi, je formerai les soldats : je ne serai pas serré pour eux, prodigue pour moi; je n'exploiterai pas leurs travaux au profit de ma propre gloire[3]. A cette condition seule, le commandement est une bonne chose, et vraiment digne d'un pays libre : quant à vivre soi-même dans la mollesse, tandis qu'à force de supplices on contraint son armée au devoir, c'est agir en maître et non en général. Tels furent, entre autres, les principes qu'appliquèrent vos ancêtres, et qui firent leur grandeur avec celle de l'État. Et pourtant cette noblesse, qui s'appuie sur eux alors même qu'elle leur ressemble si peu, ose nous dédaigner, nous, leurs émules, et réclamer de vous tous les honneurs, non à

1. Si je n'ai pas d'aïeux, comptez mes cicatrices.
(Ducis, *Othello*.)

2. Elle n'a pas empêché les Grecs de tomber sous le joug de Rome. Les Romains affectaient encore le mépris des Grecs et de leurs arts.

3. Lire Montluc, *Remontrance aux soldats et capitaines*. (*Les Grands Écrivains du* XVIe *siècle*, par Gustave Merlet, p. 323, éditeur Fouraut.)

titre de récompenses méritées, mais à titre de dettes ! Romains, ils sont dans une étrange erreur, ces mortels si orgueilleux : leurs ancêtres leur ont laissé tout ce qu'il était possible de léguer, des richesses, des images, d'illustres souvenirs ; mais leur mérite, ils ne le leur ont point laissé, et ils ne le pouvaient pas : c'est le seul trésor qui ne se donne, ni ne se reçoive.

Ils me traitent d'âme vile et grossière, parce que je m'entends mal à ordonner un festin, parce que je n'ai point d'histrion[1], point de cuisinier acheté plus cher qu'un intendant de métairie. Je l'avoue, et j'en suis fier : car je tiens de mon père et de bien d'autres personnages également irréprochables, qu'aux femmes conviennent les futilités, aux hommes les travaux ; que tout noble cœur a plus soif de gloire que de richesses ; que la vraie parure consiste dans les armes et non dans l'ameublement. Eh bien, soit ! cette vie qui leur plaît tant, et qu'ils estiment si précieuse, qu'ils la mènent donc toujours ; qu'ils passent leur vieillesse là où ils ont passé leur jeunesse, dans des festins, esclaves des appétits les plus honteux : qu'ils nous laissent la sueur, la poussière, les fatigues de toutes sortes, à nous qui les trouvons mille fois plus douces que leurs orgies ! Mais non : après s'être déshonorés par toutes les turpitudes, ces hommes infâmes viennent ravir les récompenses dues à la vertu ; et ainsi, par une injustice monstrueuse, la mollesse et l'indolence, les plus détestables de tous les vices, au lieu de nuire à ceux qui s'y livrent, frappent et ruinent la République innocente.

Maintenant que je leur ai répondu autant que l'exigeait, non l'ignominie de leur conduite, mais la dignité de mon caractère, je dirai quelques mots des intérêts publics. Et d'abord, Romains, ayez bon espoir au sujet de la Numidie ; car tout ce qui, jusqu'à ce jour, a protégé Jugurtha, vous l'avez écarté : la cupidité, l'impéritie, l'orgueil[2]. De plus, vous avez là une armée qui connaît le pays, mais qui, par Hercule ! a plus de valeur que de bonheur, sacrifiée comme

1. Les riches faisaient volontiers paraître des histrions à la fin des repas.
2. Ces mots caractérisent Bestia, Albinus et Métellus.

elle l'a été en grande partie par la cupidité ou l'insouciance de ses chefs. Vous donc, qui êtes en âge de servir[1], unissez vos efforts aux miens, prenez en main la cause de la République, et que nul d'entre vous ne trouve, dans le malheur des autres ou dans l'arrogance des généraux qui m'ont précédé, un motif d'alarme : parmi les marches, au milieu de la mêlée, je serai constamment avec vous, à la fois votre guide et le compagnon de vos dangers, mettant tout en commun entre vous et moi. Enfin, par la grâce des Dieux, tout est mûr pour nous : la victoire, le butin, la gloire ; mais, alors même que ces avantages seraient ou douteux ou éloignés, il serait encore du devoir de tout bon citoyen de venir au secours de la République. Nul en effet ne s'immortalisa jamais par l'inaction, et jamais père ne souhaita pour ses enfants une vie éternelle, mais bien une vie honorable et irréprochable[2]. — J'en dirais davantage, Romains, si les paroles pouvaient donner du courage aux lâches ; pour les braves, je pense en avoir dit assez.

(*Jugurtha*, ch. LXXXV. Trad. Croizet.)

1. On était bon pour le service de dix-sept à quarante-six ans.
2. Cette pensée est traduite de Platon.

CÉSAR

(99 ou 100-44 avant Jésus-Christ)

Le génie le plus complet de l'antiquité. Le milieu politique. — Cicéron disait un jour à César : « Après nous, il y aura de grands débats sur votre compte, comme il y en a eu parmi nous-mêmes. » Il est certain que nul personnage historique n'a suscité plus de sympathies ou de colères également justifiées. On ne peut ni l'admirer ni le blâmer sans réserves, et il attire d'un côté ceux qu'il repousse de l'autre. Mais tous s'accorderont à reconnaître qu'il fut l'homme le plus complet de l'antiquité, parce qu'il eut le triple génie du politique, du capitaine et de l'écrivain.

Le politique ou le capitaine ne saurait être l'objet de notre courte notice. Pour expliquer sa fortune, disons seulement que, depuis les proscriptions de Marius et les représailles de Sylla, Rome se trouvait sans défense contre l'audace d'un soldat heureux; car l'anarchie était alors à son comble. « Figurez-vous Londres, avec la population esclave de la Nouvelle-Orléans, la police de Constantinople, l'industrie de Rome moderne, l'état politique de Paris en 1848, et vous aurez quelque idée de Rome républicaine à ses derniers moments[1]. » Il n'y avait plus ni une loi qu'on respectât, ni un magistrat qui fût à l'abri de la violence. Un jour on brisait les faisceaux du consul; le lendemain on assommait un tribun. Au sénat, Cicéron lui-même ne se faisait pas faute d'appeler un adversaire *pourceau, ordure, chair pourrie*[2]. Au forum, après avoir

1. Mommsen.
2. M. Boissier, *Cicéron et ses amis* (Hachette).

épuisé l'insulte, on se crachait au visage. Pour parler à la tribune, il fallait la prendre d'assaut. Les suffrages se vendaient à l'encan ; aux jours d'élections s'engageaient des batailles et des sièges en règle. Rien de plus commun que de mettre le feu à la maison d'un ennemi, au risque d'incendier tout un quartier. On se massacrait dans les assemblées populaires. « Le Tibre, dit Cicéron parlant d'une de ces émeutes, fut rempli de cadavres : les égouts publics en regorgeaient; on dut étancher avec des éponges le sang qui ruisselait au forum. »

L'ambitieux patient. Comment se fit l'Empire.— Il y avait là de quoi tenter des ambitieux. Or, par le sentiment de sa valeur, et je ne sais quel instinct fataliste, César, tout jeune encore, eut déjà l'idée fixe d'une révolution qui le conduirait au souverain pouvoir. Ce fut le but vers lequel il marcha résolument, avec certitude de l'atteindre. Tout en condamnant un usurpateur, rendons-lui cette justice qu'il sut attendre les occasions, et ne les provoqua jamais avec une ardeur inconsidérée. Dans le principe, il comptait même détruire la République sans recourir aux armes, et voulait donner à une œuvre illégale les apparences de la légalité. Complice secret de Catilina et de Clodius, il fatigua les timides par les alarmes d'une liberté périlleuse pour leurs intérêts ou leur repos. Puis, à quarante-quatre ans, dégoûté peut-être de ces intrigues clandestines, il comprit qu'il ne pouvait venir à bout de Pompée sans une renommée militaire. Alors, renonçant au rôle d'agitateur qu'il venait de jouer pendant vingt-cinq ans, il n'hésita pas à partir pour la Gaule, où, s'improvisant général, il se mit à diriger des armées et à gouverner des nations.

L'effet de ses victoires fut prodigieux. Au milieu de l'enthousiasme populaire, les plus clairvoyants savaient cependant que le sort de la République se décidait sur les bords du Rhin et de l'Océan. Mais comment ne pas admirer celui qui reculait ainsi les limites du monde romain? Menaçantes pour la liberté, ces conquêtes eurent du moins l'excuse de la nécessité, puisqu'elles retardèrent de trois siècles l'invasion des barbares.

Pendant que César civilisait une race intelligente et la rendait latine de cœur aussi bien que de langage, Rome continuait à être le théâtre des plus honteux désordres. Quel contraste entre les combats livrés contre Arioviste ou Vercingétorix, et ces boucheries de gladiateurs qui épouvantaient toute une cité! Combien la prise d'Alésia parut glorieuse à des gens occupés de Clodius assiégeant la maison de Milon! Au milieu de l'abaissement général, César seul grandissait de jour en jour et semblaït promettre un libérateur ;

car, loin de redouter une dictature[1], chacun la désirait secrètement, et l'on peut dire que l'Empire était fait même avant le passage du Rubicon.

Pharsale fut donc un dénoûment inévitable; nous n'avons point à exposer les suites de cette victoire qu'on ne saurait absoudre, mais qui se montra du moins magnanime et clémente. Il suffit de rappeler qu'au lieu de se faire le chef d'une faction, César tendit la main à ses ennemis, et eût changé la face du monde si les représailles d'une caste vaincue lui avaient permis d'accomplir ses gigantesques desseins. On aurait vu Corinthe et Carthage relevées, les Parthes anéantis, les lois réduites à un code unique, les peuples réconciliés sous la tutelle d'un protectorat équitable, en un mot, l'œuvre de la conquête légitimée par les bienfaits d'une paix féconde. Mais, en croyant sauver la liberté, les ides de Mars anéantirent ce beau rêve, et le poignard de Brutus ne réussit qu'à tuer définitivement la vieille aristocratie romaine : sa vie resta dans la blessure.

Ses Commentaires. — Le politique et le lettré. — L'impassibilité. — Tel est l'homme extraordinaire qui, dans ses *Mémoires*, parle de lui-même comme s'il s'agissait d'un autre, avec autant de simplicité que de réserve; car les grandes choses lui sont si naturelles qu'il n'a pas l'air de soupçonner leur grandeur. Ce sang-froid, cette souveraine aisance, est un des traits distinctifs de l'écrivain qui, sans chercher à se faire valoir, laisse ses actes raconter sa gloire.

S'il aimait les lettres par goût et par habitude comme le plus agréable des exercices ou des délassements, on peut croire pourtant que le politique y trouvait aussi son intérêt. C'était un moyen de séduire l'opinion, que charmait cette supériorité de l'intelligence unie à celle de la force. En improvisant ses *Commentaires* d'une main si rapide, il ravivait, à distance, le souvenir d'éminents services. En composant ses deux livres sur l'*Analogie*, il se dit sans doute que les Romains seraient étonnés de voir venir du fond des Gaules un traité de grammaire en même temps que l'annonce de nouveaux exploits. A l'heure critique de sa fortune, entre la guerre d'Afrique et la seconde expédition d'Espagne, ne met-il pas sa coquetterie à réfuter l'*Apologie de Caton*[2] dans un libelle qui mérita les compliments de l'adversaire? Au plus fort de la guerre civile, à la veille de Munda, n'eut-il pas l'esprit assez libre pour rédiger en vers ses impressions de voyage[3]?

1. Pompée n'avait-il pas été nommé consul unique?
2. C'était un écrit de Cicéron : celui de César s'intitula l'*Anti-Caton*.
3. On n'en connaît que le titre : *Iter*. Il avait aussi composé une tragédie

Parmi tant d'essais, nous n'avons conservé que sept livres sur la *Guerre des Gaules*, et autant sur la *Guerre civile*.

La Guerre des Gaules. — Nos origines.— Le premier de ces ouvrages offre à l'historien le spectacle dramatique d'un peuple qui défend son indépendance, au philosophe le triomphe de la civilisation luttant contre les efforts héroïques de la barbarie, au soldat l'exemple de ce que peuvent la constance, la science et les ressources du génie. L'honneur de nos aïeux fut de tenir tête, pendant huit ans, à la puissance de Rome et à son plus grand capitaine. Tout en honorant la mémoire de Vercingétorix, nous ne pouvons déplorer une conquête à laquelle nous devons nos lois, nos mœurs, et notre idiome; si bien que nous sommes fils des vainqueurs comme des vaincus. L'édifice romain ne fut-il pas assez solide pour résister même à d'autres invasions? Les barbares ne feront plus dès lors que ravager le territoire; mais, comme les moissons foulées par leurs pas, les arts, les lettres et les principes de toute vie sociale se relèveront bientôt après leur passage.

Ce fut par César que le latin, devenu la langue maternelle des vaincus, introduisit chez eux une culture dont la France fut l'héritière. Comment donc ne serions-nous pas émus par un récit qui nous apprend nos origines? Ces défaites d'autrefois ne furent-elles pas d'ailleurs aussi glorieuses que des victoires? Sans constituer encore une nation, nos pères avaient déjà l'air de famille, et surtout un courage proverbial s'alliant à cet amour de la gloire qui restera toujours une des formes de notre patriotisme.

La Guerre civile. — Intérêt politique du drame. — La raison d'Etat. — Partialité du peintre. — Le tableau de la *Guerre civile* ne saurait non plus être indifférent aux fils de la Révolution. Dans les causes et les effets de cette crise terminée par une dictature militaire, nous pouvons trouver plus d'un souvenir, et plus d'un enseignement qui nous éclaire sur les intérêts, les passions, les illusions, et les fautes des partis.

Mais il sera prudent de ne point croire sur parole tous les témoignages d'un politique trop soucieux de faire son apologie. Il y a là des réticences volontaires, et une préoccupation visible de ménager des excuses aux actes les plus équivoques. On sent ici la présence d'un avocat, ne fût-ce qu'au tour animé d'une narration moins impersonnelle où se glisse la pointe de certaines épigrammes ironiques contre l'aveuglement d'un rival infatué : « Tout, dans le

d'*Œdipe*, un poème sur *Hercule*, un recueil de bons mots, *Dicta collectanea*, un traité astronomique et un ouvrage spécial sur les *Auspices* et les *Augures*.

camp de Pompée, offrait les signes du luxe. On y voyait des tables dressées, des buffets chargés d'argenterie, des tentes couvertes de gazon frais, quelques-unes même, comme celles de Lentulus, ombragées par des guirlandes de lierre : il était évident qu'ils ne doutaient pas d'un triomphe; et cependant, ils accusaient de mollesse l'armée de César, si pauvre, mais si forte, et qui avait toujours manqué du nécessaire[1]. » Du reste, ces furtives échappées sont rares, dans un esprit qui ne s'émeut et ne s'étonne de rien. On lui voudrait moins d'impassibilité. Sa conscience ne parle jamais; il n'a de principe que la raison d'État, et ne croit guère qu'au succès. Se servant du mal comme du bien, selon l'utilité qu'il en tire, il semble n'avoir pas de patrie; et, pour lui, Rome n'est qu'une ville dont la prise lui coûta moins que celle de Brindes.

Le style fait pour l'action. — Peintures. — Caractères. — Discours. — Ne cherchons pas dans ces peintures des artifices concertés pour l'effet. Ayant combiné la suite des événements par une prévoyance presque infaillible, il lui suffit de les dérouler dans l'ordre même où ils se sont produits, à jour fixe. S'il n'est pas là, ses lieutenants obéissent encore à sa pensée qui agit par eux, à distance. Aussi, tout s'enchaîne, tout se précipite avec une logique irrésistible. Les faits ont la rigueur d'une conséquence; desseins, moyens, obstacles, résultats, sont expliqués en même temps qu'exposés, sans que la marche de l'ensemble devienne moins agile; car l'historien raconte les affaires aussi vivement qu'il les mène. On dirait un soldat de la légion « qui court chargé de ses armes, et n'en est pas plus embarrassé que de ses mains[2] ».

Bien qu'il ne trace point de caractères, il fait connaître les acteurs par leurs actes. C'est ainsi que la fortune heureuse ou contraire de Vercingétorix nous révèle sa fermeté, sa patience, sa fougue, son éloquence, en un mot un digne ancêtre de ces jeunes généraux qui, sous notre première république, furent improvisés hommes de guerre ou d'État par les périls de la patrie.— De même, les événements et leurs vicissitudes suffisent aussi à nous montrer dans Pompée un héros de théâtre, un vaniteux gâté par les adorations de l'Orient, et qui, rien que pour se rendre de sa maison d'Albe à Rome, prenait des allures de triomphateur.

Quant aux discours mêlés au drame, ils ne sont point d'ingé-

1. Le récit s'arrête à la mort de Pompée, à laquelle il ne consacre que trois mots. Du reste, la campagne d'Afrique, la guerre d'Espagne et d'Alexandrie sont l'œuvre de son lieutenant *Aulus Hirtius*, qui périt à la bataille de Modène.

2. Cette comparaison est empruntée à l'excellent ouvrage de M. Nisard : *les Grands historiens latins* (Hachette).

nieux mensonges où se trahit un lettré; tout est vrai dans ces résumés où se condense la substance de ce qui fut dit. Loin d'interrompre l'action, ils la préparent et la continuent si bien qu'on les attend comme nécessaires, et qu'ils ont l'autorité de pièces officielles. S'ils ne sont que des précis de raisons, et s'interdisent le pathétique, c'est que César s'occupe trop des intérêts pour ressentir ou exprimer des émotions. A ses yeux, les hommes ne sont que des instruments, mais dont il excelle à manier les ressorts : car nul autre, si ce n'est Napoléon, n'a mieux connu le moral des armées et les mobiles qui entraînent ces grands corps[1].

Sans doute rien n'attire les yeux dans cet écrivain égal et simple qui va droit au fait, et défie l'imitation, parce qu'il n'a aucune qualité dominante. Mais Cicéron n'en a pas moins parlé le langage de la postérité, lorsque, comparant les *Commentaires* de César à « de belles peintures placées dans un beau jour », il a loué la nudité, la pureté, les grâces de ce style, dont il disait : « Rien n'est plus agréable qu'une brièveté correcte qui fait voir toutes choses. » Il y a donc profit à fréquenter cet esprit toujours maître de lui, si sain, si proportionné, si vigoureux sans raideur, si élégant sans recherche. Par cette clarté, cette précision et cette mesure, il est le plus français de tous les prosateurs latins.

LE CARACTÈRE DES GAULOIS

Doués d'un caractère facile, prompts à former des résolutions et amis du changement, les Gaulois ont l'habitude d'arrêter bon gré mal gré les voyageurs, pour s'informer de tout ce qu'ils ont vu ou entendu dire; le peuple des villes entoure les marchands, qu'il oblige à raconter d'où ils viennent et ce qu'ils ont appris. Souvent, déterminés par ces rumeurs et par ces récits, ils prennent sur les affaires les plus importantes des décisions dont ils ont bientôt à se repentir, pour s'être fixés à de vagues rapports et à des réponses que le plus souvent on accommode à leur fantaisie[2].

(*La Guerre des Gaules*, liv. IV, ch. v. Trad. Sommer.)

1. Ne lui demandons pas ces sentences qui, si fréquentes chez Salluste, sentent le moraliste. Nul n'est plus sobre de réflexions personnelles. Il se défie de ces jugements qui engageraient sa responsabilité.

2. Il y a là des traits de tempérament et de race qui pourraient bien persister encore, sous d'autres formes.

L'ESPRIT DE FACTION CHEZ LES GAULOIS

Il y a des factions chez les Gaulois, non seulement dans chaque cité, dans chaque bourgade, dans chaque division de bourgade, mais presque dans chaque maison. Les hommes en qui ils reconnaissent le plus de considération sont les chefs de ces factions : c'est à eux qu'appartient la décision suprême dans toutes les entreprises et toutes les délibérations. Cela paraît s'être établi jadis, afin qu'un homme du peuple ne manquât jamais d'appui contre un plus puissant : car nul ne souffre qu'on maltraite ou qu'on opprime un de ses partisans ; autrement il perdrait tout son crédit. Il en est de même pour les intérêts généraux de la Gaule : toutes les cités forment deux partis[1].

(*La Guerre des Gaules*, liv. VI, ch. XI. Trad. Sommer.)

LES DRUIDES ET LES CHEVALIERS EN GAULE

Dans toute la Gaule, il y a seulement deux classes que l'on distingue, et qui comptent pour quelque chose : le peuple y est presque regardé comme esclave. Il n'ose rien par lui-même, et n'a part à aucune délibération. Accablés par les dettes, par le poids des impôts, ou par les vexations des puissants, la plupart se mettent au service des nobles, qui ont sur eux tous les droits d'un maître sur des esclaves.

L'une de ces classes est celle des Druides, l'autre celle des Chevaliers. Les Druides s'occupent de ce qui concerne la religion, font les sacrifices publics et privés, et sont les interprètes des dieux[2]. Une foule de jeunes gens accourt près

1. Ces divisions furent très favorables à la conquête romaine. La guerre civile qui éclata entre les Éduens et les Séquaniens ne servit-elle pas de premier prétexte à l'arrivée de César? L'ennemi du dehors profite toujours de nos discordes civiles.

2. Les Druides ou hommes des *chênes* se partageaient en trois classes : 1° les *prêtres*, qui furent dans l'origine possesseurs du pouvoir suprême et finirent par le céder aux *brenns* ou chef des guerriers ; 2° les *eubages*, devins et sacrificateurs ; 3° les *bardes*, qui chantaient les hymnes divins et les exploits des héros.

d'eux pour s'instruire, et ils sont entourés de respect. Ils statuent sur presque tous les différends publics ou particuliers; et s'il s'est commis un crime, s'il s'est fait un meurtre, s'il y a discussion sur un héritage, sur des limites, ce sont eux qui prononcent. Ils décernent les récompenses ou les peines; et si quelqu'un, revêtu d'un caractère public ou privé, ne se soumet pas à leur arrêt, ils lui interdisent les sacrifices : c'est, chez eux, la peine la plus grave[1]. Ceux qui ont été atteints de cette interdiction sont mis au nombre des impies et des scélérats; tout le monde s'en éloigne, et fuit leur abord ou leur entretien, de peur que leur commerce ne lui porte préjudice. On ne leur rend point la justice, s'ils la réclament; on ne les admet à aucune dignité.

Les Druides sont soumis à l'autorité suprême d'un chef. A sa mort, le plus considéré d'entre eux lui succède : si plusieurs ont des droits égaux, le suffrage des Druides en décide; quelquefois même ils se disputent le premier rang les armes à la main. A une époque fixe de l'année, ils s'assemblent sur le territoire des Carnutes[2], qui est considéré comme le centre de la Gaule, dans un lieu consacré[3]. Tous ceux qui ont des procès y viennent de toutes parts; ils obéissent à leurs décisions et à leurs arrêts. Leur doctrine, originaire, dit-on, de la Bretagne[4], a été apportée de là dans la Gaule, et c'est encore là que vont étudier aujourd'hui ceux qui veulent la connaître plus à fond.

Les Druides ne sont point dans l'usage d'aller à la guerre; ils ne payent point d'impôts comme les autres Gaulois; ils sont exempts du service militaire et de toute espèce de charges[5]. Séduits par de si belles prérogatives, beaucoup viennent d'eux-mêmes se faire instruire par eux; d'autres y

1. C'est une véritable excommunication.

2. Les *Carnutes*, peuple qui comprit les *Aureliani*, *Genones*, *Parisii* et *Cenomani*, avaient pour chef-lieu *Autricum*, dit aussi *Carnutes*, aujourd'hui *Chartres*.

3. C'était dans de sombres forêts, entre Dreux et Chartres. Les enceintes entourées de blocs de pierre s'appelaient *cromlechs*.

4. Les *dol-men* (pierres horizontales) et les *men-hir* (blocs dressés) se rencontrent en grand nombre sur les côtes de Bretagne, en particulier à Carnac. On suppose que les sacrifices s'accomplissaient sur ces énormes pierres.

5. C'est un clergé qui a ses immunités et privilèges.

sont envoyés par leurs pères et par leurs parents. On y apprend, dit-on, un grand nombre de vers ; aussi quelquefois reste-t-on vingt ans à s'instruire. Ils ne se croient point permis de mettre leur science par écrit, quoiqu'ils se servent de caractères grecs dans presque tous les actes publics et pour les conventions particulières[1]. Ils en agissent ainsi, ce me semble, pour deux raisons : ils ne veulent pas que leur doctrine se divulgue, et ils craignent que leurs disciples, comptant trouver tout écrit, ne cultivent avec moins de soin leur mémoire ; car il arrive presque toujours qu'on la néglige, et qu'on s'applique moins à apprendre par cœur, lorsque l'on a le secours des caractères. Ils s'attachent surtout à persuader que les âmes ne périssent pas, mais qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre. Ils croient ce dogme très capable d'exalter le courage et de faire mépriser la mort[2]. Ils apprennent aussi à la jeunesse de nombreuses théories sur les astres et leurs mouvements, sur la grandeur du ciel et de la terre, sur la nature des êtres, sur la force et le pouvoir des dieux immortels[3].

Le second ordre est celui des Chevaliers[4]. S'il en est besoin, et qu'il survienne quelque guerre, ils prennent tous les armes ; chacun d'eux, suivant qu'il est plus distingué par sa naissance ou par ses richesses, s'entoure d'un plus grand nombre de clients et de gens à sa solde. C'est à cela seul qu'on reconnaît le crédit et le pouvoir.

(*La Guerre des Gaules*, liv. VI, ch. XVIII. Trad. Sommer.)

LES SUPERSTITIONS GAULOISES

Toute la nation gauloise est très adonnée à la superstition : de là vient que ceux qui sont affectés de maladies graves, ceux qui se trouvent dans les combats et dans quelque danger, immolent des victimes humaines, ou font vœu

1. Ils avaient emprunté cet alphabet aux Phocéens de Massalie (Marseille).
2. César cherche toujours et partout des raisons politiques.
3. L'objet de leur culte était surtout la Nature. Ils reconnaissaient aussi plusieurs dieux, tels que Hésus et Teutatès. Mais ils n'avaient pas de temples.
4. Les *Chevaliers* étaient les nobles, les chefs de *clans*.

d'en immoler; et, pour les sacrifier, ils ont recours au ministère des Druides ; car ils croient que la vie d'un homme ne peut se racheter que par la vie d'un autre homme, et que les dieux immortels ne peuvent pas être apaisés autrement. Les cités mêmes ont établi des sacrifices de cette espèce. Quelquefois, on fait des simulacres d'une grandeur démesurée, dont les membres tressés d'osier sont remplis d'hommes vivants : on y met le feu, et les hommes périssent enveloppés par la flamme. Ils croient que le sacrifice des voleurs, des brigands ou d'autres criminels est plus agréable aux dieux immortels; mais, à défaut des gens de cette sorte, ils en viennent à immoler les innocents[1].

(*La Guerre des Gaules*, liv. VI, ch. XVI. Trad. Sommer.)

PREMIÈRE EXPÉDITION DE CÉSAR EN BRETAGNE[2]

Le temps se trouvant favorable, César leva l'ancre vers la troisième veille[3], et ordonna à la cavalerie de gagner l'autre port, de s'embarquer et de le suivre. Mais, comme elle y mit un peu de lenteur, il n'avait avec lui que les premiers vaisseaux, lorsque, vers la quatrième heure[4], il vint en vue de la Bretagne, dont il aperçut toutes les collines occupées par les ennemis rangés en bataille. Voici quelle était la disposition de la côte en cet endroit : la mer se trouvait si resserrée entre les montagnes, qu'un trait pouvait être lancé des hauteurs jusqu'au rivage[5]. Le lieu ne lui paraissant pas propre à un débarquement, il attendit à l'ancre, jusqu'à la neuvième heure[6], que les autres vaisseaux le rejoignissent. Il convoqua dans l'intervalle ses lieutenants et les tribuns des soldats,

1. Tout en respectant la religion locale, les Romains abolirent ces coutumes barbares.

2. Ce fut l'an 55 av. J.-C. que César partit d'Ambleteuse, à huit milles au nord de Boulogne. Il embarqua la neuvième et la dixième légion sur vingt-quatre transports et quelques galères. Dix-huit vaisseaux de charge portèrent sa cavalerie réunie au port d'Etaples.

3. Vers minuit, le 24 ou 25 août.

4. Dix heures du matin. Il était en vue des falaises de Douvres.

5. Autrefois la mer entrait dans les terres, et formait une anse occupant presque toute la vallée de Charlton.

6. Trois heures et demie.

leur communiqua ce qu'il avait appris de Volusénus[1], ce qu'il voulait faire, et leur recommanda d'exécuter tous ses ordres au premier signe[2], et au moment même : cette précision, nécessaire à la guerre, l'est bien davantage encore sur la mer, dont les mouvements sont si brusques et si inconstants. Il les congédia, puis, voyant à la fois la marée et le vent favorables, il donna le signal : on leva l'ancre, on fit environ huit milles, et l'on mouilla sur une plage unie et découverte[3].

Mais les barbares, s'apercevant de l'intention des Romains[4], avaient envoyé en avant leur cavalerie et les chariots dont ils font généralement usage dans les combats : ils les suivirent avec le reste de leurs forces, et empêchèrent les nôtres de débarquer. Les difficultés étaient d'autant plus considérables que nos vaisseaux, à cause de leur grandeur, étaient obligés de tenir la mer, et que nos soldats, les mains embarrassées, chargés de leur pesante armure, devaient tout à la fois s'élancer des vaisseaux sur une plage inconnue, prendre pied dans les flots, et combattre les ennemis, tandis que les Bretons, ou à pied sec, ou en s'avançant fort peu dans l'eau, libres de tous leurs mouvements, lançaient leurs traits avec assurance et poussaient contre nous, sur une grève bien connue, leurs chevaux familiarisés avec la mer. Tout cela intimidait nos soldats, qui, sans aucune expérience de ce genre de combat, n'avaient ni l'ardeur ni la vivacité ordinaires dans les rencontres de terre.

César, dès qu'il s'en aperçoit, ordonne aux vaisseaux longs[5], dont la forme était moins familière aux barbares et la manœuvre plus facile, de s'écarter un peu des vaisseaux de transport, de forcer de rames, et d'aller se placer sur le flanc des ennemis[6], pour les repousser et les éloigner avec les frondes, les flèches et les machines : cette disposition

1. Un de ses lieutenants, qu'il avait envoyé d'avance en exploration, sur une galère.

2. Comme l'exige la guerre maritime, où les manœuvres doivent être aussi rapides que variées.

3. C'est la plage qui s'étend du château de Walmer jusqu'à Dral.

4. Les barbares dominaient les falaises.

5. Aux galères, navires plus légers.

6. Du côté droit.

fut très utile aux nôtres ; car les ennemis, étonnés et de la forme des vaisseaux et du mouvement des rames et de l'espèce inconnue de nos machines, s'arrêtèrent et reculèrent quelque peu. Comme les soldats hésitaient encore, surtout à cause de la profondeur de l'eau, le porte-enseigne de la dixième légion, ayant invoqué les Dieux pour que l'événement tournât à l'avantage de sa légion : « Sautez, camarades, s'écria-t-il, si vous ne voulez livrer cette aigle aux ennemis[1] ; pour moi, j'aurai rempli mon devoir envers la République et mon général. » A ces mots prononcés d'une voix forte, il se jette dans la mer avec l'aigle et marche aux ennemis. Alors, nos soldats s'animant l'un l'autre à ne pas souffrir un pareil déshonneur, les légionnaires s'élancent tous du navire : ceux des vaisseaux voisins les voient, font comme eux et approchent de l'ennemi.

On se battit avec ardeur de part et d'autre : cependant, comme nos soldats ne pouvaient ni garder leurs rangs, ni bien appuyer le pied, ni suivre leurs propres enseignes, chacun, au sortir d'un vaisseau ou d'un autre, se ralliant à celle qu'il rencontrait, le désordre était extrême ; tandis que les barbares, qui connaissaient toute la plage, à la vue des soldats sortant isolément des navires, poussaient leurs chevaux, et les attaquaient avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître : un grand nombre en enveloppait un petit ; d'autres prenaient le gros en flanc, et l'accablaient de traits. Frappé de ce qui se passait, César fit remplir de soldats les canots des galères et les navires d'observation, puis envoya du secours à ceux qu'il voyait en péril. Dès que nos soldats eurent le pied sur la terre ferme et que tous furent réunis, ils chargèrent les ennemis et les mirent en déroute ; on ne les poursuivit pas loin, parce que la cavalerie n'avait pu suivre sa route et aborder dans l'île. Cela seul manqua au bonheur ordinaire de César[2].

Sitôt que les ennemis se furent ralliés après cette défaite, ils envoyèrent des députés à César pour demander la paix, promettant de donner des otages et d'exécuter ses ordres.

1. Les aigles étaient comme les dieux des légions. (*Tacite.*)
2. Les Romains durent établir leur camp sur la hauteur de Walmer.

Avec eux revint l'Atrébate[1] Commius, qui, comme je l'ai dit, avait été envoyé par César en Bretagne. Aussitôt débarqué, tandis qu'il s'acquittait auprès des Bretons de sa mission d'ambassadeur du général romain, on l'avait arrêté et jeté dans les fers. Les Bretons le relâchèrent après ce combat, et, en demandant la paix, rejetèrent cette violence sur la multitude, priant César de pardonner à leur ignorance. César se plaignit de ce qu'après lui avoir d'eux-mêmes envoyé des députés sur le continent pour demander la paix, ils l'avaient attaqué sans motif : il ajouta qu'il pardonnait à leur ignorance, et demanda des otages. Une partie fut livrée sur-le-champ, et l'on promit de donner sous peu de jours ceux qui devaient venir de plus loin. Cependant, après avoir renvoyé leurs soldats dans leurs champs, les chefs vinrent de tous côtés solliciter pour eux-mêmes et pour leurs cités la bienveillance de César[2].

(*La Guerre des Gaules,* liv. IV, ch. XXIII. Trad. Sommer.)

RIVALITÉ DE COURAGE

Deux centurions d'un grand courage, qui déjà approchaient des premiers grades, T. Pullion et L. Varénus, faisaient partie de la légion commandée par Cicéron[3]. Ils étaient sans cesse en lutte pour savoir qui l'emporterait ; et chaque année ils se disputaient avec animosité le premier rang. Pullion s'écria : « Qui te fait donc hésiter, Varénus, et quelle autre occasion peux-tu chercher pour montrer ton courage ? c'est ce jour qui doit décider nos différends. » A ces mots, il s'élance hors des retranchements, et se précipite du côté où les rangs des Gaulois lui paraissent le plus serrés. Varénus alors ne peut se tenir dans les retran-

1. Les *Atrébates* occupaient l'*Artois* (partie occidentale de la Flandre française).

2. Les dix-huit vaisseaux qui portaient la cavalerie furent dispersés par une furieuse tempête ; puis une grande marée envahit le camp de César. Après un nouveau combat contre les Bretons, il reprit la mer quelques jours avant l'équinoxe.

3. Cicéron se trouvait assiégé dans son camp, chez les Nerviens (au centre de la Belgique, *Hainaut*).

CICÉRON

(106-43 avant Jésus-Christ)

Ses origines. — Sa jeunesse. — Issu d'une famille équestre, Marcus Tullius Cicéron naquit dans la patrie de Marius, à Arpinum, le 3 janvier, la même année que Pompée. Son enfance s'écoula dans une maison modeste dont l'austère simplicité rappelait celle du vieux Curius. Ce foyer lui apprit le respect du passé, l'amour de son pays, et une préférence marquée pour le gouvernement républicain; mais il n'y trouva pas de tradition précise, et d'engagement avec les partis. Bien que vivant à la campagne, son père, qui avait le goût des lettres, était en commerce d'amitié avec les premiers citoyens de la République, entre autres l'orateur Crassus auquel il confia l'éducation de son fils. Disciple du poète Archias, de l'académicien Philon, du rhéteur Molon et du jurisconsulte Scœvola, l'étudiant ne tarda pas à se signaler parmi ceux qu'on pourrait appeler les princes de la jeunesse. Formé à l'école des meilleurs maîtres, et surtout des praticiens rompus aux affaires, il dut, comme tous les fils de famille, préluder à la vie civile par le service militaire; et, après avoir fait campagne dans la *guerre sociale* sous le père de Pompée, il débuta au barreau par la victorieuse défense de Roscius d'Amérie qu'un affranchi de Sylla, Chrysogonus, accusait calomnieusement de parricide. Il avait alors vingt-six ans.

Eclat de ses débuts. — Les Verrines. — Le consul. — Catilinaires. — Cet acte de courage l'exposant aux colères du dictateur, il partit pour Athènes, où l'attendait l'amitié d'Atticus, puis pour Rhodes, où, maniant le grec avec autant d'aisance que le latin, il ravit plus d'une fois d'unanimes applaudissements. Le

rhéteur qui présidait à ces luttes de parole s'écria même, dit-on, avec tristesse : « J'ai pitié de la Grèce, quand je songe que le savoir et l'éloquence, seuls biens qui nous restent, sont par toi conquis sur nous, et transportés aux Romains. »

Il entra dans la voie des honneurs par la questure de Sicile ; et la douceur de son gouvernement lui concilia de telles sympathies qu'il mérita bientôt d'être l'avocat et le vengeur de cette province contre les brigandages de Verrès défendu par Hortensius. Ce procès le désignait à tous les regards, et lui valut l'édilité, la préture, enfin le consulat décerné à un *homme nouveau* par d'unanimes acclamations[1]. C'est l'époque la plus brillante de sa longue carrière. Habile à ménager les trois ordres de l'Etat, les sénateurs, les chevaliers et le peuple, il déploya dans l'exercice de sa magistrature suprême autant de vigilance que d'adresse et de fermeté. Menacé par le poignard de Catilina dont les complots révélés au grand jour n'avaient plus d'autres armes que le meurtre et l'incendie, Cicéron suivit de près ou de loin toutes les intrigues des conjurés, punit de mort leurs principaux chefs, préféra le salut public à sa sûreté personnelle[2], et fut vraiment digne d'être proclamé *Père de la patrie.*

Son exil. — Son rappel. — Mais cette gloire eut un douloureux lendemain. L'orage éclata par les représailles du tribun Clodius, qui réussit à faire bannir le sauveur de Rome, sous prétexte qu'il avait, sans jugement public, condamné des citoyens à une peine capitale. Repoussé loin des ports de la Sicile, relégué à Thessalonique, où il se réfugia près de Plancus, il apprit bientôt que sa maison venait d'être rasée, que ses meubles eussent été vendus à l'encan, s'il s'était présenté un acheteur, que sa femme et ses enfants avaient été en butte aux insultes de la populace. Aussi la philosophie fut-elle impuissante à consoler une âme généreuse, mais à laquelle manquait la force du caractère.

Cependant, après dix-sept mois d'exil, les remords d'une cité trop ingrate provoquèrent le rappel du grand orateur, qui revint triomphalement à Rome « porté comme dans les bras de toute l'Italie ». Peu de temps après, la mort de Clodius tué par les

1. On appelait *homme nouveau* celui dont les ancêtres n'avaient pas exercé de fonctions qui permissent l'entrée au sénat.

Cicéron s'était appuyé d'abord sur le parti démocratique; puis, il inclina peu à peu vers la noblesse. En cela, il suivit Pompée qui avait accompli la même évolution. Son consulat est de l'an 63 av. J.-C.

2. Il aurait pu faire condamner par le peuple les complices de Catilina. Mais il aima mieux assumer la responsabilité de leur mort : généreuse imprudence qu'expia son exil.

esclaves de Milon fut une autre revanche qui le délivra de son plus implacable ennemi[1]. Mais, parmi les compétitions qui devaient mettre aux prises César et Pompée, le crédit d'un honnête homme n'était plus qu'une gêne; aussi les partis ne songeaient-ils qu'à s'en débarrasser. On le vit bien quand un décret du sénat lui conféra le gouvernement de la Cilicie. Ce fut un second exil qui d'ailleurs lui permit de conquérir à peu de frais le titre d'*imperator*, pour avoir fait semblant de battre les Parthes.

La guerre civile. — Avant, pendant et après la dictature de César. — A son retour, éclatait la guerre civile. Entre deux adversaires également ambitieux, Cicéron crut d'abord qu'il pourrait devenir un médiateur. De là des irrésolutions et des démarches fausses, ou contradictoires. Mais, une fois déçu dans une illusion qui flattait à la fois son patriotisme et sa vanité, il n'obéit plus qu'au sentiment de l'honneur, et alla rejoindre le camp de Pompée, dont il ne prévoyait que trop la défaite.

Le désastre de Pharsale le réduisit à vivre sous un maître qui du reste s'étudiait par ses coquetteries à séduire un amour-propre sensible aux caresses. Mais Cicéron ne répondit à ces avances intéressées qu'en sollicitant par des politesses oratoires la grâce de quelques vaincus, entre autres de Marcellus et de Ligarius. Au deuil du citoyen se mêla bientôt celui du père qui pleurait la mort d'une fille, sa chère Tullia.

Condamné au silence, il honora du moins sa retraite par des travaux philosophiques et littéraires où son éloquence prit un nouvel et incomparable essor[2].

Le meurtre de César lui rendit un instant confiance dans l'avenir. Tout en trouvant alors du loisir pour les traités *des Devoirs, de la Vieillesse, de l'Amitié*, il osa lancer contre Antoine ses véhémentes *Philippiques*, et prit sous sa tutelle la fortune d'Octave[3].

1. On connaît le discours qu'il composa pour la défense de Milon : c'est un de ses chefs-d'œuvre. Mais, en le prononçant, il fut intimidé par les soldats de Pompée qui entouraient la tribune, et il se troubla tellement qu'il dut s'interrompre. Son client fut condamné à l'exil.

2. Ce fut alors qu'il écrivit ses *Tusculanes*, son *Traité des lois* et ses *Académiques*.

3. « Ces improvisations passionnées furent lues dans les provinces, dévorées dans les armées. Des pays les plus lointains arrivaient à Cicéron des témoignages d'admiration. « Votre toge est encore plus heureuse que nos armes » lui dit un général victorieux. Il ajoute : « Chez vous le consulaire a vaincu le consul. » — « Mes soldats sont à vous » écrit un autre. Le soir où l'on sut à Rome la victoire de Modène, le peuple entier vint le prendre à sa maison, le conduisit au Capitole, et voulut entendre de sa bouche le récit de la bataille. « Ce jour, écrit-il à Brutus, m'a payé de toutes mes peines. » (*M. Boissier.*)

Il s'imaginait servir ainsi la cause de la République et ne fit qu'en hâter la ruine par une fatale méprise qui lui coûta la vie; car le jour était proche où, signant un pacte infâme, l'hypocrite et lâche pupille de Cicéron allait se réconcilier avec un rival, et livrer à ses vengeances celui qu'il avait appelé son *père*. A l'âge de soixante-quatre ans, surpris par des assassins dans sa villa de Formies, l'illustre vieillard souffrit la mort avec une fermeté qui répara bien des défaillances[1]. Par un indigne outrage, sa tête et ses mains furent clouées à cette tribune d'où il avait fait entendre des accents que n'égala aucune voix humaine.

LES DISCOURS

Les anciens possédaient cent vingt discours de Cicéron; mais il ne nous en reste plus que cinquante-six, prononcés au forum, au sénat ou devant les tribunaux. Recueillis par des sténographes[2], ils furent revus et publiés par l'auteur, sans que cette rédaction s'éloignât sensiblement du texte improvisé; car, assoupli par l'exercice quotidien de la parole et de la plume, l'orateur devint presque aussi infaillible que l'écrivain; et nul sujet ne prit au dépourvu un génie chez lequel tous les dons de la nature s'alliaient aux ressources d'un art consommé. C'est ce que prouverait l'examen de ses plaidoyers ou de ses harangues politiques. Faute d'espace, réduisons-nous à signaler ou à caractériser sommairement quelques-unes des occasions où il remporta ses plus mémorables triomphes.

Les plaidoiries de l'avocat eurent le plus souvent des visées politiques. Passions de secte et de parti. Contradictions. — A Rome, il n'y eut point, comme chez nous, un Ordre des avocats; mais tout citoyen pouvait en accuser ou en défendre un autre, sous sa responsabilité personnelle. Or, comme la plupart des procès touchaient à des intérêts politiques, cette initiative offrait aux candidats un moyen d'attirer l'attention du peuple et de briguer ses suffrages.

Ce fut ainsi qu'à vingt-cinq ans, Cicéron, homme nouveau, se fit connaître en attaquant deux favoris de Sylla, Nevius et Chrysogonus, enhardis jusqu'au crime par l'impunité que leur assurait

1. « De tous ses malheurs, dit Tite-Live, la mort est le seul qu'il supporta comme un homme. »

2. C'était déjà la pratique de Caton et des Gracques.

la Terreur universelle[1]. La questure récompensa ces actes de courage[2]; et, cinq ans plus tard (71), le procès du préteur Verrès devint pour un talent déjà populaire un pas décisif vers le consulat.

Nous ne saurions nous engager ici dans l'analyse des six discours dont se compose ce drame. Disons seulement que le premier fut seul prononcé : car, après ce coup de foudre qui déjoua de scélérates intrigues[3], accablé sous l'évidence de ses attentats, le coupable dut se condamner lui-même à l'exil. Si les cinq autres oraisons travaillées à loisir dans le cabinet furent livrées au public, c'est que l'artiste ne voulut point perdre une si précieuse occasion de renommée : d'ailleurs, l'homme d'Etat visait encore à discréditer le parti aristocratique, complice des scandales qu'il fallait produire au grand jour. Par conséquent, il ne plaida pas seulement pour les Siciliens, mais pour les chevaliers auxquels il désirait manifester une active sympathie, en leur faisant restituer le droit de jugement dont le sénat les avait dépouillés[4]. Nous remarquerons aussi que ce pathétique réquisitoire se borne à recommander aux magistrats la douceur et la modération, sans revendiquer des garanties efficaces en faveur des alliés. Or, il y eut loin de cette secrète indifférence aux vues pratiques de César qui, sans phrases retentissantes, affranchit plus tard les provinces, en leur donnant le droit de cité.

Enfin, il faut bien se résigner à reconnaître que la sobriété n'est point le principal mérite des exordes ou des péroraisons qu'escortent, dans les *Verrines*, tant de copieux développements sur la majesté du peuple romain, la belle loi Calpurnia[5], les vertus

1. Chrysogonus avait dépouillé de ses biens *Roscius d'Amérie;* et, pour en jouir en toute sécurité, il l'accusa de parricide.

2. Il n'avait pas ménagé Sylla lui-même. Le surnom d'*Heureux* que lui donnaient ses flatteurs devint l'occasion d'un jeu de mots. « Quel homme est assez *heureux*, disait-il, pour n'avoir pas un coquin dans son entourage ? » Il appelle les favoris du dictateur « des coupeurs de têtes et de bourses ».

3. Intitulée *Divinatio*, cette première action a pour objet de revendiquer le droit de plaider en faveur des Siciliens contre un certain Cœcilius qui prétendait enlever à Cicéron ce privilège. C'était un complice de Verrès, suborné pour traîner l'affaire en longueur. Mais, prévenant ces manœuvres, Cicéron partit pour la Sicile, recueillit des témoignages écrasants et força Hortensius à interroger les témoins : ce qui provoqua la fuite de Verrès.

4. Cicéron mit d'abord sa parole au service du parti populaire. Mais bientôt il eut peur de la démocratie, qui lui envoyait de terribles clients à défendre. Alors, il voulut créer le parti des modérés et crut le trouver dans les chevaliers, auxquels il appartenait par sa naissance. La frayeur causée par Catilina l'aida à former cette coalition des honnêtes gens. Mais elle était fragile ; car ils sont toujours plus occupés de leurs affaires privées que de celles de l'État.

5. Elle punissait les concussionnaires.

des ancêtres et les souffrances de toute une province. Mais ces réserves ne nous empêchent pas d'admirer l'éclat d'une éloquence habile, généreuse, spirituelle et véhémente, où se rencontrent tous les tons, depuis la discussion d'affaires jusqu'à la plus fine plaisanterie, depuis la comédie jusqu'à la tragédie.

Constatons seulement qu'en traitant des questions judiciaires, Cicéron se laissa souvent inspirer par des passions de secte ou de parti. Il ne fut même pas toujours d'accord avec ses principes et ses actes : par exemple, au lendemain du procès qui venait de le désigner à tous les opprimés comme leur patron naturel, ne prit-il pas en main la défense d'un autre Verrès, du gouverneur de la Cisalpine, Fonteius, qu'il fit acquitter? C'était se démentir publiquement et confirmer à ses dépens la théorie qu'il exprimait un jour en disant : « Tous nos discours sont le langage de la cause, et non celui de l'homme; car, si la cause pouvait parler elle-même, on n'emprunterait pas le secours de la voix. » Faut-il en conclure qu'à force de se plier à la variété des circonstances, les ressorts de sa conscience finirent par s'émousser, et qu'il eut parfois des convictions d'avocat trop habitué à ces jeux d'adresse qui compromettent l'autorité d'un caractère, même quand ils réussissent? Nous n'irons pas jusque-là; mais il est permis de craindre que l'école du barreau ne soit pas toujours la meilleure pour l'orateur de tribune[1].

L'avocat dans l'homme d'État. Le lettré dans le politique : ses méprises, ses erreurs. Le citoyen. Le patriote. — L'avocat, nous le retrouvons en effet dans l'homme d'Etat. Dominé par les haines, les amitiés ou les colères de l'heure présente[2], il manqua souvent de ce sang-froid qui, démêlant les causes des événements, prévoit ou prévient leurs conséquences. « Il y a, dit Bacon, des hommes faits de ce bois qui sert à fabriquer les navires et lutte contre la tempête. Il y en a d'autres que la nature a faits de cet autre bois flexible, utile aux artistes, aisément façonné, propre à mille usages domestiques. Qu'ils se gar-

1. « Rien n'était plus indifférent à l'orateur antique que de se contredire. L'orateur Antoine ne voulut jamais écrire aucun de ses plaidoyers, de peur qu'on ne s'avisât d'opposer à son opinion du jour celle de la veille. Cicéron n'eut pas ces scrupules. Il passa sa vie à se contredire et ne s'en inquiéta jamais ». (*M. Boissier.*)

2. « Les raisons qui firent de lui un incomparable écrivain ne lui permettaient pas d'être un bon politique. Cette vivacité d'impressions, cette sensibilité délicate et irritable, source principale de son talent littéraire, ne le laissaient pas assez maître de sa volonté. Les choses avaient trop de prise sur lui : il faut se détacher d'elles pour les dominer. » (*M. Boissier.*)

dent bien de se mêler des affaires publiques! Ils n'en soutiendraient pas le choc. » Cicéron ne serait-il pas de ceux-là? Toujours est-il qu'il y eut chez lui défaut de sagacité; car il ne sut ni se fier à ses amis, ni se défier de ses ennemis, ni se fixer à une résolution. Il se décide tard, puis se repent de s'être décidé, et bientôt de s'être repenti. Lettré par-dessus tout, il rappelle parfois, entre César et Pompée, le peintre qui, au milieu de l'orage, se fait attacher au mât, pour se donner l'émotion d'un spectacle grandiose. Lui aussi, il reste dans la mêlée, pour ne point perdre les plus beaux sujets sur lesquels puisse s'exercer l'éloquence[1].

De là vient qu'en mainte rencontre ses discours furent des méprises ou des mécomptes. Tournant pour la plupart au panégyrique ou à l'invective, ils attestèrent plus de génie que de discernement. Ainsi, en appuyant la loi *Manilia* qui attribuait à Pompée des pouvoirs extraordinaires, il ne vit pas qu'il allait justifier par un précédent l'ambition de César, et, sans le vouloir, lui frayer la voie. De même, on peut lui reprocher d'avoir combattu mal à propos la *loi agraire* proposée par Rullus; car, outre que l'État conservait tous ses droits sur des domaines inaliénables[2], cette distribution de terres eût délivré Rome d'une tourbe affamée, mendiante, oisive et séditieuse qui vivait de l'émeute, et ne songeait qu'à se vendre au plus offrant. Ces hommes dont Cicéron aurait débarrassé la République à bon marché, il eut plus tard le regret de les retrouver autour de Clodius et de Catilina.

De toutes ses harangues, les *Catilinaires* sont encore celles qui firent le plus d'honneur à son courage civil, n'en déplaise à M. Mommsen qui conteste la gravité du péril couru[3]. Croyons-en plutôt le témoignage unanime de tous les contemporains, qui regardèrent le consul comme un sauveur. Il est vrai qu'il eût mieux fait de laisser à la postérité le soin de célébrer sa gloire; car on a le droit de sourire, quand il se décerne si complaisam-

1. Ses succès les plus beaux n'ont pas eu de lendemain. Son éloquence politique se compose de beaucoup de rhétorique, et d'un peu de philosophie. Elle est trop préoccupée d'elle-même et pas assez des questions qu'elle traite. En général, il plaide des causes gagnées d'avance.... Sa force est moins de provoquer des votes et des actes que des passions et des émotions.

2. Les détenteurs n'étaient que les fermiers des terres dont l'État restait propriétaire. Donc, il n'expropriait personne.

3. Il y eut quatre discours. Il prononça devant le sénat le premier, où éclate son indignation, et le quatrième, où il discute les opinions de Silanus et de César sur le châtiment des conjurés; devant le peuple, le deuxième, qui rend compte du départ de Catilina, et le troisième, qui contient le récit du complot concerté avec les Allobroges.

ment, et sous toutes les formes, des éloges du reste légitimes. Ce serait le cas de répéter avec lui : « *Quousque tandem abutere patientia nostra*[1]? »

Sans parler de la *Milonienne*, qui est un de ses chefs-d'œuvre, et des discours tout personnels que provoquèrent son exil et son rappel[2], on peut critiquer l'inconséquence de celui qu'il prononça sur les *Provinces consulaires;* car, tout en proposant de retirer à Gabinius et à Pison le gouvernement de la Macédoine et de la Syrie, il demandait que César fût maintenu à la tête des légions de la Gaule. Or il fallait être bien aveugle pour ne pas comprendre que ce privilège était une menace de dictature prochaine.

Sa clairvoyance fut aussi en défaut lorsque, devant le sénat et le peuple, il lança contre Antoine ces fameuses *Philippiques*, où élevant Octave bien au-dessus de son oncle, il l'appelait un divin jeune homme suscité par le ciel pour la défense des lois, et se portait garant de sa vertu civique[3]. Mais il est à plaindre plutôt qu'à blâmer d'avoir été dupe d'un hypocrite; car ces illusions n'étaient que du patriotisme, et jamais il ne se montra plus digne de l'applaudissement universel que dans ces six mois où, réussissant à rendre une apparence d'énergie à un peuple indifférent, il fit encore une fois retentir ce mot de *liberté* qu'après lui le forum ne devait plus entendre. Sans doute, le temps des résistances légales était passé; mais, si ces protestations du droit contre la force ne paraissent dès lors que des anachronismes, nous admirerons d'autant plus le courage de ce vieillard qui, vaincu d'avance, resta fidèle à une cause trahie par des lâches, et sut lui rendre un dernier service, en l'honorant par une mort capable de racheter les faiblesses de sa vie.

1. « Jusques à quand abuseras-tu de notre patience ? » C'est le début de la première *Catilinaire*.

2. *Après son retour*, devant le peuple. — *Après son retour*, devant le sénat. — *Pour sa maison*, aux pontifes.

3. Il prononça quatorze *Philippiques*. La seconde est appelée *divine* par Juvénal. L'antiquité ne nous a pas légué de plus curieux modèle d'invective personnelle.

LE SOMMEIL DE L'INNOCENCE[1]

Il y a quelques années, T. Célius, citoyen honnête de Terracine[2], s'étant retiré le soir dans une chambre avec ses deux fils, alors adolescents, fut trouvé le lendemain égorgé dans son lit. Nul homme libre ou esclave ne pouvait être soupçonné de cet assassinat; les jeunes gens, qui avaient passé la nuit auprès de lui, disaient ne s'être aperçus de rien : ils furent accusés de parricide. Assurément les soupçons étaient fondés. Quelle apparence que ni l'un ni l'autre n'eussent rien aperçu ? qu'un homme eût risqué de s'introduire dans cette chambre, surtout au moment où il pouvait être aisément entendu et repoussé par les deux jeunes gens qui s'y trouvaient avec leur père ? Ajoutez enfin que les soupçons ne pouvaient tomber sur aucun autre. Cependant, après que les juges se furent assurés qu'en ouvrant les portes on les avait trouvés endormis, ils furent renvoyés absous. On n'imaginait pas qu'un homme, après avoir violé toutes les lois divines et humaines par le plus horrible des forfaits, pût aussitôt se livrer au sommeil, parce que ceux qui ont commis un tel attentat, loin de pouvoir reposer sans inquiétude, ne peuvent même respirer sans frayeur.

(*Discours pour Roscius d'Amérie*, XXIII. Trad. Le Clerc.)

UN CITOYEN ROMAIN MIS EN CROIX PAR VERRÈS[3]

Comment vous peindre le supplice de P. Gavius, de la ville municipale de Cosa[4] ? et comment donner assez de force à ma voix, assez d'énergie à mes expressions, assez d'explo-

1. Un affranchi de Sylla, Chrysogonus avait accusé de parricide le fils de Roscius, riche citoyen d'Amérie (*Ombrie*) tué en septembre 83. Cicéron fit absoudre le prévenu et démasqua ses accusateurs qui convoitaient sa fortune. Il tire un argument moral du fait qu'il raconte.
2. Ou Anxur, à l'extrémité des marais Pontins.
3. Après avoir énuméré les principaux crimes de Verrès, Cicéron termine par l'attentat le plus sensible à la dignité du *citoyen romain ;* car le supplice de la croix était alors infamant.
4. Ville de l'ancienne Etrurie, près d'Orbitello.

sion à ma douleur? Le sentiment de cette douleur n'est pas affaibli dans mon âme; mais où trouver des paroles qui retracent dignement l'atrocité de cette action et toute l'horreur qu'elle m'inspire? Je me bornerai à exposer le fait. Il est tel, qu'il n'est besoin ni de ma faible éloquence, ni du talent d'aucun autre orateur pour pénétrer vos âmes de la plus vive indignation.

Ce Gavius dont je parle avait été jeté aux Latomies[1], comme tant d'autres; il s'en évada, je ne sais par quel moyen, et vint à Messine[2]. A la vue de l'Italie et des murs de Rhégium, échappé des ténèbres et des terreurs de la mort, il se sentait renaître en commençant à respirer l'air pur des lois et de la liberté : mais il était encore à Messine; il parla, il se plaignit qu'on l'eût mis aux fers, quoique citoyen romain; il dit qu'il allait droit à Rome, et que Verrès l'y trouverait à son retour. L'infortuné ne savait pas que tenir ce langage à Messine, c'était comme s'il parlait au préteur lui-même, dans son palais. Je vous l'ai dit, Verrès avait fait de cette ville la complice de ses crimes, la dépositaire de ses vols, l'associée de toutes ses infamies. Aussi Gavius fut-il conduit aussitôt devant le magistrat. Le hasard voulut que, ce jour-là, Verrès lui-même vînt à Messine. On lui dit qu'un citoyen romain se plaignait d'avoir été enfermé dans les carrières de Syracuse; qu'on l'a saisi au moment où il s'embarquait, proférant d'horribles menaces contre lui, et qu'on l'a gardé pour que le préteur décidât lui-même ce qu'il en voulait faire.

Verrès les remercie : il loue leur bienveillance, leur zèle; et aussitôt il se transporte au forum, ne respirant que le crime et la fureur. Ses yeux étincelaient : la cruauté était empreinte sur tout son visage. Chacun attendait à quel excès il se porterait, et ce qu'il oserait faire, lorsque tout à coup il ordonne qu'on amène Gavius, qu'on le dépouille,

1. On appelait latomies des carrières à pierre où l'on jetait les esclaves pour les punir. Ce nom désignait aussi la prison d'Etat de Syracuse, creusée dans la roche vive.

2. Messine, à la pointe nord-est de la Sicile, en face de l'Italie et de Rhégium, dont elle n'est séparée que par le détroit du Phare.

qu'on l'attache au poteau et qu'on apprête les verges. Ce malheureux s'écriait qu'il était citoyen romain, habitant de la ville municipale de Cosa ; qu'il avait servi avec L. Prétius, chevalier romain, actuellement à Palerme [1], et de qui Verrès pouvait savoir la vérité. Le préteur se dit bien informé que Gavius est un espion envoyé par les chefs des esclaves révoltés : cette imposture était entièrement dénuée de fondement, d'apparence et de prétexte. Ensuite il commande qu'il soit saisi et frappé par tous les licteurs à la fois.

Oui, juges, un citoyen romain était battu de verges au milieu du forum de Messine ; aucun gémissement n'échappa de sa bouche, et, parmi tant de douleurs, tant de coups redoublés, on entendait seulement cette parole : « Je suis citoyen romain. » Il croyait par ce seul mot écarter tous les tourments et désarmer ses bourreaux. Mais non ; pendant qu'il réclamait sans cesse ce titre saint et auguste, la croix, oui, la croix était préparée pour cet infortuné, qui n'avait jamais vu l'exemple d'un tel abus du pouvoir.

O doux nom de liberté ! droits sacrés du citoyen ! loi Porcia ! loi Sempronia [2] ! puissance tribunitienne, si vivement regrettée, et enfin rendue aux vœux du peuple, vous viviez, hélas ! et dans une province du peuple romain, dans une ville de nos alliés, un citoyen de Rome est attaché à l'infâme poteau ; il est battu de verges par les ordres d'un homme à qui Rome a confié les faisceaux et les haches !

(*Verrines*, II, 61-63. Trad. Guéroult.)

UN HOMME NOUVEAU DEVENU CONSUL [3]

Romains, c'est un usage consacré par nos ancêtres que ceux qui ont obtenu de votre munificence le droit de

1. Sur la côte nord de la Sicile, à 300 kilomètres de Naples.

2. Les lois Porcia et Sempronia défendaient à tout magistrat de battre de verges ou de mettre à mort un citoyen romain sans l'intervention du peuple assemblé par centuries, ou sans la condamnation préalable prononcée par les tribunaux en vertu d'une loi spéciale.

3. C'est l'exorde du second discours prononcé par Cicéron contre *la loi agraire* que le tribun Rullus proposa en 64. Avant de la combattre, Cicéron use de précautions oratoires.

transmettre les images de leur famille[1] ne parlent la première fois devant vous que pour joindre à l'expression de leur reconnaissance l'éloge de leurs aïeux. Si quelques-uns sont trouvés dignes du sang qui les a fait naître, tout ce que gagnent les autres, c'est de rappeler qu'on avait contracté avec leurs pères une dette immense, dont une partie devait être payée encore à leurs enfants. Pour moi, Romains, je ne puis vous parler de mes aïeux : non qu'ils ne se soient montrés tels que vous nous voyez, nous issus de leur sang et formés par leurs exemples; mais l'éclat de votre faveur et de vos suffrages n'a pas illustré leur vie. Quant à moi personnellement, je crains qu'il n'y ait de l'orgueil à vous en parler, et de l'ingratitude à n'en rien dire. Oui, s'il m'en coûte de rappeler moi-même avec quel empressement vous m'avez conféré cette dignité, je ne puis aussi garder le silence sur des bienfaits tels que les vôtres. J'userai donc de précaution et de réserve en parlant de l'honneur que je tiens de vous ; je dirai avec modestie, puisque je suis forcé de le dire, à quel titre je me crois digne et de ce rang, et de la manière dont j'y suis parvenu ; j'en appellerai surtout à vous-mêmes, à vous qui m'avez choisi.

Depuis bien des années, les hommes nouveaux n'arrivaient plus au consulat[2] ; on se souvenait à peine d'un tel exemple : enfin, après un long espace de temps, vous m'avez fait consul ; et cette barrière fermée de toutes parts, que gardait et défendait la noblesse, est tombée devant vous et devant moi, pour ouvrir au mérite la carrière des premiers honneurs. Non seulement vous m'avez fait consul, faveur déjà si grande ; mais il en est peu parmi les nobles que vous ayez élus comme moi, aucun parmi les hommes nouveaux.

En effet, c'est un honneur dont je ne puis assez vous rendre grâces, d'être, après tant d'années, le premier homme nouveau nommé par vous au consulat, de l'avoir

1. Les dignités curules, dictature, censure, consulat, préture, édilité, conféraient seules ce droit.

2. Le dernier homme nouveau fait consul était C. Célius Caldus, trente ans auparavant.

été sur ma première demande, et dès l'instant où il m'était permis de me présenter : Or, ce qui est encore pour moi plus honorable et plus glorieux, c'est que, dans les comices où j'ai été nommé, vous avez déclaré vos sentiments, non par ce scrutin, garant muet de la liberté de vos suffrages [1], mais par ces acclamations, témoignage éclatant de votre affection pour celui que vous honoriez de votre choix. Ainsi, ce n'est pas le vœu des dernières centuries, mais le concours des premières ; ce n'est pas simplement la voix du héraut, mais tout le peuple romain d'une voix unanime, qui m'a proclamé consul [2].

Cette faveur extraordinaire, ce précieux bienfait, Romains, pénètre mon cœur de joie ; mais je sens encore plus par quels soins et par quels travaux je dois y répondre. Il s'offre à mon esprit une foule de réflexions sérieuses qui ne me laissent aucun repos, ni le jour ni la nuit. Et d'abord, soutenir l'honneur de cette place, quelle tâche importante et difficile, principalement pour moi qui ne dois espérer aucune indulgence si je commets la moindre faute ; qui ne dois attendre, si je fais bien, que des louanges faibles et arrachées de force ; enfin qui ne dois me promettre de la part des nobles, ni conseils sincères dans mes incertitudes, ni secours fidèles dans mes détresses ! Que si toutes ces disgrâces ne retombaient que sur moi, je serais moins inquiet, Romains ; mais il en est, ce me semble, plusieurs qui, s'ils viennent à croire que j'ai failli avec réflexion, ou même par mégarde, blâmeront tout le peuple de m'avoir donné sur les nobles une si glorieuse préférence. Or il n'est rien, Romains, que je ne sois prêt à souffrir plutôt que de ne pas me conduire dans l'exercice du consulat de manière que toutes mes résolutions et toutes mes actions fassent applaudir ce que vous avez décidé, ce que vous avez fait pour moi.

(*Sur la loi agraire*, I. Trad. Le Clerc.)

1. On distribuait au peuple des tablettes de bois, sur lesquelles étaient écrits les noms des candidats ; les électeurs mettaient dans une urne la tablette du compétiteur qu'ils préféraient.

2. Ce passage signifie que Cicéron eut le suffrage de toutes les premières centuries ; que, par conséquent, on n'eut pas besoin d'en venir aux dernières.

INVECTIVE CONTRE CATILINA [1]

Oui, je le jure, si mes esclaves me redoutaient comme tous les citoyens te redoutent, je me croirais forcé d'abandonner ma maison : et tu ne crois pas devoir abandonner la ville! Si mes concitoyens, prévenus d'injustes soupçons, me haïssaient comme ils te haïssent, j'aimerais mieux me priver de leur vue que d'avoir à soutenir leurs regards irrités : et toi, quand une conscience criminelle t'avertit que depuis longtemps ils ne te doivent que de l'horreur, tu balances à fuir la présence de ceux pour qui ton aspect est un cruel supplice! Si les auteurs de tes jours tremblaient devant toi, s'ils te poursuivaient d'une haine irréconciliable, sans doute tu n'hésiterais pas à t'éloigner de leurs yeux. La Patrie, qui est notre mère commune, te hait; elle te craint; depuis longtemps, elle a jugé les desseins parricides qui t'occupent tout entier. Eh quoi! tu mépriseras son autorité sacrée ! tu te révolteras contre son jugement! tu braveras sa puissance! Je crois l'entendre en ce moment t'adresser la parole : « Catilina, semble-t-elle te dire, depuis quelques années il ne s'est pas commis un forfait dont tu ne sois l'auteur, pas un scandale où tu n'aies pris part. Toi seul as eu le privilège d'égorger impunément les citoyens, de tyranniser et de piller les alliés. Contre toi les lois sont muettes, et les tribunaux impuissants; ou plutôt tu les as renversés, anéantis. Tant d'outrages méritaient toute ma colère; je les ai dévorés en silence. Mais être condamnée à de perpétuelles alarmes à cause de toi seul; ne voir jamais mon repos menacé que ce ne soit par Catilina; ne redouter aucun complot qui ne soit lié à ta détestable conspiration, c'est un sort auquel je ne peux me soumettre! Pars donc, et délivre-moi des terreurs qui m'obsèdent : si elles sont fondées, afin que je ne périsse point; si elles sont chimériques, afin que je cesse de craindre.

(*Première Catilinaire*, VIII. Trad. Le Clerc.)

1. Après avoir pénétré les secrets de la conjuration, Cicéron convoqua les sénateurs dans le temple de Jupiter Stator, pour leur faire connaître les détails du complot. Catilina osa se rendre dans l'assemblée. A son arrivée, tous les sénateurs, fuyant son approche, laissent vide la partie de l'enceinte où il a pris place. Cicéron tire parti de cet incident, et lance cette prosopopée, où la *Patrie* supplie Catilina de lui rendre enfin le repos.

L'AMOUR DE LA GLOIRE [1]

Eh! pourquoi nous défendre de ce qu'on ne peut cacher et de ce qu'il faut avouer sans craindre? L'attrait de la gloire agit sur tous les hommes, et ce penchant a d'autant plus de force que l'âme a plus de noblesse. Les philosophes mêmes qui écrivent sur le mépris de la gloire se nomment à la tête de leurs livres : tout en prouvant qu'il ne faut désirer ni la réputation, ni les louanges, ils tâchent de se faire connaître et louer .

Oui, j'aime la gloire, et cet amour trop violent peut-être, mais légitime, ne doit pas être caché devant vous. Ce qui s'est passé sous mon consulat, ce que nous avons fait ensemble pour la conservation de cette ville et de cet empire pour le salut des citoyens, pour celui de tout l'État, Archias a entrepris de l'écrire en vers; l'ouvrage est commencé[3] : les morceaux qu'il m'en a lus m'ont semblé d'une exécution si belle et si parfaite, que je l'ai exhorté à le finir. La vertu ne désire d'autre prix de tant de travaux et de dangers, que le noble prix de la gloire. Sans la gloire, juges, quel motif aurions-nous, dans une carrière si courte et si rapide, de nous exposer à tant de fatigues et de tourments? Non, s'il n'y avait pas en nous quelque pressentiment de l'avenir, si le même terme qui borne le cours de notre existence bornait celui de nos pensées, l'homme ne voudrait ni se livrer à tant d'occupations pénibles, ni se dessécher par tant de soins et de veilles, ni risquer tant de fois sa vie. Mais il y a dans tous les grands cœurs un sentiment généreux qui les excite jour et nuit par l'aiguillon de l'honneur, qui nous avertit que notre nom, dont la mémoire

1. Fragment du discours prononcé en faveur du poète Archias, auquel, en vertu de la loi *Papia*, un certain Grœtius contestait le titre de citoyen romain. Cicéron le défendit en 62. Archias avait alors près de 60 ans.

2. « Ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui le lisent la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; et peut-être ceux qui le liront l'auront aussi. » (*Pascal.*)

3. Dès l'âge de douze ans, Cicéron avait connu Archias, qui fréquentait la maison de l'orateur Crassus.

nous survivra, doit aller aussi loin que la dernière postérité.

Aurions-nous assez peu d'élévation, nous tous qui sommes entourés sans cesse des périls et des travaux politiques, pour croire qu'après avoir traîné notre vie entière sans trouver l'instant de respirer en repos, tout dût périr avec nous? Quoi! tant d'hommes illustres ont désiré de laisser après eux des statues et des portraits, qui ne représentent que les traits du corps et non ceux de l'âme : et nous pourrions ne pas désirer bien plus encore de laisser l'image de nos pensées et de nos vertus, tracée avec art par les plus grands génies [1]! Pour moi, je l'avoue, dans tout ce que j'entreprenais pour la République, j'aimais à penser que mes actions allaient devenir comme une semence de gloire, prête à germer pour tous les peuples et tous les temps. Qu'après ma mort j'y sois insensible, ou que, suivant l'opinion des plus sages des hommes, quelque partie de moi-même puisse en jouir encore, c'est du moins un plaisir que j'aime dès aujourd'hui à goûter en espoir.

(*Pour le poète Archias*, XII. Trad. Le Clerc.)

AU PEUPLE APRÈS SON RETOUR DE L'EXIL [2]

Romains, dans le temps où j'ai fait le sacrifice de ma vie et de mes biens pour votre sûreté, pour votre repos et le maintien de la concorde [3], je me suis adressé au souverain des Dieux et à toutes les autres Divinités : je leur ai demandé que, si jamais j'avais préféré mon intérêt à votre salut, ils me fissent éternellement subir la peine due à des intentions coupables ; que, si au contraire, dans tout ce que j'avais fait jusqu'alors, je m'étais uniquement proposé la conservation de la République, et si je me résignais à ce

1. Comparez Tacite, *Vie d'Agricola*, ch. XLVI.

2. Rappelé de l'exil par un décret du sénat que le suffrage de toutes les centuries convertit en loi, Cicéron rentra dans Rome, le 14 septembre 58, dix-sept mois après son départ. Deux jours après, présenté au peuple par les consuls, il prononça cette harangue. Il avait alors 51 ans.

3. Les partisans de Catilina, à la tête desquels était Clodius, ayant repris courage, Cicéron avait été banni de Rome, pour avoir fait exécuter les conjurés sans jugement.

funeste départ dans la seule vue de vous sauver, en épuisant moi seul tous les traits de cette haine que depuis longtemps des hommes audacieux et pervers nourrissaient dans leur cœur contre la patrie et tous les bons citoyens, le peuple, le sénat et toute l'Italie daignassent un jour se rappeler mon souvenir, et donner quelques regrets à mon absence. Je reçois le prix de mon dévouement ; car le jugement des Dieux immortels, le témoignage du sénat, l'accord unanime de toute l'Italie, la déclaration même de mes ennemis, et votre inappréciable bienfait, qui sont ma récompense, ont rempli mon âme de la joie la plus vive.

Quoique rien ne soit plus à désirer pour l'homme qu'une félicité toujours égale et constante, qu'une vie dont le cours ne soit troublé par aucun orage, cependant, si tous mes jours avaient été purs et sereins, je n'aurais pas connu ce bonheur délicieux, ce plaisir presque divin, que vos bienfaits me font goûter dans cette heureuse journée. Quel plus doux présent de la nature que nos enfants? Les miens, et par mon affection pour eux et par l'excellence de leur caractère, me sont plus chers que la vie : toutefois, le moment où je les ai vus naître m'a causé moins de joie que je n'en éprouve aujourd'hui qu'ils me sont rendus [1].

Nulle société n'eut jamais plus de charmes pour moi que celle de mon frère [2]; je l'ai moins senti lorsque j'en avais la jouissance, que dans le temps où j'ai été privé de lui, et depuis le moment où vous nous avez réunis l'un à l'autre. Tout homme s'attache à ce qu'il possède : cependant, cette portion de mes biens que j'ai recouvrée m'est plus chère que ne l'était ma fortune, quand je la possédais tout entière. Les privations, mieux que les jouissances, m'ont fait comprendre ce que donnent de plaisir les amitiés, les habitudes de société, les rapports de voisinage et de clientèle, les pompes de nos jeux et la magnificence de nos fêtes.

Mais surtout ces distinctions, ces honneurs, cette considération publique, en un mot tous vos bienfaits, quelque bril-

1. Il eut une fille Tullia, mariée à un dissipateur, Dolabella. Elle mourut à 31 ans. — Son fils Marcus lui causa plus d'un souci.

2. Son frère Quintus fut gouverneur d'Asie et lieutenant de César en Gaule.

lants qu'ils m'aient toujours paru, renouvelés aujourd'hui, se montrent à mes yeux avec plus d'éclat que s'ils n'avaient souffert aucune éclipse. Et la patrie elle-même, ô dieux immortels! comment exprimer les sentiments d'amour et le ravissement que sa vue m'inspire! Admirable Italie! cités populeuses! paysages enchanteurs! fertiles campagnes! récoltes abondantes! que de merveilles dans Rome! que d'urbanité dans les citoyens! quelle dignité dans la République! quelle majesté dans vos assemblées! Personne ne jouissait plus que moi de tous ces avantages. Mais, de même que la santé a plus de charmes pour nous après une maladie longue et cruelle, de même aussi tous ces biens, quand la jouissance en a été interrompue, ont plus d'agrément et de douceur que si l'on n'avait jamais cessé de les posséder.

Pourquoi donc toutes ces paroles? pourquoi, Romains? C'est pour vous faire sentir que tous les moyens de l'éloquence, que toutes les richesses du style s'épuiseraient en vain, sans pouvoir, je ne dis pas embellir et relever par un magnifique langage, mais seulement énoncer et retracer par un récit fidèle la grandeur et la multitude des bienfaits que vous avez répandus sur moi, sur mon frère et sur nos enfants. Je vous dois plus qu'aux auteurs de mes jours; ils m'ont fait naître enfant, et par vous je renais consulaire. J'ai reçu d'eux un frère, avant que je pusse savoir ce que j'en devais attendre : vous me l'avez rendu, après qu'il m'a donné des preuves admirables de sa tendresse pour moi. La République m'a été confiée quand elle allait périr : je l'ai recouvrée par vous, après que tous les citoyens ont enfin reconnu qu'un seul homme l'avait sauvée. Les Dieux immortels m'ont accordé des enfants : vous me les avez rendus. Nos vœux avaient obtenu de leurs bontés beaucoup d'autres avantages : sans votre volonté, tous ces présents du ciel seraient perdus pour nous. Vos honneurs enfin, à chacun desquels nous étionsparvenus par une élévation progressive, vous nous les restituez tous dans un seul et même jour; en sorte que les biens que nous tenions soit de nos parents, soit des Dieux, soit de vous-mêmes, nous les recevons tous à la fois de la faveur du peuple romain tout entier. En même temps

que la grandeur de votre bienfait surpasse tout ce que je puis dire, votre affection et votre bienveillance se sont déclarées d'une manière si touchante, que vous me semblez avoir non seulement réparé mon infortune, mais ajouté un nouvel éclat à ma gloire.

(*Discours au peuple après son retour*, I, II. Trad. Le Clerc.)

IL GLORIFIE SON EXIL[1]

Ressentir dans son âme des douleurs si cruelles; essuyer seul, au milieu de la paix, tout ce que des ennemis vainqueurs font souffrir aux vaincus; être arraché des bras de sa famille; voir sa maison démolie, ses biens mis au pillage; perdre enfin sa patrie pour l'avoir tendrement aimée; être dépouillé des bienfaits du peuple romain; tomber tout d'un coup du faîte des honneurs; voir ses ennemis, avec tout l'appareil consulaire, venir demander, avant la mort de leur victime, le prix de ses funérailles; supporter toutes ces disgrâces pour ne point exposer la vie de ses concitoyens, et vivre loin d'eux, non avec l'indifférence d'un sage qui n'est touché de rien, mais avec cet amour des siens et de soi-même qu'inspire la nature : voilà, certes, la véritable gloire. En effet, abandonner, pour l'intérêt de la République, ce qu'on n'a jamais estimé ni chéri, ce n'est point faire preuve d'un grand attachement pour elle : mais se séparer, à cause d'elle, des objets les plus chers et les plus regrettés, c'est montrer qu'on aime sa patrie, puisqu'on la préfère aux plus douces affections. Dût-il donc mourir de dépit, ce furieux qui me force à le dire[2] : oui, j'ai sauvé deux fois la patrie; et consul, lorsque je vainquis sans armes des ennemis armés[3]; et simple particulier, lorsque je cédai à des consuls qui m'opposaient des armes. L'un et l'autre

1. Fragment du discours prononcé devant les pontifes *pour sa maison*, que Clodius avait fait raser. Elle occupait la colline du mont Palatin qui fait face au Colisée. Sur l'emplacement, Clodius avait édifié un temple, et une statue de la Liberté.
2. Allusion à Clodius.
3. Allusion à Catilina et à ses complices.

événement m'a procuré les plus nobles récompenses : le premier, de voir prendre pour moi les habits de deuil, par un arrêté du sénat, et à tout le sénat et à tous les gens de bien ; le second, d'entendre décider, et par le sénat, et par le peuple romain, et par tous les hommes, soit en leur nom, soit au nom des villes, que, sans mon retour, la République était perdue.

(*Pour sa maison*, XXXVIII. Trad. Le Clerc.)

PLAIDOYER POUR SA MAISON[1]

Vous, Dieu du Capitole que le peuple romain a nommé très bon pour vos bienfaits, et très grand pour votre puissance ; vous, Junon, reine des Dieux ; et vous, Minerve, gardienne de cette ville, Minerve, qui avez toujours été la lumière de mes conseils et le témoin de mes travaux[2], vous aussi qui m'avez redemandé, qui m'avez rappelé avec le plus d'instance, et pour qui, en effet, j'ai soutenu tous ces combats, Dieux pénates, Dieux familiers de la patrie, qui veillez sur Rome et sur la République ; vous dont j'ai préservé les temples et les demeures sacrées des ravages de cette flamme sacrilège prête à tout embraser ; et vous enfin, vénérable Vesta, dont les chastes prêtresses ont été garanties par moi des fureurs impies d'une troupe effrénée ; vous dont j'ai empêché les feux éternels de s'éteindre dans le sang des citoyens, ou de se confondre avec l'incendie de Rome, daignez aujourd'hui m'écouter : si, dans ce moment qui fut presque le dernier de la République, je livrai ma tête, pour la conservation de votre culte et de vos temples, à la fureur et aux poignards des plus vils citoyens ; si, depuis encore, lorsqu'on voulait m'engager dans une lutte qui aurait été funeste à tous les gens de bien, j'aimai mieux vous attester, vous recommander mon sort et celui des miens, dévouer enfin ma personne et ma vie, avec

1. C'est la péroraison de ce discours.

2. Cicéron avait, parmi ses dieux domestiques, une statue de Minerve pour laquelle il affectait une vénération particulière. Quand il fut exilé de Rome, il la déposa dans le Capitole, près de la statue de Jupiter.

cette seule confiance qu'après avoir sacrifié, et dans cette occasion et pendant mon consulat, tous mes intérêts et toutes mes espérances légitimes pour consacrer sans réserve mes soins, mes pensées et mes veilles au salut de tous, j'aurais un jour le droit de vivre dans la République redevenue libre, résolu, si ma conduite n'était d'aucune utilité pour ma patrie, à dévorer, loin des miens, mon éternelle douleur : je ne croirai ce dévouement reconnu et agréé par les Dieux, que quand mes foyers me seront rendus[1]. Jusqu'ici, pontifes, je suis encore exilé, non seulement de cette maison sur laquelle vous avez à prononcer, mais de cette ville entière où je parais rétabli. De tous les quartiers de Rome les plus vastes et les plus fréquentés, on ne peut s'empêcher de voir en face ce monument, ou plutôt cette plaie de la patrie, dont vous sentez que je dois fuir la vue plus que la mort même. Ne condamnez donc pas, je vous prie, celui que vous avez cru rétablir pour relever la République, à vivre privé de l'éclat convenable à sa dignité, et même de la plus grande partie de Rome.

Ce n'est ni le pillage de mes biens, ni la démolition de mes demeures, ni la dégradation de mes terres, ni le brigandage cruel exercé par les consuls aux dépens de ma fortune, qui me touche sensiblement : je connaissais trop l'instabilité de ces biens, présents passagers, non de la vertu ni des talents, mais des circonstances et du hasard, richesses bien moins désirables que l'art d'en régler l'usage et d'en souffrir la privation. Ma fortune aujourd'hui peut suffire à tous mes besoins, et mes enfants trouveront dans le nom de leur père et le souvenir de ses services un assez riche patrimoine : mais, après avoir vu ma maison envahie par le crime, devenue la proie du brigandage, démolie et reconstruite plus insolemment encore par un sacrilège[2], je n'en puis être dépossédé sans ignominie pour l'État, sans honte et sans douleur pour moi. Si donc vous regardez mon retour comme un événement agréable aux Dieux, au sénat, au

1. Un décret du sénat ordonnna que sa maison fût rebâtie. L'État l'indemnisa de ses autres pertes.
2. Allusion au temple édifié par Clodius sur ses ruines.

peuple romain, à toute l'Italie, aux provinces, aux nations étrangères, à vous-mêmes enfin, qui avez toujours donné l'exemple dans tout ce qui s'est fait pour mon rappel, je vous en prie, je vous en conjure, ministres des Dieux, ô vous qui m'avez déjà remis dans mes droits par votre autorité, votre zèle et vos suffrages, daignez encore aujourd'hui, d'après le vœu du sénat, me replacer de vos propres mains dans mes foyers.

(*Pour sa maison*, LVII, LVIII. Trad. Le Clerc.)

UN MÉCOMPTE D'AMOUR-PROPRE

Il me semble, Romains, que je puis parler de ma questure[1], sans crainte d'être taxé de vanité. Quoiqu'elle n'ait pas été sans éclat, je crois cependant avoir géré, depuis, les premières charges, de manière à n'avoir pas besoin de recourir à ma questure pour me faire valoir : mais enfin, je n'appréhende pas qu'on puisse dire qu'il y ait jamais eu en Sicile un questeur plus agréable ou plus considéré. Je l'avouerai avec franchise, je m'imaginais qu'il n'était bruit à Rome que de ma questure. Dans une grande cherté de grains, j'en avais envoyé une immense provision. Les négociants m'avaient trouvé affable; les marchands, équitable; les citoyens des municipes, obligeant; les alliés, intègre; tout le monde, exact et fidèle à remplir mes devoirs; et les Siciliens avaient inventé pour moi des honneurs sans exemple. Aussi quittais-je la Sicile dans l'espérance et dans la persuasion qu'il n'était rien que le peuple romain ne s'empressât de m'offrir. Pouzzoles[2] se trouvait sur ma route; c'était par hasard la saison où l'usage y rassemble en foule la plus brillante société[3]. Je fus presque anéanti, lorsque je m'entendis demander depuis quand j'étais parti de Rome, et s'il n'y avait rien de nouveau. Je réponds que je reviens de ma province. « Ah oui ! dit le questionneur, je le vois, vous revenez d'Afrique. — Non vraiment, lui répliquai-je d'un air fâché

1. Cicéron avait été questeur à Lilybée en Sicile.
2. Pouzzoles (*Puteoli*), ville et port, près de Naples.
3. On allait y prendre les eaux.

et dédaigneux; c'est de Sicile. » Alors un autre, qui faisait l'homme instruit : « Eh! ne savez-vous pas, dit-il, que Cicéron était questeur à Syracuse ? » Que faire? je pris le parti de ne plus me fâcher, et je me contentai de passer pour un de ceux qui étaient venus prendre les eaux.

Cette petite aventure m'a plus servi, peut-être, que toutes les félicitations et tous les compliments. Bien convaincu que le peuple romain avait l'oreille dure, mais l'œil vif et perçant, je ne m'embarrassai plus de ce qu'on entendrait dire de moi ; je fis désormais en sorte que mes concitoyens me vissent tous les jours; je ne quittai point le forum; je vécus sous leurs yeux, et je ne souffris jamais que ni mon portier ni mon sommeil leur fermassent l'entrée de ma maison.

(*Pour Plancus*, XXVII. Trad. Le Clerc.)

LA RECONNAISSANCE

En effet, Romains, si je suis jaloux de réunir en moi toutes les vertus, il n'y a rien que je préfère au mérite d'être reconnaissant et de le paraître. La reconnaissance est non seulement la plus belle des vertus, mais encore la mère de toutes les autres. Qu'est-ce que la tendresse filiale, sinon une affection reconnaissante? Quels sont les bons citoyens, utiles à la patrie dans Rome et hors de Rome, sinon ceux qui reconnaissent les bienfaits de la patrie? Quels sont les hommes pieux et religieux, sinon ceux qui témoignent leur gratitude aux Dieux immortels par de justes hommages et par les élans d'une âme touchée de leurs faveurs? Peut-on trouver des charmes dans la vie, sans l'amitié? et l'amitié peut-elle subsister parmi des ingrats? Quel est celui d'entre nous, pour peu qu'il y ait eu de noblesse dans son éducation, en qui la présence ou le nom de ses maîtres et de ses instituteurs, en qui le lieu même insensible et muet où son enfance a été instruite et nourrie ne réveille de douces pensées et de délicieux souvenirs? Quel homme peut avoir ou a jamais eu une assez grande puissance pour se soutenir sans les services de beaucoup d'amis? Or qui rendrait des services, s'il ne comptait sur

la reconnaissance? Il n'est donc rien, selon moi, de si naturel que d'être sensible à un bienfait, et même aux simples témoignages d'affection; il n'est rien non plus de si contraire à l'homme, et de si voisin de la brute que de s'exposer à paraître, je ne dirai pas indigne d'un bienfait, mais vaincu en bienfaisance.

(*Pour Plancus*, XXXIII. Trad. Le Clerc.)

LE VRAI CONSUL[1]

Quoi! Pison, tu viendras encore parler de ton consulat! tu oseras dire que tu étais consul à Rome! Crois-tu donc que le consul soit fait par les licteurs et la robe prétexte, ces ornements que, sous ton consulat, tu as prostitués à un Sextus Clodius? Crois-tu que les vraies marques de la dignité consulaire soient celles qu'a portées ce vil esclave d'un furieux? C'est par le cœur que l'on est consul, c'est par la prudence, par le zèle, par la gravité, par la vigilance et les soins, par l'attention à remplir constamment tous les devoirs de sa place, et surtout l'obligation qu'impose le nom même de consul, celle de consulter en toute chose le bien de la République. Sera-t-il à mes yeux consul, celui qui s'est imaginé que la République était sans sénat? Me figurerai-je un consul séparé de cet Ordre sans lequel les rois mêmes n'ont pu exister à Rome? Ne parlons point du reste : quoi! on faisait des levées d'esclaves dans le forum; en plein jour, et à la vue de tout le monde, on portait des armes dans le temple de Castor; ce temple, dont on avait fermé l'entrée, dont on avait arraché les degrés, était occupé par des gens armés, par des restes de la conjuration, par un homme qui feignit jadis d'être l'accusateur de Catilina, et qui alors en était le vengeur; les chevaliers romains étaient exilés, les gens de bien chassés du forum à coups de pierres; il n'était pas permis au sénat de secourir la République, ni même de pleurer son désastre; un citoyen que cet Ordre, de l'aveu de

1. Tiré du discours contre Calpurnius Pison qui signala son consulat par l'exil de Cicéron, et son proconsulat en Macédoine par d'horribles déprédations.

l'Italie et de toutes les nations, avait déclaré le sauveur de la patrie, se voyait, sans aucune forme de justice, contre les lois et les usages, banni par une troupe d'esclaves et de gens armés, appuyés, sinon de votre secours, ce que j'aurais le droit de dire, au moins de votre silence : et l'on croira qu'alors il y ait eu des consuls à Rome ! Qui donc nommera-t-on voleurs, brigands, traîtres, tyrans, si l'on doit vous nommer consuls ?

(*Contre Pison*, x. Trad. Le Clerc.)

TRAITÉS DE RHÉTORIQUE

Le Traité de l'invention. — La Rhétorique à Herennius. — Venue de la Grèce, et suspecte par ses origines au vieil esprit romain qui la proscrivit comme dangereuse, ou affecta de la mépriser comme stérile, la Rhétorique finit cependant par prendre racine chez un peuple pratique et formaliste qui connut le prix de la parole en un temps où, libre encore, elle menait toutes les affaires [1].

A plus forte raison l'art de bien dire fut-il favorablement accueilli, sous la plume d'un maître qui avait fait l'épreuve de ses théories, au grand jour de la tribune. On sait qu'il se mit d'abord à l'école des Grecs ; et, dès l'âge de vingt ans, il vulgarisa leurs leçons dans un *Traité de l'Invention* [2], suivi bientôt de la *Rhétorique à Herennius* [3]. Mais ce n'étaient là que de simples essais de jeunesse, des recueils analogues aux cahiers d'un étudiant.

Les Trois livres sur l'orateur. — Le praticien qui se défie des rhéteurs. — Le Romain qui platonise. — Physionomie des interlocuteurs. — La philosophie et la morale dans la Rhétorique. — Tel ne fut point l'ouvrage que Cicéron intitula : *Trois livres sur l'orateur*, et qui, composé vers 699, date de l'époque où, âgé d'environ cinquante ans, il pouvait parler en son nom, avec l'autorité d'une glorieuse expérience. C'est ce qu'annonce un préambule plein d'un juste dédain pour ces pédagogues qui chantent aux oreilles des préceptes cent fois rebattus, et n'enseignent que d'après les livres.

1. Le vieux Caton lui-même n'avait-il pas composé un manuel sur l'art oratoire, à l'usage de son fils et de ses contemporains ?
2. Deux livres sur quatre sont seuls parvenus jusqu'à nous.
3. Quelques-uns l'attribuent à un rhéteur M. Antonius Gripho, dont Cicéron fut le disciple.

Il estime qu'il faut avoir l'habitude de la parole publique pour être en droit de lui prescrire des règles, et il laisse entendre qu'un orateur romain est plus apte que tout autre à initier des Romains au secret de l'éloquence. C'était prendre possession d'une province grecque, et planter en quelque sorte son drapeau sur une terre conquise. Il déclarait ainsi l'intention de n'être point un rhéteur qui pérore dans l'école, mais un praticien qui élague l'inutile, supprime la scolastique, ramène la science à des principes de bon sens, les contrôle ou les éclaire par ses observations, et veut faire œuvre utile à ses concitoyens, à ses contemporains.

A l'exemple de Platon, et pour donner plus d'agrément à l'exposition de sa thèse, il adopta la forme d'un dialogue entre l'augure Q. Mucius Scœvola, son gendre Crassus et le jurisconsulte Antoine[1]. Les seconds rôles sont joués par des jeunes gens, Sulpicius et Cotta, qui se tiennent à distance respectueuse, mais servent d'agents provocateurs par leur impatience d'apprendre. Le lieu de la scène est Tusculum. Dès l'abord, nous voyons que des Romains sont sous nos yeux; car, apercevant de loin des platanes, dont ils admirent la beauté, ils demandent des coussins pour s'asseoir sous leur ombre. Or, Socrate et ses disciples se seraient étendus simplement sur le gazon. L'entretien s'engage, et dix chapitres se passent en compliments, qui parfois nous impatientent un peu. C'est que la conversation n'a pas chez les Romains la vive allure que nous aimons. Il fallait que leur langage fût en harmonie avec la gravité de la toge. Remarquons même que Scœvola se contente d'assister aux débuts de la discussion ; et Cicéron prend soin d'en expliquer la cause dans une lettre où il dit à Atticus qu'il n'eût pas été convenable pour un aussi sérieux personnage de perdre trois jours à ces bagatelles. Je note encore une vingtaine de pages sur la plaisanterie : c'est beaucoup ! et l'idée seule de la réduire à des procédés me semble une de ces idées dont un Français ne se serait jamais avisé.

Pourtant, bien que les interlocuteurs se permettent de longs monologues, et que Cicéron ait souvent l'air de les souffler, ils ont des physionomies assez distinctes. — Antoine, le grand-père du triumvir, a la véhémence de ces vieux Romains dont la rude enveloppe cachait tant de finesse et de calcul. En patricien qu'il est, il se pique d'être étranger à toute superfluité de savoir. Mais ce n'est qu'une attitude, comme en témoigne plus d'un aveu qui lui

1. Ce tour d'exposition ôtait à son ouvrage les apparences techniques. D'ailleurs, il voulait recommander la Rhétorique au nom de l'Éloquence, en la mettant sous le patronage d'une pléiade illustre de citoyens et d'orateurs.

échappe. Il n'en représente pas moins ici l'école de Caton, celle qui réduisait l'apprentissage oratoire à l'habitude quotidienne de fréquenter le forum ou le barreau.

Quant à Crassus, il appartient à la génération nouvelle; formé sur le modèle des Scipion et des Lœlius, il est partisan de l'hellénisme, et sa doctrine exige les connaissances les plus variées, la rhétorique, la politique, l'histoire, la jurisprudence et toutes les autres sciences. C'est ainsi que, tout en annonçant qu'il va traiter spécialement du style, de la voix et du geste, il finit par s'élever jusqu'aux plus hautes questions de morale. Il est manifeste que Cicéron le favorise de ses préférences et partage ses sentiments. Aussi se plaît-il, pour lui donner gain de cause, à lui prêter toutes les richesses de son génie, toute la générosité de son caractère [1].

Dans les préludes qui ouvrent chaque livre tressaillent les émotions personnelles du citoyen, par exemple lorsqu'il envie le sort de Crassus mort avant d'avoir vu la République déchirée par des factions, les meilleurs citoyens emprisonnés, exilés, assassinés, et la tête d'Antoine exposée sur la tribune qu'avait illustrée son éloquence. On dirait l'instinct prophétique de la destinée qui l'attendait lui-même.

L'Orator. — Un idéal conçu à l'image de Cicéron. — Publié aussi après Pharsale, vers l'année 707 (46 av. J.-C.), l'*Orator* est dédié à Brutus, qui, nommé par César gouverneur de la Gaule cisalpine, avait prié Cicéron de lui retracer les traits de l'orateur accompli. Ici donc, nous sommes en présence d'un idéal; ou plutôt, il est visible que le peintre porte dans son esprit et dans son cœur la vivante image de l'exemplaire qu'il cherche. Avec une légitime confiance, il se prend lui-même pour modèle ; et, sous de transparentes réserves, il ne nous dissimule pas qu'il croit avoir approché de la perfection. Il rend donc ici un hommage indirect à son propre génie, dont il fait l'esthétique, non sans une intention secrète de protester contre ceux qui opposaient à sa manière la sécheresse de l'école attique. Pour répondre à ces détracteurs, il exalte des qualités qui sont éminemment siennes, entre autres l'ampleur du discours, l'éclat de l'imagination et les vifs mouvements de la sensibilité. Nous le reconnaissons encore à l'élan de reconnaissance qui lui inspire un éloge enthousiaste de la philosophie, ce qui ne l'empêche pas de risquer en passant

1. Crassus est ici pour Cicéron ce que fut Socrate pour Platon. N'oublions pas qu'il avait donné aux deux Cicérons enfants les premiers préceptes de l'art. Il mourut dans tout l'éclat de sa jeunesse ; son disciple avait alors quinze ou seize ans. Le souvenir qu'il en garde est idéalisé par la distance.

un mot regrettable, lorsqu'il dit : « Le triomphe de l'orateur est de rendre grand ce qui est petit, et petit ce qui est grand. » Voilà bien un aveu d'avocat soucieux avant tout de gagner sa cause, fût-ce parfois aux dépens du droit et de la vérité. — Signalons enfin comme caractéristique l'importance qu'il attache à l'*élocution*, dans laquelle il est tenté de voir toute l'éloquence. Peut-être ce culte du détail n'est-il pas sans péril : c'est du moins diminuer la valeur des effets produits par la parole que de nous en montrer si minutieusement le mécanisme, par exemple quand il s'agit de l'*harmonie* qui doit être avant tout l'écho involontaire de l'émotion intérieure, comme les images en sont le reflet. Mais n'insistons pas sur un excès qu'explique et justifie le désir d'apprendre aux oreilles romaines des voluptés de diction jusqu'alors trop négligées. Il est bien naturel que Cicéron se soit complu dans ces confidences sur un art où il excellait[1].

Le Brutus. — Oraison funèbre de l'éloquence. — La supériorité de Cicéron démontrée par l'histoire. — Tristesse du citoyen. — Il nous reste à dire un mot du *Brutus* écrit vers la fin de 47, lorsque après la guerre d'Alexandrie César revint à Rome. Un profond sentiment de tristesse lui dicte les premières et les dernières pages de ce livre, où, faisant un retour mélancolique vers le passé, il envie le destin d'Hortensius mort avant d'avoir vu le silence du forum, l'oppression et la violence. Pour se consoler du présent, il tourne ses regards en arrière, et raconte l'histoire de ses devanciers. C'est la revue des morts faite par un vaincu sur lequel pèse l'humiliation d'une défaite politique et d'une décadence littéraire. L'ensemble rappelle ces tombeaux qui longent la voie Appienne : il y a là toute une suite de monuments avec dates et épitaphes.

La méthode du critique a des nouveautés presque modernes; car, ne séparant pas les talents du milieu qui les produisit, il commente leurs œuvres par les mœurs et l'esprit du temps où ils vécurent. Sous l'apparente diversité des noms se cache l'unité d'une oraison funèbre, celle de l'Éloquence, dont il raconte les vicissitudes comme si elle était une personne morale. Pour ce qui est des anciens, il les loue à plein cœur, sauf à laisser aux interlocuteurs le soin d'en rabattre.

C'est en effet un dialogue qu'il met en scène, et il se ménage ainsi la ressource de faire dire par Brutus et Atticus ce qu'il ne

1. Nous nous bornerons à mentionner en passant deux autres ouvrages qui suivirent : les *Topiques*, ou l'art de trouver des arguments pour toute question, et les *Partitions oratoires*, manuel de rhétorique élémentaire.

lui sied pas d'exprimer sans être suspect de dénigrement intéressé. Il garde pour lui le rôle de l'indulgence, et, avec autant de bonne grâce que d'habileté, abandonne la censure à ses amis. Leurs restrictions interviennent à propos, au moment où le lecteur commençait à trouver bien longue une liste d'oubliés promus trop facilement à la gloire par un panégyriste généreux. A côté de ces inconnus se rencontrent des noms demeurés illustres, bien que les monuments de leurs triomphes ne soient pas arrivés jusqu'à nous. Tels sont les deux Gracques, le vieux Caton, Hortensius rival de Cicéron, et César, son adversaire politique. Esquissés par un émule qui les a tous surpassés, ces croquis ou ces portraits font honneur à son impartialité ; car il met une sorte de coquetterie à les exalter si libéralement qu'il semble s'oublier lui-même.

Au fond, il n'en est rien ; ou du moins je soupçonne ici l'arrière-pensée de démontrer par l'histoire la supériorité de son éloquence, comme il l'avait démontrée déjà, dans l'*Orator*, par la théorie. De toutes les pages de ce livre les plus précieuses pour nous ne sont-elles pas celles où, s'attardant aux souvenirs de sa jeunesse, il détache de ses Mémoires le chapitre de son éducation oratoire, et nous dit avec une légitime fierté à quel prix s'achète le talent, même chez les plus heureusement doués ? Bien qu'en terminant il se réduise à une appréciation modeste de ses propres mérites, il est clair pourtant qu'il revendique la première place dans ce cortège dont il s'entoure, comme un patron de ses clients. Mais qui donc pourrait le lui reprocher ? La couronne qui lui avait coûté si cher ne lui est-elle pas décernée par les suffrages unanimes de la postérité ?

Cicéron vulgarisateur de l'hellénisme, mais profondément romain. — En résumé, les traités de rhétorique légués à l'avenir par Cicéron confirment l'admiration due à un écrivain qui, dans l'antiquité, n'eut pas d'égal comme artiste et vulgarisateur de l'hellénisme. Par l'intelligence du beau et la compréhension lumineuse de toutes les idées, il représente la double civilisation de la Grèce et de Rome. Nul n'a été un plus merveilleux interprète du monde ancien auprès du monde nouveau. Moins philosophe que Platon et qu'Aristote, essentiellement Romain par le souci constant d'être utile et pratique, il appartient encore plus à l'humanité tout entière qu'à la cité latine dont il est la plus grande gloire littéraire. Par une ironie de la destinée, il a formulé les principes de son art au jour où l'éloquence allait périr avec la liberté. Aussi ses préceptes ne serviront-ils plus qu'à déguiser sous des formes spécieuses la bassesse et la cruauté des délateurs.

PRÉFACE DU DIALOGUE DE L'ORATEUR

Lorsque je réfléchis, et que je me reporte dans le passé, il m'arrive souvent, mon cher Quintus[1], d'envier le sort de ces hommes qui, au sein d'une République florissante, comblés d'honneurs, entourés de l'éclat de leurs actions, ont pu, pendant le cours d'une vie heureuse, trouver la sécurité dans les affaires, ou quelque gloire encore dans le repos. Il y eut un temps où je me flattais aussi de goûter enfin ce calme désiré, et de revenir à ces nobles études que nous chérissons tous deux ; j'espérais qu'alors il me serait permis de jouir du repos, et qu'après avoir parcouru la carrière des dignités, j'aurais acquis le droit d'oublier sur la fin de mes jours les fatigues infinies du barreau, et la pénible poursuite des honneurs. Cet espoir où se complaisaient mes pensées, les infortunes publiques et les traverses de ma vie l'ont fait évanouir; car le temps où je croyais rencontrer le calme et la paix a été pour moi le temps des ennuis et des orages. Ainsi, mes vœux les plus chers ont été trompés, et je n'ai jamais pu goûter cet heureux loisir, nécessaire à la culture des arts, auxquels je me livrai dès l'âge le plus tendre, et dont j'aurais voulu reprendre l'étude avec vous. Mes premières années ont vu l'antique constitution de l'État ébranlée par les révolutions; mon consulat s'est trouvé jeté au milieu de ces combats qui décident du sort des peuples; et depuis, j'ai eu sans cesse à lutter contre les flots, qui, repoussés par mes efforts loin de la patrie qu'ils allaient engloutir, ont fini par retomber sur ma tête. Toutefois ces conjonctures épineuses, ces nombreux travaux, ne me feront pas oublier nos anciennes études; car je veux leur consacrer tous les instants que me laisseront l'acharnement de mes ennemis, les devoirs de l'amitié, et le soin des affaires publiques.

(*De l'orateur*, dial. I. Trad. Le Clerc.)

1. Cicéron avait 52 ans lorsqu'il composa les dialogues *de l'Orateur*, dédiés à son frère Quintus.

LES RHÉTEURS ET L'ÉLOQUENCE

Annibal, exilé de Carthage[1], s'étant retiré à Éphèse, auprès d'Antiochus, on le pressa d'aller entendre le philosophe Phormion dont on lui vanta beaucoup le talent[2] : il y consentit. L'infatigable orateur disserta pendant plusieurs heures sur les devoirs d'un général, et sur toutes les parties de l'art militaire. Les auditeurs, enchantés, demandèrent au Carthaginois ce qu'il en pensait : Annibal répondit, sinon avec l'urbanité grecque, du moins avec franchise, qu'il avait entendu bien des vieillards déraisonner, mais qu'il n'en avait jamais rencontré d'aussi extravagant que Phormion.

Assurément il avait raison ; car, je le demande, n'était-ce pas le comble de l'impudence et du ridicule, à ce misérable Grec, qui de sa vie n'avait vu ni camp, ni ennemi, qui n'avait jamais exercé le moindre emploi public, d'oser donner des leçons sur l'art militaire à un général qui avait disputé si longtemps l'empire du monde au peuple vainqueur de toutes les nations ? Il me semble que c'est là l'histoire de tous ceux qui se mêlent d'enseigner l'éloquence, et d'apprendre aux autres ce qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes par l'expérience. S'ils sont moins ridicules, c'est qu'ils entreprennent seulement d'instruire la jeunesse, et qu'ils ne s'avisent pas de donner des leçons à un Antoine, comme Phormion à un Annibal[3].

(*De l'orateur*, dial. II. Trad. Le Clerc.)

1. Cet exil fut volontaire. Annibal, sans attendre sa condemnation, se retira de lui-même à Éphèse, dès qu'il vit tous ses concitoyens indisposés contre lui.
2. C'était un péripatéticien d'Éphèse.
3. Cicéron laisse entendre que la rhétorique devrait être enseignée par les grands orateurs. Antoine, un des interlocuteurs de ce dialogue, grand-père du triumvir, fut consul en 99. Marius le fit assassiner, et sa tête fut exposée sur la tribune aux Harangues.

ÉLOGE DE L'ÉLOQUENCE

Pour moi, rien ne me semble plus beau que de pouvoir, par la parole, captiver l'attention des hommes assemblés, charmer les esprits, pousser ou ramener à mon gré toutes les volontés. Chez tous les peuples libres, dans les États florissants et calmes, cet art surtout a toujours été puissant et honoré. Eh! qu'y a-t-il de plus digne d'admiration que de voir un petit nombre de mortels privilégiés s'élever au-dessus de la foule des hommes, et se servir seuls d'un instrument que la nature a donné à tous? Quel plus doux plaisir que de lire, que d'entendre un discours, où brillent la richesse de l'expression et la sagesse de la pensée? Quelle plus noble faculté que de pouvoir, à l'aide de la parole, diriger seul tout un peuple, commander à la conscience des juges, à la majesté du sénat? Est-il rien de plus grand, de plus généreux, de plus royal, que de secourir les malheureux, de protéger les opprimés, d'arracher ses concitoyens au péril, à la mort, à l'exil? Est-il rien de plus nécessaire que d'avoir toujours en main des armes redoutables, pour se défendre soi-même, attaquer les méchants, ou se venger de leurs outrages? Mais pour ne pas nous occuper sans cesse du barreau, de la tribune et du sénat, quel délassement plus doux, quel plaisir plus délicat qu'une conversation aimable et élégante? Le plus grand avantage que nous ayons sur les animaux, c'est de pouvoir converser avec nos semblables et leur communiquer nos pensées : ne devons-nous pas cultiver cette admirable faculté, et nous efforcer de l'emporter sur les autres hommes, dans ce qui élève l'homme lui-même au-dessus de la brute? Enfin, et c'est là le plus bel éloge de l'éloquence, quelle autre force a pu réunir dans un même lieu les hommes dispersés, leur faire quitter la vie sauvage pour des mœurs plus douces, et, après les avoir civilisés, les rendre dociles au joug des lois et de la société[1]?

(*De l'orateur*, dial. I. Trad. Le Clerc.)

1. Comparez cet éloge de l'éloquence à celui qu'en fait Tacite, par la bouche d'Aper, dans le *Dialogue des Orateurs* (V, 10).

L'ÉMOTION DE L'ORATEUR

L'orateur le plus habile, celui qui s'exprime avec le plus d'élégance et de facilité, n'est à mes yeux qu'un effronté, s'il ne tremble en montant à la tribune, et s'il ne tremble pendant tout son exorde ; mais c'est ce qui ne peut manquer d'arriver. En effet, plus un orateur est habile, plus aussi il connaît les difficultés de l'art, plus il redoute l'incertitude du succès, plus il craint de ne pas remplir l'attente des auditeurs. Celui de qui l'on ne peut rien espérer qui soit digne du nom et de la profession d'orateur, rien qui puisse satisfaire les hommes éclairés, éprouvât-il l'émotion dont je parle, n'en est pas moins à mes yeux un impudent ; car il ne suffit pas de rougir, il faut encore, pour échapper au reproche d'impudence, ne pas entreprendre ce qui est au-dessus de nos forces. Quant à ceux que jamais aucun trouble n'agite, et il en est beaucoup, non seulement je blâme leur assurance, mais je voudrais encore qu'on la punît. J'ai souvent remarqué en vous une impression que j'éprouve aussi moi-même en prononçant mon exorde : je sens que je pâlis, mes idées se confondent, et je frémis de tous mes membres [1]. Un jour même que je m'étais porté pour accusateur, dans ma première jeunesse, je fus si interdit en commençant mon discours, que Q. Maximus, s'apercevant de mon désordre, renvoya la cause à un autre jour ; et c'est un service que je n'oublierai jamais.

(*De l'Orateur*, dial. I. Trad. Le Clerc.)

SUR LA MORT DE CRASSUS [2]

O trompeuses espérances de l'homme ! ô vanité de nos projets et de nos pensées, si souvent confondus au milieu de

1. Cicéron fait ici parler Crassus, son premier maître. « Il relève dans cet orateur un caractère de modestie et de retenue, qui, bien loin de nuire à son discours, le rendait plus aimable et plus estimable, par l'idée avantageuse qu'il donnait de sa personne. » (Rollin, *Traité des Études*, t. II.)

2. L. Licinius Crassus, orateur et jurisconsulte célèbre, fut consul l'an 96 av. J.-C., et mourut de pleurésie en 87.

notre carrière, et que la tempête renverse au moment où nous découvrons le port[1] ! Tant que la vie de Crassus fut occupée à la poursuite pénible des dignités, il eut bien cette gloire que donnent le dévouement aux intérêts des particuliers et l'éclat du talent, mais non pas encore le crédit ou le rang attachés aux grands emplois ; et, l'année d'après sa censure, lorsque les suffrages unanimes de ses concitoyens lui décernaient déjà la première place dans la considération publique, la mort vint renverser tous ses projets, toutes ses espérances ! Ce fut sans doute une perte cruelle pour sa famille, douloureuse à la patrie, sensible à tous les gens de bien ; pourtant, tel a été après lui le sort de la République, qu'on peut dire que les Dieux ne lui ont pas ôté la vie, mais lui ont accordé la mort. Il n'a point vu l'Italie déchirée par la guerre[2], le sénat en butte aux fureurs de la haine, les premiers citoyens de Rome accusés d'un complot sacrilège ; il n'a point vu le deuil de sa fille, l'exil de son gendre[3], la fuite désastreuse de Marius, le carnage et les horreurs qui suivirent son retour ; enfin, il n'a pas vu flétrir et dégrader cette République si glorieuse autrefois, lorsque lui-même était monté au comble de la gloire.

Quoique la mort de L. Crassus ait fait couler tant de larmes, qui ne la trouve heureuse, en se rappelant le sort de ceux qui eurent alors avec lui leur dernier entretien[4] ? Nous n'oublierons jamais que Q. Catulus, revêtu de tous les titres de gloire, et qui implorait pour unique faveur, non la conservation de ses droits, mais l'exil et la liberté de fuir, fut réduit à se donner lui-même la mort[5]. Et Marc Antoine, quelle a été sa fin ? La tête sanglante de cet homme, à qui tant de citoyens devaient leur salut, fut attachée à cette même tribune, où, pendant son consulat, il avait défendu la

1. O vanité ! ô néant ! ô mortels ignorants de leurs destinées ! » (Bossuet, *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.*)

2. Allusion à la guerre sociale suscitée par le tribun Drusus qui s'était engagé à faire donner aux alliés le droit de cité romaine.

3. Elle avait épousé un petit-fils de Cornelius Scipion.

4. Dans cet ouvrage Cicéron fait parler des hommes illustres, qui tous, sauf Cotta, périrent de mort violente dans les guerres civiles.

5. Q. Lutatius Catulus, proscrit par Marius, qu'il avait aidé à vaincre les Cimbres.

République avec tant de fermeté, et qu'il avait ornée, pendant sa censure, des dépouilles de l'ennemi. Bientôt, sur cette même tribune, fut exposée aux outrages la tête de C. César, lâchement trahi par un Toscan, son hôte, et celle de son frère Lucius. Ah! celui qui n'a pas été témoin de ces horreurs ne semble-t-il pas avoir vécu et être mort avec la République? Crassus n'a pas vu son proche parent Publius, cet homme d'un si grand courage, forcé de se tuer de sa propre main, ni le grand pontife Scœvola, son collègue, rougir de son sang la statue de Vesta: ce cœur généreux, qui ne respirait que l'amour de la patrie, aurait donné des pleurs à la mort même de C. Carbon[1], son grand ennemi, massacré aussi dans cette affreuse journée.

Pour moi, Crassus, quand je considère l'éclat de ta vie et l'époque de ta mort, il me semble que la providence des Dieux a veillé sur l'une et sur l'autre : ta fermeté et ta vertu t'auraient fait tomber sous le glaive des guerres civiles; ou, si la fortune avait dérobé tes jours à la fureur des assassins, c'eût été pour te rendre témoin des funérailles de ta patrie; et tu aurais eu, non seulement à gémir sous la tyrannie des méchants, mais encore à pleurer sur la victoire du meilleur parti, souillé par le carnage des citoyens.

(*De l'Orateur*, dial. III. Trad. Le Clerc.)

SUR LA MORT D'HORTENSIUS [2]

La fin d'une vie heureuse jusqu'au dernier instant est arrivée plus à propos pour lui que pour ses concitoyens. Il est mort à une époque où il lui eût été plus facile de pleurer la République que de la servir, et il a vécu aussi longtemps qu'on a pu vivre dans Rome avec honneur et sécurité. Pleurons donc, puisqu'il le faut, pleurons la perte que nous avons faite; mais, au lieu de plaindre ce grand homme, félicitons-le

1. Carbon, un des plus chauds partisans de Marius, fut mis à mort par Pompée en 82.

2. Préteur, consul en 70, orateur illustre, rival et ami de Cicéron, Q. Hortensius était doué d'une mémoire prodigieuse. Né en 113, il mourut vers l'an 49.

d'avoir terminé à temps son heureuse et brillante carrière ; et, dans les regrets que nous donnons à sa mémoire, gardons-nous de paraître l'aimer moins pour lui que pour nous-mêmes. Car, si notre chagrin est de ne pouvoir jouir de sa présence, ce malheur nous est tout personnel, et nous devons modérer notre affliction, pour qu'elle ne paraisse pas inspirée par l'intérêt plutôt que par l'amitié. Si au contraire nous le pleurons dans la pensée que c'est un mal pour lui de n'être plus, nous ne jugeons pas avec une âme reconnaissante le bonheur de sa destinée.

Si Q. Hortensius vivait encore, sans doute il déplorerait toutes nos pertes avec ce qui reste de citoyens honnêtes et courageux ; mais une douleur qu'il endurerait plus que les autres, ou que bien peu ressentiraient comme lui, ce serait de voir le forum du peuple romain, ce théâtre où avait éclaté son génie, déshérité, pour ainsi dire, et privé des accents de cette voix savante, digne de charmer la délicatesse des Grecs aussi bien que l'oreille des Romains. Pour moi, j'ai le cœur déchiré quand je pense que la République n'attend plus rien des armes que fournissent la raison, le talent, la considération personnelle, ces armes que j'avais appris à manier, auxquelles je m'étais accoutumé, et qui conviennent seules à un homme distingué dans l'État, à un État gouverné par la justice et les lois. Eh ! s'il fut un temps où l'influence et les discours d'un bon citoyen auraient pu désarmer le bras de citoyens divisés par la colère, ce fut sans doute lorsque, soit erreur, soit crainte, on refusa d'entendre les défenseurs de la paix. Ainsi moi-même, parmi tant d'autres maux bien plus dignes de larmes, il m'est arrivé de gémir encore de ce qu'à un âge où, après l'exercice des plus grandes charges, je croyais toucher au port, non pour y trouver l'oisiveté et l'inaction, mais pour y goûter avec sobriété les douceurs d'un noble repos ; à un âge où mon éloquence, pour ainsi dire blanchissante, était elle-même parvenue au temps de sa maturité et de sa vieillesse, j'ai vu tirer de leur fourreau des épées, dont ceux mêmes qui avaient appris à en faire un usage glorieux ne pouvaient, hélas ! faire un usage salutaire. Aussi je regarde

comme souverainement heureux les citoyens qui, dans les autres républiques, et surtout dans la nôtre, ont pu, jusqu'à la fin, jouir de la considération attachée à leur nom, de la gloire acquise par leurs services, et de l'estime que procure la sagesse. Le souvenir de ces grands hommes, rappelé à mon esprit par un entretien que j'eus dernièrement, est venu apporter une bien douce consolation à l'amertume des chagrins que je ressens.

(*Brutus*, Préface. Trad. Le Clerc.)

L'ORATEUR IDÉAL[1]

Peut-être mon orateur sera-t-il trop parfait pour ressembler à personne. Mais je ne cherche pas à qui il ressemble ; je veux un modèle accompli, tel qu'on ne l'a trouvé que rarement, et peut-être jamais, dans tout un discours, mais dont certaines parties ont pu offrir des traits plus ou moins fréquents, selon le talent des orateurs. J'ose même poser en principe qu'il n'y a point de beauté, quelle qu'elle soit, qui le cède à cette beauté primitive, modèle parfait de toutes les autres, dont la ressemblance ne saurait l'égaler; beauté invisible et surnaturelle, inaccessible à nos sens, et que la pensée, que l'âme seule peut saisir. Ainsi, quoique nous n'ayons rien vu de plus achevé dans leur genre que les statues de Phidias, le beau idéal peut aller encore au delà. Et Phidias lui-même, lorsqu'il faisait son Jupiter ou sa Minerve, ne prenait pour règle aucune forme sensible; il y avait dans sa pensée une beauté suprême qu'il contemplait, qui attachait ses yeux, et dont la céleste image dirigeait son esprit et sa main. Si les arts ont un beau idéal, dont les objets sensibles ne sont que l'imitation, l'art oratoire aussi doit avoir le sien, modèle intelligible, dont nous cherchons la copie dans les merveilles de la parole.

(*De l'Orateur*. Trad. Le Clerc.)

[1]. Dans ce livre, Cicéron se propose de tracer le modèle d'un orateur accompli.

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES

L'orateur et l'avocat sous le philosophe éclectique. — Sens pratique du Romain. — La philosophie est pour lui de la morale et de la politique. — Quand les hommes d'État sont des penseurs et des écrivains, ils ne perdent pas autant qu'ils le croient à la retraite qui les écarte des affaires. Outre qu'une disgrâce peut désarmer l'envie ou la haine, et atténuer le souvenir de leurs fautes par celles que commettent leurs successeurs, ils y gagnent tout au moins du loisir, et, s'ils ont du talent, l'occasion de s'honorer par des travaux qui leur assurent une gloire préférable à la popularité passagère du pouvoir. Telle fut la fortune de Cicéron ; car il ne se serait point illustré dans tous les genres sans les vacances forcées que lui imposèrent les malheurs de sa vie publique. C'est ainsi que ses œuvres philosophiques lui furent un passe-temps et une consolation. Faute de mieux, il fit des livres, et y plaida, loin du sénat ou du forum, des thèses qui étaient encore des discours, mais pacifiques et dignes de rasséréner les âmes, ou de préparer des citoyens à un avenir meilleur.

L'aristocratie romaine n'avait plus alors ce fanatisme qui fit expulser comme des empoisonneurs Carnéade, Diogène et Critolaus [1]. Cependant, si l'étude de la philosophie était devenue un signe de haute culture, quelques-uns la dédaignaient encore, et le plus grand nombre voyait en elle non pas un objet de curiosité scientifique, mais simplement un des domaines de la rhétorique, et une source d'arguments commodes pour l'orateur.

Tel dut être dans le principe l'attrait qu'y trouva d'abord Cicéron ; mais un esprit si ouvert et si généreux ne pouvait approcher Épicure et Zénon, Aristote et Platon, sans s'éprendre d'un goût très vif pour les problèmes agités par leur dialectique ingénieuse ou éloquente. Initié sous des maîtres différents à des doctrines contradictoires [2], il ne fut dupe d'aucun système, et conserva, en face de chacun, l'indépendance d'un bon sens capable de choisir entre ce qui lui parut erreur ou vérité. Or ses préférences l'inclinèrent vers le stoïcisme, dont la pureté morale avait prise sur une âme honnête, et vers la nouvelle Académie, qui, ensei-

1. Ces philosophes députés par les Athéniens furent chassés de Rome en 593. Dans le siècle suivant, il y eut encore des rigueurs analogues.

2. Il fut disciple des Épicuriens Phèdre et Zénon, des Académiciens Philon et Antiochus d'Alexandrie, des Stoïciens Diodote et Posidonius.

gnant le probable plus que le certain, convenait à un tempérament d'avocat. En un mot, il fut éclectique[1]; et, préoccupé comme tous les Romains par le souci des applications immédiates, il délaissa les recherches désintéressées, pour viser droit aux questions qui profitent à la conduite humaine, c'est-à-dire à la politique et à la morale.

Traité de la République. — Doctrine patricienne. — Illusions. — Cicéron et Scipion. — Voilà ce que témoigne dès l'abord son premier traité qui date de l'année 700, et a pour titre *De la République*[2]. Il l'avait commencé quelque temps après son retour de l'exil, à cinquante-quatre ans. C'était un dernier adieu à l'ancienne Rome, à la cité consulaire et sénatoriale qu'allait détruire la violence d'un coup d'État césarien. Pour donner plus d'éclat à ce régime des anciens jours, il prêtait la parole à Manilius Philus, à C. Fannius, à Tuberon, à Mucius Scævola, à Lælius, à Scipion, aux plus illustres représentants de cette heureuse époque où la gloire ne coûtait pas le sacrifice de la liberté. Il suppose que ce dialogue a lieu vers 625, quelques années avant la grande révolution essayée par les Gracques, à cette heure critique où le vainqueur de Carthage, changeant la formule des prières adressées aux Dieux, leur demandait, non plus d'accroître la félicité du peuple-roi, mais de la conserver.

L'ensemble est un écho de Platon et d'Aristote. Cicéron rivalise avec le premier par le sens de l'idéal, avec le second par celui du réel. Tout en laissant à l'un ses utopies, il lui doit la théorie du Juste, mais réduite aux proportions d'une tirade oratoire. Quant à l'autre, il lui emprunte la plupart de ses définitions, notamment celle des caractères qui distinguent la démocratie, l'aristocratie et la monarchie. Bien que la Grèce fournisse à ce livre ses éléments dogmatiques ou techniques, il est pourtant original, ne fût-ce que par l'apologie déclarée de la constitution romaine, que Cicéron propose comme l'exemplaire d'un État où les trois formes de gouvernement se combinent dans un harmonieux équilibre. Il est vrai qu'il faut remonter au siècle de Scipion pour voir fonctionner ce parfait mécanisme dont le sénat est le principal ressort : car Cicéron ne songe guère au peuple que pour lui faire applaudir sa faconde.

1. L'éclectisme choisit entre les diverses opinions celles qui semblent les plus voisines de la vérité.

2. Jusqu'en 1814, on n'en connaissait qu'un fragment, le *Songe de Scipion;* ce fut le cardinal Angelo Maï qui découvrit un manuscrit palimpseste, et restitua l'ouvrage, non sans de regrettables lacunes.

C'est dire que des illusions se mêlent à cette doctrine toute patricienne, et que l'histoire lui inflige plus d'un démenti. Du reste, Cicéron le savait mieux que personne ; et voilà pourquoi un fonds de tristesse assombrit ce culte d'un passé qui ne reviendra plus.

Le Songe de Scipion[1] couronne ce dialogue dont l'idée mère est la loi du dévouement sacrifiant tout à la Cité. Cette vertu a sa sanction dans une apothéose décernée au grand homme que Cicéron aimait entre tous, parce qu'il se retrouvait en lui. Sa récompense est la contemplation du monde astronomique. A ceux qui ont sauvé ou agrandi la patrie serait réservé, après la mort, un séjour d'où ils auront le privilège de promener leurs regards sur l'univers, d'en comprendre les merveilles, d'écouter le concert des sphères célestes, et de voir en pleine lumière ce que des voiles nous dérobent sur la terre. Un appel aux âmes généreuses est le dernier mot de ce livre que les contemporains accueillirent avec enthousiasme, quoiqu'il fût pour eux un regret ou un reproche[2].

Le Traité des lois. — Testament politique d'un optimiste libéral. — Les mêmes qualités se retrouvent dans le *Traité des lois*, dont nous ne possédons que les trois premiers livres. Il s'ouvre par une page toute platonicienne sur l'autorité de la loi naturelle, qui est absolue, immuable, universelle, et se confond avec la Raison divine. Ce fut là un principe tout nouveau pour un peuple formaliste, aux yeux duquel le droit ne consistait guère que dans des institutions vénérables par leur antiquité. Écrit avant les guerres civiles, cet ouvrage est du reste animé par un optimisme trop indulgent pour les misères ou les vices du régime aristocratique dont Cicéron semble faire l'oraison funèbre[3].

Les Académiques. Scepticisme modéré. — Après l'avènement de César, l'action étant interdite, il se réfugia de plus en plus dans la philosophie, et ses méditations gardent la trace du découragement qui suivit de cruels mécomptes. Ce tour d'esprit

1. Scipion est le héros de ce dialogue. Cicéron chérissait avant tous celui qui, sans abdiquer le caractère romain, avait le plus contribué à introduire dans Rome la civilisation grecque. — Le *Songe de Scipion* rappelle le *Songe d'Herr l'Arménien* dans Platon.

2. Dans Scipion ils retrouvaient Cicéron et sa fierté mélancolique. Plus tard, les chrétiens aimèrent cette morale qui prêchait le dévouement à une ville. Seulement, ils mirent à la place de Rome la *Cité de Dieu*.

3. Il se contente d'exposer la législation romaine, et ne songe pas à nous montrer comment elle se déduit du droit naturel. Par attachement aux choses anciennes, il s'incline devant les plus puériles superstitions, et les défend par des raisons plus étranges encore.

s'annonce par les *Académiques*[1]. En y exposant les principes d'une école qui se contentait de réfuter les unes par les autres les doctrines des différents systèmes, il trahit ses sympathies secrètes pour un scepticisme modéré qui se défie des affirmations hautaines. Il en sera de ses opinions comme de ses actes. Nous y surprendrons parfois, sous de brillants dehors, un fond d'indécision native, et l'habitude de rester disponible pour toutes les causes, surtout celles qui se prêtent au déploiement de l'éloquence.

Le Traité des biens et des maux. Protestation contre les casuistes. — Il faut cependant reconnaître que l'honnête homme ne cessa pas de protester contre les casuistes dont les sophismes cherchent des accommodements équivoques entre le devoir, l'intérêt et le plaisir. C'est ce qu'atteste le livre où il traite *Des vrais biens et des vrais maux*[2], c'est-à-dire du problème auquel les anciens ramenaient toute la morale. Tout en raillant l'orgueil stoïcien, Cicéron censure les Épicuriens avec d'autant plus d'énergie qu'il les regarde, et à bon droit, comme les alliés du despotisme. Dans les parties ingrates de cette discussion, un dogmatisme trop sec ou trop savant est tempéré par la clarté d'une plume habile à vulgariser la science. Plusieurs passages ont pu apprendre à Jean-Jacques Rousseau l'art de développer de belles thèses avec une ardeur passionnée qui transforme les preuves en mouvements pathétiques.

Les Tusculanes. Espérances spiritualistes. Mélancolie civique. — Ce spiritualisme pratique est encore plus sensible dans les *Tusculanes* (709), où se déclare la mélancolie d'un citoyen exilé des affaires[3]. Retiré dans sa villa de Tusculum, il s'apprête à supporter virilement les épreuves qui attendent les amis de la liberté. C'est l'objet de cet entretien sur les passions, la vertu, le bonheur et la vie future. Il nous montre quelle philosophie peut nous donner assez de cœur pour attendre la mort sans crainte. Il dut produire une impression profonde sur des consciences que les calamités publiques disposaient à comprendre les plus sé-

1. Elles se composent de deux livres. Dans le premier, Varron résume l'histoire de la philosophie grecque depuis Socrate. Dans le second, Cicéron prend la parole pour exposer la doctrine de la *Nouvelle Académie*.

2. Le *De Finibus*. Il se compose de cinq livres. Dans le premier, Torquatus défend avec esprit les principes d'Épicure. Dans le second, Cicéron les combat. Dans le troisième, Caton plaide en faveur des Stoïciens. Dans le quatrième, Cicéron réfute respectueusement leurs exagérations. Le cinquième livre est consacré à la doctrine de l'ancienne Académie.

3. Il venait d'écrire l'*Éloge de Caton*, auquel César répondit par le pamphlet de l'*Anticaton*.

rieuses pensées. Non seulement il entraîna les disciples douteux d'Épicure, ceux dont Lucrèce dit qu'ils se vantent par forfanterie d'être sceptiques tant qu'ils sont heureux, et qu'au premier revers ils s'empressent d'aller sacrifier dans les temples, mais il fit hésiter les plus résolus. Atticus lui-même, si impénitent qu'il fût, se sentit ému par cette prédication; et d'autres, mieux préparés, durent s'écrier avec l'auditeur de Cicéron : « Non, personne ne m'arrachera de l'âme mes espérances d'immortalité. »

Essais divers. Le païen. L'augure. Le vieillard. L'ami. — Ces études métaphysiques se continuèrent par une œuvre consacrée à la *Nature des Dieux*, et dédiée à Brutus, peu de temps avant le meurtre de César [1]. Bien que Cicéron condamne les fables grossières du polythéisme, il ne se prononce qu'avec une discrétion prudente sur la religion officielle. Mais il sera plus explicite en parlant de la *Divination;* et l'on sent bien ici qu'ayant été augure il sait à quoi s'en tenir sur les lumières prophétiques de ses collègues qui ne pouvaient pas se regarder sans rire.

Il est plus à l'aise dans l'opuscule destiné à son cher Atticus, et où il cause si agréablement de la *Vieillesse*. S'il ne la console pas, il l'ennoblit à ce point qu'il la ferait presque envier aux plus jeunes, tant il prête de grâce et de sérénité à ce dur campagnard qui s'appelait Caton, et qu'il métamorphose en émule de Platon ou de Xénophon [2]. Quant à l'*Amitié*, Montaigne lui-même ne réussit pas à nous en faire goûter le charme avec un accent plus ému et plus pénétrant.

Le Traité des devoirs. Le catéchisme d'un Romain, d'un patricien, d'un honnête homme. — Mais son chef-d'œuvre est encore le livre *des Devoirs*, publié en 710, après la mort du dictateur, et rédigé par un père à l'intention de son fils Marcus, qui étudiait alors dans les écoles d'Athènes, sous la direction de Cratippe [3]. Science, justice, courage et tempérance, voilà les vertus cardinales célébrées par ce catéchisme de la philosophie antique. Jamais plus nobles leçons de morale sociale ne furent données au nom de la sagesse purement humaine. Bien qu'elles conviennent à tous les temps, on y reconnaît cependant un Romain et un politique. Il est en effet manifeste que Cicéron s'intéresse

1. Il y met en scène l'Épicurien Velleius, le Stoïcien Balbus, et l'Académicien Cotta, qui est son prête-nom.

2. C'est encore le plaidoyer d'un avocat ingénieux.

3. Il emprunta la division de son ouvrage au Stoïcien Panetius. L'ensemble comprend trois livres qui traitent : 1° de l'honnête; 2° de l'utile; 3° de la comparaison entre l'utile et l'honnête.

surtout à l'éducation des hautes classes, de celles qui seules exercent une influence, et jouent un rôle dans l'État. Voilà pourquoi les offices de la vie privée y tiennent une moindre place que ceux de la vie civile. Les maximes professées par le maître s'adressent particulièrement à des patriciens qui, pour monter aux honneurs, avaient besoin de ménager leur crédit dans la cité. Le bien de la patrie est aussi l'obligation souveraine à laquelle se subordonnent toutes les autres dans ce manuel pratique dont les excellents préceptes visent à former le citoyen et l'honnête homme[1].

En résumé, la philosophie de Cicéron répugne à la curiosité subtile et au dogmatisme ambitieux des métaphysiciens. Il s'en tenait aux croyances du sens commun, à celles que confirment les instincts de la raison universelle. Elles lui devinrent d'autant plus chères que le présent se faisait plus sombre, et l'avenir plus menaçant. Si sa mort eût été moins brusque, il aurait, comme Caton, pris congé de la vie en relisant le *Phédon*. En dotant Rome d'une littérature qui lui manquait, et remportant ainsi une nouvelle victoire sur les Grecs auxquels il avait déjà dérobé l'éloquence, il ne sut pas sans doute converser avec l'aisance de Platon; mais il fut du moins égal à lui-même par le mouvement, l'élégance et la clarté d'un esprit vulgarisateur.

POURQUOI CICÉRON SE VOUE A LA PHILOSOPHIE

Tant que la République a été gouvernée par ceux qu'elle choisissait elle-même, elle a été le seul objet de mes soins et de mes pensées. Mais, depuis qu'elle est tombée au pouvoir d'un seul, et qu'il n'y a plus place pour le conseil et pour l'autorité, depuis que je me suis vu privé des grands hommes avec qui je défendais la patrie, je n'ai voulu ni me laisser aller à la tristesse, qui m'aurait consumé si je ne lui eusse résisté, ni rechercher des occupations ou des plaisirs indignes d'un esprit qui a quelque savoir.

S'il avait plu aux Dieux que la République se maintînt dans son premier état, et ne fût point tombée à la merci de

1. Il faut l'entendre dans le sens du XVII[e] siècle. L'homme vertueux est pour Cicéron comme une statue pour le sculpteur. Il le polit dans les plus minutieux détails. Il donne des conseils sur la manière de parler, la plaisanterie, la conversation, la démarche, la façon de tenir maison, de tout faire et dire avec convenance. C'est un code de bonnes manières et de civilité.

ceux qui, sous prétexte de changer la constitution, n'ont cherché qu'à l'anéantir, je ferais encore comme j'ai fait autrefois ; on m'aurait vu plus appliqué à agir qu'à écrire[1] ; et, même en écrivant, je m'occuperais de discours, et non des matières que je traite aujourd'hui. Mais comme cette République, à qui je donnais avec tant de plaisir tous mes soins et toutes mes pensées, ne subsiste plus, et qu'ainsi tout travail a cessé pour moi au sénat et au barreau, que d'ailleurs je ne pourrais rester dans l'inaction, j'ai repris les études auxquelles je me suis appliqué dès mes premières années. J'ai même cru que je ne pouvais me consoler d'une manière plus digne d'un honnête homme.

J'ai donc au moins tiré cet avantage des maux extrêmes qui nous accablent, que je me suis trouvé en état d'écrire des choses qui n'étaient pas assez connues de nous, et qui pourtant méritaient de l'être.

(*Des Devoirs*, II, 1. Trad. Sommer.)

CONSEILS D'UN PÈRE A SON FILS, ÉTUDIANT

Quoique la philosophie, mon cher Cicéron, soit un pays où il n'y a point de terres incultes ni de landes, et que toutes ses parties soient fertiles et abondantes, elle n'a point de contrée plus riche que celle d'où l'on tire les devoirs, c'est-à-dire les règles d'une vie honnête et bien ordonnée[2]. Je ne doute point que vous ne receviez et n'appreniez sans cesse de notre cher Cratippe[3], le premier des philosophes de ce siècle, ces préceptes si nécessaires ; mais je pense qu'il est avantageux que vous en ayez, pour ainsi dire, les oreilles battues de toutes parts, et que vous n'entendiez pas parler d'autre chose, s'il est possible. Ces leçons conviennent à tous ceux qui veulent se faire un plan de vie honnête ; mais je ne sais si vous n'en avez pas plus besoin que personne : car

1. On sent ici les scrupules d'un Romain, pour lequel la littérature proprement dite n'est qu'un pis-aller, et qui semble s'excuser de ses travaux philosophiques.
2. Cicéron parle bien ici comme un Romain qui vise surtout à la pratique.
3. Philosophe péripatéticien, né à Mitylène : il enseignait à Athènes. Il a écrit sur la *Divination et l'interprétation des songes*.

on s'attend à vous voir faire tous vos efforts pour imiter les travaux de votre père, pour arriver aux mêmes honneurs que lui, et peut-être à la même gloire[1]. Vous vous êtes encore chargé d'une nouvelle obligation dont le poids n'est pas moindre, envers Athènes et envers Cratippe : vous êtes allé, pour ainsi dire, acheter d'eux la sagesse ; or, il serait bien honteux pour vous de revenir à vide, et de déshonorer à la fois l'autorité de la ville et celle du maître. Faites donc tous vos efforts, et n'épargnez ni soin ni travail (si toutefois c'est un travail d'apprendre plutôt qu'un plaisir) pour profiter de vos avantages ; et ne souffrez pas qu'on puisse dire qu'ayant reçu tant de secours de ma part, vous vous êtes manqué à vous-même.

(*Des Devoirs*, III, 2. Trad. Sommer.)

LE COURAGE CIVIL

Le commun des hommes estime que les grandes actions militaires sont bien au-dessus des grandes actions civiles ; c'est une opinion que nous devons détruire. Tant d'hommes en effet n'ont recherché la guerre que parce qu'ils aspiraient à la gloire ! et d'ordinaire ce sont les grandes âmes, surtout celles qui ont le génie et la passion de la guerre. Mais, si nous voulons juger sainement des choses, combien trouverons-nous d'actions civiles plus importantes et plus glorieuses que les hauts faits militaires !

Car, pour ne point parler des autres, sous mon consulat, les armes n'ont-elles pas cédé à la toge[2]? Jamais la République ne courut un danger plus sérieux et ne jouit d'une paix plus profonde. Grâce à mes conseils, à mon activité, on vit tout d'un coup les armes arrachées aux mains des citoyens les plus audacieux. A-t-on jamais rien fait de plus glorieux par la force des armes? et quel triomphe peut se comparer à mon succès? car il m'est sans doute permis, Marcus mon fils, de me glorifier auprès de vous d'une gloire dont vous

1. Marcus démentit ces espérances.
2. Il plaide ici, une fois de plus, *pour sa maison*.

devez hériter, d'une conduite qu'il vous appartient d'imiter. J'ai d'autant plus le droit de le faire, que Pompée même, qui avait acquis tant de gloire à la guerre, m'a rendu publiquement ce témoignage, qu'en vain aurait-il mérité pour la troisième fois les honneurs du triomphe, si ma sagesse ne lui avait conservé une patrie où il pût les recevoir. Il y a donc une valeur civile qui n'est pas de moindre prix que la valeur militaire, et qui réclame même plus de travail et d'application.

(*Des Devoirs*, I, 22. Trad. Sommer.)

LA FRANCHISE DU NATUREL

Si l'on veut atteindre à la bienséance, il faut que chacun s'en tienne à son naturel, pourvu qu'il n'ait rien de mauvais et de vicieux[1]. Oui, nous devons nous conduire de telle sorte que, sans jamais aller contre ce que la nature exige généralement de tous les hommes, nous demeurions dans notre caractère particulier, et que, sans prétendre à des occupations plus graves et plus élevées, nous choisissions celles qui conviennent à notre esprit. Car en vain irait-on contre la nature, en vain tendrait-on où l'on ne peut atteindre; et rien ne fait mieux comprendre ce qu'est la bienséance que ce proverbe : « Ce qui se fait en dépit de Minerve, c'est-à-dire de la nature, ne sied jamais bien. » Rien ne sied autant qu'une parfaite uniformité de vie et de conduite : or, on ne la saurait garder quand on sort de son naturel pour imiter celui des autres. Comme il faut parler chacun sa langue et ne point entremêler de mots grecs dans le discours, ainsi que font certaines gens qui par là se rendent ridicules, de même il faut que chacun demeure dans son caractère, et qu'on ne voie point de bigarrure dans la vie ni dans les actions. Ces considérations nous apprennent qu'il faut que chacun s'étudie à bien connaître

1. Chacun pris en son air est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
(BOILEAU).

son caractère[1], qu'il se borne à le régler, et qu'il ne lui prenne jamais envie de voir si le caractère d'un autre lui siérait bien : car ce qui est du caractère de chacun est toujours ce qui lui sied le mieux. Que chacun donc se juge sévèrement lui-même sur ce qu'il a de bon et de mauvais. Ayons autant de prudence que les comédiens, qui choisissent entre les pièces de théâtre non les meilleures, mais celles qui leur conviennent le mieux. Quoi! un acteur verra ce qui lui convient sur la scène, et un honnête homme ne verra pas ce qui lui convient dans la vie! Appliquons-nous principalement aux choses auxquelles nous sommes le plus propres; et, s'il arrive que nous soyons forcés de nous charger de quelques-unes de celles qui ne sont pas de notre génie, faisons en sorte, à force de soin, d'exercice, d'application, que, si nous ne pouvons y réussir parfaitement, au moins nous nous en acquittions le mieux possible.

(*Des Devoirs*, I, 31. Trad. Sommer.)

LA TENUE

Il y a deux sortes de beauté : l'une est la grâce, l'autre la dignité; l'une est proprement le partage des femmes, l'autre celui des hommes. Évitons donc tout ce qui pourrait démentir cette dignité, soit dans la parure, soit dans le maintien et le geste : car il y a quelque chose de ridicule et de choquant dans de certains mouvements qui sentent le maître d'armes, et dans de certains gestes étudiés comme ceux des comédiens; aussi n'aime-t-on que ceux qui sont simples et naturels. La dignité de la figure se maintient par la bonne couleur, qui est le fruit de l'exercice. L'homme doit avoir une sorte de propreté qui n'ait rien de recherché, et soit seulement exempte de tout ce qui marquerait de la grossièreté ou de la négligence. Il faut suivre la même règle dans la manière de s'habiller; et, en cela comme partout, la modestie est ce qui convient le mieux.

En marchant, il faut également éviter une certaine len-

1. C'est toujours le précepte de Socrate : *Connais-toi toi-même.*

teur molle et composée, comme celle de ces gens qui, dans les fêtes publiques, portent les images des dieux, et une précipitation turbulente, qui met hors d'haleine ou altère le visage; car il n'y a pas une plus grande marque de légèreté d'esprit. Mais nous devons travailler avec bien plus de soin à ce que les mouvements de l'âme ne s'écartent pas de la nature; c'est à quoi nous parviendrons, si nous savons nous défendre de tout ce qui jette dans le trouble, et si nous avons une attention perpétuelle sur ce qui convient à la dignité de notre nature[1].

(*Des Devoirs*, I, 36. Trad. Sommer.)

LA CONVERSATION

Il faut avoir soin que, dans le langage ordinaire, où les disciples de Socrate ont excellé, il y ait de la douceur, de la grâce, jamais rien de tendu. Surtout, qu'on ne s'empare pas de la conversation comme d'un domaine dont on serait le maître, et dont on aurait le droit d'exclure les autres; il faut, au contraire, trouver bon que chacun ait son tour dans un entretien comme dans tout le reste. Il faut voir d'abord de quoi l'on parle, et traiter sérieusement les matières sérieuses, plaisamment les choses enjouées. Mais, ce qui est le plus important, c'est de ne laisser jamais rien échapper qui marque quelque vice dans le caractère; or, rien n'en marque plus que de mal parler des absents, soit qu'on les tourne en ridicule, soit qu'on les déchire par des médisances et des outrages.

La conversation roule d'ordinaire sur les affaires particulières, ou sur ce qui regarde la République, ou sur les arts et les sciences; quand elle s'en écarte, il faut avoir soin de l'y ramener, mais sans oublier que tout le monde n'est pas du même goût, et que les choses mêmes qui plairaient à tout le monde ne plaisent pas en tout temps ni également à chacun. Remarquons aussi à quel moment la conversation

1. Ici nous retrouvons à la fois le Romain et le disciple des Grecs. L'un a souci de la dignité, et l'autre de la grâce.

peut cesser d'être agréable ; et, comme nous avons pris notre temps pour la commencer, prenons-le pour la finir[1].

(*Des Devoirs*, I, 37. Trad. Sommer.)

OBSERVONS LES DÉFAUTS DES AUTRES POUR LES ÉVITER

Si nous voulons prendre garde à tous les travers où l'on peut tomber, nous les sentirons aussi finement que les musiciens sentent le moindre défaut de justesse dans un instrument mal accordé ; et les plus petites choses nous en feront découvrir de fort grandes. Nous verrons sans peine, par le mouvement des yeux ou des sourcils, par l'air gai ou chagrin, par le rire, par la liberté ou la réserve des paroles, par le ton de la voix plus ou moins élevé, et autres détails semblables, si l'on se conforme à la bienséance, ou si l'on s'éloigne de ce que le devoir et la nature prescrivent. Pour nous habituer à en bien juger, il n'est rien de meilleur que de prendre garde à ce que nous apercevons dans les autres, afin d'éviter ce qui, selon nous, leur sied mal. Car nous voyons mieux les défauts dans autrui que dans nous-mêmes[2]; et c'est ce qui fait que le meilleur moyen dont nos maîtres se puissent servir pour nous corriger de nos travers, c'est de les contrefaire devant nous.

(*Des Devoirs*, I, 41. Trad. Sommer.)

UNE VENTE FRAUDULEUSE[3]

C. Canius, chevalier romain, homme spirituel, et qui ne manquait pas d'instruction, étant venu à Syracuse, non pour affaire, mais pour ne rien faire (c'étaient ses expressions), disait partout qu'il serait bien aise d'acheter une

1. Comparez les conseils de La Rochefoucauld (*Extraits des classiques français*, par Gustave Merlet, *Cours supérieur*, p. 35, éd. Fouraut).

2. . . . . Nous sommes
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous ;
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
(La Fontaine, liv. I, fable 7.)

3. Après avoir parlé : 1° *de l'honnête ;* 2° *de l'utile*, Cicéron examine *les rapports de l'utile et de l'honnête.* A ce propos, il raconte cette anecdote.

maison de plaisance voisine de la ville, pour y aller quelquefois se divertir avec ses amis et se dérober aux visites. Ce bruit se répandit, et un certain Pythius, qui faisait la banque à Syracuse, lui dit qu'il en avait une, qui à la vérité n'était pas à vendre, mais qu'il la lui offrait pour en user comme si elle était à lui ; et il le pria d'y venir souper le lendemain. Canius l'ayant promis, l'autre, qui en sa qualité de banquier avait du crédit auprès des gens de toutes les professions, fit venir des pêcheurs, les pria de pêcher le lendemain devant sa maison, et leur détailla ses ordres. Canius ne manqua pas au rendez-vous. Il trouva un festin magnifique, et toute la mer couverte de barques ; les pêcheurs venaient, l'un après l'autre, jeter aux pieds de Pythius les poissons qu'ils avaient pris. Canius, tout surpris de ce qu'il voyait : « Quoi ! dit-il à Pythius, y a-t-il donc ici tant de poisson, et y voit-on tant de barques ? — Oui, dit Pythius ; il n'y a que ce seul endroit auprès de Syracuse où l'on trouve du poisson ; c'est ici que les pêcheurs viennent prendre de l'eau ; ces gens-là ne sauraient se passer de cette maison. » Voilà Canius amoureux de la propriété ; il presse Pythius de la lui vendre. Pythius se fait prier longtemps ; bref, il consent. Canius, homme fort riche, qui avait grande envie de la maison, donne tout ce que Pythius veut, et l'achète toute meublée. On passe le contrat, l'affaire est conclue. Canius prie un de ses amis de l'y venir voir le lendemain ; il s'y rend lui-même de bonne heure, mais il ne voit ni pêcheurs, ni barques. Il demande à un voisin si c'était jour de fêtes pour les pêcheurs. « Pas que je sache, répondit le voisin ; mais jamais on ne pêche ici, et hier je ne savais pas ce que cela voulait dire. » Voilà Canius en grande colère. Mais que faire ? Aquillius, mon collègue et mon ami[1], n'avait pas encore établi ses formules sur les actes frauduleux. Il répond à cette question : « Qu'est-ce qu'un acte frauduleux ? C'est, dit-il, un acte qui est tout autre en apparence qu'en réalité. » Cette définition est belle ; aussi est-elle d'un homme qui savait définir. Pythius donc et tous

1. Aquillius fut collègue de Cicéron dans la préture.

ses semblables, c'est-à-dire tous ceux qui feignent une chose et en font une autre, sont malicieux, injustes et perfides; par conséquent aucun acte de cette nature ne peut être utile, puisqu'il est infecté de tant de vices.

(*Des Devoirs*, III, 14. Trad. Sommer.)

UN PÈRE A SON FILS[1]

Voilà, mon cher fils, le présent que j'avais à vous faire. Je le crois de très grand prix; mais pour vous ce prix dépendra de la manière dont vous le recevrez. Je vous invite toujours à accorder l'hospitalité à ces trois livres, parmi les ouvrages de Cratippe. Si j'étais venu vous trouver à Athènes (et je l'aurais certainement fait si la patrie ne m'avait rappelé à haute voix au milieu de ma course), vous m'auriez entendu quelquefois aussi. Eh bien, donnez à ces livres, comme à des interprètes de mes pensées, tout le temps que vous m'auriez consacré, et vous pourrez en donner autant que vous voudrez. Quand je saurai que vous vous plaisez à cette sorte de science, je prendrai plaisir à m'entretenir d'elle avec vous, et de vive voix, comme j'espère pouvoir le faire bientôt, et par écrit, tant que je serai éloigné de vous. Adieu, mon cher Cicéron; vous devez être persuadé que je vous aime tendrement, mais comptez que je vous aimerai encore bien davantage, si je vois que vous ayez du goût pour ces ouvrages et ces leçons.

(*Des Devoirs*, III, 34. Trad. Sommer.)

BIENFAITS DE L'AMITIÉ[2]

Est-ce une *vie vivable*, selon l'expression d'Ennius[3], que celle où l'on ne peut se reposer sur l'affection réciproque

1. C'est la dernière page du *Traité des devoirs*.
2. Ce traité est dédié au meilleur ami de Cicéron, Atticus.
3. Ennius, poète latin né à Rudies, en Calabre (240), mourut vers 169. Amené à Rome par Caton l'Ancien, il devint l'ami de Scipion. Il composa des comédies, des tragédies, des satires, et une épopée en 18 chants, intitulée *les Annales de la République*.

d'un ami ? Quoi de plus doux que d'avoir quelqu'un avec qui l'on ose parler comme avec soi-même? Où serait pour vous le si grand fruit de la prospérité, si vous n'aviez personne qui s'en réjouît autant que vous ? Quant à l'adversité, vous la supporteriez difficilement, si vous n'aviez un ami qui en souffrît plus encore que vous-même. Enfin, tous les autres objets de nos désirs ont chacun leur utilité particulière : on demande des richesses pour les dépenser ; de la puissance, pour avoir des courtisans ; des honneurs, pour être flatté ; des plaisirs, pour jouir ; de la santé, pour être exempt de douleur et pouvoir user librement des facultés du corps. L'amitié seule renferme une foule d'avantages : de quelque côté que vous vous tourniez, elle est toujours là ; elle n'est exclue de nulle part, jamais hors de saison, jamais importune. Aussi l'eau et le feu, comme l'on dit, ne sont pas d'un plus fréquent usage que l'amitié. Or, je ne parle pas ici de cette amitié vulgaire ou commune qui a pourtant son charme et son utilité, mais de l'amitié véritable et parfaite, comme fut celle de ces hommes qu'on cite en si petit nombre. C'est elle qui ajoute de l'éclat à la prospérité, et qui adoucit, en les partageant, les maux de l'adversité.

Celui qui contemple un véritable ami, voit en lui, pour ainsi dire, sa propre image[1]. Par l'amitié, les absents sont présents, les pauvres sont riches, les faibles sont forts ; et, ce qui est plus merveilleux encore, les morts sont vivants ; tant les respects, les souvenirs, les regrets de leurs amis les rattachent à l'existence ! Et cette piété, qui semble rendre heureuse la mort des uns, honore en même temps la vie des autres. Otez de la nature ce commerce de bienveillance, il n'y aura plus ni maison, ni cité[2].

(*Dialogue de l'amitié*, VI, 22. Trad. Legouez.)

1. « Un ami est un autre soi, » dit Aristote.

2. Comparez le chapitre inspiré à Montaigne par la mort de son ami La Boëtie. (*Les Grands Écrivains du* XVIe *siècle*, par Gustave Merlet, p. 206, éd. Fouraut.)

CONTRE LA MORALE DU PLAISIR

Oui, si toute notre destinée est dans le plaisir, nous sommes, et de beaucoup, inférieurs aux animaux : la terre leur prodigue d'elle-même, et sans qu'il leur en coûte rien, une pâture abondante ; nous, tout notre travail suffit à peine, et même ne suffit pas toujours à nous procurer le nécessaire. Mais, quoi que vous en disiez, je ne puis absolument me décider à croire qu'il n'y ait qu'un seul et même bien pour la brute et pour l'homme. A quoi bon munir son âme de tant de belles connaissances laborieusement acquises, y réunir les sentiments les plus honnêtes, et tout le cortège des vertus, si ces biens ne doivent servir qu'à nous procurer du plaisir ? Figurez-vous Xerxès avec ses flottes immenses, ses troupes innombrables de fantassins et de cavaliers, après qu'il a réuni les deux rives de l'Hellespont, percé le mont Athos, marché sur la mer et navigué sur la terre[1] : supposez, dis-je, qu'au moment où il se précipite en furieux sur la Grèce, on vienne lui demander pourquoi tant de soldats et cet appareil formidable, et qu'il réponde qu'il a voulu venir chercher du miel sur le mont Hymette[2] : ne serait-ce pas un motif dérisoire pour un si grand effort ? De même, ce sage pourvu d'une infinité de connaissances et de vertus du plus haut prix, dont il a embelli son âme ; ce sage qui ne traverse pas la mer à pied, et les montagnes en bateau, comme Xerxès, mais qui embrasse dans sa pensée le ciel tout entier, toute la terre avec toute l'étendue des mers ; si nous disons de lui qu'il se propose seulement son plaisir, autant vaudra dire qu'il s'est donné tant de peine pour un peu de miel.

(*Des biens et des maux*, II, 34. Trad. Charles.)

1. Rappelons que Xerxès, cinquième roi de Perse (485-472), fils et successeur de Darius Ier, attacha son nom à la deuxième guerre médique (480). Vainqueur aux Thermopyles défendues par Léonidas, il fut défait à Salamine (480), à Mycale et à Platée (479).

2. Montagne voisine d'Athènes, et célèbre par son miel.

LA LOI[1]

Il est une Loi véritable et absolue, la droite Raison, conforme à la nature, universelle, invariable, éternelle, dont la voix enseigne le bien qu'elle ordonne, et détourne du mal qu'elle défend; mais, soit qu'elle défende, soit qu'elle ordonne, elle n'est puissante que sur les bons, et se fait entendre aux méchants sans les persuader. On ne peut ni l'infirmer par une autre loi, ni en rien retrancher, ni l'abroger tout entière ; ni le peuple ni le sénat ne peuvent dispenser d'y obéir ; elle est à elle-même son interprète ; elle ne sera pas autre dans Rome, autre dans Athènes, autre aujourd'hui, autre demain : partout, dans tous les temps, régnera cette Loi immuable et sainte, et, avec elle, Dieu, le maître et le roi du monde, Dieu qui l'a faite, discutée, sanctionnée; la méconnaître, c'est s'abjurer soi-même, c'est fouler aux pieds sa nature, et s'infliger par cela seul la plus cruelle punition, quand même la justice humaine n'aurait point d'autres supplices.

(*De la République*, III, 17. Trad. Le Clerc.)

LA VIEILLESSE[2]

Pour être applaudi, un acteur n'a pas besoin de jouer toute la pièce; il suffit qu'il plaise, dans quelque acte qu'il paraisse; de même, le sage n'a pas besoin de rester en scène jusqu'à la chute du rideau. La vie, en effet, si courte qu'elle soit, est toujours assez longue pour bien vivre. Si vous êtes avancé dans le voyage, il ne faut pas être plus désolé que ne le sont les laboureurs, lorsque, après la douce saison du printemps, ils voient arriver l'été, puis l'automne. Le prin-

1. On n'a jamais mieux exprimé la différence qui existe entre la loi divine et les lois humaines, l'une absolue et nécessaire, les autres relatives et changeantes. C'était une nouveauté pour les Romains, peuple attaché à la lettre plus qu'à l'esprit.

2. Cicéron avait 63 ans lorsque, en novembre 709, il dédia son *Traité de la vieillesse* à Atticus, âgé de 66 ans.

temps représente en quelque sorte la jeunesse et annonce les fruits, que les autres saisons sont destinées à moissonner et à recueillir.

La moisson de la vieillesse, comme je l'ai souvent répété, c'est le souvenir et la jouissance des biens acquis auparavant ; et tout ce qui arrive selon la nature doit être mis au rang des biens. Or, qu'y a-t-il de plus conforme à la nature que de mourir quand on est vieux? Il en arrive autant aux jeunes gens[1]; mais alors la nature se révolte, et ne cède qu'en résistant. Aussi je compare la mort d'un jeune homme à une flamme ardente qu'on étouffe à force d'eau ; mais le vieillard meurt tout doucement, sans violence, comme un feu qui s'éteint faute d'aliment. Les fruits, quand ils sont verts, ne s'arrachent de l'arbre qu'avec effort; quand ils sont tout à fait mûrs, ils se détachent d'eux-mêmes : ainsi la vie est arrachée violemment aux jeunes gens; les vieillards tombent, pour ainsi dire, de maturité. Cette maturité m'est si agréable que, plus j'approche de la mort, plus il me semble qu'après une longue navigation je découvre enfin la terre, et que je vais entrer dans le port.

(*Dialogue de la vieillesse*. Trad. Parez et Legouez.)

L'AME ET DIEU [2]

Mais enfin, où est Dieu, me direz-vous, et quelle forme a-t-il? Pourriez-vous bien, vous répondrai-je, m'apprendre où est votre esprit et quelle est sa forme? Quoi! parce que mon intelligence ne s'étend pas jusqu'où je souhaiterais, vous ne voudrez pas que du moins elle s'étende jusqu'où elle peut? Si notre âme ne se voit pas, elle a cela de commun avec l'œil, qui, sans se voir lui-même, voit les autres objets. Elle ne voit pas comment elle est faite : que

1. Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes mourir;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
(La Fontaine, liv. VIII, fable 1.)

2. Ces deux mots résument la philosophie de Cicéron : c'est aussi celle du genre humain.

lui importe ? et d'ailleurs, peut-être le voit-elle. Quoi qu'il en soit, elle voit au moins sa force, sa pénétration, sa mémoire, son mouvement, son activité. Or, c'est là ce qu'il y a dans l'âme de grand, de divin, d'éternel. Quelle est sa figure, sa demeure ? nous ne devons pas même le chercher[1].

Quand nous regardons la beauté et la splendeur du ciel, la célérité de sa révolution, qui est au-dessus de toutes nos idées ; la vicissitude des jours et des nuits ; les quatre changements des saisons, qui servent à mûrir les fruits, et à rendre nos corps plus sains ; le soleil, qui est le modérateur et le chef de tous les mouvements célestes ; la lune, dont le croissant et le décours semblent faits pour nous marquer les fastes[2] ; les planètes, qui, avec des mouvements inégaux, fournissent également la même carrière, sur un même cercle divisé en douze parties[3], cette prodigieuse quantité d'étoiles, qui durant la nuit décorent l'immensité du ciel ; quand nous jetons ensuite les yeux sur le globe de la terre, élevé au-dessus de la mer et placé dans le centre du monde[4] ; quand nous voyons que la terre est peuplée d'animaux, les uns pour nous nourrir, les autres pour nous vêtir, ceux-ci pour traîner nos fardeaux, ceux-là pour labourer nos champs ; qu'au milieu d'eux est l'homme qui semble destiné à contempler le ciel, à honorer les dieux ; et que toutes les campagnes, toutes les mers obéissent à ses besoins : pouvons-nous, à la vue de ce spectacle, douter qu'il y ait un être qui ait formé le monde ? Or, de même qu'aux ouvrages d'un dieu vous jugez de son existence, quoiqu'il ne vous tombe pas sous les sens ; de même, quoique votre âme ne soit pas visible, cependant la mémoire, l'intelligence, l'activité, toutes les perfections qui l'accompagnent, doivent vous persuader qu'elle est divine[5].

(*Tusculanes* I, 28. Trad. Le Clerc.)

1. Si les causes nous échappent, elles se révèlent par leurs effets.
2. Calendrier romain, où étaient indiqués les fêtes, les jours d'audience, de marchés, etc.
3. Les douze signes du Zodiaque, correspondant aux douze mois de l'année.
4. Il y a là des erreurs astronomiques qu'il suffit de signaler.
5. « Je pense, donc je suis. J'ai l'idée de l'infini, donc Dieu est. » C'est aussi la doctrine de Descartes.

LES LETTRES DE CICÉRON

La correspondance épistolaire chez les Romains. Intérêt varié des lettres de Cicéron. — Les œuvres de Cicéron sont toutes également précieuses ; et cependant, s'il fallait se résigner à un sacrifice, je serais tenté de préférer à ses discours les plus retentissants un monument qui n'était point fait pour la postérité, je veux dire cette correspondance, dont la collection trop incomplète contient seulement les lettres écrites par lui depuis l'âge de quarante ans. L'antiquité grecque ne nous a légué aucun recueil analogue, et assez authentique pour mériter l'attention. C'est que la parole suffisait à toutes les relations dans ces démocraties étroites, où n'existaient point d'habitudes mondaines, et qui vivaient sans cesse en plein air. Mais les Romains, dont l'empire s'étendait si loin, éprouvèrent de bonne heure le besoin de communiquer entre eux, à distance ; et ces entretiens ne se réduisirent pas à l'intimité des affections domestiques. Les personnages que leurs fonctions reléguaient au fond des provinces échangèrent donc souvent avec leurs amis des confidences qui devenaient une sorte de journal officiel. Le vieux Caton avait publié les lettres qu'il adressait à son fils. Mummius expédia de Corinthe des dépêches enjouées ou sérieuses qui se lisaient encore cent ans plus tard. Caius Gracchus et sa mère Cornélie eurent aussi leur commerce épistolaire, et des indiscrets finirent par livrer ces documents au public.

Ainsi, les lettres de Cicéron eurent leurs précédents. De son vivant même, elles circulaient déjà de main en main, mais sous la toge ; car elles ne virent le jour qu'après sa mort, grâce au zèle pieux d'Atticus, qui fut, avec l'affranchi Tiron, leur principal éditeur. Est-il nécessaire d'ajouter qu'elles ne ressemblent nullement à celles que Pline fit paraître lui-même avec tant de coquetterie, pour y produire toutes les grâces de son esprit? Ce qui nous charme surtout dans le recueil de Cicéron, c'est bien plutôt la naïveté du sentiment, et la franchise de révélations piquantes sur l'auteur, sa famille, sa vie publique ou privée, ses amis, ses ennemis, les mœurs du temps, et l'état général d'une société qui se transformait. Il y a donc là toute une mine de renseignements précieux qui éclairent une époque plus intéressante que toute autre par le contraste des caractères, les brusques soubresauts de l'opinion, la gravité d'une crise suprême, et le concours des causes qui provoquèrent une

révolution décisive dans les destinées d'un peuple maître du monde. Avide de tout connaître, et adroite à tout peindre, la clairvoyance d'un acteur ou d'un témoin rend ces esquisses aussi animées qu'instructives, et en fait un tableau d'histoire vraiment vivante.

Lettres à Atticus. Un habile, un homme heureux. — Ne pouvant le résumer ici, bornons-nous à en indiquer les principaux cadres. — La première partie de l'ouvrage contient les lettres à Atticus[1], qui fut, comme on sait, l'ami le plus intime de Cicéron, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune. Elle est fort curieuse la physionomie de ce personnage qui, pour assurer son repos, et sauvegarder son indépendance, s'exila de Rome durant vingt-trois ans[2], et sut pratiquer, en épicurien résolu, l'indifférence politique. Il avait voulu être riche, et il le devint en éditant des manuscrits, élevant des gladiateurs, et prêtant à usure aux villes ou aux provinces. Dès lors, son obligeance universelle lui assura des patrons ou des clients dans tous les camps. On le vit fabriquer aux uns des généalogies, payer les dettes des autres, régir les biens de Caton, choisir des statues pour le théâtre de Pompée, prêter de l'argent à César, et se proposer comme négociateur entre les partis. Dévoué surtout à Cicéron, il afferma ses terres, apaisa ses créanciers, lui acheta des villas, meubla ses bibliothèques, consola l'époux et le père, soigna la gloire de l'écrivain, prépara le succès de ses ouvrages, traduisit en grec son consulat, et mérita bien en retour la dédicace du *De Senectute*. Bref, il réussit à être l'homme le plus habile et le plus heureux de son temps.

Lettres familières ; leurs correspondants. — Un second groupe, intitulé *Lettres familières*, provient d'un manuscrit découvert par Pétrarque en 1345. Il n'a pas moins de seize livres, dans lesquels nous ne sommes guidés par aucun ordre chronologique. On y passe en revue tous les hommes d'Etat qui jouèrent alors un rôle, entre autres Antoine, Brutus, Cassius, Caton, Lépide, César et Pompée. Près d'eux figurent Terentia la femme de Cicéron, Tullia sa fille, Dolabella son gendre, et Tiron son affranchi de prédilection. Il y a là toute une galerie de portraits saisis sur le vif. Au nombre des originaux qui attirent les regards, signalons Asinius Pollion le détracteur de toutes les gloires, Munatius Plancus le

1. Neuf d'entre elles sont seules antérieures au consulat de Cicéron. Écrites après 693, les autres vont jusqu'en 710, et durent probablement paraître vers 721.

2. Il les passa à Athènes, ce qui lui fit donner le surnom d'Atticus.

traître de toutes les causes, mais surtout Cœlius que Cicéron avait sauvé d'une accusation capitale, et qui, pendant son proconsulat de Cilicie, devint un de ses correspondants les plus diligents. Tribun, édile et préteur, il eut l'esprit facile et brillant, le goût des intrigues, l'audace prête à tout oser ; mais la légèreté de son caractère en fit un aventurier, qui finit par mourir sur un grand chemin comme un malfaiteur vulgaire[1].

Lettres à Quintus, son frère. — Trois autres livres mettent sous nos yeux les lettres envoyées par Cicéron à son frère Quintus, qui, plus jeune que lui de quelques années, fut préteur en 69, puis lieutenant de Pompée en Sardaigne, et de César dans les Gaules. La pièce la plus importante est celle où sont exposés les devoirs d'un gouverneur romain, notamment en Asie et en Grèce, où commandait Quintus. Ces conseils font plus d'honneur à Cicéron qu'à son frère, dont la tête avait été troublée par les fumées du pouvoir absolu. Comme un despote d'Orient, il ne parlait que de faire brûler et pendre ses justiciables. Il revint de sa province avec une fâcheuse réputation ; mais le soldat réhabilita le magistrat, et un vaillant fait d'armes lui valut plus tard une mention glorieuse dans les *Commentaires* de César.

Lettres à Brutus. — Enfin, l'œuvre se termine par un livre où sont réunies vingt-cinq lettres de Cicéron et de Brutus. Jamais amis ne furent plus différents de caractères. Autant l'un était doux, expansif, bienveillant et modéré, autant l'autre fut âpre, taciturne, sombre, tranchant et insociable. Aussi de graves dissentiments devaient-ils, tôt ou tard, refroidir une affection qu'entretenait l'esprit de parti. Ils éclatèrent le jour où, séduit par d'hypocrites flatteries, Cicéron voulut opposer Octave à Antoine. Brutus avait deviné l'ambitieux sous son masque, et il ne pardonna point une erreur dont il prévoyait les prochaines conséquences.

Le causeur. L'homme. Ses faiblesses, ses vertus. — Tels sont les éléments de cette correspondance incomparable par le naturel d'un style qui s'assouplit à tous les tons. Rapide et simple, parfois même négligé, mais avec une grâce charmante, il nous montre l'homme d'esprit et le fin causeur qui achève à peine ses idées, et semble parler à demi-mot. Dans ces épanchements, nous aimons surtout la bonne foi d'une âme qui associe le lecteur à toutes ses émotions, et se peint au vrai sans le savoir.

Parmi ses faiblesses, la plus saillante est peut-être la vanité.

1. A trente-quatre ans, il avait espéré balancer la fortune de César, en soulevant contre lui les esclaves et les gladiateurs. Il fut tué avec Milon par des Gaulois qu'il excitait à la révolte.

Mais, outre qu'il met toujours sa première gloire à paraître bon citoyen, qui ne lui pardonnerait un travers dont la naïveté nous désarme et fut d'ailleurs inoffensive ? car l'estime qu'il fait de lui-même ne le rendit jamais ni injuste, ni envieux pour ses rivaux qu'il louait à plein cœur. Nous ne serons pas moins indulgents pour l'homme d'Etat, dont on ne saurait dissimuler les indécisions, la timidité, les fuites, les retours, les compromis équivoques, les faux pas, ou même les chutes. Il est certain qu'il fut moins propre à l'action qu'à la parole. Mais cet aveu tourne à la louange d'un lettré que ses vives impressions ne laissaient plus maître de sa volonté. S'il flotta souvent d'une résolution à l'autre, la faute n'en serait-elle pas à une intelligence étendue qui voyait trop sûrement le pour et le contre de toute question, à une âme trop généreuse qui s'embarrassa de vertus gênantes, au lieu de servir toutes les causes qui profitent?

Oui, mieux vaut le regarder comme un de ces amis de la toge que leur modération condamne trop souvent à l'impuissance, sous le règne des rivalités armées, des ambitions et des violences. Dans cette mêlée de convoitises où l'épée devait rester maîtresse, c'était peut-être choisir la meilleure part que de se vouer d'avance soit à l'isolement, soit à la défaite. Parmi les fautes qu'il commit, il n'en est pas du moins dont il rougisse devant l'avenir. Son plus grand malheur fut de naître en un temps où la neutralité n'était pas possible pour un nom illustre, et où les vrais patriotes ne trouvaient asile en aucun camp. Appelez-le, si vous voulez, aveugle et dupe, parce qu'il conserva, contre toute évidence, des illusions sur les maux dont se mourait la République. Ces erreurs désintéressées, je les préfère à l'impassibilité des indifférents qui se résignent au naufrage de la justice et du droit, ou à la sagacité des habiles qui s'en consolent dans l'espoir qu'ils s'enrichiront de ces épaves.

Cicéron et Démosthène. — Il en fut de Cicéron comme de Démosthène. Tous les deux ont été vaincus ; mais tous les deux ont eu le courage de ne pas accepter l'inévitable sans protester contre une destinée plus forte que leur éloquence. Tous les deux furent animés par l'âme de la patrie, refusant de renier ses traditions, et de trahir son passé. Bien que l'aristocratie romaine, comme la démocratie grecque, ait mérité son châtiment, n'envions pas nos respects à ces grands citoyens qui aimèrent mieux être martyrs de leurs chimères que de se soumettre par calcul aux arrêts de la nécessité. Ils savaient, en se sacrifiant, qu'ils sauveraient seulement l'honneur de leur drapeau ; ou plutôt, ils eurent le droit de

dire avec le Caton de Lucain : « Rome, je ne t'abandonnerai pas, avant de t'avoir tenue morte dans mes bras. Je suivrai jusqu'au bout ton nom seul, ô Liberté, même quand tu ne serais plus qu'une ombre vaine. » Cette piété du dévouement et des regrets, Cicéron n'y manqua jamais. Fut-il toujours égal à lui-même? Non sans doute. Mais ne suffit-il point à sa renommée d'avoir eu des heures mémorables où il soulagea les consciences humiliées et muettes, où il osa flétrir les proscriptions en face de leurs auteurs, et fulminer ses Philippiques à quelques pas du soldat brutal qui allait mettre sa tête à prix? Cessons donc d'énumérer ses défaillances. Son sang versé les absout, et, en dépit de quelques oublis, son cœur valut son génie. Aussi ne feriez-vous tort qu'à vous-mêmes, en mêlant des restrictions dénigrantes au témoignage peu suspect que devait lui rendre Auguste, dans ce jour de franchise où il dit : « Ce fut un bon citoyen qui aimait sincèrement son pays. »

CONSEILS A SON FRÈRE QUINTUS [1]

Redoublez de zèle, et persévérez de toutes vos forces dans la noble conduite que vous avez tenue jusqu'ici ; tout entier à ceux que le sénat et le peuple romain ont confiés à votre foi et soumis à votre autorité, continuez de les chérir, de les protéger, de les rendre heureux. Si le sort avait placé sous vos lois les nations barbares et farouches de l'Afrique, de l'Espagne ou des Gaules, l'humanité vous ferait encore un devoir de travailler à leur bonheur et de vous dévouer à leur conservation; mais, lorsque nous commandons à des peuples civilisés, que dis-je? à des peuples auxquels on attribue la gloire d'avoir civilisé le monde, avec quel empressement ne devons-nous pas leur rendre ce que nous tenons d'eux [2] ! Oui, je l'avouerai sans honte, si j'ai acquis quelque gloire, je la dois aux connaissances et aux principes que j'ai puisés dans les sciences de la Grèce et dans les monuments de son génie. A ce titre, indépendamment de la justice commune que nous devons à tous les hommes, il en est une par-

1. Quintus administrait l'Asie depuis deux ans, quand il fut continué dans sa charge, 60 av. J.-C. Cicéron en profite pour lui écrire cette lettre qui fait honneur à l'auteur des *Verrines*.

2. Pline le Jeune tient le même langage dans une lettre adressée à un gouverneur d'Achaïe.

ticulière que cette nation célèbre paraît attendre de nous : c'est que, formés par ses leçons, nous fassions servir à sa félicité les lumières dont elle-même a éclairé nos esprits.

Le plus sublime des philosophes, Platon, a dit que les États seraient heureux quand des savants et des sages seraient appelés à les gouverner, ou quand ceux qui les gouvernent feraient toute leur étude de la science et de la sagesse. Ainsi, selon ce grand homme, l'alliance du pouvoir et de la philosophie est le salut des peuples : alliance heureuse, que notre République a peut-être vue quelquefois[1], mais dont certainement votre province goûte aujourd'hui les fruits, sous un magistrat qui, depuis son enfance, n'a ménagé ni veilles ni travaux pour acquérir la science, la vertu, toutes les qualités sociales[2]. Faites donc en sorte que l'année de travail qui vous est imposée de surcroît paraisse un an de plus ajouté au bonheur de l'Asie.

Il est un seul point que je ne cesserai de vous recommander ; car, autant qu'il sera en moi, je ne souffrirai pas que vous soyez loué avec des restrictions. Tous les voyageurs qui viennent de là-bas parlent avec les plus magnifiques éloges de votre vertu, de votre désintéressement, de votre bonté, mais exceptent pourtant de vos belles qualités le penchant à la colère. Si ce vice, chez les particuliers et dans le commerce ordinaire de la vie, annonce une âme faible et commune, rien n'est si difforme que d'ajouter la violence du caractère au poids de l'autorité.

Tout le monde nous rapporte que rien n'est plus fait que vous pour attirer les cœurs, quand la colère ne vous domine point ; mais, aussitôt qu'un trait de méchanceté ou de mauvaise foi a soulevé votre indignation, vous vous livrez à de tels emportements qu'on ne reconnaît plus votre bonté naturelle[3]. Ainsi, puisque les circonstances, bien plus que l'am-

1. Surtout quand Cicéron fut consul.

2. Quintus parlait le grec à merveille et faisait même des tragédies ; mais, sous ce vernis de culture, se cachait un caractère violent qui lui fit bien des ennemis.

3. Quintus ne parlait de rien moins que de brûler vifs un certain Licinius et son fils qui avaient malversé. Il écrivait à un chevalier romain Catienus qu'il espérait le faire étouffer un jour dans la fumée, aux applaudissements de la province.

bition de la gloire, nous ont engagés dans une carrière où notre destinée est de voir nos actions livrées à jamais aux discours des hommes, faisons tous nos efforts pour qu'on n'ait point quelque vice notable à reprocher à notre mémoire.

(*Lettres à Quintus*, I, 1. Trad. Le Clerc.)

SUR L'HISTOIRE DE SON CONSULAT

Comme j'allais, le 1er de juin, à Antium[1], je rencontrai votre messager qui me remit vos lettres, et les Mémoires que vous avez écrits en grec sur mon consulat. Je me sais bon gré de vous avoir envoyé, il y a déjà quelque temps, ce que j'ai écrit sur la même matière et dans la même langue; car, si j'avais vu auparavant votre ouvrage, vous n'auriez pas manqué de dire que je l'ai pillé. Il m'a plu beaucoup; et, quoiqu'il me semble un peu négligé, cette négligence même est une sorte d'ornement, comme on dit que les femmes sentent bon lorsqu'elles ne sentent rien. Le mien, au contraire, a vidé toute la boutique d'Isocrate, toutes les boîtes de ses disciples, et employé encore quelques couleurs d'Aristote[2]. Je n'aurais pas osé vous l'envoyer, si je n'avais mis à le revoir beaucoup de soin et de sévérité. Posidonius[3], à qui je l'avais adressé pour l'engager à traiter le même sujet avec plus d'ornement, m'a écrit de Rhodes que la lecture de mon œuvre lui en a fait perdre entièrement l'envie. Que voulez-vous que je vous dise? j'ai étourdi toute la littérature grecque, et je me suis défait par là des beaux esprits de cette nation, qui m'importunaient tous les jours pour que je leur fournisse des mémoires. Si vous êtes content de mon ouvrage, vous le ferez répandre à Athènes et dans les autres villes de la Grèce; car il me semble qu'il peut donner quelque lustre à mes actions.

(*Lettres à Atticus*, II, 1. Trad. Le Clerc.)

1. Il avait une villa près d'Antium (ville du Latium, sur la mer Tyrrhénienne).
2. Il veut dire qu'il a poli et repoli son œuvre. Orateur athénien, très épris de beau langage, Isocrate naquit en 436, et se laissa mourir de faim, après Chéronée.
3. Philosophe stoïcien sous lequel Cicéron avait étudié à Rhodes.

PREMIER BILLET DATÉ DE L'EXIL[1]

Terentia[2] m'écrit dans toutes ses lettres qu'elle vous a mille obligations : je vous en remercie fort. Je suis malheureux de vivre ; la douleur m'accable. Je ne sais que vous écrire. Si vous êtes encore à Rome, vous ne pouvez plus me joindre ; et, si vous êtes en chemin, nous pourrons bientôt raisonner ensemble sur tout ce qui me regarde. Je vous conjure seulement de me conserver cette amitié qui ne s'est jamais démentie. De mon côté, je suis toujours le même ; mes ennemis, en m'ôtant mes biens, n'ont pu m'ôter à moi-même. Portez-vous bien. Le 6 d'avril, à Thurium.

(*Lettres à Atticus*, III, 5. Trad. Le Clerc.)

ADIEUX D'UN EXILÉ[3]

Je vous écris moins souvent qu'il ne me serait possible ; car, s'il n'y a point de moments qui ne soient fort tristes pour moi, ceux que j'emploie à vous écrire ou à lire de vos lettres me font verser tant de larmes que cet état m'est insupportable. Si nos maux ne doivent pas changer, je ne souhaite plus, ma chère vie, que de vous revoir incessamment et de mourir près de vous, puisque ni les Dieux, que vous avez servis religieusement, ni les hommes, à qui je me suis attaché, ne nous ont récompensés. J'ai passé treize jours à Brindes chez M. Lénius Flaccus, dont je ne puis trop louer la bonté. Le soin de mon salut lui a fait négliger ses propres périls, et celui de sa fortune. Sans craindre une détestable loi[4], il m'a rendu tous les devoirs et les services de l'hospitalité. Puissé-je lui en marquer plus tard ma reconnaissance ! Le sentiment du moins en vivra toujours

1. Ce billet est daté de *Thurium* (Lucanie) avril 696 (58 av. J.-C.).

2. Terentia épousa d'abord Cicéron, puis l'historien Salluste, et l'orateur Messala.

3. Cette lettre fut écrite au moment où Cicéron allait quitter Brindes. Il l'adresse à sa femme, à sa fille et à son fils.

4. L'*eau et le feu* étaient interdits à quiconque recevrait Cicéron dans ses foyers.

dans mon cœur. Je suis parti de Brindes la veille des calendes de mai (le 30 avril). Mon dessein est de me rendre à Cyzique par la Macédoine[1].

Quel malheur! quelle affliction! vous prierai-je de me suivre? hélas! une femme! malade comme vous êtes! épuisée de forces et de courage! Faut-il aussi que je ne vous en prie pas? Je serai donc sans vous! Voici le parti auquel je crois devoir m'arrêter. S'il me reste quelque espérance de retour, il faut que vous la confirmiez et que vous y mettiez tous vos soins. Mais, si c'en est fait, comme je le crains, venez, par quelque voie que ce soit. Soyez sûre que, si je vous ai près de moi, je ne me croirai pas tout à fait perdu. Mais que deviendra ma chère Tulliola[2]? Voyez vous-même ce qu'on en peut faire. Le conseil me manque. Mais, de quelque manière que les choses tournent, il faut ménager son honneur et les droits que confère à l'infortunée son récent mariage. Et mon cher Cicéron, qu'en ferons-nous? Ah! pour lui, qu'il ne s'éloigne jamais de mes bras et de mon sein! Je ne saurais écrire davantage; la douleur m'en empêche. J'ignore où vous en êtes, c'est-à-dire s'il vous reste quelque chose, ou si, comme je le crains, vous avez été tout à fait dépouillée. Vous m'écrivez que Pison nous sera toujours dévoué[3]. J'ai de lui cette espérance.

Enfin, ma chère Terentia, prenez courage. Nous avons vécu avec honneur; nous avons vu notre situation brillante : c'est notre vertu qui nous a ruinés plus que nos fautes. L'unique reproche que nous ayons à nous faire est de n'avoir pas perdu la vie avec ce qui la rendait honorable. Mais, s'il est plus avantageux pour nos enfants que nous l'ayons conservée, il faut supporter tout le reste, quelque insupportable que ce sort puisse paraître. Je vous console, et je ne puis me rendre ce service à moi-même. N'épargnez rien pour conserver votre santé, et ne doutez pas que vos disgrâces ne

1. Cyzique est une ville d'Asie Mineure, dans la Mysie.

2. Sa fille Tullia était mariée depuis peu à Pison Frugi. Il fallait veiller sur ses intérêts, au moment où Clodius brûlait la maison de Cicéron et outrageait sa famille.

3. C'était son gendre.

me touchent plus que les miennes. Adieu, ma chère Terentia, ma très fidèle et très aimable femme ; adieu, ma très chère fille, et Cicéron, qui êtes à présent notre seule espérance.

Le 30 d'avril, à Brindes.

(*Lettres familières*, XIV, 4. Trad. Le Clerc.)

JOIE DU RETOUR APRÈS L'EXIL[1]

Dès que je suis arrivé à Rome et qu'il s'est présenté une voie sûre pour vous écrire, j'ai cru devoir, avant toutes choses, vous féliciter de mon retour. Je puis vous l'affirmer avec sincérité, au plus fort de ma joie, lorsque j'ai vu tous nos citoyens la partager avec moi, j'ai senti qu'il ne me manquait, pour être complètement heureux, que le bonheur de vous voir, et de vous embrasser.

J'ai recouvré beaucoup plus tôt que je ne l'espérais, et bien plus facilement que je ne l'osais souhaiter, l'éclat dont je brillais au forum, mon influence dans le sénat, et l'estime dont m'honoraient tous les bons citoyens. Mais pour mes biens, qui, vous le savez, ont été en proie à l'avarice et à la fureur de mes ennemis, il ne me sera pas si aisé d'en sauver les restes et d'en réparer les ruines. J'aurai plus besoin pour cela de vos conseils que de votre fortune, dont je crois néanmoins que je puis disposer[2]. On vous a mandé, sans doute, tout ce qui s'est passé à mon retour, ou le bruit public a pu vous en instruire : voici pourtant quelques détails que vous serez bien aise d'apprendre par moi-même.

Je partis de Dyrrachium le 4 août, le jour même qu'on publia la loi de mon rappel[3]. J'arrivai le lendemain à Brindes, où ma fille m'attendait ; et il se trouva que c'était le jour de sa naissance, celui où fut fondée la colonie de cette ville, et dédié le temple du Salut, auprès duquel vous

1. Datée de Rome, cette lettre est de septembre 697 (57 av. J.-C.). Elle est à l'adresse d'Atticus.

2. Atticus était pour Cicéron l'homme d'affaires le plus obligeant, le plus désintéressé.

3. *Dyrrachium* (Durazzo), ville d'Illyrie, sur l'Adriatique. — La loi de rappel fut votée par le peuple, sur la proposition du consul Lentulus Spinther.

logez[1]. Le peuple de Brindes fit cette remarque, qui sembla redoubler sa joie. Le 8, je reçus une lettre de mon frère, qui m'apprit que la loi de mon rappel avait passé dans les comices par centuries, où toute l'Italie était accourue, où tous les ordres et tous les âges avaient fait paraître une ardeur merveilleuse. Je quittai Brindes, comblé d'honneurs par les premiers citoyens; et, sur ma route, je ne rencontrai que des députations de toutes les villes voisines qui me venaient féliciter. Quand on sut que j'approchais de Rome, il n'y eut pas de citoyen un peu connu qui ne vînt au-devant de moi, excepté ceux qui s'étaient déclarés mes ennemis trop ouvertement pour le pouvoir, ou nier, ou même dissimuler. Arrivé à la porte Capène[2], je vis tous les degrés des temples inondés de peuple : tout ce peuple me témoigna sa joie par ses applaudissements et les continua jusqu'au Capitole, où je trouvai, aussi bien que dans le forum, une immense multitude.

Le lendemain, 5 septembre, je fis mes remerciements au sénat. Pendant ces deux jours, la populace, excitée par Clodius, à l'occasion de la cherté du blé, s'était attroupée d'abord au théâtre et ensuite à la porte du sénat. On fit, conformément à mon avis, un sénatus-consulte par lequel on offrait à Pompée la commission des blés, et l'on se chargea de la lui faire confirmer par le peuple, à qui on lut aussitôt ce décret. Lorsqu'il m'entendit nommer, il se mit à applaudir de cette nouvelle manière qui est ridicule et fade par son excès. Je le haranguai ensuite après en avoir reçu la permission de tous les magistrats[3], excepté d'un préteur et de deux tribuns[4]. Le lendemain, le sénat fut très nombreux; tous les consulaires s'y rendirent, et l'on ne refusa rien à Pompée de ce qu'il demanda. Entre les quinze lieutenants qu'il a souhaité d'avoir, il me nomma le premier et

1. Le temple de la déesse *Salus* avait été consacré en 303, sur le Quirinal. Cicéron voit là une allusion à son retour qui est le *salut* de l'État.

2. Près de la voie Appienne, aujourd'hui porte Saint-Sébastien.

3. Un particulier ne pouvait haranguer le peuple qu'avec l'autorisation d'un magistrat curule ou d'un tribun.

4. Le préteur était Appius, frère de Clodius. Huit tribuns se déclarèrent pour Cicéron, entre autres Messius.

ajouta qu'il ne ferait rien que par mes avis. Les consuls[1] ont dressé un décret qui donne à Pompée, pour cinq ans, dans tout l'empire, la surintendance du commerce et du transport des blés. Messius en a dressé un autre, qui y joint le pouvoir de disposer de tout l'argent du trésor et de lever des troupes, d'armer une flotte, de commander dans les provinces au-dessus même des gouverneurs. L'exagération de ce décret fait paraître le nôtre fort modéré. Pompée dit qu'il est content du premier, et ses amis se déclarent pour le second. Les consulaires murmurent, et Favonius encore plus. Pour moi, je me tais : les pontifes n'ont pas encore prononcé sur ce qui regarde ma maison. S'ils déclarent que la consécration est nulle, j'aurai un fort beau terrain[2]. Les consuls, d'après le décret du sénat, estimeront les bâtiments détruits, ou bien ils feront démolir le portique de Clodius, traiteront pour le rétablissement de ma maison et estimeront mes autres biens.

Voilà donc ma fortune : assez malheureuse, si je la compare à mes beaux jours, elle suffit à mes revers. Vous savez combien mes affaires sont en désordre. Je ne vous parle point de quelques chagrins de famille que je n'ose confier à une lettre[3]. J'ai pour mon frère l'amitié que méritent sa vertu, son zèle et l'attachement inviolable qu'il a pour moi. Je vous attends avec impatience pour régler ma conduite par vos conseils. Il faut que je me fasse un nouveau plan de vie. Quelques-uns de ceux qui m'ont servi pendant mon absence commencent à murmurer contre moi, et ne peuvent cacher l'envie qu'ils me portent. Vous m'êtes ici fort nécessaire.

(*Lettres à Atticus*, IV, 1. Trad. Le Clerc.)

1. Les consuls étaient Metellus Nepos et Lentulus Spinther.
2. L'emplacement de sa maison, consacré par Clodius à la Liberté, pourra, sans sacrilège, servir à une construction nouvelle.
3. Allusion discrète à des difficultés domestiques, suivies plus tard du divorce de Terentia.

UN SOLLICITEUR INTÉRESSÉ [1]

L'absence va me donner plus de hardiesse à vous expliquer ce qu'une modestie mal entendue ne m'a pas permis de vous dire de vive voix, quoique j'en aie souvent formé le dessein. Les lettres, dit-on, ne rougissent point. Je me sens une passion extrême, et je ne crois point qu'on puisse m'en faire un reproche, de voir mon nom illustré et célébré par vos écrits. Vous m'avez témoigné plus d'une fois que c'était votre intention; mais vous me ferez la grâce de pardonner à mon impatience. Malgré tout ce que j'attendais de vos ouvrages, ils ont, je vous le confesse, surpassé mon attente; ils m'ont charmé, ou plutôt ils m'ont échauffé d'une ardeur si vive, qu'elle me fait désirer de vous voir commencer promptement l'histoire de mes actions. Ce n'est pas seulement la pensée de l'avenir qui me fait concevoir une certaine espérance de l'immortalité; mais je souhaiterais de jouir, pendant ma vie, de l'autorité de votre témoignage, ou, si vous voulez, d'une si bonne marque de votre amitié et d'un si doux fruit de vos talents.

En vous faisant cette prière, je n'ignore point que vous avez entrepris et commencé un grand nombre d'autres ouvrages; mais, voyant que vous avez presque achevé l'histoire de la guerre Italique et de la guerre civile [2], et que vous êtes prêt à traiter la suite, je croirais me manquer à moi-même si je ne vous portais à faire réflexion lequel vaut mieux, ou de mêler ce qui me concerne avec le reste de votre narration; ou bien, à l'exemple des Grecs, de séparer la conjuration de Catilina des autres événements qui regardent nos guerres étrangères. J'y vois peu de différence pour ma réputation; mais, pour mon empressement, il importe assez que vous n'attendiez pas que l'ordre des temps vous conduise à l'époque dont je parle, et que vous en commenciez dès au-

1. Il supplie l'historien Lucceius d'interrompre un ouvrage commencé, pour écrire les fastes de son consulat. Il lui prodigue des compliments. Il lui laisse entendre qu'il ne sera jamais excessif dans l'éloge.

2. Il s'agit : 1° de la guerre sociale; 2° des luttes de Marius et de Sylla.

jourd'hui l'histoire. Je crois voir aussi qu'en vous attachant à une seule personne et à un seul sujet, vous aurez encore plus de facilité, d'abondance et d'éclat.

Il y a peut-être de l'indiscrétion à vous imposer un fardeau que vos occupations peuvent vous empêcher de recevoir ; et peut-être n'y en a-t-il pas moins à vous prier de répandre sur mes actions le lustre de votre style. Qui m'assurera même que vous m'en jugiez tout à fait digne ? Mais, quand une fois on a passé les bornes de la pudeur, il n'est plus question d'être effronté à demi. Je vous demande donc en grâce de ne pas vous en tenir avec trop de rigueur au jugement que vous pouvez porter de moi, ni aux lois sévères de l'histoire ; et, si vous sentiez quelque mouvement de cette faveur dont vous parlez agréablement dans une de vos préfaces, je vous prie de ne point trop la repousser, quand elle vous sollicitera pour moi, et d'accorder un peu plus à notre amitié qu'à la vérité même[1]. Si je puis vous engager à commencer l'ouvrage, je suis persuadé que vous trouverez le sujet digne de vos talents.

Depuis le commencement de la conspiration jusqu'à mon retour, il me semble qu'il y a la matière d'une histoire séparée, où vous pourrez déployer la parfaite connaissance que vous avez de toutes nos révolutions civiles. Mes disgrâces ont une variété qui en mettra beaucoup dans votre ouvrage, et qui fera trouver un grand intérêt et un certain charme à cette lecture. En effet, si quelque chose est capable d'attacher un lecteur, c'est cette multiplicité de circonstances et ces vicissitudes de fortune, qu'il n'est point agréable d'éprouver soi-même, mais qu'on trouve de la douceur à lire : car le souvenir d'une douleur passée, quand on le rappelle dans une situation tranquille, cause un véritable plaisir ; et la seule compassion est un sentiment fort doux pour ceux qui, n'ayant eu rien à souffrir, considèrent les infortunes d'autrui sans y être eux-mêmes exposés[2]. Le seul ordre chro-

1. On ne saurait dire plus naïvement : Soyez avant tout mon panégyriste. Vous ne me louerez jamais assez.

2. Dans quelques lignes supprimées, il se compare à Épaminondas et à Thémistocle.

nologique des années ne fait trouver qu'un plaisir médiocre dans le dénombrement des fastes. Mais, en suivant un homme célèbre dans les aventures et les dangers de sa vie, on ressent tour à tour les divers mouvements de l'admiration, de l'attente, de la joie, de la tristesse, de l'espérance, de la crainte; et, si la catastrophe est extraordinaire, l'esprit est satisfait : rien ne manque à l'intérêt du récit.

C'est ce qui me fait souhaiter ardemment que vous preniez le parti de séparer du corps de votre histoire ce que je puis appeler la *fable* de mes actions[1]. Croyez-moi, elle aura plus d'un acte, où nous verrons jouer bien des rôles différents à la prudence et à la fortune. Lorsque je vous témoigne un désir si pressant de vous voir devenir mon historien, je ne crains pas qu'on m'accuse de vouloir vous gagner par une petite flatterie. Un homme tel que vous ne peut ignorer son propre mérite, et doit plutôt traiter de jaloux ceux qui lui refusent de l'admiration, que de flatteurs ceux qui le louent. Je ne suis pas non plus assez insensé pour confier le soin de ma gloire à quelqu'un qui n'aurait pas d'honneur à prétendre pour lui-même de ce qu'il entreprendrait pour le mien[2].

Si je n'obtiens point de vous cette grâce, ou plutôt si quelque obstacle s'y oppose (car je ne vous crois point capable de refuser quelque chose à ma prière), peut-être serai-je forcé de prendre un parti qui n'a pas toujours été approuvé : je serai moi-même mon historien, et cette entreprise sera justifiée par l'exemple de plusieurs grands hommes. Cependant, vous savez qu'elle est sujette à deux inconvénients : la modestie exige alors une extrême réserve sur les louanges qu'on se donne, et l'amour-propre engage à omettre ce qui n'est pas irréprochable. On accorde aussi moins de confiance à ce genre d'ouvrage. Enfin, des censeurs vous accusent d'être moins modeste que les hérauts des jeux publics, qui, après avoir couronné et proclamé les vainqueurs, se servent de la voix d'autrui pour faire publier leur propre victoire,

1. Il entend le mot *fable* dans le sens d'action dramatique.
2. Il invoque ici l'exemple d'Alexandre, qui voulut être peint de la main d'Apelles.

lorsqu'ils ont mérité eux-mêmes les honneurs de la couronne. Voilà ce que je souhaite d'éviter et ce que j'éviterai en effet, si vous vous chargez de l'entreprise que je vous propose. C'est ce que je vous prie de m'accorder. Si vous étiez surpris que, malgré vos fréquentes promesses d'écrire avec soin l'histoire de ma vie politique, je ne laisse pas de vous adresser de si vives et de si longues prières, je réponds que c'est l'impatience dont je vous ai parlé qui m'échauffe et qui m'anime. Je suis naturellement empressé dans mes désirs, et je souhaite que mon histoire paraisse de votre main pendant ma vie, afin que je puisse jouir avant ma mort du peu de gloire que j'ai peut-être méritée. Je vous prie de vouloir bien me répondre, à votre loisir, quelle sera votre résolution. Si vous consentez à ce que je vous demande, j'aurai soin de recueillir les mémoires qui vous seront nécessaires ; ou, si vous me remettez à quelque autre temps, j'attendrai l'occasion de vous entretenir en liberté. Ne vous relâchez point dans l'intervalle ; revoyez avec soin ce que vous avez commencé, et ne cessez pas de m'aimer.

(*Lettres familières*, V, 12. Trad. Le Clerc.)

UN PRÉFET MALGRÉ LUI [1]

Je suis arrivé à Laodicée le dernier de juillet ; mon année, ne l'oubliez pas, doit compter de ce jour. Il est impossible d'être accueilli avec plus d'enthousiasme, avec plus d'affection. Cependant, vous ne sauriez croire combien je suis déjà las du métier que je fais. Mon esprit, qui n'est pas, vous le savez, sans une certaine étendue, se trouve ici resserré dans un champ trop étroit, et l'occasion de se signaler manque à mon activité. Le bel honneur pour moi de juger les affaires de Laodicée, pendant que A. Plotius juge celles de Rome ! et de commander deux méchantes légions, pendant que notre ami a une si belle armée [2] ! Mais ce n'est pas là ce qui

1. Cicéron vient d'entrer en possession de son gouvernement de Cilicie. Il en est déjà dégoûté d'avance, août 703 (51 av. J.-C.).

2. Plotius, préteur urbain, était un homme médiocre. — L'ami dont il est question pourrait bien être César.

me touche : Rome, le grand jour, le forum, ma maison, voilà ce que je regrette. Je me soumets toutefois à cet exil, pourvu qu'il ne dure qu'un an; s'il se prolonge au delà, c'est fait de moi. Mais il sera aisé de l'empêcher, pourvu que vous soyez à Rome.

Vous me demandez comment je vis ici. De manière à faire le plus de dépense possible. C'est un régime dont je m'applaudis merveilleusement, et, d'après vos préceptes, mon désintéressement est admirable; au point qu'il me faudra, je crois, emprunter pour vous payer ce que vous m'avez prêté.

Au moment même où je vous écris, aujourd'hui 3 août, je pars de Laodicée pour aller joindre mon armée dans la Lycaonie[1]; je marcherai ensuite vers le mont Taurus, et j'irai, drapeaux déployés, transiger, si je le puis, avec Méragène au sujet de votre esclave[2]. Me donner pareils soins, c'était bâter un bœuf[3] : il faut en convenir, le fardeau que je porte n'est nullement fait pour moi. Je le traînerai néanmoins; mais, si vous m'aimez, que j'en sois quitte dans un an! Ne manquez pas alors d'être à Rome, afin de solliciter tout le sénat. Je suis très en peine d'être si longtemps sans nouvelles. Je vous prie donc, comme j'ai déjà fait plusieurs fois, de m'en donner de mes affaires, et surtout de la République.

(*Lettres à Atticus*, V, 15. Trad. Le Clerc.)

LA NOSTALGIE DE ROME

Les affaires de Rome me causent de l'inquiétude[4]. J'ai appris que les assemblées ont été fort tumultueuses, sans que je sache encore quelles en sont les suites. Cependant, rien ne me fâche tant que de ne pouvoir badiner avec vous de tout ce que ces grands débats ont de risible; ce n'est pas le

1. Province d'Asie Mineure.
2. Méragène avait donné asile à un esclave d'Atticus. Cicéron plaisante en disant qu'il fera la guerre pour satisfaire son ami.
3. Le bât se met sur l'âne, et non sur le bœuf.
4. Datée de Cilicie, juin 704 (50 av. J.-C.). Les tribuns, et surtout Curion, agitaient le peuple, à l'occasion de la succession au gouvernement des Gaules.

sujet qui manque, mais je n'ose parler librement dans une lettre. J'ai droit de me plaindre que vous ne m'ayez encore rien écrit là-dessus. Aussi, quoique vous ne puissiez recevoir cette lettre qu'après l'expiration de mon gouvernement, je n'attends pas moins votre réponse, et je souhaite qu'elle vienne à ma rencontre, pour m'informer à fond de l'état de la République; car il ne faut point que j'arrive comme un étranger, et je ne puis attendre de personne des éclaircissements plus sûrs que les vôtres. Rome, Rome, c'est là, mon cher Rufus, que je vous conseille d'habiter; c'est à cette lumière qu'il faut vivre. Dans tout autre pays, je l'ai compris dès ma jeunesse, il n'y a ni plaisir ni gloire pour ceux qui peuvent faire quelque figure à Rome. Je le savais si bien ! pourquoi n'ai-je pas persisté dans ce sentiment? Je préfère une de nos petites promenades, un de nos entretiens, à tous les fruits qu'on peut recueillir de la province. A la vérité, je me flatte d'avoir acquis quelque réputation d'intégrité ; mais je pouvais l'obtenir tout aussi grande en refusant cet emploi qu'en l'exerçant avec honneur. Direz-vous que j'y ai gagné l'espérance du triomphe[1]? Allez, c'en serait un assez glorieux de n'avoir pas été privé si longtemps de tout ce que j'aime. Mais je compte vous revoir incessamment. Faites que je trouve en chemin des lettres dignes de vous.

(*Lettres familières*, II, 12. Trad. Le Clerc.)

ENTRE CÉSAR ET POMPÉE[2]

Je vous conjure, au nom des Dieux, et par toute l'amitié que vous avez pour moi, de songer à ma situation et d'employer votre admirable prudence à régler mes démarches. Nous sommes, si je ne me trompe, à la veille d'une grande guerre civile, plus à craindre que toutes les précédentes, à moins que le même dieu qui nous a délivrés de la guerre des Parthes, lorsque nous osions le moins l'espérer, ne

1. La lettre à Caton prouve qu'il y tenait fort.
2. Cicéron revenait de Cilicie. C'est d'Athènes qu'il écrit cette lettre à Atticus en octobre 704 (50 av. J.-C.), à la veille de la guerre civile.

vienne encore à notre secours. Mais cela m'est commun avec tous les citoyens, et vous ne pouvez y apporter aucun remède : voici ce qui m'est particulier et ce qui m'embarrasse. Vous savez que je me suis engagé avec César et avec Pompée, je ne l'ai fait que par vos conseils[1], et je voudrais avoir écouté plus tôt votre fidèle amitié ;

Mais, au fond de mon cœur, j'entendais la patrie
Qui résistait encore......

Enfin, vous l'avez emporté ; je me suis attaché à l'un à cause des grandes obligations que je lui ai[2]; à l'autre, à cause de l'étendue de son pouvoir. J'ai fait tout ce que vous avez voulu, et je les ai si bien ménagés qu'ils n'ont pour personne plus d'amitié que pour moi. Je comptais que, étant lié avec Pompée, je ne pourrais prendre aucun engagement contre la République, et que, l'étant avec César, je n'en pourrais jamais prendre contre Pompée, tant leur union était étroite. Maintenant, comme vous me le dites, et comme je le vois moi-même, les voilà prêts à éclater l'un contre l'autre. Ils comptent tous deux sur moi, à moins que César n'en fasse semblant. Pour Pompée, il est persuadé, et avec raison, que j'approuve fort les sentiments qu'il a pour la République. J'ai reçu de chacun d'eux, dans le même temps que la vôtre, une lettre où ils me marquent toute l'estime et la considération possibles. Comment me conduire dans une pareille situation? Je ne demande pas quel parti je dois prendre si l'on en vient à la guerre ; je me résoudrais, en ce cas, plutôt à périr avec l'un qu'à vaincre avec l'autre[3]. Il ne s'agit encore que de cette affaire sur laquelle je trouverai, en arrivant, le sénat partagé : s'il faut obliger César à quitter son armée, et à venir demander le consulat en personne[4]. — PARLEZ, M. TULLIUS. — Que répondrai-je? — Attendez, je

1. C'est bien un conseil digne d'Atticus, qui était l'ami de tout le monde.
2. Il s'agit de Pompée.
3. Parmi ses irrésolutions, il y a un point fixe, le point d'honneur.
4. Il fallait briguer le consulat en personne, à moins d'une dispense. César l'avait obtenue précédemment. En la lui refusant alors, et lui ordonnant de licencier son armée, les Pompéiens le poussèrent à la guerre civile.

vous prie, que j'aie consulté Atticus. — Mais il n'y aura pas moyen de reculer. Me déclarerai-je contre César? ne serait-ce pas manquer à ma parole et me démentir moi-même? car j'ai contribué à lui faire obtenir ce privilège qu'on lui dispute à présent, et j'ai mis Célius dans ses intérêts, comme il m'en avait prié personnellement, lorsque je le vis à Ravenne [1]. Que dis-je, personnellement? Pompée même m'en pria, et c'était pendant ce troisième consulat qui l'a immortalisé. Changerai-je de sentiment? que dira Pompée? que diront les Troyens et les Troyennes?

Sage Polydamas, j'entends déjà tes plaintes [2].

Qui sera ce Polydamas? Vous, tout le premier, car vous louez tous les jours en moi des actions et des maximes qui semblent me défendre une telle conduite. J'ai évité ce cruel embarras tant que les Marcellus ont été consuls, lorsqu'on a proposé de donner un successeur à César; et je viens à présent me jeter au milieu de la mêlée! Laissons opiner les fous les premiers; pour moi, je ferai bien de demander le triomphe [3], quand ce ne serait que pour avoir une raison de ne pas entrer dans Rome. Mais ils trouveront bien le moyen de me faire venir au sénat. Ici, peut-être, vous allez rire. Que ne suis-je demeuré dans mon gouvernement! c'était le vrai parti à prendre si j'avais prévu ce que nous voyons, quoique c'eût été pour moi une étrange extrémité.

Qu'il est difficile de se soutenir longtemps dans la pratique de la vertu, mais qu'il l'est bien davantage d'en soutenir longtemps les dehors!

(*Lettres à Atticus*, VII, 1. Trad. Le Clerc.)

1. César avait prié Cicéron d'agir près de Célius, pour que celui-ci soutînt sa demande relative au consulat.

2. Vers de l'*Iliade*. Les Troyens représentent ici les sénateurs, l'opinion patricienne.

3. Il le fit, et avec instance, mais ne l'obtint pas. Le triomphateur ne pouvait entrer dans Rome. Il attendait parfois plusieurs mois aux portes de la ville.

RETOUR A SES CHÈRES ÉTUDES[1]

Atticus m'ayant lu la dernière lettre qu'il a reçue de vous, j'ai appris par cette voie où vous êtes et ce que vous faites ; mais je n'en ai rien recueilli qui m'ait pu faire juger quand nous vous reverrons. Je commence néanmoins à me flatter que votre retour ne soit point éloigné. Puisse-t-il m'apporter quelque consolation ! Quoique nos maux soient si nombreux et si déplorables qu'il faudrait être insensé pour se promettre quelque adoucissement, vous pourriez cependant m'être de quelque secours, ou peut-être pourrais-je aussi vous être utile. Sachez que, depuis mon retour à Rome, je me suis réconcilié avec mes anciens amis, c'est-à-dire avec mes livres. A la vérité, si je les avais quittés, ce n'est pas que je fusse irrité contre eux ; mais je ne pouvais les voir sans une espèce de confusion : il me semble que je n'avais pas suivi assez fidèlement leurs préceptes, lorsque je m'étais engagé au milieu d'affaires si tumultueuses[2] avec une troupe de compagnons si peu fidèles. Mais ils me pardonnent ; ils me rappellent à leur ancien commerce, et ils me disent que vous, qui ne l'avez pas abandonné, vous avez été plus sage que moi. A présent que je suis rentré en grâce avec eux, je crois devoir espérer que, si j'ai le bonheur de vous voir, il me sera facile de traverser, et les maux qui nous pressent, et ceux dont nous sommes menacés. Ainsi, soit à Tusculum, soit à Cumes, si vous le trouvez agréable, ou, ce qui le serait beaucoup moins pour moi, à Rome même, pourvu seulement que nous soyons ensemble, je me charge de faire en sorte que ce soit un plaisir pour chacun de nous.

(*Lettres familières*, IX, 1. Trad. Le Clerc.)

1. Écrit après Pharsale, 46 av. J.-C., à Varron, qui, réputé le plus savant des Romains, naquit l'an 116, et mourut l'an 26. Il composa cinq cents volumes; il nous en reste trois livres sur *l'agriculture* et cinq livres sur *la langue latine*.
2. Il s'agit des luttes de Cicéron avec Clodius.

MORT DE TULLIA. DEUIL D'UN PÈRE [1]

Oui, Servius, j'aurais souhaité, comme vous me l'écriviez, de vous avoir près de moi dans mon extrême infortune. J'ai reçu quelque soulagement de votre lettre, ce qui me fait comprendre aisément combien votre présence aurait pu servir à ma consolation.

Il serait sans doute honteux pour moi de ne pouvoir pas supporter ma disgrâce, comme votre sagesse vous fait juger que je le dois. Cependant je suis quelquefois accablé de ma douleur jusqu'à n'y pouvoir presque résister, parce que je suis privé des consolations qui n'ont pas manqué dans un semblable malheur à ceux dont je me propose l'exemple. Q. Maximus, qui perdit un fils consulaire, déjà célèbre par ses grandes actions [2]; L. Paullus, qui en perdit deux dans l'espace de sept jours [3], et votre Gallus, et M. Caton [4], qui s'en vit enlever un dont l'esprit égalait la vertu, vivaient dans un temps où la dignité qu'ils tiraient de la République était une compensation pour leur infortune.

Mais moi, après avoir perdu tous ces avantages dont vous faites l'énumération, et que j'avais acquis par tant de peines, je perds la seule ressource qui pût encore me consoler. Dans la ruine de la République, je ne pensais plus à servir ni l'Etat ni mes amis; mon inclination ne me portait plus au forum; je ne pouvais plus supporter la vue du sénat; ma fortune et tous les fruits de mon travail me paraissaient évanouis, et je ne me trompais pas. Cependant, quand je réfléchissais sur le sort d'autrui, je trouvais que ma disgrâce m'était commune avec vous, avec d'autres; et je pliais la tête, et je subissais ma destinée avec résignation. Ma fille me restait : c'était un soutien toujours présent, auquel je pouvais avoir recours; le charme de son entretien me faisait

1. Serv. Sulpicius Rufus, proconsul d'Achaïe, lui avait adressé une lettre de consolation. Cicéron lui répond d'Astura, avril 709 (45 av. J.-C.).

2. Il s'agit du *Temporisateur*, qui s'illustra dans la seconde guerre punique.

3. Paul-Émile, vainqueur de Persée.

4. Gallus, de la *gens* Sulpicia, vainquit les Liguriens en 227. — Caton le Censeur.

oublier toutes mes peines, toutes mes douleurs. Mais l'affreuse blessure que j'ai reçue en la perdant a rouvert dans mon cœur toutes celles que j'y croyais fermées. Alors, la douceur que je trouvais dans le sein de ma famille me rendait plus supportable le chagrin que me causaient les affaires publiques : aujourd'hui, sous le poids de mes douleurs domestiques, je n'en puis chercher le remède, dans la République, afin de trouver mon repos dans son bonheur. Ainsi, je suis chassé de ma maison et du forum, parce que je ne puis plus trouver de consolation ni dans ma maison aux malheurs publics, ni dans la République à mes douleurs de famille.

C'est ce qui augmente l'impatience que j'ai de vous voir ; car je ne connais plus rien qui puisse m'apporter tant de soulagement que la douceur de notre liaison et celle de nos entretiens.

(*Lettres familières*, IV, 6. Trad. Le Clerc.)

TITE-LIVE

(58-18 avant Jésus-Christ)

Ses origines. — Influence du milieu. L'heure favorable à son œuvre. — Issu d'une famille consulaire, Tite-Live naquit à Padoue, dans une de ces cités provinciales qui, au sein de la corruption romaine, gardaient encore le souvenir des anciennes traditions. Avec ses vingt mille combattants, ses cinq cents chevaliers, sa curie, ses duumvirs, ses droits civils et ses institutions religieuses, la capitale de la Vénétie offrait en miniature l'image de la métropole. César venant d'obtenir le gouvernement des Gaules, la plupart des grandes questions politiques se décidaient alors dans la Cisalpine, où les sénateurs et les chevaliers s'empressaient d'accourir, pendant l'hiver, pour préparer la chute de la République par le trafic des consciences.

Lorsque le dictateur périt, l'enfant avait environ quatorze ans ; et bientôt il entendit les Philippiques de Cicéron retentir par toute l'Italie. A l'âge où les cœurs généreux s'enflamment pour les causes justes et vaincues, il grandit au milieu des proscriptions, et parmi les derniers combats de la liberté.

Ce fut aux environs d'Actium qu'il vint à Rome, où l'appelait sa vocation d'historien ; car il ne pouvait trouver ailleurs les documents indispensables à ses travaux. Or, toutes les archives de l'empire lui furent ouvertes d'une main libérale, et Auguste eut l'esprit de laisser à l'écrivain l'indépendance nécessaire à la dignité de son caractère.

Il y eut un singulier à-propos dans le dessein qu'il méditait. Outre qu'à cette heure on avait encore le droit d'être sincère, Rome, qui voyait le monde à ses pieds, semblait attendre qu'une

voix éloquente célébrât le miracle de sa grandeur accomplie par sept siècles de luttes. Conçue plus tôt, l'œuvre de Tite-Live eût manqué de dénouement; tentée plus tard, elle aurait inauguré un nouveau drame. Elle est bien contemporaine de l'*Enéide*, ne fût-ce que par la fierté du patriotisme qui l'anime[1].

Embrassant les événements révolus depuis Romulus jusqu'à la mort de Drusus, elle comprenait cent quarante ou cent quarante deux livres, distribués en décades[2]. Elle exigea vingt et un ans d'études, et sa renommée s'étendit aussi loin que le nom du peuple romain[3].

L'homme fut-il Pompéien? Son optimisme; son patriotisme romain. — L'historien de Rome n'a pas d'histoire. Nous savons seulement qu'il ne passa point par les affaires, comme César ou Salluste, et qu'il ne remplit aucune charge publique. Il n'exerça qu'un office de cour, lorsque le prince lui confia l'éducation de Claude, son petit-fils adoptif[4]. En dehors de ce ministère, sa vie fut toute privée: elle se partagea entre un fils pour lequel il composa un plan d'études célébré par Quintilien, et une fille mariée au rhéteur Lucius Magus.

Ce favori d'Auguste fut-il aussi Pompéien qu'on l'a répété? Affirmons seulement qu'attristé du présent, il se fit du passé un idéal dont le spectacle lui devint une consolation. S'il eut le tort d'excuser le meurtre de Cicéron, en disant qu'on le traita comme il aurait traité ses ennemis, il a loué Brutus et Cassius; il osa déclarer qu'il ne savait pas si César avait été plus nuisible qu'utile à son pays. Faisant l'éloge de l'ancienne République, il exalta ses beaux exemples, la fidélité à la parole, le désintéressement, le sacrifice, la constance dans le malheur, la modération dans la prospérité. Il se complut au récit des actions héroïques et à la peinture des âmes généreuses. Il déplora la ruine des mœurs, et trouva au fond

1. C'était alors que Virgile remontait au berceau du peuple roi, qu'Ovide chantait ses fastes, et Properce ses légendes. Trogue-Pompée, Diodore, Denys d'Halicarnasse, Juba, Pollion, Timagène et Labienus composaient à l'envi des *Annales*. L'oisiveté, l'orgueil civique, la faveur du prince, l'abondance des documents, tout un concours de causes morales et sociales encourageaient les regards à se tourner vers le passé. — Voir l'excellent ouvrage de M. Taine sur *Tite-Live*. (Hachette.)

2. Séries de dix livres. L'ouvrage existait encore dans son intégrité au IVe siècle, du temps de Sidoine Apollinaire.

Nous n'en avons plus que trente-cinq livres, qui vont: dix de la fondation de Rome à l'an 461; vingt-cinq de la deuxième guerre punique à la soumission de la Macédoine.

3. On raconte qu'un habitant de Gadès vint à Rome tout exprès du fond de l'Espagne, pour voir le maître; et, après l'avoir vu, il s'en retourna.

4. Une fois empereur, il se piqua d'être, lui aussi, un historien.

de son propre cœur le secret des vertus qu'il aimait à prêter aux ancêtres. Ce qui valut mieux encore, il vécut selon ses maximes[1], heureux des illusions touchantes qui le rendirent contemporain des âges embellis par son optimisme[2]. Dans ce besoin d'admirer signalons une forme du patriotisme : car elle était bien romaine l'âme de cet honnête citoyen qui appela Rome « la plus belle des choses, et son empire le plus grand après celui des Dieux ».

L'éloquence ayant été pacifiée, il s'était fait historien, afin de rester orateur. Mais, quand ce fut un crime d'évoquer les souvenirs de la liberté, brisant sa plume, il quitta la ville impériale pour aller mourir à Padoue, l'an 18 de l'ère chrétienne, loin des bassesses du sénat, et des regards de Tibère.

Sa critique. Est-il impartial et trop crédule ? — Si Tite-Live a pour son héros, qui est le Peuple romain, une partialité involontaire, il s'indigne cependant de ses perfidies autant qu'il s'afflige de ses défaites. Il blâme le parjure légal des Fourches Caudines, et entend le soupir des opprimés. Ailleurs, il avoue ses incertitudes et ses ignorances ; presque toujours, il prend des précautions contre l'erreur. On ne lui refusera donc pas l'amour de la vérité.

Sous les rois, sa lumière est une imagination qu'inspire le cœur de l'antique Rome. — Dans les premiers âges de la République, l'intelligence des passions et des intérêts lui devient un guide clairvoyant. A partir des guerres puniques, les témoignages étant plus nombreux, son exactitude égale sa bonne foi. En un mot, le juge veut être intègre ; mais son érudition n'a pas ce que nous appelons aujourd'hui la rigueur scientifique. Il se garde en effet de compulser des manuscrits dont la poussière pourrait ternir l'éclat de son style : c'est assez pour lui de corriger et d'orner la barbarie des annalistes mal habiles dont il consulte les vieux textes, par exemple de Fabius Pictor, de Culpurnius Pison, de Claudius Quadrigarius ou de Caton le Censeur. Curieux avant tout de l'intérêt dramatique, il aime encore mieux plaire qu'instruire. Sans être dupe des traditions merveilleuses qu'embellit son pinceau, il les accepte lorsqu'elles flattent la vanité romaine, ou lui paraissent poétiques.

L'œuvre d'art. Discours. Portraits. Narrations pathétiques. Le style. — C'est que, pour les anciens, l'histoire devait

1. Dans un temps où il fallait des lois contre les célibataires, il donna un bon exemple, et se maria deux fois.

2. Après la bataille de Cannes, il s'écrie : « Je n'essayerai pas de peindre le désordre et la terreur de Rome : *je succomberais à la tâche.* »

être, avant tout, une œuvre d'art. Si Tite-Live ne disserte pas sur les raisons secrètes des événements, et se borne à raconter ce qui se passe en plein jour, les combats, les émotions populaires, les tragédies du forum, il sait pourtant faire comprendre les ressorts de la politique intérieure et extérieure par des discours et des tableaux qui rendent la vie à l'action et aux acteurs.

Comme chez Thucydide, ses harangues sont des pièces d'éloquence étudiées à loisir, dans le cabinet, mais qui se conforment aux caractères, aux mœurs et aux situations. Le genre une fois admis, nul n'a mieux possédé l'art de développer une idée, de remuer les âmes, d'épuiser les arguments d'une thèse, de prévenir les objections, de construire un de ces plaidoyers logiques dont toutes les parties se fortifient par leur enchaînement. On peut le préférer même à Cicéron, parce que, réduite à un espace étroit, sa parole court d'un pas plus pressé vers la conclusion. On ne lui reprochera que d'être trop habile, et d'oublier parfois les aventures de ces improvisations qui, s'adressant à la foule, comportaient des cris, des larmes, des phrases entrecoupées, des attitudes violentes, et non des procédés de rhétorique, c'est-à-dire un exorde insinuant, une ordonnance méthodique, des transitions adroites, et une péroraison savante.

Ses portraits nous rappellent que sa patrie fut celle des peintres vénitiens. Le plus expressif est encore celui du Peuple romain, auquel il donne une sublime énergie, un courage invincible, la passion de l'honneur et du devoir, l'orgueil public et privé, l'impérieuse dureté de la force, l'insolence de la toute-puissance, en un mot l'âme d'un souverain. Lorsqu'il s'agit de représenter les traits individuels des personnages, il lui arrive d'en atténuer les saillies, d'en adoucir les rudesses, et de cacher ainsi la vérité sous un vernis parfois artificiel. Il connaît donc mieux l'homme que les hommes, et les passions que les caractères.

Mais le narrateur défie toute comparaison, du moins parmi les anciens, dont aucun ne le surpasse par la netteté lumineuse du coloris. César se borne à dessiner des contours sobres et purs, d'un crayon rapide et correct. Trop concis pour aimer les nuances, Salluste a des touches parfois âpres et brusques. Chez Tite-Live, tous les détails d'un ensemble harmonieux concourent par une savante ordonnance à produire des mouvements pathétiques, à exalter de belles figures, à émouvoir le spectateur, à parler sinon aux yeux, comme Tacite, du moins à l'âme. Animée par une sensibilité communicative, son imagination ressuscite les événements, les transforme en tragédie, et en tire de grands effets de terreur,

d'enthousiasme ou de pitié. — Dans son style, Quintilien goûtait une candeur éloquente, et ce qu'il appelle avec une sorte de sensualité une *abondance lactée*. Les plus étrangers aux délicatesses de la langue latine reconnaissent dans ses récits la majesté sereine de Rome paisible et maîtresse du monde.

PRÉFACE DE L'HISTOIRE ROMAINE

Ferai-je une œuvre utile en retraçant dès l'origine de la Ville l'histoire du peuple Romain, je ne le sais trop, et, si je le savais, je n'oserais le dire[1]. En effet, je le vois bien : c'est un sujet qui a vieilli et qui, de jour en jour, devient plus rebattu, à mesure que de nouveaux écrivains s'imaginent ou apporter des documents plus certains, ou surpasser par le style l'inexpérience de l'antiquité. Quoi qu'il arrive, je me trouverais heureux d'avoir travaillé, moi aussi et pour ma part, à l'histoire du premier peuple du monde[2]; et si, dans cette foule nombreuse d'auteurs, ma gloire devait rester obscure, je me consolerais encore en songeant à l'éclat et à la grandeur des noms qui auraient effacé le mien[3]. C'est en outre un travail immense : il faut remonter au delà de sept cents ans, suivre Rome de son humble berceau à ce développement prodigieux qui la fait plier aujourd'hui sous sa propre grandeur. Je sais encore que les origines et les temps qui en sont voisins offriront moins d'attrait à la plupart des lecteurs, pressés d'arriver à ces temps modernes où les forces d'un peuple, depuis longtemps tout-puissant, se détruisent elles-mêmes. Mais moi, au contraire, je chercherai dans mon travail cette récompense, de m'arracher au spectacle des maux que notre siècle a vus pendant tant d'années : du moins les oublierai-je aussi longtemps que mon esprit s'appliquera tout entier à revenir vers ces époques éloignées, libre de ces préoccupations, qui, sans détourner l'historien de la vérité, peuvent pourtant l'inquiéter[4].

1. Il n'a pas la jactance habituelle aux écrivains qui se flattent de surpasser toujours leurs devanciers.
2. Quand on parle de Rome, il n'y a plus là d'hyperbole.
3. Parmi les anciens historiens, on peut citer Fabius Pictor, Valerius d'Antium, Pison, Ælius Tubéron, Licinius Macer, Cœlius, Claudius Quadrigarius.
4. Il y a là des accents de mélancolie éloquente. Ces regrets patriotiques

Sur les faits qui se sont passés avant que l'on fondât Rome ou que l'on songeât à la fonder, il y a de belles et poétiques légendes plutôt que des monuments certains : je ne veux ni les affirmer ni les combattre [1]. L'antiquité a ce privilège de mêler le surnaturel aux choses humaines pour donner un caractère plus auguste à la naissance des villes ; et, s'il faut laisser à une nation le droit de consacrer ses origines en se faisant descendre des dieux, telle est la gloire militaire du peuple Romain, que, lorsqu'il lui plaît de choisir Mars pour père de son fondateur et le sien, les peuples du monde acceptent cette prétention comme ils acceptent son empire [2]. Mais ces légendes et ce qui s'en rapproche, qu'on les considère et qu'on les juge d'une façon ou d'une autre, je n'y vois pas grande importance. Ce que je voudrais, c'est que chacun étudiât avec soin la vie et les mœurs du passé ; qu'il sût par quels hommes, par quels moyens, dans la paix et dans la guerre, a été fondé et étendu notre empire. Puis, à mesure que la discipline va se relâchant, il faudrait suivre d'abord l'affaissement des vieilles mœurs, bientôt leur déclin successif, enfin leur ruine complète, arrivant ainsi à notre époque où nous ne pouvons souffrir ni nos vices ni leurs remèdes. Tel est, en effet, le plus bel avantage et le premier fruit de l'histoire : vous y voyez en d'éclatants monuments des exemples de toute sorte qui deviennent des leçons ; vous trouvez pour vous ou l'État des modèles à suivre ; vous reconnaissez ce qu'il faut éviter, parce que l'entreprise en est honteuse, honteuse l'issue. Du reste, si je ne suis pas abusé par ma passion pour l'œuvre que j'entreprends, il n'y eut jamais une République plus noble, plus vertueuse, plus riche en bons exemples, où l'avarice et le luxe aient pénétré si tard, où tant et si longtemps la pauvreté et l'éco-

honorent à la fois et l'indépendance de l'historien et la tolérance de l'empereur.

1. La crédulité si souvent reprochée à Tite-Live fut chez lui volontaire.

2. « Les anciens ont voulu tenir originairement à quelque dieu. Ils ne se sont pas contentés de vouloir appartenir à Vénus par Enée. Ils ont rafraîchi leur alliance avec les dieux par la fabuleuse naissance de Romulus, qu'ils ont cru fils du dieu Mars, et ont fait dieu lui-même après sa mort. »
(SAINT-ÉVREMOND.)

nomie aient été en honneur[1]. Tant il est vrai que, moins on possédait, moins on avait de désirs ! C'est tout récemment que les richesses ont apporté l'avarice, et qu'avec l'excès des plaisirs est venue la fureur de se perdre et de tout perdre à force de luxe et de débauches. Mais ces plaintes, faites pour déplaire alors même qu'elles seront peut-être nécessaires, écartons-les du moins au début d'une œuvre si grande. J'aimerais mieux commencer, si c'était la coutume des historiens comme celle des poètes, par des mots d'heureux augure, par des vœux et des prières aux Dieux et aux Déesses pour qu'ils donnent un heureux succès à cette vaste entreprise.

(Trad. Maxime Gaucher.)

RUINE D'ALBE[2]

On avait envoyé la cavalerie pour amener à Rome les habitants d'Albe ; les légions partirent ensuite pour détruire la ville. A leur arrivée, elles ne trouvèrent point le tumulte et l'effroi ordinaire d'une ville prise, lorsqu'après avoir brisé les portes, abattu avec le bélier les murailles, ou enlevé d'assaut la citadelle, l'ennemi fait retentir les rues de cris sinistres, et court les armes à la main portant partout le fer et la flamme ; ce fut un morne silence, une douleur muette. La consternation était si profonde qu'ils ne savaient plus ce qu'il fallait laisser ou emporter ; comme si la raison leur échappait, ils se consultaient l'un l'autre, tantôt immobiles sur leur seuil, tantôt errant à travers leurs demeures pour leur donner un dernier regard. Mais, quand les cris des cavaliers les forcèrent de sortir, quand le bruit des maisons qui s'écroulaient retentit des extrémités de la ville, quand la poussière de ces ruines vint tout envelopper comme un nuage, alors, après avoir saisi à la hâte ce qu'ils trouvaient, ils partirent, abandonnant leurs foyers, leurs pénates,

1. Il a le cœur tout romain. On voit qu'il va idéaliser le passé.
2. Mettius Suffétius, général des Albains, ayant trahi les Romains dans une bataille contre les Véiens et les Fidénates, Tullius Hostilius le fi écarteler. Albe fut rasée, et ses habitants transportés à Rome (87)

le toit où ils étaient nés et où ils avaient grandi. Bientôt la foule compacte de ces malheureux remplit les rues. En se retrouvant, le sentiment de leur commun malheur renouvelait leurs larmes. On entendait des cris lamentables, poussés surtout par les femmes, lorsqu'elles passaient devant leurs temples augustes investis de soldats armés ; il leur semblait qu'elles laissaient leurs Dieux en captivité. Une fois les Albains sortis, édifices particuliers ou publics, tout fut rasé sans distinction : il suffit d'une heure pour que l'œuvre de quatre cents ans devînt un monceau de ruines. Seuls, les temples des Dieux furent épargnés par ordre du roi[1].

(Liv. I, ch. XXIX. Trad. Gaucher.)

HÉROISME DE CLÉLIE[2]

Une des jeunes Romaines livrées comme otages à Porsenna, Clélie, voyant que le camp des Étrusques était près de la rive du Tibre, trompa la vigilance des sentinelles, et passa le fleuve à la nage, sous une grêle de traits, dirigeant ses compagnes qu'elle ramena toutes saines et sauves à Rome entre les bras de leur famille. En l'apprenant, le roi, d'abord transporté de colère, envoie des députés à Rome pour demander Clélie, son otage, sans paraître beaucoup tenir aux autres. Mais bientôt, passant à des sentiments d'admiration, il proclame que cet héroïsme est au-dessus de celui des Coclès et des Mucius[3] : il déclare que si Clélie, son otage, ne lui est pas rendue, il regarde le traité comme rompu ; mais que, si on la lui remet, il la renverra à ses concitoyens sans qu'elle ait essuyé d'outrage. Des deux côtés l'engagement fut tenu. Les Romains rendirent les jeunes filles, aux termes du traité : près du roi d'Étrurie, la vertu trouva

1. Dans ce tableau si poétique et si pathétique, Tite-Live imita, dit Servius, le deuxième livre des *Annales* d'Ennius.

2. Ce trait d'héroïsme se produisit lorsque Rome était assiégée par Porsenna, roi des Clusiens, en Étrurie (246 de Rome).

3. *Horatius Coclès* se dévoua pour défendre le pont Sublicius. *Mucius Scævola*, n'ayant pas réussi à tuer Porsenna, s'était brûlé la main qui avait manqué sa victime.

non seulement sûreté, mais honneur et respect. Il loua Clélie de son courage, lui dit qu'il lui faisait présent de la moitié des otages, et permit même qu'elle choisît. Quand on les eût fait paraître devant elle, son choix s'arrêta sur les plus jeunes. La paix rétablie, les Romains accordèrent à ce courage extraordinaire chez une femme une récompense extraordinaire : on lui décerna une statue équestre ; l'image de Clélie à cheval fut placée en haut de la Voie sacrée[1].

(Liv. II, ch. XIV. Trad. Gaucher.)

CORIOLAN APAISÉ PAR SA MÈRE[2]

Les dames romaines se rendent en foule près de Véturie, mère de Coriolan, et de Volumnie, sa femme. Le firent-elles pour obéir à l'ordre d'une assemblée, ou inspirées par la crainte naturelle à leur sexe, je ne le sais trop. Ce qui est certain, c'est que, grâce à leurs instances, Véturie, malgré son grand âge, et Volumnie, portant les deux jeunes fils qu'elle avait de Marcius, les accompagnèrent au camp ennemi. Ainsi, la ville que les hommes n'avaient pu défendre avec leurs armes, des femmes allaient la défendre avec des larmes et des prières. Elles arrivent au camp ; on annonce à Coriolan la venue d'un long cortège de femmes. Déjà, ni la majesté de la République représentée par ses ambassadeurs, ni le caractère sacré des prêtres dans un appareil qui parlait aux yeux et aux cœurs, n'avaient pu l'émouvoir ; il demeura d'abord encore plus insensible aux larmes des femmes. Mais bientôt, un des hommes de sa suite ayant reconnu Véturie, remarquable entre toutes par sa tristesse, et debout entre sa bru et ses petits-fils, vient lui dire : « Si mes yeux ne me trompent, ta mère est ici avec ta femme et tes enfants. » Alors Coriolan, tout hors de lui et tout éperdu, s'élance de son siège pour embrasser sa mère ; mais celle-ci, passant des supplications au ton de

1. La rue par laquelle les triomphateurs montaient au Capitole.
2. Chassé de Rome par la faction populaire, le patricien Coriolan médita la ruine de sa patrie, et vint l'assiéger à la tête des Volsques. Il ne fut désarmé que par sa mère (263-266 de Rome).

la colère : « Avant de recevoir tes embrassements, lui dit-elle, je veux savoir si j'ai devant moi un fils ou un ennemi ; si, dans ton camp, je suis ta mère ou ta captive. Voilà donc où m'a réduite une vie trop longue et une malheureuse vieillesse : à te voir exilé, puis ennemi ! Quoi ! tu as pu ravager cette terre qui t'a enfanté et qui t'a nourri ! Si grande que fût ta colère, si terribles que fussent les menaces que tu proférais en venant, une fois entré sur notre territoire, tout ce courroux n'est point tombé ! En voyant Rome, tu ne t'es pas dit : ces murailles renferment ma demeure, mes pénates, ma mère, ma femme, mes enfants. Ainsi donc, si je n'avais point été ta mère, Rome n'eût point été assiégée ; si je n'avais point eu de fils, je serais morte libre dans ma patrie libre ! Désormais, ce que je puis souffrir augmentera ta honte, mais sans accroître ma misère ; et, quelque malheureuse que je doive être, je ne le serai pas longtemps : mais songe à ces enfants ; si tu persistes, une mort prématurée les attend, ou une longue servitude. » A ces mots, sa femme et ses enfants l'entourent de leurs bras ; les pleurs que versent toutes les femmes, leurs lamentations sur elles et sur la patrie finissent par briser ce cœur inflexible. Après avoir embrassé sa famille, il la congédie, et éloigne son camp de Rome[1].

(Liv. II, ch. XL. Trad. Gaucher.)

LE MAITRE D'ÉCOLE DE FALÉRIE[2]

C'était la coutume des Falisques de charger un même maître de l'instruction et de la garde de leurs fils ; et plusieurs enfants à la fois (usage qui subsiste encore aujourd'hui en Grèce) étaient remis aux mains d'un seul homme. Les jeunes gens nobles étaient naturellement confiés au maître le plus renommé pour son savoir. Cet homme avait pris l'habitude, pendant la paix, de conduire les enfants hors

1. Les Volsques crurent à une trahison, et il périt victime de leur haine.
2. Après la prise de Véies, dont le siège avait duré dix ans, Camille vint assiéger Falérie, capitale des Falisques, peuple d'Étrurie (361 de Rome).

de la ville pour leurs jeux et leurs exercices : il continua de le faire pendant la guerre. Il les emmenait à des distances plus ou moins éloignées. Un jour que l'occasion lui sembla favorable, il sut, en variant les jeux et les entretiens, les entraîner jusqu'aux postes avancés de l'ennemi ; de là, il pénétra dans le camp romain, et vint à la tente de Camille. Là, il exposa son infâme projet en des paroles plus infâmes encore. « Il remettait, disait-il, Falérie au pouvoir des Romains, en leur livrant ces enfants dont les pères sont les principaux citoyens de la ville. » A ces mots, Camille s'écrie : « Tu te trompais en croyant trouver ici un peuple et un général semblables à toi, infâme, qui viens à nous avec un infâme présent. Si nous ne sommes pas unis avec les Falisques par les liens que forment les conventions humaines, il y a et il y aura toujours entre eux et nous ceux qu'impose la nature. La guerre a ses lois comme la paix, et nous avons appris à être justes autant que courageux. Nous avons des armes, non contre cet âge, qu'on épargne même dans les villes prises, mais contre des hommes armés comme nous, qui, sans attaque ni provocation de notre part, ont fait l'assaut du camp romain à Véies[1]. Tu les as vaincus, autant qu'il était en toi, par un crime inouï ; moi, je les vaincrai par les moyens que Rome emploie, par le courage, par le travail, par les armes, de même que j'ai vaincu les Véiens. » Alors il ordonne qu'on le dépouille de ses vêtements, et que, les mains attachées derrière le dos, il soit ramené à Falérie par ses élèves. Il leur avait donné des verges pour en frapper le traître en le poussant devant eux dans la ville. A ce spectacle, la foule s'assemble d'abord ; le sénat est convoqué au sujet de ce fait étrange, et il s'opère dans les esprits un changement absolu : cette cité, qui, naguère emportée par la rage et la haine, aurait presque préféré le sort de Véies à la paix des Capénates[2], demande à présent la paix d'une voix unanime. Sur le forum et au sénat, on vante la bonne foi

1. Devant les murs de Véies, l'armée romaine avait été assiégée dans son camp par les Falisques.

2. L'année précédente, les Romains vainqueurs de Capènes (*Étrurie*) lui avaient accordé la paix à de bonnes conditions.

romaine, l'équité du général. Autorisés par la nation entière, des députés vont trouver Camille dans son camp; puis, avec son assentiment, ils se rendent à Rome pour offrir au sénat la reddition de Falérie.

(Liv. V, ch. XXVII. Trad. Gaucher.)

PIÉTÉ FILIALE DU JEUNE MANLIUS[1]

Sous les consuls Q. Servilius Ahala et L. Génucius, Manlius fut cité en jugement par M. Pomponius, tribun du peuple. Il s'était rendu odieux par les rigueurs qu'il avait déployées pour les enrôlements; car, outre des amendes, il infligeait des punitions corporelles, faisant battre de verges ou traîner dans les fers ceux qui refusaient de répondre à l'appel. Mais, par-dessus tout, ce qui irritait contre lui, c'était la dureté de son caractère, et ce surnom d'*Impérieux*, que lui avait valu l'ostentation d'une sévérité exercée indistinctement sur les étrangers, ses proches et son propre sang. Ainsi, entre autres griefs, le tribun lui faisait un crime de ce qu'ayant « un fils jeune encore, pur de toute faute, il l'avait relégué loin de la ville, de sa famille, de ses pénates, privé du forum, de la lumière, du commerce de ses amis, et condamné à des travaux serviles, presque dans la prison et le cachot des esclaves. Là, ce jeune homme, né dans un si haut rang, ce fils de dictateur, apprenait par des souffrances de chaque jour qu'il avait en effet un père *impérieux*. Quel est donc son crime? Il s'exprime et parle difficilement. Mais ce vice de la nature, un père, s'il avait quelque chose de l'homme, ne devrait-il pas chercher à le guérir, plutôt que de le punir et de le mettre en évidence par cette punition même? Les bêtes brutes elles-mêmes n'ont pas moins de soins et de tendresse pour ceux de leurs petits qui sont mal doués. Mais Manlius, il accroît le mal par le mal; il ajoute à la lourdeur d'esprit de son fils; et, s'il y a en lui quelque vigueur natu-

1. L. Manlius Imperiosus, au sortir de sa dictature, fut mis en jugement par le tribun Pomponius, et sauvé par son fils, qui avait eu à souffrir de son extrême rigueur (393 de Rome).

relle, il va l'éteindre par cette vie sauvage et ces habitudes rustiques, en le confinant au milieu des troupeaux. »

Ces accusations irritèrent tous les esprits, mais non celui du jeune homme. Tout au contraire, affligé d'être une cause de haines et de poursuites contre son père, il veut apprendre à tous, aux Dieux et aux hommes, qu'il aime mieux venir en aide à son père qu'à ses ennemis. Il forme un dessein conforme à la rudesse de son esprit sauvage, dessein d'un exemple dangereux, mais témoignage louable de sa piété filiale. A l'insu de tous, un couteau sous sa robe, il vient un matin dans la ville, et, de la porte, marche droit à la maison du tribun M. Pomponius. Il dit au portier « qu'il a besoin de parler sur l'heure à son maître ; qu'il est T. Manlius, fils de Lucius ». On l'introduit aussitôt, car on espère qu'irrité contre son père il apporte ou de nouvelles charges contre lui, ou des conseils sur la conduite de l'affaire. Les salutations échangées : « Il veut, dit-il, entretenir le tribun sans témoins. » On écarte donc tout le monde. Alors, il tire son couteau, et, debout sur le lit, le fer levé, il menace le tribun de le percer sur-le-champ, s'il ne jure, dans les termes qu'il va lui dicter, « qu'il ne tiendra jamais d'assemblée du peuple pour y accuser son père ». Le tribun s'effraye ; en effet, le fer brille à ses yeux, il est sans armes, il a devant lui un jeune homme robuste, et, ce qui n'est pas moins à craindre, d'une confiance brutale en sa force : il répète donc le serment qui lui est dicté. Il déclara ensuite que cette violence l'avait contraint à abandonner son projet. Bien que le peuple eût vivement désiré qu'on lui laissât la faculté de prononcer sur un accusé si cruel et si orgueilleux, il ne s'irrita pas trop de ce que le fils avait osé pour son père ; son acte même parut d'autant plus louable que les rigueurs paternelles n'avaient point rebuté sa piété filiale. Ainsi, outre que le père n'eut plus à se défendre sur ce point, on voulut encore honorer le fils. Comme on avait, pour la première fois, cette année, déféré aux suffrages publics l'élection des tribuns des légions [1], choisis jusque-

1. Les tribuns légionnaires, qu'il ne faut pas confondre avec les tribuns militaires, étaient dans le principe nommés par les consuls.

là par les généraux, sur six places il eut la seconde, sans qu'aucun titre civil ou militaire le désignât à cette faveur, puisque sa jeunesse s'était écoulée aux champs et loin de la société des hommes [1].

(Liv. VII, ch. v. Trad. Gaucher.)

MANLIUS CONDAMNÉ A MORT PAR SON PÈRE [2]

Envoyé comme les autres préfets de cavalerie pour faire de différents côtés des reconnaissances, T. Manlius, fils du consul, tomba par hasard avec son escadron si près du camp ennemi qu'à peine était-il à une portée de trait du premier poste. Il y avait là des cavaliers tusculans [3], que commandait Géminus Métius, distingué entre les siens par sa naissance et ses hauts faits. Dès qu'il eut aperçu les cavaliers romains, et, à leur tête, le fils du consul (car les personnages marquants se reconnaissaient tous), il s'écria : « Est-ce avec un escadron, Romains, que vous voulez faire la guerre aux Latins et à leurs alliés? Que feront pendant ce temps-là les deux consuls et les deux armées consulaires? — Ils viendront en leur temps, riposta Manlius, et avec eux viendra Jupiter, témoin des traités que vous avez violés, Jupiter notre maître à tous. Si, au lac Régille [4], vous avez eu bientôt assez du combat, ici encore nous ferons en sorte que vous ne vous réjouissiez pas d'en être venus aux mains avec nous. » A ces mots, Géminus s'avançant à cheval non loin des siens : « Alors veux-tu, avant ce jour où, pour la lutte décisive, s'ébranleront vos armées, te mesurer avec moi? Ainsi, par l'issue de notre combat singulier, on verra combien le cavalier Latin surpasse le Romain. » L'orgueil du jeune homme se soulève à cette provocation : soit colère, soit honte de refuser le combat, soit puissance du destin, il

1. Ce fut ce Manlius qui mérita plus tard le surnom de *Torquatus* pour avoir tué un Gaulois d'une taille gigantesque. Il devint consul contre les Latins, et fit trancher la tête à son fils, vainqueur contre ses ordres.

2. Le consul T. Manlius Torquatus faisait la guerre aux Latins (415 de Rome).

3. De *Tusculum* (Frascati), une des villes de la Confédération latine.

4. En 495, les Latins, alliés de Tarquin, avaient été vaincus par le dictateur Posthumius Albinus, près du lac Régille (pays des Sabins).

oublie la défense de son père[1], l'édit des consuls, et s'élance impétueusement à ce combat, où, vainqueur comme vaincu, il trouvera toujours la mort.

Les autres cavaliers s'écartent comme pour contempler la lutte; dans le cercle qu'ils forment, les adversaires poussent leurs chevaux et se précipitent, la lance en avant. Celle de Manlius glisse au-dessus du casque de son ennemi; celle de Métius effleure le cou du cheval. Ils font tourner leurs chevaux pour une seconde passe : Manlius, plus rapide, se dresse, et plante sa javeline entre les oreilles du cheval : celui-ci, se sentant blessé, se cabre en secouant la tête, et renverse son cavalier. Métius s'appuyait sur sa pique et son bouclier pour se relever de cette lourde chute, quand Manlius lui plonge son fer dans la gorge, lui traverse les côtes et le cloue à terre. Il recueille les dépouilles de son ennemi, revient près des siens, et, avec son escadron, qui lui fait une joyeuse ovation, rentre au camp aussitôt; il marche à la tente de son père, ignorant quelles seront les conséquences de son acte et s'il a mérité des louanges ou le supplice. « Pour que tout le monde, dit-il, fût convaincu que je suis sorti de ton sang, je t'apporte ces dépouilles d'un cavalier qui m'avait provoqué et que j'ai tué. » A ces paroles, le consul se détourne de son fils; sans tarder, il fait sonner la trompette et convoque l'armée. Dès que la foule s'est assemblée : « T. Manlius, dit-il, puisque, sans respect pour l'autorité consulaire ni pour la majesté paternelle[2], tu as combattu malgré notre ordre hors des rangs; puisque tu as détruit, autant que tu l'as pu, la discipline militaire, qui, jusqu'à ce jour, a fait la force de Rome; puisque tu m'as réduit à la nécessité de sacrifier ou la République, ou moi et les miens; mieux vaut que nous soyons punis de notre faute que de la faire payer si chèrement à la République. Nous serons un exemple lamentable, mais salutaire, pour la jeunesse à l'avenir. Sans doute, et la tendresse naturelle d'un père, et cette preuve de ta valeur égarée par un vain fantôme de gloire, m'attendriraient en

1. Son père avait défendu de combattre sans son ordre.
2. A Rome, le père avait droit de vie et de mort sur son fils.

ta faveur[1]; mais puisqu'il faut, ou que ta mort sanctionne les arrêts des consuls, ou que ton impunité les anéantisse à jamais, toi-même, si tu es de mon sang, tu ne refuseras pas de restaurer par ton supplice la discipline militaire que ta faute a compromise. Va, licteur, attache-le au poteau[2]. »

A cet ordre si atroce, tous demeurèrent comme anéantis : il semblait que chacun eût la hache sur soi ; on resta immobile, plus par crainte que par respect. Aussi, sortant enfin de sa stupeur et de son morne silence, la foule eut à peine vu cette tête tomber et le sang jaillir, que les plaintes et les cris éclatèrent librement, et qu'on ne ménagea au consul ni les reproches ni les imprécations. Le corps du jeune homme fut couvert des dépouilles qu'il rapportait, et, avec tout l'appareil qui se pouvait déployer à l'armée, on le brûla sur un bûcher élevé hors du camp. La sentence de Manlius ne devait pas seulement effrayer ceux qui en furent témoins; elle a laissé encore un douloureux souvenir à la postérité[3].

(Liv. VIII, ch. VII. Trad. Gaucher.)

LE PASSAGE DES ALPES PAR ANNIBAL[4]

La Durance passée[5], Annibal parvint jusqu'aux Alpes, marchant presque toujours en plaine, sans être inquiété par les Gaulois qui habitent ce pays. En présence des Alpes, bien que les esprits fussent déjà prévenus par la renommée qui exagère toujours les proportions de l'inconnu, quand on vit de près la hauteur de ces montagnes, les neiges qui se confondaient avec le ciel, de misérables huttes suspendues aux rochers, le bétail et les chevaux engourdis par le froid, des hommes sauvages et velus, tous les êtres et tous les objets

1. En s'associant ainsi au malheur qui va frapper son fils, il fait une concession à la tendresse paternelle.
2. Discours tranchant comme un coup de hache.
3. Ce drame, embelli par Tite-Live, se serait passé dans la guerre des Gaulois, selon Denys (VIII, 79).
4. Annibal, parti de Carthagène, franchit les Pyrénées, parcourut le midi de la Gaule, et arriva au pied des Alpes, qu'il traversa en quinze jours, probablement par le petit Saint-Bernard et les sources de l'Isère (555 de Rome).
5. La Durance prend sa source dans les Alpes cottiennes, et se jette dans le Rhône, au-dessous d'Avignon.

hérissés de givre et de glace, enfin un tableau dont la plume ne saurait peindre l'horreur, l'armée sentit renaître son effroi[1].

A peine essaye-t-on de gravir les premières pentes, qu'on aperçoit des montagnards postés sur les saillies des rochers à pic. Annibal fait halte aussitôt, et envoie des Gaulois reconnaître les lieux. Apprenant que le passage est impossible sur ce point, il place son camp au milieu des rochers et des précipices, dans la vallée la plus étendue qu'il peut trouver. Grâce encore à ces Gaulois, dont la langue et les mœurs diffèrent peu de celles des montagnards, et qui ont pu se mêler à leurs entretiens, il apprend que le défilé est gardé le jour seulement, et que, la nuit, chacun retourne dans sa cabane. Dès lors, son plan est fait. De grand matin, il s'avance au pied des hauteurs, comme s'il voulait profiter de la journée pour se frayer par force et ouvertement un passage. Le jour est ainsi employé à simuler un projet qui trompe sur le véritable, et l'on se retranche dans le lieu où l'on s'est arrêté. Dès qu'il s'aperçoit que les montagnards ont quitté les hauteurs et que les postes ne sont plus gardés, il allume un grand nombre de feux pour faire croire à la présence en ce lieu de bien plus d'hommes qu'il n'en va rester. Laissant, en effet, les bagages, la cavalerie et la plus grande partie de l'infanterie, il part avec un corps de troupes légères formé de ses plus vaillants soldats, franchit à la hâte les défilés, et vient s'établir sur les hauteurs qu'occupait tout à l'heure l'ennemi.

Au point du jour, on lève le camp, et le reste de l'armée se met en marche. Déjà les montagnards, au signal donné, couraient de leurs forts aux postes accoutumés, quand tout à coup, au-dessus de leurs têtes, ils voient les Carthaginois maîtres des rochers qu'ils occupaient eux-mêmes la veille : en même temps, le reste des ennemis s'avance par le chemin frayé. Ce double spectacle, qui frappe

1. « Il ne décrit les circonstances physiques que pour expliquer les émotions morales. Polybe ne peint ni l'âme ni le corps. Le passage des Alpes n'est pour lui qu'une ascension. Tite-Live suit les sentiments des soldats et marche avec eux. » *M. Taine.*

leurs yeux et leurs esprits, les tient quelque temps immobiles : mais bientôt, ils remarquent l'embarras des troupes dans ce défilé, le désordre qui résulte de la confusion générale et surtout de l'épouvante des chevaux : ils se disent qu'il suffit du moindre surcroît de terreur pour que c'en soit fait de l'ennemi. Ils s'élancent donc de rocher en rocher, accoutumés qu'ils sont aux pentes les plus difficiles et les plus escarpées. Les Carthaginois sont ainsi arrêtés, et par l'ennemi, et par les difficultés du terrain. Il leur faut même soutenir une lutte plus vive contre leurs compagnons que contre les montagnards, chacun voulant échapper le premier au péril. Les chevaux surtout causaient des désastres. Épouvantés des cris confus, que rendait plus terribles encore l'écho des bois et des vallées, ils se cabraient, et, s'ils venaient à être frappés ou blessés, rien ne les retenait plus; ils renversaient de tous côtés les hommes et les bagages. Comme le défilé était bordé par deux précipices escarpés, plusieurs hommes furent ainsi jetés au fond de l'abîme avec leurs armes : quand les chevaux y tombaient avec leur charge, on eût dit qu'une montagne s'écroulait. C'était un affreux spectacle, et pourtant Annibal resta quelque temps immobile avec son détachement, de peur d'ajouter encore à la confusion et au tumulte. Mais, quand il vit que ses troupes étaient coupées, qu'il allait perdre ses bagages, question de vie ou de mort pour son armée, il s'élança des hauteurs où il était, et tomba sur l'ennemi, qu'il culbuta, non sans causer un nouveau désordre parmi les siens. Toutefois, ce trouble fut apaisé en un instant, dès qu'on vit le chemin dégagé par la fuite des montagnards. Tous défilèrent aussitôt, tranquillement, et presque en silence. Annibal s'empara ensuite d'un fort, chef-lieu de cette contrée, et de toutes les bourgades environnantes : avec le blé et le bétail qu'il y prit, il nourrit son armée pendant trois jours. Comme ni les montagnards, consternés tout d'abord par cette défaite, ni les lieux même n'opposaient de grands obstacles, on fit quelque chemin pendant ces trois jours.

On arriva ensuite chez une peuplade fort nombreuse

pour un pays de montagnes. Annibal faillit y périr, non dans une guerre ouverte, mais par ses propres armes, par la perfidie et les embûches. Une ambassade des chefs les plus âgés se rend près de lui : « Le malheur des autres, disent-ils, leur a été une utile leçon d'éprouver l'amitié plutôt que la force des Carthaginois. Ils obéiront donc à tous les ordres. Ils offrent des vivres, des guides, des otages garants de leurs promesses. » Annibal, sans les croire aveuglément, sans les repousser non plus, de crainte de s'en faire des ennemis déclarés, leur répond d'un ton bienveillant. Il accepte les otages, use des vivres qu'on a déposés sur la route, suit leurs guides, mais sans permettre à son armée de marcher en désordre, comme on fait en pays ami. Au premier rang s'avançaient les éléphants et les chevaux; il conduisait l'arrière-garde avec l'élite de l'infanterie, promenant tout à l'entour des regards inquiets et scrutateurs. On était entré dans un étroit chemin, dominé d'un côté par la cime d'une montagne : tout à coup, les barbares sortent de leur embuscade; devant, derrière, de près, de loin, ils harcèlent les Carthaginois, et font rouler sur eux d'énormes blocs de rochers. C'est sur les derrières que l'attaque fut le plus formidable. Heureusement, l'infanterie fit volte-face : sans cela, si l'arrière-garde n'avait pas été bien appuyée, il était inévitable que l'armée essuyât de grosses pertes dans ces gorges. Même ainsi défendue, elle courut le plus grand danger, et faillit être anéantie. En effet, pendant qu'Annibal hésitait à engager son infanterie dans le défilé (car elle n'avait rien derrière elle pour la soutenir comme elle soutenait elle-même la cavalerie), les montagnards, accourant sur le flanc de l'armée, la coupèrent et s'emparèrent du chemin : Annibal passa une nuit entière séparé de sa cavalerie et de ses bagages.

Le lendemain, les agressions des barbares s'étaient déjà ralenties : les troupes se rejoignent, et l'on franchit le défilé, non sans faire des pertes, mais de chevaux plutôt que d'hommes. Dès lors, les montagnards ne se montrèrent plus en si grand nombre. Ils venaient fondre, en brigands plutôt qu'en ennemis, tantôt sur la tête,

tantôt sur la queue de l'armée, selon la nature des lieux, selon qu'ils pensaient surprendre les détachements avancés ou les traînards. Sur ces pentes étroites et rapides, les éléphants retardaient beaucoup la marche ; mais derrière eux on était à couvert de l'ennemi, qui craignait d'approcher de ces animaux inconnus. Le neuvième jour, l'armée atteignit le sommet des Alpes, après avoir franchi bien des passages impraticables et être revenue souvent sur ses pas, soit qu'on eût été trompé par les guides, soit que, se défiant d'eux, et par de fausses conjectures, on se fût engagé dans des vallons sans issue. Annibal s'arrêta deux jours sur ces hauteurs pour donner un peu de relâche aux soldats excédés après tant de fatigues et de combats. Quelques bêtes de somme, qui avaient roulé des rochers, rejoignirent le camp en suivant les traces de l'armée. Les esprits étaient déjà accablés par ces longues souffrances : la neige, qui tomba au moment du coucher des Pléiades, mit le comble à la consternation. Quand on reprit la marche, au point du jour, la neige couvrait tout. L'armée s'avançait lentement; la fatigue et le découragement se lisaient sur tous les visages. Alors Annibal, prenant les devants, arrive à une sorte de promontoire d'où la vue s'étend au loin en tous sens, fait faire halte, et, de là, montre aux soldats l'Italie et les plaines baignées par le Pô, au pied même des Alpes. « En ce moment, dit-il, nous escaladons les remparts de l'Italie et même de Rome[1]; le reste du chemin sera uni et facile. Un combat, deux au plus, et nous sommes maîtres de la capitale, du boulevard de l'Italie. » L'armée continua sa marche; l'ennemi ne l'inquiétait plus que par des vols sans importance, quand l'occasion s'en présentait. Toutefois, la descente fut bien plus difficile encore que l'ascension; car la pente des Alpes, moins longue du côté de l'Italie, est par cela même plus raide. Le chemin presque tout entier était à pic, étroit, glissant; nul moyen d'éviter une chute; et, pour peu que le pied glissât, on ne pouvait

1. Polybe dit simplement : « Les Alpes ont la disposition d'une citadelle de l'Italie. » Tite-Live fait agir et parler Annibal. Telle est la différence d'un géographe et d'un orateur.

s'arrêter après être tombé; hommes et chevaux allaient rouler les uns sur les autres.

On vint ensuite à une roche beaucoup plus étroite, et tellement à pic que le soldat, même sans armes et sans bagages, tâtonnant, se retenant avec les mains aux broussailles et aux plantes qui croissaient à l'entour, avait peine à descendre. Cet endroit, déjà escarpé par lui-même, avait été transformé en un précipice de mille pieds environ par un éboulement récent. Les cavaliers s'arrêtent donc, ne trouvant plus de chemin. Annibal demande ce qui entrave la marche : on lui répond que c'est une roche infranchissable[1]. Il vient s'assurer du fait. Un seul parti lui semble alors possible : faire un détour aussi long qu'il le faudra, et passer par des lieux non frayés que n'a jamais foulés le pied de l'homme. Mais ce moyen est bientôt reconnu impraticable. Comme l'ancienne neige durcie était recouverte par une nouvelle couche de médiocre épaisseur, le pied posait encore assez solidement sur cette neige molle et peu profonde ; mais, quand elle fut fondue sous les pas de tant d'hommes et de chevaux, on marcha sur la première glace et sur l'humide verglas, formé par la neige fondante. Ce fut alors une lutte terrible, et contre la glace glissante, où l'on ne pouvait assurer ses pas, et contre la pente du rocher, où le pied manquait à chaque instant. Vainement essayait-on de se relever à l'aide des genoux et des mains; genoux et mains glissaient de même, et l'on retombait encore. Nulle part une souche, une racine, où la main pût s'accrocher, et le pied se retenir : on ne pouvait que rouler sur cette glace unie et dans cette neige fondue. Quelquefois, les bêtes de somme pénétraient jusqu'à la neige inférieure; elles glissaient, et, dans leurs violents efforts pour se retirer, leur sabot brisait la glace : alors, comme prises au piège, elles restaient souvent engagées dans cette neige durcie et gelée profondément.

Enfin, après bien d'inutiles fatigues pour les hommes et pour les chevaux, on se résigna à camper sur le sommet :

1. Cette halte, cet étonnement, ce dialogue ne sont pas dans Polybe. Aussi est-il bien froid, en comparaison de Tite-Live qui anime son récit par des traits dramatiques et pittoresques.

encore eut-on beaucoup de peine à le déblayer, tant il fallait creuser dans la neige, tant il y en avait à enlever. On travailla ensuite à rendre praticable la roche qui seule pouvait donner passage. Forcés de la tailler, les soldats abattirent tout autour des arbres énormes qu'ils dépouillèrent de leurs branches, et dont ils firent un immense bûcher. Le feu y est mis, sous un vent violent très propre à exciter la flamme; du vinaigre est versé sur la pierre brûlante, afin de la dissoudre[1]. Lorsque le feu l'a calcinée, on l'ouvre avec le fer ; la pente est adoucie par de légères courbures, en sorte que les chevaux et les éléphants même peuvent descendre. On avait passé quatre jours autour de ce rocher; les chevaux étaient à demi morts de faim: car ces hauteurs sont presque entièrement nues, et le peu d'herbe qui s'y trouve est caché par la neige. Les parties basses ont des vallons, des collines exposées au soleil, des ruisseaux le long des bois; c'est une nature plus digne d'être habitée par l'homme. On y laissa paître les chevaux, et l'on accorda trois jours de repos aux soldats épuisés par le travail qu'avait exigé le rocher. Enfin, on descendit dans la plaine où tout était moins rude, et la contrée, et le naturel des habitants.

(Liv. XXI, ch. XXXIII. Trad. Gaucher.)

MORT DE PAUL ÉMILE A CANNES[2]

Paul Emile, quoique blessé grièvement, dès le début de l'action, d'un coup de fronde, n'en marche pas moins contre Annibal, à plusieurs reprises, au fort de la mêlée. Il rétablit le combat de divers côtés, sous la protection de la cavalerie romaine, qui finit par mettre pied à terre, en voyant que le consul n'a plus même la force de diriger son cheval. Comme

1. Polybe et Plutarque ne disent pas un mot de ce vinaigre. Appien en parle comme Tite-Live. Juvénal y fait allusion. Un critique fait observer qu'il entrait du vinaigre dans la boisson des soldats carthaginois.

2. Le commandement de l'armée se trouvait partagé entre les deux consuls Térentius Varron, dont l'imprudence fut cause d'un désastre, et Paul Emile, qui ne réussit pas à contenir les témérités de son collègue (537 de Rome).

quelqu'un annonçait à Annibal l'ordre donné par le consul à ses cavaliers, il fit, dit-on, cette réponse : « *Autant valait me les livrer garrottés!* »

Ces cavaliers, combattant à pied, contre les ennemis déjà sûrs de la victoire, eurent le sort qu'ils devaient avoir. Comme ils aimaient mieux mourir à leur place que de fuir, les vainqueurs, irrités de se voir arrêtés par eux, massacraient ceux qu'ils ne pouvaient faire reculer. Les derniers survivants furent pourtant contraints de céder, épuisés qu'ils étaient par la fatigue et les blessures. Ils se dispersèrent de tous côtés. Ceux qui le pouvaient rejoignaient leurs chevaux pour s'enfuir. Le tribun des soldats Cn. Lentulus, passant à cheval, aperçut assis sur une pierre le consul tout couvert de sang : « Paul Émile, lui dit-il, vous que les Dieux doivent protéger, comme seul innocent de la faute et du malheur de cette journée, montez sur ce cheval : tandis qu'il vous reste encore quelques forces, je puis vous prendre auprès de moi, et vous défendre. Ne rendez point ce jour à jamais néfaste par la mort d'un consul ; c'est déjà, sans cela, bien assez de larmes et de deuil ! » Le consul lui répondit : « C'est noble à vous de parler ainsi, Lentulus; mais prenez garde de perdre, par une vaine compassion, le peu de temps qui vous reste pour échapper à l'ennemi. Allez, recommandez au sénat, publiquement, de mettre Rome en état de défense et de garnir les remparts avant l'arrivée de l'ennemi vainqueur ; dites en particulier à Q. Fabius que Paul Émile a vécu, et qu'il meurt fidèle à ses leçons[1]. Maintenant, laissez-moi expirer au milieu des cadavres de mes soldats ; je ne veux pas être une seconde fois accusé au sortir du consulat, ou me faire l'accusateur de mon collègue, et prouver mon innocence en attaquant son honneur[2]. » Il parlait encore, quand il fut écrasé sous les pieds des Romains qui s'en-

1. On sait que la tactique de Fabius Cunctator était la temporisation.

2. Il avait été consul avec Livius Salinator, en 220 av. J.-C.; et, après avoir conquis l'Illyrie, il était rentré à Rome en triomphe. Au sortir de sa charge, il fut mis en accusation avec son collègue, pour avoir inégalement partagé entre les soldats le butin fait en Illyrie.

fuyaient, puis par l'ennemi, qui l'accabla de traits sans reconnaître qui il était.

(Liv. XXII, ch. XLIX. Trad. Gaucher.)

PACUVIUS ET PÉROLLA [1]

Annibal était descendu chez Sténius et Pacuvius, tous deux des Ninnius Céler, famille illustre et opulente. Pacuvius Calavius, chef du parti qui avait entraîné Capoue vers les Carthaginois, y vint présenter à Annibal son fils Pérolla, après l'avoir arraché non sans peine des côtés de Décius[2]. Ce jeune homme, en effet, s'était opiniâtrément joint à Décius pour défendre l'alliance de Rome et repousser celle de Carthage, sans que l'entraînement de la ville vers Annibal ni la déférence pour son père pussent le faire dévier. Pacuvius fléchit en faveur de son fils la colère d'Annibal, plus par des supplications que par une justification : cédant aux prières et aux larmes du père, Annibal alla même jusqu'à inviter le fils avec lui à sa table. A ce repas, cependant, aucun Campanien, sauf les hôtes, et Jubellius Tauria, guerrier renommé. Il était encore jour quand commença le souper qui ne se ressentait, ni de la frugalité carthaginoise, ni de la discipline militaire[3]. C'était un festin, tel qu'il devait être dans une ville et dans une maison opulente ; on y épuisa tous les raffinements de la volupté. Seul le fils de Calavius, Pérolla, ne put être tiré de sa sombre préoccupation, malgré les instances des maîtres de la maison, et même d'Annibal. Il s'excusait en alléguant une indisposition, quand son père même lui demandait la cause de son trouble. Vers le coucher du soleil, le jeune homme suit son père qui sortait de table, et, quand ils sont seuls à l'écart, dans un jardin, sur les derrières de la maison : « Mon père, dit-il, je te fais part d'un projet

1. Capoue venait d'être livrée à Annibal par les intrigues de Pacuvius. Son fils, le jeune Pérolla, n'en resta pas moins fidèle aux Romains, et conçut le projet d'assassiner Annibal, pour mériter le pardon de Rome (537).

2. Il s'agit de Décius Magius, chef du parti romain.

3. A Rome, on ne se mettait pas à table avant la nuit : c'eût été un scandale.

qui peut, et nous faire pardonner par Rome notre crime d'être passés à Annibal, et même nous élever à un degré de dignité ou de faveur auquel nous n'avions pas encore atteint. » Comme le père étonné lui demande quel est ce projet, il rejette sa toge sur son épaule, et lui montre un glaive à son côté : « Dans un instant, dit-il, je vais sceller du sang d'Annibal notre alliance avec Rome. J'ai voulu t'avertir afin que tu t'éloignes, si tu aimes mieux ne pas être témoin de ce qui va se passer. »

En voyant cette arme, en entendant ce langage, le vieillard éperdu, comme s'il assistait déjà à la scène du meurtre, s'écrie : « O mon fils, par tous les droits sacrés qui unissent les fils aux pères, je t'en prie et je t'en conjure, n'afflige pas mes yeux paternels de la vue de ton crime et de ton supplice ! Il n'y a que quelques heures, nous jurions en prenant à témoin tous les Dieux, la main dans la main d'Annibal, une fidélité inviolable : et ce bras lié par le serment, au sortir d'un festin, nous l'armerions aussitôt contre lui ! Tu te lèves d'une table hospitalière, où tu as été admis seul avec deux autres Campaniens, et c'est pour souiller cette table du sang de ton hôte ! J'ai pu fléchir Annibal en faveur de mon fils, et je ne pourrais fléchir mon fils en faveur d'Annibal ! — Mais soit ! Qu'il n'y ait pour toi ni liens sacrés, ni bonne foi, ni piété, ni religion ; ne recule devant aucun crime : mais à la condition que le crime n'entraîne pas notre perte. Seul, tu veux attaquer Annibal ! Quoi ! quand il est ainsi entouré d'hommes libres et d'esclaves ? Quand tous les yeux sont dirigés sur lui ? Tous ces bras s'engourdiront-ils lorsque tu commettras ton sacrilège insensé ? Le regard même d'Annibal, qui effraye des armées entières, qui épouvante le peuple romain, crois-tu pouvoir le soutenir[1] ? et, si les autres secours lui manquent, quand je ferai à Annibal un rempart de mon corps, oseras-tu frapper ton père ? Oui, il faut me percer la poitrine, avant de l'atteindre et de le

1. « J'ai un nom, dit Sylla, et il me suffit pour ma sûreté et celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises ; et il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire, et son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomène et Signion. »
(Montesquieu.)

percer lui-même. Laisse-toi fléchir ici, plutôt que de te faire vaincre là-bas ! Que mes prières aient sur toi l'influence qu'elles ont eue aujourd'hui pour toi-même ! » Voyant des larmes dans les yeux du jeune homme, Pacuvius le prend dans ses bras, le serre, le presse étroitement, et ne cesse de le conjurer qu'après avoir obtenu qu'il jette son arme, et qu'il jure de renoncer à son dessein. Alors, le jeune homme : « Eh bien ! l'amour que je dois à ma patrie, je le sacrifierai à mon père. Mais c'est toi que je plains, toi qui seras responsable du crime d'avoir trois fois trahi ton pays : d'abord en nous faisant abandonner Rome ; puis, en conseillant la paix avec Annibal ; enfin aujourd'hui, en t'opposant à ce que je rende Capoue aux Romains. Reçois donc, ô ma patrie, ce fer que j'avais pris pour te sauver en pénétrant dans le fort qu'occupent nos ennemis[1] ; reçois ce fer que mon père m'arrache des mains. » Il dit, et jette son glaive sur la voie publique par-dessus les murs du jardin ; puis, pour ne laisser rien soupçonner, il rentre lui-même dans la salle du festin.

(Liv. XXIII, ch. VIII, 73. Trad. Gaucher.)

ANNIBAL QUITTE L'ITALIE[2]

Ce fut avec des grincements de dents, des murmures, des gémissements et presque des larmes qu'Annibal reçut, dit-on, l'ordre de partir. Quand les députés de Carthage eurent parlé : « Ce ne sont plus, dit-il, des voies détournées : voici qu'ils me rappellent ouvertement, ceux qui me rappelaient depuis longtemps déjà, en s'opposant à tout envoi de forces ou d'argent[3]. Ainsi donc, Annibal est vaincu, non par le peuple romain, tant de fois battu et mis en déroute, mais par la malveillance et la jalousie du sénat carthaginois.

1. C'est la maison où se trouve Annibal. — Il y a là un mouvement analogue à celui de don Diègue (*le Cid*) :

. . . . . « Fer jadis tant à craindre,
Va, quitte désormais le dernier des humains.... »

2. Ce fut en 560 qu'Annibal quitta l'Italie pour aller défendre Carthage contre Scipion.
3. Allusion à la faction d'Hannon et à son mauvais vouloir.

Mon retour si honteux, Scipion n'en sera ni si heureux ni si fier qu'Hannon, lui qui, ne trouvant pas d'autre moyen d'accabler notre famille, l'écrase sous les ruines de Carthage. »

Il avait du reste pressenti cet ordre, et préparé d'avance ses vaisseaux. Rarement exilé s'éloigna de sa patrie[1] avec autant de chagrin qu'Annibal d'une terre ennemie. A plusieurs reprises, il retourna les yeux vers les rivages de l'Italie, accusant les Dieux et les hommes, et se maudissant lui-même, dans son regret de n'avoir pas conduit des plaines de Cannes à Rome ses soldats encore teints de sang. « Scipion avait osé marcher contre Carthage : consul, il n'avait pas voulu voir ses ennemis, les Carthaginois, en Italie ; et lui, après avoir massacré cent mille soldats à Trasimène et à Cannes, il avait usé ses forces devant Casilinum, Cumes et Nole[2] ! » Ce n'est qu'en faisant ces récriminations et ces plaintes qu'il se laissa arracher à sa longue possession de l'Italie.

(Liv. XXX, ch. xx, 70. Trad. Gaucher.)

SCIPION ACCUSÉ PAR LE TRIBUN PETILIUS[3]

Le jour marqué, les tribuns étaient aux rostres dès le matin. L'accusé, quand son nom fut appelé, s'avança avec un grand cortège d'amis et de clients, traversa l'assemblée, monta aux rostres; et là, quand le silence fut établi : « Tribuns du peuple, et vous, Romains, dit-il, c'est à pareil jour que j'ai livré bataille en Afrique aux Carthaginois, et que j'ai remporté la victoire[4] sur Annibal. Aussi, comme il est juste de surseoir aujourd'hui aux procès et à tous débats, je vais de ce pas au Capitole saluer Jupiter très grand et très bon, Junon, Minerve, et tous les dieux qui protègent le Capitole et la citadelle ; je veux les remercier de m'avoir donné, ce

1. L'Italie était devenue pour lui, par ses victoires, une seconde patrie.
2. Petites villes de Campanie.
3. Par son humeur hautaine, Scipion s'était fait beaucoup d'ennemis parmi peuple. Il fut accusé par les deux tribuns Petilius, au retour de la guerre contre Antiochus (556 de Rome).
4. La bataille de Zama, à laquelle il fait allusion, avait eu lieu quatorze ans auparavant.

jour-là, et dans bien d'autres circonstances, la pensée et la force de rendre un grand service à la patrie. Que ceux d'entre vous qui le peuvent, Romains, viennent avec moi prier les Dieux de leur assurer des chefs qui me ressemblent. Oui, si depuis l'âge de dix-sept ans[1] jusqu'à ma vieillesse, vous m'avez donné tant de titres en devançant les années, c'est que mes services avaient devancé ces titres. » A ces mots, il monta des rostres au Capitole. L'assemblée entière, le suivant, y monta avec lui. Tel fut l'entraînement que greffiers et licteurs même abandonnèrent les tribuns réduits à rester seuls avec leurs esclaves et le héraut chargé d'appeler l'accusé du haut des rostres. Scipion ne se contenta pas de monter au Capitole; il entra dans tous les temples de la ville, toujours suivi du peuple Romain. La faveur publique et ce témoignage d'estime pour une grandeur incontestable rendirent cette journée plus glorieuse pour Scipion que celle où il était rentré dans Rome en triomphateur, après avoir vaincu le roi Syphax[2] et les Carthaginois.

Ce fut le dernier beau jour de Scipion. Prévoyant que la haine des tribuns lui susciterait mille difficultés, il se retira à Literne[3], avant l'époque de l'ajournement, bien déterminé à ne pas venir plaider sa cause. Il avait un trop grand cœur, trop de fierté, et il était habitué à une fortune trop haute pour descendre au rôle d'accusé.

(Liv. XXXVIII, ch. II, 70. Trad. Gaucher.)

PORTRAIT DE CATON [4]

Ce grand homme avait une telle activité d'esprit et une telle force d'âme qu'en toute condition que le sort l'eût fait naître, il ne pouvait manquer d'être l'artisan de sa fortune. Qualités de l'homme privé, qualités de l'homme

1. A dix-sept ans, il commandait un escadron de cavalerie à la bataille du Tésin, où il sauva la vie à son père.
2. Roi de Numidie, allié de Carthage, vaincu et pris à Cirta par Massinissa.
3. Petite ville de la Campanie, au sud-ouest de Capoue.
4. M. Porcius Caton, le Censeur, naquit à Tusculum l'an 234 av. J.-C. Il mourut en 149. De ses écrits il ne reste guère que son *Traité de l'agriculture*.

public ; science des affaires civiles, science de l'économie rurale, il avait tout. Les uns parviennent au faîte des honneurs par la science du droit, les autres par l'éloquence, ceux-là par la gloire militaire : le génie flexible de Caton se prêtait à tout ; si bien qu'on l'eût dit né exclusivement pour ce qu'il faisait. A la guerre, soldat plein de bravoure, il se signala dans beaucoup de combats célèbres[1] ; parvenu au commandement, il se montra général consommé. Pendant la paix, c'est un profond jurisconsulte, un puissant orateur[2] ; et non pas de ceux dont l'éloquence brille pendant leur vie, sans qu'il en reste ensuite aucun monument : la sienne vit et respire encore, consacrée par des écrits de tout genre[3]. Il nous a laissé nombre de plaidoyers pour lui ou pour d'autres, et nombre d'accusations. Il fatigua ses adversaires, non seulement en attaquant, mais aussi en se défendant. En butte à bien des rivalités, il ne ménagea pas ses rivaux, et il serait difficile de dire si c'est la noblesse qui l'a plus inquiété, ou lui qui a plus tourmenté la noblesse[4]. On ne peut nier qu'il ne fût âpre de caractère, acerbe de langage, et quelquefois d'une liberté voisine de la violence : mais, en revanche, les passions n'eurent aucune prise sur son âme[5], et sa probité austère dédaigna la faveur comme les richesses. Économe, infatigable, aimant le péril, on eût dit que son âme et son corps étaient de fer. La vieillesse même, qui use tout, ne put le briser. A quatre-vingt-six ans, cité en justice, il plaida sa cause lui-même et écrivit son plaidoyer ; à quatre-vingt-dix ans, il cita devant le peuple Servilius Galba[6].

(Liv. XXXIX, ch. XL, 70. Trad. Gaucher.)

1. En Sardaigne, en Espagne, en Grèce.

2. Dans son éloquence, il y a une ironie caustique cachée sous une feinte bonhomie.

3. Tite-Live ne l'a fait parler que dans l'affaire de la loi Oppia, contre le luxe des femmes. L'original de ce discours était alors perdu.

4. La noblesse le traitait comme un homme nouveau.

5. Il fut pourtant économe jusqu'à l'avarice et la cruauté. Il pratiqua l'usure.

6. Caton l'accusa de brigandages en Espagne. Son défenseur fit voir au peuple les cicatrices qui sillonnaient la poitrine de son client, et il fut absous.

MORT D'ANNIBAL[1]

Après le premier entretien avec Flamininus[2], Prusias envoya des soldats investir la demeure d'Annibal. Celui-ci avait depuis longtemps pressenti ce dénouement; il connaissait trop la haine implacable de Rome, et ne se fiait pas à la parole des rois. Il avait d'ailleurs éprouvé l'inconstance de Prusias, et l'arrivée de Flamininus lui parut le signal de sa mort. Entouré de périls, et voulant se ménager un chemin toujours ouvert à la fuite, il avait pratiqué dans sa demeure sept issues, dont quelques-unes secrètes afin qu'on n'y pût mettre des gardes. Mais l'ombrageuse tyrannie des rois parvient toujours à savoir ce qu'elle a intérêt à connaître. Tous les abords de la maison furent si étroitement cernés que toute évasion devenait impossible. Annibal, apprenant que les satellites du roi étaient parvenus dans le vestibule, essaya de fuir par une porte dérobée qu'il croyait ignorée de tous; mais il s'aperçut aussitôt qu'elle était gardée par des sentinelles, et de même toutes les autres issues. Alors, il demanda du poison qu'il tenait en réserve pour une semblable circonstance. « Délivrons, dit-il, les Romains de cette inquiétude, puisqu'il leur semble long d'attendre la mort d'un vieillard! Triste et peu mémorable victoire pour Flamininus, que celle qu'il remporte sur un ennemi désarmé et trahi! Ce jour prouvera combien les mœurs des Romains ont dégénéré. Leurs pères, menacés par Pyrrhus, qui avait les armes à la main et couvrait l'Italie de ses armées, l'avertirent de se tenir en garde contre le poison[3]; eux, ils ont envoyé un consulaire en ambassade pour engager Prusias à se défaire de son hôte par un crime. » Ensuite, ayant prononcé des imprécations contre Prusias, et invoqué les dieux vengeurs de l'hospitalité trahie, il but le poison. Ainsi finit Annibal.

(Liv. XXXIX, ch. LI. Trad. Gaucher.)

1. Après la défaite d'Antiochus, Annibal s'était réfugié à la cour de Prusias, roi de Bithynie.

2. Fils du Flamininus vaincu à Trasimène.

3. Les Romains avaient renvoyé à Pyrrhus un médecin qui était venu leur proposer d'empoisonner son maître.

SÉNÈQUE

4-65 après Jésus-Christ)

L'Espagnol. Le fils d'un rhéteur. Un philosophe. Un néophyte fervent. Disgrâce et faveur. — Né en Espagne, à Cordoue, dans une famille équestre, Lucius Annæus Seneca eut pour principal maître son père, qui tenait à Rome une célèbre école de rhétorique. L'empreinte de cette éducation première ne s'effaça jamais. On le destinait à l'éloquence; mais ses préférences le portèrent vers la philosophie, qui dès l'abord le captiva par un invincible attrait. Disciple du pythagoricien Sotion, il subit si impérieusement le charme de sa doctrine que, pendant toute une année, il s'abstint de la chair des animaux. Puis, après avoir entendu le stoïcien Attale, le néophyte se soumit avec ferveur aux plus strictes privations[1]. Son talent oratoire l'avait désigné aux bonnes grâces de Tibère; mais, après avoir exercé la questure, il abandonna les honneurs pour suivre un de ses oncles en Egypte, où il s'initia, dit-on, aux dogmes du judaïsme[2]. Après ce voyage qu'il poussa jusqu'à l'Inde, il revint au barreau, et ses plaidoiries furent si brillantes que, par jalousie, Caligula voulut le faire périr. Mais il dut son salut à sa complexion chétive. « Il va mourir de phtisie, dit une favorite; à quoi bon le tuer? » Et la cruauté d'un fou l'épargna.

Coupable d'avoir du talent, de faire du bruit, d'être écouté quand il parlait, d'être lu quand il écrivait, il ne manqua pas de susciter

1. « A partir de ce jour, dit-il, je renonçai pour jamais aux huîtres, aux champignons, aux parfums : je cessai de boire du vin. »

2. C'est ce que témoignent des écrits qui font de Sénèque un ancêtre des égyptologues.

aussi les ombrages de Claude, qui le relégua en Corse. Il supporta ce malheur avec une fermeté qu'attestent les accents virils et touchants de la lettre adressée à sa mère, sous le titre de *Consolation à Helvie*. Huit ans après, il rentra dans Rome, rappelé par Agrippine, qui crut servir ses projets ambitieux en nommant gouverneur de son fils un homme de si grande réputation.

Passant ainsi, brusquement, de l'exil au pouvoir, le proscrit de la veille se trouva tout à coup ministre de Néron : épreuve périlleuse qui ne l'empêcha pas de philosopher encore, non plus dans le cabinet et avec des livres, mais en plein jour, parmi les soucis d'une responsabilité sur laquelle étaient fixés les regards du monde.

Sa vie privée. Sa vie publique. Périls d'une situation fausse. — Si sa vie privée le montre tempérant, humain, soucieux de s'amender et de purifier son âme de toute passion, il faut bien reconnaître que sa vie publique ne fut point exempte de reproche. Il semble du moins que la destinée ait pris dès lors un malin plaisir à déconcerter ou à désarmer celui qui voulait mériter le nom de sage dans ce poste redoutable à la vertu la plus sûre d'elle-même.

Précepteur, il eut un instant l'espoir d'élever un prince pour le bonheur de l'Empire. Mais cette illusion ne dura pas. Après deux ans de répit, dont le miracle avait été son œuvre[1], Britannicus mourut, et ce coup d'essai ouvrit les yeux aux plus aveugles. Agrippine elle-même en fut épouvantée[2].

C'était le premier éveil de la bête féroce que Sénèque se flattait d'apprivoiser. Au lendemain d'un tel attentat, son devoir était de fuir une cour scélérate. Mais il se crut enchaîné par la reconnaissance et par un chimérique sentiment de l'honneur. Chef du parti des honnêtes gens qui tremblaient pour l'avenir, il se persuada que le bien de l'État lui commandait de ne pas abandonner un monstre à ses instincts sauvages. Il se condamna donc à une situation fausse qui allait, en dépit de sa prudence, l'exposer à paraître complice d'une tragédie encore plus horrible. Sa conscience finit en effet par s'obscurcir au point de rester silencieuse en face du parricide, et même, le crime une fois accompli, d'en faire devant le sénat l'apologie officielle.

Est-il vrai que ce scandale pèse sur sa mémoire? Tacite l'insinue, et Quintilien l'affirme. Il est du moins certain qu'il expia

1. Trajan disait que les meilleurs empereurs pouvaient y trouver un exemple.

2. Innocent de ce crime, Sénèque ne refusa pas, dit-on, de recevoir en don les dépouilles de la victime : n'y fut-il pas forcé?

cruellement des fautes auxquelles on ne doit pas refuser toute excuse, en des temps aussi néfastes. Forcé de demeurer, malgré lui, au faîte des grandeurs qui lui étaient un supplice, il dut souffrir, sans se plaindre, les angoisses d'une disgrâce qui n'eut pas même la ressource de s'ensevelir dans la retraite; car ce fut en vain qu'il voulut résigner ses honneurs et son opulence. On ne lui permit pas de se faire oublier, et il se vit réduit à la triste nécessité d'attendre de jour en jour son arrêt de mort, sans avoir même la liberté d'un trépas volontaire. Le poison n'ayant pas réussi à le débarrasser de son ancien maître, Néron l'impliqua dans la conjuration de Pison, et lui envoya l'ordre de s'ouvrir les veines. Si le philosophe avait démenti ses principes par des concessions trop complaisantes pour la raison d'État, la constance de son heure dernière attendrit nos rigueurs. La postérité n'ose l'accuser d'imposture, lorsqu'elle l'entend consoler ainsi ses amis en pleurs : « A défaut d'autres trésors, je vous laisse mon seul bien, le plus précieux, l'image de ma vie. » En faisant de tels adieux, un hypocrite aurait-il mérité soit le dévouement conjugal de Pauline qui, jeune encore, voulut mêler son sang à celui d'un vieillard, soit l'estime de Tacite qui le protège de ses sympathies éloquentes ?

Le stoïcien pratique. Le directeur de conscience. Le médecin des âmes. — Non, il ne faut pas voir dans Sénèque un déclamateur ni un fanfaron d'héroïsme, mais un moraliste convaincu dont les faiblesses furent dignes de pitié, et dont les leçons eurent une portée pratique. Au lieu de prendre pour un exercice de style ses éternelles redites sur la fragilité de la fortune, songeons plutôt à ces révolutions de palais et à tant de coups imprévus qui, sous un régime de terreur, livraient en proie à la délation les citoyens les plus considérables par la richesse, le génie ou la vertu. Lorsqu'au milieu de ses villas ce possesseur de trois cents millions de sesterces prêche la doctrine du renoncement, et fait l'apprentissage de la pauvreté[1], il se prémunit d'avance contre les caprices d'un tyran. Quand il professe le mépris de la vie et traite la question du suicide, il nous confie une de ses idées fixes ; et ces méditations ne paraissaient point de vaines tirades à des hommes qui, selon le mot de Sénèque, « avaient alors la tête sous la hache ».

Loin de croire qu'il parlait en l'air, à la façon d'un rhéteur ou

1. Les riches d'alors se ménageaient, dans leurs magnifiques villas, un réduit appelé la *chambre du pauvre*, où ils se retiraient, pour s'habituer aux privations.

d'un sophiste, regardons-le comme un directeur de conscience qui, soucieux de porter secours à des âmes souffrantes, évite les problèmes de pure curiosité, ne s'égare pas en de stériles controverses et va droit au nécessaire. « Quelle honte pour un philosophe, disait-il, de quêter des bravos! Le malade fait-il des compliments au médecin qui l'ampute? Je ne veux pas entendre d'autres cris que ceux de la douleur, quand je m'attaque aux vices. Le beau triomphe de recevoir les éloges de ceux à qui l'on n'en peut donner! » Aussi ne recherche-t-il point les assemblées où des oisifs viennent applaudir un bel-esprit. Ce qu'il lui faut, c'est un cercle de disciples choisis : il les aime jeunes, parce qu'ils n'ont pas eu le temps de s'enraciner dans le mal, et il les prend d'ordinaire parmi les gens du monde[1]; car ces cures délicates exigent la connaissance intime des caractères et des passions. Or, il excelle surtout dans cette science qui ne vient pas des livres, mais de l'expérience.

Lettres à Lucilius. Ses divers traités. La religion officielle et la philosophie. Le plus tolérant des stoïciens. — Telles sont ses Lettres à Lucilius, cet épicurien qu'il se propose de convertir au stoïcisme[2]. Elles nous plaisent par un accent paternel, une onction persuasive, et la clairvoyante sollicitude d'un confident, j'allais dire d'un confesseur qui accommode ses exhortations aux besoins de son pénitent. Cet art de se plier aux convenances d'un patronage philosophique, de modifier les conseils suivant les personnes, de condescendre à toutes circonstances et de parler à chacun selon sa situation : voilà le mérite qui distingue la plupart de ses autres écrits, les traités sur *la Tranquillité, la Brièveté de la vie, la Constance du sage, la Colère, la Clémence, la Providence, le Bonheur*. Ils sont inspirés par un esprit de propagande presque religieuse. On sent bien qu'alors les philosophes formaient une sorte d'église où se distribuait le pain quotidien qui manquait aux indigents dans les sanctuaires du culte officiel.

Aussi son enseignement ne sent-il pas l'école. Il cause à mi-voix. Il a horreur du pédantisme, et ne s'assujettit à aucune méthode. Tous les préceptes y revêtent des formes vivantes. Sans appareil dogmatique, ils courent à l'application de chaque jour; ils s'adressent au mari, au père, au fils, au maître, à l'âge, à la condition, et se font accepter par ces traits vifs qui se rencontrent

1. Ce furent en général des procurateurs impériaux, des administrateurs de l'annone, des gens instruits et intelligents qui s'étaient enrichis dans les charges de finances.
2. Il était procurateur en Sicile.

dans le feu d'un entretien familier. S'il donne à la même idée plusieurs expressions, cette insistance qu'on a critiquée est souvent le scrupule d'un maître qui appuie pour enfoncer la maxime.

Aussi ne lui reprocherons-nous pas d'être trop rigoriste et de nous proposer un idéal inaccessible. Il vaut mieux le considérer comme le plus tolérant des stoïciens. Il est manifeste qu'assoupli par le commerce du monde et surtout de la cour, il transige volontiers avec les nécessités pratiques et ne pousse point la théorie à l'excès. Il fut Romain par ce goût de la mesure et ces instincts de bon sens. Ajoutons que ses propres exemples ne nuisirent pas à son autorité; car il se gardait bien de se donner pour modèle, et prenait le premier sa part des corrections infligées au pécheur. Cette franchise rendait sa parole plus efficace. Saint Augustin n'avait-il pas connu les orages avant de ramener les naufragés au port? De même, Sénèque a souffert des maux qu'il essaye de guérir.

Le style approprié au temps. — Quant à certaines outrances de son style, ne les attribuons pas seulement à la fougue d'une imagination espagnole; elles pourraient bien n'être que la peinture flagrante d'horreurs ou d'extravagances dont le spectacle provoquait les hyperboles de la couleur. Faites la part des défauts qui tiennent à un tempérament ou à la contagion du siècle, et alors vous admirerez ces sentences fortes et concises qui pénètrent l'esprit comme un aiguillon, ces mots rapides et profonds qui sont des cris de la conscience, ces éclairs qui illuminent la raison. En résumé, peu de moralistes ont eu la vue plus nette et plus perçante.

LE CHOIX D'UN DIRECTEUR DE CONSCIENCE [1]

Pour guides faisons choix non de ces gens à grands mots, à la parole rapide et précipitée, torrents de lieux communs qui colportent à huis clos la sagesse [2], mais de ces hommes dont la vie est un enseignement; qui disent ce

1. Élevé par de puissantes amitiés au rang de chevalier, Lucilius, à qui s'adressent ces conseils, n'est point un correspondant imaginaire.

2. Déjà sous la République, les plus grands hommes avaient leur philosophe, qu'ils emmenaient avec eux en voyage, à l'armée, dans les provinces. Sous l'Empire, toutes les belles âmes cherchèrent un refuge dans le stoïcisme. Il leur apprit à bien vivre, à bien mourir. (Voir *Les moralistes latins*, par M. Martha. *Hachette*.)

qu'il faut faire, le prouvent en le faisant, et ne sont jamais pris à commettre ce qu'ils recommandent d'éviter : demande le secours de ces hommes que l'on admire plus à les voir qu'à les entendre. Non que je te défende d'écouter aussi ceux qui ont coutume d'admettre la foule à leurs dissertations, si du moins tout leur but, dès qu'ils se produisent en public, est de se rendre meilleurs en améliorant les autres, et s'ils n'en font point une œuvre d'amour-propre. Est-il en effet rien de plus honteux que la philosophie courant après les acclamations? Le malade songe-t-il à louer l'opérateur qui tranche ses chairs? Aide-le par ton silence, prête-toi à la cure; et, si des cris doivent t'échapper, je n'y veux reconnaître que les gémissements d'une âme dont on sonde les plaies[1].

(Lettre LII. Trad. Baillard.)

UN MÉDECIN DES AMES

A l'égard de nos deux amis[2], deux routes diverses sont à prendre : il y a dans l'un de vicieux penchants à réformer ; dans l'autre, il les faut rompre. J'userai avec celui-ci d'une liberté entière : je ne l'aime pas, si je crains de le heurter. « Comment! vas-tu dire; tenir en tutelle un pupille de quarante ans, y songes-tu! Considère son âge qui n'est plus souple, ni maniable : le repétrir est impossible; on ne façonne que ce qui est tendre. » J'ignore à quel point je réussirai, mais j'aime mieux manquer de succès que de confiance[3]. Ne désespère pas de guérir le malade même qui l'est depuis le plus longtemps, si tu tiens ferme contre tout écart de régime, si tu le forces, malgré mainte répugnance, à faire et à se laisser faire. Quant au premier des deux, il me laisse peu de motifs de confiance, sauf qu'il

1. Dans une société où la religion n'était qu'un formalisme politique, la philosophie devint une morale et une dévotion pratique, surtout chez les Romains.
2. Il s'agit de deux amis de Lucilius. Sénèque les traite comme des malades qu'il faut guérir par des remèdes appropriés à leur caractère.
3. Il aime mieux échouer que de manquer à son devoir.

rougit encore de ses fautes. Il faut entretenir ce reste de pudeur : tant qu'elle survivra dans cette âme, il y aura lieu de bien augurer. Le second, plus endurci, veut plus de ménagements, je crois, de peur qu'il ne vienne à désespérer de lui-même. Or, jamais instants ne furent plus propices que ces intervalles de raison où il a l'air d'un homme guéri. Ces intermittences en ont imposé à d'autres ; moi, je n'en suis pas dupe : je m'attends au retour de la fièvre avec redoublements ; car je sais qu'elle sommeille et qu'elle n'a pas fui. Je donnerai quelques jours à son traitement, j'essayerai si l'on peut ou non faire quelque chose [1].

(Lettre XXV. Trad. Baillard.)

LE VRAI DISCIPLE

Voici un précepte que j'ai retenu d'Attalus [2], lorsque j'assiégeais son école, le premier à m'y rendre et le dernier à la quitter : « Le maître et le disciple, disait-il, doivent avoir un but commun, et vouloir, l'un se rendre utile, l'autre profiter. » Que celui qui vient aux leçons d'un philosophe y recueille chaque fois quelque fruit, et s'en retourne ou plus sage, ou plus près de l'être. Or, il en sera ainsi : car telle est l'influence de la philosophie, que non seulement ses prosélytes, mais tous ceux qui l'approchent, y gagnent. Qui s'expose au soleil brunira son teint, bien qu'il n'y vienne pas pour cela; qui s'arrête et fait longue séance dans la boutique d'un parfumeur emporte avec soi l'odeur du lieu ; de même, au sortir de chez un philosophe, quelque chose de lui nous suit nécessairement et nous profite, tout inattentifs que nous soyons. Pèse bien mes termes : je parle d'inattention, non de répugnance [3].

1. Ne croirait-on pas entendre un docteur qui donne une consultation?

2. Stoïcien dont il suivit les leçons. Je lis dans une des lettres de Sénèque : « Attalus vantait l'usage d'un matelas qui résiste. Tel est encore le mien dans ma vieillesse. L'empreinte du corps n'y paraît pas. »

3. Ici, Sénèque parle un peu comme Bossuet, disant : « Il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se trouvent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs. Qu'on se borne donc à recevoir les leçons utiles, et qu'on s'en remplisse le cœur de manière à convertir le discours en actions. »

« Mais quoi! N'avons-nous pas vu des hommes suivre maintes années un professeur de sagesse, et ne pas prendre la moindre trace de ses doctrines? » Comment ne les aurais-je pas vus? C'étaient les plus persistants, les plus assidus, ceux que j'appelle, moi, non pas disciples, mais piliers d'école. D'autres viennent pour entendre, non pour retenir, comme on va au théâtre chercher le plaisir et amuser son oreille de paroles, de chant ou de drames. Pour la plupart de ces habitués, les leçons du philosophe ne sont qu'un passe-temps d'oisifs. Ils ne songent point à s'y défaire de quelque vice, à y recevoir quelque règle de vie pour redresser leurs mœurs : ils ne veulent que goûter la satisfaction de l'oreille. Quelques-uns pourtant rapportent leurs tablettes; mais, au lieu de choses, ils y notent des mots qu'ils répéteront sans fruit pour les autres, comme ils les entendent sans fruit pour eux-mêmes.

(Lettre CVIII. Trad. Baillard.)

L'EXAMEN DE CONSCIENCE

La journée terminée, retiré dans sa chambre pour le repos de la nuit, Sextius[1] interrogeait son âme : « De quel défaut t'es-tu guérie, aujourd'hui? Quel vice as-tu combattu? En quoi es-tu devenue meilleure? » Quoi de plus beau que cette habitude de faire l'enquête de toute sa journée! Quel sommeil que celui qui succède à cet examen de conscience! Qu'il est calme, profond et libre, lorsque l'âme a reçu sa portion d'éloge ou de blâme, et que, surveillante d'elle-même, elle a, comme un censeur secret, informé sur sa propre conduite! J'exerce cette magistrature, et me cite chaque jour à mon tribunal; quand la lumière a disparu de ma chambre, et que ma femme, qui sait mon usage, respecte mon silence par le sien, je fais, à part moi, l'inspection de toute ma journée, et reviens pour les peser sur mes actes et mes paroles. Je ne me déguise rien, je n'omets rien. Quelle est celle de mes fautes que je craindrais d'envisager, quand je

1. Philosophe romain qui renouvela la doctrine de Pythagore.

puis dire : « Tâche de ne plus faire cela; pour le présent, je te pardonne[1]. »

(*De la Colère*, liv. III, ch. XXVI. Trad. Baillard.)

N'AJOURNEZ PAS LA SAGESSE

Vous vivez comme si vous deviez toujours vivre; jamais il ne vous souvient de votre fragilité. Loin de mesurer la longueur du temps écoulé, vous le laissez perdre comme s'il coulait à pleins bords d'une source intarissable; et peut-être ce jour que vous sacrifiez à tel homme ou à telle affaire est le dernier de vos jours. Vous craignez tout, comme de chétifs mortels; et, comme des Dieux, vous voulez tout avoir[2]. Rien de si ordinaire que d'entendre dire : « A cinquante ans, je quitterai tout pour la retraite; à soixante ans, je prendrai congé des emplois. » Eh! qui donc te garantit que tu dépasseras ce terme? Qui permettra que les choses aillent comme tu les arranges? N'as-tu pas honte de ne te réserver que les restes de ton existence, et de destiner à la raison le seul temps qui ne soit bon à rien? Qu'il est tard de commencer sa vie à l'époque où elle doit finir! Quel fol oubli de la condition mortelle que de remettre à cinquante ou soixante ans les projets de sagesse, que de vouloir entrer dans la carrière à un âge où peu d'hommes ont poussé la leur[3]!

(*De la Brièveté de la vie*, ch. IV. Trad. Baillard.)

AVANTAGES DE LA VIEILLESSE

De quelque côté que je me tourne, tout ce que je vois me démontre que je suis vieux. J'étais allé à ma campagne, près de la ville, et je me plaignais des dépenses qu'entraînait le délabrement de ma maison. Le fermier me répondit qu'il

1. Horace usait de la même pratique. Notons en passant que l'examen de conscience avait été recommandé aussi par Épicure à ses disciples.

2. Ton sort est d'un mortel, et tes vœux sont d'un dieu. (OVIDE.)

3. On croirait entendre un prédicateur chrétien parlant de l'*impénitence finale*. Voir MASSILLON (*Sermon sur la mort*).

n'y avait point négligence de sa part, qu'il faisait tout ce qu'il devait, mais que le bâtiment était vieux. — Ce bâtiment s'est élevé sous ma main! que vais-je devenir, moi, si des murs de mon âge tombent déjà en poudre? — J'étais piqué; je saisis le premier sujet d'exhaler ma mauvaise humeur : « On voit bien, dis-je, que ces platanes sont négligés; ils n'ont plus de feuilles; quelles branches noueuses, rabougries! quels troncs affreux et rongés de mousse! cela n'arriverait pas si l'on prenait soin de les déchausser, de les arroser. » Lui, de jurer par mon bon génie [1] qu'il y fait tout ce qu'on peut y faire, qu'il n'omet aucun soin, mais qu'ils ont un peu d'âge. — Entre nous, c'est moi qui les avais plantés, qui avais vu leur premier feuillage. Me tournant vers l'entrée du logis : « Quel est, dis-je, ce vieux décrépit très bien placé là au seuil de ma porte? car il s'apprête à le passer pour toujours [2]. Où as-tu fait cette trouvaille? Le beau plaisir d'aller enlever les morts du voisinage! — Vous ne me reconnaissez pas? dit l'autre. Je suis Felicio, à qui vous apportiez des jouets. Je suis le fils de Philositus, votre fermier; j'étais votre petit favori. — Le bonhomme radote complètement. Ce poupon-là, mon petit favori! au fait, il pourra l'être : voilà que les dents lui tombent [3]. »

Je dois à ma campagne d'y avoir vu de tous côtés ma vieillesse m'apparaître. Faisons-lui bon accueil, et aimons-la : elle est pleine de douceurs pour qui sait en user. Les fruits ont plus de saveur quand ils se passent; l'enfance n'a tout son éclat qu'au moment où elle finit; pour les buveurs, la dernière rasade est la bonne [4]. Disposons donc chacune de

1. C'est pour les anciens le dieu qui veille sur la destinée de chaque homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, une sorte d'ange gardien.

2. Plaute fait la même plaisanterie sur un vieillard.

3. Pétrarque a imité tout ce morceau en beaux vers latins.

4. Une chose qui meurt, mes amis, a souvent
De charmantes caresses!
Dans le vin que je bois, ce que j'aime le mieux
C'est la dernière goutte.
L'enivrante saveur du breuvage joyeux
Souvent s'y cache toute!

(V. Hugo, *Chants du crépuscule*, XXXIII.)

nos journées comme si elle fermait la marche, comme si elle achevait et complétait notre vie [1].

Si Dieu nous accorde un lendemain, soyons heureux de le recevoir. On jouit pleinement et avec sécurité de soi-même, quand on attend le lendemain sans inquiétude. Qui dit le soir : « J'ai vécu, » peut dire le matin : « Je gagne une journée. » (Lettre. XII. Trad. Baillard.)

FRAGILITÉ DE NOS ESPÉRANCES

Chaque jour, chaque heure démontre à l'homme tout son néant [2]; toujours, quelque récente leçon lui rappelle sa fragilité qu'il oublie, et de l'éternité qu'il rêve rabat ses pensées vers la mort [3]. « Où tend ce début? » vas-tu dire. — Tu connaissais Cornelius Sénécio, ce chevalier romain si magnifique et si obligeant : parti d'assez bas, il s'était élevé par lui-même, et n'avait plus qu'une pente aisée pour courir à tous les succès. Car les honneurs croissent plus facilement qu'ils ne commencent; il en avait été de lui comme de l'aspirant aux richesses; quand la pauvreté retient dans sa sphère, il a longtemps à lutter et à ramper pour en sortir! Sénécio visait même à l'opulence, où le conduisaient deux moyens des plus efficaces, la science d'acquérir et celle de conserver; or, l'une des deux seule l'eût fait assez riche. Cet homme donc, d'une sobriété extrême, non moins soigneux de sa santé que de son patrimoine, m'avait fait visite le matin selon sa coutume, avait passé le reste du jour jusqu'à nuit close, au chevet d'un ami malade d'une affection grave et désespérée; il avait soupé gaiement, quand une indisposition subite le saisit : une angine, lui rétrécissant le gosier, comprima son souffle; à peine alla-t-il, tout haletant, jusqu'au jour. Ainsi, en très peu d'heures, et venant de remplir toutes les fonctions d'un homme sain et

1. « Crois voir dans chaque jour luire ton jour suprême. » (HORACE.)

2. Ah ! que nous ne sommes rien !
(BOSSUET.)

3. Et par le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le Temps, rêve l'éternité.
(LAMARTINE, *Méditat.*, I, IV.)

plein de vie, Sénécio s'est éteint ! Lui qui faisait travailler ses capitaux sur terre et sur mer, qui, essayant, sans en négliger aucun, de tous les genres de profit, était même entré dans les fermes publiques, alors que tout succède à ses vœux, que des torrents d'or courent s'engloutir dans ses coffres, le voilà enlevé !

Et puis va, Mélibée,
Plante, aligne tes ceps,... et greffe tes poiriers [1] !

(Lettre CI. Trad. Baillard.)

SUR LA CRAINTE DE LA MORT

Avant tout, souviens-toi d'ôter aux choses leur fracas, de voir ce que chacune est en soi : tu n'y trouveras d'effrayant que ta propre terreur. Ce que tu vois arriver aux petits enfants, nous l'éprouvons, grands enfants que nous sommes : ils ont peur des personnes qu'ils aiment, auxquelles ils sont faits, qui jouent avec eux, s'ils les voient masquées [2]. Ce n'est pas seulement aux hommes, c'est aux choses qu'il faut enlever tout masque, et rendre leur vrai visage. Pourquoi ces glaives et ces feux dont tu me menaces, et ton cortège de bourreaux frémissants? Écarte cet attirail qui te cache et qui terrifie l'insensé. Tu n'es que la mort; et hier mon esclave, ma servante te bravaient [3]. Quoi! encore tes fouets, tes chevalets que tu m'étales en grand appareil, et tes instruments de torture adaptés chacun à chaque jointure de mes membres, et tes milliers d'autres machines pour déchirer l'homme en détail ! Laisse là ces épouvantails, fais taire ces gémissements, ces accents de douleur, l'horreur de ces cris qu'arrachent les supplices. Tout cela n'est que la

1. Vers tirés de VIRGILE, *Églogue* I.

2. Ce n'est pas nous qui craignons la mort; mais il pourrait bien y avoir en nous un enfant qui la craignit; tâchons donc de lui apprendre à ne pas en avoir peur, comme d'un masque difforme. (MONTAIGNE.) — Les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont barbouillé sont des enfants. (PASCAL.)

3. ...... Mourir n'est rien : c'est achever de naître.
Un esclave hier mourut pour divertir son maître.
(CYRANO, *Agrippine*, trag.)

douleur dont tel goutteux ne se met pas en peine, et qu'un mauvais estomac endure au sein des orgies. Douleur légère si je la puis souffrir, qui passe vite si je ne le puis pas !

L'homme ne tombe point tout d'un coup dans la mort ; il s'y achemine pas à pas, nous mourons chaque jour : car chaque jour nous dérobe une portion de vie [1], et, alors même que nous croissons, la somme de nos années décroît. La première enfance nous a échappé, puis le second âge, puis l'adolescence ; y compris hier, tout le temps écoulé n'est plus, et ce jour même que nous vivons, nous le disputons pied à pied au néant. Comme ce n'est pas la dernière goutte d'eau qui vide la clepsydre, mais tout ce qui a fui précédemment, ainsi l'heure dernière, où nous cessons d'être, ne fait pas la mort à elle seule, mais seule elle la consomme. Alors nous arrivons au terme, mais dès longtemps nous y marchions. La mort, c'est, disais-tu :

L'œuvre de tous nos jours qu'un dernier jour achève.

Cette crise redoutée par nous est donc notre dernière mort, mais n'est pas la seule.

(Lettre XXIV. Trad. Baillard.)

LA VIE DOIT NOUS RENDRE MEILLEURS

« Il n'est personne, dit Épicure, qui ne sorte de la vie tel que s'il venait d'y entrer. » En cela, il est au-dessous du vrai : nous en sortons pires. C'est notre faute, ce n'est point celle de la nature. Elle a le droit de se plaindre, et de nous dire : « Pourquoi murmurer ? Je vous ai engendrés purs de passions, purs de tous les poisons de l'âme : tels vous êtes venus, partez de même. Il a cueilli les fruits de la sagesse, celui qui meurt comme je l'ai fait naître, sans rien appréhender. » Mais nous, tous nos sens frémissent quand la crise approche ; le cœur nous manque, nos traits pâlissent, d'inutiles pleurs tombent de nos yeux. O honte !

1. « Nous mourons tous les jours ; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau.... »
(MASSILLON, *Grand Carême*. Sur la mort.)

les angoisses nous assiègent au seuil même de la sécurité[1]. Et pourquoi ? C'est que, vides de tous biens, le regret de la vie nous travaille encore ; c'est qu'en nous la vie n'a laissé rien de solide : elle a passé, elle s'est écoulée tout entière. Nul ne s'inquiète de bien vivre ; on cherche à vivre longtemps ; tandis que bien vivre est loisible à tous, et vivre longtemps ne l'est à personne[2].

(Lettre XXII. Trad. Baillard.)

LA VIE A REBOURS

Honte à celui qui sommeille lâchement quand le soleil est déjà haut, et dont la veille commence à midi ! Que dis-je ? pour beaucoup, il n'est pas jour à cette heure-là. Certaines gens font du jour la nuit, et réciproquement : appesantis par l'orgie de la veille, leurs yeux ne commencent à s'ouvrir que quand l'ombre descend sur la terre. Tels que ces peuples placés, dit-on, par la nature sur un point du globe diamétralement opposé au nôtre, les hommes que je cite contrastent avec tous, non géographiquement, mais par le genre de vie : antipodes de Rome dans Rome même, ils n'ont, suivant le mot de Caton, « jamais vu du soleil ni le lever, ni le coucher ». Penses-tu qu'ils sachent comment on doit vivre, ceux qui ignorent quand il faut vivre ? Et ils craignent la mort, eux qui s'y plongent vivants, hommes d'aussi malencontreux présage que les oiseaux de ténèbres ! Qu'ils consument leur veille contre nature en festins coupés de nombreux services ! ils sont là non à des banquets, mais à leur repas d'enterrement. Et encore, est-ce de jour qu'on rend aux morts un pareil hommage[3] ?

(Lettre CXXII. Trad. Baillard.)

1. « Cette vie n'est que le berceau de l'autre. » (JOUBERT.

2. Le temps est assez long pour quiconque en profite :
Qui travaille et qui pense en étend la limite ;
On peut vivre beaucoup sans végéter longtemps.
(VOLTAIRE, VI[e] Discours.)

3. Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.
(ROTROU, *Venceslas*)

LES DÉSŒUVRÉS

Appelles-tu homme de loisir l'amateur qui va classant avec une inquiète minutie ces vases de Corinthe dont la manie de quelques curieux fait tout le prix: celui qui consume la majeure partie de ses jours au milieu de métaux enrouillés[1]? Appelles-tu hommes de loisir ceux qui passent tant d'heures chez le barbier à se faire enlever le moindre poil qui aura commencé à poindre pendant la nuit; à tenir conseil sur chaque cheveu; à rétablir une mèche déplacée, ou à ramener deci et delà leur chevelure sur un front dégarni? Quelle indignation, si le barbier a omis quelque mince détail, oubliant que ce n'est pas un homme qu'il rase! Quelle fureur, si le rasoir a entamé leur crinière, si rien dépasse la ligne ordonnée, si chaque mèche ne retombe pas toute dans son anneau spécial! Est-il un de ces êtres qui n'aimât mieux voir bouleverser l'État que sa chevelure, qui n'ait plus grand souci de l'ajustement de sa tête que de ce qui peut la sauver, qui ne choisisse d'être un homme bien coiffé plutôt qu'un honnête homme? Appelles-tu gens de loisir ceux qui partagent tous leurs moments entre le peigne et le miroir[2]? Et ces autres, qui composent, écoutent ou récitent des chansons, grave besogne, où ils se torturent pour plier le ton naturel de leur voix, le meilleur comme aussi le plus simple, aux inflexions d'une langoureuse mélodie! Leurs doigts battent incessamment la mesure d'un air qu'ils ont dans la tête : prennent-ils part aux actes les plus sérieux, les plus tristes même, tu les entends qui fredonnent entre leurs dents. Ces gens-là sont non pas oisifs, mais oiseusement occupés.

(*De la Brièveté de la vie*, ch. VI. Trad. Baillard.)

1. Comparez La Bruyère (*la Manie des médailles*). — Ed. Hemardenquer, p. 347.
2. Comparez La Bruyère (*Iphis*, ou l'Esclave de la mode, p. 357).

LA MOLLESSE

Tu ne compteras pas sans doute parmi les hommes de loisir ceux que l'on transporte de côté et d'autre en chaise ou en litière, qui ont leurs heures pour se faire promener, et se croiraient coupables de les manquer ; qui ne se baignent en grande ou en petite eau, qui ne mangent que sur l'avis d'un autre, et dont l'âme alanguie est tellement énervée par l'extrême mollesse, qu'ils ne peuvent savoir par eux-mêmes s'ils ont faim. J'ai ouï dire qu'un de ces délicats, enlevé du bain à bras d'hommes et déposé nu sur un siège, fit cette question : « Suis-je assis ? » Il ignore s'il est assis ! Crois-tu qu'il sache bien s'il existe, s'il voit, s'il se repose ?

(*De la Brièveté de la vie*, ch. XI. Trad. Baillard.)

UN ANCÊTRE DE RENÉ

Depuis longtemps, crois-moi, cher Sérénus[1], je cherche moi-même en silence à quelle situation je puis comparer la tienne, et je ne trouve rien qui en approche plus que l'exemple d'un homme qui relève d'une longue et sérieuse maladie : quelques frissons, de légers ressentiments l'effleurent par intervalles ; et, quitte de ses derniers malaises, il forme toujours d'inquiètes conjectures ; déjà guéri, il présente son pouls au médecin, il interprète en mal la moindre chaleur qu'il éprouve. Ce n'est pas, Sérénus, que la santé lui manque, mais il n'y est plus accoutumé ; ainsi frémit encore une mer redevenue tranquille, ou un lac qui se repose de la tempête.

Commençons par signaler tous les caractères de la maladie où chacun reconnaîtra ses propres symptômes.

Il est des hommes qui, tristes jouets de leur légèreté, de

1. *Annæus Sérénus* fut un jeune capitaine des gardes de Néron. Il avait écrit à Sénèque pour lui dévoiler sa détresse morale. C'était une de ces âmes ardentes et molles, inquiètes sans connaître la cause de leur inquiétude, ambitieuses de vertu, mais impuissantes par le caractère et la volonté.

leurs dégoûts, de leurs éternels changements de projets, n'aiment jamais rien tant que ce qu'ils ont quitté, et d'autres qui croupissent dans le marasme de l'inertie. Ajoutez-y ceux qui, comme travaillés d'insomnie, s'agitent dans tous les sens, essayent de toutes les postures, et ne doivent enfin le repos qu'à l'épuisement. Cela vient d'une âme privée d'équilibre, passionnée, mais timide ou malheureuse dans son ambition, soit qu'on n'ose pas tout ce qu'on désire, soit qu'on n'y atteigne point, et qu'élancé de plein vol vers ses espérances, on flotte forcément, sans appuis ni base, suspendu dans l'espace qui nous sépare de l'objet de nos vœux. La vie n'est plus qu'incertitude, qu'apprentissage et pratique obligée d'artifices dégradants, pénibles [1] ; puis, quand le succès manque à l'œuvre, on souffre de s'être déshonoré en pure perte, on gémit non d'avoir voulu le mal, mais de l'avoir voulu en vain. Alors, viennent nous saisir et le regret de nos entreprises et la peur d'en commencer d'autres; alors, grondent ces orages d'une âme qui ne trouve plus à s'épandre au dehors ; car elle ne peut ni commander, ni obéir à ses passions; l'existence s'arrête sur elle-même, faute d'essor suffisant, et au milieu de ses vœux déconcertés une morne langueur la flétrit.

Tous ces tourments s'aggravent encore, quand le dépit d'un malheur si chèrement acheté jette l'homme dans la retraite et vers les études solitaires auxquelles ne peut se plier un esprit tendu aux affaires, avide d'action, et inquiet par nature, pauvre qu'il est de ressources personnelles. Aussi, sevré des distractions que la multiplicité même des occupations procure, cet asile, cette solitude, ces murailles lui pèsent; il frémit de se voir livré à lui seul. De là cet ennui, ce mécontentement de soi, cette agitation de pensée qui n'a pas où se reposer, cette chagrine et maladive impatience du loisir, d'autant plus vive qu'on rougit d'en avouer les motifs, que l'amour-propre concentre profondément ses tortures, que les passions à la gêne et captives, faute d'issue,

1. On sent bien ici que Sénèque a vécu dans la cour d'un Néron, et a dû subir l'angoisse des accommodements ou des complaisances qui humilient une âme généreuse, et lui laissent l'amertume d'un remords.

se dévorent entre elles[1]. De là ces abattements de corps et d'esprit, ce chaos d'irrésolutions sans fin, ces premiers pas qui laissent en suspens, ces échecs qui désespèrent, cette disposition à maudire notre inutilité, à nous plaindre de n'avoir rien à faire ; de là cette jalousie haineuse de l'agrandissement d'autrui. Car l'aliment de l'envie, c'est l'inertie après l'insuccès : on souhaite la ruine de tous, parce qu'on n'a pas pu s'élever ; et l'aversion que lui inspire l'avancement des autres, jointe au dépit de ses mécomptes, aigrit l'homme contre sa fortune ; il querelle son siècle, et se réfugie dans l'ombre où il couve son propre supplice, seul avec ses dégoûts et sa confusion.

(*De la Tranquillité d'âme*, ch. II. Trad. Baillard.)

LA VERTU DÉSINTÉRESSÉE

Que la justice n'ait rien de commun avec l'intrigue et l'opinion ; qu'elle ne plaise qu'à elle seule. Qu'avant tout chacun arrive à se dire : « Je dois être juste sans intérêt. » C'est peu encore ; qu'il se dise : « Je veux pour cette vertu si belle me sacrifier, et me sacrifier avec plaisir ; que toutes mes pensées se détournent le plus possible de mes avantages privés. » Ne regarde pas quel salaire obtient ton acte de justice : un acte injuste est mieux payé. Il n'importe point de quel grand nombre de gens ton équité sera connue. Quiconque veut qu'on publie sa vertu travaille non pour sa vertu, mais pour la gloire. Tu refuses d'être juste sans gloire ? Ah ! certes plus d'une fois tu devras l'être au prix de ta réputation. Et alors, si tu es sage, une mauvaise renommée pour avoir bien fait n'est pas sans douceur[2].

(Lettre CXIII. Trad. Baillard.)

1. « De quelle vue perçante il saisit au passage les fluctuations fuyantes de ce désespoir inconsistant ! » M. Martha, *les Moralités sous l'empire romain*, p. 30. *Hachette*.

2. Sénèque connaît le prix des vertus ignorées, des sacrifices gratuits qui n'ont pour témoin que la conscience.

L'HUMANITÉ ENVERS LES ESCLAVES

J'apprends avec plaisir que tu vis en famille avec tes serviteurs : cela fait honneur à ta sagesse, à tes lumières. « Ils sont esclaves ? » Non, ils sont hommes. « Esclaves ? » Non : mais compagnons de tente avec toi. « Esclaves ? » Non : ce sont des amis d'humble condition, tes co-esclaves, dois-tu dire, si tu songes que le sort peut autant sur toi que sur eux [1]. Aussi, ne puis-je que rire de ceux qui tiennent à déshonneur de souper avec leur esclave, et cela, parce que l'orgueilleuse étiquette veut qu'un maître à son repas soit entouré d'une foule de valets tous debout, malheureux qui n'ont pas droit de remuer les lèvres, fût-ce même pour parler. Les verges châtient tout murmure ; ni toux, ni éternuement ! malheur à qui interrompt le silence par le moindre mot! ils passent les nuits entières debout, à jeun, lèvres closes. Qu'en arrive-t-il ? Que leur langue ne s'épargne pas sur un maître en présence de qui elle est enchaînée. Jadis ils pouvaient converser et devant le maître et avec lui ; leur bouche n'était point scellée ; aussi étaient-ils hommes à s'offrir pour lui au bourreau, et à détourner sur leurs têtes le péril qui eût menacé la sienne. Ils parlaient à table, ils se taisaient à la torture. Voici encore un adage inventé par ce même orgueil : *Autant de valets, autant d'ennemis* [2]. Nous ne les avons pas pour ennemis, nous les faisons tels.

(Lettre XLVII. Trad. Baillard.)

DE LA LECTURE

Ce que tu m'écris et ce que j'apprends me fait bien espérer de toi. Tu ne cours pas çà et là, et ne te jettes pas dans l'agitation des déplacements. Cette mobilité est d'un esprit

1. « Vous, maîtres, rendez à vos serviteurs ce que l'équité et la justice demandent de vous, sachant que vous avez aussi bien qu'eux un maître qui est dans le ciel. » (Saint Paul, *aux Coloss.*, ch. iv.)

2. Mot de Caton l'Ancien. « Notre ennemi, c'est notre maître. »

(La Fontaine.)

malade. Le premier signe, selon moi, d'une âme bien réglée, est de se fixer, de séjourner avec soi. Or, prends-y garde : la lecture d'une foule d'auteurs et d'ouvrages de tout genre pourrait tenir du caprice et de l'inconstance. Fais un choix d'écrivains pour t'y arrêter et te nourrir de leur génie, si tu veux y puiser des souvenirs qui te soient fidèles. C'est n'être nulle part que d'être partout. Ceux dont la vie se passe à voyager finissent par avoir des milliers d'hôtes, et pas un ami [1]. Même chose arrive nécessairement à qui néglige de lier commerce avec un auteur favori, pour jeter en courant un coup d'œil rapide sur tous à la fois. La nourriture ne profite pas, ne s'assimile pas au corps, si elle est rejetée aussitôt que prise. Rien n'entrave une guérison comme de changer sans cesse de remèdes ; on n'arrive point à cicatriser une plaie où les appareils ne sont qu'essayés : on ne fortifie pas un arbuste par de fréquentes transplantations. Il n'est chose si utile qui puisse l'être en passant. La multitude des livres dissipe l'esprit. Ainsi, ne pouvant lire tous ceux que tu aurais, c'est assez d'avoir ceux que tu peux lire. « Mais j'aime à feuilleter tantôt l'un, tantôt l'autre. » C'est le fait d'un estomac affadi, de ne goûter qu'un peu de tout : ces aliments divers, et qui se combattent, l'encrassent ; ils ne nourrissent point [2]. Lis donc habituellement les livres les plus estimés ; et, si parfois tu en prends d'autres, comme distraction, par fantaisie, reviens vite aux premiers. Fais chaque jour provision de quelque arme contre la pauvreté, contre la mort, contre tous les autres fléaux ; et de plusieurs pages parcourues, choisis une pensée pour la bien digérer ce jour-là.

(Lettre II. Trad. Baillard.)

LA CORRUPTION DU LANGAGE VIENT DE CELLE DES MŒURS

« D'où vient, dis-tu, qu'à certaines époques il s'est produit un genre corrompu d'éloquence ? Pourquoi s'est-on

1. « Un lecteur en use avec les livres comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ses contemporains ; on choisit quelques amis. »
(Voltaire.)

2. La mémoire n'aime que ce qui est excellent.

engoué parfois d'idées gigantesques et hors de vraisemblance, parfois de sens brusquement rompus et énigmatiques qui en disent plus à l'esprit qu'à l'oreille ? Pourquoi a-t-on vu des temps où l'on abusait du droit de métaphore sans nulle retenue ? » La raison, tu l'as souvent ouï dire, elle est dans ce mot passé chez les Grecs en proverbe : « Telles mœurs, tel langage [1]. » Or, comme les actes de chacun ont avec ses discours des traits de ressemblance, ainsi le langage d'une époque est quelquefois l'expression de ses mœurs [2]. Si la morale publique s'altère et se laisse aller à la vie sensuelle, c'est un symptôme de dissolution générale que l'afféterie du style, quand toutefois elle ne se rencontre point chez un ou deux écrivains seulement, mais se trouve applaudie et reçue [3]. Si l'âme est saine, réglée, sérieuse, tempérante, l'esprit aussi sera sobre et retenu : le vice qui gâte l'une devient contagieux pour l'autre. Ne vois-tu pas, quand l'âme est en langueur, que les membres sont alourdis, et les jambes paresseuses à se mouvoir ? Est-elle efféminée ? la démarche du corps trahit sa mollesse. Est-elle active, énergique ? l'allure est plus vive. Est-elle en démence, ou, ce qui est presque la même chose, en colère ? le désordre est dans les mouvements : on ne marche pas, on est emporté. Combien ces effets ne sont-ils pas plus sensibles sur l'esprit, si complètement uni à l'âme ! Elle le façonne, il lui obéit, il prend d'elle le mot d'ordre.

(Lettre CXIV. Trad. Baillard.)

VIVONS SOUS LE REGARD D'UN JUGE

Reçois ce salutaire conseil, et grave-le dans ton âme : « Il nous faut choisir un homme vertueux et l'avoir constamment devant nos yeux, afin de vivre comme en sa présence et d'agir en tout comme s'il nous voyait. » Voilà, cher Lucilius, un

1. C'est un mot de Platon. Buffon a dit : « Le style est l'homme même. »
2. Dans son ouvrage sur la *Littérature*, Mme de Staël a démontré que, dans une nation, les œuvres littéraires sont le miroir d'une société ».
3. Le vers se sent toujours des bassesses du cœur. (Boileau.)
Un esprit corrompu ne fut jamais sublime. (Voltaire.)

précepte d'Épicure; c'est un surveillant, un gouverneur qu'il nous impose, et avec raison. Que de fautes évitées, si, au moment de les commettre, on avait un témoin! Prenons pour guide de conscience un homme révéré par nous, et dont l'autorité purifie nos pensées les plus secrètes. Heureux le personnage dont la présence, que dis-je? dont le souvenir même rend meilleur! Heureux qui le vénère assez pour qu'à ce seul souvenir il rentre dans le calme et dans l'ordre! Qui rend aux vertus cet hommage le méritera bientôt lui-même [1].

(Lettre XI. Trad. Baillard.)

LA CONSCIENCE

Ne t'estime heureux que le jour où tu pourrais vivre sous les yeux du public, où tes murailles te défendraient sans te cacher. Je vais te dire une chose qui peut te faire juger de nos mœurs : à peine trouverais-tu un homme qui voulût vivre portes ouvertes. C'est nous prendre en faute que de nous voir à l'improviste. Mais que sert de chercher les ténèbres, de fuir les yeux et les oreilles d'autrui? Une bonne conscience défierait un public ; une mauvaise emporte jusque dans la solitude ses angoisses et ses alarmes. Si tes actions sont honnêtes, qu'elles soient sues de tous; déshonorantes, qu'importe que nul ne les connaisse? tu les connais, toi. Que je te plains, si tu ne tiens pas compte de ce témoin-là [2]!

(Lettre XLIII. Trad. Baillard.)

DIEU RÉSIDE DANS L'HOMME DE BIEN

Dieu est près de toi, il est avec toi, il est en toi. Oui, Lucilius, un esprit saint réside en nous, qui observe nos vices

1. Ce précepte peut être aussi efficace en littérature qu'en morale. « De quel front, disait Racine, oserai-je me montrer, aux yeux des grands hommes de l'antiquité que j'ai pris pour modèles? Que diraient Homère et Virgile, s'ils lisaient ces vers? Que dirait Sophocle, s'il voyait représenter cette scène? » (*Préface de Britannicus.*)

2. Voir Rousseau, *le Sentiment moral.* (*Extraits des classiques français*, par Gustave Merlet, *Cours supérieur*, p. 317.) (Ed. Fouraut.)

et veille sur nos vertus, qui agit envers nous comme nous envers lui. Point d'homme de bien qui ne l'ait avec soi[1]. Qui donc, sans son appui, pourrait s'élever au-dessus de la Fortune? C'est lui qui inspire les grandes et généreuses résolutions. Dans chaque âme vertueuse il habite

Quel Dieu? Nul ne le sait, mais il habite un Dieu[2].

Si tu rencontres un homme que n'épouvantent point les périls, pur de toute passion, heureux dans l'adversité, calme au sein des tempêtes, comment ne serais-tu point pénétré pour lui de vénération? Comment ne dirais-tu pas : Voilà une trop grande, une trop auguste merveille pour la croire semblable à ce corps chétif qui l'enferme! Une force divine est descendue là. Cette âme supérieure, maîtresse d'elle-même, qui juge que toute chose est au-dessous d'elle et qui passe, se riant de ce que craignent ou souhaitent les autres, elle est mue par une puissance céleste. Un tel être ne peut se soutenir sans la main d'un Dieu : aussi tient-il par la meilleure partie de lui-même au lieu d'où il est émané. Comme les rayons du soleil, bien qu'ils touchent notre sol, n'ont point quitté le foyer qui les lance; de même cette âme sublime et sainte, envoyée ici-bas pour nous montrer la divinité de plus près, se mêle aux choses de la terre sans se détacher du ciel sa patrie. Elle y est suspendue, elle y regarde, elle y aspire, elle vit parmi nous comme supérieure à nous.

(Lettre XLI. Trad. Baillard.)

1. « On sent Dieu avec l'âme, comme on sent l'air avec le corps. » (JOUBERT.)
2. *Énéide*, VIII, 352.

QUINTILIEN

(42-120 après Jésus-Christ)

Sa vie. Le professeur, le courtisan, le père. — Quintilien naquit probablement à Calagurris (*Calahorra*), dans l'Espagne Tarraconaise; fils d'un rhéteur, il vint à Rome, tout jeune encore, du vivant de Claude, et eut pour premier maître le célèbre grammairien Palémon. Au lieu de suivre l'école de Sénèque et ses nouveautés séduisantes, il lui préféra celle de Domitius Afer, gardien rigoureux de la tradition.

Après avoir accompagné Galba dans son gouvernement d'Espagne, il parut au barreau, où il se signala par des plaidoiries pathétiques : son talent d'exposition s'alliait à une vive sensibilité, capable de se passionner jusqu'à verser des larmes. Mais, Vespasien ayant institué des chaires de rhétorique, il inaugura cet enseignement, et toucha sur le trésor les deux cent mille sesterces alloués pour la première fois à ces fonctions [1]. Un goût sûr, une heureuse mémoire et une parole brillante lui valurent la renommée d'un maître accompli et la faveur du prince. Autorisant sa retraite après vingt années de professorat, Domitien le nomma gouverneur de ses petits-neveux et consul, honneur qu'il eut le tort de payer par de basses flatteries.

Ses bonnes fortunes de courtisan furent cruellement attristées par des chagrins domestiques. Marié à la fille d'un ancien préteur, et père de deux fils, il vit mourir le premier à l'âge de cinq ans, et le second au moment où, adopté par un personnage consulaire, il pouvait prétendre aux plus hautes dignités [2].

1. Environ 25000 francs.
2. Sa fille, née d'un second mariage épousa Nonius Celer, gouverneur d'Espagne. Elle fut dotée par Pline le Jeune, disciple de son père.

Ce fut pour ce jeune homme de grande espérance qu'il composa le *Traité de l'Institution oratoire.* Interrompu par son deuil, mais repris et achevé en deux ans, ce travail finit par être publié sur les instances du libraire Tryphon, et avec une dédicace adressée à Marcellus Victorius. On n'en connaissait que des fragments, lorsqu'un manuscrit complet fut enfin retrouvé par Le Pogge (Poggio), dans l'abbaye suisse de Saint-Gall, en 1417 [1].

L'Institution oratoire. — L'éducation de l'avocat. Programme général d'études classiques et oratoires. — Le dessein de cet ouvrage est de former un parfait avocat. Cette œuvre commence pour ainsi dire dès le berceau ; car Quintilien exige de la nourrice et du pédagogue la pureté du langage, aussi bien que des mœurs irréprochables. Partisan de l'éducation publique, il veut qu'à douze ans l'enfant soit confié d'abord au grammairien, qui lui apprend l'orthographe, les premiers éléments des sciences et l'art de s'essayer à d'humbles sujets ; puis au rhéteur, qui exerce la parole ou la plume de son disciple sur chacune des parties du discours. A des conseils généraux succède le détail des préceptes qui intéressent la rhétorique proprement dite, invention, disposition, élocution, mémoire et débit. Passant la revue des règles que comportent les trois genres, démonstratif, délibératif et judiciaire, Quintilien ne pouvait être original en des questions aussi battues et rebattues ; mais nul n'a été plus complet.

Dans ce résumé théorique et pratique d'un enseignement inspiré par les modèles, on remarque surtout le dixième et le douzième livre. L'un est consacré aux écrivains grecs et latins dont l'étude est le plus sûr des apprentissages. Il les juge avec une concision expressive, mais non sans une certaine sécheresse, et toujours au point de vue spécial du profit qu'en peut tirer l'éloquence. L'autre est relatif aux mœurs de l'orateur ; et, comme le voulait Caton, il le définit « un homme de bien qui sait parler ». Tout en regrettant que l'histoire ait infligé plus d'un démenti à cette noble formule, rendons hommage à la doctrine généreuse qui établit une solidarité désirable entre le goût et la conscience, le talent et la vertu. Les chapitres où il s'agit des causes que l'on doit accepter ou refuser nous charment aussi par l'effusion des sentiments les plus honnêtes. Ces préoccupations morales don-

1. Il avait écrit deux autres ouvrages aujourd'hui perdus : *l'Art de la rhétorique*, et *les Causes de la corruption de l'éloquence.* On lui attribue, mais à tort, le *Dialogue des orateurs*, qui semble être de Tacite, et un recueil de 165 *Déclamations* composées probablement par un de ses élèves.

naient à Quintilien le droit de dire, en terminant : « Je ne sais en vérité s'il ne faut pas considérer comme le temps le plus heureux celui où, laissant les affaires pour gagner le port et finir ses jours à l'abri de l'envie, on peut d'avance jouir enfin du respect que d'ordinaire on accorde seulement aux morts, et de l'estime qu'on obtiendra plus tard de la postérité. »

Le Rollin de l'antiquité. Onction paternelle du maître. — Par sa modestie, sa probité, sa candeur et sa sollicitude pour la jeunesse, l'auteur de ce précieux monument mérite les sympathies de Rollin, qui se plaisait à retrouver en lui une onction toute paternelle. Mais il professe l'art de bien dire plutôt que celui de bien penser, et il n'ajoute guère de vues personnelles aux leçons qui avaient cours dans les écoles. Aussi nous paraît-il fort inférieur à Platon, Aristote et Cicéron. Ce qui lui manque surtout, c'est l'esprit philosophique et la science des idées générales, seules sources qui puissent féconder une matière trop souvent ingrate, lorsqu'elle se réduit à des procédés techniques. Vulgarisant les principes épars chez ses plus célèbres devanciers, il se borne donc à les ordonner, à les condenser, à les contrôler par son expérience.

Le restaurateur de la tradition classique. Il oppose Cicéron à Sénèque. — Il relève surtout de Cicéron, dont il voulut opposer les exemples à la contagion de l'engouement qui avait mis en vogue les aimables défauts de Sénèque. Il s'étudiait à pratiquer ses propres maximes; car son discours est clair, élégant et pur; mais pourtant, malgré ses prétentions classiques, il paya tribut à la mode, comme l'atteste, à son insu, le luxe d'un style trop paré qui abonde en figures, métaphores et comparaisons, les unes ingénieuses, les autres un peu communes, comme chez Plutarque, à la bonhomie près. C'est qu'on respire toujours plus ou moins, quoi qu'on fasse, l'air environnant.

Le critique et ses accommodements. Oraison funèbre de l'éloquence. — D'ailleurs, aussi prudent par nature que par esprit de conduite, Quintilien manqua du courage qu'exigeait le ministère de la critique conservatrice. Défenseur officiel du goût, il n'osa pas dire aux vivants leurs vérités. Très réservé sur les personnes, il fit volontiers des politesses aux contemporains, et sembla, dans l'intérêt de son repos, avoir conclu un traité de paix avec les vanités qui l'entouraient. Aussi, quand il déplore la décadence, a-t-il l'air de s'y résigner. Il gémit plus qu'il ne proteste.

Parmi les causes du mal dont il cherchait le remède, il oublia trop celles qui étaient incurables, à savoir l'abaissement des caractères et la servilité universelle. On ne peut se défendre de sou-

rire en voyant l'importance qu'il attache à tout un appareil de petites précautions, de petites qualités, de petits manèges, de petits artifices. Avec des gestes de mime, une voix de chanteur et des poses de comédien, ne se charge-t-il pas de faire un orateur accompli ? Au lieu de prendre un tel souci des bagatelles dont se passe la véritable inspiration, il eût été plus sage de reconnaître que l'éloquence n'est rien sans des institutions libérales, et qu'elle ne pouvait ressusciter en un pays où, la vie politique n'existant plus, les parleurs en étaient réduits à déclamer devant des oisifs sur des thèses imaginaires.

En résumé, l'ouvrage de Quintilien n'est guère qu'un anachronisme, et a parfois l'air d'une oraison funèbre, celle d'un art mort d'inanition. Il se fit donc illusion quand il crut susciter des orateurs ; ou plutôt il fut bien le maître qui convenait à son temps, c'est-à-dire un rhéteur habile à façonner des avocats. Encore est-il douteux que ses disciples eussent osé défendre contre les délateurs un Thraséas, un Helvidius Priscus, un Arulenus Rusticus, un Sénécion et tous les grands citoyens que Quintilien vit condamner, sans qu'il nous dise un mot de ces héroïques victimes, ou de leurs bourreaux.

DEUIL D'UN PÈRE. — PRÉFACE

Après avoir entrepris cet ouvrage plus par déférence pour vous, mon cher Victorius [1], que par toute autre raison, et dans la pensée d'être utile à une jeunesse studieuse, je m'étais vu plus tard comme engagé à redoubler de zèle et de persévérance, par le devoir que m'imposaient mes fonctions auprès des petits-neveux de Domitien Auguste. Enfin, à tant de motifs se joignait encore l'amour d'un fils, dont l'esprit extraordinaire méritait toute la sollicitude d'un père ; et, mon livre étant la meilleure partie de mon héritage, j'espérais que, si les destinées me retiraient de ce monde avant mon fils, comme il était juste et désirable, il ne laisserait pas d'avoir encore son père pour guide et pour maître. Mais, tandis qu'occupé jour et nuit de mon dessein, je me hâtais dans la crainte d'être prévenu par la mort, la Fortune m'a frappé

1. Marcellus Victorius auquel il dédie son ouvrage était orateur et homme de guerre : Stace lui offrit le IV[e] livre de ses *Sylves*.

d'un coup si rude, que le fruit de mon travail n'a plus pour moi d'intérêt. Ce fils, qui promettait tant, en qui j'avais placé toute l'espérance de ma vieillesse, ce fils m'a été ravi, et, avec lui, tout ce qui me consolait du passé. Que faire maintenant, et à quoi destiner les restes d'une vie que les Dieux réprouvent?.... Est-il un père, digne de ce nom, qui puisse me pardonner de trouver encore la force de m'appliquer à l'étude, et qui ne déteste ma triste fermeté?

Mais enfin, puisque je vis, il me faut chercher quelque raison de vivre, et en croire les sages qui s'accordent à regarder les lettres comme l'unique consolation de l'adversité [1]. Si la douleur qui m'accable aujourd'hui se relâche un peu avec le temps, et qu'elle puisse compatir avec d'autres pensées, je crois qu'on me pardonnera sans peine d'avoir fait attendre la fin de cet ouvrage.

(*De l'Institution oratoire*, liv. VI. Trad. Ouizille.)

LES DEVOIRS DU MAITRE

Que le maître prenne, avant tout, à l'égard de ses élèves, les sentiments d'un père, et qu'il se regarde comme tenant la place de ceux qui lui ont confié leurs enfants; qu'il ne souffre aucun vice en lui, ni dans autrui; que son austérité n'ait rien de triste, ni sa douceur rien de relâché [2] : l'excès de l'une produit la haine; l'excès de l'autre, le mépris [3]. Qu'il leur parle souvent de la vertu; car, plus il avertira, moins il aura à punir. Inaccessible à la colère, il ne fermera les yeux sur rien de ce qui est à reprendre. Simple dans l'enseignement, laborieux, exact sans être fatigant, il répondra volontiers aux questions, et ira même au-devant de ceux qui ne lui en font pas. En louant les compositions de ses élèves, il ne sera ni avare ni prodigue de compli-

1. C'est ainsi que Cicéron, après la mort de sa fille Tullia, chercha dans la philosophie un adoucissement à ses peines.

2. L'éducation doit être tendre et sévère, non pas froide et molle. — Les enfants n'obéissent aux parents que lorsqu'ils voient les parents obéir à la règle.

3. Quand on applique la sévérité où il ne faut pas, on ne sait plus l'appliquer où il faut.

ments, de peur de leur inspirer ou le dégoût du travail, ou trop de sécurité. En les reprenant de leurs fautes, il ne sera ni amer ni outrageant ; car rien ne leur donne tant d'aversion pour l'étude que de s'entendre gronder, comme cela arrive quelquefois, avec l'accent de la haine. Que chaque jour il entremêle ses leçons de quelques bonnes paroles, qu'ils repassent dans leur cœur après les avoir entendues. Car, quoique la lecture fournisse assez de bons exemples, cependant *la voix vive*, comme on dit, est plus pénétrante, surtout celle d'un maître pour lequel des enfants bien élevés ne peuvent manquer d'avoir de l'attachement et du respect. On ne saurait dire combien nous sommes portés à imiter ceux pour qui nous éprouvons de la sympathie[1].

(Liv. II, ch. II. Trad. Ouizille.)

L'ÉDUCATION DU FOYER

Plût aux Dieux qu'on n'eût pas à nous imputer à nous-mêmes de perdre les mœurs de nos enfants ! A peine sont-ils nés, nous les énervons par toutes sortes de délicatesses. Cette éducation efféminée, que nous déguisons sous le nom d'indulgence, brise tous les ressorts de l'âme et du corps. Que ne convoitera-t-il pas, quand il sera adulte, l'enfant qui rampe dans la pourpre ? Nous formons leur palais avant leur langue. Ils grandissent mollement suspendus dans les litières ; essayent-ils de toucher la terre, des mains officieuses les soutiennent de chaque côté. S'il leur échappe quelque impertinence, c'est un divertissement pour nous ; et des paroles qui ne seraient pas tolérables même chez des bouffons d'Alexandrie, sont accueillies d'un sourire et d'un baiser. Or, cela ne me surprend pas : nous avons été leurs maîtres, ils ne font que nous répéter. Nos exemples ou nos leçons passent en habitude et bientôt en nature. Les infortunés ! ils se trouvent vicieux avant de savoir ce que c'est que le vice. Ainsi, ne

1. Les enfants ont plus besoin de modèles que de critiques.

respirant que mollesse et volupté, ils ne prennent pas le désordre dans nos écoles, mais ils l'y apportent[1].

(Liv. I, ch. II. Trad. Ouizille.)

IL FAUT MÉNAGER L'ENFANCE

Hâtons-nous de mettre à profit les premières années, avec d'autant plus de raison que les commencements de l'instruction ne portent que sur une seule faculté, la mémoire; non seulement les enfants en ont déjà, mais ils en ont même beaucoup plus que nous. Toutefois, je connais trop la portée de chaque âge, pour vouloir qu'on tourmente tout d'abord un enfant, et qu'on exige de lui une application qui ne laisse rien à désirer. Car il faut bien prendre garde de lui faire haïr l'étude dans un temps où il est encore incapable de l'aimer, de peur que sa répugnance ne se prolonge au delà des premières années, avec le souvenir de l'amertume qu'il aura une fois sentie. Que l'étude soit un jeu pour lui : je veux qu'on le prie, qu'on le loue, et qu'il soit toujours bien aise d'avoir étudié ce qu'on veut qu'il sache. Quelquefois, ce qu'il refusera d'apprendre, on l'enseignera à un autre; cela piquera sa jalousie. Il luttera de temps en temps avec lui, et le plus souvent on lui laissera croire qu'il l'a emporté[2]. Enfin, on le stimulera par les récompenses que comporte cet âge.

(Liv. I, ch. I. Trad. Nisard.)

AVANTAGES DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE

L'esprit veut être sans cesse excité, aiguillonné. Il languit dans l'isolement, et se rouille, pour ainsi dire, dans les ténèbres, ou bien il s'enfle d'une vaine présomption : comment, en effet, ne pas s'en faire accroire quand on n'a jamais occa-

1. « Ce sont les grandes craintes de la honte qui rendent l'éducation publique préférable à la domestique, parce que la multitude des témoins rend le blâme terrible, et que la censure publique est la seule qui glace d'effroi les belles âmes. » (JOUBERT.)

2. On sent ici le praticien qui parle d'expérience, et le maître qui aime l'enfance.

sion de se comparer avec personne[1]? Vient-on ensuite à se produire en public, le grand jour éblouit; on trébuche à chaque pas dans un chemin où tout est nouveau, parce qu'on a appris dans la solitude ce qu'il faut, au contraire, pratiquer au milieu du monde. Je ne parle pas de ces amitiés, empreintes d'un sentiment presque religieux, qui se prolongent avec la même vivacité jusque dans la vieillesse. Avoir partagé les mêmes études est un lien non moins sacré que d'avoir été initié aux mêmes mystères. Ce qu'on appelle le sens commun, où le prendra-t-on, si l'on a fui la société, dont le besoin n'est pas seulement naturel aux hommes, mais aux animaux eux-mêmes, tout privés qu'ils sont de la parole? Ajoutez que l'enfant n'apprend dans la maison paternelle que ce qu'on lui enseigne, et que dans une école il apprend encore ce qu'on enseigne aux autres. Il entend chaque jour approuver ou reprendre tantôt une chose, tantôt une autre; gourmander la paresse de celui-ci, louer l'activité de celui-là; et il en fait son profit. L'amour de la gloire pique son émulation : il attache de la honte à être vaincu par ses égaux, et de l'honneur à surpasser ses aînés[2]. Tout cela enflamme l'esprit; et, quoique l'ambition soit en elle-même un vice, elle est souvent l'occasion des vertus.

(Liv. I, ch. II. Trad. Nisard.)

LES PETITS PRODIGES

Le principal indice de l'esprit dans le jeune âge, c'est la mémoire, laquelle consiste à apprendre aisément et à bien retenir. Après la mémoire, c'est l'imitation, qui annonce aussi de l'aptitude, pourvu cependant que l'enfant se borne à reproduire ce qu'on lui enseigne, et non à contrefaire l'air ou la démarche des gens, et ce qu'ils ont de ridicule[3]. Je n'aurai pas bonne opinion du naturel d'un enfant qui, dans son goût pour l'imitation, ne cherchera qu'à faire

1. Présomption ou timidité, voilà les écueils ordinaires de l'éducation privée.
2. Cette pédagogie est de la psychologie. Voilà pourquoi elle est excellente.
3. « Quiconque rit du mal n'a pas le sens moral parfaitement droit. — Le sot rire est toujours le rire d'un sot. » (JOUBERT.)

rire. L'enfant vraiment spirituel, comme je l'entends, sera bon avant tout. Autrement, j'aimerais autant qu'il eût l'esprit lourd que de l'avoir méchant. Mais cette bonté n'aura rien de commun avec la pesanteur et l'inertie. Celui dont je me fais l'idée comprendra sans peine ce qu'on lui enseigne, il interrogera même quelquefois; mais son allure sera plutôt de suivre que de courir en avant. Ces espèces d'esprits précoces n'arrivent presque jamais à maturité. On les reconnaît par leur facilité à faire de petites choses; secondés d'une certaine audace, ils font voir tout d'abord ce qu'ils peuvent en ce genre; mais ce qu'ils peuvent ne s'étend pas loin. Ils articulent plusieurs mots de suite, et les prononcent d'un air assuré, sans hésiter, sans crainte de mal dire; ils ne font pas beaucoup, mais ils font vite. Leur force est toute superficielle; elle ne s'appuie pas sur de profondes racines, mais ressemble à ces semences tombées à fleur de terre, qui lèvent incontinent, et dont les petites herbes ne produisent que des épis vides, avant le temps de la moisson. Cela plaît dans l'enfance, à cause du contraste; mais tout à coup les progrès s'arrêtent, et le charme s'évanouit.

(Liv. I, ch. III. Trad. Nisard.)

LES JEUX DE L'ENFANCE

L'amour du jeu ne me déplaît pas dans les enfants; il est même un signe de vivacité. Un enfant que je verrais toujours morne, abattu et fuyant les ébats de cet âge, me donnerait une mauvaise idée de son activité pour les exercices de l'esprit. Mais en cela, comme en tout, il y a un milieu à garder : trop de travail leur ferait prendre l'étude en aversion; trop de délassement leur ferait contracter l'habitude de l'oisiveté. Il y a des amusements qui peuvent servir à exercer l'esprit des enfants : telles sont les petites questions de toute espèce qu'ils se proposent tour à tour. C'est aussi dans le jeu que les inclinations se décèlent avec le plus de naïveté, pourvu qu'on se souvienne qu'il n'est pas d'âge si tendre qui ne sache discer-

ner le bien du mal, et qu'il n'est peut-être point de temps plus favorable pour former les mœurs que celui où la dissimulation est inconnue, et où la voix du maître a tant d'autorité [1]. Mais vous parviendrez plutôt à rompre qu'à redresser ce qui a crû dans une mauvaise direction. On ne saurait donc avertir trop tôt un enfant de ne rien faire avec passion, avec méchanceté, avec emportement ; et il faut se souvenir de ce mot de Virgile :

> Tant de nos premiers ans l'habitude a de force !

(Liv. I, ch. III. Trad. Nisard.)

IL FAUT VARIER LES ÉTUDES

L'esprit humain, dont la nature est si active et si prompte, a tellement la faculté de partager, pour ainsi dire, ses regards de tous côtés, qu'il ne sait pas même se réduire à ne faire qu'une chose, et peut, au contraire, s'appliquer à plusieurs, non seulement dans le même jour, mais dans le même moment. Les joueurs d'instrument ne sont-ils pas obligés de surveiller à la fois leur mémoire, le ton et les diverses inflexions de leur voix, tandis qu'attentifs aux sons des cordes, ils pincent les unes de la main droite, et de la gauche tirent, contiennent, ou lâchent les autres? Leurs pieds même ne sont pas oisifs, occupés qu'ils sont à battre la mesure : et tout cela simultanément [2]. Que nous nous trouvions dans la nécessité imprévue de plaider sur-le-champ, n'avons-nous pas à dire une chose, à en prévoir une autre? Invention des moyens, choix d'expressions, composition, geste, prononciation, physionomie, mouvements, tout cela veut être improvisé tout ensemble. Si, au premier signal, tant de facultés différentes sont, pour ainsi dire, à nos ordres, pourquoi ne pourrions-nous pas partager les heures de la journée entre plusieurs études? surtout si l'on considère que la variété ranime les forces de l'esprit, et que la continuité d'un travail uniforme est une fatigue.

1. Quintilien, comme Rollin, est toujours, avant tout, soucieux d'éducation morale.

2. Quintilien aime ces comparaisons qui se développent avec un détail complaisant, et sont des arguments, non des ornements.

Ainsi, nous nous délassons en passant de la composition à la lecture, et nous prévenons encore l'ennui de la lecture par la variété des livres. Après avoir fait mille et mille choses, on n'en est pas moins, en quelque sorte, tout frais pour en commencer une nouvelle. Qui ne s'hébéterait pas, quelque agréable que soit un art, à écouter un même maître pendant tout un jour? Le changement est nécessaire à l'esprit pour le récréer, comme la diversité à l'estomac pour réveiller l'appétit.

(Liv. I, ch. XII. Trad. Nisard.)

LA LECTURE DES ANCIENS ET DES MODERNES

Lorsque le jugement est formé et hors de danger, on peut lire et les anciens et les modernes : les anciens, parce qu'en leur empruntant ce qu'ils ont de substantiel et de mâle, mais dégagé de la rouille d'un siècle grossier, notre élégance brillera d'un plus vif éclat; les modernes, parce qu'on trouve en eux beaucoup de précieuses qualités [1]. Car enfin la nature ne nous a pas faits de pire condition que les anciens : seulement le goût a changé, et nous nous sommes un peu trop laissés aller à notre penchant. Aussi n'est-ce pas tant par l'esprit que par la sévérité qu'ils nous sont supérieurs. On peut donc imiter beaucoup dans les modernes, mais il faut prendre garde d'attirer le mauvais avec le bon. Qu'il y ait dans les temps voisins du nôtre, et même de nos jours, des écrivains dignes de passer pour modèles, non seulement je l'accorde ; je le soutiens même. Mais quels sont-ils, c'est ce dont il n'appartient pas à tout le monde de décider. On peut s'égarer avec moins de danger dans l'imitation des anciens. Je conseille donc de ne pas lire sitôt les modernes, de peur de les imiter avant de savoir les apprécier.

(Liv. II, ch. v. Trad. Nisard.)

1. Quintilien est un classique libéral. Tout en aimant la tradition, il n'exclut pas les nouveautés.

COUPS DE THÉATRE MANQUÉS[1]

Il me souvient qu'un jour on plaidait la cause d'une jeune fille que l'on prétendait sœur d'un homme qui ne la voulait pas reconnaître. L'avocat fit passer la jeune fille sur les bancs de son prétendu frère, afin qu'elle se jetât dans ses bras au moment de la péroraison : mais lui, que j'avais averti de ce dessein, s'était retiré de l'audience; et le pauvre avocat, qui ne s'en était pas aperçu, homme d'ailleurs fort éloquent, fut si surpris de cette évasion, qu'il demeura court, et fut obligé d'aller reprendre la jeune fille, tout honteux du mauvais succès de son artifice. Un autre, parlant pour une femme qui avait perdu son mari, crut faire merveille en exposant le portrait de ce mari; mais on se moqua de lui et de son portrait : car ceux qui avaient ordre de le montrer ne savaient point ce que c'était qu'une péroraison; et, toutes les fois que l'orateur tournait les yeux de leur côté, ils ne manquaient pas de présenter le portrait. Enfin, quand on en vint à l'exposer au moment de la péroraison, il se trouva que ce portrait représentait le cadavre d'un vieillard, et rendit inutile toute l'éloquence de l'avocat. On sait aussi ce qui arriva à Glycon, surnommé Spiridion. Il avait amené à l'audience un enfant, dans la pensée que ses larmes attendriraient les juges. Glycon venant à lui demander pourquoi il pleurait, l'enfant répondit : *C'est que mon précepteur me pince.*

(Liv. VI, ch. I. Trad. Nisard.)

LES MOTS ET LES CHOSES[2]

Les corps dont le sang est pur et que l'exercice a fortifiés, tirent leur beauté de la même source que leur vi-

1. Chez les anciens, les plaidoiries étaient volontiers dramatiques. Quintilien condamne ici l'abus de ces artifices.

2. « C'est aux paroles à servir et à suyvre; et que le Gascon y arrive, si le François n'y peult aller. Je veulx que les choses surmontent, et qu'elles remplissent l'imagination de celuy qui escoute, de façon qu'il n'aye aucune souvenance des mots. » (MONTAIGNE.)

gueur. Ils joignent l'éclat à l'expression de la force; tandis que des corps fardés nous déplaisent par cette affectation même de beauté factice. Je veux donc qu'on accorde du soin aux mots, mais de la sollicitude aux choses; car les expressions tiennent à la chose même[1]. Cependant nous les cherchons, comme si elles se cachaient toujours, et qu'elles voulussent se dérober à nos yeux. Persuadés qu'elles ne sont jamais auprès de la chose dont nous avons à parler, nous faisons beaucoup de chemin loin du sujet, et, après les avoir découvertes, nous les violentons pour les entraîner. La beauté de l'éloquence veut des ornements plus mâles ; lorsqu'elle est saine et vigoureuse, il ne lui faut pas de frisure et de façon ; or, la plupart du temps, c'est ce soin même qui corrompt le style, parce que les meilleures expressions sont celles qui ne sentent pas la recherche, mais qui ont l'air simple et naturel de la vérité. En effet, celles qui accusent une affectation ambitieuse réussissent rarement à plaire, et encore moins à convaincre, parce qu'elles obscurcissent les pensées comme l'ivraie étouffe le bon grain. Plus amoureux des mots que des choses, ce qui pourrait se dire tout simplement, nous l'enveloppons de longues circonlocutions; ce qu'il suffit d'avoir dit une fois, nous le répétons; ce qui n'a besoin que d'un mot, nous le surchargeons d'un amas d'autres mots; et souvent nous aimons mieux faire entendre plus que nous ne disons, ou même ce que nous ne disons pas, que d'émettre ouvertement notre pensée. Il y a plus : le mot propre déplaît aujourd'hui, rien ne nous paraissant beau de ce qu'un autre eût dit comme nous. Les poètes les moins naturels, les plus guindés, sont ceux de qui nous empruntons des figures ou des métaphores, ne croyant être spirituels qu'autant qu'il faut de l'esprit pour nous comprendre. Cependant, Cicéron enseigne assez nettement que *le plus grand défaut du style est de s'éloigner de la manière commune de penser et de parler*. Mais Cicéron n'était qu'un barbare, un ignorant, en comparaison de nous, qui n'aimons rien de ce que la

1. Voir *les Grands Écrivains du* XVIe *siècle*, par Gustave Merlet, p. 184.

nature nous montre du doigt, qui cherchons, non l'ornement, mais le raffinement, comme si les mots, sans cohésion avec les choses, pouvaient avoir quelque valeur.

(Liv. VIII, ch. I. Trad. Nisard.)

CICÉRON ET DÉMOSTHÈNE[1]

C'est surtout à nos orateurs que l'éloquence latine doit la gloire de marcher de pair avec celle des Grecs; car il n'est personne, parmi les Grecs, à qui je n'oppose hardiment *Cicéron*. Je n'ignore pas quelle querelle je m'attire gratuitement sur les bras, en le comparant à *Démosthène*[2]. Mais je ne laisserai pas de témoigner que, selon moi, ces deux orateurs se ressemblent par maintes qualités : même dessein, même méthode. — Quant au style, il y a quelque différence : l'un est plus précis, l'autre plus abondant; l'un serre de plus près son adversaire, l'autre se met plus au large pour le combattre; dans l'un, c'est toujours la pointe de l'épée qu'il faut craindre; dans l'autre, c'est souvent aussi le poids des armes; il n'y a rien à retrancher dans l'un, rien à ajouter dans l'autre; dans l'un, le travail se fait plus sentir, et dans l'autre, la nature. Nous l'emportons certainement pour la plaisanterie et le pathétique, deux ressorts puissants de l'éloquence. Cependant, il faut céder en ceci, que Démosthène est venu le premier, et qu'il a fait Cicéron, en grande partie, tout ce qu'il est; car il me semble que celui-ci, en s'attachant tout entier à imiter les Grecs, s'est approprié et la force de Démosthène, et l'abondance de Platon, et la douceur d'Isocrate. Toutefois, ce n'est pas seulement par l'étude qu'il est parvenu à emprunter à chacun d'eux ce qu'il y avait de meilleur; la plupart des qualités qui le distinguent, ou, pour mieux dire, toutes, il les a trouvées en lui-même, dans la merveilleuse fécondité

1. Il faut comparer le jugement de Fénelon sur ces deux orateurs, dans la *Lettre à l'Académie* (ch. IV).

2. Il y avait alors des partisans très chauds de l'École attique. Ils opposaient sa sobriété, sa discrétion et sa réserve à l'abondance de l'École asiatique dont relevait Cicéron.

de son divin génie; car son éloquence, pour me servir d'une comparaison de Pindare, n'est point comme *un réservoir d'eaux pluviales, mais un torrent qui s'échappe d'une source vive et profonde.* On dirait que le ciel l'a donné à la terre pour montrer en lui jusqu'où peut aller la puissance de la parole. Qui, mieux que lui, possède l'art d'instruire et d'émouvoir? En qui a-t-on jamais trouvé plus de grâce? Ce qu'il vous arrache, vous croyez le lui accorder. Il entraîne le juge, et celui-ci a plutôt l'air de le suivre que de céder à une force irrésistible. Il dit tout avec tant d'autorité qu'on rougirait d'avoir un autre avis que le sien : ce n'est pas un avocat qui plaide, mais un témoin qui dépose, un juge qui prononce. Or, tous ces mérites, dont un seul coûterait à tout autre des soins infinis, coulent, chez lui, sans effort; et cette éloquence, qui est ce qu'on peut entendre de plus beau, a tous les dehors de la plus heureuse facilité. Aussi est-ce à juste titre que ses contemporains l'ont proclamé *roi du barreau*, et que, dans la postérité, son nom est devenu synonyme de l'Éloquence[1]. Ayons-le donc sans cesse devant les yeux, proposons-le nous pour modèle; et que celui-là sache avoir profité, à qui Cicéron ne plaît pas médiocrement.

(Liv. X, ch. I. Trad. Nisard.)

SÉNÈQUE

J'ai cru devoir réserver *Sénèque*, à cause de l'opinion accréditée à tort sur mon compte au sujet de cet écrivain; car on s'est imaginé que je le condamnais, et que même je le haïssais. On a raisonné ainsi en voyant les efforts que je faisais pour empêcher la corruption entière de l'éloquence, et la ramener à un goût plus sévère[2]. Ce qui a pu accroître la prévention publique, c'est que, Sénèque étant presque le seul auteur que la jeunesse eût entre les mains,

1. Bien que Montaigne soit dur et presque injuste pour Cicéron, il dit cependant : « Quant à son éloquence, elle est hors de comparaison. Je crois que jamais homme ne l'esgualera. »

2. Quintilien, dans sa chaire, se proposa de réagir contre l'influence de Sénèque, et de restaurer la tradition cicéronienne.

sans prétendre l'exclure tout à fait, je ne souffrais pas qu'on le préférât à d'autres écrivains qui valent mieux, et contre lesquels il ne cessait de se déchaîner, parce que, sentant intérieurement combien sa manière était différente, il espérait peu que son style pût plaire à ceux qui goûteraient le leur. Cependant, ses partisans l'aimaient plus qu'ils ne l'imitaient, et ils déclinaient aussi loin de leur modèle que celui-ci s'était écarté des anciens ; car il serait à souhaiter qu'ils lui eussent ressemblé, ou du moins qu'ils l'eussent suivi de près ; mais ils n'aimaient en lui que ses défauts, et chacun s'appliquait à reproduire ceux qu'il pouvait; puis, se vantant de parler comme Sénèque, ils n'aboutissaient qu'à le déshonorer. Certes, il a de belles qualités, et en grand nombre : un esprit facile et abondant, beaucoup d'étude, et un grand fonds d'érudition, mêlé néanmoins d'erreurs, par la faute de ceux qu'il chargeait de faire ses recherches. Il est peu de matières qu'il n'ait traitées; nous avons de lui des oraisons, des poésies, des lettres, des dialogues. Comme philosophe, il est peu exact, mais antagoniste hautement déclaré du vice. Il est plein de pensées éclatantes, et, par rapport aux mœurs, sa lecture ne peut qu'être utile ; mais, pour son style, il est en général corrompu, et d'autant plus dangereux qu'il abonde en défauts aimables. On voudrait qu'il eût écrit avec son esprit, mais avec le goût d'un autre : car, s'il eût dédaigné certains faux brillants, s'il eût été moins ambitieux, s'il n'eût pas tant aimé tout ce qu'il produisait, s'il n'eût pas pris plaisir à morceler et amoindrir ses pensées, le suffrage des savants, bien plus que l'engouement de la jeunesse, ferait aujourd'hui son éloge. Toutefois, tel qu'il est, il ne faudra pas laisser de le lire, quand on aura le goût déjà sûr, et suffisamment formé par un genre de lecture plus sévère. Oui, il y a en lui beaucoup à louer, beaucoup même à admirer, pourvu qu'on sache choisir : ce qu'il eût été à désirer qu'il fît lui-même ; car ce beau génie était digne de vouloir faire mieux, lui qui a fait tout ce qu'il a voulu[1].

(Liv. X, ch. I. Trad. Nisard.)

1. Le jugement est sévère, mais respectueux.

L'ORATEUR HOMME DE BIEN

Je définis l'orateur, comme l'a fait Caton, *un homme de bien, habile dans l'art de parler ;* mais surtout *un homme de bien,* qualité qu'il pose en premier lieu, et qui, de sa nature, est en effet préférable à la seconde[1]. Cela doit être ainsi; car, si le talent de la parole peut devenir l'instrument de la méchanceté, rien n'est plus pernicieux que l'éloquence aux intérêts pnblics et privés : et moi-même, qui, pour ma part, ai contribué de tous mes efforts à perfectionner cette faculté, je me serais rendu coupable du plus grand des crimes envers la société, en forgeant des armes pour des brigands, et non pour des soldats. Que dis-je, moi? La nature elle-même, qui, par le don de la parole, a visiblement voulu favoriser l'espèce humaine et la distinguer du reste des animaux, la nature elle-même eût été plutôt une marâtre qu'une mère, si cette faculté n'était qu'une invention destinée à seconder le crime, à opprimer l'innocence, et à faire la guerre à la vérité. N'eût-il pas mieux valu naître muets et privés de toute intelligence, que de convertir ces présents de la Providence en un moyen de destruction mutuelle?

(Liv. XII, ch. I. Trad. Nisard.)

1. « L'homme vraiment éloquent, dit Fénelon, est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. »

TACITE

(50-130 après Jésus-Christ)

Influences domestiques. Sa jeunesse. Ses débuts oratoires. Le gendre d'Agricola. — C. Cornelius Tacitus naquit environ soixante ans après la mort de Tite-Live, et l'année même où Néron inaugurait son principat. Une ville de l'Ombrie, Interamna (Terni), se flatta, mais sans preuves, d'avoir été son berceau[1]. On a supposé avec une certaine vraisemblance qu'il était fils d'un chevalier romain, procurateur de la Belgique : ce qui expliquerait comment il conçut l'idée de sa *Germanie*, à la suite d'un voyage auquel l'invitait la proximité du pays. Sa jeunesse dut s'écouler dans un foyer sévère où se conserva l'intégrité native d'une âme « avide de toutes les belles connaissances[2] ». Elle ressentit l'influence d'un règne qui semblait soucieux de revenir à l'antique austérité. C'était aussi le temps où, réagissant contre la vogue des beaux esprits, Quintilien opposait à ces entraînements le frein de la tradition. Sans être un fervent adorateur de Cicéron, et tout en reconnaissant la nécessité de condescendre à des besoins nouveaux, Tacite se montra fidèle au respect des anciens, comme l'atteste la doctrine professée dans le *Dialogue des orateurs*. Il cultivait la poésie en même temps que l'éloquence, et parut avec éclat devant les tribunaux des centumvirs. Il fallait que sa réputation fût brillante pour lui valoir la faveur d'épouser la fille d'un personnage consulaire, d'Agricola, nommé gouverneur de la Bretagne. Cette

1. Près du chemin qui mène à Spolète, on montra longtemps un tombeau qui renfermait, dit-on, ses cendres. Il fut détruit sous le pontificat de Pie V, parce que Tacite avait mal parlé des chrétiens.
2. L'expression est de Tacite.

alliance lui ouvrait la voie des charges publiques; et, au retour de la province où il accompagna probablement son beau-père, il devint questeur sous Vespasien, édile sous Titus, préteur et membre du collège des quindécemvirs sous Domitien.

Son attitude sous Domitien. Colères refoulées. Un Alceste prudent. — Ces quinze années d'affreuse tyrannie soumirent à une douloureuse épreuve la conscience d'un homme de bien[1]. Il réussit pourtant à sauver son honneur et sa vie. Il vit même croître son crédit; car sa conduite fut assez habile pour garder un juste milieu entre des complaisances honteuses et une témérité aussi stérile qu'imprudente. Quelles servitudes s'imposèrent à sa parole dans ce sénat que « le Néron chauve » associait à ses cruautés! Ne fut-il pas réduit à étouffer les révoltes de son cœur en face d'Helvidius traîné en prison, de Sénécion et de Rusticus livrés en proie aux délateurs et aux bourreaux? « Il faut, disait-il, souhaiter les bons princes, et se résigner à souffrir les mauvais. » Cette leçon, il l'avait reçue d'Agricola, ce héros selon son cœur, patient, modéré, ennemi des forfanteries, qui savait mêler l'utile à l'honnête, se prêter à l'inévitable, et qui, empoisonné par Domitien, lui légua une partie de sa fortune, de peur qu'il n'eût la tentation de la prendre tout entière. S'il y a là des accommodements qui nous étonnent comme un problème dont les données seraient contradictoires, ne tournons pas ces scrupules en défiance contre des caractères qui ont droit à notre estime. Plaignons-les plutôt d'avoir été condamnés par le malheur des temps à l'apparente complicité du silence. Sous ce régime de terreur, la vertu de Tacite nous offre du moins la garantie des colères qu'il réserva pour le jour où leur explosion fut la vengeance des victimes qu'il n'avait pu sauver.

Trajan. — Explosion des représailles. Vie d'Agricola. — Enfin, l'Italie respira, quand le meurtre de Domitien eut inauguré, par l'avènement de Nerva, l'ère clémente des Antonins. Elevé au consulat en 97, comme successeur de Verginius Rufus, Tacite prononça, au forum, l'oraison funèbre de cet illustre vieillard qui, à deux reprises, avait refusé l'empire offert par les légions de Germanie.

Trois ans après, il eut encore un triomphe oratoire, lorsqu'il fit condamner Marcus Priscus, accusé de concussion par la province

1. Faut-il croire qu'en 90 il quitta Rome, exilé selon les uns, et, suivant d'autres, pour prendre le commandement d'une légion? Il est plus probable qu'il fut nommé propréteur dans une province. Il était encore absent lorsque Agricola mourut, en août 93.

d'Afrique. Dans ce procès retentissant, il avait eu pour compagnon d'armes son ami Pline le Jeune, auquel l'unissait une sympathie toute fraternelle, malgré les contrastes de leurs caractères : car ils représentaient l'un l'optimisme de l'homme heureux, et la gloriole du lettré amateur qui vise à des succès de coterie, l'autre la misanthropie d'un citoyen qui s'était jusqu'alors tenu tristement à l'écart, en Alceste soucieux de préparer à loisir les représailles d'une âme indignée[1].

Cette âpre consolation ne manqua pas à un talent fortifié par les contraintes mêmes qui d'ordinaire paralysent les faibles. Dès qu'il fut permis d'écrire librement, Tacite, âgé de quarante-cinq ans, soulagea ses regrets en publiant son premier ouvrage, la *Vie d'Agricola*, tableau biographique où s'annonçaient déjà un peintre et un psychologue. Énergie de pinceau, science du cœur humain, clairvoyance adroite à pénétrer les secrets d'État, générosité du penseur, vérité des portraits, relief des descriptions, intérêt pathétique du récit : tels sont les mérites de cet éloge inspiré par l'émotion de la piété filiale et du patriotisme.

La Germanie. — Est-ce un pamphlet ? — Vers la même époque, sous le deuxième consulat de Trajan, parut son étude sur *les Mœurs des Germains*, le seul peuple d'Occident qui pût et voulût encore menacer l'Empire. A la fois géographique, politique et philosophique, elle est un avertissement et une leçon ; car, en signalant à la vigilance de l'opinion un ennemi redoutable, Tacite oppose la corruption romaine à l'innocente simplicité de la race barbare dont il idéalise les traits sans les altérer. Il ne faudrait pourtant pas y voir, comme dans l'*Allemagne* de Mme de Staël, un pamphlet indirect, mais des allusions presque involontaires qui naissent naturellement du sujet. A l'intérêt d'un témoignage précieux sur les lois ou les coutumes de nos ancêtres[2] s'ajoute ici pour nous le charme d'un style aussi concis que poétique.

Le Dialogue des orateurs. — Quant au *Dialogue des orateurs* que les plus compétents lui attribuent, cet essai, dont la date reste indécise, remonte sans doute à la jeunesse de Tacite ; car, outre que l'ampleur des formes périodiques rappelle le voisinage du barreau, il résume un entretien qui aurait eu lieu, vers l'an 75, entre quatre personnages célèbres, Secundus, Maternus, Aper et Messala. Dans cette thèse où s'agite la querelle des anciens et des modernes, nous admirons un esprit libéral qui concilie

1. Il y avait aussi entre eux une différence d'âge de dix ans au plus, de sept à huit ans au moins. Pline était né dix-huit ans avant l'éruption du Vésuve.
2. Je veux parler des tribus franques et bourguignonnes.

les nouveautés avec le culte de la tradition, et un critique supérieur qui, pour la première fois, explique les vicissitudes de l'éloquence par celles des institutions et des mœurs.

Les Histoires. — Les Annales. — Tacite préludait ainsi à son œuvre maîtresse. Dès l'année 97, il avait conçu le dessein de raconter tous les événements écoulés dans les vingt-huit ans compris entre la mort de Néron et celle de Domitien. Ce fut l'objet des *Histoires*, qui renfermaient quatorze ou vingt livres; mais seuls les quatre premiers sont parvenus jusqu'à nous, avec une partie du cinquième [1]. La composition des *Annales* suivit de près, et s'étendit de la mort d'Auguste à celle de Néron [2]. Dans ces deux monuments où l'ordre chronologique des faits se combine avec des vues générales et l'enchaînement des idées, la différence des titres n'implique pas celle de la méthode. Consacrées à des souvenirs plus lointains, les *Annales* se distinguent seulement par un tour plus rapide et plus sobre, tandis que les *Histoires* exposent des faits contemporains, et les développent sous des couleurs parfois épiques.

Nous voudrions connaître les détails d'une existence si glorieusement remplie. Mais à peine est-il permis d'affirmer qu'après avoir mis la dernière main à ce grand travail, Tacite mourut, vers 130, sous Hadrien, à quatre-vingts ans. Rappelons aussi qu'en 276 un empereur porta son nom, et prétendit le compter parmi ses aïeux.

L'homme. — Un stoïcien pratique résigné à l'Empire. Ses croyances. — Bien que ce beau génie parle peu de lui-même, nous entrevoyons l'homme sous l'écrivain. Sans appartenir à aucune secte, ses préférences l'inclinaient, mais par sentiment plus que par doctrine, vers cette élite stoïcienne dont il exalta les vertus, en mêlant à ses hommages les tempéraments de la raison pratique. Il comprenait trop les misères de son temps pour rêver l'impossible. Aussi, quoiqu'il ne pût aimer l'Empire, convient-il de ne pas le considérer comme un intransigeant affolé de chimères. Outre qu'il remplit les plus hautes fonctions sous les maîtres les plus méchants, il n'eut aucun penchant ni pour le gouvernement populaire dont il redoutait l'inconstance, ni pour le pouvoir aristocratique qui « ressemble au despotisme des rois », ni pour un régime mixte « qu'il est plus facile de louer que d'établir », ni

1. Les manuscrits de Tacite furent retrouvés en Westphalie, en 1515.

2. Des seize livres qu'elles comprenaient, il nous en reste huit complets (I-IV et XII-XV). Quatre sont plus ou moins mutilés (V, VI, XI, XVI). Quatre ont été perdus (VII-X).

pour l'ancienne République « où s'allumaient tant de discordes ». Mais il voit dans l'autorité souveraine d'un seul la conséquence nécessaire des fautes commises, et se rallie franchement au fait accompli, comme il le déclare au début de ses *Histoires*.

Loin d'avoir le tempérament d'un factieux, il condamne même les conspirateurs qui risquaient leur vie pour la liberté. N'a-t-il pas dit : « Que les admirateurs des entreprises illégitimes sachent qu'il peut se trouver de grands hommes jusque sous les mauvais princes : l'obéissance et la modération, alliées à la force d'âme et au talent, les mènent aussi loin dans la gloire que la plupart de ceux qui ont cherché par des coups hardis une mort brillante, mais inutile à l'État. » Celui qui se montrait si dur pour des martyrs chemina donc, prudent et désabusé, entre l'adulation et la protestation, sans aliéner son indépendance par des passions politiques. Les douceurs du foyer, le travail et l'estime de soi furent la sauvegarde de ce solitaire qui s'isola de la contagion, mais ne transforma point en défis ses vertus privées. Croyons-en le reproche qu'il adresse à Thraséas, et ce conseil qu'il donne : « Tâchons de trouver entre la résistance qui se perd et la servilité qui se déshonore une route exempte à la fois de bassesse et de danger. » Cette voie lui devint aisée sous Nerva, et l'élection de Trajan ne lui laissa rien à regretter dans le passé, ni à désirer dans l'avenir.

Il en fut ainsi de ses opinions religieuses. Elles flottèrent entre les doctrines d'une philosophie spiritualiste et les préjugés de la foule. Il semble tantôt un sceptique, tantôt un croyant résolu. Ici, il sourit d'un prodige qu'il hésite à rapporter ; là, il est naïvement complaisant pour la crédulité des simples. Ailleurs, on dirait un fataliste qui, devant le spectacle de tant de scandales, se prend à douter de la Providence.

Ses regrets. Source de sa mélancolie. Conditions nouvelles de l'histoire. Le psychologue ; le peintre. — Mais, si, dans un monde voué à la servitude, il n'a plus d'illusions, n'allons pas en conclure qu'il raconte froidement les folies et les crimes. En présence des exils, des meurtres, des empoisonnements, des infamies de tout genre, il envie les historiens d'autrefois qui avaient à dire des conquêtes, des triomphes, des actes héroïques. Il porte le deuil de la dignité humaine, et laisse échapper plus d'un accent de colère, par exemple, lorsqu'après avoir énuméré les attentats de Néron, il s'écrie : « Cette patience servile, tant de sang répandu, fatiguent l'âme, et la resserrent de tristesse ; on est près de haïr des citoyens qui se laissent égorger si lâchement. »

Le théâtre du drame s'étant ainsi rétréci, Tacite se sent comme emprisonné dans ce palais des Césars où se décident clandestinement les destinées du monde. Mais cette souffrance lui porte bonheur; car, obligé de pénétrer ces ténèbres pour y chercher la piste des forfaits, le juge de ces scélérats devient un psychologue et un peintre qui nous émerveille par son intuition et son génie dramatique. Ne lui faut-il pas chercher la raison des événements dans leur source intérieure, c'est-à-dire dans les passions et les caractères? Or, nul n'a plus sûrement démêlé la vérité sous le mensonge, et surpris le monstre sous son masque. Il n'est pas de recoin obscur qu'il n'éclaire d'une lumière vengeresse. Les plus hypocrites ne sauraient tromper son regard presque infaillible. Tibère a beau s'envelopper d'ombre, il le traîne au grand jour; pas un faux-fuyant ne lui échappe : « Il l'entend penser tout bas[1]. »

Son pessimisme légitime. Impartialité; gravité du juge. — Peut-être même prend-il trop de plaisir à cette enquête; car son imagination, riche en conjectures, accuse encore le prévenu, quand le doute pourrait lui profiter. De cette incurable défiance procède ce que Chateaubriand appelait « sa majestueuse mélancolie ». Il est certain qu'il tourne volontiers au pessimisme. Mais, s'il fut le Saint-Simon de l'antiquité, le La Rochefoucauld de l'histoire, n'en faisons pas un grief à ce cœur trop longtemps oppressé qui retrouve tardivement la liberté de l'indignation. S'il n'a plus foi dans la nature humaine, et incrimine jusqu'à l'invraisemblable, c'est qu'il a traversé des âges sinistres. Ayant refoulé, durant quinze ans, le flot de ses amertumes, ayant assisté en silence à ce qu'il y eut d'extrême dans la servitude, il avait bien le droit de descendre aux dernières profondeurs de la tristesse. Voilà pourquoi il sortit de cet abîme tout assombri, tout enfiévré. L'intensité de ces éclats vint de la compression même qui les avait trop longtemps ajournés.

Loin d'accuser son humeur noire, il serait plus juste d'admirer le sang-froid et l'impartialité solennelle d'un récit qui ne dégénère jamais en satire comme les invectives de Juvénal, ou en équivoque curiosité comme la chronique de Suétone. Il est visible que Tacite veut être équitable, qu'il a puisé à toutes les sources d'information[2], qu'il mérite crédit, qu'il fait office de magistrat. Aussi nous

1. Le mot est de M. Nisard.
2. Traditions, souvenirs personnels, journaux, procès-verbaux du sénat, documents officiels, inscriptions, discours des empereurs, mémoires secrets d'Agrippine ou de Corbulon, il a consulté tous les témoignages.

laisse-t-il une impression de gravité qui tient au caractère et à la conscience[1].

L'écrivain. Son imagination ressuscite le passé. Le style approprié au sujet. — Est-il besoin d'ajouter que l'écrivain est poète? J'entends par là qu'il possède éminemment la vertu créatrice, le don de faire vivre tous les personnages qu'il met en scène et tous les objets qu'il évoque? Il ressuscite sous nos yeux le monde physique et moral. Sa sensibilité est si vive, et son imagination si puissante, qu'un seul trait lui suffit souvent à saisir par un mot l'âme des personnes ou des choses. Dès lors, cette vision reste à jamais fixée dans le souvenir. « Il résume tout parce qu'il voit tout, » a dit Montesquieu. A ce coloris, à ce relief s'associe le mouvement d'un drame dont les péripéties et la catastrophe produisent la terreur et la pitié.

Que ces qualités aient leur péril, nous ne le contesterons pas. Il lui arrive d'être concis jusqu'à l'obscurité, de trahir l'effort par la tension de ses muscles, de ramasser dans un espace trop étroit des idées qui s'offusquent. L'ami de Pline eut donc les défauts de son temps. Mais ils sont en harmonie avec le sujet qu'il traite; et j'y vois une convenance qui concourt à l'originalité de l'œuvre. Appliquée à ce réquisitoire contre les Césars, la langue de Tite-Live eût été une note fausse. Il y fallait la véhémente brusquerie d'un style assombri par la haine, et enflammé par la passion. Ces tours insolites, ces antithèses heurtées, ces réticences pathétiques, ces raffinements d'analyse, cette crudité audacieuse, furent en effet des formes appropriées par une nécessité secrète à la peinture d'une époque tragique dont l'horreur ne s'est rencontrée qu'une fois dans l'histoire.

TACITE JUGEANT SES ANNALES

Peut-être la plupart des faits que j'ai rapportés et de ceux que je rapporterai encore sembleront petits et indignes de l'histoire, je le sais; mais on ne doit pas comparer ces Annales aux monuments qu'ont élevés les historiens de l'ancienne République. De grandes guerres, des prises de villes, des rois vaincus et captifs, et, au dedans, les querelles des

1. Bossuet invoque « les fortes paroles *du plus grave* des historiens ». Racine s'inspire « *du plus grand peintre* de l'antiquité ». Tacite est tout entier dans ces éloges

tribuns et des consuls, les lois agraires et frumentaires[1], les rivalités du peuple et des nobles, offraient à leurs récits une vaste et libre carrière. La mienne est étroite, et mon travail sans gloire : une paix profonde ou faiblement inquiétée, Rome pleine de scènes affligeantes, un prince peu jaloux de reculer les bornes de l'Empire[2]. Toutefois, il ne sera pas inutile d'observer des faits indifférents au premier aspect, mais d'où l'on peut souvent tirer de grandes leçons.

En effet, chez toutes les nations, dans toutes les villes, c'est le peuple, ou les grands, ou un seul, qui gouverne. Une forme de société, composée du mélange heureusement assorti des trois autres, est plus facile à louer qu'à établir; et, fût-elle établie, elle ne saurait être durable[3]. Rome vit autrefois le peuple et le sénat faire la loi tour à tour[4]; alors, il fallait connaître le caractère de la multitude, et savoir par quels tempéraments on peut la diriger; alors, qui avait étudié à fond l'esprit du sénat et des grands possédait le renom de sage et d'habile politique. Aujourd'hui que tout est changé, et que Rome ne diffère plus d'un État monarchique, la recherche et la connaissance des faits que je rapporte acquièrent de l'utilité. Peu d'hommes, en effet, distinguent par leurs seules lumières ce qui avilit de ce qui honore, ce qui sert de ce qui nuit : les exemples d'autrui sont l'école du plus grand nombre. Au reste, si ces détails sont utiles, j'avoue qu'ils offrent peu d'agrément. La description des pays, les scènes variées des combats, les morts fameuses des chefs, voilà ce qui attache, ce qui ranime l'attention. Mais moi, dans cet enchaînement d'ordres barbares, de continuelles accusations, d'amitiés trompeuses, d'inno-

1. Les *lois agraires* allouaient aux citoyens pauvres des terres du domaine public (*Lois des Gracques* et de *Rullus*). Les *lois frumentaires* réglaient les distributions du blé.

2. C'était le conseil d'Auguste. Du côté du Rhin, on n'avait rien fait pour reprendre la ligne de l'Ems. Plus tard, Trajan franchira le Danube et l'Euphrate.

3. Tacite ne croit pas au gouvernement mixte. De ce côté allaient pourtant ses préférences.

4. La plèbe ne fit la loi que par la sécession, le *veto* tribunitien, ou la guerre civile.

cents condamnés, et de procès qui tous ont une même issue, je ne rencontre qu'une fatigante uniformité[1].

(*Annales*, liv. IV, ch. XXXII. Trad. Burnouf.)

HONNEURS FUNÈBRES RENDUS AUX LÉGIONS DE VARUS[2]

César éprouva le désir de rendre les derniers honneurs au chef et aux soldats; tous les guerriers présents furent alors saisis d'une émotion douloureuse en songeant à leurs proches, à leurs amis, aux chances de la guerre et à la destinée des humains. Cécina[3] est envoyé en avant pour sonder les profondeurs de la forêt, et construire des ponts et des chaussées sur les marécages et les terrains d'une solidité trompeuse; puis, l'on pénètre dans ces lieux pleins d'images sinistres et de lugubres souvenirs. Le premier camp de Varus, à sa vaste enceinte, aux dimensions de sa place d'armes[4], annonçait l'ouvrage de trois légions. Plus loin, un retranchement à demi ruiné, un fossé peu profond, indiquaient l'endroit où s'étaient ralliés leurs faibles débris. Au milieu de la plaine, des ossements blanchis, épars ou amoncelés, suivant qu'on avait fui ou combattu, jonchaient la terre pêle-mêle avec des membres de chevaux et des armes brisées. Des têtes humaines pendaient au tronc des arbres; et l'on voyait, dans les bois voisins, les autels barbares où furent immolés les tribuns et les principaux centurions. Quelques soldats échappés à ce carnage, ou qui depuis avaient brisé leurs fers, montraient la place où périrent les lieutenants, où les aigles furent enlevées. « Ici, Varus reçut une première blessure; là, son bras malheureux, tourné contre lui-même, le délivra de la vie. » Ils disaient « sur quel tribunal Arminius harangua son armée,

1. Il y a dans cette page la mélancolie d'un citoyen et d'un honnête homme.

2. T. Quintilius Varus gouvernait la Gaule Belgique, lorsque son despotisme suscita chez les Germains une révolte dont Arminius fut le chef. Attiré par une ruse dans les défilés de Teutberg, il y périt avec trois légions, l'an 10 de J.-C. Germanicus, neveu et fils adoptif de Tibère, vengea ce désastre, dont le théâtre paraît être non loin des sources de l'Ems et de la Lippe, entre Paderborn, Detmold et Osnabruck (Wesphalie.)

3. Cécina était lieutenant de Germanicus.

4. C'est la place centrale, où se trouvaient les tentes du général et des officiers supérieurs, le tribunal, l'autel, l'augural, les aigles et les étendards.

combien il dressa de gibets, fit creuser de fosses pour les prisonniers; par quelles insultes son orgueil outragea les enseignes et les aigles romaines ».

Ainsi, les soldats présents sur le théâtre du désastre recueillaient, après six ans, les ossements de trois légions; et, sans savoir s'ils couvraient de terre la dépouille d'un proche ou d'un étranger, animés contre l'ennemi d'une colère nouvelle, et la vengeance dans le cœur aussi bien que la tristesse, ils ensevelissaient tous ces restes comme ceux d'un parent ou d'un frère. On éleva un tombeau, dont César posa le premier gazon; pieux devoir par lequel il honorait les morts et s'associait à la douleur des vivants.

(*Annales*, liv. I, ch. LXI. Trad. Burnouf.)

MORT DE GERMANICUS [1]

A son retour d'Égypte, Germanicus trouva l'ordre qu'il avait établi dans les légions et dans les villes, ou aboli, ou remplacé par des règlements contraires. De là des reproches sanglants contre Pison, qui, de son côté, n'épargnait pas les offenses à César. Enfin, Pison résolut de quitter la Syrie. Retenu par une maladie de Germanicus, à la nouvelle de son rétablissement, et pendant qu'on acquittait à Antioche [2] les vœux formés pour la conservation de ce général, il fit renverser par ses licteurs l'appareil du sacrifice, enlever les victimes et disperser la multitude que cette fête avait rassemblée. Bientôt Germanicus eut une rechute, et Pison se rendit à Séleucie [3] pour en attendre les suites. Le mal, déjà violent, était aggravé par la persuasion où était César que Pison l'avait empoisonné. On trouvait aussi dans le palais, à terre et autour des murs, des lambeaux de cadavres

1. Tibère, jaloux des succès de Germanicus, l'avait envoyé en Orient, où l'attendait l'inimitié de Pison, gouverneur de Syrie, et confident intime de l'empereur. Germanicus fut-il empoisonné par son ennemi ? C'est une question indécise. Toujours est-il qu'il mourut d'un mal inconnu, à trente-quatre ans (19 de J.-C.). Pison, accusé par Agrippine, veuve de Germanicus, prévint le supplice en se donnant la mort.

2. Antioche, ancienne capitale des Séleucides, sur l'Oronte.

3. Séleucie est située à l'embouchure de l'Oronte.

arrachés aux tombeaux, des formules d'enchantements et d'imprécations, le nom de Germanicus gravé sur des lames de plomb [1], des cendres humaines à demi brûlées et trempées d'un sang noir, et d'autres symboles magiques, auxquels on attribue la vertu de dévouer les âmes aux divinités infernales. Enfin, toutes les personnes envoyées par Pison étaient accusées de venir épier les progrès de la maladie.

Ces noirceurs inspirèrent à Germanicus autant d'indignation que d'alarmes. « Si sa porte était assiégée, s'il lui fallait exhaler son dernier soupir sous les yeux de ses ennemis, que deviendrait sa malheureuse épouse? quel sort attendait ses enfants au berceau [2]? Le poison était donc trop lent! on hâtait, on précipitait sa mort, afin d'être seul maître de la province et des légions. Mais Germanicus n'était pas encore délaissé à ce point, et le prix du meurtre ne resterait pas longtemps aux mains de l'assassin. » Il déclara, par lettres, à Pison, qu'il renonçait à son amitié [3]. Plusieurs ajoutent qu'il lui ordonna de sortir de la province. Pison, sans tarder davantage, se mit en mer; mais il s'éloignait avec une lenteur calculée, pour être plus tôt de retour si la mort de Germanicus lui ouvrait la Syrie [4].

César eut un rayon d'espérance qui le ranima quelques instants : ensuite, ses forces l'abandonnèrent; et, sentant approcher sa fin, il parla en ces termes à ses amis rassemblés près de son lit : « Si je cédais à la loi de la nature, la plainte me serait encore permise, même envers les Dieux, dont la rigueur prématurée m'enlèverait si jeune à mes parents, à mes enfants, à ma patrie : maintenant, frappé par le crime de Pison et de Plancine [5], je dépose dans vos cœurs mes dernières prières. Dites à mon père et à mon

1. C'était une façon de dévouer un ennemi aux Dieux infernaux.

2. Son épouse était Agrippine, petite-fille d'Auguste par Julie femme d'Agrippa. — Il n'avait alors près de lui que ses enfants Julia et Caligula.

3. C'était un usage, dans la vie publique et privée, avant toute déclaration d'hostilités.

4. Pison relevait directement de l'empereur. Germanicus n'était envoyé qu'en mission extraordinaire.

5. Plancine était la femme de Pison.

frère[1] de quels traits cruels mon âme fut déchirée, quels pièges environnèrent mes pas, avant qu'une mort déplorable terminât la vie la plus malheureuse. Ceux que mes espérances ou les liens du sang intéressaient à mon sort, ceux même dont Germanicus vivant pouvait exciter l'envie, ne verront pas sans quelques larmes un homme jadis entouré de splendeur, échappé à tant de combats, périr victime des complots d'une femme. Vous aurez, vous, des plaintes à porter devant le sénat[2], des lois à invoquer. Le premier devoir de l'amitié n'est pas de donner à celui qui n'est plus de stériles regrets ; c'est de garder le souvenir de ce qu'il a voulu, d'accomplir ce qu'il a commandé. Les inconnus même pleureront Germanicus : vous, vous le vengerez, si c'était moi que vous aimiez plutôt que ma fortune. Montrez au peuple romain la petite-fille du divin Auguste, celle qui fut mon épouse; nombrez-lui mes six enfants[3]. La pitié sera pour les accusateurs; et, quand le mensonge alléguerait des ordres impies[4], on refuserait d'y croire, ou l'on ne pardonnerait pas. » Les amis de César lui jurèrent, en touchant sa main défaillante, de mourir avant de renoncer à le venger.

Alors, se tournant vers Agrippine, il la conjure, au nom de sa mémoire, au nom de leurs enfants, de dépouiller sa fierté, d'abaisser sous les coups de la fortune la hauteur de son âme, et, quand elle serait à Rome, de ne pas irriter par des prétentions rivales un pouvoir au-dessus du sien. A ces paroles, que tous purent entendre, il en ajouta d'autres en secret, et l'on croit qu'il lui révéla les dangers qu'il craignait de Tibère. Peu de temps après il expira, laissant dans un deuil universel la province et les nations environnantes. Les peuples et les rois étrangers le pleurèrent : tant il s'était montré affable aux alliés, clément pour les ennemis; homme dont l'aspect et le langage inspiraient la vénération, et qui savait, dans un si haut rang, conserver

1. Son père adoptif fut *Tibère*. Son frère adoptif était *Drusus;* car il ne peut s'agir ici de Claude, son frère par le sang.
2. Le sénat pouvait s'ériger en cour de justice.
3. Nero, Drusus, Drusilla, Caius (Caligula), Agrippine (mère de Néron), Julia.
4. Des ordres émanant de Tibère.

cette dignité qui sied à la grandeur, et fuir l'orgueil qui la rend odieuse.

(*Annales*, liv. II, ch. LXIX. Trad. Burnouf.)

MORT DE BRITANNICUS

Cependant Agrippine, forcenée de colère[1], semait autour d'elle l'épouvante et la menace; sans épargner même les oreilles du prince, elle s'écriait « que Britannicus n'était plus un enfant; que c'était le véritable fils de Claude, le digne héritier de ce trône, qu'un intrus et un adopté n'occupait que pour outrager sa mère[2]. Il ne tiendrait pas à elle que tous les malheurs d'une maison infortunée ne fussent mis au grand jour[3]. Grâce aux Dieux et à sa prévoyance, son beau-fils au moins vivait encore : elle irait avec lui dans le camp[4], on entendrait d'un côté la fille de Germanicus, et de l'autre l'estropié Burrus et l'exilé Sénèque, venant, l'un avec son bras mutilé, l'autre avec sa voix de rhéteur, solliciter l'empire de l'univers[5]. » Elle accompagne ces discours de gestes violents, accumule les invectives, en appelle à la divinité de Claude, à tant de forfaits inutilement commis.

Néron, alarmé de ces fureurs, et voyant Britannicus près

1. Néron venait d'ôter le ministère des finances à Pallas, trésorier général de l'Empire, le favori sur lequel Agrippine comptait plus que jamais.

2. Britannicus était le fils de Claude et de Messaline. Néron ne s'était implanté dans la famille de Claude que par la fiction légale de l'adoption.

3. Allusion aux intrigues criminelles par lesquelles Agrippine avait frayé la voie de l'Empire à son fils Néron.

4. Le camp des prétoriens.

5. On verra d'un côté le fils d'un empereur
Redemandant la foi jurée à sa famille,
Et de Germanicus on entendra la fille;
De l'autre, l'on verra le fils d'Œnobarbus
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrus,
Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit :
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses :
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même.....

(RACINE, *Britannicus*, III, 3.)

d'achever sa quatorzième année, rappelait tour à tour à son esprit et les emportements de sa mère, et le caractère du jeune homme, que venait de révéler un indice léger, sans doute, mais qui avait vivement intéressé en sa faveur. Pendant les fêtes de Saturne[1], les deux frères jouaient avec des jeunes gens de leur âge, et, dans un de ces jeux, on tirait au sort la royauté[2]; elle échut à Néron. Celui-ci, après avoir fait aux autres des commandements dont ils pouvaient s'acquitter sans rougir, ordonne à Britannicus de se lever, de s'avancer, et de chanter quelque chose. Il comptait faire rire aux dépens d'un enfant étranger aux réunions les plus sobres, et plus encore aux orgies de l'ivresse. Britannicus, sans se déconcerter, chanta des vers dont le sens rappelait qu'il avait été précipité du rang suprême et du trône paternel. On s'attendrit, et l'émotion fut d'autant plus visible que la nuit et la licence avaient banni la feinte. Néron comprit cette censure, et sa haine redoubla. Agrippine, par ses menaces, en hâta les effets. Nul crime dont on pût accuser Britannicus ; et Néron n'osait publiquement commander le meurtre d'un frère : il résolut de frapper en secret, et fit préparer du poison. L'agent qu'il choisit fut Julius Pollio, tribun d'une cohorte prétorienne, qui avait sous sa garde Locusta, condamnée pour empoisonnement, et fameuse par beaucoup de forfaits. Dès longtemps, on avait eu soin de ne placer auprès de Britannicus que des hommes pour qui rien ne fût sacré : un premier breuvage lui fut donné par ses gouverneurs mêmes, et ses entrailles s'en délivrèrent, soit que le poison fût trop faible, soit qu'on l'eût mitigé, pour qu'il ne tuât pas sur-le-champ. Néron, qui ne pouvait souffrir cette lenteur dans le crime, menace le tribun, et ordonne le supplice de l'empoisonneuse, se plaignant que, pour prévenir de vaines rumeurs et se ménager une apologie, ils retardaient sa sécurité. Ils lui promirent alors un venin qui tuerait aussi vite que le fer : il fut distillé auprès de la chambre du prince[3], et composé de poisons d'une violence éprouvée.

1. Elles revenaient tous les ans, le 17 décembre.
2. Il s'agit de la royauté du festin.
3. Suétone raconte qu'il fut distillé devant Néron : il en fit l'essai sur un marcassin qui expira immédiatement.

C'était l'usage que les fils des princes mangeassent assis avec les autres nobles de leur âge, sous les yeux de leurs parents, à une table séparée et plus frugale[1]. Britannicus était à l'une de ces tables. Comme il ne mangeait ou ne buvait rien qui n'eût été goûté par un esclave de confiance, et qu'on ne voulait ni manquer à cette coutume, ni déceler le crime par deux morts à la fois, voici la ruse qu'on imagina. Un breuvage encore innocent, et goûté par l'esclave[2], fut servi à Britannicus; mais la liqueur était trop chaude, et il ne put la boire. Avec l'eau dont on la rafraîchit, on y versa le poison, qui circula si rapidement dans ses veines qu'il lui ravit en même temps la parole et la vie. Tout se trouble autour de lui : les moins prudents s'enfuient; ceux dont la vue pénètre plus avant demeurent immobiles, les yeux attachés sur Néron. Le prince, toujours penché sur son lit et feignant de ne rien savoir, dit que c'était un événement ordinaire causé par l'épilepsie dont Britannicus était attaqué depuis l'enfance; que peu à peu la vue et le sentiment lui reviendraient. Pour Agrippine, elle composait inutilement son visage : la frayeur et le trouble de son âme éclatèrent si visiblement qu'on la jugea aussi étrangère à ce crime que l'était Octavie, sœur de Britannicus : et en effet, elle voyait dans cette mort la chute de son dernier appui, et l'exemple du parricide[3]. Octavie aussi, dans un âge si jeune, avait appris à cacher sa douleur, sa tendresse, et tous les mouvements de son âme. Ainsi, après un moment de silence, la gaieté du festin recommença.

La même nuit vit périr Britannicus et allumer son bûcher. L'apprêt des funérailles était fait d'avance; elles furent simples : toutefois, ses restes furent ensevelis au Champ de Mars[4]; il tombait une pluie si violente que le peuple y vit

1. Usage emprunté aux anciens Perses.
2. Les Romains en usaient ainsi à table : ce qui rendit la chose toute naturelle.
3. Poursuis. Tu n'as point fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frère;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
(Racine, *Britannicus*, V, 6.)
4. Dans le Mausolée construit par Auguste pour lui et sa famille.

un signe de la colère des Dieux contre un forfait que bien des hommes ne laissaient pas d'excuser, en se rappelant l'histoire des haines fraternelles[1], et en songeant qu'un trône ne se partage pas.

(*Annales*, liv. XIII, ch. xv. Trad. Burnouf.)

MEURTRE D'AGRIPPINE

Néron évitait de se trouver seul avec sa mère ; et, quand elle partait pour ses jardins ou pour ses campagnes de Tuscule et d'Antium[2], il la louait de songer au repos. Elle finit, en quelque lieu qu'elle fût, par lui peser tellement qu'il résolut sa mort. Il n'hésitait plus que sur les moyens, le poison, le fer, ou tout autre. Le poison lui plut d'abord[3] ; mais, si on le donnait à la table du prince, une fin trop semblable à celle de Britannicus ne pourrait être rejetée sur le hasard ; tenter la foi des serviteurs d'Agrippine paraissait difficile, parce que l'habitude du crime lui avait appris à se défier des traîtres ; enfin, par l'usage des antidotes, elle avait assuré sa vie contre l'empoisonnement. Le fer avait d'autres dangers : une mort sanglante ne pouvait être secrète, et Néron craignait que l'exécuteur choisi pour ce grand forfait ne méconnût ses ordres. Anicet offrit son industrie : cet affranchi, qui commandait la flotte de Misène, avait élevé l'enfance de Néron, et haïssait Agrippine autant qu'il en était haï. Il montre « que l'on peut disposer un vaisseau de telle manière qu'une partie détachée artificiellement en pleine mer la submerge à l'improviste. Rien de plus fertile en hasards que la mer[4] : quand Agrippine aura péri dans un naufrage, quel homme assez injuste imputera au crime le tort des vents et des flots ? Le prince donnera d'ailleurs à sa mémoire un temple, des autels, tous les honneurs où peut éclater la tendresse d'un fils. »

1. Atrée et Thyeste, Etéocle et Polynice, Romulus et Rémus.
2. Les jardins de Lucullus. Tusculum, à trois milles sud-est de Rome ; Antium à trente-deux kilomètres de Rome.
3. Il fut essayé, dit Suétone, à trois reprises, mais en vain.
4. C'est Anicet qui parle.

Cette invention fut goûtée, et les circonstances la favorisaient. L'empereur célébrait à Baïes les fêtes de Minerve[1]; il y attire sa mère, à force de répéter qu'il faut souffrir l'humeur de ses parents, et apaiser les ressentiments de son cœur : discours calculés pour autoriser des bruits de réconciliation, qui seraient reçus d'Agrippine avec cette crédulité de la joie, si naturelle aux femmes. Agrippine venait d'Antium ; il alla au-devant d'elle le long du rivage, lui donna la main, l'embrassa et la conduisit à Baules[2] ; c'est le nom d'une maison de plaisance, située sur une pointe et baignée par la mer, entre le promontoire de Misène et le lac de Baïes[3]. Un vaisseau plus orné que les autres attendait la mère du prince[4], comme si son fils eût voulu lui offrir encore cette distinction ; car elle montait ordinairement une trirème, et se servait des rameurs de la flotte ; enfin, un repas où Néron l'avait invitée donnait le moyen d'envelopper le crime dans les ombres de la nuit. C'est une opinion assez accréditée que le secret fut trahi, et qu'Agrippine, avertie du complot et ne sachant si elle y devait croire, se rendit en litière à Baïes.

Là, les caresses de son fils dissipèrent ses craintes; il la combla de prévenances, et la fit placer à table au-dessus de lui. Des entretiens variés, où Néron affecta tour à tour la familiarité du jeune âge et toute la gravité d'une confidence auguste, prolongèrent le festin. Il la reconduisit à son départ, couvrant de baisers ses yeux et son sein ; soit qu'il voulût mettre le comble à sa dissimulation, soit que la vue d'une mère qui allait périr attendrît en ce dernier instant cette âme dénaturée.

Une nuit brillante d'étoiles, et dont la paix s'unissait au calme de la mer, semblait préparée par les Dieux pour mettre le crime dans toute son évidence. Le navire n'avait pas encore fait beaucoup de chemin. Avec Agrippine étaient deux personnes de sa cour, Crépéréius Gallus et Acerronie. Le pre-

1. Les *Quinquatries*. Les *grandes* duraient cinq jours (19 mars) ; les *petite* trois jours (ides de juin). *Baïes* est au sud-est sur la baie de Naples.

2. Baules, maison de campagne qui avait appartenu à l'orateur Hortensius.

3. La face des lieux ayant été changée par l'invasion de la mer, le lac de Baïes ne subsiste plus.

4. Pour la conduire à Baïes, où Néron devait la fêter.

mier se tenait debout près du gouvernail; Acerronie, appuyée sur le pied du lit où reposait sa maîtresse, exaltait avec l'effusion de la joie le repentir du fils et le crédit recouvré par la mère. Tout à coup, à un signal donné, le plafond de la chambre s'écroule sous une charge énorme de plomb. Crépéréius écrasé reste sans vie. Agrippine et Acerronie sont défendues par les côtés du lit qui s'élevaient au-dessus d'elles, et qui se trouvèrent assez forts pour résister au poids. Cependant, le vaisseau tardait à s'ouvrir, parce que, dans le désordre général, ceux qui n'étaient pas du complot embarrassaient les autres. Il vint à l'esprit des rameurs de peser tous du même côté, et de submerger ainsi le navire. Mais, dans ce dessein formé subitement, le concert ne fut point assez prompt, et une partie, en faisant contrepoids, ménagea aux naufragés une chute plus douce. Acerronie eut l'imprudence de s'écrier « qu'elle était Agrippine, qu'on sauvât la mère du prince »; et elle fut tuée à coups de crocs, de rames, et des autres instruments qui tombaient sous la main. Agrippine, qui gardait le silence, fut moins remarquée, et reçut cependant une blessure à l'épaule. Après avoir nagé quelque temps, elle rencontra des barques qui la conduisirent dans le lac Lucrin, d'où elle se fit porter à sa maison de campagne.

Là, rapprochant toutes les circonstances, et la lettre perfide, et tant d'honneurs prodigués pour une telle fin, et ce naufrage près du port, ce vaisseau qui, sans être battu par les vents ni poussé contre un écueil, s'était rompu par le haut comme sur terre par le jeu d'une machine[1]; songeant en même temps au meurtre d'Acerronie, et jetant les yeux sur sa propre blessure, elle comprit que le seul moyen d'échapper aux embûches était de ne pas les deviner[2]. Elle envoya l'affranchi Agérinus annoncer à son fils « que la bonté des Dieux et la fortune de l'empereur l'avaient sauvée d'un grand péril; qu'elle le priait, tout effrayé qu'il pouvait être du danger de sa mère, de différer sa visite; qu'elle avait en ce moment besoin de repos ». Cependant, avec une sécurité

1. Allusion aux machines, aux *trucs* employés dans les théâtres, où l'on faisait pleuvoir sur les spectateurs des fleurs, des fruits, des pâtisseries.
2. Elle garde tout son sang-froid. Le crime ne l'étonne pas; elle s'y connaît.

affectée, elle fait panser sa blessure, et prend soin de son corps. Elle ordonne qu'on recherche le testament d'Acerronie, et qu'on mette le scellé sur ses biens : en cela seulement elle ne dissimulait pas[1].

Néron attendait qu'on lui apprît le succès du complot, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'Agrippine s'était sauvée avec une légère blessure, et n'avait couru que ce qu'il fallait de danger pour ne pouvoir en méconnaître l'auteur. Éperdu, hors de lui-même, il croit déjà la voir accourir avide de vengeance. « Elle allait armer ses esclaves, soulever les soldats, ou bien se jeter dans les bras du sénat et du peuple, et leur dénoncer son naufrage, sa blessure, le meurtre de ses amis: quel appui restait-il au prince, si Burrus et Sénèque ne se prononçaient? » Il les avait mandés dès le premier moment : on ignore si auparavant ils étaient instruits. Tous deux gardèrent un long silence, pour ne pas faire des remontrances vaines; ou peut-être croyaient-ils les choses arrivées à cette extrémité, que, si l'on ne prévenait Agrippine, Néron était perdu. Enfin Sénèque, pour seule initiative, regarda Burrus, et lui demanda s'il fallait ordonner le meurtre aux gens de guerre. Burrus répondit « que les prétoriens, attachés à toute la maison des Césars, et pleins du souvenir de Germanicus, n'oseraient armer leurs bras contre sa fille. Qu'Anicet achevât ce qu'il avait promis[2] ! » Celui-ci se charge avec empressement de consommer le crime. A l'instant, Néron s'écrie « que c'est en ce jour qu'il reçoit l'empire, et qu'il tient de son affranchi ce magnifique présent; qu'Anicet parte au plus vite et emmène avec lui des hommes dévoués ». De son côté, apprenant que l'envoyé d'Agrippine, Agérinus, demandait audience, il prépare aussitôt une scène accusatrice[3]. Pendant qu'Agérinus expose son message, il jette une épée entre les jambes de cet homme ; ensuite, il le fait garrotter comme un assassin pris en flagrant délit, afin de pouvoir feindre que sa mère avait attenté aux jours du prince, et que, honteuse de

1. L'avarice est un des traits dominants de son caractère.
2. Il y a là du mépris. Le soldat fait encore meilleure contenance que le philosophe.
3. Néron a le génie d'un histrion.

voir son crime découvert, elle s'en était punie par la mort.

Cependant, au premier bruit du danger d'Agrippine, que l'on attribuait au hasard, chacun se précipite vers le rivage. Ceux-ci montent sur les digues [1]; ceux-là se jettent dans des barques; d'autres s'avancent dans la mer, aussi loin qu'ils peuvent; quelques-uns tendent les mains. Toute la côte retentit de plaintes, de vœux, du bruit confus de mille questions diverses, de mille réponses incertaines. Une foule immense était accourue avec des flambeaux; enfin, l'on sut Agrippine vivante, et déjà on se disposait à la féliciter quand la vue d'une troupe armée et menaçante dissipa ce concours. Anicet investit la maison, brise la porte, saisit les esclaves qu'il rencontre, et parvient à l'entrée de l'appartement. Il y trouva peu de monde; presque tous, à son approche, avaient fui épouvantés. Dans la chambre, il n'y avait qu'une faible lumière, une seule esclave, et Agrippine, de plus en plus inquiète de ne voir venir personne de chez son fils, pas même Agérinus. La face des lieux subitement changée, cette solitude, ce tumulte soudain, tout lui présage le dernier des malheurs. Comme la suivante elle-même s'éloignait : « Et toi aussi, tu m'abandonnes ! » lui dit-elle : puis, elle se retourne, et voit Anicet, accompagné du triérarque Herculéus et d'Oloarite, centurion de la flotte[2]. Elle lui dit « que s'il était envoyé pour la visiter, il pouvait annoncer qu'elle était remise; que, s'il venait pour un crime, elle en croyait son fils innocent; que le prince n'avait point commandé un parricide ». Les assassins environnent son lit, et le triérarque lui décharge le premier un coup de bâton sur la tête. Le centurion tirait son glaive pour lui donner la mort. « Frappe ici ! » s'écria-t-elle en lui montrant son sein, et elle expira percée de plusieurs coups.

Voilà les faits sur lesquels on s'accorde. Elle fut brûlée, la nuit même, sur un lit de table[3], sans la moindre pompe; et, tant que Néron fut maître de l'Empire, aucun tertre, aucune enceinte ne protégea sa cendre. Depuis, des serviteurs fidèles

1. Il s'agit de la digue qui séparait le lac Lucrin de la mer.
2. Il commandait une centurie d'infanterie de marine.
3. Un lit de table, au lieu d'un lit funèbre.

lui élevèrent un petit tombeau sur le chemin de Misène, près de cette maison du dictateur César, qui, située à l'endroit le plus haut de la côte, domine au loin tout le golfe. Quand le bûcher fut allumé, un de ses affranchis, nommé Mnester, se perça d'un poignard, soit par attachement à sa maîtresse, soit par crainte des bourreaux. Telle fut la fin d'Agrippine, fin dont bien des années auparavant elle avait cru et méprisé l'annonce. Un jour qu'elle consultait sur les destins de Néron, les astrologues lui répondirent qu'il régnerait et qu'il tuerait sa mère : « Qu'il me tue, dit-elle, pourvu qu'il règne ! »

C'est quand Néron eut consommé le crime qu'il en comprit la grandeur. Il passa le reste de la nuit dans un affreux délire : tantôt morne et silencieux, tantôt se relevant avec effroi, il attendait le retour de la lumière comme son dernier moment[1]. L'adulation des centurions et des tribuns, par le conseil de Burrus, apporta le premier soulagement à son désespoir. Ils lui prenaient la main, le félicitaient d'avoir échappé au plus imprévu des dangers, aux complots d'une mère. Bientôt ses amis courent aux temples des dieux, et, l'exemple une fois donné, les villes de Campanie témoignent leur allégresse par des sacrifices et des députations. Néron, par une dissimulation contraire, affectait la douleur ; il semblait haïr des jours conservés à ce prix, et pleurer sur la mort de sa mère. Mais les lieux ne changent pas d'aspect comme l'homme de visage, et cette mer, ces rivages, toujours présents, importunaient ses regards. L'on crut même alors que le son d'une trompette avait retenti sur les coteaux voisins, et des gémissements, dit-on, furent entendus au tombeau d'Agrippine. Néron prit le parti de se retirer à Naples, et écrivit une lettre au sénat.

(*Annales*, liv. XIV, ch. III. Trad. Burnouf.)

1. Cette scène de remords est la moralité de ce récit.

MORT D'OCTAVIE

Néron confine Octavie dans l'île de Pandataria[1]. Jamais exilée ne tira plus de larmes des yeux témoins de son infortune. Quelques-uns se rappelaient encore Agrippine, bannie par Tibère; la mémoire plus récente de Julie, chassée par Claude[2], remplissait toutes les âmes. Toutefois, l'une et l'autre avaient atteint la force de l'âge ; elles avaient vu quelques beaux jours, et le souvenir d'un passé plus heureux adoucissait les rigueurs de leur fortune présente. Mais Octavie, le jour de ses noces fut pour elle un jour funèbre : elle entrait dans une maison où elle ne devait trouver que sujets de deuil, un père, puis un frère, empoisonnés coup sur coup, une esclave plus puissante que sa maîtresse[3], et Poppée ne remplaçant une épouse que pour la perdre.

Ainsi une faible femme, dans la vingtième année de son âge, entourée de centurions et de soldats, et déjà retranchée de la vie par le pressentiment de ses maux, ne se reposait pourtant pas encore dans la paix de la mort. Quelques jours s'écoulèrent, et elle reçut l'ordre de mourir. En vain elle s'écrie qu'elle n'est plus qu'une veuve, que la sœur du prince[4] ; en vain elle atteste les Germanicus, leurs communs aïeux[5], et jusqu'au nom d'Agrippine, du vivant de laquelle, épouse malheureuse, elle avait du moins échappé au trépas : on la lie étroitement, et on lui ouvre les veines des bras et des jambes. Comme le sang, glacé par la frayeur, coulait trop lentement, on la mit dans un bain très chaud, dont la

1. Fille de l'empereur Claude, et sœur de Britannicus, elle avait été donnée en mariage à Néron, qui la répudia pour épouser Poppée. Elle avait vingt ans lorsqu'elle fut mise à mort. — *Pandataria*, île située sur la côte de Campanie (a. : Vandotena).

2. Julie, fille de Germanicus, exilée avec Sénèque par Messaline.

3. Il s'agit de l'affranchie Actée.

4. Répudiée comme épouse, elle n'était plus que la sœur de Néron par l'adoption.

5. Claude, père d'Octavie, et Drusus, père de Claude, portaient tous deux le surnom de Germanicus. D'un autre côté, Néron était petit-fils, par sa mère Agrippine, du grand Germanicus, qui lui-même était frère de Claude et fils de Drusus. Le premier qui prit le titre de Germanique était donc aïeul d'Octavie et bisaïeul de Néron.

vapeur l'étouffa ; et, par une cruauté plus atroce encore, sa tête ayant été coupée et apportée à Rome, Poppée en soutint la vue. Des offrandes pour les temples furent décrétées à cette occasion ; et je le remarque, afin que ceux qui connaîtront, par mes récits ou par d'autres, l'histoire de ces temps déplorables, sachent d'avance que, autant le prince ordonna d'exils ou d'assasisnats, autant de fois on rendit grâce aux Dieux, et que ce qui annonçait jadis nos succès signalait alors les malheurs publics.

(*Annales*, liv. XIV, ch. LXIII. Trad. Burnouf.)

MORT DE SÉNÈQUE ET DÉVOUEMENT DE PAULINE

Sénèque était à table avec sa femme Pompeia Paullina et deux amis, quand un centurion entra pour lui notifier la sentence fatale. Sans se troubler, il demande son testament[1] ; puis, sur le refus du centurion, il se tourne vers ses amis, et déclare « que, puisqu'on le réduit à l'impuissance de reconnaître leurs services, il leur laisse le seul bien qui lui reste, et toutefois le plus précieux, l'image de sa vie ; que, s'ils gardent le souvenir de ce qu'elle eut d'estimable, cette fidélité à l'amitié deviendra leur gloire ». Ses amis pleuraient : lui, par un langage tour à tour consolateur et sévère, les rappelle à la fermeté, leur demandant « ce qu'étaient devenus les préceptes de la sagesse, où était cette raison qui se prémunissait depuis tant d'années contre tous les coups du sort. La cruauté de Néron était-elle donc ignorée de quelqu'un? et que restait-il à l'assassin de sa mère et de son frère, que d'être aussi le bourreau du maître qui éleva son enfance? »

Après ces exhortations, qui s'adressaient à tous également, il embrasse sa femme, et, s'attendrissant un peu en ces tristes instants, il la prie, il la conjure « de modérer sa douleur ; de ne pas nourrir des regrets éternels ; de chercher plutôt, dans la contemplation d'une vie toute consacrée à la

1. Il voulait sans doute y ajouter quelques codicilles en faveur de ses amis ou de ses serviteurs.

vertu, de nobles consolations à la perte d'un époux ». Mais Pauline proteste qu'elle aussi est décidée à mourir ; et elle appelle avec instance la main qui doit frapper. Sénèque ne voulut pas s'opposer à sa gloire ; son amour d'ailleurs craignait d'abandonner aux outrages une femme qu'il chérissait uniquement. « Je t'avais montré, lui dit-il, ce qui pouvait te gagner à la vie : tu préfères l'honneur de la mort ; je ne t'envierai pas le mérite d'un tel exemple. Ce courageux trépas, nous le subirons l'un et l'autre d'une constance égale ; mais plus d'admiration consacrera ta fin. » Ensuite, le même fer leur ouvre les veines des bras. Sénèque, dont le corps affaibli par les années et par l'abstinence[1] laissait trop lentement échapper le sang, se fait aussi couper les veines des jambes et des jarrets. Bientôt, dompté par d'affreuses douleurs, il craignit que ses souffrances n'abattissent le courage de sa femme, et que lui-même, en voyant les tourments qu'elle endurait, ne se laissât aller à quelque faiblesse ; il la pria de passer dans une chambre voisine. Puis, retrouvant jusqu'en ses derniers moments toute son éloquence, il appela des secrétaires, et leur dicta un assez long discours. Comme on l'a publié tel qu'il sortit de sa bouche, je m'abstiendrai de le traduire en des termes différents[2].

Néron, qui n'avait contre Pauline aucune haine personnelle, et qui craignait de soulever les esprits par sa cruauté, ordonna qu'on l'empêchât de mourir. Pressés par les soldats, ses esclaves et ses affranchis lui bandent les bras et arrêtent le sang. On ignore si ce fut à l'insu de Pauline ; car (telle est la malignité du vulgaire) il ne manqua pas de gens qui pensèrent que, tant qu'elle crut Néron inexorable, elle ambitionna le renom d'être morte avec son époux, mais qu'ensuite, flattée d'une plus douce espérance, elle se laissa vaincre aux charmes de la vie. Elle la conserva quelques années seulement, gardant une honorable fidélité à la mémoire de son mari, et montrant assez, par la pâleur de son

1. Sénèque parle souvent dans ses lettres de sa sobriété, ou des privations qu'il aimait à s'imposer.

2. Tacite nous indique ici de quelle façon il en a usé, toutes les fois qu'il a fait parler ses personnages. Il se contentait de reproduire les idées, les sentiments et les passions, mais non la parole authentique.

visage et la blancheur de ses membres, à quel point la force vitale s'était épuisée en elle. Quant à Sénèque, comme le sang coulait péniblement et que la mort était lente à venir, il pria Statius Annæus, qu'il avait reconnu par une longue expérience pour un ami sûr et un habile médecin, de lui apporter le poison dont il s'était pourvu depuis longtemps, le même qu'on emploie dans Athènes contre ceux qu'un jugement public a condamnés à mourir[1]. Sénèque prit en vain ce breuvage : ses membres déjà froids et ses vaisseaux rétrécis se refusaient à l'activité du poison. Enfin, il entra dans un bain chaud, et répandit de l'eau sur les esclaves qui l'entouraient, en disant : « J'offre cette libation à Jupiter Libérateur. » Il se fit ensuite porter dans une étuve, dont la vapeur le suffoqua. Son corps fut brûlé sans aucune pompe : il l'avait ainsi ordonné par un codicille, lorsque, riche encore et tout-puissant, il s'occupait déjà de sa fin.

(*Annales*, liv. XV, ch. LXII. Trad. Burnouf.)

PRÉFACE DES HISTOIRES

J'aborde une époque féconde en catastrophes, ensanglantée de combats, déchirée par les séditions, cruelle même durant la paix : quatre princes[2] tombant sous le fer ; trois guerres civiles[3], beaucoup d'étrangères, et souvent des guerres étrangères et civiles tout ensemble[4] ; des succès en Orient, des revers en Occident ; l'Illyrie agitée ; les Gaules chancelantes; la Bretagne entièrement conquise et bientôt délaissée; les populations des Sarmates et des Suèves levées contre nous ; le Dace illustré par ses défaites et les nôtres ; le Parthe lui-même prêt à courir aux armes pour un fantôme de Néron ; et en Italie des calamités nouvelles, ou renouvelées après une longue suite de siècles , des villes abîmées[5], ou en-

1. Ce poison est la ciguë. Sénèque veut mourir comme Socrate. *Annæus* s'appelait *Statius* de son nom de famille. C'était un affranchi de Sénèque.

2. Galba, Othon, Vitellius et Domitien.

3. La première entre Othon et Vitellius ; la seconde entre Vitellius et Vespasien; la troisième entre Domitien et L. Antonius.

4. Comme celle de Civilis, chef des Bataves (70), sous Vespasien.

5. Pompéie et Herculanum, englouties par l'éruption du Vésuve qui eut lieu sous Titus, l'an de J.-C. 79.

ensevelies sous leurs ruines, dans la partie la plus riche de la Campanie; Rome désolée par le feu, voyant consumer ses temples les plus antiques; le Capitole même brûlé par la main des citoyens; les cérémonies saintes profanées; la mer couverte de bannis; les rochers souillés de meurtres[1]; des cruautés plus atroces dans Rome: noblesse, opulence, honneurs refusés ou reçus, comptés pour autant de crimes, et la vertu devenue le plus irrémissible de tous; les délateurs, dont le salaire ne révoltait pas moins que les forfaits, se partageant comme un butin sacerdoces et consulats, régissant les provinces, régnant au palais, menant tout au gré de leur caprice; la haine ou la terreur armant les esclaves contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons; enfin ceux à qui manquait un ennemi, accablés par leurs amis.

Ce siècle toutefois ne fut pas si stérile en vertus qu'on n'y vît briller aussi quelques beaux exemples. Des mères accompagnèrent la fuite de leurs enfants, des femmes suivirent leurs maris en exil[2]; on vit des parents intrépides, des gendres courageux, des esclaves d'une fidélité invincible aux tortures, des têtes illustres soumises à la dernière de toutes les épreuves, cette épreuve même supportée sans faiblesse, et des trépas comparables aux plus belles morts de l'antiquité. A ce concours inouï d'événements humains se joignirent des prodiges dans le ciel et sur la terre, et les voix prophétiques de la foudre, et mille signes de l'avenir, heureux ou sinistres, certains ou équivoques. Non, jamais plus horribles calamités du peuple romain ni plus justes arrêts de la puissance divine ne prouvèrent au monde que les Dieux prennent soin de notre vengeance.

(*Histoires*, liv. I, ch. II. Trad. Burnouf.)

1. On jetait les malheureux bannis sur des îles, ou plutôt sur des rochers déserts, comme Sériphe et Gyare; souvent ensuite on y envoyait des meurtriers pour les tuer.

2. Telles furent Arria, Fannia, Paulina, Eponina.

PÉRORAISON DE LA VIE D'AGRICOLA [1]

Agricola n'a pas vu le palais du sénat assiégé, le conseil public investi de soldats, les meurtres de tant de consulaires massacrés à la fois, la fuite et l'exil de tant de femmes illustres. Carus Métius ne comptait encore qu'une victoire[2], le seul château d'Albe retentissait des avis sanguinaires de Messalinus[3], et Massa Bébius[4] était déjà lui-même accusé. Bientôt, nos propres mains traînèrent Helvidius[5] dans la prison; bientôt, les regards de Mauricus et de Rusticus[6] confondirent notre lâcheté, et Sénécion nous couvrit de son sang innocent. Néron du moins détourna les yeux; Néron ordonna des crimes, et n'en fut pas spectateur : plus misérables sous Domitien, le premier de nos maux était de le voir et d'en être vus, quand tous nos soupirs étaient comptés, quand son visage féroce, couvert de cette rougeur dont il s'armait contre la honte, observait la pâleur de tant d'infortunés. Pour vous, ô Agricola, heureux d'avoir vécu glorieusement et d'avoir à temps quitté la vie, ceux qui eurent part à vos derniers entretiens attestent que vous avez reçu la mort d'un air tranquille et satisfait, comme si vous eussiez voulu, autant qu'il était en vous, léguer l'innocence à l'empereur. Mais moi, mais votre fille, à la perte cruelle d'un père nous joignons le regret de n'avoir pu veiller auprès de votre lit de douleur, ranimer vos forces défaillantes, nous rassasier de votre vue, de vos embrassements : du moins nous eussions recueilli des ordres, des paroles,

1. Beau-père de Tacite, Agricola fut envoyé par Vespasien dans la Grande-Bretagne qu'il réduisit en province romaine. A la mort de Titus, Domitien le rappela. Il mourut dans la retraite, à cinquante-six ans. Tacite a écrit sa vie.

2. Ce délateur n'avait encore fait périr qu'un innocent.

3. Maison de campagne de Domitien, au pied du mont Albain.

4. Bébius Massa, procurateur en Afrique, un des hommes les plus pernicieux de ce temps; il fut poursuivi comme concussionnaire par la province de Bétique.

5. Fils de celui qui avait été tué par ordre de Vespasien.

6. Junius Mauricus fut exilé sous Domitien et rappelé sous Nerva : c'était un homme, dit Pline le Jeune, dont rien ne surpassait la fermeté et la sincérité. Quant à Rusticus Arulénus, il sut mourir avec courage.

qui resteraient gravés bien avant dans nos âmes. C'est là notre désespoir, c'est la blessure qui nous tue : par le malheur d'une trop longue absence, nous vous avons perdu quatre ans avant le temps[1]. Sans doute, ô le meilleur des pères, les soins de la plus tendre épouse ont tout prodigué pour honorer vos funérailles; mais trop peu de larmes ont arrosé votre cendre, et vos yeux, s'ouvrant pour la dernière fois, ont eu quelque chose à désirer.

S'il est un lieu destiné aux mânes de l'homme vertueux; si, comme le pensent les sages, les grandes âmes ne s'éteignent pas avec le corps, reposez en paix, ô Agricola, et nous élevant, nous votre famille, au-dessus des vains regrets et des pusillanimes lamentations, appelez-nous à la contemplation de vos vertus, que profaneraient les larmes et les sanglots. Ah! notre admiration, nos louanges immortelles, et, si la nature le permet, notre ressemblance avec vous, les honoreront bien mieux. Voilà l'hommage, voilà les devoirs qu'imposent les liens du sang. C'est ainsi qu'il convient à la fille et à l'épouse d'Agricola de révérer la mémoire d'un père, d'un époux ; c'est en méditant continuellement ses actions et ses paroles, en s'attachant à sa renommée, à l'image de son âme, bien plus qu'à celle de son corps. Non que je veuille interdire ces représentations que nous offre ou le marbre ou le bronze ; mais les traits de l'homme sont fragiles et périssables, et, comme eux, les simulacres qui les représentent : la figure seule de l'âme est éternelle ; et nul art ne peut la dessiner, nulle matière en recevoir l'empreinte : c'est à l'homme même de la retracer dans ses mœurs. Tout ce que nous avons admiré dans Agricola demeure et demeurera, pendant tous les siècles, dans l'esprit des hommes, avec le souvenir de ses faits glorieux[2]. Beaucoup d'anciens héros dormiront, sans honneur et sans gloire, dans le néant de l'oubli : Agricola, transmis par l'histoire à la postérité, vivra éternellement.

(*Vie d'Agricola*, ch. XLV. Trad. Burnouf.)

1. Avant le règne de Trajan.
2. Tacite associe son nom et son œuvre à cette immortalité.

LA DÉCADENCE DE L'ÉLOQUENCE : SES CAUSES MORALES

Autrefois, le fils né d'un chaste hymen n'était point élevé dans le servile réduit d'une nourrice achetée, mais entre les bras et dans le sein d'une mère, dont toute la gloire était de se dévouer à la garde de sa maison et au soin de ses enfants. On choisissait en outre une parente d'un âge mûr et de mœurs exemplaires, aux vertus de laquelle étaient confiés tous les rejetons d'une même famille, et devant qui l'on n'eût osé rien dire, ni rien faire dont l'honneur pût rougir. Ce n'étaient pas seulement les études et les travaux de l'enfance, mais ses délassements et ses jeux, qu'elle tempérait par je ne sais quelle sainte et modeste retenue[1]. Par l'effet de cette austère et sage discipline, ces âmes pures et innocentes, dont rien n'avait encore faussé la droiture primitive, saisissaient avidement toutes les belles connaissances; et, vers quelque science qu'elles se tournassent ensuite, guerre, jurisprudence, art de la parole, elles s'y livraient sans partage et la dévoraient tout entière.

Aujourd'hui, le nouveau-né est remis aux mains d'une misérable esclave grecque, à laquelle on adjoint un ou deux de ses compagnons de servitude, les plus vils d'ordinaire, et les plus incapables d'aucun emploi sérieux. Leurs contes et leurs préjugés sont les premiers enseignements que reçoivent des âmes neuves et ouvertes à toutes les impressions. Nul dans la maison ne prend garde à ce qu'il dit, ni à ce qu'il fait en présence du jeune maître. Faut-il s'en étonner ? les parents mêmes n'accoutument les enfants ni à la sagesse ni à la modestie, mais à une dissipation, à une licence qui engendrent bientôt l'effronterie, le mépris de soi-même et des autres.

(*Dialogue des orateurs*, ch. XXVIII. Trad. Burnouf.)

1. Telle fut Cornélie, mère des Gracques.

PLINE L'ANCIEN

(23-79 avant Jésus-Christ)

Un Romain de la vieille roche. — Compatriote de Catulle[1], Pline l'Ancien (*Caius Plinius Secundus*) naquit à Vérone, ou à Côme, dans la Transpadane, sous le principat de Tibère. L'ensemble de sa vie nous offre le spectacle d'un labeur constant appliqué à cette variété d'emplois qui fut la force et l'honneur des Romains. Nous le voyons tour à tour tribun militaire en Germanie, jurisconsulte, avocat, procurateur en Espagne, et préfet de la flotte à Misène. A travers ces fonctions, il avait publié un traité sur l'*Art de lancer le javelot à cheval*, vingt livres sur les *Guerres de Germanie*, trente et un sur l'*Histoire contemporaine*, de Néron à Vespasien, des *Questions de grammaire*, et une *Vie* de son général Pomponius Secundus.

Le naturaliste compilateur. — Pline avare du temps. — Mais son principal monument est cette *Histoire naturelle*, dont les trente-sept livres furent pour les anciens un inventaire de tout ce qui avait été dit ou écrit sur les sciences physiques[2]. Trop vaste pour n'être pas superficielle, cette encyclopédie n'a

1. C'est ainsi qu'il se désigne par le mot vague de *conterraneus*.

2. Le I[er] livre renferme le catalogue des matières que Pline veut étudier et des auteurs qu'il résume. — Le livre II est consacré à la *cosmographie;* les quatre suivants (III-VI) traitent de la *géographie historique et politique;* le VII est relatif à l'homme ; les quatre suivants (VIII-XI inclusivement) intéressent le *règne animal*, les huit autres (XII-XIX) le *règne végétal*, les treize qui viennent après, les *médicaments* fournis par ces deux règnes. Les cinq derniers (XXXIII-XXXVII) étudient les *minéraux* et les *arts* qui les emploient (céramique, sculpture, peinture), puis les principaux artistes et leurs ouvrages.

rien d'original, manque de critique, et fourmille d'ignorances ou d'erreurs. Elle n'en est pas moins une source de documents très précieux, et l'on doit admirer la longue patience du compilateur qui les rassembla, non sans les animer d'un souffle parfois puissant.

Ce travailleur intrépide n'eut point le génie de l'observation directe, et n'étudia guère la nature que dans les livres. Ne nous apprend-il pas qu'il avait résumé plus de deux mille volumes? Mais sa passion de savoir fut vraiment héroïque. Levé dès minuit, ou au plus tard à deux heures du matin, toujours occupé à lire, à extraire, à écrire, à dicter, n'allant jamais à pied afin de n'être pas forcé d'interrompre son idée fixe, la poursuivant à table, au bain, en litière, avec un acharnement qui ressemblait à une monomanie, il avait pour maxime que « vivre c'est veiller ». Aussi poussait-il l'économie du temps jusqu'à l'avarice. Un jour qu'il se faisait lire un manuscrit devant un ami, celui-ci pria le secrétaire de répéter une phrase. « Aviez-vous compris? dit Pline. — Oui, répondit l'autre, mais un mot avait été mal prononcé. — Eh bien alors, ajouta Pline en fronçant le sourcil, pourquoi donc recommencer? Votre interruption m'a fait perdre dix lignes. »

Le citoyen et l'homme. — On comprend cette fureur de curiosité généreuse chez un honnête homme qui avait besoin d'oublier les malheurs de son pays; car il vit quatre princes succomber de mort violente, trois guerres civiles ensanglanter l'empire, Néron et Vitellius préluder à Domitien. Parmi tant de catastrophes, ce Romain de la vieille roche, qui mérita l'amitié de Vespasien, se consola par l'amour des lettres, le dévouement à ses devoirs publics, et les vertus de famille. Oncle maternel de Pline le Jeune qui perdit son père à l'âge de huit ans, il adopta son neveu, C. Cœcilius, et lui légua son nom avec ses exemples.

On sait qu'il périt victime, j'allais dire martyr, de son zèle scientifique, dans la fameuse éruption du Vésuve qui, en 79, ensevelit les villes d'Herculanum, de Pompéi et de Stabies. Pour un naturaliste, nulle mort ne pouvait être plus mémorable. La postérité aime à se le représenter dans sa dernière attitude, expirant sur le rivage, comme à son poste d'honneur, ses tablettes à côté de lui.

Le moraliste pessimiste. — Bien qu'il ait été surtout un nomenclateur avide d'enregistrer sans choix les témoignages d'autrui, son caractère mérite le respect, et son œuvre ne manque pas de grandeur. A défaut de vues personnelles et de méthode

précise, nous estimons en lui l'énergie d'une volonté qui se voua courageusement à sa vocation, et l'âpre verdeur d'une éloquence qui n'est pas toujours de la rhétorique. Comme Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand, Pline mêle des idées morales à ses peintures, notamment lorsqu'il en vient à décrire la Terre, ce théâtre de notre gloire, de nos ambitions, de nos vertus et de nos vices. Alors, il exprime avec intensité le sentiment de notre misère, et rabat l'orgueil de l'homme par une philosophie chagrine qui recouvre le mépris du siècle où il vécut.

Ne nous hâtons pas trop de regarder ces tirades comme des exercices d'école où déclame une colère artificielle. Songeons plutôt qu'il avait assisté, comme Tacite, aux crimes d'une époque sinistre. Son dédain de la vie et son découragement irrité furent donc plus d'une fois les fruits amers d'une saison inclémente.

Sans approuver chez lui l'aridité d'une doctrine qui rappelle trop le nihilisme de Lucrèce[1], nous sommes émus par certaines pages que Pascal ne renierait pas. S'il mêle à ces tristesses poignantes trop d'amplification oratoire, il y a toujours du relief et de la force dans ce style tranchant et heurté dont la violence fut un signe du temps.

LA TERRE

La terre est la seule partie de la nature à laquelle nous ayons donné, pour prix de ses bienfaits, un surnom qui offre l'idée vénérable de la maternité[2]. Elle est le domaine de l'homme, comme le ciel est le domaine de Dieu : elle le reçoit à sa naissance, elle le nourrit quand il est né ; du moment où il a vu le jour, elle ne cesse plus de lui servir de soutien : enfin, quand déjà le reste de la nature nous a renoncés, elle nous ouvre son sein ; et c'est alors surtout qu'elle se montre mère, couvrant notre froide dépouille, et nous rendant sacrés comme elle : bienfait qui, plus que tout autre, la rend elle-même pour nous un objet saint et sacré. Elle porte encore nos titres et nos monuments, elle

1. Il impute aux Dieux qui ne les empêchaient point les horreurs dont il fut le témoin. Ici-bas, il ne voit qu'un seul bien, la Mort. Il n'attend rien de l'avenir qui la suit.

2. Lucrèce l'appelle aussi : « Mère auguste des Dieux, des hommes et des êtres. »

prolonge la durée de notre nom, elle étend notre mémoire au delà des bornes étroites de la vie.

C'est la dernière divinité qu'invoque notre colère. Nous prions qu'elle s'appesantisse sur ceux qui déjà ne sont plus[1], comme si nous ne savions pas qu'elle seule ne s'irrite jamais contre l'homme. Les eaux s'élèvent pour retomber en orages; elles se durcissent en grêle, se gonflent en vagues, se précipitent en torrents : l'air s'épaissit en nuages, se déchaîne en tempêtes ; mais la terre est bienfaisante, douce, indulgente, et toujours empressée à servir les mortels[2]. Que de tributs nous lui arrachons ! que de présents elle nous offre d'elle-même ! quelles odeurs et quelles saveurs ! quels sucs ! quelles couleurs ! comme elle est fidèle à payer l'intérêt du dépôt qu'on lui confie ! combien d'êtres elle nourrit pour nous ! toujours elle est en travail pour l'homme.

Eh ! peut-être les poisons eux-mêmes sont-ils un don de sa pitié. Soyons vrais : elle avait produit un remède pour nos maux[3], et nous en avons fait un moyen de destruction. N'abusons-nous pas aussi du fer, qui est pour nous d'une nécessité indispensable ? Supposons même qu'elle ait eu l'intention de nuire en créant les poisons ; nous n'aurions pas encore le droit de nous plaindre. En effet, nul autre élément n'éprouve de notre part autant d'ingratitude. Ne se prête-t-elle pas en esclave à tous les outrages de l'homme ? On la jette dans la mer, on la creuse pour l'ouvrir aux flots[4]. A chaque instant on la tourmente par le fer, par le bois, le feu, la pierre, les grains, et pour nos plaisirs bien plus que pour nos besoins. Comme si les blessures qui n'effleurent que sa surface étaient peu de chose, nous pénétrons dans ses flancs pour en extraire l'or, l'argent, l'airain, le plomb ; et, fouillant dans la profondeur de son sein, nous y cherchons quelques misérables cailloux. Nous lui arrachons les entrailles, afin de porter au doigt une pierre,

1. Il y a chez les anciens maints exemples de ces imprécations.

2. Dans cette tirade, il y a des traits déclamatoires, notamment lorsque Pline compare ainsi les divers éléments de la nature.

3. Pline laisse entendre que les poisons peuvent avoir des vertus médicales.

4. Allusion aux constructions qui bouleversaient l'ordre de la nature ; on bâtissait dans la mer, et on forçait les flots à envahir les terres.

l'objet de nos désirs[1]. Combien de mains usées pour faire briller une seule articulation! Et l'on s'étonne que la terre produise quelque chose de nuisible! Mais ce qui prouve surtout l'excès de sa bonté, c'est que tous les trésors qu'on lui ravit deviennent en nos mains les instruments du crime, du carnage et de la guerre ; c'est qu'en l'arrosant de notre sang, nous la couvrons d'ossements privés de sépulture, et que cependant, après avoir semblé nous reprocher nos fureurs, elle finit par s'étendre sur ces objets affreux, et dérobe à la lumière les forfaits mêmes des mortels.

(Liv. II, ch. LXIII. Trad. Guéroult.)

MISÈRE DE L'HOMME

La Nature semble avoir produit tous les autres animaux pour l'homme : mais elle vend bien cher les grands dons qu'elle lui fait: peut-être même est-elle pour lui moins mère que marâtre. D'abord, c'est le seul qu'elle couvre de vêtements étrangers : elle donne aux autres divers téguments, les coquilles, le cuir, les piquants, le poil, la soie, le crin, le duvet, la plume, l'écaille et la laine. Elle a muni les arbres eux-mêmes contre le froid et le chaud, en les enveloppant d'une écorce quelquefois double. L'homme est le seul qu'au jour de sa naissance elle jette nu sur la terre nue, livré dès cet instant aux cris et aux pleurs[2]. De tant

1. Les pierres précieuses qui servent de chaton aux bagues.
2. Lucrèce a dit aussi :

> Pareil au naufragé vomi du sein de l'onde,
> L'enfant, quand la Nature aux rivages du monde
> Le dépose, arraché d'un sein endolori,
> Gît sur la terre, nu, sans armes, sans abri,
> Sans parole ; et, du seuil de cette vie obscure,
> Par un vagissement lugubre il inaugure
> Le long cercle de maux que lui promet le sort.
> Heureux les animaux des champs! Nés sans effort,
> Ils croissent sans hochets et sans tendres nourrices,
> Dont le babil sans fin apaise leurs caprices.
> Les voyons-nous chercher, selon l'état de l'air,
> Des vêtements nouveaux? Ont-ils besoin du fer,
> Ou des remparts altiers pour garder leurs richesses?
> La terre, toute à tous, les comble de largesses,
> Et l'active Nature a travaillé pour eux.
>
> (Liv. V, v. 224. Trad. André Lefèvre.

d'êtres vivants, nul autre n'est destiné aux larmes ; et ces larmes, il les répand aussitôt qu'il respire : mais le rire, grands dieux ! le rire, même précoce, même le plus hâtif, n'éclôt jamais sur ses lèvres avant le quarantième jour[1].

A ce triste essai de la lumière succèdent des liens qui entravent tous ses membres[2], et dont les bêtes sauvages qui naissent dans nos habitations sont affranchies, du moins en ces premiers moments. Produit sous de si brillants auspices, le voilà donc étendu, pieds et mains liés, ce futur dominateur de tous les autres animaux ! Il pleure ! Des supplices commencent sa vie, et tout son crime est d'être né. Après un tel début, hélas ! quelle démence que de se croire des droits à l'orgueil !

Se traîner sur les genoux et sur les mains est en lui le premier signe de la force, et le premier bienfait du temps. Mais, quand ce débile quadrupède se dressera-t-il sur ses pieds ? quand formera-t-il des sons articulés ? quand sa bouche pourra-t-elle broyer les aliments ? jusques à quand la palpitation de son crâne attestera-t-elle qu'il est plus faible qu'aucun des animaux[3] ? Déjà surviennent les maladies, et cette foule de remèdes inventés pour les guérir, trop souvent impuissants eux-mêmes contre des maux inconnus et nouveaux. Avertis par leur instinct, les autres courent, volent ou nagent. L'homme ne sait rien sans le secours de l'instruction, ni parler, ni marcher, ni se nourrir. Oui, de lui-même, il ne sait que pleurer : aussi plusieurs ont-ils prononcé que le mieux serait de ne point naître[4], ou de rentrer à l'instant même dans le néant.

Nul animal dont la vie soit plus frêle, les désirs plus effrénés, la peur plus effarée, la rage plus furieuse. Enfin, les autres vivent en paix avec leurs semblables ; nous les voyons se réunir et combattre contre des ennemis d'une espèce différente : les lions, malgré leur férocité, n'ont

1. Cette observation, qui remonte à Aristote, est confirmée par Buffon, Richerand et Burdach.

2. On emmaillote l'enfant dans des langes.

3. Le crâne se compose de parties osseuses qui se rapprochent et se soudent tardivement.

4. Il y a là un pessimisme exagéré pour l'effet oratoire.

point la guerre avec les lions ; les serpents ne déchirent point les serpents ; les poissons même et les monstres de la mer ne sont cruels que pour ceux d'une autre espèce ; mais c'est de l'homme, grands dieux ! que l'homme éprouve le plus de maux [1].

O toi qui te confies dans la force de ton corps, qui embrasses avidement les dons de la fortune, qui penses être, non pas son favori, mais son fils [2]; toi, dont l'âme ne respire que le meurtre et le carnage ; toi qui, dans l'ivresse d'un vain succès, te crois un dieu, il fallait si peu de chose pour t'anéantir ! Aujourd'hui, il faudrait moins encore : la dent imperceptible d'un reptile, ou même un grain de raisin sec, comme au poète Anacréon ; un poil avalé dans du lait, comme au sénateur Fabius [3].

(Liv. VII, ch. I. Trad. Guéroult.)

BRIÈVETÉ DE LA VIE

La vie, quel que soit ce présent de la Nature, est trop incertaine et trop fragile. Dans ceux même qui en jouissent le plus longtemps, sa durée est courte et ses bornes étroites, surtout si l'on porte ses regards sur l'éternité. Calculons d'ailleurs le repos de la nuit : l'homme ne vit que la moitié de sa vie ; l'autre moitié est l'image de la mort, et, s'il ne dort point, elle est un supplice. On ne compte pas non plus les années de l'enfance, qui est presque insensible ; celles de la vieillesse, qui ne se prolonge que pour souffrir ; tant de dangers de toute espèce, tant de maladies, de craintes et de soins qui nous font si souvent invoquer la mort. Certes, la brièveté de la vie est parfois un bienfait de la Nature. Les sens s'émoussent, les membres s'engourdissent, tout meurt avant nous, la vue, l'ouïe, les jambes, les dents même et les

1. Tout ceci est forcé. Les animaux partagent nos maladies, nos infirmités, nos passions.
2. On appelait les heureux, *fils de la Fortune.*
3. Comparez Pascal, Pensée XIX, sur la mort de Cromwell.

instruments de la digestion ; et cet état de dépérissement, on le fait entrer dans le calcul de la vie [1].

(Liv. VII, ch. XLIX. Trad. Guéroult.)

PIÉTÉ FILIALE

Sans doute on a vu par tout l'univers des traits sans nombre de tendresse et de sensibilité : mais Rome nous en offre un exemple qui efface tous les autres. Une femme de la dernière classe, et partant inconnue, venait de mettre au monde un fils, lorsque sa mère fut condamnée à mourir de faim. Elle obtint la liberté d'entrer dans la prison. Le geôlier la fouillait chaque fois, de peur qu'elle n'apportât quelques aliments. Il la surprit un jour allaitant sa mère [2]. Frappés d'admiration, les magistrats accordèrent la grâce de la mère à la tendresse de la fille, et toutes deux furent nourries, le reste de leurs jours, aux dépens du public. Le lieu fut consacré à la Piété. Sous le consulat de Quintius et d'Acilius, on bâtit le temple de cette déesse sur l'emplacement même de la prison, dans l'endroit où nous voyons aujourd'hui le théâtre de Marcellus.

(Liv. VII, ch. XXXVI. Trad. Guéroult.)

LES SORTILÈGES DE CRÉSINUS

C. Furius Crésinus, affranchi, retirait d'un très petit champ beaucoup plus de grains que ses voisins n'en recueillaient sur des terres très étendues. Ses envieux l'accusèrent d'attirer les moissons par ses enchantements. Cité par Sp. Albinus, édile curule, et craignant d'être condamné, lorsque les tribus iraient aux suffrages, il apporta dans le Forum tous ses instruments de labourage, amena ses gens robustes, et,

1. « La vie de l'homme est misérablement courte. On la compte depuis la première entrée dans le monde : pour moi, je ne voudrais la compter que depuis la naissance de la raison, ce qui n'arrive pas ordinairement avant vingt ans. » (PASCAL, CLII.)

2. En Grèce, Xantippe, fille de Cimon, sauva aussi la vie à son père, en le nourrissant de son lait dans sa prison.

comme dit Pison, bien nourris, bien vêtus : il fit voir des outils supérieurement faits, de lourds hoyaux, des socs pesants, des bœufs dans le meilleur état. Son plaidoyer ne fut pas long : « Romains, dit-il, voilà mes sortilèges : je ne puis vous montrer ni apporter ici mes fatigues, mes veilles et mes sueurs. » Il fut absous d'une voix unanime. Certes, le succès de la culture dépend du travail, et non de la dépense. C'est ce qui a fait dire aux anciens que rien ne fertilise plus une terre que l'œil du maître[1].

(Liv. XVIII, ch. VIII. Trad. Guéroult.)

LES PERLES DE LOLLIA PAULINA

J'ai vu, et ce n'était pas dans une cérémonie publique, dans une de ces fêtes où l'on étale tout le faste de l'opulence[2]; j'ai vu, à un souper de fiançailles très ordinaire, Lollia Paulina, qui depuis est devenue la femme de Caligula[3], toute couverte d'émeraudes et de perles, que leur mélange rendait encore plus brillantes. Sa tête, ses cheveux, sa gorge, ses oreilles, son cou, ses bras, ses doigts en étaient chargés. Il y en avait pour quarante millions de sesterces (9 000 000 fr.). Elle était en état de produire les quittances. Et ces richesses, elle ne les devait pas à la prodigalité de l'empereur ; c'était le bien de son aïeul, c'est-à-dire la dépouille des provinces. Voilà le fruit des concussions: voilà pourquoi Lollius[4], diffamé dans tout l'Orient pour les présents extorqués aux rois, avala du poison, après avoir perdu les bonnes grâces de Caïus César, fils d'Auguste ; c'était afin que sa petite-fille se fît voir aux flambeaux avec une parure de quarante millions de sesterces. A présent, calculez d'un côté ce que portèrent Curius et Fabricius[5] dans leurs triomphes : figurez-vous les brancards

1. Voyez la fable de La Fontaine, liv. IV, fable 21.

2. Le caractère officiel de la fête excuserait ce luxe.

3. Troisième empereur romain, fils de Germanicus et d'Agrippine, petit-neveu de Tibère.

4. Ce Lollius s'était fait battre en Germanie. Auguste l'envoya en Orient avec le jeune Caïus Agrippa.

5. *Curius Dentatus*, vainqueur des Samnites, des Sabins, des Lucaniens, et de Pyrrhus. *Fabricius*, consul célèbre par son désintéressement et sa frugalité.

chargés du fruit de leurs exploits ; et de l'autre, voyez à table une Lollia, une simple particulière : ne voudriez-vous pas qu'ils eussent été arrachés du char triomphal, plutôt que d'avoir, par leurs victoires, préparé de tels scandales?

(Liv. IX, ch. LVIII. Trad. Guéroult.)

DES ROSSIGNOLS

Le ramage du rossignol dure quinze jours et quinze nuits sans interruption, dans le temps où le feuillage des arbres commence à s'épaissir. Cet oiseau n'est pas celui qui a le moins de droits à notre admiration. D'abord ! cette force de voix dans un si petit corps, cette continuité de respiration, se peuvent à peine concevoir. Les modulations de son chant semblent une étude approfondie de la science musicale : c'est la réunion complète de tous les genres de perfection. Coups de gosier éclatants et prolongés, cadences variées, batteries vives et légères, roulades précipitées, reprises soutenues, demi-silences inattendus, quelquefois un simple gazouillement ; le rossignol cause alors avec lui-même. Sa voix est tour à tour pleine, grave, aiguë, perlée, étendue ; et telle est la souplesse de son gosier, qu'il chante à son gré le dessus, la haute-contre, la taille et la basse. En un mot, un si faible organe produit tous les sons que l'art de l'homme a su tirer des instruments les plus parfaits. Or, ne croyez pas que l'art soit étranger à ces oiseaux. Chaque rossignol chante plusieurs airs, et ces airs ne sont pas les mêmes pour tous : chacun a les siens. Ils se disputent le prix du chant avec une opiniâtreté bien marquée. Souvent il en coûte la vie au vaincu, qui ne cesse de chanter que lorsqu'il a cessé de respirer. D'autres, plus jeunes, étudient et reçoivent les airs qu'ils doivent imiter. Le disciple écoute avec une attention extrême. Il répète la leçon, et se tait pour écouter encore. On reconnaît que le maître reprend, et que l'élève se corrige[1].

(Liv. X, ch. XLIII. Trad. Guéroult.)

1. Comparez le rossignol de *Buffon* et celui de *Michelet*. (*Extraits des classiques français*, par Gustave Merlet. *Cours moyen*, p. 295.)

L'ARAIGNÉE

Elle ourdit des toiles, et son ventre fournit lui seul la matière d'un si grand ouvrage [1]; son propre poids lui tient lieu de fuseau, et le fil que son ongle façonne est d'une régularité, d'une finesse, d'une égalité parfaites; elle commence son tissu par le milieu, puis elle l'étend dans une forme circulaire. Élargissant les mailles à intervalles égaux et progressivement croissants, elle les assujettit par un nœud indissoluble. Avec quel art elle cache les lacets que forment ses réseaux! Qui dirait que cette toile garnie d'un long duvet, que cette surface polie, que cette trame ferme et solide ne sont en effet qu'un piège trompeur? Comme le centre est souple et pliant, afin qu'il cède à l'action du vent, et qu'il ne rejette pas les objets qui viendront à lui! On croirait que les fils tendus aux extrémités ont été abandonnés par l'ouvrière excédée de fatigue; mais ces fils, difficilement aperçus, servent, comme les cordons de nos toiles de chasse, à précipiter dans le filet l'animal qui les rencontre.

La caverne elle-même est voûtée selon les lois de la plus savante architecture. Elle est, plus que tout le reste, garnie et rembourrée contre le froid. Combien l'araignée se tient écartée du centre, paraissant occupée de tout autre soin, et tellement renfermée, qu'il est impossible de voir si le lieu est ou n'est pas habité! Observez la fermeté de l'ouvrage : ni les vents ne le brisent, ni les amas de poussière ne le rompent. Voyez sa largeur : souvent la toile s'étend d'un arbre à l'autre, lorsque la jeune araignée s'exerce et fait l'apprentissage de son art. Parlerai-je de sa longueur? l'araignée attache le fil au haut de l'arbre, et le conduit jusqu'à terre, remonte promptement le long de ce fil, et, tout en remontant, elle en ramène un autre. Si quelque animal s'est pris au filet, comme elle est vigilante et prête à courir! Cet animal fût-il arrêté à l'une des extrémités, elle

1. L'araignée ne tire pas son fil de ses entrailles, mais de mamelons disposés sur son corps. La matière de ce fil est une liqueur glutineuse qui se fige à mesure qu'elle se dévide du sac où elle est contenue.

court toujours au centre; car c'est en agitant ainsi la toile dans toutes ses parties qu'elle parvient surtout à entraver sa proie. Si quelque endroit s'est déchiré, elle le rajuste à l'instant, sans qu'il paraisse aucune reprise.

(Liv. XI, ch. XXXVIII. Trad. Guéroult.)

DES FOURMIS

Les fourmis travaillent en commun; mais les abeilles composent leur nourriture : les fourmis ne font que ramasser des provisions. Si l'on compare leurs fardeaux avec le volume de leurs corps, on conviendra que, proportion gardée, nul animal n'a plus de force. Elles portent les fardeaux à leur bouche : si la charge est trop pesante, elles se retournent, et, faisant effort avec les épaules contre quelque point d'appui, elles les poussent avec les pattes de derrière.

Comme chez les abeilles, vous trouvez chez elles l'organisation d'une république, la mémoire, la prévoyance. Avant que de serrer les grains, elles les rongent, de peur qu'ils ne germent. Ceux qui sont trop grands, elles les divisent à la porte du magasin. S'ils viennent à être mouillés par la pluie, elles les tirent dehors et les font sécher. Pendant la pleine lune, elles travaillent même la nuit, et se reposent à la nouvelle lune. Mais, aux moments du travail, quelle ardeur! quelle infatigable activité! Comme chacune de son côté apporte les provisions, sans que leurs opérations soient combinées! Elles ont leurs jours de marché pour se reconnaître mutuellement : et alors, quel concours! On dirait qu'elles causent avec celles qu'elles rencontrent, qu'elles échangent des nouvelles. Nous voyons des cailloux usés par le frottement de leurs pattes. Le terrain qu'elles traversent pour aller à l'ouvrage devient un sentier battu : grand exemple de ce que peut en toute chose la continuité du plus petit effort!

(Liv. XI, ch. XXXVI. Trad. Guéroult.)

DU FER

Le fer est l'instrument de la vie et le plus utile, et le plus funeste. Avec le fer, nous ouvrons la terre, nous plantons les arbustes, nous disposons les arbres fruitiers ; et, délivrant la vigne des outrages du temps, nous la forçons à se rajeunir chaque année. Avec le fer, nous construisons des habitations, nous taillons des pierres ; en un mot, nous l'employons à tous les usages. Mais il est aussi l'instrument de la guerre, du meurtre et du brigandage. Il blesse de près, il atteint de loin, lancé tantôt par les machines, tantôt par des bras nerveux : des plumes même secondent sa vitesse[1], et de tous les moyens de nuire, c'est, à mon gré, le plus détestable que l'esprit humain ait jamais inventé. Afin que la mort arrive à l'homme, nous lui avons donné le vol de l'oiseau. Nous avons prêté des ailes au fer : n'imputons pas ces crimes à la Nature[2].

(Liv. XXXIV, ch. XIV. Trad, Guéroult.)

1. Les flèches sont empennées.
2. Pline aime aussi à moraliser dans ses tirades oratoires.

PLINE LE JEUNE

(63-112 après Jésus-Christ.)

Ses origines. — L'émule de Cicéron. — Le lettré. — L'optimiste. — Pline le Jeune (*Caius Plinius Cœcilius Secundus*) naquit et mourut à Côme, dans une de ces riches villas qui bordaient le lac Larius. Des portiques, des bassins de marbre, des allées régulières, des bosquets de platanes, des buis taillés en vases et en pyramides, le luxe et l'élégance d'une nature artificielle : voilà les objets qui, dès le premier âge, durent frapper les yeux d'un enfant élevé dans une famille très soucieuse des plaisirs de l'esprit[1]. Orphelin à l'âge de huit ans, pupille d'un grand citoyen, Verginius Rufus, condisciple et ami de Tacite, il compta parmi ses principaux maîtres Quintilien et Pline l'Ancien, qui lui laissa son nom et sa fortune.

Heureusement doué pour l'éloquence, et très ambitieux de renommée, il ne visait à rien moins qu'à la gloire d'être, comme un autre Cicéron, orateur, avocat et lettré. A dix-neuf ans, il plaidait sa première cause avec un talent qui lui ouvrit la carrière des honneurs. Tribun militaire en Syrie, puis questeur, tribun du peuple et préteur, il faillit être une des dernières victimes de Domitien. En se prolongeant, ce règne affreux aurait du moins fini par l'assombrir; mais l'avènement de Trajan permit à son optimisme de s'épanouir à l'aise, en pleine sécurité. Comblé de dignités par un prince qui recherchait les honnêtes gens, nommé

1. Son père, C. Cæcilius, descendait d'un poète distingué, Cæcilius, ami de Catulle. A quatorze ans, Pline le Jeune composa une tragédie en grec. Il étudia l'éloquence sous Quintilien et Nicetas Sacerdos ; il suivit les leçons du stoïcien Euphrate et d'Artémidore.

successivement consul, grand prêtre, augure, et gouverneur de Bithynie[1], il prit au sérieux un retour plus apparent que réel aux institutions de Rome républicaine; et son enthousiasme célébra cette renaissance dans un *Panégyrique* auquel furent consacrées trois années d'étude[2]. On ne saurait contester la candeur et la bonne foi de ce dithyrambe dont les éloges sont tout ensemble l'écho de l'opinion et l'épanchement d'une gratitude personnelle.

Le Panégyrique de Trajan. — L'orateur académique. — Le patron des lectures publiques. — Le poète. — C'est une longue antithèse qui oppose les crimes de Domitien aux vertus de son successeur, et les calamités de la veille à la félicité présente. Toutes les paroles, toutes les démarches, tous les mouvements du nouveau prince sont l'objet d'une louange. Si Trajan refuse un consulat, sa modestie est héroïque; s'il l'accepte, son dévouement devient sublime. Vend-il les biens du fisc? quel cœur désintéressé! Permet-il qu'on les achète? quelle tolérance! Pline ne va-t-il pas jusqu'à lui savoir gré de ne plus ébranler les maisons de la ville par le transport des pierres destinées à ses constructions. Il le remercie de ne point se faire adorer comme un dieu. Il le félicite d'aller à pied, et non en voiture. Bref, on peut sourire de ces flatteries qui se croient de l'indépendance, et de mille raffinements qui ne sont que des jeux de bel esprit.

Ces recherches trahissent la décadence d'une société qui n'avait plus de vie politique. Si Pline le Jeune fut trop académique en ses discours, nous savons pourtant (et cela par lui-même, car il aime à se parer de ses mérites) qu'il brilla parmi les plus célèbres orateurs de son temps, soit devant les quatre chambres des centumvirs, son « arène » de prédilection, soit au sénat, où, croyant renouveler le triomphe des *Verrines*, il fit condamner trois proconsuls coupables de concussion. A défaut de ce théâtre, il avait la ressource des lectures publiques, où il réussit à enlever bien des applaudissements, malgré le décri d'une institution qui déclinait, et dont il mena le deuil.

Il s'essayait encore à la poésie; ce fut le délassement de l'avocat, et un ami préférait même aux badinages de Tibulle ces petites pièces vraiment fugitives, comme l'avenir devait le prouver.

1. Vers l'année 103. Ce fut là qu'il fit une enquête sur les chrétiens, dont il parle avec une modération tolérante.

2. Le *Panégyrique de Trajan* fut un remerciement officiel adressé au souverain par le consul (100 ap. J.-C.). Nous n'avons pas le texte prononcé devant le sénat, mais celui qui fut composé à loisir pour être récité dans une salle de lecture, durant trois séances consécutives.

Ses Lettres. Candeur de vanité.—Coquetterie.—L'homme d'esprit et de cœur. — Aujourd'hui, son seul titre à l'attention est ce recueil de *Lettres* où revit un tableau de mœurs fort intéressant pour l'histoire. Composée avec préméditation, éditée par l'auteur lui-même, et assortie comme les fleurs d'un bouquet[1], cette correspondance n'a point la simplicité, la franchise ou l'abandon qui convient au genre épistolaire. On y sent trop les gentillesses d'une plume raffinée qui s'amuse, et les ruses d'une coquetterie qui veut plaire.

Mais, en dépit des petits travers qui accusent une vanité d'ailleurs très ingénue, nous restons aussi sympathiques à l'homme qu'à l'écrivain.

L'homme est doux, bon et naturellement vertueux. Il se consacre tout entier à l'étude, à des amitiés généreuses, aux devoirs du citoyen, aux affections de famille. Il est du petit nombre de ces Romains qui, dans un siècle corrompu, ont le culte de la pudeur. Marié fort jeune, il associe sa femme Calpurnia à ses travaux, et lui témoigne une respectueuse tendresse. Il a pour son père adoptif une déférence toute filiale. Dans le commerce du monde, sa bienveillance égale son dévouement. Le seul tort de ses largesses serait peut-être de ne pas se laisser ignorer. Du reste, il donne sans compter aux villes qui lui sont unies par un lien d'affection. Il y fonde des bibliothèques, des écoles, des œuvres philanthropiques. Il achète pour sa vieille nourrice un champ de cent mille sesterces (20 000 fr.). Il complète le cens équestre d'un compatriote qui avait plus de qualités que de fortune. Il dote la fille de son ancien maître, et fait accepter ses présents par d'ingénieux subterfuges.

Envers ses esclaves nul maître ne se montre plus humain, plus compatissant. Il y a de lui telle lettre où il semble à demi chrétien par la charité. A cette bienfaisance qui n'eut rien de banal, s'associait un courage indigné contre les scélérats puissants dont il accusa les méfaits, et vengea les victimes. En un

1. Il reste de lui *neuf livres* de Lettres : c'est un choix qui ne respecte pas même l'ordre des temps ; il retranche, il déplace, à son gré. Le *dixième livre*, qui contient la correspondance de Trajan et du propréteur de Bithynie, est fort précieux pour l'histoire. Rien ne donne mieux l'idée de ce qu'on pourrait appeler la centralisation romaine. Le préfet n'avait pas le droit, sans l'aveu de l'empereur, de faire châtier un esclave public, de réparer une salle de bains, d'organiser une compagnie de pompiers. Pline dut persécuter les chrétiens comme une association non autorisée. Mais il y mit des scrupules et des formes. Il exprime même des sympathies pour les victimes de ces rigueurs officielles.

mot, il nous offre un parfait exemplaire de toutes les délicatesses sociales et morales.

L'écrivain. — Un raffiné. — Quant à l'écrivain, sans doute il fut trop sensible à la gloriole et à ses menus intérêts ; mais il confesse ce faible avec une candeur qui désarme l'ironie. Fin, spirituel, brillant et pittoresque, son style a de la grâce ; il abonde en jolis détails, et en traits malicieusement aiguisés. Il est peu de sujets où il ne rencontre des pensées nettes et polies comme un camée antique. Empruntées au train des habitudes quotidiennes, ces esquisses raniment, sous nos yeux, la vie publique, domestique et littéraire d'un Romain éclairé, contemporain du siècle de Trajan.

Le siècle de Trajan. — Une ère clémente. — Le monde lettré. — Courbée par une longue servitude, la société d'alors ne peut plus se relever, même quand il lui est permis de respirer enfin sous des maîtres cléments. Lorsque l'empire passe en des mains honnêtes, les sénateurs rivalisent encore de bassesse. Trajan a beau les exhorter à reprendre leur liberté, nul ne répond à cet appel ; les magistrats ne sont que des figurants, et il faut la naïveté de Pline pour se croire un personnage, parce qu'il est tribun du peuple ou consul. Heureuses de posséder un bon prince, les classes élevées sont résignées d'avance à en subir un mauvais ; et Commode succédant à Marc-Aurèle ne les étonnera pas plus qu'une inondation, un tremblement de terre ou tout autre fléau.

L'absence d'occupations sérieuses livre à mille futilités un monde de désœuvrés, pour lesquels les petits devoirs de politesse ont une importance ridicule. S'ils laissent quelques loisirs à des affairés sans affaires, les lettres deviennent leur principal emploi. Pline les cultivait avec passion : « Qu'elles soient, dit-il, votre travail et votre repos ; consacrez-leur vos veilles, et même votre sommeil. » Elles suffisaient à consoler tous ses mécomptes, et lui firent prendre en patience jusqu'aux maladies de sa femme. Sa correspondance nous montre des hommes d'État et de vieux généraux atteints de métromanie : Verginius Rufus ne refusa-t-il pas d'être empereur pour rester versificateur. Tel est le nombre des auteurs qu'ils lassent la complaisance du public, et qu'on finit par déserter les salles de lecture. Seul, Pline tient bon, et son bonheur est de pouvoir dire : « Nous avons eu, cette année, une excellente récolte de poètes. »

S'il est fâcheux d'aimer trop la rhétorique et les méchants vers, avouons pourtant qu'il y a du charme dans la physionomie de Pline et de ses amis. Ils se recommandent à nous par des

mœurs simples, des traditions de famille, des exemples de retenue, de piété, de justice, et de droiture antique[1]. Parmi les noms de ses principaux correspondants, signalons celui de Tacite[2], dont la figure sourcilleuse et sombre est adoucie et comme éclairée par le sourire de Pline, le plus moderne de tous les anciens.

LA VILLE ET LA CAMPAGNE

Pline à Minutius Fundanus[3]. — C'est une chose étonnante de voir comme le temps se passe à Rome. Prenez chaque journée à part, il n'y en a point qui ne soit remplie : rassemblez-les toutes, vous êtes surpris de les trouver si vides. Demandez à quelqu'un : « Qu'avez-vous fait aujourd'hui ? — J'ai assisté, vous dira-t-il, à la cérémonie de la robe virile qu'un tel a donnée à son fils[4]. J'ai été prié à des fiançailles ou à des noces. L'on m'a demandé pour la signature d'un testament[5]. Celui-ci m'a chargé de sa cause ; celui-là m'a fait appeler à une consultation. » Chacune de ces choses, le jour qu'on l'a faite, a paru nécessaire : toutes ensemble, quand vous venez à songer qu'elles ont pris tout votre temps, paraissent inutiles, et le paraissent bien davantage quand on les repasse dans une agréable solitude. Alors, vous ne pouvez vous empêcher de vous dire : A quelles bagatelles ai-je perdu mon temps ! C'est ce que je répète sans cesse dans ma maison de Laurentin[6], soit que je lise, soit que j'écrive, soit qu'à mes études

1. C'étaient pour la plupart des gens de province, que la contagion de Rome n'avait point gâtés. — Leurs vertus honorent la société de ce temps. Une grande dame de Terracine lègue à sa cité un million de sesterces pour ce que nous appellerions un bureau de bienfaisance. — Un marchand de simples laisse à sa petite ville 800 pots de drogues et 1200 de remèdes pour les pauvres. Voilà des traits dignes de cette inscription qu'on lit alors sur un tombeau : « Fais le bien ; c'est quelque chose que tu emporteras avec toi. »

2. Quand un chevalier romain était au cirque, et se trouvait assis par hasard à côté de Tacite, sans savoir son nom, après un quart d'heure d'entretien, il lui disait : « Vous êtes Pline, à moins que vous ne soyez Tacite. » La postérité a consacré cette touchante confraternité qui dure encore. Tous deux y gagnent.

3. Proconsul d'Asie. Adrien lui prescrivit de ne pas poursuivre les chrétiens, s'ils n'étaient accusés d'un crime.

4. Les enfants la revêtaient à dix-sept ans.

5. Il fallait la présence de sept témoins pour qu'il fût valide.

6. Villa de Laurentum, ville maritime du Latium.

je mêle les exercices du corps, dont la bonne disposition influe tant sur les opérations de l'esprit. Je n'entends, je ne dis rien, que je me repente d'avoir dit. Personne devant moi n'ose parler mal de qui que ce soit. Je ne trouve rien à reprocher à personne, sinon à moi-même, quand ce que je compose n'est pas à mon gré. Sans désirs, sans crainte, à couvert des bruits fâcheux, rien ne m'inquiète. Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. O l'agréable, ô l'innocente vie ! Que cette oisiveté est aimable ! qu'elle est honnête ! qu'elle est préférable même aux plus illustres emplois ! Mer, rivage, dont je fais mon vrai cabinet, que vous m'inspirez de nobles, d'heureuses pensées ! Voulez-vous m'en croire, mon cher Fundanus, fuyez les embarras de la ville ; rompez cet enchaînement de soins frivoles qui vous y attachent ; adonnez-vous à l'étude ou au repos ; et songez que ce qu'a dit si spirituellement et si plaisamment notre ami Attilius[1], n'est que trop vrai : *Il vaut infiniment mieux ne rien faire, que de faire des riens.* Adieu.

(Liv. I, lettre 9. Trad. de Sacy.)

LES LECTURES PUBLIQUES

Pline à Sosius Sénécion[2]. — Cette année, nous avons des poètes à foison. Il n'y a pas un seul jour du mois d'avril qui n'ait eu son poème, et son poète pour le déclamer. Je suis charmé que l'on cultive les sciences, et qu'elles excitent cette noble émulation, malgré le peu d'empressement qu'ont nos Romains d'aller entendre les pièces nouvelles. La plupart, assis dans les places publiques, s'amusent à écouter des sornettes, et se font informer de temps en temps si l'auteur est entré, si la préface est expédiée, s'il est bien avancé dans la lecture de sa pièce. Alors, vous les voyez venir gravement, et d'un pas qui visiblement se ressent de la violence qu'ils se font. Encore n'attendent-ils pas la fin pour s'en aller : l'un se dérobe adroitement ; l'autre, moins honteux,

1. Un compatriote de Pline : il était réputé pour son humeur joyeuse.
2. C'est à lui que Plutarque a dédié la vie de Dion.

sort sans façon, et la tête levée. Qu'est devenu le temps que nos pères nous ont tant vanté ? Nous nous souvenons de leur avoir ouï dire qu'un jour que l'empereur Claude se promenait dans son palais, il entendit un grand bruit[1]. Il en demanda la cause. On lui dit que Nonianus lisait publiquement un de ses ouvrages[2]. Ce prince quitte tout, et par sa présence vient surprendre agréablement l'assemblée. Aujourd'hui, l'homme le plus fainéant, bien averti, convié, prié, supplié, dédaigne de venir ; ou, s'il vient, ce n'est que pour se plaindre d'avoir perdu un jour, parce qu'il ne l'a pas perdu[3]. Je vous l'avoue, cette nonchalance et ce dédain de la part des auditeurs rehaussent beaucoup dans mon idée le courage des auteurs qu'ils ne dégoûtent pas de l'étude. Pour moi, je n'ai manqué presque personne ; et, à dire vrai, la plupart étaient mes amis : car c'est tout un, ou peu s'en faut, d'aimer les belles-lettres et d'aimer Pline. Voilà ce qui m'a retenu ici plus longtemps que je ne voulais. Enfin, je suis libre. Je puis revoir ma retraite, et y composer, sans dessein d'avoir à mon tour de quoi entretenir le public. Gardons-nous bien de faire croire à nos déclamateurs que je ne leur ai pas donné, mais seulement prêté mon attention : car, dans ce genre d'obligation, comme dans tous les autres, le bienfait cesse dès qu'on le redemande. Adieu.

(Liv. I, lettre 13. Trad. de Sacy.)

UNE INVITATION A DINER

Pline à Septicius Clarus[4]. — Vraiment, vous l'entendez. Vous me mettez en dépense pour vous donner à souper, et vous me manquez ! Il y a bonne justice à Rome. Vous me le payerez jusqu'à la dernière obole, et cela va plus loin que vous

1. Prince imbécile, mais fort érudit (ce qui n'est pas inconciliable), Claude avait écrit soixante et onze volumes d'histoire.
2. Personnage consulaire, et historien distingué.
3. Tour paradoxal donné à une pensée simple. On croirait lire du Fontenelle.
4. Il fut préfet du prétoire sous Adrien. Il excita Pline à publier son recueil.

ne pensez. J'avais préparé à chacun sa laitue, trois escargots, deux œufs, un gâteau, du vin miellé, et de la neige; car je vous compterai jusqu'à la neige, et avec plus de raison encore que le reste, puisqu'elle ne sert jamais plus d'une fois. Nous avions des olives d'Andalousie, des courges, des échalotes, et mille autres mets aussi délicats. Vous auriez eu à choisir d'un comédien, d'un lecteur, ou d'un musicien ; ou même (admirez ma profusion !) vous les auriez eus tous ensemble. Mais vous avez mieux aimé, chez je ne sais qui, des huîtres, des viandes exquises, des poissons rares, et des danses espagnoles. Je saurai vous en punir ; je ne vous dis pas comment. Vous m'avez bien mortifié; vous vous êtes fait à vous-même plus de tort que vous ne pensez : au moins, vous ne m'en pouviez assurément faire davantage, ni en vérité à vous non plus. Que nous eussions badiné, plaisanté, moralisé ! Vous trouverez ailleurs des repas plus magnifiques; mais n'en cherchez point où règnent davantage la joie, la propreté, la liberté. Faites-en l'épreuve ; et, après cela, si vous ne quittez toute autre table pour la mienne, je consens que vous quittiez la mienne pour toute autre. Adieu[1].

(Liv. I, lettre 15. Trad. de Sacy.)

LA VILLA D'UN LETTRÉ

Pline à Bébius Hispanus[2]. — Suétone[3], qui loge avec moi, a dessein d'acheter une petite terre qu'un de vos amis veut vendre. Faites en sorte qu'elle ne soit vendue que ce qu'elle vaut. C'est à ce prix qu'elle lui plaira. Un mauvais marché ne peut être que désagréable, mais principalement par le reproche continuel qu'il semble nous faire de notre imprudence. Cette acquisition (si d'ailleurs elle n'est pas trop chère) tente mon ami par plus d'un endroit : son peu de distance de Rome; la commodité des chemins; la médiocrité des bâtiments; les dépendances, plus capables d'amuser que d'occuper. En un mot, il ne faut à ces messieurs les savants, absorbés comme

1. Comparez l'épître V du livre Ier, où Horace invite Torquatus à souper.
2. Il devint plus tard consul, et préfet de Rome, sous Adrien
3. L'auteur de la *Vie des douze Césars*, qui fut secrétaire inti e d'Adrien.

lui dans l'étude, que le terrain nécessaire pour délasser leur esprit, et réjouir leurs yeux : il ne leur faut qu'une allée pour se promener, qu'une vigne dont ils puissent connaître tous les ceps, que des arbres dont ils sachent le nombre. Je vous mande tout ce détail pour vous apprendre quelle obligation il m'aura, et toutes celles que lui et moi vous aurons, s'il achète, à des conditions dont il n'ait jamais lieu de se repentir, une petite maison telle que je viens de la dépeindre. Adieu.

(Liv. I, lettre 24. Trad. de Sacy.)

UN PROPRIÉTAIRE

Pline à Nason. — Mes terres de Toscane ont été grêlées. Celles d'au delà du Pô [1] ont été plus heureuses : tout y abonde ; mais aussi rien ne s'y vend. Je ne puis compter que sur le revenu de ma terre de Laurentin. Il est vrai que je n'y possède qu'une maison et un jardin : le reste n'est que sable. C'est pourtant le seul bien dont je tire un revenu. J'y compose sans distraction ; et, si je ne puis y cultiver des terres que je n'ai pas, j'y cultive au moins mon esprit. Ailleurs, je vous ferai voir des granges pleines ; ici, des portefeuilles bien remplis. Si donc un revenu solide et certain vous tente, venez faire des acquisitions sur ce rivage. Adieu.

(Liv. IV, lettre 2. Trad. de Sacy.)

L'ÉCOLE PRÈS DU FOYER

Pline à Tacite. — Ces jours passés, comme j'étais à Côme, lieu de ma naissance, un jeune enfant, fils d'un de mes compatriotes, vint me saluer. « Vous étudiez ? » lui dis-je. Il me répond que oui. « En quel lieu ? — A Milan. — Pourquoi n'est-ce pas dans ce lieu-ci ? » Son père, qui l'accompagnait, et qui me l'avait présenté, prend la parole. « Ici, dit-il, nous n'avons point de maître. — Et pourquoi n'en avez-vous point ? Il vous était fort important, à vous autres pères, de faire instruire

1. Il avait aussi un grand domaine près de Côme.

ici vos enfants. Où leur trouver un séjour plus agréable que la patrie? où former leurs mœurs plus sûrement que sous les yeux de leurs parents? où les entretenir à moins de frais que chez vous? A combien croyez-vous que vous reviendrait le fonds nécessaire pour avoir ici des professeurs? Combien, pour établir ce fonds, vous faudrait-il ajouter à ce que vos enfants vous coûtent ailleurs, où il faut payer voyage, nourriture, logements, acheter toutes choses? car tout s'achète, lorsqu'on n'est pas chez soi. Moi qui n'ai point encore d'enfants, je suis tout prêt, en faveur de ma patrie, pour qui j'ai un cœur de fils et de père, à donner le tiers de la somme que vous voudrez mettre à cet établissement[1]. J'offrirais le tout; mais je craindrais que cette dépense ne rendît tout le monde moins circonspect dans le choix des maîtres; que la brigue seule ne disposât de ces places, et que chacun de vous ne perdît tout le fruit de ma libéralité. C'est ce que je vois en divers lieux où il y a des chaires de professeurs fondées. Je ne sais qu'un moyen de prévenir ce désordre : c'est de ne confier qu'aux pères le soin du choix, et de les obliger à bien choisir, par la nécessité de la contribution, et par l'intérêt de placer utilement leur dépense. Car, ceux qui peut-être ne seraient pas fort attentifs au bon usage du bien d'autrui le seront certainement à ne pas mal employer le leur, et n'oublieront rien pour mettre en bonnes mains le fonds que j'aurai fait, si le leur l'accompagne. Prenez donc une sage résolution à l'envi l'un de l'autre, et réglez vos efforts sur les miens. Vous ne pouvez rien faire de plus avantageux à vos enfants, rien de plus agréable à votre patrie. Que vos enfants reçoivent l'éducation dans le même lieu où ils ont reçu la naissance. Accoutumez-les dès l'enfance à se plaire et à se fixer dans leur pays natal. Puissiez-vous choisir de si excellents maîtres que leur réputation peuple vos écoles! » Voilà ce que je leur dis. Je vous en supplie donc; dans cette foule de savants que la réputation de

1. L'offre de Pline est habilement calculée; il promet une fraction mobile de la somme. Si les habitants de Côme veulent beaucoup de lui, il faut qu'ils votent beaucoup.

votre esprit attire de toutes parts auprès de vous, jetez les yeux sur ceux qui peuvent être les plus propres à l'emploi que je vous propose ; mais ne m'engagez point. Mon intention est de laisser les pères maîtres absolus du choix. Je leur abandonne l'examen et la décision ; je ne me réserve que la dépense, et le soin de leur chercher des sujets. Adieu.

(Liv. IV, lettre 13. Trad. de Sacy.)

UN BON MÉNAGE

Pline à Hispulla[1]. — Comme je suis persuadé que vous êtes d'un bon naturel, que vous aimiez autant votre frère qu'il vous aimait[2], que sa fille n'a pas seulement trouvé en vous une amitié de tante, mais toute la tendresse du père qu'elle a perdu, je vais vous dire des choses qui vous plairont infiniment. Votre nièce ne dégénère point : chaque jour elle se montre digne de son père, digne de son aïeul[3], digne de vous. Elle a beaucoup d'esprit, beaucoup de retenue, beaucoup de tendresse pour moi. D'ailleurs, elle aime les lettres ; et c'est l'envie de me plaire qui a tourné ses inclinations de ce côté-là. Elle a continuellement mes ouvrages entre les mains ; elle ne cesse de les lire, elle les apprend par cœur. Vous ne pouvez vous imaginer ni son inquiétude avant que je plaide, ni sa joie après que j'ai plaidé. Elle charge toujours quelqu'un de venir en diligence lui apprendre quels applaudissements j'ai reçus, quel succès a eu la cause. S'il m'arrive de lire quelque pièce en public, elle sait se ménager une place où, derrière un rideau[4], elle écoute avidement les louanges que l'on me donne. Elle chante mes vers ; et, instruite par l'amour seul, le plus excellent de tous les maîtres, elle fait redire à sa lyre ce qu'exprime sa voix. J'ai donc raison de me promettre que le temps cimentera de plus en plus notre union : car elle n'aime en moi ni la jeunesse, ni la figure, qui dé-

1. Tante paternelle de Calpurnia, femme de Pline.
2. Le père de Calpurnia, beau-père de Pline.
3. Calpurnius Fabatus, alors vivant.
4. C'est ainsi qu'Agrippine, mère de Néron, assistait aux délibérations du sénat.

périssent chaque jour, mais la gloire, qui ne périt jamais. Eh ! que pouvais-je attendre autre chose d'une personne élevée sous vos yeux, formée par vos leçons, qui n'a rien pris que de vertueux et d'honnête dans votre commerce? Vos sentiments pour ma mère, que vous respectiez comme la vôtre, et la part que vous preniez à mon éducation, vous ont accoutumée à me vanter dès ma plus tendre enfance, et, dès lors, à promettre de moi tout ce que ma femme s'en imagine aujourd'hui. Nous vous remercions à l'envi ; moi, de ce qu'elle est ma femme ; elle, de ce que je suis son mari : tous deux, de ce que vous avez uni deux personnes faites l'une pour l'autre. Adieu.

(Liv. IV, lettre 19. Trad. de Sacy.)

MORT D'UNE JEUNE FILLE

Pline à Marcellin[1]. — Je vous écris, accablé de tristesse. La plus jeune fille de notre ami Fundanus[2] vient de mourir. Je ne vis jamais une personne plus jolie, plus aimable, plus digne non seulement de vivre longtemps, mais de vivre toujours. Elle n'avait pas encore quatorze ans accomplis, et déjà elle montrait toute la prudence de l'âge mûr. On remarquait déjà dans son air la dignité d'une femme de condition ; ce qui ne lui ôtait rien de ces grâces naïves qui plaisent si fort dans une jeune fille. Quelle simplicité, quand elle demeurait attachée au cou de son père ! Avec quelle douceur et quelle modestie elle recevait ceux qu'il aimait ! Quel équitable partage de tendresse entre ses nourrices et les maîtres qui avaient cultivé ou ses mœurs ou son esprit ! Pouvait-on étudier avec plus d'application et des dispositions plus heureuses ? Pouvait-elle mettre moins de temps et plus de circonspection dans ses divertissements ? Vous ne sauriez vous imaginer sa retenue, sa patience, sa fermeté même, dans sa dernière maladie. Docile aux médecins, attentive à consoler son père et sa

1. Pline le loue de ce qu'étant questeur il ne s'était pas approprié les honoraires de son greffier, mort avant l'échéance.

2. *Fundanus* est l'ami auquel Pline adresse la lettre sur Rome et la campagne.

sœur, après que toutes ses forces l'eurent abandonnée, elle se soutenait encore par son seul courage. Il l'a accompagnée jusqu'à la dernière extrémité, sans que ni la longueur de la maladie, ni la crainte de la mort l'aient pu abattre ; et c'est ce qui ne sert qu'à augmenter et notre douleur, et nos regrets. Mort vraiment funeste et prématurée, mais conjoncture encore plus funeste et plus cruelle que la mort ! Elle était sur le point d'épouser un jeune homme très aimable. Le jour pour les noces était pris ; nous y étions déjà invités. Hélas ! quel changement ! quelle horreur succède à tant de joie ! Je ne puis vous exprimer de quelle tristesse je me sens pénétré.

(Liv. V, lettre 16. Trad. de Sacy.)

UN BON MAITRE

Pline à Paulin. — Je vous avouerai ma douceur pour mes gens, d'autant plus franchement que je sais avec quelle bonté vous traitez les vôtres. J'ai toujours dans l'esprit ce vers d'Homère :

Il avait pour ses gens une douceur de père [1].

Non, je n'oublie point le nom de *père de famille* que, parmi nous, on donne aux maîtres. Mais, quand je serais moins humain et plus dur, je me laisserais toucher par le pitoyable état où se trouve mon affranchi Zosime. Plus il a besoin de compassion, plus je lui en dois. C'est un homme de bien, et très officieux ; il a des belles-lettres, et réussit parfaitement dans la représentation de la comédie, qui est sa profession, et pour ainsi dire sa charge. Sa déclamation a de la force, de la justesse, de la naïveté, de la grâce ; et il joue de la lyre mieux qu'il n'appartient à un comédien. Ce n'est pas tout : il lit des harangues, des histoires et des vers, comme s'il n'avait jamais fait autre chose. Je vous mande tout ce détail, afin que vous sachiez combien de services, et de ser-

1. Ce vers est tiré de l'*Odyssée*, II, 47.

vices agréables, cet homme seul me rend. Ajoutez-y une ancienne sympathie que j'ai conçue pour lui, et que le péril où il est a redoublée. Il y a quelques années, déclamant avec contention et véhémence, il vint tout à coup à cracher le sang. Je l'envoyai en Egypte pour se rétablir ; et, après y avoir fait un assez long séjour, il en est revenu depuis peu en assez bon état. Mais, ayant voulu forcer sa voix plusieurs jours de suite, une petite toux le menaça d'abord de rechute ; et, peu après, son crachement de sang le reprit. Pour essayer de le guérir, j'ai résolu de l'envoyer à votre terre de Fréjus[1]. Je me souviens de vous avoir souvent ouï dire que l'air y est fort sain, et le lait très bon pour ces sortes de maladies. Je vous supplie donc de vouloir bien écrire à vos gens de le recevoir dans votre maison, et de lui donner tous les secours qui lui seront nécessaires. Il ne les étendra pas bien loin : car il est sobre, et si retenu qu'il refuse toutes les douceurs que l'état d'un malade peut demander, ou exiger. Je lui donnerai pour faire son voyage ce qu'il faut à un homme frugal, et qui va chez vous. Adieu.

(Liv. V, lettre 19. Trad. de Sacy.)

MORT DE PLINE L'ANCIEN

Pline à Tacite. — Vous me demandez des détails sur la mort de mon oncle, afin d'en transmettre plus fidèlement le récit à la postérité : je vous en remercie ; car je ne doute pas qu'une gloire impérissable ne s'attache à ses derniers moments, si vous en retracez l'histoire. Quoiqu'il ait péri dans un désastre qui a ravagé la plus heureuse contrée de l'univers ; quoiqu'il soit tombé avec des peuples et des villes entières, victime d'une catastrophe mémorable, qui doit éterniser sa mémoire ; quoiqu'il ait élevé lui-même tant de monuments durables de son génie, l'immortalité de vos ouvrages ajoutera beaucoup à celle de son nom. Heureux les hommes auxquels il a été donné de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire qui soient dignes

1. *Forum Julii*, ville de la Narbonaise.

d'être lues ! Plus heureux encore ceux à qui les Dieux ont départi ce double avantage ! Mon oncle tiendra son rang entre les derniers, et par vos écrits, et par les siens. J'entreprendrai donc volontiers la tâche que vous m'imposez, ou, pour mieux dire, je la réclame.

Il était à Misène, où il commandait la flotte[1]. Le neuvième jour avant les calendes de septembre[2], vers la septième heure, ma mère[3] l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une forme extraordinaires. Après sa station au soleil et son bain d'eau froide, il s'était jeté sur un lit, où il avait pris son repas ordinaire, et il se livrait à l'étude. Aussitôt, il se lève, et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce prodige. La nuée s'élançait dans l'air, sans qu'on pût distinguer à une si grande distance de quelle montagne elle était sortie ; l'événement fit connaître ensuite que c'était du mont Vésuve[4]. Sa forme approchait de celle d'un arbre, et particulièrement d'un pin ; car, s'élevant vers le ciel comme sur un tronc immense, sa tête s'étendait en rameaux. J'imagine qu'un vent souterrain poussait d'abord cette vapeur avec impétuosité, mais que, l'action du vent ne se faisant plus sentir à une certaine hauteur, ou le nuage s'affaissant sous son propre poids, il se répandait en surface[5]. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé de cendre ou de terre.

Ce prodige surprit mon oncle, et, dans son zèle pour la science, il voulut l'examiner de plus près. Il fait appareiller un bâtiment léger, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier ; il m'avait, par hasard, donné lui-même quelque chose à écrire[6]. Il sortait de chez lui, lorsqu'il reçoit un billet de Rectine, femme de Cesius Bassus[7]. Effrayée de l'imminence du péril (car sa maison

1. Ville et promontoire de la Campanie, près de Cumes. Auguste y avait établi une légion et une flotte, pour défendre la mer Tyrrhénienne.
2. Le 23 août de l'an 79 ap. J.-C.
3. La mère de Pline le Jeune était sœur de Pline l'Ancien.
4. C'est la première éruption du Vésuve que l'histoire ait mentionnée.
5. On voit qu'il est le neveu d'un naturaliste.
6. Il se couvre d'une excuse qui sauve l'honneur.
7. Il existait un poète lyrique de ce nom : il périt dans ce désastre.

était située au pied du Vésuve et elle ne pouvait s'échapper que par la mer), elle le priait de lui porter secours. Alors, il change de but, et poursuit par dévouement ce qu'il n'avait d'abord entrepris que pour s'instruire. Il fait préparer des quadrirèmes[1], et y monte lui-même pour aller secourir Rectine et beaucoup d'autres personnes qui avaient fixé leur habitation dans ce site attrayant. Il se dirige à la hâte vers des lieux d'où tout le monde s'enfuit; il va droit au danger, l'esprit tellement libre de crainte qu'il dictait la description des divers accidents et des scènes changeantes que le prodige offrait à ses yeux.

Déjà sur ses vaisseaux volait une cendre plus épaisse et plus chaude, à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout brisés par la violence du feu. La mer abaissée tout à coup n'avait plus de profondeur, et le rivage était inaccessible par l'amas de pierres qui le couvraient. Mon oncle fut un moment incertain s'il retournerait. Mais il dit bientôt à son pilote qui l'engageait à revenir : « *La Fortune favorise le courage; menez-nous chez Pomponianus.* » Pomponianus était à Stabies[2], de l'autre côté d'un petit golfe formé par la courbure insensible du rivage. Là, à la vue du péril qui était encore éloigné, mais qui s'approchait incessamment, Pomponianus avait fait porter tous ses meubles sur des vaisseaux, et n'attendait, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, favorisé par ce même vent, aborde chez lui, l'embrasse, calme son agitation, le rassure, l'encourage, et, pour dissiper par sa sécurité la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après le bain, il se met à table, et mange avec gaieté, ou, ce qui ne suppose pas moins de force d'âme, avec toutes les apparences de la gaieté[3].

Cependant on voyait luire, de plusieurs endroits du mont

1. Il ne voulait d'abord prendre qu'un navire léger. Maintenant, il fait appareiller de grands vaisseaux à quatre rangs de rames.

2. Pomponianus est un de ses amis. Stabies est une ville de Campanie.

3. On s'étonne qu'il ait oublié Rectine, femme de Bassus. Il est probable que le vrai texte se trouve altéré.

Vésuve, de larges flammes et un vaste embrasement, dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Pour rassurer ceux qui l'accompagnaient, mon oncle leur disait que c'étaient des maisons de campagne abandonnées au feu par les paysans effrayés. Ensuite, il se coucha, et dormit réellement d'un profond sommeil; car on entendait de la porte le bruit de sa respiration, que la grosseur de son corps rendait forte et retentissante[1]. Cependant, la cour par où l'on entrait dans son appartement commençait à se remplir de cendres et de pierres, et, pour peu qu'il y fût resté plus longtemps, il ne lui eût plus été possible de sortir. On l'éveille; il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil, et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison, ou s'ils erreront dans la campagne; car les maisons étaient tellement ébranlées par les violents tremblements de terre qui se succédaient qu'elles semblaient arrachées de leurs fondements, poussées tour à tour dans tous les sens, puis ramenées à leur place. D'un autre côté, on avait à craindre, hors de la ville, la chute des pierres, quoiqu'elles fussent légères et desséchées par le feu. De ces périls, on choisit le dernier. Ils attachent donc des oreillers autour de leur tête : c'était une sorte de rempart contre les pierres qui tombaient. Le jour recommençait d'ailleurs; mais autour d'eux régnait toujours la plus sombre et la plus épaisse des nuits, éclairée cependant par l'embrasement et des feux de toute espèce. On voulut s'approcher du rivage, pour examiner si la mer permettait quelque tentative ; mais on la trouva toujours orageuse et contraire. Là, mon oncle se coucha sur un drap étendu, demanda de l'eau froide, et en but deux fois[2]. Bientôt, des flammes et une odeur de soufre qui en annonçait l'approche, mirent tout le monde en fuite, et forcèrent mon oncle à se lever. Il se leva, appuyé sur deux jeunes esclaves, et au même instant il tombe mort. J'imagine que cette épaisse fumée arrêta sa respiration et le suffoqua : il avait naturellement la poitrine faible, étroite, et

1. Il faut avouer que ce n'était pas le moment de dormir.

2. Pline était grand buveur d'eau froide : sa soif habituelle était avivée par la chaleur de l'air mélangé de cendres et d'acide sulfureux.

souvent haletante. Lorsque la lumière reparut (trois jours après le dernier qui avait lui pour mon oncle), on retrouva son corps entier, sans blessure ; rien n'était changé dans l'état de son vêtement, et son attitude était celle du sommeil plutôt que de la mort.

Pendant ce temps, ma mère et moi nous étions à Misène.... Mais cela n'intéresse plus l'histoire, et vous n'avez voulu savoir que ce qui concerne la mort de mon oncle. Je finis donc, et je n'ajoute qu'un mot ; c'est que je ne vous ai rien dit, ou que je n'aie vu, ou que je n'aie appris, alors que la vérité des événements ne pouvait encore être altérée. C'est à vous de choisir ce que vous jugerez le plus important. Il est bien différent d'écrire une lettre ou une histoire, d'écrire pour un ami, ou pour la postérité. Adieu.

(Liv. VI, lettre 16. Trad. de Sacy.)

UN PRÉSENT DÉLICAT

Pline à Quintilien. — Quoique vous soyez très modeste, et que vous ayez élevé votre fille dans les vertus convenables à la fille de Quintilien et à la petite-fille de Tutilius[1], cependant, aujourd'hui qu'elle épouse Nonius Céler[2], homme de distinction, et à qui ses emplois et ses charges imposent une certaine nécessité de vivre dans l'éclat, il faut qu'elle règle son train et ses habits sur le rang de son mari. Ces dehors n'augmentent pas notre dignité, mais ils lui donnent plus de relief. Je sais que vous êtes très riche des biens de l'âme, et beaucoup moins de ceux de la fortune. Je prends donc sur moi une partie de vos obligations; et, comme un second père, je donne à notre chère fille cinquante mille sesterces[3]. Je ne me bornerais pas là, si je n'étais persuadé que la médiocrité du petit présent pourra seule obtenir de vous que vous le receviez. Adieu.

1. Quintilien, ancien maître de Pline le Jeune, avait épousé en secondes noces la fille du rhéteur Tutilius.
2. Il avait été préfet de la Celtibérie.
3. 11 250 francs. Le sesterce valait 22 centimes et demi.

LES BIENFAITS DE LA MALADIE

Pline à Maximus. — Ces jours passés, la maladie d'un de mes amis me fit faire cette réflexion, que nous sommes fort gens de bien quand nous devenons malades ; car, quel est le malade que l'avarice ou l'ambition tourmente? Il n'est plus entêté d'honneurs, il néglige le bien, et compte toujours avoir assez du peu qu'il se voit sur le point de quitter. Il croit aux Dieux, et il se souvient qu'il est homme ; il n'envie, il n'admire, il ne méprise la fortune de personne. Les médisances ne lui font ni impression, ni plaisir ; toute son imagination n'est occupée que de bains et de fontaines ; tout ce qu'il se propose, s'il en peut échapper, c'est de mener, à l'avenir, une vie douce et tranquille, innocente et heureuse. Je puis donc nous faire ici à tous deux, en peu de mots, une leçon dont les philosophes font des volumes entiers. Persévérons à être tels, pendant la santé, que nous nous proposons de devenir quand nous sommes malades. Adieu.

(Liv. VII, lettre 26. Trad. de Sacy.)

UNE LEÇON D'HUMANITÉ

Pline à Paternus. — La maladie de mes gens, et la mort même de quelques-uns dans la fleur de leur âge, m'ont accablé de tristesse. J'ai deux sujets de consolation, tous trop faibles pour un tel chagrin, mais sujets de consolation pourtant : l'un, la complaisance que j'ai eue de les affranchir ; car il me semble que je n'ai pas perdu trop tôt ceux que j'ai perdus libres ; l'autre, la permission que je donne aux esclaves mêmes de faire une espèce de testament, que j'observe aussi religieusement que s'il était légitime[1]. Ils disposent, ils me prient de ce qui leur plaît ; j'exécute sans hésiter. Ils partagent entre leurs camarades ce qu'ils

1. L'esclave ne pouvait posséder qu'un pécule ; et, à sa mort, il revenait à son maître.

ont; ils donnent, ils laissent à qui ils veulent, pourvu que ce soit à quelqu'un de la maison; car la maison est comme la république et la patrie des esclaves. Cependant, quoique cette conduite me soulage, la même humanité qui me la fait tenir m'abat et m'accable. Je ne voudrais pas toutefois devenir moins sensible : non que j'ignore que beaucoup d'autres traitent pareilles disgrâces d'une simple perte de biens, et qu'avec de tels sentiments, ils se croient de grands hommes, et fort sages. Pour moi, je ne sais s'ils sont aussi grands et aussi sages qu'ils le pensent; mais je sais bien qu'ils ne sont point hommes.

(Liv. VIII, lettre 16. Trad. de Sacy.)

UNE INONDATION

Pline à Macrinus. — Le climat que vous habitez est-il aussi dérangé que celui-ci ? L'on ne voit à Rome qu'orages, qu'inondations. Le Tibre s'est débordé et répandu fort loin. Quoique le canal que la sage prévoyance de l'empereur a fait faire en ait reçu une partie, il remplit les vallées, il coule par les campagnes : partout où il trouve des plaines, il ne laisse rien à découvert. De là il arrive qu'allant au-devant des fleuves qu'il a coutume de recevoir et d'emmener confondus avec lui, il les force à rebrousser, et couvre ainsi d'eaux étrangères les terres qu'il n'inonde pas de ses propres eaux. L'Anio, le plus doux des fleuves, et qui semble comme invité et retenu par les belles maisons bâties sur ses bords, déracine et entraîne les arbres qui lui donnaient de l'ombre. Il a renversé des montagnes, et, se trouvant arrêté par leur chute en plusieurs endroits, il cherche le passage qu'il s'est fermé, abat les maisons, et s'élève sur leurs ruines. Ceux qui demeurent en des lieux où le débordement n'est point parvenu rapportent qu'ils ont vu flotter sur l'eau, ici, des équipages de gens riches et des meubles précieux ; là, des ustensiles de campagne; d'un côté, des charrues attachées de bœufs attelés, et ceux qui les conduisaient; de l'autre, des troupeaux entiers abandonnés à eux-mêmes ; et, au milieu de tout cela, des troncs d'arbres, des poutres et

des toits. Les lieux où la rivière n'a pu monter n'ont pas été exempts de cette désolation. Une pluie continuelle, et des tourbillons qui semblaient lancés des nues, n'ont fait guère moins de ravages que le fleuve en aurait pu faire. Les clôtures, qui renfermaient les héritages que l'on affectionne le plus, ont été ruinées, et les tombeaux ébranlés; plusieurs personnes ont été noyées, estropiées, écrasées, et le deuil, dont tout est rempli, multiplie tant de pertes. Plus ce malheur est grand, plus je crains que vous n'ayez essuyé quelque sinistre semblable où vous êtes. S'il n'en est rien, soulagez mon inquiétude au plus tôt, je vous en supplie; et, si cela est, mandez-le-moi toujours. Car c'est presque la même chose d'avoir à craindre une disgrâce, ou de la souffrir, si ce n'est que le mal a ses bornes, et que la crainte n'en a point. L'on ne s'afflige qu'à proportion de ce qui est arrivé; mais on craint tout ce qui peut arriver. Adieu.

(Liv. VIII, lettre 17. Trad. de Sacy.)

LE LAC VADIMON [1]

On n'y trouve point de bateaux, parce qu'il est consacré : mais, en leur place, vous y voyez flotter, au gré de l'eau, plusieurs îles chargées d'herbages, couvertes de roseaux, de joncs et de tous les végétaux qui se trouvent d'ordinaire dans les marais. Chacune a sa figure et son mouvement particulier; chacune a ses bords ras, parce que souvent elles se heurtent l'une l'autre, ou heurtent le rivage. Elles ont toutes une égale légèreté, une égale profondeur; car elles sont taillées par-dessous à peu près comme la quille d'un vaisseau. Quelquefois détachées, elles se montrent également, de tous côtés; les mêmes nagent sur l'eau, et s'y plongent également. Quelquefois elles se rassemblent, s'unissent et forment une espèce de continent. Tantôt des vents opposés les dispersent; tantôt, quoique le calme soit revenu, elles ne laissent pas de flotter séparément. Souvent les plus petites suivent les plus grandes, et s'y attachent

1. Ce lac était situé en Étrurie. Il s'appelle aujourd'hui *Lago di Bassanello.*

comme des nacelles aux vaisseaux de charge. Quelquefois, vous diriez que les grandes et les petites font assaut de vitesse. Une autre fois, poussées toutes au même rivage, elles se groupent et le prolongent; tantôt elles chassent le lac d'un endroit, tantôt elles l'y ramènent, sans lui rien ôter quand elles reviennent au centre. Il est certain que les bestiaux, suivant les pâturages, entrent dans ces îles comme si elles faisaient partie de la terre ferme ; ils ne s'aperçoivent de la mobilité du terrain qu'au moment où, le rivage s'éloignant d'eux, ils sont saisis par la frayeur de se voir comme emportés et enlevés dans l'eau qui s'étend tout à l'entour. Peu après, ils abordent où il plaît au vent de les porter, et reprennent terre sans le savoir, comme ils s'étaient embarqués à leur insu.

(Liv. VIII, lettre 20. Trad. de Sacy.)

DEUX AMIS A TACITE

J'ai lu ton livre[1], et j'ai noté avec tout le soin possible les passages qui, à mon avis, doivent être changés ou supprimés : car j'ai pris l'habitude de dire la vérité, comme toi de l'entendre. C'est qu'aussi ceux-là sont le plus dociles à la critique, qui sont le plus dignes d'éloges. Maintenant, j'attends de toi mon livre avec tes remarques[2]. Charmant et noble échange ! Quelle joie de penser que, si la postérité a quelque souci de nous, on racontera en tous lieux le bon accord, la franchise, la sincérité de notre affection ! Ce sera un spectacle rare et remarquable que celui de deux hommes, à peu près du même âge et du même rang[2], de quelque renom dans les lettres (je suis obligé de parler de toi avec une certaine réserve, parce que je parle en même temps de moi), qui s'encourageaient l'un l'autre dans leurs travaux. J'étais jeune quand déjà brillait pour toi l'éclat de la renommée et de la gloire : eh bien, suivre tes traces,

1. Sans doute un fragment des *Histoires* dont les premiers livres venaient d'être publiés. Cette lettre s'adresse à Tacite.
2. On croirait lire la correspondance de Racine et de Boileau.
3. Il y avait entre eux une différence de huit années. Tacite était l'aîné.

être et paraître le premier après toi, quoique à un long intervalle, tel fut mon désir. Et pourtant, il y avait alors des esprits éminents ; mais, à mes yeux (ainsi le voulait une conformité de nature), tu étais celui que je pouvais[1], que je devais avant tout imiter. Voilà pourquoi je suis heureux que, dans tous les entretiens littéraires, on nous cite ensemble, et que mon nom se présente aussitôt à quiconque prononce le tien. Il est des auteurs qu'on nous préfère ; mais on nous met ensemble, peu m'importe à quel rang : pour moi, le premier c'est le plus proche de toi. Ce n'est pas tout : tu dois avoir remarqué que, dans les testaments, à moins que le testateur n'ait été l'ami personnel de l'un de nous, nous recevons les mêmes legs et au même titre. La conclusion de tout cela, c'est que nous nous aimions plus ardemment encore, nous que les études, le caractère, la renommée, enfin la dernière pensée des mourants unissent par tant de liens.

(Liv. VII, lettre 20. Trad. Capelle.)

1. La postérité n'a point partagé ce sentiment.

LES POÈTES

PLAUTE

(234-184 avant Jésus-Christ)

Sa vie. — Contemporain de Nævius et d'Ennius, Plaute (*Titus Maccius Plautus*[1]) naquit à Sarsine, dans l'Ombrie. Le désir de faire fortune le conduisit à Rome, où il devint acteur et directeur d'une troupe comique. Il y gagna quelque argent ; mais, ruiné par des spéculations malheureuses [2], il dut, pour vivre, tourner la meule au service d'un boulanger [3] : ce qui ne l'empêcha pas de composer trois comédies aujourd'hui perdues. Il les vendit aux édiles chargés des spectacles populaires, et le profit qu'il en tira lui permit de s'affranchir enfin d'un métier servile, pour se vouer à la Muse dramatique jusqu'à sa mort, qui avoisine l'année 184.

Il composa lui-même son épitaphe que voici : « Depuis que Plaute n'est plus, la comédie pleure, et la scène est déserte : le Rire, la Raillerie, la Plaisanterie et les vers libres pleurent tous ensemble. » Ses œuvres furent nombreuses ; car on lui attribue jusqu'à cent trente pièces, mais plus ou moins authentiques. Il ne nous en est parvenu que *vingt*, la plupart incomplètes, dont huit connues avant 1430, et douze découvertes au quinzième siècle.

1. Ce mot signifiait *pieds plats*.
2. Probablement des entreprises de salles improvisées pour les spectacles.
3. Il servit dans une *pistrine*, établissement qui associait le commerce du meunier à celui du boulanger.

Son théâtre. — Sources grecques. Motifs habituels. Allusions romaines. — Il emprunta presque tous ses sujets à des sources grecques, à la comédie nouvelle, en particulier à Diphile et Philémon encore plus qu'à Ménandre. Il représente d'ordinaire les ruses de la jeunesse prodigue ou trop légère, les gronderies de la vieillesse chagrine, intéressée ou prudente, et l'astuce de ces valets qui étaient la providence des libertins sans argent. Il transporte toujours en Grèce ou en Sicile le théâtre de ses aventures. Mais, si les événements, les situations et la charpente de son drame procèdent des modèles qu'il imite, il se met à l'aise avec les maîtres de l'Hellénisme attique ; car il supprime, ajoute ou remplace maint épisode, et, transformant les personnages, il les accommode adroitement au goût de son public.

Grâce à ces métamorphoses, le Romain retrouvait à chaque instant, sous des costumes étrangers, ses usages, ses travers, ses ridicules, ses mœurs, ses dieux, les titres de ses magistrats [1], les termes de sa langue militaire ou juridique, parfois même des allusions aux faits contemporains. Mais, s'il lui arrive de censurer les classes ou les personnes, ces traits sont lancés d'une main discrète ; car, instruit par les malheurs de Nævius, Plaute est prudent, et a bien soin de s'attaquer seulement aux petites gens de province, à ceux d'Atella, de Préneste ou de Capoue. Quant aux puissants, il les respecte, et ne s'en prend jamais qu'à la tourbe des usuriers, des accapareurs, des suborneurs de témoins, des collecteurs d'impôts ou d'amendes, et à tout autre métier suspect ou décrié. Il n'en est pas moins pour nous le miroir d'une société disparue qu'il évoque sous nos yeux, non plus dans un appareil de cérémonie officielle, mais dans le déshabillé de la vie intime et privée.

Ses personnages. Les esclaves. Les parasites. Satire circonspecte de la vie romaine. — Sans passer en revue tous les originaux qu'il produit sur la scène, disons du moins un mot de ceux qui, le plus souvent, tiennent les fils de l'intrigue. Un des plus importants est l'esclave : placé entre des pères hargneux et de jeunes dissipateurs, il est l'auxiliaire goguenard ou fripon des passions qu'il sert et qu'il exploite ; car, vivant des vices de son maître, il a tout intérêt à les entretenir. Mais il n'est plus traité, ainsi que chez les Grecs, avec douceur, et presque sur le pied d'égalité, comme s'il faisait partie de la famille. A peine voilé d'une méchante guenille, la tête rasée, les pieds emprisonnés

1. C'est ainsi qu'il suppose des triumvirs à Thèbes sous le roi Créon, des édiles à Athènes, un Capitole à Épidaure.

dans des anneaux, marqué au front, le visage pâle, le dos sillonné de cicatrices, il voit toujours le fouet prêt à s'abattre sur ses épaules ; et de sinistres injures qui sentent le voisinage de la potence s'ajoutent pour lui à des supplices terribles. Sous cette grêle de menaces, il fait cependant plaisante figure, et riposte aux violences par des facéties patibulaires qui trahissent la férocité de lois oppressives.

Les parasites ne sont pas non plus, comme chez les Athéniens, des gens d'esprit qui pratiquent finement l'art de dîner aux dépens d'autrui, mais de pauvres diables relégués au bas bout du triclinium, où, pour une maigre pitance, ils endurent les quolibets, les soufflets et les coups. On les appelle des *duricrânes ;* et, plus d'une fois, l'oreille déchirée, l'œil crevé, ils quittent tout sanglants une table inhospitalière, au milieu des huées et des rires que soulèvent leurs cruelles disgrâces.

Voilà bien la brutalité romaine. Mais je soupçonne que les contemporains de Plaute ne se sont pas également reconnus dans les rôles qu'il prête aux pères et aux fils ; car on ne devait point alors voir les uns accommodants jusqu'à l'extrême faiblesse, et les autres émancipés jusqu'à l'impertinence. On peut du moins se demander si le poète eut le droit de franchir ainsi le seuil de la famille pour y chercher ses tableaux de mœurs. L'avarice me semble le seul vice vraiment indigène qu'il se soit permis de flageller. Pour ce qui est des matrones, il n'en parle qu'avec révérence, et n'ose qu'à peine en montrer quelques-unes revêches, acariâtres ou soupçonneuses. C'est ainsi que son génie circonspect, malgré ses témérités, associe la corruption des Grecs à l'âpreté de la race latine.

Il veut plaire aux plébéiens. Force comique. Le moraliste. — Pour le juger à son prix, rappelons-nous qu'il ne fut pas, à la façon de Térence, l'ami ou le collaborateur de patriciens raffinés, mais qu'il subit la servitude, qu'il vécut près du peuple, et se fit en quelque sorte son client. En un temps où les délicats n'étaient pas en majorité, même parmi les citoyens revêtus de la toge blanche, il voulut plaire surtout à la foule qui se pressait aux derniers gradins, sous la tunique brune. De là les excès d'une humeur grivoise qui dégénère en licence. Mais, s'il faut condamner des lazzi qui offensent le goût, on ne saurait trop admirer une verve comique dont la franchise est la nature même. Par cette exubérance de sève joyeuse, il égale presque Rabelais. Dans cet entrain du poète, on retrouve aussi l'acteur, auquel l'habitude de la scène apprit l'art d'enlever les éclats de rire. Sans doute, il

se soucie peu de la vraisemblance, et pousse volontiers ses figures à la charge. Jeux de mots, hors-d'œuvre, apartés, bouffonneries, grimaces, tout lui est bon pour amuser son auditoire populaire. Mais, à travers ces libres saillies, quelle habile économie de l'intérêt, quelle vivacité de dialogue, quel pétillement d'esprit ! Dans sa langue fougueuse, chaude et colorée, que de traits ingénieux auxquels applaudit la raison ! Surtout, quelle justesse d'observation attestent ces caractères si vivants, qui ont autant de relief que de vérité !

C'est que Plaute fut un moraliste éclairé par la science du cœur humain. Il avait étudié de près les misères du corps social ; et, s'il y eut de l'effronterie dans ses leçons, elles eurent cependant leur action salutaire, puisqu'elles étalaient la difformité de tout ce qui entame la fortune ou l'honneur. N'a-t-il pas fait rude guerre aux pères éhontés, aux fils débauchés, aux patrons insolents, aux clients faméliques et flatteurs, aux parvenus présomptueux, aux marchands parjures, aux pédagogues suborneurs, aux fourbes, aux trafiquants de calomnies et de délation, en un mot, à l'engeance des intrigants, des fous, des sots et des méchants ? En faisant craindre le péril du vice, il réussit, faute de mieux, à rendre plus d'un Romain, je ne dis pas meilleur, mais plus avisé. Aussi serions-nous tentés de l'appeler le Juvénal de la République. Affirmons du moins qu'il mérite d'avoir à jamais sa place d'honneur, dans le voisinage de Molière[1].

DOLÉANCES D'UN ESCLAVE[2]

SOSIE. O la dure condition que le service des riches ! et que l'esclave d'un grand est à plaindre ! Le jour, la nuit, ce sont mille choses à dire ou à faire ; pas de repos, pas de trêve ! Le maître se croise les bras, mais ne ménage pas nos peines : tout ce qui lui passe par la tête lui semble pos-

1. A Rome, nul poète n'eut plus de longévité. Sous Dioclétien, on l'applaudissait encore.

2. Voici le sujet d'*Amphitryon*, pièce d'où sont détachés les extraits suivants :

Jupiter et Mercure, ayant pris la figure, le premier d'Amphitryon, général thébain, le second de Sosie, son valet, produisent, grâce à ces ressemblances, les confusions les plus comiques dans la maison d'Amphitryon. Les scènes les plus plaisantes sont celles où le maître et le valet sont mis en face de leur propre image, et celles où ils cherchent à se rendre compte de l'illusion qui les trompe.

sible, lui paraît juste ; il s'inquiète bien vraiment du mal qu'il nous donne, et si ses ordres sont raisonnables ou non ! Aussi, que d'injustices dont pâtit le pauvre esclave ! mais, malgré qu'on en ait, il faut porter son fardeau [1].

(*Amphitryon*, acte Ier, sc. I. Trad. Sommer.)

SOSIE ET MERCURE [2]

SOSIE. Je ne pense pas avoir vu jamais une nuit plus longue, si ce n'est celle que je passai tout entière au gibet, après les étrivières; mais, ma foi, celle-ci me semble bien plus longue encore. Sans doute Phébus dort à poings fermés, pour avoir trop usé de la bouteille [3]. Je serais bien surpris qu'il n'eût pas fait hier une petite débauche.

MERCURE, *à part*. Qu'est-ce à dire, maraud? t'imagines-tu que les Dieux te ressemblent ? Pendard ! je te recevrai selon tes mérites ; viens seulement ici, on te régalera.

1. Molière imite ainsi ce passage :

Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis !
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que, pour eux, tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler !
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous.
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant, notre âme insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux.

(*Amphitryon*, acte I, sc. I.)

Molière a su relever le personnage de Sosie. Au lieu d'un pauvre esclave, nous voyons ici les courtisans que l'ambition ou la vanité attache au service des grands.

Il faut comparer l'*Amphitryon* de Molière, acte I, sc. II.

Cette nuit en longueur me semble sans pareille.
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

(MOLIÈRE.)

SOSIE. Allons, portons à Alcmène[1] le message de mon maître... Mais quel est cet homme, à pareille heure, devant notre maison? cela ne me présage rien de bon.

MERCURE, *à part.* Voyez la couardise!

SOSIE, *à part.* Qui est là? J'y pense, il veut sans doute me rebattre mon manteau[2].

MERCURE, *à part.* Il a peur, nous allons rire.

SOSIE, *à part.* C'est fait de moi! la mâchoire me démange. Il va, pour mon abord, me régaler d'une bonne volée[3]. Que dis-je? c'est un brave homme; il voit que mon maître m'a fait veiller, et lui, il se dispose à m'endormir à coups de poing. Pauvre Sosie! quelle taille! quelle encolure!

MERCURE, *à part.* Élevons la voix, afin qu'il nous entende, et faisons-le trembler de plus belle. (*Haut.*) Allons, mes poings! Voilà trop longtemps que vous laissez jeûner mon estomac. Il s'est passé un siècle depuis hier, que vous avez si bravement endormi ces quatre hommes[4], nus comme la main.

SOSIE, *à part.* J'en ai bien peur, me voilà tout près de changer de nom; Sosie deviendra Quintus[5]. Il se vante d'avoir endormi quatre hommes; je tremble d'augmenter le nombre.

MERCURE, *dans l'attitude d'un homme prêt à se battre.* Allons, ferme! me voilà en posture.

SOSIE, *à part.* Bon! mon homme se met sous les armes.

MERCURE. Ah! je rosserai d'importance....

SOSIE, *à part.* Qui donc?

MERCURE .... Le premier qui passera par ici; je lui fais avaler mes deux poings[6].

SOSIE, *à part.* Grand merci! je ne mange jamais la nuit,

1. Alcmène est la femme d'Amphitryon, maître de Sosie.

2. Le drapier donne à l'étoffe son dernier lustre en la battant et la foulant. L'idée est donc celle-ci : Il ne trouve pas mon manteau assez battu : il veut le battre encore, et avec lui mon dos.

3. Allusion au repas de bienvenue offert par un hôte.

4. Il s'agit du sommeil de l'évanouissement.

5. Le prénom romain *Quintus* signifie *cinquième.* Sosie sera la cinquième victime de Mercure. Chez Molière, Sosie fait rire par l'excès de sa frayeur, et non par des calembours et des quolibets.

6. Le Mercure de Plaute n'est trop souvent qu'un bateleur goguenard laissant voir sous son masque l'esclave et l'histrion.

et puis je sors de table ; crois-moi, garde ce plat pour des gens de haut appétit.

MERCURE. Ce poing-là est d'un poids raisonnable.

SOSIE, *à part.* Miséricorde ! il pèse ses poings !

MERCURE. Si je le caressais tant soit peu, afin de l'endormir ?

SOSIE, *à part.* Tu me rendrais service, après trois nuits blanches.

MERCURE. Malheur à moi ! cette main ne sait plus frapper une mâchoire. Un vrai coup de poing doit défigurer son homme.

SOSIE, *à part.* Le traître s'apprête à me donner figure nouvelle.

MERCURE. S'il est bien appliqué sur le mufle, pas un os ne doit rester en place.

SOSIE, *à part.* Il me désossera comme une lamproie. La peste soit du désosseur d'hommes ! S'il m'aperçoit, je suis perdu.

MERCURE. Je sens quelqu'un ; gare à lui [1] !

SOSIE, *à part.* C'est un sorcier.

MERCURE. Les poings me grillent.

SOSIE, *à part.* Si tu veux les exercer sur mon dos, commence, je te prie, par les amollir un peu contre la muraille.

MERCURE. Des paroles ont volé jusqu'à mon oreille.

SOSIE, *à part.* Ah ! malheureux ! mes paroles ont des ailes ; que ne les ai-je plumées [2] !

MERCURE. Cet homme vient pour que je charge sa bête.

SOSIE, *à part.* Eh ! je n'ai point amené de bête avec moi [3].

MERCURE. Mes poings lui feront bonne mesure.

SOSIE, *à part.* La traversée m'a bien assez fatigué ; j'en ai encore mal au cœur. C'est tout ce que je puis faire que de marcher à vide ; comment veut-il que je m'en tire avec une charge ?

MERCURE. Décidément, j'entends parler je ne sais qui.

SOSIE, *à part.* Je me suis sauvé, il ne me voit pas. Il dit

1. Il sent la chair fraîche, comme l'ogre du Petit Poucet.
2. Voilà des plaisanteries que le goût français n'admettrait pas.
3. Encore un jeu de mots d'un comique peu relevé.

qu'il entend parler je ne sais qui ; moi, je m'appelle Sosie.

MERCURE. C'est là, si je ne me trompe, sur la droite, qu'une voix vient frapper mon oreille.

SOSIE, *à part*. Si ma voix l'a frappé, je crains bien qu'il ne me frappe à son tour[1].

MERCURE, *à part*. Il s'avance vers moi, c'est à merveille.

SOSIE, *à part*. Je tremble, je suis tout saisi. Si l'on me demandait où je me trouve, je ne saurais que répondre ; impossible de faire un pas, tant j'ai peur. Allons, pauvre Sosie, c'en est fait de ton message et de toi. Mais non ; montrons-nous hardi à la réplique ; cela nous donnera l'air brave, et nous épargnera les coups.

MERCURE. Où vas-tu, toi qui portes Vulcain renfermé dans de la corne[2] ?

SOSIE. Qu'est-ce que cela te fait, beau désosseur de mâchoires humaines ?

MERCURE. Es-tu esclave ou libre ?

SOSIE. Comme il m'en prend envie.

MERCURE. Tout de bon ?

SOSIE. Tout de bon.

MERCURE. Pendard, tu mens ; mais je t'apprendrai à dire la vérité.

SOSIE. Je n'y tiens pas.

MERCURE. Me diras-tu où tu vas, à qui tu es, enfin ce qui t'amène ?

SOSIE. Je vais là ; j'appartiens à mon maître. En es-tu plus savant ?

MERCURE. Qu'as-tu à faire dans cette maison ?

SOSIE. Et toi-même ?

MERCURE. Le roi Créon met ici, toutes les nuits, une sentinelle[3].

SOSIE. C'est bien fait ; en notre absence il garde notre maison. Mais va, et annonce que les gens du logis sont de retour.

MERCURE. Je ne sais si tu en es ; mais décampe au plus

1. Combien Molière est plus délicat !
2. C'est-à-dire toi qui portes une *lanterne*. Delille ne se serait pas avisé de cette périphrase.
3. La scène se passe à Thèbes, où règne Créon, qui a pour général Amphitryon.

vite, ou sinon tu risques fort de n'être pas accueilli en ami de la maison.

SOSIE. Je demeure ici, te dis-je, et je suis un serviteur de la famille.

MERCURE. Or çà, si tu ne t'en vas, sais-tu que je vais te faire une position superbe[1]?

SOSIE. Comment cela?

MERCURE. On te portera, et tu n'auras pas la peine d'aller à pied, si je prends un bâton.

SOSIE. Mais, encore une fois, je te le répète, je suis un des serviteurs de la maison.

MERCURE. A d'autres! détale, ou les coups vont pleuvoir.

SOSIE. Quoi! j'arrive, et tu veux m'empêcher d'entrer chez nous?

MERCURE. Chez vous, ici?

SOSIE. Oui, chez nous.

MERCURE. Çà, qui est ton maître?

SOSIE. Amphitryon, maintenant général des Thébains, le mari d'Alcmène.

MERCURE. Que dis-tu? et ton nom, à toi?

SOSIE. Les Thébains me nomment Sosie, fils de Dave.

MERCURE. Tu es venu ici pour ton malheur, effronté coquin, avec tes mensonges impudents et tes ruses mal cousues.

SOSIE. Point : je suis venu avec des habits cousus, c'est vrai, mais pas avec des ruses cousues.

MERCURE. Autre mensonge : tu es venu avec tes pieds, et non avec tes habits[2].

SOSIE. Assurément.

MERCURE. Assurément, tu seras rossé, pour t'apprendre à mentir de la sorte.

SOSIE. Assurément, je n'en ai pas envie.

MERCURE. Assurément, tu le seras, malgré ton peu d'envie; on ne te laissera pas le choix, assurément. (*Il le bat.*)

SOSIE. Ah! de grâce!

MERCURE. Oses-tu dire encore que tu es Sosie, quand c'est moi qui le suis?

1. Il veut dire qu'il va le coucher à terre, en l'abîmant de coups.
2. La plèbe romaine riait à peu de frais.

SOSIE. Aïe! je n'en puis plus.

MERCURE. Bagatelle, auprès de ce qu'on te réserve! A qui es-tu, maintenant?

SOSIE. A toi; tes poings t'ont fait mon maître. Au secours, Thébains! Citoyens, justice!

MERCURE. Ah! tu cries, bourreau? Voyons, pourquoi viens-tu?

SOSIE. Pour que tu aies sur qui dauber.

MERCURE. A qui es-tu?

SOSIE. A Amphitryon, te dis-je, moi, Sosie.

MERCURE. Cent autres coups vont payer ton effronterie : c'est moi qui suis Sosie, et non pas toi.

SOSIE, *à part*. Plût aux Dieux! et comme je tomberais sur ton dos!

MERCURE. On murmure, je crois?

SOSIE. Je me tais.

MERCURE. Qui est ton maître?

SOSIE. Qui tu voudras.

MERCURE. Et ton nom?

SOSIE. Je n'en ai point; celui que tu voudras.

MERCURE. Tu prétendais être Sosie, esclave d'Amphitryon.

SOSIE. Je me suis trompé; je voulais dire associé[1] d'Amphitryon.

MERCURE. Je savais bien qu'il n'y avait pas chez nous d'autre Sosie que moi. Ta raison avait déménagé.

SOSIE, *à part*. C'est ce que tes poings auraient bien dû faire.

MERCURE. Je suis ce Sosie que tu prétendais être.

SOSIE. De grâce, que je puisse te parler en paix, et sans que les coups s'en mêlent.

MERCURE. Eh bien, trêve pour un moment, et parle.

SOSIE. Je ne sonnerai mot que la paix ne soit conclue; ces poings-là sont trop pesants pour moi.

MERCURE. Va, parle, je ne te ferai pas de mal.

SOSIE. Puis-je compter sur ta parole?

MERCURE. Sans doute.

1. Jeu de mots sur *socium* (associé) et *Sosiam*.

SOSIE. Et si tu me trompes ?

MERCURE. Que la colère de Mercure retombe sur Sosie

SOSIE. Attention donc ; je puis maintenant tout dire. Je suis Sosie, l'esclave d'Amphitryon.

MERCURE. Encore ?

SOSIE. J'ai fait la paix, j'ai fait un traité, et je dis la vérité pure.

MERCURE. Gare les coups !

SOSIE. A ton aise, tout comme il te plaira, puisque tu es le plus fort ; mais, quoi que tu fasses, par Hercule ! je ne saurais me rétracter.

MERCURE. Tu périras avant de faire que je ne sois pas Sosie.

SOSIE. Et toi, par Pollux, tu ne m'empêcheras pas d'être moi. Nous n'avons pas chez nous d'autre Sosie que celui-ci ; moi seul j'ai accompagné à l'armée mon maître Amphitryon.

MERCURE. Le pauvre homme a perdu le sens.

SOSIE. Non pas, c'est toi plutôt qui as le cerveau fêlé. Par les Dieux ! ne suis-je pas Sosie, l'esclave d'Amphitryon ? Notre vaisseau ne m'a-t-il pas amené ici cette nuit, du port Persique [1] ? Mon maître ne m'a-t-il pas envoyé céans ? Ne suis-je pas planté là devant la porte de notre maison ? Ne tiens-je pas une lanterne en main ? Ne parlé-je pas ? Ne suis-je pas éveillé ? L'homme que voici ne m'a-t-il pas roué de coups ? Si fait, ma foi ; car j'en ai encore les mâchoires tout endolories. Mais, pourquoi tant barguigner ? commençons par rentrer chez nous.

MERCURE. Qu'est-ce à dire, chez nous ?

SOSIE. Rien de plus vrai.

MERCURE. Tu n'as fait que mentir. C'est moi qui suis le Sosie d'Amphitryon ; notre vaisseau est parti cette nuit du port Persique ; nous avons pris la ville où régnait le roi Ptérélas, et nous avons vaincu les légions des Téléboens, dans un combat où Amphitryon a tué Ptérélas de sa propre main.

SOSIE. Cet homme, avec tout ce qu'il me chante, me ferait

1. Plaute imagine ce port, comme beaucoup d'autres contrées dont il parle.

douter de moi-même. Il dit de point en point tout ce qui s'est passé là-bas. Mais voyons : quelle a été la part d'Amphitryon dans le butin fait sur nos ennemis ?

MERCURE. Une coupe d'or, celle dont se servait le roi Ptérélas.

SOSIE. Il l'a dit. Et où est cette coupe à présent ?

MERCURE. Dans un coffret scellé du cachet d'Amphitryon.

SOSIE. Et sur ce cachet, qu'y a-t-il ?

MERCURE. Un soleil levant avec son quadrige. Tu crois donc me mettre en défaut, bourreau ?

SOSIE, *à part*. La preuve est sans réplique ; il me faut chercher un autre nom. D'où a-t-il vu tout cela ? Mais je vais bien l'attraper ; car ce que j'ai fait tout seul, quand il n'y avait personne dans la tente, je le défie bien de pouvoir me le dire. (*Haut.*) Si tu es Sosie, que faisais-tu dans la tente, lorsqu'on était aux mains ? je me reconnais vaincu, si tu le dis.

MERCURE. Il y avait là un tonneau de vin ; j'en remplis un broc.

SOSIE, *à part*. L'y voilà.

MERCURE. Et je le lampai tout pur, tel qu'il était sorti du cep de la vigne, mère du vin.

SOSIE. A merveille ! il faut qu'il se soit caché au fond du broc. C'est pourtant vrai, j'ai bu là un broc de vin tout pur[1].

MERCURE. Eh bien ! est-il clair maintenant que tu n'es pas Sosie ?

SOSIE. Comment ! je ne suis pas Sosie ?

MERCURE. Sans doute, puisque c'est moi qui le suis.

SOSIE. C'est bien moi, j'en jure par Jupiter.

MERCURE. Et moi, je jure par Mercure que Jupiter ne te croit pas. Un seul mot de moi, sans que je jure, aura plus de crédit auprès de lui que tous tes serments.

SOSIE. Qui suis-je alors, si je ne suis pas Sosie ? dis-le-moi.

MERCURE. Quand je ne voudrai plus être Sosie, sois-le ; à la bonne heure. Mais, à présent que je le suis, si tu ne t'en

1. Voilà le vrai comique.

vas d'ici sans chercher à te faire reconnaître, je tombe sur toi à bras raccourcis.

(*Amphitryon*, acte Ier, sc. I. Trad. Sommer.)

AMPHITRYON ET SOSIE[1]

AMPHITRYON. Çà ! qu'on me suive.

SOSIE. Je marche sur vos talons.

AMPHITRYON. Tu m'as tout l'air d'un maître fripon.

SOSIE. Et pourquoi ?

AMPHITRYON. Parce que tu me chantes des choses qui ne sont pas, qui n'ont jamais été, et qui ne seront jamais.

SOSIE. Vous voilà bien, toujours méfiant avec vos serviteurs !

AMPHITRYON. Qu'est-ce à dire ? je te couperai, pendard, cette maudite langue !

SOSIE. Vous êtes mon maître, vous ferez de moi ce que vous voudrez ; mais, après tout, rien ne m'empêchera de dire les choses comme elles se sont passées.

AMPHITRYON. Triple fourbe ! oses-tu bien me soutenir que tu es à la maison, tandis que je te vois ici !

SOSIE. C'est pourtant la vérité.

AMPHITRYON. Malheur à toi ! les Dieux un jour, et moi tout à l'heure, nous t'arrangerons de belle sorte.

SOSIE. Vous le pouvez, je suis à vous[2].

AMPHITRYON. Un maraud qui ose se jouer de son maître ! Quelle impudence ! Ainsi, ce qui ne s'est jamais vu, ce qui est impossible, le même homme se trouverait en même temps dans deux endroits ?

1. Sosie est allé chercher Amphitryon, e essaye de lui expliquer ses mésaventures.

2. Chez les Romains, l'esclave est une chose. Nous lisons chez Molière :

S. Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire :
Et vous aurez toujours raison.
A. Quoi ! tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés !
S. Non : je suis le valet, et vous êtes le maître ;
Il n'en sera, monsieur, que ce que vous voudrez.

Il faut lire toute la scène première de l'acte second.

SOSIE. Je ne dis que la vérité pure.

AMPHITRYON. Jupiter te confonde!

SOSIE. Quel mal vous ai-je donc fait, mon maître?

AMPHITRYON. Tu le demandes, coquin, quand tu te moques de moi?

SOSIE. Si je me moquais, vous auriez raison de vous fâcher; mais je ne mens pas, je dis la chose telle qu'elle est.

AMPHITRYON. Il est ivre, je crois.

SOSIE. Plût aux Dieux[1]!

AMPHITRYON. Tu n'as rien à souhaiter de ce côté-là.

SOSIE. Moi?

AMPHITRYON. Oui, toi. Où as-tu bu?

SOSIE. Nulle part.

AMPHITRYON. Quel animal!

SOSIE. Je vous l'ai déjà répété dix fois. Je suis à la maison, vous dis-je; m'entendez-vous? et je suis auprès de vous, moi, le même Sosie. Est-ce clair? est-ce net? Que vous en semble, mon maître?

AMPHITRYON. Éloigne-toi!

SOSIE. Pourquoi donc?

AMPHITRYON. Tu sens la peste.

SOSIE. Comment cela? En vérité, et l'esprit et le corps, tout chez moi se porte à merveille, Amphitryon.

AMPHITRYON. Quand tu auras reçu ce que tu mérites, tu ne te porteras peut-être pas si bien. Que je rentre seulement à la maison bien portant moi-même, et tu auras de quoi pleurer. Allons, suivez-moi, conteur de balivernes: ce n'est pas assez d'avoir négligé la commission de son maître, il faut encore venir se moquer de lui en face! Tu me racontes, bourreau, une histoire impossible; qui donc a jamais ouï parler de pareille aventure? mais j'aurai soin que tous ces beaux mensonges retombent aujourd'hui sur ton dos.

SOSIE. Amphitryon, c'est pour un bon serviteur la pire de toutes les misères, de dire la vérité à son maître, et de voir cette vérité étouffée par la force.

1. Voilà un trait de nature.

AMPHITRYON. Mais, misérable ! (car je veux bien te permettre de raisonner avec moi), comment peut-il se faire que tu sois en même temps ici et à la maison ? Réponds.

SOSIE. Assurément, je suis ici et là ; qu'on s'en étonne, soit : cela ne me paraît pas moins surprenant qu'à vous-même.

AMPHITRYON. Comment cela ?

SOSIE. Je le répète, je n'en suis pas moins surpris que vous. De par tous les Dieux ! je ne voulais pas d'abord m'en rapporter au Sosie que voici ; mais Sosie, l'autre moi, m'a bien forcé de l'en croire. Il m'a raconté, de point en point, tout ce qui s'est fait pendant notre expédition ; il m'a volé ma figure avec mon nom ; enfin deux gouttes de lait ne sont pas plus ressemblantes. Quand vous m'avez envoyé chez nous, du port, il ne faisait pas jour encore....

AMPHITRYON. Eh bien ?

SOSIE. J'étais en sentinelle à la porte, longtemps avant d'être arrivé [1].

AMPHITRYON. Quels contes ! Es-tu dans ton bon sens ?

SOSIE. Parfaitement, comme vous voyez.

AMPHITRYON. Depuis que le drôle m'a quitté, il faut qu'une méchante main lui ait appliqué je ne sais quel maléfice.

SOSIE. J'en conviens, car j'ai été roué de coups de poing.

AMPHITRYON. Qui t'a frappé ?

SOSIE. Moi, le moi qui est maintenant à la maison, a frappé le moi que voici.

AMPHITRYON. Çà, qu'on réponde à mes questions, et pas un mot de plus. Avant tout, qui était ce Sosie ?

SOSIE. Votre esclave.

AMPHITRYON. J'ai déjà trop d'un butor de ton espèce, et, depuis que je suis au monde, je ne me suis pas connu d'autre Sosie.

SOSIE. Et moi, je vous dis, Amphitryon, que je vous ferai trouver, en entrant à la maison, encore un autre Sosie, votre esclave, fils de Dave ; même père, même figure, même âge. Enfin, que dirai-je ? votre Sosie est devenu double.

1. Ici Molière n'avait guère qu'à suivre son original.

Et j'étais venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.

AMPHITRYON. Que de sornettes! Mais as-tu vu ma femme?

SOSIE. Je n'ai pas même pu entrer dans la maison.

AMPHITRYON. Qui t'en empêchait?

SOSIE. Ce Sosie dont je vous parle, qui m'a assommé.

AMPHITRYON. Qu'est-ce que ce Sosie?

SOSIE. Moi, vous dis-je. Faut-il le répéter vingt fois?

AMPHITRYON. Voyons, tu te seras endormi, peut-être?

SOSIE. Pas le moins du monde.

AMPHITRYON. Et c'est en songe que tu auras vu cet autre Sosie?

SOSIE. Ce n'est point mon fait de dormir quand j'exécute les ordres de mon maître. J'étais bien éveillé quand je l'ai vu ; je vous vois, je vous parle bien éveillé ; il n'était que trop éveillé, et moi aussi, quand il m'a meurtri de coups.

AMPHITRYON. Qui?

SOSIE. Sosie, vous dis-je, cet autre moi. Ne me comprenez-vous pas?

AMPHITRYON. Eh ! qui comprendrait rien à tes sottises?

SOSIE. Eh bien, vous allez le voir.

AMPHITRYON. Qui?

SOSIE. Ce Sosie, votre esclave.

AMPHITRYON. Suis-moi donc, que je commence par éclaircir tout cela.

(*Amphitryon*, acte II, sc. I. Trad. Sommer.)

TYNDARE L'ESCLAVE SE DÉVOUE POUR SAUVER SON MAITRE [1]

HÉGION, TYNDARE, ARISTOPHONTE [2]

HÉGION. Qu'on mette à l'instant les menottes à ce pendard!

TYNDARE. Qu'est-ce que cela signifie? quel mal ai-je fait?

1. Voici le sujet des *Captifs*, comédie à laquelle appartient cette scène : Hégion avait deux fils; l'un lui a été dérobé à l'âge de quatre ans par un esclave qui s'est enfui ; l'autre a été fait prisonnier dans un combat. Hégion achète des captifs de noble origine pour les échanger contre ce fils esclave en Elide. L'un d'eux, Philocrate, prend le nom de son esclave Tyndare, et se dérobe. Grande colère d'Hégion: mais Philocrate revient avec le fils du vieil Étolien, et il se trouve que Tyndare, l'esclave maltraité, est le fils d'Hégion. Au milieu de cette intrigue se joue le personnage épisodique du parasite Ergasile.

2. Hégion est, sans le savoir, le père de Tyndare, esclave du jeune Éléen Philocrate rendu à la liberté par une héroïque substitution de personnes.

HÉGION. Tu le demandes? Recueille la moisson de tes crimes, bon semeur, bon sarcleur.

TYNDARE. Pourquoi n'as-tu pas dit d'abord bon herseur? La herse précède toujours le sarcloir, dans le labourage.

HÉGION. Avec quelle hardiesse il me brave!

TYNDARE. La hardiesse sied bien à un esclave innocent et sans reproches, surtout devant son maître.

HÉGION. Allons! serrez-lui vigoureusement les mains, je vous l'ordonne.

TYNDARE. Je t'appartiens; tu peux même les faire couper. Mais qu'est-ce? pourquoi cette colère?

HÉGION. Parce que tu as fait tout ce qui dépendait de toi, imposteur, avec tes impostures scélérates, pour me massacrer moi et mon bien, pour couper bras et jambes à ma fortune, pour exterminer mes espérances avec tous mes calculs. Ne m'as-tu pas dérobé Philocrate par tes mensonges? Je l'ai cru esclave, et je t'ai cru libre, selon que vous disiez; vous aviez ainsi fait échange de noms entre vous.

TYNDARE. Oui, je l'avoue, la chose s'est faite comme tu le dis, et par moi; il t'a échappé, grâce à mes feintes et à mon adresse. Est-ce donc là, par Hercule! ce qui m'attire ton courroux?

HÉGION. Oui, et ce qui t'attirera de terribles supplices.

TYNDARE. Pourvu que je n'aie pas mérité la mort, elle m'effraye peu. Si je meurs ici, et qu'il ne revienne pas, ainsi qu'il l'a promis, moi, j'aurai l'honneur, après mon trépas, d'avoir tiré mon maître captif de la servitude et des mains de l'ennemi, de l'avoir renvoyé en liberté dans son pays chez son père, et d'avoir exposé ma tête aux périls pour qu'il ne pérît pas.

HÉGION. Va donc jouir de ta gloire sur les bords de l'Achéron.

TYNDARE. Qui périt pour la vertu ne meurt pas.

HÉGION. Quand je t'aurai fait passer par les plus cruelles tortures, et que je t'aurai mis à mort pour tes manœuvres, qu'on dise, après, ou que tu es mort, ou que tu as péri, il ne m'importe guère; on peut dire même que tu vis, pourvu que tu périsses.

TYNDARE. Par Pollux! ce ne serait pas impunément que tu ferais cela, si Philocrate revient, comme j'en suis sûr.

HÉGION. T'avais-je recommandé de ne pas me tromper?

TYNDARE. Oui.

HÉGION. Pourquoi as-tu osé me mentir?

TYNDARE. Parce que la vérité nuisait à celui que je voulais servir, et que mon mensonge lui est utile à présent.

HÉGION. Mais il te sera nuisible, à toi.

TYNDARE. Sans doute, mais j'ai sauvé mon maître, et je suis heureux de l'avoir sauvé, lui à qui son père m'avait attaché pour être son gardien[1]. Penses-tu que j'aie fait une mauvaise action?

HÉGION. Très mauvaise.

TYNDARE. Moi, je dis qu'elle est bonne; mon sentiment diffère du tien. Réfléchis un peu : si un de tes esclaves se conduisait ainsi envers ton fils, quel gré ne lui en saurais-tu pas? Affranchirais-tu, oui ou non, un tel serviteur? ne te serait-il pas bien cher? Réponds[2].

HÉGION. Cela se peut.

TYNDARE. De quoi donc me sais-tu mauvais gré?

HÉGION. D'avoir été plus fidèle à un autre qu'à moi.

TYNDARE. Quoi! tu aurais voulu qu'il te suffît d'un jour et d'une nuit pour changer le cœur d'un captif tout nouveau, tout récent, qui est depuis hier à ton service, et cela au point qu'il préférât ton intérêt à celui d'un homme avec qui il a passé sa vie dès l'enfance?

HÉGION. Demande donc à l'autre qu'il t'en soit reconnaissant. (*Aux esclaves.*) Conduisez-le où il doit être, pourvu de grosses et lourdes chaînes. De là, tu iras tout droit à la carrière; et, au lieu de huit pierres que tirent les autres par jour, il faudra que tu fasses moitié plus d'ouvrage; autrement, tu prendras le nom de Sexcentoplagus[3].

1. Ces traits deviennent très pathétiques, parce que Tyndare va être bientôt reconnu pour le fils d'Hégion.

2. Cette hypothèse sera bientôt la réalité.

3. *Sexcentoplage*, qui reçoit mille coups. Hégion forge ce nom, dans son accès de colère. Les esclaves étaient souvent condamnés aux travaux forcés, dans les carrières.

ARISTOPHONTE. Par les Dieux et les hommes! je t'en conjure, Hégion, ne perds pas ce malheureux[1].

HÉGION. On y aura soin. La nuit, il sera gardé dûment enchaîné ; le jour, il demeurera sous terre à fendre le roc. Je veux que son supplice dure longtemps. Il n'en sera pas quitte pour une journée.

ARISTOPHONTE. Est-ce bien certainement arrêté?

HÉGION. Aussi certainement qu'on doit mourir un jour. Emmenez-le promptement à la forge d'Hippolyte[2] ; dites qu'on lui applique de fortes entraves, et menez-le ensuite chez mon affranchi Cardalus, à la porte de la ville, à la carrière. Recommandez de ma part qu'on ait soin de lui, si bien qu'il ne soit pas plus maltraité que celui qu'on maltraite le plus.

TYNDARE. Pourquoi voudrais-je être sauvé, si tu ne le veux pas? Ma vie est en danger, à tes périls et risques. Après la mort, il n'y a plus aucun mal que j'aie à redouter. Quand mes jours se prolongeraient jusqu'au terme le plus reculé, courte sera toujours la durée des souffrances dont tu me menaces.

Adieu! — le ciel te conserve[3]! quoique tu mérites un autre vœu. Toi, Aristophonte, que les Dieux te rendent ce que tu m'as fait! car c'est à toi que je suis redevable de mon infortune[4].

HÉGION. Qu'on l'emmène.

TYNDARE. Je ne demande qu'une chose : si Philocrate revient, permets-moi de lui parler.

HÉGION, *aux esclaves*.. Vous êtes morts, si vous ne l'emmenez hors de ma présence.

(*Les Captifs*, acte III, sc. v. Trad. Naudet.)

1. Aristophonte est un jeune Éléen captif, et ami de Philocrate sauvé par Tyndare.
2. Pour qu'on lui mette les fers aux pieds.
3. C'est un trait d'autant plus touchant qu'il ne sait pas être le fils d'Hégion.
4. Il avait dénoncé l'imposture de Tyndare.

L'ÉTOILE ARCTURE[1]

L'ARCTURE. Je suis, dans la cité céleste, concitoyen de celui qui imprime le mouvement à toutes les nations, aux mers et aux continents[2]. Je suis, comme vous le voyez[3], une blanche et radieuse étoile, une constellation qui se lève toujours à son heure, ici et là-haut : on me nomme l'Arcture. La nuit, je brille dans le ciel et parmi les Dieux : le jour, je me promène au milieu des mortels. D'autres astres aussi descendent des cieux sur la terre. Jupiter, le maître des Dieux et des hommes, nous répartit chez les peuples pour connaître les actions, les mœurs, la pitié, la justice des mortels, et les aider ensuite de ses bienfaits. Ceux qui usent de faux témoignages, intentent de faux procès, qui en plein tribunal nient leurs dettes avec serment, nous inscrivons leurs noms, et nous les rapportons à Jupiter. Chaque jour, il sait qui mérite un châtiment ici-bas. Les méchants qui s'efforcent de gagner leur cause au moyen de l'imposture, et qui font triompher le mensonge devant le juge, il examine à nouveau leur affaire, toute jugée qu'elle est déjà, et les frappe d'une amende plus forte que le gain qu'ils ont obtenu. Sur un autre registre il a les noms des gens de bien. Les scélérats se mettent dans la tête qu'ils peuvent apaiser Jupiter par des présents et des victimes; mais ils y perdent leur peine et leur argent, car il ne reçoit aucune prière des parjures. L'homme vertueux qui implore les Dieux trouvera plus aisément que le méchant un accès auprès d'eux. Je vous le conseille donc, à vous qui êtes honnêtes, qui passez votre vie dans les pratiques de la probité et de la vertu, poursuivez : vous vous en féliciterez un jour.

(*Le Câble*[4]. Prologue. Trad. Sommer, revue par E. Benoist.)

1. L'Arcture, étoile qui appartient à la constellation du Bouvier ; elle se couche en automne, saison des tempêtes. Plaute lui fait jouer le rôle du *Prologue*, dans cette pièce qui débute par un naufrage.
2. Il est concitoyen de Jupiter.
3. Allusion au costume de l'acteur, ou aux attributs qu'il portait.
4. Voici le sujet du *Câble :*
Un vieillard athénien, nommé Démonès, ruiné par la mauvaise foi de ceux

PROPOS D'ESCLAVES SUR UN LADRE[1]

ANTHRAX, STROBILE, CONGRION[2]

STROBILE. Mon maître se marie aujourd'hui.

ANTHRAX. Avec qui?

STROBILE. Avec la fille d'Euclion, notre proche voisin. C'est pour cela qu'il donne au bonhomme la moitié des provisions, avec un cuisinier et une joueuse de flûte.

CONGRION. Ainsi, la moitié chez Euclion, et la moitié ici?

STROBILE. Comme tu dis.

CONGRION. Eh quoi! le vieux ne pouvait-il pas régaler à ses frais, le jour où il marie sa fille?

STROBILE. Peuh!

CONGRION. Qui empêche?

STROBILE. Qui empêche, dis-tu? On tirerait de l'huile d'un mur plutôt que d'arracher une obole au vieux cancre.

CONGRION. En vérité?

STROBILE. Tu vas en juger. Il appelle à son aide les Dieux et les hommes, il jure qu'il est ruiné, et ruiné de fond en

que jadis il a obligés, habite au bord de la mer, non loin de Cyrène, et près d'un temple de Vénus. Il voit venir un jeune homme cherchant un marchand auquel il a acheté une jeune esclave. Mais ce marchand a essayé de passer en Sicile avec les arrhes qu'il a reçues, et avec celle qu'il a vendue. La tempête rejette successivement Labrax (c'est le nom du fripon) avec le complice de sa fourberie, et la jeune fille avec une compagne. Labrax reconnaît sa proie, et veut la reprendre aidé de Démonès. Pleusidippe, le jeune homme, la défend contre lui. Cependant l'esclave de Démonès pêche avec un câble une valise qui n'est autre que celle du marchand; or, dans cette valise se trouvent des objets attestant que la jeune fille est l'enfant perdue jadis par Démonès.

1. Voici le sujet de l'*Aululaire* (ou la *Marmite*), d'où cette scène est tirée : Euclion, vieillard pauvre, a une fille qu'il ne peut marier. Le dieu Lare protecteur de la maison, lui fait trouver une marmite pleine d'or, jadis enfouie par son aïeul. Euclion, devenu riche, est en proie à l'avarice; il craint sans cesse pour son or. Mégadore, un vieux voisin qui ignore sa bonne fortune, lui demande sa fille en mariage. Euclion hésite, puis cède en dissimulant sa richesse. Mais Strobile, l'esclave du neveu de Mégadore, Lyconide, dérobe la marmite, qui n'est rendue à son légitime possesseur que lorsqu'il a consenti à marier sa fille à Lyconide. Euclion fait don de sa marmite à son gendre. La fin de cette pièce manque dans les manuscrits.

2. *Anthrax* (en grec *charbon ardent*) est un cuisinier. *Strobile* (en grec *tourbillon*) est esclave de Mégadore et de Lyconide. *Congrion* est un aide de cuisine.

comble, s'il voit la fumée sortir de la plus mince pièce de bois, dans l'âtre. Quand il va se coucher, il s'attache une poche devant la bouche.

CONGRION. Pourquoi ?

STROBILE. Pour ne pas perdre de son souffle en dormant. Tu peux m'en croire comme je te crois moi-même.

CONGRION. Aussi, je te crois à merveille.

STROBILE. Veux-tu que je te dise encore? Quand il se lave, il pleure l'eau qu'il lui faut répandre.

CONGRION. Ne penses-tu pas que nous pourrions obtenir de ce vieux fesse-mathieu un bon talent pour acheter notre liberté ?

STROBILE. Lui ! tu lui demanderais la famine, il ne te la prêterait pas. Un de ces jours, le barbier lui avait coupé les ongles ; il a ramassé et emporté toutes les rognures.

CONGRION. Tu nous parles là de l'avarice en personne. Est-il vraiment si ladre, si ennemi de lui-même?

STROBILE. Un jour, un milan lui enlève son potage. Il accourt tout gémissant auprès du préteur ; et là, pleurant, jetant les hauts cris, il demande que son milan soit assigné. Si j'en avais le temps, je pourrais citer mille traits du même genre[1].

(*L'Aululaire,* acte II, sc. IV. Trad. Sommer.)

1. Comparez le passage suivant :

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubles les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour avoir mangé un reste de gigot de mouton ; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde ; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu. (*L'Avare,* acte III, sc. IV.)

L'AVARE QUI DONNE A DINER

EUCLION, *seul.* Je voulais aujourd'hui prendre mon grand courage, et me régaler aux noces de ma fille. Je vais au marché, je demande des poissons; on me les fait cher; l'agneau, le bœuf, le veau, le thon, le porc, tout était fort cher, et d'autant plus hors de prix que je n'avais pas d'argent. Je pars tout en colère, puisque je ne peux rien acheter. J'ai joliment attrapé toute cette racaille! Puis, chemin faisant, je me suis mis à réfléchir : « Si tu jettes l'argent par la fenêtre un jour de fête, le lendemain tu tireras la langue d'un pied de long, pour n'avoir pas su épargner. » Après avoir ainsi parlé à mon estomac, j'ai si bien fait que mon esprit s'est rangé à mon premier avis, de dépenser le moins possible pour ce mariage. J'ai donc acheté cette pincée d'encens et ces couronnes de fleurs; on les offrira au dieu Lare, dans notre foyer, pour qu'il bénisse l'union de ma fille. Mais que vois-je? la porte ouverte! et quel vacarme là dedans! Malheureux! ne serait-ce pas qu'on me pille[1]?

(*L'Aululaire,* acte II, sc. VII. Trad. Sommer.)

LES FILLES SANS DOT

MÉGADORE, EUCLION

MÉGADORE, *sans voir Euclion.* J'ai fait part à plusieurs amis de mon projet de mariage; on ne me dit que du bien de la fille d'Euclion; on trouve que je fais sagement, et que j'ai pris le bon parti. M'est avis que, si les autres faisaient comme moi, si les riches épousaient sans dot les filles des pauvres, la société serait plus unie, et qu'on nous envierait beaucoup moins. Les femmes craindraient davantage nos rigueurs, et nous autres, nous aurions moins de dépenses à faire. Ce que je dis est dans l'intérêt général. On ne

1. Il s'agit des cuisiniers envoyés chez lui par Mégadore. Comparez l'*Avare* de Molière, acte III, sc. V.

trouverait d'opposition que chez une minorité d'esprits avides, de ces gens dont l'insatiable cupidité ne connaît ni loi, ni mesure. « Mais, dira-t-on, avec qui se marieront les filles riches et qui ont des dots, si on accorde ce privilège aux pauvres ? » Eh! qu'elles se marient avec qui elles voudront, pourvu qu'elles n'apportent pas de dot! S'il en allait ainsi, elles songeraient plus qu'elles ne font à acquérir des vertus qui leur tiendraient lieu d'argent. Je ferais si bien qu'on verrait les mulets, plus chers aujourd'hui que des chevaux, tomber à plus bas prix que les bidets gaulois [1].

EUCLION, *à part.* Sur mon âme, voilà des discours que j'écoute avec plaisir. Il parle d'or sur l'économie [2].

MÉGADORE. Elles ne pourraient plus dire : « Je t'ai apporté une dot bien supérieure à ta fortune, il est donc juste que tu me donnes de la pourpre, des bijoux, des servantes, des mulets, des muletiers, des valets de pied, des coureurs, des voitures pour me promener. »

EUCLION, *à part.* Comme il connaît bien les allures de nos grandes dames ! Je voudrais qu'on le chargeât de veiller sur leur conduite.

MÉGADORE. Allez où vous voudrez : il n'y a pas de maison de ville où vous ne trouviez plus de voitures qu'à la maison des champs. Mais ce n'est rien encore, en comparaison des autres dépenses. Vous avez le foulon, le brodeur, l'orfèvre, le lainier, puis une troupe de marchands : frangiers, chemisiers, teinturiers en orange, teinturiers en violet, teinturiers en jaune, brocanteurs, vendeurs d'étoffes de lin, vendeurs de chaussures, cordonniers, fabricants de pantoufles ; de l'argent au faiseur de sandales, au teinturier en fleur de mauve ; de l'argent au dégraisseur, au raccommodeur, pour des robes couleur de safran, pour des ceintures, pour tout le luxe de votre femme. Vous payez, vous vous croyez quitte : voici venir une bande nouvelle qui assiège votre antichambre : tisserands, passementiers, layetiers défilent devant

1. Les riches matrones avaient des équipages attelés de mulets. Ce train de maison coûtait gros. Les petits chevaux gaulois étaient de mince valeur.

2. Dans l'*Avare* de Molière, Harpagon veut faire « graver en lettres d'or sur la cheminée de sa salle » cet aphorisme de Valère : *Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.* (Acte III, sc. v.)

la caisse, ou quelque autre détestable engeance qui en veut à votre bourse.

EUCLION, *à part.* Je lui parlerais bien; mais je serais fâché de l'interrompre au beau milieu de son chapitre. Laissons-le tranquille.

MÉGADORE. Vous avez réglé le compte de tous ces marchands de colifichets! voici, pour le bouquet, le collecteur de la solde des troupes qui réclame son argent[1]. Vous allez chez votre banquier, vous comptez avec lui. Le collecteur reste là, le ventre creux, attendant ce que vous allez lui donner. Mais, de compte fait, il se trouve que c'est vous qui redevez au banquier. Il faut remettre le collecteur à un autre jour. Or, ce n'est là qu'une partie des désagréments et des folles dépenses qui sont la conséquence d'une grosse dot. La femme qui n'a rien est soumise à son mari; l'autre le désole et le ruine...! Mais j'aperçois mon beau-père devant sa porte. Que dites-vous de bon, Euclion?

EUCLION. J'écoutais ce que vous disiez, et j'en étais ravi.

MÉGADORE. Ah! vous m'avez entendu?

EUCLION. D'un bout à l'autre.

MÉGADORE. A propos, il me semble que vous feriez bien de faire un brin de toilette pour la noce de votre fille.

EUCLION. Que chacun se mesure à son aune et se chausse à son pied[2]! Les richards doivent se souvenir de leur origine; mais moi, Mégadore, et les autres pauvres, nous ne sommes pas plus à l'aise qu'on ne croit.

MÉGADORE. Si fait! et puissent les Dieux vous conserver, et augmenter ce que vous avez!

EUCLION, *à part.* Ce que j'ai! voilà un mot qui ne me va guère. Il sait aussi bien que moi ce que j'ai : la vieille[3] a bavardé.

MÉGADORE. Pourquoi donc vous parlez-vous tout seul?

EUCLION. Je songeais à vous faire les reproches que vous méritez.

MÉGADORE. Qu'y a-t-il?

1. L'impôt pour la guerre, établi l'an de Rome 350.
2. Sous son travers, Euclion a du bon sens pratique.
3. Il veut parler de sa vieille servante *Staphyla.*

EUCLION. Ce qu'il y a? Vous remplissez de voleurs tous les coins de ma pauvre maison ; vous fourrez chez moi cinq cents cuisiniers, qui ont chacun six mains, toute une séquelle de petits Géryons[1]. Argus, qui était tout yeux et que Junon donna pour gardien à Io, ne viendrait pas à bout de les surveiller. Et avec cela une joueuse de flûte capable de mettre à sec la fontaine corinthienne de Pirène[2], s'il en coulait du vin! Et les provisions! ils en consomment autant qu'une légion.

MÉGADORE. Eh bien, j'ai envoyé un agneau.

EUCLION. Ah! un agneau! je n'ai jamais vu de bête si décharnée.

MÉGADORE. Que voulez-vous dire avec votre agneau décharné?

EUCLION. Il n'a que la peau et les os, une vraie carcasse. On peut voir ses boyaux au soleil, tout vivant qu'il est. Une lanterne de Carthage n'est pas plus transparente[3].

MÉGADORE. Je l'ai acheté pour le tuer.

EUCLION. Vous feriez bien mieux de payer pour le mettre en terre; car je crois qu'il est déjà mort.

MÉGADORE. Je me promets de boire aujourd'hui un bon coup avec vous, Euclion.

EUCLION. Je ne pense guère à boire.

MÉGADORE. Je vous enverrai de chez moi un baril de vin vieux.

EUCLION. Bien obligé! je ne veux que de l'eau.

MÉGADORE. Je vous humecterai comme il faut, mais de bon vin, quoique vous ne vouliez que de l'eau.

EUCLION, *à part*. Je vois la finesse. Il prétend m'enterrer sous la table, et, après, il déménagerait mon trésor. Mais je serai sur mes gardes ; je vais aller le cacher hors de chez moi : il perdra à la fois sa peine et son vin.

MÉGADORE. Si vous n'avez plus rien à me dire, je vais me baigner avant d'offrir le sacrifice. (*Il sort.*)

(*L'Aululaire,* acte III, sc. v. Trad. Sommer.)

1. Géant qui avait trois corps, donc six bras.
2. Fontaine consacrée aux Muses, et située près de la citadelle de Corinthe.
3. Il paraît qu'il s'agit d'une lanterne de verre. L'invention du verre est attribuée aux Phéniciens.

L'ENQUÊTE

EUCLION, STROBILE

EUCLION. Ce n'est pas pour rien que le corbeau vient de chanter à ma gauche [1]; il croassait et volait en rasant la terre. Aussitôt, mon cœur s'est mis à danser, mais d'une force!... Courons bien vite. Hors d'ici! méchant ver de terre qui viens de sortir de ton trou [2]. On ne te voyait pas tout à l'heure, et il t'en cuira de te montrer. Attends, maître filou; je vais t'arranger à ma mode.

STROBILE. Quelle furie vous agite? qu'ai-je à démêler avec vous, vieillard? Pourquoi me bousculer? pourquoi me tirer ? pourquoi me frapper?

EUCLION. Tu le demandes, vrai gibier de potence, voleur et trois fois voleur?

STROBILE. Que vous ai-je pris ?

EUCLION. Rends-le, et vite.

STROBILE. Que je rende quoi?

EUCLION. Faut-il te le dire?

STROBILE. Je ne vous ai rien pris.

EUCLION. Allons, voyons ce que tu as dérobé. Eh bien?

STROBILE. Eh bien ?

EUCLION. Tu ne l'emporteras pas.

STROBILE. Que vous faut-il donc?

EUCLION. Mets-le là, et trêve de plaisanterie; je ne suis pas d'humeur à badiner.

STROBILE. Mais enfin, que voulez-vous que je mette là? Ne pouvez-vous nommer les choses par leur nom ? Sur ma foi, je ne vous ai rien pris, je n'ai touché à rien.

EUCLION. Montre-moi tes mains.

STROBILE. Les voilà.

EUCLION. Montre donc.

STROBILE. Tenez.

1. C'est, chez les Romains, un funeste présage.
2. Il s'adresse à l'esclave Strobile qui l'a vu cacher son trésor dans le temple de la Bonne Foi.

EUCLION. Je vois. L'autre maintenant[1].

STROBILE. Les fantômes et la bile ont troublé la cervelle du bonhomme. Est-ce là me faire injure, oui ou non?

EUCLION. Certes, et une très grande; car tu devrais déjà être pendu. Mais cela ne tardera pas, si tu n'avoues.

STROBILE. Que voulez-vous que j'avoue?

EUCLION. Qu'as-tu emporté d'ici?

STROBILE. Que les Dieux m'exterminent, si j'ai touché à rien qui vous appartienne!

EUCLION. Et si je n'ai pas voulu prendre, n'est-ce pas? Allons! secoue ton manteau.

STROBILE. Comme vous voudrez.

EUCLION. N'y a-t-il rien sous cette tunique?

STROBILE. Tâtez plutôt.

EUCLION. Voyez le pendard, quelle douceur! c'est pour que je ne le soupçonne pas de rien emporter. Mais je connais ces sortes de tours; çà, montre-moi ta main droite.

STROBILE. La voici.

EUCLION. La gauche, à présent.

STROBILE. Tenez, les voilà toutes les deux.

EUCLION. Bon! je ne veux pas te fouiller; rends-le-moi.

STROBILE. Mais quoi?

EUCLION. Tu as beau faire; tu l'as certainement.

STROBILE. Je l'ai? Qu'est-ce que j'ai?

EUCLION. Je ne le dirai pas: tu serais bien aise de le savoir. Voyons, rends-moi ce que tu as à moi.

1. Nous lisons dans Molière (acte I, sc. III):
HARPAGON. Attends. Ne m'emportes-tu rien?
LA FLÈCHE. Que vous emporterais-je?
HARPAGON. Viens çà que je voie. Montre-moi tes mains.
LA FLÈCHE. Les voilà.
HARPAGON. Les autres.
LA FLÈCHE. Les autres?
HARPAGON. Oui.
LA FLÈCHE. Les voilà.
Chapuzzeau, auteur du *Riche vilain*, comédie qui parut en 1663, avait assez habilement présenté ce trait:

. . . . Çà, montre-moi ta main.
— Tenez. — L'autre. — Tenez; voyez jusqu'à demain.
— L'autre. — Allez la chercher; en ai-je une douzaine?

STROBILE. Vous êtes fou ; vous m'avez fouillé tout à votre aise, et vous n'avez rien trouvé qui soit à vous.

EUCLION. Attends un peu. Quel est cet autre qui se trouvait tout à l'heure là dedans avec toi ? Ah ! je suis perdu ! il met tout sens dessus dessous. (*A part.*) Si je lâche celui-ci, l'autre jouera des jambes. Mais, après tout, je l'ai fouillé ; il n'a rien. (*Haut.*) Va-t'en où tu voudras, et que la peste t'étouffe!

STROBILE. Voilà un beau merci.

EUCLION. Je rentre dans ce temple, et gare à ton compagnon ! Je l'étrangle sur place. Hors de mes yeux ! T'en vas-tu, oui ou non ?

STROBILE. Je m'en vais.

EUCLION. Et que je ne te voie plus ! (*Il entre dans le temple.*)

(*L'Aululaire*, acte IV, sc. II. Trad. Sommer.)

DÉSESPOIR D'EUCLION[1]

EUCLION. Je suis perdu ! je suis mort ! je suis assassiné ! Où courir ? où ne pas courir ? Arrête, arrête ! Qui ? je ne sais, je ne vois rien, je vais en aveugle ; je ne puis reconnaître où je vais, où je suis, qui je suis. Par pitié, je vous en prie, je vous en conjure, venez-moi en aide, montrez-moi celui qui me l'a prise.... Qu'est-ce ? vous riez ? Ah ! je vous connais tous, je sais qu'il y a ici bien des voleurs qui sont assis là, cachés dans des robes blanchies[2], comme s'ils étaient d'honnêtes gens.... Que dis-tu, toi ? je veux t'en croire, tu m'as tout l'air d'un brave homme.... Hein ? personne ne l'a ? Tu me fais mourir.... Allons, parle, qui est-ce qui l'a ?... Tu l'ignores ! Ah ! malheureux, malheureux ! On m'a coupé la gorge, on m'a perdu sans ressource. Fatale journée qui m'apporte les larmes, le noir chagrin, la pauvreté ! Est-il sur la terre un être aussi misérable que moi ? Qu'ai-je à faire au monde, après avoir perdu tant d'or que je gardais si soigneusement ?

1. Euclion a transporté sa marmite dans un bois consacré à Sylvain. Il vient de découvrir qu'on a déterré sa cachette.

2. Les toges blanches étaient le vêtement des riches. Celles du peuple étaient brunes.

Je me privais du nécessaire, je me refusais le moindre plaisir; et d'autres maintenant se réjouissent de ma ruine et de ma perte! Ah! je n'y résisterai pas [1].

(*L'Aululaire*, acte IV, sc. XI. Trad. Sommer.)

LES VACANCES DES PARASITES

ERGASILE [2]. Nous, parasites, que jamais on n'invite, jamais on n'invoque, nous venons, comme les rats, ronger le bien d'autrui. Quand arrivent les vacances, chacun s'en va à la campagne, et nos mâchoires ont leurs vacances aussi. Au fort de l'été, les limaçons s'enfoncent dans leur coquille, et vivent de leur propre substance, tant qu'il ne tombe pas de rosée; ainsi des parasites. En temps de vacances, ils se cachent dans leur coin, les pauvres hères, et se nourrissent de leur suc, tandis que ceux qu'ils sucent d'habitude font les campagnards [3]. Pendant ce temps maudit, les parasites sont comme des chiens de chasse : mais, à la rentrée, ils deviennent de vrais dogues [4], toujours au logis, insupportables, incommodes. Ici, par Hercule, si le parasite ne sait pas endurer les soufflets, s'il ne permet pas qu'on lui brise les pots sur le crâne, il n'a qu'à prendre la besace, et aller stationner hors de la porte Trigémine [5].

(*Les Captifs*, acte I, sc. I. Trad. Sommer.)

UN PARASITE A JEUN

ERGASILE. Malheureux l'homme qui cherche de quoi manger, et ne trouve qu'à grand'peine! Plus malheureux celui qui s'extermine à chercher, et ne trouve rien! Mais le plus misérable de tous est celui qui a faim, et n'a rien à mettre sous la dent. Oh! la triste journée! et que volontiers je lui arracherais les yeux, si je pouvais, pour avoir rendu si

1. Voir le monologue d'Harpagon, dans l'*Avare* de Molière. (Acte IV, sc. VII.)
2. D'un mot grec qui signifie *affairé*.
3. Sont en villégiature.
4. Des chiens de garde, qui ne bougent pas de leur niche.
5. On l'appelait *Trigémine* parce qu'elle avait une triple voûte. Située au nord de l'Aventin, elle était le rendez-vous des mendiants.

cancres[1] tous ceux à qui je m'adresse! En a-t-on vu jamais une plus affamée, plus creuse, moins chanceuse dans toute entreprise! Mon ventre et mon gosier chôment la fête de l'abstinence. La peste soit du métier de parasite! La jeunesse de nos jours rejette bien loin les plaisants[2], et les laisse dans la misère. Elle n'a plus souci des Spartiates du bas bout[3], qui empochent les bourrades, et ne possèdent que des bons mots, sans rien dans le garde-manger, ni dans la bourse. On recherche les gens qui s'empressent de rendre chez eux les repas qu'ils ont pris chez les autres. On va soi-même au marché, soin confié jadis aux parasites. On ne donnerait pas une obole d'un diseur de bons mots. Ce sont tous de francs égoïstes[4]. Voyez plutôt! En sortant d'ici, je me rends sur la place, et j'aborde des jeunes gens. « Bonjour! leur dis-je. Où allons-nous dîner ensemble? » Ils se taisent. « Eh bien, ajoutai-je, qui est-ce qui se propose? » Ils restent muets comme des carpes, et pas un ne me sourit! Je recommence : « Où dînons-nous? » Ils secouent la tête. Je lâche alors un de mes meilleurs mots, un de ceux qui, dans le temps, me valaient toujours le couvert pour un mois; personne ne rit; je ne doute plus que ce ne soit un complot. Pas un ne veut seulement faire la mine du chien en colère! s'ils ne riaient pas, du moins pouvaient-ils montrer les dents et sourire[5]. Quand je vois qu'ils se moquent ainsi de moi, je les plante là. Je vais à d'autres, puis à d'autres, et encore à d'autres : c'est tout un; ils se sont donné le mot, comme les marchands d'huile au Vélabre[6]. Je m'en reviens donc avec mes affronts. Il y avait aussi sur la place d'autres parasites qui se promenaient, sans plus de succès. Mais, j'y suis résolu, je ferai valoir mon droit selon la loi romaine[7]. Ces

1. Il veut dire si *ladres*.
2. C'était le nom des parasites qui payaient leur écot avec des bons mots.
3. Les Spartiates étaient durs à la souffrance. Voilà pourquoi Ergasile appelle de leur nom les parasites *souffre-douleurs*, relégués au bas bout de la table.
4. Ceux qui pourraient héberger les pauvres diables, et les laissent mourir de faim.
5. Comme les chiens en colère qui serrent les dents, en relevant les babines.
6. Marché de Rome, où se vendaient l'huile et les comestibles recherchés. Il était situé près de l'Aventin.
7. Les personnages de Plaute sont Grecs. Pour eux, tout ce qui est Romain

gens qui ont comploté pour nous empêcher de manger et de vivre, je veux les assigner et les faire condamner à me donner dix repas à ma discrétion ; car les denrées sont chères. Voilà ce que je ferai. Maintenant, je vais au port; c'est mon dernier espoir de souper. S'il tombe dans l'eau, je reviens chez le vieillard [1] partager sa triste pitance.

(*Les Captifs*, acte III, sc. I. Trad. Sommer.)

UN PARASITE A L'ŒUVRE

UN ESCLAVE D'HÉGION. Que Jupiter et les Dieux te confondent, Ergasile, toi et ton ventre, et tous les parasites, et quiconque désormais s'avisera de leur donner à manger ! Quel désordre ! quelle confusion, quel ravage dans toute la maison ! C'est un loup affamé [2]; je craignais de le voir se jeter sur moi. Et, par Hercule ! j'avais bien lieu de trembler, tant il grinçait des dents. Il entre, et bouleverse tout dans le garde-manger; il saisit un grand couteau, et coupe les ris de trois porcs. Il brise les marmites, les vases, n'épargne que ceux qui tiennent un boisseau. Il demande au cuisinier si les jarres pourront aller au feu. Il enfonce les celliers, ouvre le buffet à l'argenterie. Ayez l'œil sur lui, camarades ! moi, je vais chercher le bonhomme. Je lui dirai de faire de nouvelles provisions, s'il veut avoir de quoi manger; car, du train dont on y va, il ne reste ou ne restera bientôt plus rien.

(*Les Captifs*, acte IV, sc. IV. Trad. Sommer.)

est barbare : le texte dit en effet *la loi barbare*. Il s'agit ici de l'article inscrit dans le code des Douze Tables contre les associations illégales.

1. Le vieil Hégion.

2. Ergasile, attablé chez Hégion, s'écrie :

« Dieux immortels ! Que de têtes vont sauter ! Quelle ruine pour les jambons ! quel désastre pour le lard ! quelle débâcle pour les tetines ! quel fléau pour les échines de sanglier ! quelle fatigue pour les bouchers et les charcutiers ! car, si je voulais énumérer tous les harnais de gueule, je n'en finirais pas. Allons ! je me rends dans ma province ; je vais faire le procès au lard, et porter secours à ces pauvres jambons que l'on a pendus sans jugement. »

L'ART D'ENCHAINER LES GENS

PÉNICULUS[1]. La jeunesse m'a donné le nom de Péniculus, parce que, quand je dîne, je fais les plats nets. Ceux qui chargent les captifs de chaînes, ou qui mettent des entraves aux esclaves fugitifs, agissent, sur ma foi, comme de grands sots : car, si au mal d'un misérable s'ajoute un nouveau mal, l'envie redouble de fuir et de faire pis que pendre. De manière ou d'autre, ils se débarrassent de leurs chaînes : ceux qui sont aux fers liment l'anneau, ou bien avec une pierre ils font sauter le clou ; c'est là une bagatelle ! Si tu veux garder ton homme comme il faut et l'empêcher de fuir c'est par le manger et le boire que tu dois le retenir. Attache-le par le museau à un râtelier bien garni ; tant que tu lui donneras bien à boire et à manger, tous les jours, à bouche que veux-tu, il se gardera bien de se sauver, eût-il tué père et mère. Avec cette courroie, tu le tiendras sans peine : rien de plus élastique que ces liens de la gourmandise ! plus on les élargit, plus fortement ils étreignent. Moi, par exemple, je vais de ce pas chez Ménechme, à qui ma sentence m'a livré ; je cours au-devant de mes fers. Il ne vous nourrit pas seulement les gens ; il les remplume, les engraisse : il n'y a pas de meilleur médecin. D'ailleurs, ce bon jeune homme est lui-même un solide mangeur ; il donne des repas de Cérès[2], tant ses tables sont chargées, tant les plats s'y entassent en belle ordonnance ! il faut monter sur son lit[3], si l'on veut prendre au sommet de la pyramide.

(*Les Ménechmes*, acte I, sc. I. Trad. Sommer.)

1. *Peniculus* en latin veut dire *la brosse*. C'est le nom du parasite qui s'agite dans la comédie des *Ménechmes*. Voici l'analyse de cette fable :

Un marchand de Sicile avait deux jeunes enfants. Il a perdu l'un, appelé Ménechme, à Tarente. L'autre, Sosiclès, a été recueilli par son aïeul, qui lui a donné le nom du jeune frère perdu. Ménechme, trouvé par un riche marchand d'Épidamne, est devenu citoyen de cette ville. Ménechme Sosiclès, arrivé à l'âge d'homme, se met à la recherche de son frère, auquel il ressemble de façon à causer des méprises. Il débarque à Épidamne. La ressemblance ci-dessus indiquée produit les erreurs les plus comiques, jusqu'au moment où les deux frères se reconnaissent.

2. Les repas des fêtes de Cérès étaient plantureux.
3. Le lit du convive.

UNE BONNE AUBAINE

GRIPUS[1]. Je rends grâce à Neptune, mon patron, à l'habitant des plaines salées et poissonneuses, pour m'avoir laissé sortir en si bon état de son empire, chargé de butin, sans avarie à ma barque qui sur cette mer houleuse m'a enrichi d'une abondante et nouvelle pêche. C'est étonnant, c'est incroyable, comme cette pêche m'est gentiment arrivée! Je n'ai pas pris une once de poisson, mais seulement ce que je porte dans ce filet[2]. Il faisait nuit noire, quand je me suis levé bravement, préférant le gain au repos et au sommeil; par le gros de la tempête, j'ai voulu essayer si je pourrais soulager la pauvreté de mon maître et ma servitude; je n'ai pas épargné ma peine! C'est bien peu de chose qu'un paresseux; je déteste cette engeance. Il faut veiller, quand on veut remplir à temps ses devoirs; il ne faut pas attendre que le maître vous fasse lever pour travailler. Ceux qui aiment à dormir ne gagnent à se reposer que des gourmades. Mais moi, qui me suis montré actif, j'ai de quoi faire le paresseux, si cela me plaît. J'ai trouvé ceci dans la mer; je ne sais ce que c'est; mais, que ce soit ce que ça voudra, c'est lourd; je pense bien qu'il y a de l'or là dedans, et personne ne m'a vu. L'heureuse occasion, Gripus, de te faire affranchir par le préteur[3], et de te tirer du pair! Voici ce que je ferai, voici mon idée : j'aborderai mon maître finement, adroitement; je lui offrirai tout doucettement de l'argent pour me racheter. Puis, quand je serai libre, je me donnerai une terre, une maison, des esclaves; je ferai le négoce avec de beaux vaisseaux : je prendrai rang parmi les gros bonnets; et puis, je me ferai faire un navire pour mon agrément, comme Stratonice[4], et je me promènerai de ville

1. *Gripus* est un pêcheur au service de Démonès, vieillard athénien qui est le père de Palestra, dans la comédie intitulée le *Câble*. (Voir plus haut l'analyse du sujet.)

2. Il vient d'attraper au fond de la mer une valise qu'il croit chargée d'or.

3. Les affranchissements se faisaient devant le préteur qui prononçait la formule de libération,

4. Joueur de cithare, du temps de Philippe de Macédoine. Il passa presque toute sa vie à courir de ville en ville.

en ville. Quand mon nom sera devenu célèbre, je bâtirai une grande cité : je l'appellerai Gripus, en mémoire de ma renommée et de mes exploits; et j'y fonderai un grand empire. J'agite là de bien beaux projets dans ma tête; mais il faut serrer cette valise. En attendant, le roi va dîner avec du vinaigre et du sel, sans aucun bon fricot [1].

(*Le Câble*, acte IV, sc. II. Trad. Sommer.)

LA FRANCHISE ENTRE AMIS [2]

MÉGARONIDE [3]. Oui, gronder un ami quand il a fait une faute, c'est un acte dont on vous sait peu de gré; mais, dans la vie, c'est une chose utile et profitable. Moi, par exemple, aujourd'hui, je chapitrerai un de mes amis, et il le mérite bien; ce sera malgré moi, mais l'honneur le commande! C'est une contagion qui attaque par trop les bonnes mœurs; aussi sont-elles déjà à moitié mortes. Or, tandis qu'elles sont sur le flanc, les mauvaises, comme des plantes largement arrosées, grandissent et foisonnent; rien n'est si commun de nos jours; on pourrait en faire une abondante moisson. La plupart des gens s'occupent plus de plaire à quelques-uns que d'être utiles à tout le monde.

1. Comparez la scène des *Châteaux en Espagne*, par Collin d'Harbeville. Voir *Extraits des classiques français*, par Gustave Merlet, *Cours élémentaire*, p. 447. Édition Fouraut.

2. Voici l'analyse de la pièce à laquelle appartient ce fragment :
Charmide, en partant pour faire le commerce, a laissé à son ami Calliclès le soin de veiller sur son fils Lesbonicus, et sur sa fille, qui n'avait plus de mère. Il lui a révélé l'existence d'un trésor caché dans sa maison. Mais le prodigue Lesbonicus dissipe sa fortune; et, ne connaissant pas le trésor, met en vente la maison paternelle. Calliclès s'empresse de la racheter, pour que le trésor ne tombe pas en des mains étrangères. La rumeur publique l'accuse de profiter des dérèglements de Lesbonicus. Calliclès explique au vieillard Mégaronide ses raisons d'agir comme il l'a fait. Cependant Lysitélès, ami de Lesbonicus, demande en mariage la sœur de ce jeune homme. Pour qu'elle ait une dot, Calliclès, d'accord avec Mégaronide, distrait du trésor une forte somme, et un homme doit apporter, l'une pour Lesbonicus, l'autre pour Calliclès, deux lettres que l'on suppose écrites par Charmide. Le salaire de cette commission est de trois pièces d'argent, *Trinummus*. Mais Charmide revient le même jour, et se trouve en face de son messager prétendu. La confusion finit par s'éclaircir. Charmide pardonne à son fils, lui fait épouser la fille de Calliclès, et donne sa fille à Lysitélès. (*Emprunté à l'édition de M. Benoist.*)

3. Mégaronide est un vieillard ami de Calliclès.

Ainsi, la complaisance triomphe de l'intérêt général; elle embarrasse, elle est fâcheuse en mille circonstances, et retarde le bien public, ou particulier.

(*Les Trois Deniers*, acte I, sc. I. Trad. Sommer.)

LES CANCANS

MÉGARONIDE. Non, il n'y a rien de plus sot, de plus bête, de plus menteur, de plus bavard, de plus hâbleur, de plus perfide, que ces bourgeois qui ne bougent jamais de la ville, et qu'on appelle des badauds. Quant à moi, je peux me compter aussi dans la bande, pour avoir prêté l'oreille à leurs calomnies. Ils se donnent des airs de savoir, et ne savent rien. Ils sont au courant de ce que chacun pense ou va penser; ils savent ce que le roi a dit à l'oreille de la reine; ils savent ce dont Junon a causé avec Jupiter; enfin, ce qui n'arrivera pas, ce qui n'est pas arrivé, ils ne le savent pas moins. Qu'ils louent, qu'ils blâment, à tort ou à raison, celui-ci ou celui-là, ils ne s'en soucient guère, pourvu qu'ils sachent tout ce qu'il leur prend lubie de savoir. Tout le monde chantait que Calliclès, par sa conduite, était indigne de la cité, qu'il avait dépouillé ce jeune homme de sa fortune[1]. Et moi, sur les propos de ces colporteurs de nouvelles, sans rien savoir, j'accours laver la tête à un ami innocent. Si l'on remontait à la source des cancans pour savoir qui a dit ce que tel répète, et si, quand il ne peut citer son autorité, le colporteur était sévèrement puni; oui, si l'on faisait ainsi, on rendrait service au public. On verrait peu de gens savoir ce qu'ils ne savent pas, et les sots bavards n'ouvriraient pas tant la bouche[2].

(*Les Trois Deniers*, acte I, sc. XIII. Trad. Sommer.)

1. On l'accusait d'avoir exploité les prodigalités de Lesbonicus, en rachetant sa maison. Or, il l'a fait par intérêt pour ce jeune homme dont il a la tutelle.
2. Comparez les *Nouvellistes* de Montesquieu. *Extraits des classiques français*, par Gustave Merlet, *Cours moyen*, p. 253. Édition Fouraut.

UN BON FILS

LYSITÉLÈS. Me voici, mon père. Vous n'avez qu'à commander ; je ne vous ferai pas attendre, et je ne me cacherai pas pour éviter vos regards.

PHILTON. Tu ne démentiras pas le reste de ta conduite, et ton affection pour moi, si tu honores ton père. Mon cher fils, je t'en prie, n'entre jamais en conversation avec les mauvais garnements, ni dans la rue, ni sur la place publique. Je connais les mœurs de notre temps[1] : le méchant veut perdre le bon pour le faire devenir semblable à lui-même; le désordre, la confusion sont le fruit de la dépravation générale, de la rapacité, de la cupidité, de l'envie ; on prend le sacré pour le profane, le bien public pour le bien privé : c'est une race insatiable. Voilà ce qui m'afflige, voilà ce qui me met à la torture, voilà ce dont jour et nuit je te répète de te préserver. Ils épargnent seulement ce que leur main ne peut pas atteindre : du reste, prends, emporte, fuis, ne te laisse pas voir[2] ! Ces choses, quand j'en suis le témoin, me tirent des larmes[3] : je devais donc vivre jusqu'à une pareille race ! Que ne suis-je descendu auparavant chez les morts ! Ces gens-là louent les mœurs de leurs ancêtres, et, en les louant, ils se couvrent de boue. Je te dispense de mettre de tels principes en pratique, et d'en pénétrer ton cœur : vis à ma manière, et selon les mœurs du vieux temps ; fais ce que je te recommande; je méprise ces folies et ces dérèglements dans lesquels les bons mêmes perdent l'honneur. Si tu t'attaches à mes leçons, tous les bons sentiments auront leur siège dans ton âme.

LYSITÉLÈS. Toujours, jusqu'à cet âge, depuis que je suis entré dans l'adolescence, j'ai été plein de soumission à vos ordres et à vos conseils, mon père. Dans mon esprit, je me

1. Philton est un vieillard qui oppose aux mœurs présentes celles d'autrefois. C'est un *louangeur du temps passé*, comme dit Horace.

2. Bien que les personnages soient Grecs, Plaute censure ici la corruption romaine.

3. Quel accent dans ces doléances d'un Romain de la vieille roche !

suis considéré comme libre[1]; mais, par mon obéissance, je vous appartiens; je me suis fait un devoir d'asservir ma volonté à la vôtre[2].

PHILTON. Quand, au début de la vie, on lutte avec soi-même pour savoir si l'on se conduira d'après ses instincts, ou si l'on se réglera sur les désirs de ses parents et de sa famille, la passion l'emporte-t-elle, c'en est fait; on obéit à la passion, on perd son libre arbitre. Si au contraire on en triomphe, on garde toute la vie cette gloire d'être le vainqueur des vainqueurs. Si tu as vaincu tes passions au lieu de te laisser vaincre par elles, tu as le droit de te réjouir. Il vaut bien mieux être ce que tu dois que ce que veut la passion. Ceux qui viennent à bout de leurs penchants auront toujours meilleure renommée que ceux qui succombent.

LYSITÉLÈS. Ces préceptes m'ont toujours servi de sauvegarde; j'ai su ne jamais entrer où je devais trouver une société de dissipateurs, ne pas aller rôder la nuit, ne pas faire tort à autrui de ce qui lui appartient; j'ai mis tous mes soins, mon père, à ne vous causer aucun chagrin; j'ai eu la sagesse de me renfermer toujours étroitement dans vos leçons.

PHILTON. Me le reproches-tu? ce que tu as fait de bien, c'est à toi que tu l'as fait, et pas à moi. Ma vie touche à son terme; c'est toi que cela intéresse. Recouvre tes vertus de vertus nouvelles, pour que le mal ne puisse s'infiltrer en toi[3]. L'honnête homme est celui qui regrette de ne pas être encore assez honnête, assez sage. Quand on est content de soi, on n'a ni honnêteté, ni sagesse. Être mécontent de soi, c'est la marque d'une nature généreuse.

(*Les Trois Deniers*, acte II, sc. II. Trad. Sommer.)

1. Parce qu'il a su choisir entre le bien et le mal.
2. Rappelons-nous l'autorité souveraine du père de famille romain sur ses enfants.
3. Il compare l'âme à une maison dont le toit est assez solide pour empêcher la pluie de s'y infiltrer

LE SOLDAT FANFARON[1]

PYRGOPOLINICE, ARTOTROGUS[2]

PYRGOPOLINICE. Soignez mon bouclier; que son éclat soit plus resplendissant que les rayons du soleil dans un ciel pur. Il faut qu'au jour de la bataille, quand il sera temps, les ennemis, dans le feu de la mêlée, aient la vue éblouie par ses feux. Et toi, mon épée, console-toi, ne te lamente pas tant, ne laisse point abattre ton courage, s'il y a trop longtemps que je te porte oisive à mon côté, tandis que tu frémis d'impatience de faire un hachis d'ennemis[3]. Mais où est Artotrogus?

ARTOTROGUS. Me voici fidèle compagnon d'un guerrier fortuné, intrépide, beau comme un roi, vaillant comme un héros. Mars n'oserait, pour vanter ses prouesses, les comparer aux tiennes.

PYRGOPOLINICE. Lui que je sauvai dans les champs Gurgustidoniens, où commandait en chef Bombomachidès Cluninstaridysarchidès, petit-fils de Neptune[4]?

ARTOTROGUS. Je m'en souviens; tu veux parler de ce guerrier aux armes d'or, dont tu dispersas d'un souffle les légions, comme le vent dissipe les feuilles ou le chaume des toits.

PYRGOPOLINICE. Ce n'est rien, par Pollux, que cette prouesse.

ARTOTROGUS. Rien, par Hercule, au prix de toutes les autres... (*à part*) que tu n'as jamais faites. Si l'on peut voir un plus effronté menteur, un glorieux plus vain, je me livre à qui le trouvera, en toute propriété pour une confiture d'olives, et je consens à enrager de faim dans ma nouvelle condition.

1. Ce type est plutôt grec que romain. Cependant, il dut exister aussi à Rome, surtout après les guerres puniques. En 1567, Baïf fit représenter, par ordre de Charles IX, sa comédie du *Brave*, sur le théâtre de l'hôtel de Guise. Baron s'est aussi inspiré de Plaute dans son *Militaire fanfaron.*

2. *Pyrgopolinice* veut dire *vainqueur des tours et des villes. Artotrogus* (*mangeur de pain*) est le nom d'un parasite qui l'accompagne.

3. On peut voir dans l'*Illusion* de Corneille (acte I, sc. II) une imitation libre de cette scène. Les drames espagnols et les romans de chevalerie avaient alors mis ce type à la mode.

4. Ce sont là, bien entendu, des noms de pays et de races imaginaires.

PYRGOPOLINICE. Où es-tu?

ARTOTROGUS. Me voici. Et dans l'Inde, par Pollux, comme tu cassas d'un coup de poing le bras à un éléphant!

PYRGOPOLINICE. Comment, le bras?

ARTOTROGUS. Je voulais dire la cuisse.

PYRGOPOLINICE. Et j'y allais négligemment.

ARTOTROGUS. Si tu y avais mis toute ta force, par Pollux, tu aurais traversé le cuir, le ventre, la mâchoire de l'éléphant, avec ton bras.

PYRGOPOLINICE. Trêve pour le moment à ce récit.

ARTOTROGUS. Par Hercule, tu n'as pas besoin de me raconter tes hauts faits, à moi qui les connais si bien. (*A part.*) C'est mon ventre qui me cause tous ces ennuis[1]; il faut que mes oreilles les endurent, pour que mes dents ne s'allongent pas. Hélas! je suis obligé d'applaudir à tous les mensonges qu'il lui plaît d'inventer.

PYRGOPOLINICE. Qu'est-ce que je voulais dire?

ARTOTROGUS. Voici : je sais déjà ta pensée. Oui, le fait est vrai, par Hercule, je m'en souviens.

PYRGOPOLINICE. Qu'est-ce?

ARTOTROGUS. Tout ce qu'il te plaira.

PYRGOPOLINICE. As-tu des tablettes[2]?

ARTOTROGUS. Veux-tu faire des enrôlements? j'ai aussi un poinçon.

PYRGOPOLINICE. Que tes pensées s'accordent heureusement avec les miennes!

ARTOTROGUS. C'est un devoir pour moi de connaître ton humeur, de m'en faire une étude assidue, pour que mon esprit vole au-devant de tes désirs.

PYRGOPOLINICE. Te souviens-tu...?

ARTOTROGUS. Oui, cent cinquante hommes en Cilicie, cent

1. Il le flagorne pour vivre à sa table. Ceci rappelle l'exclamation d'un parasite de Ménandre :

> Il m'égorge, le malheureux,
> Avec sa prouesse guerrière.
> O fanfaron malencontreux!
> Je sèche, en faisant bonne chère.

2. Pour y inscrire les noms des gens qu'il veut enrôler.

Sycolatronides, trente Sardes, soixante Macédoniens périrent sous tes coups en un seul jour.

PYRGOPOLINICE. Combien cela fait-il de morts?

ARTOTROGUS. Sept mille.

PYRGOPOLINICE. Ce doit être le nombre : tu comptes bien.

ARTOTROGUS. Je n'ai pas besoin de tenir registre pour m'en souvenir.

PYRGOPOLINICE. Par Pollux! ta mémoire est excellente.

ARTOTROGUS, *à part.* Les bons morceaux me la rafraîchissent.

PYRGOPOLINICE. Tant que tu te comporteras comme tu fais jusqu'à ce jour, tu seras constamment bien nourri, je t'admettrai toujours à ma table.

(*Le Soldat fanfaron*, acte I, sc. I. Trad. Naudet.)

L'ÉDUCATION D'AUTREFOIS ET CELLE D'AUJOURD'HUI

PHILOXÈNE, LYDUS [1]

PHILOXÈNE. Allons, Lydus, ne nous fâchons que tout doucement, c'est plus sage. Moi aussi, j'ai été jeune.

LYDUS. Hélas! hélas! c'est cette complaisance qui a perdu ton fils. Sans toi, je l'aurais dirigé dans la bonne voie; c'est toi, avec ta confiance, qui as gâté ton Pistoclère.

PHILOXÈNE. Lydus, le temps n'est pas loin où il se montrera dur à lui-même. Laisse-le faire : pourvu qu'il ne commette pas de faute trop grave, ferme les yeux.

LYDUS. Non, je ne ferme pas les yeux, et je ne le laisserai pas se pervertir, moi vivant. Mais toi, qui plaides ainsi pour un fils dissipé, as-tu donc été soumis dans ta jeunesse à cette molle discipline? Non, jusqu'à l'âge de vingt ans, tu n'avais pas la permission de quitter ton gouverneur d'une semelle, hors de la maison. Si un jeune homme se hasardait à le faire, c'était un mal qui n'allait pas sans un autre; car tous deux, maître et disciple, étaient perdus de réputation.

1. *Philoxène* est un père indulgent qui a laissé la bride trop lâche à son fils *Pistoclère*. *Lydus* est le pédagogue du jeune homme : il vient se plaindre auprès du père des conséquences qu'ont entraînées ses faiblesses.

Si tu n'arrivais pas à la palestre avant le lever du soleil, le préfet du gymnase te le faisait payer de la bonne façon. Là, on s'exerçait à la course, à la lutte, à lancer le javelot, le disque, au pugilat, à la paume, à la voltige.... Puis, quand tu étais rentré de l'hippodrome et de la palestre à la maison, tu allais t'asseoir sur un escabeau, dans une tenue modeste, à côté de ton maître; et si, en lisant dans un livre, tu manquais une seule syllabe, on t'arrangeait le cuir de telle sorte qu'il était plus livide que la robe d'une nourrice[1].

PHILOXÈNE. Autre temps, autres mœurs, Lydus.

LYDUS. Je ne le sais que trop : autrefois, les suffrages du peuple conféraient les honneurs à un jeune homme avant qu'il se fût soustrait à l'autorité de son précepteur; aujourd'hui, avant qu'il ait atteint l'âge de sept ans, si on le touche du bout du doigt, l'enfant casse la tête à son gouverneur avec ses tablettes. Et, si l'on va se plaindre au père, le père dit à l'enfant : « Je reconnais mon sang à la vigueur dont tu repousses l'injure. » On appelle alors le gouverneur : « Holà! vieille ganache[2]! garde-toi bien de toucher l'enfant pour ce fait: car il a bravement agi. » Le précepteur s'en va, la tête enveloppée de linges huilés, comme une lanterne. La cause est entendue : les parties sont renvoyées. Est-il possible que le maître impose sa volonté, quand il est le premier exposé aux coups?

(*Les Bacchis*, acte III, sc. III. Trad. Sommer.)

1. Les anciens avaient le tort d'infliger aux enfants des peines corporelles.
2. Ces pédagogues étaient des esclaves lettrés. Aussi quelle brutalité dans le langage du maître!

TÉRENCE

(185-159 avant Jésus-Christ)

L'homme. — Le client des grands. — Succès contestés. — Fierté, mélancolie, mort romanesque. — Né à Carthage, pris tout enfant par des pirates, vendu comme esclave à un sénateur romain, qui le fit élever avec soin et l'affranchit, Térence (*Publius Terentius Afer*) porta, par gratitude, le nom de son ancien maître[1].

Une fois libre, il fallut vivre. Ce fut alors qu'il se tourna vers le théâtre, seule ressource lucrative pour qui sentait en soi le génie poétique. Il n'avait pas encore vingt ans, lorsqu'en l'année 166 il offrit aux édiles son œuvre d'essai, l'*Andrienne*. N'étant pas fins connaisseurs, ces magistrats renvoyèrent le jeune homme pauvre et inconnu à un vétéran de la scène, à Cœcilius, le rival de Plaute. Le débutant se présente à l'heure du souper, mal vêtu, l'air piètre et timide : son teint basané, sa taille petite, son corps grêle ne préviennent point en sa faveur. On le fait asseoir sur un escabeau, et il se met à lire, tandis que son juge s'attable. Mais, avant le vingtième vers, Cœcilius s'étonne, s'émeut, admire, reconnaît un égal, le comble d'éloges, et l'invite cordialement à partager son repas.

Cet aimable conte est-il vrai? Nous sommes tentés de n'y pas croire, en face des prologues où, implorant l'attention des spectateurs, Térence se plaignit bien souvent des attaques envieuses qui le poursuivaient, et notamment d'un « vieux poète malveillant » qui s'acharnait à le décrier[2]. Toujours est-il que l'*Hécyre* (165)

1. Celui-ci s'appelait *Terentius Lucanus*. Le surnom d'*Afer* signifie *Africain*.
2. Il s'appelait probablement Luscius Lavinius.

se vit deux fois désertée pour des funambules et des athlètes. Il est vrai que l'*Héautontimorouménos* (161), l'*Eunuque* et le *Phormion* furent la revanche de cet échec, et valurent à l'auteur le patronage des Galba, des Sulpicius, des Lélius, des Scipions, de toute une noblesse éprise d'un goût très vif pour les arts et les lettres.

Loin de désarmer, les jaloux firent alors courir le bruit que les œuvres du maître étaient écrites sous la dictée d'illustres collaborateurs. Or, il ne s'en défendit qu'avec une réserve flatteuse pour l'amour-propre des grands dont il était le client[1]. Il est du moins certain qu'il subit l'influence de leur commerce[2]. C'est ce qu'atteste cette fleur d'urbanité qui lui mérita les suffrages d'une élite, mais non ceux du peuple.

Tout en fréquentant les patriciens, Térence avait l'âme trop fière pour accepter leurs largesses ; et des soucis de fortune attristèrent un talent que sa gloire n'enrichissait pas[3]. Déjà froissé par le dénigrement de cabales hostiles, son cœur était, comme celui de Racine, sensible aux plus légères atteintes. Aussi ne fut-il point consolé par les applaudissements qui accueillirent les *Adelphes*, représentés à l'occasion des funérailles de Paul Émile (160). Au lendemain d'un succès qui ne rétablit pas ses affaires, il résolut de quitter Rome pour aller demander à la Grèce des inspirations nouvelles. Mais il n'en revint pas. Est-il vrai qu'il périt dans un naufrage, avec les cent huit comédies dont il avait achevé la traduction, ou bien mourut-il à Stymphale, en Arcadie, désespéré d'avoir perdu ses propres manuscrits? A travers les incertitudes de la légende, on peut seulement affirmer qu'il mourut dans la maturité de l'âge, sans nous laisser d'autre héritage que six pièces imitées de Ménandre et d'Apollodore. Elles ont suffi pour l'élever au premier rang, du moins aux yeux de ceux qui préfèrent la finesse à la force et à la verve.

Le poète. — Le disciple raffiné des Grecs. Le peintre des sentiments. — Accents humains. — Plus grec que latin, aimé

1. « Des envieux, dit-il, prétendent que des hommes de haute naissance m'aident de leurs lumières et travaillent avec moi. Eh bien ! qu'y a-t-il là d'injurieux pour le poète? Il est *fier de plaire* à des hommes qui plaisent à tous, au peuple entier, à des hommes qui, dans la guerre, dans la paix, dans toutes les affaires, ont rendu service à chaque citoyen, sans en être plus vains. »

2. Au début de l'*Andrienne*, il avait décoché ce trait de satire contre les Grecs : « Il faut que la jeunesse s'amuse ; elle aime la chasse, les chevaux, les chiens, les *discours des philosophes.* » Or, dans les pièces qui suivirent, on ne rencontre plus rien de tel. Il ne songeait plus alors au peuple, mais aux grands qu'il fréquentait, et qui tous aimaient la Grèce.

3. Après la mort de son père, sa fille épousa un chevalier romain qui lui apporta en dot un jardin de vingt arpents situé sur la voie Appienne.

des raffinés, qu'il faisait sourire, et déserté de la foule, qui lui tourna le dos en demandant à grands cris des boxeurs ou des bêtes féroces, Térence, avec ses tendresses romanesques, fut un séducteur périlleux pour la vieille tradition des mœurs romaines. Les figures idéales qu'il proposait aux jeunes gens durent embellir à leurs yeux les faiblesses de leur âge par un air d'innocence et d'ingénuité. Autant Plaute excellait par la vérité des mœurs, autant il exprime en perfection celle des sentiments; car il rend avec un naturel incomparable toutes les nuances de la passion. Honnêtes sans fadeur, ses peintures ont un doux éclat, une naïveté discrète, une grâce candide. L'attrait de son pinceau prête même un charme décevant à des égarements coupables.

Plus que tout autre, il donna droit de cité à l'hellénisme : c'est là son originalité propre. Bien qu'il « sentît son gentilhomme[1] », ce client de l'aristocratie eut un tour d'esprit hardiment philosophique, et plaida plus d'une fois avec éloquence la cause de la raison, de la justice, de l'égalité. Il eut de la pitié pour les faibles; et nous lui devons la plus belle pensée de l'antiquité, celle-ci : « Je suis homme, et rien de ce qui touche l'humanité ne m'est étranger. »

Ses personnages. Il urbanise les esclaves et les parasites. — Le roman sentimental au théâtre. L'Optimiste. Influence. — Sans examiner tous ses personnages, disons pourtant qu'il a relevé de leur abaissement les types les plus vulgaires. Ses esclaves ne sont plus une race malfaisante, gourmande, ivrogne et débauchée, qui se venge de ses oppresseurs par la fourberie. Traités avec moins de brutalité, ils mettent leur zèle au service de maîtres accommodants, et, s'ils n'ont pas perdu l'habitude de la ruse, ils se font pardonner des manèges équivoques par un dévouement susceptible d'honnêteté. Chez lui, le parasite s'urbanise : au lieu d'être un mendiant famélique et un souffre-douleur toujours bafoué ou battu, il se métamorphose en épicurien gros, gras, fleuri, adroit à s'insinuer et à se rendre nécessaire.

Quant à ses héroïnes, elles sont plus à plaindre qu'à blâmer; car leurs chutes ont été des malheurs qu'il faut imputer à la fortune. Par la générosité du cœur et la distinction des manières, elles s'élèvent au-dessus de leur condition, jusqu'au jour où quelque découverte généalogique leur rend une famille, répare les torts de la destinée, et remédie aux plus fâcheux accidents. Capables de respect, de reconnaissance et de repentir, les jeunes gens ont ici

1. L'expression est de Montaigne.

de la pudeur et de l'esprit. La plupart de leurs faux pas sont excusés par des intentions chevaleresques. Loin d'être les complices de leurs fils, et de perdre ainsi toute autorité morale, comme il arrive chez Plaute, les pères de Térence savent se faire aimer et respecter. La question d'argent cesse d'être leur principal argument; et c'est par l'affection ou la bonté qu'ils ramènent les égarés dans le droit chemin. Les matrones se mettent à l'unisson; car, aussi douces que leurs filles sont modestes, elles n'ont plus le verbe haut et l'humeur acariâtre. On se croirait même parfois en plein règne d'Évandre ou de Numa Pompilius. C'est presque l'Arcadie transportée dans l'*atrium*. On dirait des idylles bourgeoises.

C'est que Térence a l'imagination optimiste, et répugne au spectacle des misères morales ; il a peur de faire grimacer ses masques, et se plaît aux miniatures plus qu'aux caricatures. Dans ses fictions toujours soucieuses des convenances ou de la vraisemblance, point de tons criards, de grosses couleurs, de digressions burlesques. Quand il fond ensemble deux pièces grecques [1], il adapte si bien l'épisode au sujet principal qu'on ne voit pas la soudure.

Badinage attique. Psychologie délicate. Le Demi-Ménandre. Le devancier de Virgile.— Ces qualités sont de celles qui s'apprécient à la lecture : chez les anciens surtout, la perspective de la scène exigeait plus de mouvement et de relief. Mais, si le poète manque d'entrain comique, on ne lui refusera pourtant pas un agréable badinage : ce serait oublier les bons tours joués par Syrus au grondeur Chrémès [2], le persiflage du matois compère qui, dans les *Adelphes*, dépiste le courroux d'un vieillard, la joviale effronterie du parasite Phormion dans l'*Hécyre*, enfin les tribulations de Dave dans l'*Andrienne*.

César jugea bien Térence, lorsqu'il dit : « Toi aussi, tu obtiendras une place parmi les grands poètes, *ô Demi-Ménandre*, et à juste titre, ami comme tu l'es du pur langage. Plût aux Dieux qu'à tes écrits si doux la force comique ne fît pas défaut ! Par là, ils se soutiendraient encore mieux auprès des Grecs ; et, dans cette partie de l'art, tu mériterais plus d'estime. » Tant qu'il y aura des nations polies, on admirera l'atticisme de son style simple, délicat et incomparable par une grâce familière qu'attendrit, sans l'attrister, une ombre légère de mélancolie. Ne nous servons point de Plaute contre lui, pas plus que de lui contre Plaute. Goûtons également ces deux rivaux que sépare un intervalle de dix-huit ans.

1. C'est ce qu'on appelait *gâter* les sujets grecs (*contaminatio*).
2. Dans l'*Héautontimorouménos*.

Si l'un est l'ancêtre de Molière, l'autre est le Virgile de la comédie latine, et devance le siècle d'Auguste.

SILENCE AU PARTERRE

Jugez-nous librement, surtout faites silence ;
La pièce en a besoin : son genre est calme et doux.
Qu'il ne me faille pas toujours suer pour vous[1],
Esclave sur les dents, ou vieillard qu'on irrite,
Parasite glouton, délateur hypocrite,
Ou bien encor marchand d'esclaves, âpre au gain[2],
Allant, venant, hurlant pour un profit mesquin.
En faveur de mon âge accueillez ma prière ;
Ménagez, vous du moins, la fin de ma carrière[3],
Car nos jeunes auteurs n'en ont guère pitié :
Le plus rude travail m'est toujours confié.
Si la pièce est d'un genre à donner moins de peine,
A mes rivaux bien vite on en porte l'aubaine.
Le style de la nôtre est pur. Eprouvez-moi,
Essayez mes talents dans l'un et l'autre emploi.
Si, dès mes jeunes ans, mon désir de vous plaire
L'a toujours emporté sur l'attrait du salaire,
Encouragez par moi nos jeunes débutants
A chercher avant tout vos aplaudissements.

(*Prologue* de l'*Héautontimorouménos*[4]. Trad. Marquis de Belloy.)

1. L'acteur se donne beaucoup plus de mal, pour être entendu, quand la salle est inattentive et bruyante.

2. L'acteur qui adresse ce prologue au public énumère ici ses rôles ordinaires.

3. Le vieillard qui parle était le directeur de la troupe, L. Ambivius Turpio

4. Dans l'*Héautontimorouménos* (le *Bourreau de lui-même*), Térence représente la *faiblesse paternelle*. Le vieux *Ménédème* se reproche comme un crime sa rigueur d'autrefois envers son fils *Clinias*, qui s'est fait soldat en Asie, pour échapper aux mercuriales de son père. Depuis lors, celui-ci a vendu sa maison d'Athènes, et s'ensevelit à la campagne, où, le hoyau en main, il se condamne au rude labeur d'un esclave. Son fils finit par revenir ; et, grâce à l'intervention amicale de Clitiphon, obtient sans peine que son père consente à l'union qu'il désirait.

UN CŒUR DE PÈRE

CHRÉMÈS, MÉNÉDÈME[1]

(Ce dernier est chargé d'instruments de jardinage.)

CHRÉMÈS.

Voisin, à dire vrai, je ne vous connais guère :
Vous avez acheté depuis peu cette terre,
A côté de la mienne, et notre liaison
S'est passée aisément de meilleure raison.
Pourtant votre mérite, ou ce seul voisinage,
(Et, de fait, pour s'aimer, en faut-il davantage ?)
M'enhardissent au point de vous dire ceci :
C'est que vous avez tort de vous tuer ainsi[2],
Et, dussiez-vous trouver la leçon importune,
Qu'à votre âge, et surtout avec fortune,
Vous pourriez en user autrement, mon voisin.
Qu'espérez-vous, bons dieux ! quel est votre dessein ?
Vous avez, je suppose, au moins la soixantaine ;
Ici, vous possédez un fertile domaine,
Le meilleur du pays, des esclaves nombreux ;
Et vous ne cessez pas de travailler pour eux !
Que je sorte avant l'aube, ou revienne à nuit close,
Je vous trouve bêchant, ou portant quelque chose.
Vous ne vous accordez ni pitié ni loisir,
Et ce n'est certes pas pour votre bon plaisir.
« Ces gens-là, direz-vous, ne font rien à ma guise. »
Je le crois ; mais, voisin, excusez ma franchise ;
Mettez, à les guider, l'ardeur que vous montrez
A faire leur besogne, et vous y gagnerez.

MÉNÉDÈME.

Avez-vous donc, Chrémès, tant de loisir, en somme,
Qu'un autre vous occupe à tel point[3] ?

1. *Chrémès* est un voisin qui compatit aux tristesses de Ménédème, père de Clinias.
2. Il s'exténue de fatigue, pour se punir des sévérités qui l'ont privé de son fils.
3. Il lui dit poliment : *Mêlez-vous de vos affaires.* Cette curiosité lui semble indiscrète.

CHRÉMÈS.

Je suis homme :
Il suffit, rien d'humain ne m'est donc étranger[1];
Mais, tout ce que j'en dis est pour nous corriger
L'un ou l'autre.

MÉNÉDÈME.

Gardez votre façon de vivre ;
Je suis fait à la mienne, et je prétends la suivre.

CHRÉMÈS.

Qui peut avoir le goût de se crucifier?

MÉNÉDÈME.

Moi.

CHRÉMÈS.

Si c'est quelque tort qu'il vous faille expier[2],
Je n'ajouterai rien; mais, qu'avez-vous pu faire
Qui vous ait mérité ce tourment volontaire?

MÉNÉDÈME.

Hélas!

CHRÉMÈS.

Eh bien, voilà que vous pleurez, voisin...
Calmez-vous. Quel qu'il soit, dites-moi ce chagrin,
Soyez franc; il n'est pas, j'espère, sans ressource.
Comptez sur ma pitié, mes conseils et ma bourse.

MÉNÉDÈME.

Vous le voulez?

CHRÉMÈS.

Oui, certe, et vous savez pourquoi[3].

MÉNÉDÈME.

Eh bien, je vais parler.

1. Voilà le plus beau vers de l'antiquité latine.
2. Il a mis le doigt sur la blessure.
3. Il laisse entendre qu'il agit ainsi par bonté.

CHRÉMÈS.

Avant tout, jetez-moi
Ces énormes outils, ce râteau qui vous lasse.

MÉNÉDÈME.

Non.

CHRÉMÈS.

Comment!

MÉNÉDÈME.

Laissez-moi m'exténuer, de grâce.

CHRÉMÈS.

Eh! non, vous dis-je encore.

(Il lui enlève ses outils.)

MÉNÉDÈME, *avec impatience.*

Ah! c'est mal.

CHRÉMÈS.

Un râteau
De ce poids!

MÉNÉDÈME.

C'est encore un trop mince fardeau.

CHRÉMÈS.

Parlez.

MÉNÉDÈME.

Apprenez donc ce qui me désespère.
Et d'abord, vous saurez, Chrémès, que je suis père.
Mon fils, un tout jeune homme, hélas! Que dis-je là?
Sais-je même s'il vit, grands Dieux!

CHRÉMÈS.

Comment cela?

MÉNÉDÈME.

Vous allez le savoir. Prêtez-moi bien l'oreille,
Dans la ville, ici près, est une pauvre vieille
Étrangère, elle vint de Corinthe; mon fils

Vit sa fille, et l'aima, sans m'en donner avis,
Au point qu'il inclinait à la prendre pour femme.
Moi, sitôt que j'eus vent de toute cette trame,
Au lieu de le traiter, ce qui valait bien mieux,
En malade, en enfant, je devins furieux,
Et, comme plus d'un père en pareille occurrence,
Je dépassai le but par trop de violence.
« Malheureux ! crois-tu donc, lui disais-je souvent,
Continuer toujours ce train-là, moi vivant?...
Si c'est là ton projet, tu ne me connais pas.
Je veux bien t'avouer pour mon fils, Clinias,
Si tu restes fidèle à l'honneur de ta race ;
Sinon, tu me verras y pourvoir à ta place[1].
Tout ce désordre-là vient de trop de loisir :
A ton âge, bien loin de songer au plaisir,
Fuyant la pauvreté, j'allai servir les Perses,
Et j'en revins chargé de gloire et de sesterces. »
Bref, avec ces propos, je fis si bien, hélas !
Que le pauvre garçon, pour sortir d'embarras,
Pensant que ma prudence et mon amour de père
M'inspiraient mieux qu'à lui ce qu'il avait à faire,
Un beau jour, est parti pour servir le grand roi[2].

CHRÉMÈS.

Quoi ! parti, dites-vous ?

MÉNÉDÈME.

Oui, parti, grâce à moi !
Voilà trois mois déjà, sans m'avoir rien fait dire.

CHRÉMÈS.

Les torts sont partagés[3] ; mais ce trait peut suffire
A monter un garçon fier, et d'assez de cœur.

1. Il veut dire qu'il protégera l'honneur de son nom, en prenant contre son fils une mesure de rigueur.
2. On appelait ainsi le roi des Perses. Clinias est un Athénien.
3. Chrémès a du tact : il veut être un conciliateur.

MÉNÉDÈME.

Lorsque l'on m'eut appris l'effet de ma rigueur,
Je retournai chez moi, triste, comme on peut croire.
N'ayant plus ni désir, ni force, ni mémoire,
Je m'assieds : l'on accourt. Des serviteurs nombreux
M'entourent, délaçant mes brodequins poudreux.
On prépare les lits, pour souper l'on se presse,
Chacun fait de son mieux, comprenant ma tristesse;
Et moi, je me disais, les voyant se hâter :
« Tant de gens, pour un homme, à ce point s'agiter !
Rien que pour mes habits, tant de femmes en peine!
Pour moi seul tant d'objets dont la maison est pleine!
Et mon unique enfant, l'héritier de ces biens
Plus conformes aux goûts de son âge qu'aux miens,
A quitté la maison, fuyant mon injustice.
Ah! je mériterais le plus cruel supplice
Si je les conservais, quand il n'en jouit pas.
Tout le temps qu'en exil vivra mon Clinias,
Je veux tirer de moi quelque bonne vengeance,
Amasser, travailler sans la moindre dépense,
Épargner pour lui seul. » Aussitôt fait que dit :
Je jette tout dehors, jusqu'à mon dernier lit;
Je rassemble en un tas meubles, outils, vaisselle;
Servantes et valets, je vends tout pêle-mêle,
Y compris la maison, sauf, toutefois, les gens
Dont le travail pouvait m'indemniser aux champs [1];
Et, des quinze talents [2] que j'en obtins à peine,
Pour bien m'y tourmenter, j'achète ce domaine,
Pensant que, plus j'endure et vis en me privant,
Moins j'aggrave mes torts envers mon pauvre enfant.
Là, comme vous voyez, j'accomplis cette tâche,
Et je n'accepterai ni bon temps ni relâche,
Que mon fils, avec moi pouvant les partager,
Ne soit là, sain et sauf, et loin de tout danger.

1. Ils l'indemnisaient de ses pertes par leur travail.
2. Un talent équivalait à soixante mines, environ 5500 francs.

CHRÉMÈS.

Vous êtes, mon voisin, le père le plus tendre,
Et, quant à votre fils, il faut savoir le prendre.
Vous deviez de son âge avoir quelque pitié,
Mais vous ne l'aviez pas assez étudié;
Lui vous connaissait mal; le reste devait suivre[1].
Dès que l'on en vient là, ma foi! ce n'est plus vivre.
Vous lui cachiez combien il vous tenait au cœur,
Et il restait muet devant tant de rigueur.
Tôt ou tard, un malheur était inévitable.

MÉNÉDÈME.

Oui, vous avez raison; je suis le plus coupable.

CHRÉMÈS.

Je n'en compte pas moins sur son prochain retour;
Vous le verrez ici, voisin, au premier jour,
Sain et sauf.

MÉNÉDÈME.

Plaise aux Dieux!

CHRÉMÈS.

Il leur plaira, je gage.
Nous fêtons aujourd'hui l'un d'entre eux, le plus sage[2],
Bacchus. Nous vous gardons, si cela vous convient.

MÉNÉDÈME.

Impossible.

CHRÉMÈS.

Allons donc! Qu'est-ce qui vous retient?
Voisin, déridez-vous, et laissez-vous séduire;
Votre fils, quoique absent, lui-même le désire[3].

1. Dès lors, tout serait allé de soi : il aurait fait les concessions que lui commandait son cœur de fils.
2. Chrémès dit ceci en souriant.
3. Voilà un argument décisif.

MÉNÉDÈME.

Je l'ai mis dans la peine; à mon tour je m'y mets.
Je ne veux rien sans lui ; n'insistez pas, Chrémès.

CHRÉMÈS.

Vous me refusez?

MÉNÉDÈME.

Oui.

CHRÉMÈS.

Bonjour, homme farouche.

MÉNÉDÈME.

Bonjour, voisin, bonjour.

(*Il sort.*)

(*Le Bourreau de soi-même*, acte Ier, sc. Ire. Trad. Marquis de Belloy.)

UN PÈRE INDULGENT

MICION (*seul*)[1]. — Allons, Eschine[2] n'est pas encore rentré de son souper d'hier, ni aucun des esclaves que j'avais envoyés au-devant de lui. On a bien raison de dire : si vous vous absentez, ou que vous tardiez trop à revenir, mieux vaudrait qu'il vous arrivât tout ce que dit et pense une femme en colère, que ce qu'appréhendent des parents trop faibles. Une femme, pour peu que vous tardiez, s'imagine que vous vous donnez du bon temps, et que

1. Les *Adelphes* pourraient s'intituler l'*École des Pères*, comme la pièce donnée par Baron au Théâtre-Français, le 3 janvier 1705.

Térence y met sous nos yeux deux systèmes d'éducation représentés par deux frères. L'un, Micion, un célibataire qui a adopté son neveu Eschine, est l'indulgence même, et prétend n'agir que par l'affection. L'autre, Déméas, dur, sévère, bourru, croit faire merveille par une autorité rigoureuse pour les moindres écarts. Il arrive que son fils Ctésiphon donne tort à ce système, tout comme Eschine à celui de Micion. La vérité serait donc entre les deux méthodes; mais Térence n'accuse pas assez ses préférences.

Molière, dans l'*École des maris*, substitue deux jeunes filles aux jeunes gens des *Adelphes*. Sa solution nous semble plus claire, et sa fable plus attrayante. Mais la pièce latine n'en est pas moins un chef-d'œuvre.

2. Eschine, fils de Déméas, est un neveu adopté par Micion.

tout le plaisir est pour vous, tandis qu'elle a toute la peine. Moi, parce que mon fils n'est pas revenu, que ne vais-je pas me mettre en tête! Que d'inquiétudes et de tourments! N'a-t-il pas eu froid? Aurait-il fait une chute? Se serait-il brisé quelque membre? Ah! quelle folie! Livrer son cœur à une affection, se créer des liens auxquels on attache plus de prix qu'à sa propre existence! Cependant, ce n'est pas mon fils, mais celui de mon frère, d'un frère qui m'est entièrement opposé de goûts et d'humeur, et cela dès notre enfance. Moi, j'ai préféré la vie douce et paisible qu'on mène à la ville, et je ne me suis jamais marié. Lui, tout au contraire, il a toujours vécu à la campagne, s'imposant des privations, ne se ménageant pas; il s'est marié; il a eu deux enfants. J'ai adopté l'aîné; je l'ai pris chez moi tout petit; je l'ai choyé, je l'ai gâté comme mon fils. Il fait toute ma joie; je n'aime que lui au monde, et je n'épargne rien pour qu'il me rende la pareille. Je donne, je ferme les yeux; je ne crois pas nécessaire d'user à tout propos de mon autorité. Bref, je lui passe toutes ses fredaines[1], je l'ai accoutumé à ne me rien cacher. Quand on ose mentir à son père, qu'on a pris l'habitude de le tromper, on ne se fait aucun scrupule de tromper les autres. Je crois qu'il vaut mieux retenir les enfants par l'honneur et les sentiments que par la crainte.

Mon frère et moi, nous ne sommes pas là-dessus du même avis; ce système lui déplaît. Il vient souvent me corner aux oreilles : « Que faites-vous, Micion? Vous nous perdez cet enfant. Vous fournissez à de si folles dépenses! Vous le gâtez pour sa toilette; vous êtes trop déraisonnable. » C'est lui qui est trop dur, qui passe toutes les bornes de la justice et de la raison. Et il a bien tort, à mon avis, de croire que l'autorité de la force est plus respectée et plus solide que celle de l'amitié. Pour moi, voici comment je raisonne, voici ma méthode : Quand on ne fait son devoir que par crainte du châtiment, on se conduit bien tant qu'on a peur d'être découvert. Compte-t-on sur l'impunité, on retourne

1. Il y a là excès de complaisance.

aussitôt à son naturel. Mais celui que vous vous attachez par des bienfaits remplit ses devoirs de bon cœur ; il s'étudie à vous plaire ; devant vous, ou seul, il sera toujours le même. Un père doit donc accoutumer son fils à bien faire de son propre mouvement plutôt que par un sentiment de crainte ; c'est là ce qui fait la différence entre le père et le maître. Celui qui ne sait pas en user ainsi doit reconnaître qu'il est incapable d'élever des enfants.

(*Les Adelphes*, acte I[er], sc. I[re]. Trad. Magin.)

UNE CONVERSION

DÉMÉAS[1].

L'homme a beau calculer, équilibrer ses jours,
Le temps, les accidents le confondent toujours ;
Et toujours il survient quelque épreuve nouvelle
Qui porte sa leçon et son blâme avec elle,
Qui prouve qu'on ne sait ce qu'on croyait savoir,
Et qu'on doit éviter ce qu'on crut son devoir.
C'est toute mon histoire. — Au bout de ma carrière,
Je vais changer : pourquoi? Parce que la bonté,
Je le vois à présent, fait la félicité.
C'est un fait avéré, palpable, ce me semble.
Voyez mon frère et moi, comparez-nous ensemble :
Lui, repos et plaisir, bonne chère et bon vin,
Accueil toujours aimable, et front toujours serein!
Il sourit à chacun, il ne blesse personne ;
Égoïste, il s'est fait la vie heureuse et bonne.
Alors, on le bénit, on l'aime à qui mieux mieux.
Et moi, franc campagnard, bourru, peu gracieux,
Rangé, rébarbatif, et ne déboursant guère,
J'ai voulu prendre femme.... Hélas! quelle misère!
Puis vinrent les enfants : autres soucis! J'ai fait,
Pour grossir leur avoir, tout ce qui se pouvait ;

1. Déméas, voyant que son fils Ctésiphon a trompé ses espérances, veut au moins gagner son cœur ; renonçant donc à son inflexible sévérité, il se résout à imiter son frère Micion, qu'il jalouse, parce qu'il est aimé d'Eschine.

J'ai broyé mes beaux jours et ma vie à la peine.
Le pied dans le tombeau, qu'en obtiens-je? La haine.
Lui, sans le moindre mal, il goûte en liberté
Tous les bonheurs d'un père, et ne l'a pas été.
On l'adore, — on m'exècre. — On lui dit tout, on l'aime,
Ils sont fourrés chez lui plutôt que chez moi-même.
— Moi? c'est à qui me fuit. — Ils demandent aux Dieux
Qu'il vive; — et mon trépas sans doute est dans leurs vœux;
Tant il a su, sans frais, gagner et me soustraire
Ces enfants à grand'peine élevés par leur père!
Il a toute la joie, — et moi tout le chagrin.
Eh bien! essayons-en, et changeons de refrain.
Le défi m'est porté. Soit! Luttons de mérite :
J'aurai le ton bénin, bénigne la conduite;
Je me ferai compter et caresser aussi.
S'il ne faut que donner et flatter, me voici!
J'entends, et je prétends être en première ligne.
Mes biens y passeront? Tant pis. Je m'y résigne[1].

(Acte V, sc. II. Trad. Fallex.)

L'ART DE FAIRE TROTTER LES GENS

DÉMÉAS, SYRUS[2]

DÉMÉAS.

Mais, dis un peu : mon frère
Est-il chez lui?

SYRUS.

Non pas.

DÉMÉAS.

Où le trouver?

1. Cette volte-face est bien dangereuse. Il va tomber dans un autre excès. Mieux eût valu s'en tenir à ce juste tempérament qui fuit les extrêmes, et est du bon sens pratique.

2. Syrus, esclave d'Eschine, sert les caprices de son maître. Ici, il a tout intérêt à dépister les recherches de Déméas. Aussi va-t-il le dérouter. Ce rôle égaye la pièce, et en déride le sérieux.

SYRUS.

Bien! bien!
Cherchez. Je le sais, moi; mais je n'en dirai rien.

DÉMÉAS.

Comment?

SYRUS.

Non, c'est ainsi.

DÉMÉAS.

Tu veux que je t'assomme?

SYRUS.

Je connais bien l'endroit; mais, quant au nom de l'homme...

DÉMÉAS.

N'importe.

SYRUS.

En descendant au marché, par ici,
Vous savez, ce portique....

DÉMÉAS.

Oui, certes!

SYRUS.

Passez-y,
Montez droit à la place. Au bout est cette rue,
En pente raide, et peu rassurante à la vue....
Jetez-vous-y. Plus loin, de ce côté, l'on voit
Un petit temple, et, là, certain passage étroit.

DÉMÉAS.

Où donc?

SYRUS.

Tout à côté d'un grand figuier sauvage,
Vous savez?...

DÉMÉAS.

Bien.

SYRUS.

Prenez ce passage.

DÉMÉAS.

Un passage!
Mais c'est un cul-de-sac.

SYRUS.

Ah! oui, c'est vrai, ma foi.
Mais je m'y perds. D'ailleurs, ai-je la tête à moi?
Bien, je me suis trompé. Revenons au portique :
Ce chemin est plus court, et, là, tout vous l'indique.
Vous connaissez aussi les grands murs du palais
Du riche Cratinus.

DÉMÉAS.

Sans doute.

SYRUS.

Suivez-les.
Puis, à gauche, la place où l'on voit ce platane....
Quand vous arriverez au temple de Diane,
Tournez du côté droit; bientôt, vous pourrez voir
La porte de la ville avec son abreuvoir,
Et, tout près, un moulin d'assez peu d'apparence.
En face est l'atelier d'un menuisier, je pense :
C'est là qu'est votre frère.

DÉMÉAS.

Et qu'y fait-il, bons dieux!
Si longtemps?

SYRUS.

Il y fait fabriquer, sous ses yeux,
Des lits à pieds de chêne, autant que je puis croire,
Pour manger au soleil.

DÉMÉAS.

Et pour vous autres boire.

SYRUS.

Précisément.

DÉMÉAS.

Allons bien vite près de lui.

(*Il sort.*)

SYRUS, *seul.*

Oui, va ; je te ferai galoper aujourd'hui,
Pauvre sot !
(*Les Adelphes*, acte IV, sc. II. Trad. Marquis de Belloy.)

APPEL DU POÈTE AU PUBLIC

Sous l'habit de Prologue[1], humble médiateur,
Je viens solliciter de vous une faveur :
Souffrez que mon déclin, fort de votre suffrage,
Use encore du crédit qu'obtenait mon jeune âge,
Quand, soutenant une œuvre envers et contre tous,
J'osais la remonter en dépit des jaloux,
Et sauvais de l'oubli le drame et le poète.
Plusieurs vivent par moi, Cœcilius en tête[2],
Pour qui j'ai combattu sur ce terrain mouvant[3],
Victorieux parfois, mais vaincu plus souvent.
Je sais que le hasard est le dieu de la scène[4] :
J'y risquais donc gaîment et mon temps et ma peine.
J'encourageais ainsi l'auteur dans ses travaux,
Rejouant les anciens pour avoir les nouveaux.
De guerre lasse, enfin, on daigna les entendre,
Et le succès alors ne se fit pas attendre.
Cœcilius, ainsi, put enfin remonter
Au rang d'où ses rivaux ont failli l'écarter ;

1. C'était le nom que prenait l'orateur de la troupe comique.
2. Il s'agit de Cœcilius Statius, qui fut contemporain et rival de Plaute. Varron vante la *sage économie* de ses pièces, et Horace loue sa *gravité*.
3. La scène est un terrain glissant, où les chutes sont à craindre.
4. Allusion aux échecs de Térence.

Et, rendu par mes soins aux charmes de l'étude,
Du travail de la scène il reprit l'habitude.
Que si, moins connaisseur, j'eusse, mal à propos,
A l'auteur rebuté conseillé le repos,
Il n'eût pas de son œuvre enrichi notre langue[1].
J'arrive maintenant au but de ma harangue.
Je vous annonce encor l'*Hécyre*, où, par deux fois,
Un fâcheux contretemps étouffa notre voix.
Secondez notre zèle, et qu'un peu de silence
De réparer le mal nous laisse au moins la chance[2].
Des athlètes d'abord, et puis des bateleurs,
Le mouvement, le bruit, les femmes, leurs clameurs,
Longtemps avant la fin arrêtèrent l'ouvrage;
Bientôt l'ayant repris, suivant mon vieil usage,
Le premier acte plaît, lorsqu'on vient annoncer
Que les gladiateurs vont bientôt commencer.
Le peuple court; on crie, on lutte, on se démène,
Chacun veut une place, et, moi, je perds la mienne.
Aujourd'hui, tout est calme; un silence flatteur,
Présage favorable, encourage l'acteur,
Et le temps nécessaire est promis au poète.
C'est à vous d'honorer dignement cette fête;
Secondez nos efforts; ne souffrez pas, Romains,
Que notre art se concentre en quelques rares mains.
En usant de vos droits, sanctionnez les nôtres.
Si l'on m'a vu souvent, moins avide que d'autres,
Sacrifier mon gain à votre amusement,
Permettez qu'aujourd'hui je vous prie instamment
De protéger l'auteur, qui, jeune et sans défense,
A compté sur mon zèle et sur votre indulgence;
Faites cela pour moi. Qu'aidé de votre appui,
La cabale n'ait pas à se rire de lui.
Écoutez en silence; et, reprenant courage,
Les poètes charmés vont se mettre à l'ouvrage;

1. On sait que Cœcilius fit bon accueil à la première pièce de Térence encore inconnu. Il témoigne ici sa gratitude.
2. L'*Hécyre* avait été par deux fois désertée pour des parades foraines.

Et je joûrai bientôt, grâce à nos beaux esprits,
D'autres pièces encor dont je paîrai le prix.

(*L'Hécyre*, ou *la Belle-Mère*[1]. Trad. Marquis de Belloy. Prologue.)

LES PARASITES DE L'ANCIENNE ET DE LA NOUVELLE ÉCOLE

GNATHON, PARMÉNON[2]

GNAT. — Quelle différence, grands dieux, d'un homme à un autre homme! d'un sot, par exemple, à un homme d'esprit[3]! Voici à propos de quoi je fais cette réflexion. Aujourd'hui, je rencontre en arrivant un individu de mon pays, un homme de ma condition, un bon vivant, qui a fricassé comme moi tout son patrimoine. Je le trouve malpropre, dégoûtant, efflanqué, dépenaillé, vieux à faire peur : « Hé! lui dis-je, que signifie cet équipage? — Que j'ai perdu tout ce que j'avais. Voilà où j'en suis réduit. Amis et connaissances, tout le monde m'a tourné le dos. » Alors, le regardant du haut de ma grandeur : « Comment, repris-je, lâche que tu es! t'es-tu donc arrangé de manière à ne pas trouver en toi-même la moindre ressource? As-tu perdu ton esprit avec ton bien? Je suis de même condition que toi : regarde, quel air élégant, quel teint fleuri, quelle mise, quel embonpoint! Je suis riche, et je n'ai pas le sou; je n'ai rien, et rien ne me manque. — Mais j'ai un malheur, moi : c'est que je ne sais ni faire le bouffon, ni supporter les coups[4]. — Et tu t'imagines que les choses se font de cette manière? Tu en es à cent lieues. C'était bon jadis pour les parasites du vieux temps, de l'autre siècle : nous avons une nouvelle manière de piper les oiseaux, et c'est moi qui en suis l'inventeur. Il est certaines gens qui veulent être les premiers en tout, et qui ne le sont pas; je m'attache à eux; je ne fais point

1. Dans l'*Hécyre*, le caractère de la belle-mère, Sostrate, est très beau. Térence la réhabilite; car il la montre résignée devant les reproches de son mari, bienveillante pour sa bru, et toute dévouée à son fils.
2. *Gnathon* (en grec mâchoire) est un parasite, *Parménon* un esclave.
3. L'homme d'esprit, c'est lui.
4. C'est le parasite de l'ancienne école.

métier de les égayer par mes bons mots, mais je ris des leurs, en m'extasiant sur leur génie. Quoi qu'ils disent, j'applaudis; l'instant d'après, s'ils disent le contraire, j'applaudis encore. On dit non? je dis non; oui? je dis oui. Enfin, je me suis fait une loi d'applaudir à tout. C'est le métier qui rapporte le plus aujourd'hui. »

PAR. (*à part*). — L'habile homme, par ma foi! qu'on lui donne un sot, il en aura bientôt fait un insensé.

GNAT. — Tout en causant de la sorte, nous arrivons au marché. Aussitôt, je vois accourir vers moi avec empressement tous les fournisseurs, marchands de marée, bouchers, traiteurs, rôtisseurs, pêcheurs, chasseurs, gens à qui j'ai fait gagner de l'argent quand j'en avais, et à qui j'en fais gagner tous les jours encore, depuis que je n'en ai plus. Ils me saluent, m'invitent à dîner, me font compliment sur mon retour. Quand ce misérable meurt-de-faim me voit en si grand honneur, et si peu embarrassé de trouver ma vie, le voilà qui se met à me conjurer de le laisser se former à mon école. J'en ai fait mon disciple; je veux qu'à l'exemple des sectes de philosophes, qui prennent le nom de leurs chefs, les parasites prennent un jour, s'il est possible, celui de Gnathoniciens.

PAR. (*à part*). — Voyez un peu où conduisent l'oisiveté et les franches lippées!

(*Eunuchus*, acte II, sc. III. Trad. Magin.)

LUCRÈCE

(98-55 avant Jésus-Christ[1])

L'homme. — La religion d'Épicure. Le milieu sinistre. Un misanthrope. Mélancolie sombre de la passion. — Titus Lucretius Carus fut, avec César, le seul grand écrivain que Rome ait vu naître en ses murs. Peut-être dut-il à l'éducation reçue dans la grande ville cette liberté d'esprit que l'on respire avec l'air animé des capitales[2]. A-t-il visité la Grèce et Athènes ? On l'a dit ; et il est assez vraisemblable que cet ardent disciple d'Épicure se soit enflammé au foyer même de la doctrine dont le principal propagateur était alors Zénon, héritier d'une école appropriée à la décadence des nations dégénérées.

Bien que chevalier romain, issu de l'illustre famille Lucretia, il n'entra pas dans la voie des honneurs, et, fidèle aux principes du maître qui conseillait l'abstention politique, il résolut de se tenir à l'écart des partis, pour être plus libre de maudire leurs folies. Faut-il admettre avec la chronique d'Eusèbe, et son traducteur saint Jérôme, qu'empoisonné par une main jalouse, et pris d'un accès de démence, il se donna volontairement la mort, à l'âge de quarante-quatre ans ? Cette sinistre légende ne nous paraît pas avoir plus d'autorité qu'une autre tradition d'après laquelle Virgile aurait revêtu la robe virile le jour même où disparut Lucrèce.

Résignons-nous donc à ignorer la biographie d'un philosophe

1. D'autres le font naître l'an de Rome 659 (95 av. J.-C.), c'est-à-dire onze ans après Cicéron, et cinq ans après César. Il serait mort à quarante-quatre ans (703 de Rome), ou, selon Lachmann, en 699.

2. Voltaire naquit aussi à Paris.

qui, suivant une maxime familière au chef de la secte, se plut à *cacher sa vie*. Pour expliquer les amertumes d'un misanthrope, disons seulement qu'entre l'avènement de Sylla et le meurtre de Clodius, il vit de près toutes les horreurs d'une époque abominable, les intrigues des factions, les violences de l'anarchie, des émeutes, des proscriptions, des égorgements, des peuples réduits en servitude, des cités vendues à l'encan, des débauches inouïes, des convoitises enragées, des rapines éhontées, la religion outragée ou restaurée par des impies, mille attentats contre les hommes et les dieux, toutes les angoisses de la guerre étrangère ou civile, enfin la ruine de la République, et la dictature de César. Comment n'aurait-il pas été remué par ces sanglants spectacles? Quand les temples étaient tous les jours impunément profanés, lorsque nulle idée morale ne subsistait plus dans une cité où tout idéal de justice semblait à jamais éclipsé, pouvait-il croire qu'une Providence gouvernait le monde? On comprend dès lors les révoltes d'un témoin dont le pessimisme ne fut que la protestation indignée du désespoir.

Peut-être aussi cette âme intempérante a-t-elle été victime de ses propres passions. Nous affirmerons du moins qu'elle ressentit le contrecoup d'une maladie ordinaire aux siècles de découragement et de scepticisme. Doué de facultés généreuses que le malheur des temps condamnait à l'inaction, il subit plus que tout autre la contagion de cette mélancolie sombre qui est la douloureuse blessure des cœurs vaillants, nés parmi les commotions de ces crises sociales où la raison et la conscience ont perdu leur équilibre.

Cette impression de tragique tristesse se dégage du poème où il célèbre la *Nature* et déroule les fastes du monde. Bien qu'il s'adresse à l'humanité tout entière, il est plus particulièrement consacré à la conversion d'un ami, le patricien Memmius Gemellus, orateur célèbre par sa mordante parole, poète de fantaisie, personnage remuant, homme d'intrigue et de plaisir, qui, après avoir été préteur de Bithynie et tribun du peuple, fut exilé pour ses brigues, malgré l'éloquence de Cicéron, et mourut à Patras, quelques années après Lucrèce[1].

Le docteur. Déclaration de guerre à la religion officielle. Le roman scientifique. L'athéisme pathétique. — Divisé en six chants où la dialectique la plus subtile s'associe

1. La ville d'Athènes, où il se réfugia d'abord, lui avait cédé par décret de l'Aréopage les jardins d'Épicure.

aux peintures les plus grandioses, le *De Natura rerum*[1] est, sous sa forme didactique, une sorte d'épopée dont les héros sont les éléments des choses, à savoir les atomes qui, dispersés à l'infini dans l'espace immense, produisent par leurs combinaisons fortuites l'inépuisable variété de tous les êtres vivants. C'est dire que le vulgarisateur d'Epicure prêche les dogmes ingrats de l'athéisme, qu'il chasse de l'univers l'âme et Dieu, qu'il croit seulement aux jeux aveugles du hasard, et que les illusions de sa prétendue science sont depuis longtemps condamnées par les croyances instinctives des nations barbares ou civilisées. Mais cette machine de guerre eut son à-propos contre une religion grossière qui, ne parlant pas à la conscience, fut trop souvent un instrument de domination politique aux mains d'une aristocratie intéressée à tenir le peuple dans la docilité de l'ignorance.

Il serait aujourd'hui superflu de traiter comme un péril des erreurs devenues inoffensives par l'évidence des vérités qui les démentent. Rien de plus froid, de plus morne, de plus aride que ce matérialisme composé de vaines hypothèses, de principes chimériques et de conclusions téméraires. La physique de Lucrèce est un roman qui n'a pas toujours le mérite de nous amuser. Sa théologie enfantine nous fait regretter des fables qui du moins étaient parfois charmantes. Sa morale équivoque met trop à l'aise ceux « auxquels il importe que le mot de *vertu* ne soit pas clairement défini ». Le système est donc mort; mais, s'il ne contient qu'une science fausse ou surannée, les sentiments du poète sont sincères, et il y a du pathétique dans les égarements d'un génie plein de candeur, qui, ouvrant les yeux à ce qui lui paraissait la lumière, fut ravi par l'enthousiasme de la foi.

L'apôtre d'Épicure. Excuse de ses erreurs dogmatiques. Le philanthrope. Lucrèce et Pascal. Ses contradictions. Sa morale. — Voilà une des sources de son éloquence. La parole d'Epicure, révélateur qu'il divinise, est pour lui non seulement vraie, mais salutaire; aussi l'enseigne-t-il pour accomplir un devoir d'apostolat envers des misères qu'il déplore, et qu'il essaye de consoler avec une sollicitude fraternelle. Consolation bien désolante! car il n'offre aux affligés que le refuge du néant. Mais, s'il est regrettable qu'en renversant l'idole il détruise le Dieu, on excuse ses colères contre des divinités fantasques, iniques ou malfaisantes. N'oublions pas en effet que la mythologie ne fut point alors comme pour nous un décor d'opéra et une simple

1. Ce titre signifie : *Sur la nature des choses.*

féerie. Étant très formaliste, la dévotion du Romain tremblait sans cesse devant les puissances vindicatives, envieuses et cruelles qui peuplaient la terre, la mer, l'air, le ciel, le jour et la nuit, le bruit et le silence. Or, en simplifiant la Nature, Lucrèce voulut affranchir l'humanité de ces terreurs. Ou plutôt, on dirait parfois qu'il combat pour sa propre sécurité, tant il y a d'accent personnel dans les ressentiments d'une lutte où il engage tout son cœur. De là vient que cet incrédule a le ton d'un néophyte. Quels cris de triomphe quand il se sent enfin délivré du joug, et croit n'avoir plus rien à craindre de ces ennemis invisibles qu'il a vaincus ! Ses transports de joie rappellent alors ceux de Pascal trouvant le repos dans la pleine possession de la certitude religieuse. Se rencontrant tous deux par des voies opposées, « ils se ressemblent, dit M. Martha, jusque dans leur contraste, et en se tournant le dos ».

Mais le sentiment du divin est tellement naturel à l'homme qu'il se fait jour même à travers les négations de l'athée. C'est ainsi qu'à son insu, ce contempteur du culte officiel éveille en nous des idées contraires au nihilisme qu'il professe. En transportant à la Nature les attributs dont il dépouille la Providence, il proclame, malgré lui, des vérités qu'il se flatte d'abolir. Tout en appelant marâtre la mère de la vie universelle, ne nous montre-t-il pas bien souvent la prévoyance de ses tendresses ? Il lui prête au moins une souveraine intelligence, un pouvoir infini, et une âme qui rayonne dans toutes ses manifestations. Il y a donc ici comme un spiritualisme involontaire et latent.

Nous en dirons autant de sa morale ; car la droiture de ses sentiments corrige des principes fâcheux pour la dignité humaine ; et, par d'heureuses inconséquences, il met un frein aux passions que la logique de ses prémisses avait l'air d'absoudre. Alors, il parle comme un stoïcien qui se réfugie, loin de toute contagion, dans les régions sereines où habite la Sagesse.

Le poète. — L'imagination grandiose. La force et la grâce. La logique passionnée. Le précurseur de Virgile. — A plus forte raison est-il un peintre incomparable. Lorsqu'on passe d'Ennius ou même des vers de Cicéron à ceux de Lucrèce, son contemporain, on assiste vraiment à un lever de soleil qui éteint les pâles clartés de la nuit. C'est du moins l'aurore d'un grand siècle qui s'annonce. Il y a bien encore des brumes dans l'air : car le temps est orageux, et cette muse nouvelle a des âpretés qui sentent la barbarie de la veille. Elle appartient à une société turbulente, dont la licence permettait à la

verve toute sa fougue : cette période littéraire qui va clore le régime républicain fut en effet pour l'âge d'Auguste ce que la Fronde sera pour le règne de Louis XIV. Elle se distingue par l'indépendance de ses brusques fiertés. C'est ainsi que Lucrèce rappelle le vigoureux naturel d'un Descartes, d'un Pascal ou d'un Corneille. Ou plutôt, on pourrait le comparer à ces premiers hommes dont il nous a décrit la taille gigantesque et la solide ossature.

Chez lui, la force n'exclut point la grâce; mais il y a surtout de la majesté romaine dans la décision impérieuse du législateur qui promulgue les dogmes de sa religion épicurienne; sous l'accent irrité de ses défis lancés à des dieux oppresseurs grondent aussi les revendications d'un tribun.

Son inspiration est toujours de la dialectique : passionnant le raisonnement et raisonnant sa passion, il transforme en arguments jusqu'à ses plus magnifiques tableaux. Mais, bien que la forme soit un moyen et non un but pour ce logicien qui devient artiste malgré lui, nul poète n'a porté plus légèrement que lui un aussi lourd fardeau. Tandis que la prose avait atteint sa perfection avec Salluste, César et Cicéron, la langue du vers, jusqu'alors rebelle, était encore une entrave plus qu'une ressource. Aussi Lucrèce a-t-il fait miracle en créant un vocabulaire et lui donnant le lustre de la poésie. Dans cette œuvre, il déploie l'héroïque patience d'un mineur qui, gémissant sous l'effort, n'en creuse pas moins le filon où brille l'or, parmi les scories[1].

Il y a, dans l'année, des jours intermédiaires qui, sans être le printemps, ne sont déjà plus l'hiver. A l'approche de la tiède saison, les arbres fruitiers poussent prématurément des feuilles et des fleurs. C'est ainsi que Lucrèce, par sa floraison puissante, mais hâtive, fait pressentir Virgile.

ENTHOUSIASME D'UN DISCIPLE[2]

Toi qui sur la nuit sombre, où nous nous égarions,
De ton flambeau sauveur versas les clairs rayons,
Nous montrant le premier le bonheur, la sagesse,

1. Renvoyons le lecteur au livre excellent de M. Martha sur *Lucrèce*.
2. Pour Lucrèce, Épicure est plus qu'un maître. Il l'adore comme un dieu. Son enthousiasme voit en lui un révélateur qui le premier a dissipé les ombres d'un grossier paganisme.

Je m'attache à tes pas, ô gloire de la Grèce[1]!
Si j'accours, ce n'est pas pour marcher ton égal,
N'étant que ton disciple, et non point ton rival.
Eh quoi! vit-on jamais l'hirondelle en délire,
Au cygne, roi des airs, disputer son empire;
Et les tendres chevreaux chancelant sur leurs pieds
Suivre, même de loin, l'élan des forts coursiers?
O mon maître, ô mon père (oui, tes leçons nouvelles
Ont vraiment pour nous tous des grâces paternelles),
Comme l'abeille ardente à former sa liqueur
Par les bois tout fleuris s'attache à chaque fleur,
A tes préceptes d'or je suspends ma pensée,
Pour en boire à longs traits l'immortelle rosée.
(Liv. III, v. 1. Trad. M. Martha.)

LE SACRIFICE D'IPHIGÉNIE[2]

Vois comme dans Aulis, avec ignominie[3],
On souilla les autels du sang d'Iphigénie[4];
C'étaient pourtant des rois que tous ces meurtriers :
Oui, les chefs de la Grèce et la fleur des guerriers[5]!
Contemple tout d'abord la pieuse famille
Prenant le soin cruel d'orner la jeune fille,
Pour que des deux côtés de ce front virginal
Tous les rubans sacrés flottent en nombre égal[6].
Pour ce cœur ingénu quel coup, quelle lumière
Quand elle vit debout, devant l'autel, son père,

1. Épicure naquit à Gargettos, bourg voisin d'Athènes, en 341. Fils d'un maître d'école, disciple passionné de Démocrite, il enseigna à Lampsaque, puis à Athènes, et mourut en 270.

2. En traçant ce tableau, Lucrèce veut protester contre les superstitions qui ensanglantaient de victimes humaines les autels des dieux. Après la bataille de Cannes, on enterra vivants un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise. Deux ans avant la naissance de Lucrèce, il fallut un sénatus-consulte pour abolir ces affreuses coutumes.

3. Port de Béotie, sur l'Euripe.

4. Iphianasse, ou Iphigénie, fille d'Agamemnon.

5. Ils étaient une élite ; et pourtant ils autorisaient de tels attentats. Il y a là un argument *à fortiori*.

6. La tête des victimes était ornée de bandelettes qui tombaient symétriquement des deux côtés.

Les yeux baissés, l'air morne, et, sous leur saint manteau,
Des prêtres assassins cachant mal leur couteau[1];
Plus loin, en cercle affreux, toute la foule émue
Portant les yeux sur elle et pleurant à sa vue.
Muette de terreur, et les implorant tous,
Cette royale enfant tombe sur les genoux;
Mais rien ne peut sauver celle qui la première
Pourtant au roi des rois donna le nom de père[2];
On l'entraîne, on la porte effarée à l'autel,
Non pour y célébrer dans le rit solennel
La fête de l'amour, pour être accompagnée,
Jusqu'au toit de l'époux, d'un beau chant d'hyménée;
Non : sur ce chaste corps, à l'âge de l'hymen,
C'est un ministre vil qui va porter la main;
Il faut qu'elle périsse, et, pour plus de misère,
Se sente encor mourir par l'ordre de son père.
Et pourquoi? Comprenez leur saint raisonnement[3].
C'est pour sortir du port, au souffle d'un bon vent,
Que l'on va t'égorger, noble et tendre victime!...

(Liv. I, v. 80. Trad. M. Martha[4].)

LES LOIS DES SAISONS[5]

Pourquoi la rose en mai, les moissons en été?
Et le cep par l'automne à s'épandre invité?
Si ce n'est qu'en leur temps les semences conviennent.
Et qu'ainsi tout produit apparaît tour à tour,
Quand la terre vivace élève au seuil du jour

1. Ces détails concourent à l'intention du poète qui insiste sur le caractère religieux du sacrifice.

2. C'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père.
(Racine, *Iphig.*, acte IV, sc. IV.)

3. Cet épisode pathétique n'est point un ornement dans le poème de Lucrèce, mais un argument contre le culte païen.

4. Nous sommes reconnaissants d'avoir été autorisés à emprunter ces précieuses traductions à l'ouvrage de M. Martha sur *Lucrèce*. (Hachette.)

5. Ici, Lucrèce veut démontrer un axiome de sa physique, à savoir que rien ne naît de rien, que rien ne s'anéantit. Chez lui, le peintre est toujours un logicien.

L'être en fleur, sur la foi des saisons qui reviennent.
Si tout de rien naissait, tout surgirait soudain,
Sans nulle saison propre, en un temps incertain,
N'étant plus d'éléments dont un ciel impropice
Pût jamais empêcher l'union créatrice.
S'ils poussaient du néant, les êtres aussitôt
Croîtraient, n'attendant point des germes l'assemblage[1] :
L'enfance à la jeunesse atteindrait sans passage,
L'arbre soudain du sol s'élèverait d'un saut.
Mais quoi! d'un tel désordre a-t-on jamais vu trace[2]?
Tout grandit lentement, ainsi que le prescrit
Un germe sûr; chaque être est conforme à sa race;
Chacun d'un propre fond croît donc et se nourrit.

(Liv. I, v. 168. Trad. M. Sully-Prudhomme.)

LA VIE ET LA MORT

Il pleut et l'eau périt, quand l'éther, divin père,
La précipite au sein maternel de la terre;
Mais vois[3] : le beau blé monte et le rameau verdit,
Et l'arbre cède au poids de ses fruits et grandit;
Vois donc : le genre humain, les bêtes s'en nourrissent,
Et les riches cités d'un jeune sang fleurissent.
Par tous les bois feuillus chantent les nouveaux nids;
Las du faix de leur graisse, en des prés bien fournis,
Se couchent les troupeaux, et, gonflant la mamelle,
Le blanc laitage coule, et la race nouvelle,
Folle, sur les gazons, d'un pied encor peu sûr,
Bondit, le cerveau jeune enivré de lait pur[4].

1. Il y a encore ici une explication scientifique du système qui attribue l'origine de tous les êtres à des combinaisons d'atomes éternellement existants.

2. En prêchant la doctrine du hasard, Lucrèce se réfute lui-même; car il retrouve partout l'idée d'ordre et de loi, c'est-à-dire une intelligence divine qui préside à l'univers.

3. Il corrige, au profit de sa thèse, la concession qu'il vient de faire. En effet, si la pluie disparaît en tant que pluie, elle se transforme en moissons, et celles-ci en substance des animaux. Jupiter était considéré comme un symbole des éléments supérieurs, *air* ou *éther*. Aussi Lucrèce l'appelle-t-il *pater æther*.

Quand donc la chose meurt, tout ne meurt pas en elle ;
Des débris de chaque être un nouvel être sort :
Ainsi, toute naissance est l'œuvre d'une mort[1].
(Liv. I, v. 244. Trad. M, Sully-Prudhomme.)

LE VENT[2]

Ainsi le vent flagelle avec fougue les eaux,
Répand la nue au loin, coule les gros vaisseaux,
Casse, en tourbillonnant à travers les campagnes,
Les grands arbres, et bat les sublimes montagnes
D'un souffle aux pins fatal : tel le vent frémissant
Se déchaîne en furie, et hurle menaçant :
Il est donc fait de corps qui, soustraits à la vue[3],
Balayant et la mer, et la terre, et la nue,
Entraînent tout obstacle à leur vol turbulent.
Ces corps fluides vont propageant leurs ravages,
Tout comme on voit soudain l'eau mobile, en coulant,
Monter, quand vient l'accroître, après d'amples orages,
Un déluge apportant de la cime des monts,
Avec des troncs entiers, des fragments de branchages[4].
L'impétueux torrent force les meilleurs ponts;
Il court sus aux piliers, tourbillon gros de pluie :
La masse, sous l'effort terrible qu'elle essuie,
Croule avec un grand bruit; les lourds quartiers de roc
Sont roulés sous les flots; rien ne résiste au choc!
Or, le souffle du vent doit courir de la sorte :
Quand, pareil au torrent, il fond sur un objet,

1. Ce tableau exprime par tous ses détails l'exubérance de la vie universelle. Dans ce mouvement à la fois destructeur et créateur, se manifeste un équilibre, c'est-à-dire une loi, un ordre, par conséquent un ordonnateur : ce qui ruine la théorie de Lucrèce.

2. Il veut prouver que la nature opère au moyen de particules infiniment petites, et qui échappent aux sens, mais n'en sont pas moins des agents très puissants. Ce paysage est donc un argument du physicien.

3. Il prétend retrouver encore des atomes dans la masse du vent qui se précipite.

4. Son raisonnement est pour l'eau le même que pour l'air. Bien qu'elle ne soit pas un élément dur et solide, elle atteste par de redoutables effets la présence de ses invisibles atomes.

Il l'assaille, des coups répétés qu'il lui porte
Le renverse, l'enlève, et, tournoyant jouet,
Dans les cercles fougueux de la trombe il le roule.
Donc, le vent cache en soi des corps premiers en foule[1],
Puisqu'il imite ainsi les mœurs, le mouvement
Des grands cours d'eau qui sont des corps évidemment[2].
(Liv. I, v. 265. Trad. M. Sully-Prudhomme.)

L'ART D'OBSERVER ET DE PEINDRE[3]

Une tunique au bord des flots brisés pendue,
Boit leur rosée, et sèche au soleil étendue.
Or, ce travail de l'eau pénétrant le tissu,
Puis dissipée au feu, l'œil ne l'a point perçu :
L'onde en minimes parts s'épand et se divise,
Et nulle à nos regards ne laisse aucune prise.
Quand elle a du soleil compté bien des retours,
La bague s'use au doigt qu'elle orna tous les jours;
L'eau que distille un toit creuse, en tombant, la pierre;
Le fer de la charrue est rongé par la terre;
Les pieds ont aplani les pavés du chemin;
Vois l'idole d'airain sur le seuil de la porte[4] :
Il faut qu'en la baisant une foule entre et sorte,
Et ces saluts nombreux en ont usé la main.
La perte se voit bien, car la forme s'altère;
Mais ce qu'à tout instant l'objet perd de matière,
La Nature en ravit la vue à l'œil humain.
Ce qu'aux êtres le temps apporte et la Nature,
Peu à peu, les forçant à croître avec mesure,
Ne peut être saisi des yeux les plus puissants,
Non plus que le déclin de leurs corps vieillissants.

1. Il appelle *corps premiers* les molécules dont le concours engendre tous les corps.
2. M. Sully-Prudhomme fait bien sentir ici l'appareil logique du poète.
3. Lucrèce vient d'expliquer par des atomes les sensations de l'odorat et du toucher. En cela, il était voisin de la vérité. Mais il se méprend, ce me semble, lorsqu'il voit des substances pondérables dans le chaud et le froid.
4. Des statues d'airain étaient placées près de la porte des villes. En partant et rentrant, on leur baisait souvent la main droite.

Nul œil, à chaque instant, ne peut voir la morsure
Que fait aux rocs pendants le sel rongeur des mers.
C'est d'invisibles corps qu'est formé l'univers[1].

(Liv. I, v. 315. Trad. M. Sully-Prudhomme.)

LA POÉSIE ET LA SCIENCE

Courage! entends le reste[2], alors tu verras mieux.
L'ombre est épaisse, oui; mais d'un thyrse de flamme
Un grand espoir d'honneur m'est venu frapper l'âme,
Il m'attire au côté[3] l'amour délicieux
Des Muses! et, tout plein de leur vertu, j'explore
Des déserts que nul autre au mont Piérus encore
N'a foulés! Il me plaît d'aller faire jaillir
Des eaux vierges encore; il me plaît de cueillir
Des fleurs neuves, d'atteindre une illustre couronne
Dont les Muses n'ont ceint les tempes de personne[4]!
Et mon objet est grand! Je viens rompre les fers
Dont tous les préjugés garrottent l'âme humaine[5].
Je chante, illuminant un ténébreux domaine
Où je colore tout de la beauté des vers!
Et ce charme est utile à l'œuvre que je tente :
Le médecin qui fait d'ingénieux efforts
Pour donner aux enfants l'absinthe rebutante,
A d'un miel doux et blond du vase enduit les bords,
Et l'approchant ainsi de leur lèvre amusée
Leur verse à leur insu cette amère liqueur,
Non pour mettre en péril leur candeur abusée,
Mais leur rendre plutôt la vie et la vigueur[6];
Et moi, dont le sujet est si peu fait pour plaire,

1. Cette conclusion est toute la physique d'Épicure et de Lucrèce.

2. Lucrèce s'adresse à tous les hommes, mais particulièrement à C. Memmius Gemellus, qu'il veut convertir à ses dogmes.

3. C'est-à-dire *au cœur*.

4. Tous les poètes latins se font ainsi gloire de tenter des sujets inexplorés. Mais nul n'a plus de droits que Lucrèce à revendiquer ce mérite.

5. C'est le ton d'un apôtre, dont l'incrédulité a les ardeurs de la foi.

6. Son prosélytisme s'attendrit, et a pour les ignorants qu'il veut instruire des accents pleins d'une sollicitude presque maternelle.

Sujet souvent ingrat aux disciples nouveaux
Et toujours abhorré du rebelle vulgaire,
Dans ce parler suave exposant mes travaux,
J'ai voulu les dorer du doux miel de la muse[1];
Puisses-tu jusqu'au bout, séduit par cette ruse,
Avec moi pénétrer, sous le charme des vers,
L'essence, la figure et l'art de l'univers!
(Liv. I, v. 914. Trad. M. Sully-Prudhomme.)

UN OBSERVATOIRE PHILOSOPHIQUE[2]

Devant la mer immense on aime à voir, du port,
L'homme battu des flots lutter contre la mort[3].
Non, le malheur d'autrui n'est pas ce que l'on aime,
Mais la tranquillité que l'on sent en soi-même;
On aime à voir encore, en paisible témoin,
De grandes légions s'entre-choquer au loin[4];
Mais on aime surtout au-dessus des orages
Habiter ce séjour élevé par les sages,
D'où l'on voit à ses pieds les mortels incertains,
De la vie au hasard courant tous les chemins,
Armés de leur génie ou fiers de leur naissance,
Lutter pour la richesse et la toute-puissance,
Et par de longs travaux jour et nuit disputer
Ce faîte des grandeurs où tous veulent monter[5].
O triste aveuglement, ô misères humaines!
Dans quelle sombre nuit, hélas! dans quelles peines,

1. Il est poète malgré lui, par nécessité, pour donner plus de crédit à sa doctrine.

2. Épicure prescrit à ses disciples la modération dans les désirs. L'impassibilité d'une âme sereine est pour lui le bonheur. C'est cet idéal que Lucrèce exprime dans les vers que nous citons ici.

3. « Dans le mauvais temps, dit Bernardin de Saint-Pierre, le sentiment de ma misère humaine se tranquillise, en ce que je vois qu'il pleut, et que je suis à l'abri.... Je jouis alors d'un bonheur négatif. »

4. Voltaire dit trop à la légère : « A la bataille de Fontenoy, les petits garçons et les petites filles montaient sur les arbres d'alentour pour voir tuer du monde. »

5. Ces passions-là sont bien romaines. Il résume ici l'histoire de Marius et de Sylla, de César et de Pompée.

Misérable mortel, tu perds ces quelques jours
Que la Nature donne et ravit pour toujours[1] !
(Liv. II, v. 1. Trad. M. Martha.)

LA NATURE SE CONTENTE DE PEU[2]

Ah! misérables cœurs, aveugles que nous sommes!
Quels dangers, quelle nuit profonde, pauvres hommes,
Environnent ce peu qu'est la vie! Et pourtant,
La Nature, voyez, n'en demande pas tant :
Le bien-être du corps et le repos de l'âme;
Ni douleur, ni terreur; et c'est tout. Que réclame
Ce corps pour être exempt de tous maux? La santé.
Quant aux raffinements, lots de la volupté,
La Nature s'en passe, et la raison comme elle.
A d'autres ces palais où l'opulence mêle
Aux nocturnes festins, au bruit des chœurs, au chant
Des cithares l'éclat des vaisselles d'argent,
La splendeur des parois de bronze et d'or vêtues,
Et les lampes en feu dans les mains des statues[3]!
Nous, sur les frais tapis d'une herbe épaisse, aux bords
D'un ruisseau, mollement nous étendons nos corps[4].
Qu'importe à nos loisirs la richesse des marbres,
Quand le printemps nous rit à travers les grands arbres,
Et sur l'herbe répand la parure des fleurs?
La pourpre, les lits peints d'éclatantes couleurs
Sur le feu de la fièvre ont-ils plus de puissance
Que le rude grabat du peuple? La naissance
Et le commandement suprême, et les trésors

1. Il y a dans ces accents la pitié des sympathies généreuses.

2. Il développe ici les principes mêmes de sa morale, avec une rigueur scolastique; mais cette démonstration se déploie en images, pour devenir plus sensible.

3. Ces vers sont imités d'Homère (*Odyssée*, VII, 100). « Peut-être, dit M. Martha, plus d'un amateur romain mettait de l'érudition dans son luxe, et se plaisait à reproduire les magnificences du palais d'Alcinoüs. »

4. On retrouve encore ici le tissu de la doctrine. Épicure recommandait la campagne comme le vrai séjour de la sagesse et du bonheur simple.

Sont des remèdes vains contre les maux du corps.
Et l'âme? je vois peu ce que sa paix y gagne.
(Liv. II, v. 16. Trad. M. André Lefèvre.)

UN TABLEAU[1]

Quand sur une colline et sur son vert penchant
Se traîne un blanc troupeau, chaque brebis marchant
En désordre, à son pas, lente ici, là pressée,
Vers l'herbe où luit encor la perle de rosée,
Que les agneaux, de lait enivrés, dans leurs bonds,
Dans leurs jeux enfantins entre-choquent leurs fronts,
Ce mobile tableau, vu de loin, ne figure
Qu'une fixe blancheur tranchant sur la verdure.
Et quand des légions dans la plaine, à grands pas,
Se rangent pour offrir l'image des combats,
Que l'acier jette au ciel son éclair, que la terre
Scintille sous l'airain, que la foule guerrière
Ébranle au loin le sol d'un pied rapide et lourd,
Qu'une vaste clameur aux grands monts d'alentour
Se heurte et rebondit jusqu'aux voûtes du monde;
Et quand les cavaliers voltigent à la ronde
Et, soudain rassemblés, sous leur emportement
Dévorent un espace immense en un moment[2],
Le spectateur debout sur les cimes lointaines
Ne voit dans ce tumulte étincelant des plaines
Qu'une masse immobile, et tout ce mouvement
N'est pour lui qu'un éclair sur la terre dormant.
(Liv. II, v. 317. Trad. M. Martha.)

1. Lucrèce est encore ici préoccupé de sa doctrine. Il veut nous apprendre qu'en dépit des apparences, tout dans la nature est toujours en mouvement, même quand les objets semblent immobiles. C'est le principe de Galilée : « Qui ignore le mouvement ignore la Nature. » Il démontre que la distance seule donne l'illusion de l'immobilité.

2. On reconnaît dans la précision de ces détails un Romain habitué aux spectacles de la guerre. — Notez qu'en prodiguant ces couleurs, le poète ne perd pas de vue ses atomes.

L'INSTINCT MATERNEL CHEZ LES ANIMAUX[1]

Près d'un autel fleuri quand un jeune taureau,
Parmi les flots d'encens, tombe sous le couteau,
Et verse un chaud torrent de sa poitrine ouverte,
Sa mère, qui n'est plus mère, ignorant sa perte,
Parcourt les verts pâtis, d'un regard triste et lent
Interroge les lieux connus de son enfant,
Parfois s'arrête, appelle, et d'un cri lamentable
Remplit les bois muets, puis revient à l'étable,
Et de l'étable encor retourne à la forêt,
Le cœur toujours percé d'un maternel regret.
Gazon humide et frais, tendres saules, fontaines
Offrant leurs claires eaux entre des rives pleines,
Rien ne peut un moment distraire sa douleur[2];
Tous les jeunes taureaux jouant sur l'herbe en fleur
Ne sauraient abuser ni ses yeux, ni sa peine,
Tant son fils a pour elle une marque certaine[3]!
(Liv. II, v. 342. Trad. M. Martha.)

LA NATURE ET LE MOURANT[4]

Si soudain la Nature en élevant la voix
Gourmandait l'un de nous pour défendre ses lois :
« Pourquoi donc, ô mortel, de si lâches alarmes?
« Pourquoi devant la mort ce désespoir, ces larmes?
« Si jusqu'ici tes jours ont été fortunés,

1. C'est par la différence et l'affinité des atomes qu'il prétend expliquer l'instinct maternel des animaux. Laissons là le docteur épicurien, pour admirer dans le poète une sensibilité toute virgilienne. Lui aussi, il prête aux êtres inférieurs des sentiments qui les rapprochent du cœur humain.

2. Voir Virgile (*Géorgiques*, peste des animaux).

3. Il voulait démontrer que, dans la nature, il n'y a pas deux êtres absolument semblables. Voilà pourquoi la vache reconnaît sa tendre progéniture parmi le troupeau.

4. La doctrine de Lucrèce est fausse et aride. Il ne croit pas à une vie future. Aussi professe-t-il que la mort ne doit pas effrayer le sage. Mais l'insensibilité qu'il recommande à son disciple lui inspire cette page éloquente « où, comme dit M. Martha, il décrète le courage avec une dureté méprisante ».

« Et si les vrais plaisirs que moi je t'ai donnés
« N'ont pas tous traversé ton âme mal réglée,
« Comme l'onde qui fuit de quelque urne fêlée,
« Pourquoi ne vas-tu pas, satisfait, le cœur plein,
« Retiré de la vie ainsi que d'un festin,
« Goûter paisiblement un sommeil délectable,
« Comme fait le convive au sortir de la table[1]?
« Mais si mes biens offerts et sur toi répandus
« Ont glissé par ton cœur et se sont tous perdus,
« Si ta vie est sans charme, eh! pourquoi donc prétendre
« Encore aux mêmes biens que tu n'as pas su prendre?
« Pourquoi du même coup ne pas mettre une fin,
« Malheureux, à la vie, au travail, au chagrin?
« Car j'aurais beau chercher, je ne saurais rien faire,
« Rien créer de nouveau capable de te plaire;
« C'est toujours même chose, et rien ne changera[2].
« Entends, je le redis : tout ce qui fut sera,
« Quand même ta jeunesse encore non flétrie
« Te laisserait compter sur la plus longue vie,
« Quand même tu verrais bien des siècles finir,
« Même si tu devais, homme! ne pas mourir. »
Que répondre, sinon que la Nature expose
Son droit avec justice, et plaide bien sa cause?
Mais au vieillard usé, qui plaint trop son malheur,
N'est-elle pas en droit de dire à ce pleureur,
D'une voix éclatante et d'un accent sévère[3] :
« Porte plus loin, glouton, pleurs et cris de misère!
« Eh quoi! tous les plaisirs accordés aux humains,
« Puisque te voilà vieux, furent entre tes mains;
« Mais, toujours convoitant les voluptés absentes,
« Et toujours dédaigneux pour les douceurs présentes,

1. La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte. . . . .
(La Fontaine, fable vii, 1.)

2. Comparez Montaigne (*les Grands Écrivains du* xvie *siècle*, par Gustave Merlet, p. 215. Ed. Fouraut).

3. Ici, la Nature raisonne, discute, se justifie, motive ses arrêts, en souveraine qui n'essaye pas de consoler, ne compatit point à la faiblesse, et n'oppose aux plaintes qu'une dialectique impérieuse.

« Et regrettant trop tard le bien évanoui,
« Tu laissas fuir tes jours sans en avoir joui ;
« Puis, quand la Mort est là près du chevet, on crie
« Qu'on ne peut non repu quitter déjà la vie ;
« Tu n'es plus d'âge ; allons! renonce à mes présents ;
« Il faut céder la place à d'autres, il est temps[1] ! »
Qui donc, s'il entendait cette parole auguste,
Trouverait le reproche ou trop dur ou peu juste ?
Car enfin c'est la loi qu'un vieil âge épuisé
Soit par l'âge plus jeune exclu, puis remplacé,
Et que de ses débris le monde se répare ;
Non, rien ne va se perdre au fond du noir Tartare ;
Aux mains de la Nature il faut des éléments,
Pour former après toi d'autres êtres vivants
Qui bientôt te suivront, dont la chaîne infinie
Sans cesse passera de la mort à la vie ;
Ainsi l'être sans fin sort de l'être détruit,
Le jour n'est pas ton bien, il est ton usufruit.

(Liv. III, v. 944. Trad. M. Martha.)

LE CRIMINEL PORTE L'ENFER EN SON CŒUR[2]

Ces fabuleux tourments qu'on nous peint aux enfers,
Dans la vie, aux regards ils nous sont tous offerts ;
Ce malheureux qui lève, éperdu, son front pâle
Vers un rocher sur lui pendant, n'est pas Tantale[3],

1. Bossuet reconnut son génie dans Lucrèce, lorsqu'il dit :
« La Nature, comme si elle était envieuse du bien qu'elle nous fait, nous déclare souvent, et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages. Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. » (*Sermon sur la mort*, premier point.)

2. Dans les fictions de l'Enfer païen Lucrèce voit un sens symbolique, et l'allégorie des passions humaines qui sont châtiées par elles-mêmes, dès la vie présente.

3. *Tantale* fut condamné par Jupiter à souffrir la soif au milieu d'un fleuve dont les eaux fuyaient ses lèvres.

Mais bien plutôt cet homme à qui la peur des Dieux
Fait voir dans tout hasard un coup tombant des cieux.

Non, il n'existe pas au fond d'un sombre empire
Un géant Tityus que le vautour déchire[1];
Son corps, si grand qu'il soit, pièce à pièce emporté,
Peut-il être fouillé durant l'éternité?
Il couvre, nous dit-on, neuf arpents à la ronde;
Mais quoi! fût-il plus grand, et grand comme le monde,
Peut-il dans la douleur vivre éternellement,
Et servir aux oiseaux d'éternel aliment?
Non, le vrai Tityus, il est là, sur la terre;
C'est l'homme que l'amour tient vivant sous sa serre,
Sur qui fond nuit et jour tout un vorace essaim
De noirs soucis ailés qui lui rongent le sein.

Et ce Sisyphe[2] encor que la Fable nous montre,
Au Forum on le voit, c'est là qu'on le rencontre;
C'est l'homme qui, nourri d'ambitieux desseins,
Va partout demandant hache et faisceaux romains.
Et, repoussé du faîte où son fier espoir monte,
Morne, à l'humilité retourne avec sa honte.
Mendier le Pouvoir qu'on se voit refuser,
S'épuiser en labeurs qu'il faut recommencer,
N'est-ce pas ressembler au damné qui s'escrime
A pousser sur les flancs d'un mont jusqu'à la cime
Un rocher qui retombe, et revient à grands bonds
Par les mêmes chemins dans les mêmes vallons?
Cet autre qui repaît son âme inassouvie,
Qui lui verse à longs flots tous les biens de la vie,
Et, de toute saison recueillant le plaisir,
En submerge son cœur sans le pouvoir remplir,
Il souffre, sous mes yeux, les tourments qu'on raconte
De ces filles de roi dont l'éternel mécompte

1. Le géant Tityus, pour avoir voulu escalader le ciel, fut condamné à être éternellement dévoré par un vautour.

2. Sisyphe, roi de Corinthe, roule au sommet d'une montagne un rocher qui retombe sans cesse.

Apporte l'eau sans fin à des vases sans fond
Qui, toujours inondés, jamais ne s'empliront[1].
Dès ce monde est la peine, et déjà dans la vie
Par la peine et la peur tout grand forfait s'expie ;
Noir cachot, fouet sanglant, rouges lames de fer,
Nous l'avons sous la main l'appareil de l'enfer[2].
Dût le bourreau manquer, l'âme en ferait l'office ;
Le remords saura bien se charger du supplice ;
N'a-t-il pas sa vengeance et ses verges aussi ?
Joignez à ces tourments cet autre long souci :
« Quand finira ma peur ? Où donc est la limite ?
« Vivant, je ne puis fuir le mal que je mérite,
« Mort, de plus grands malheurs je me sens menacé. »
Voilà l'enfer, il est au cœur de l'insensé[3].

(Liv. III, v. 916. Trad. M. Martha.)

INQUIÉTUDE ET MISÈRE DE L'HOMME[4]

Et toi, tu ne veux pas mourir, tu plains ton sort !
Te crois-tu donc vivant, n'es-tu pas presque un mort ?
Toi qui dors et la nuit et le jour, qui te lèves
Pour dormir éveillé, toujours en proie aux rêves,

1. C'est le supplice des Danaïdes, qui avaient égorgé leurs maris.
2. C'est l'idée de Platon disant que le vice se flagelle lui-même.
3. Bossuet exprime les mêmes idées, dans un *Sermon sur la nécessité de la pénitence.*

« Nous portons en nos cœurs l'instrument de notre supplice. Je ferai sortir du milieu de toi le feu qui dévore tes entrailles ; je ne l'enverrai pas de loin contre toi ; il prendra dans ta conscience, et ses flammes s'élanceront du milieu de toi... Le coup est lâché ; l'enfer n'est pas loin de toi, ses ardeurs éternelles nous touchent de près, puisque nous en avons en nous-mêmes et en nos propres péchés la source féconde. Comprends, ô pécheur, que tu portes ton enfer en toi-même. »

Ailleurs (*Sur la gloire de Dieu*), Bossuet dit avec plus de force encore :

« Passant plus outre, je dis qu'ils commencent leur enfer même sur la terre et que leurs crimes les y font descendre : car ne nous imaginons pas que l'enfer consiste dans ces épouvantables tourments, dans ces étangs de feu et de soufre, dans ces flammes éternellement dévorantes, dans cette rage, dans ce désespoir, dans cet horrible grincement de dents. L'enfer, si nous l'entendons, c'est le péché même. »

4. Après avoir montré le cortège des grands hommes marchant tranquillement à la mort, Lucrèce se retourne vers ses contemporains, et apostrophe le riche blasé qui s'attache à une vie inutile.

Toi qui portes partout une vague terreur,
Sans pouvoir démêler ce trouble de ton cœur,
Et, toujours malheureux, pour ne savoir point vivre,
De soucis en soucis flottes comme un homme ivre?

Si l'homme, connaissant la Nature et ses lois,
Voyait quel est son mal, comme il en sent le poids,
S'il avait pénétré la cause véritable
De tout ce lourd chagrin qui l'oppresse et l'accable,
Tu ne le verrais pas errant comme aujourd'hui,
Le cœur toujours chargé de cet amas d'ennui,
Sans savoir ce qu'il veut, de caprice en caprice,
Toujours changeant de lieu, promener son supplice,
Comme s'il espérait, en secouant son corps,
Secouer son fardeau pour le jeter dehors[1].

Vois ce riche étouffant dans sa vaste demeure;
Il s'en échappe; il fuit, mais il revient sur l'heure;
Son mal n'est point calmé; regarde, le voilà
Précipitant son char vers sa belle villa.
Eh! ne dirait-on pas, à voir cette furie,
Qu'il court à sa campagne éteindre un incendie?
Il touche au seuil... Il bâille, et sous ces heureux toits,
Déjà dans son sommeil il fond de tout son poids.
Il cherche à s'oublier! il ne peut, et notre homme
S'est déjà relancé sur le chemin de Rome.

Ainsi, chacun se fuit et voudrait s'éviter.
On se déteste alors, ne pouvant se quitter;
C'est que de sa souffrance on ignore la cause.
Ah! si tu la voyais, laissant là toute chose,
Tu voudrais tout d'abord, pour calmer ton chagrin,
Des lois de la Nature interroger la fin;
Car il ne s'agit pas, homme, de se distraire,
De ne penser qu'au sort de l'heure passagère,

1. « O homme, s'écrie Bossuet, où courez-vous d'affaire en affaire, de distraction en distraction, de visite en visite, de trouble en trouble? vous vous fuyez vous-même. » Il y a dans Pascal des accents analogues.

Mais de bien méditer sur le temps éternel
Qui doit après la mort recueillir tout mortel[1].
(Liv. III, v. 1043. Trad. M. Martha.)

L'AMBITION[2]

Pour celui qui soumet sa vie à la sagesse,
Vivre content de peu c'est la grande richesse ;
Car rien ne fait défaut à qui réduit son cœur ;
Mais l'homme désira biens, puissance, grandeur,
Pour asseoir sur le roc sa solide existence,
Et goûter à jamais la paix de l'opulence.
Espoir vain ! car, montant tous ensemble aux honneurs,
Ils ont fait du chemin le champ de leurs fureurs ;
Et l'Envie, épiant les vainqueurs, de la cime
Les rejette à plaisir, tête en bas, dans l'abîme.
J'aime mieux le repos, et recevoir la loi
Que de tenir un sceptre et de souffrir en roi.
Laisse donc ces lutteurs s'élancer hors d'haleine
Sur cet étroit sentier de l'ambition vaine,
Se débattre, et se fondre en sanglantes sueurs ;
Si la foudre toujours a frappé les hauteurs,
De même, tu le sais, sur tout ce qui s'élève,
Comme un nuage noir, l'Envie avance et crève.
(Liv. V, v. 1115. Trad. M. Martha.)

LA VIE DES PREMIERS HOMMES[3]

Lorsque l'homme apparut sur le sein de la terre,
Il était rude encor, rude comme sa mère ;

1. La science de la Nature, c'est-à-dire de l'âme et de sa destinée, voilà le remède héroïque proposé par Lucrèce. Dans son chapitre sur les divertissements, les inconstances et les misères de l'homme, Pascal n'a pas moins d'amertume et de pitié. Mais il offre aux malades d'immortelles espérances.

2. Ce tableau sombre n'est point un lieu commun. On y sent l'émotion d'un sentiment personnel. Lucrèce avait vu de près les convoitises acharnées des ambitions rivales. Dans certaines parties sévères de sa morale, Épicure se rencontrait avec Zénon, le chef de l'école stoïcienne.

3. Après avoir expliqué sa cosmogonie et sa morale, Lucrèce raconte la naissance des espèces organisées, des plantes, des animaux, de l'homme. Tan-

De plus solides os soutenaient son grand corps,
Et des muscles puissants tendaient tous ses ressorts.
Peu de chocs entamaient sa vigoureuse écorce;
Le chaud, le froid, la faim, rien n'abattait sa force.
Des milliers de soleils l'ont vu, nu sous le ciel,
Errer à la façon des bêtes. Nul mortel
Ne connaissait le fer; nul, de ses bras robustes
Ne traçait de sillons et ne plantait d'arbustes.
Point de socs recourbés, alors ; point de ces faux
Qui des grands arbres vont trancher les vieux rameaux.
Les bienfaits de la terre et des cieux, les largesses
Du soleil, c'étaient là ses uniques richesses.
Satisfaits de ces dons spontanés, nos aïeux
Sous les chênes des bois paissaient insoucieux [1];
Ou bien, sur l'arbousier leur main cueillait ces baies
Que les hivers encor empourprent dans nos haies.
En ces temps reculés, le sol, plus généreux,
Leur prodiguait des fruits plus gros et plus nombreux;
Et, large table offerte à la naissante vie,
La Nature épandait sa nouveauté fleurie.
Invités par la rive, ils buvaient aux ruisseaux;
Ainsi, tombant des monts, la fraîche voix des eaux
Appelle encore au loin les bêtes altérées.
Vers la nuit, ils gagnaient les demeures sacrées
Des Nymphes, d'où les flots des sources, épanchés
En nappes sur le flanc des humides rochers,
De chute en chute allaient au sein des mousses vertes
Jaillir et bouillonner dans les plaines ouvertes.
(Liv. V, v. 923. Trad. M. André Lefèvre.)

dis que la plupart des poètes plaçaient l'âge d'or à l'origine des sociétés primitives, Lucrèce ne montre que misère dans les débuts de notre espèce, qui, de la condition du simple animal, s'élève peu à peu à la vie civilisée, sous l'aiguillon du besoin et par la vertu de ses facultés. Il est regrettable qu'il ne voie pas en elles un don de la Providence.

1. Il veut dire qu'ils se nourrissaient de glands.

MISÈRES DES PREMIERS HOMMES

Leurs pieds étaient légers, et leurs mains vigoureuses;
Et les pierres de loin, les lourds bâtons de près,
Abattaient sous leurs coups les monstres des forêts[1].
Vainqueurs souvent, parfois fuyant devant leurs proies,
Pareils aux sangliers vêtus de rudes soies,
Où les prenait la nuit, ils livraient au repos
Leurs corps enveloppés d'herbes et de rameaux,
Et, dans la morne paix d'un sommeil taciturne,
Sans troubler de leurs cris l'obscurité nocturne,
Sans chercher le soleil perdu, silencieux,
Nus sur la terre nue, attendaient que les cieux
Au rayonnant flambeau ouvrissent la carrière[2].
Sûrs de voir avec l'ombre alterner la lumière,
Ils ne s'étonnaient pas de la fuite du jour;
Et, dès l'enfance instruits de son constant retour,
Ils ne redoutaient pas qu'une nuit éternelle
Dérobât pour jamais la lampe universelle[3].
Bien plutôt craignaient-ils les funestes réveils
Dont l'embûche des nuits menaçait leurs sommeils.
  Souvent, le brusque assaut du sanglier, l'approche
Du lion, les chassaient de leurs abris de roche,
Et, dans l'ombre, effarés, ils s'échappaient, laissant
Leurs couches de feuillage à ces hôtes de sang.
Ne crois pas que la mort, en sa rigueur première,
Fermât beaucoup plus d'yeux à la douce lumière :
Certes, plus d'un, surpris, et, lambeau par lambeau,
Tout vif enseveli dans un vivant tombeau,
Pantelante pâture offerte aux représailles[4],
Voyant la dent vorace entamer ses entrailles,
Remplissait les forêts de cris désespérés.

1. L'âge de pierre. L'archéologie donne pleine victoire à Lucrèce.
2. On dirait qu'il a été témoin de ces temps préhistoriques.
3. Il réfute certains poètes qui se plaisaient à peindre le désespoir des premiers hommes surpris par les ténèbres de la nuit.
4. Le traducteur laisse entendre que les bêtes féroces rendaient aux hommes la pareille.

Ceux que sauvait la fuite, à moitié dévorés,
De leurs tremblantes mains couvraient leurs noirs ulcères,
Et suppliaient la mort de finir leurs misères,
Sans secours, et laissant les vers cruels tarir
Leur vie avec le mal qu'ils ne savaient guérir[1].
 Mais on ne voyait pas, comme au siècle où nous sommes,
La guerre en un seul jour faucher des milliers d'hommes,
Ni contre les écueils les colères des flots
Écraser le navire avec les matelots.
C'est en vain que la mer, sans objet irritée,
Déposait par instants sa menace avortée;
Le sourire menteur de ses apaisements
N'attirait pas de proie dans ses pièges dormants;
L'art naval, art mauvais[2], restait dans l'ombre encore.
On mourait de besoin; nous mourons de pléthore.
On prenait le poison par mégarde; aujourd'hui,
L'on ne sait que trop bien l'apprêter pour autrui[3].

(Liv. V, v. 38. Trad. M. André Lefèvre.)

PREMIÈRE LEÇON DE MUSIQUE[4]

L'homme apprit des oiseaux à moduler des sons :
Ses lèvres imitaient leurs limpides chansons,
Avant de faire entendre aux oreilles saisies
Les poèmes ornés de douces mélodies;
Les soupirs de la brise à travers les roseaux
Préludaient aux accords des rustiques pipeaux...
Ainsi montaient au jour de la raison humaine
Tous les arts que le temps sur notre route amène;
Et, vers l'heure où l'esprit et le corps sont dispos,

1. Ici, la traduction se trompe sur le sens du mot latin *vermina*, qui signifie *convulsions des intestins.*

2. Lucrèce condamne volontiers l'art ou l'industrie qui entretient un luxe ruineux.

3. Les hommes d'alors étaient plus misérables, mais moins vicieux. Le moraliste paraît encore ici sous le peintre.

4. « En peignant des scènes douces où paraissent les plaisirs, Lucrèce ne prête pas aux premiers-nés de la nature les sentiments raffinés des bergeries. La grâce reste ici rustique et un peu sauvage. »

(M. Martha.)

Où la faim apaisée invite au doux repos[1],
Leur charme apprivoisait l'humanité naïve.
Dans les gazons épais, couchés près d'une eau vive,
Sous quelque haut ombrage, à peu de frais heureux,
Nos pères dans l'oubli se délassaient entre eux...
Et, pour s'en couronner tressant des fleurs sauvages,
En festons sur l'épaule enroulant les feuillages,
La gaîté folâtrait en bonds mal cadencés;
Et, quand ces rudes pieds, lourdement élancés,
Retombaient sur le sein de la vieille nourrice[2],
Quels éclats saluaient cette danse novice!
Tout alors était neuf et beau sous le soleil.
Ils veillaient, à chanter oubliant le sommeil;
Ils essayaient des airs, et leur lèvre allongée
Des grêles chalumeaux parcourait la rangée.

(Liv. V, v. 1377. Trad. M. A. Lefèvre.)

LA PESTE D'ATHÈNES[3]

Née au fond de l'Égypte, à travers l'étendue
Des cieux, des vastes mers, la Peste descendue
Vint se fixer aux murs de Pandion[4]; et tous,
Tous, par milliers frappés, succombaient sous ses coups.
D'abord, un feu cuisant s'allume sous le crâne,
Puis, un éclat diffus des yeux rougis émane;
D'ulcères obstrués, les canaux de la voix
Se ferment; un sang noir inonde leurs parois;
Le flux gagne la langue, interprète de l'âme,
Qui, raide, appesantie, âpre au toucher, s'enflamme
Et s'épuise. Bientôt, l'écoulement vainqueur
Occupe la poitrine, et, poussant jusqu'au cœur,

1. Homère associe volontiers aux repas la musique et la danse. Plutarque a dit dans la langue d'Amyot : « De la panse vient la danse. »
2. C'est-à-dire de la Terre, mère nourricière des hommes.
3. Ce récit est imité de Thucydide, liv. II, ch. XLVI. Venu de l'Éthiopie, ce fléau fondit sur Athènes la seconde année de la guerre du Péloponèse, tandis que l'armée de Sparte ravageait l'Attique.
4. Pandion fut un des rois légendaires d'Athènes.

Envahit l'existence en son fort poursuivie ;
C'en est fait des remparts qui protégeaient la vie[1].

. . . .

Au fond de l'estomac la fournaise couvait[2].
Le plus mince tissu, le plus léger duvet
Ne leur servait de rien contre un mal sans ressource.
Toujours au vent, au froid, dans l'eau, dans quelque source
Glacée, ils plongeaient leur corps en feu. Souvent,
Inclinés sur les puits, ils tombaient en avant,
La bouche ouverte. En vain ! la soif inextinguible
Leur eût fait d'un déluge une goutte insensible.
Nul répit. Seulement une sombre torpeur.
Épuisés, ils gisaient. Muette de stupeur,
La médecine en deuil suivait leur agonie,
Pendant que, distendu, par des nuits d'insomnie,
Dans l'orbite roulait le globe ardent des yeux.
  D'autres signes de mort apparaissaient en eux[3] :
Un grand trouble d'esprit dans l'angoisse et la crainte,
L'air hagard, la fureur en leur visage empreinte,
Le sombre froncement du sourcil, un bruit sourd
Qui tinte dans l'oreille émue, un souffle court,
Ou bien rare et profond, le cou toujours humide,
Et comme reluisant d'une sueur fluide.
Une toux rauque arrache aux gosiers essoufflés
D'affreux petits crachats, jaunâtres et salés ;
Les doigts crispent leurs nerfs, le corps tremble, et, sans
D'un progrès sûr, le froid victorieux s'élève [trêve,
Des pieds au cœur. Enfin, vers le fatal moment,
Le nez, pincé du bout, s'amincit, comprimant
Les narines ; l'œil rentre, et la tempe se creuse ;
La peau rude se glace ; une ouverture affreuse
Entre les dents grandit ; le front tendu ressort ;
Et les voilà couchés dans la rigide mort.
Rarement la blancheur de la huitième aurore,

1. C'est-à-dire du corps, et de sa charpente organique.
2. Personnifiant la Peste, Sophocle l'appelle « le Dieu qui porte la flamme ».
3. Les symptômes qui précèdent sont empruntés à Thucydide, et ceux qui suivent à Hippocrate.

De la neuvième au plus, les éclairait encore.

. . . .

Les corps sans sépulture, affreux amas, gisants,
Couvraient les places. Loin de l'odeur délétère
Fuyaient les animaux de l'air et de la terre;
S'ils goûtaient au charnier, la mort suivait de près.
Nulle bête, la nuit, ne sortait des forêts,
Nul oiseau, dans ces jours, n'errait à l'étourdie,
Sans attirer sur eux l'horrible maladie.
La plupart languissaient et mouraient. Tout d'abord,
Les chiens jonchaient la rue, attendant que la mort
Vînt arracher le souffle à leur troupe fidèle.
Sans pompe, les convois s'enlevaient pêle-mêle.
Point de commun remède assuré. Le trésor
Auquel l'un avait dû de voir les cieux encor,
D'ouvrir la bouche aux flots de la brise vitale,
Pour l'autre était la perte, et la coupe fatale.
Mais le pire symptôme et le plus désastreux,
C'était qu'en se sentant frappés, les malheureux,
Comme des condamnés, défaillants, le cœur morne,
Dans la prostration d'un désespoir sans borne,
Ne voyaient que la mort, et mouraient de la voir[1].
Pour comble, nul obstacle au morbide pouvoir;
Par la contagion transmise sans relâche,
La Peste accumulait ses victimes. Le lâche
Que l'amour de la vie et la peur de la mort
Entraînaient loin des siens (juste retour du sort!),
Puni par l'abandon, la honte et la misère,
Périssait d'une mort sinistre et solitaire,
Comme un mouton des champs, comme un bœuf oublié.
Ceux qu'avaient retenus la pudeur, l'amitié,
La caresse des voix gémissantes, prodigues
D'eux-mêmes, succombaient, trahis par leurs fatigues.
Oui, telle était la fin réservée aux meilleurs[2].

1. Lucrèce donne une couleur tragique et poétique au grave et sobre récit de l'historien grec.

2. Lucrèce triomphe de ces injustices de la Nature. Son tableau de la Peste est une conclusion tout à fait appropriée à une thèse matérialiste et athée.

Quand ils revenaient pleins d'amertume et de pleurs,
Las d'avoir enfoui tout un peuple de frères,
Le chagrin les couchait sur leurs lits funéraires.
On ne voyait personne, en ces temps de malheur,
Qui n'eût sa part de maux, de morts, et de douleur.
La maladie au fond des chaumières se rue.
Pâtre, bouvier, vaillant conducteur de charrue,
Ils sont tous là, brisés, gisants sur leurs grabats.
La pauvreté les livre, ils n'échapperont pas.
Là, sur ses fils, un père, une mère, se pâme;
Là, sur leurs parents morts les enfants rendent l'âme.
Partout la même horreur eût frappé tes regards.
Des campagnes aussi la mort de toutes parts
Avec les paysans refluait vers la ville [1];
A la première atteinte ils y cherchaient asile.
Leur foule envahissait les cours et les maisons,
Entassant pour la mort de faciles moissons.
Beaucoup, brûlants de soif, près de quelque fontaine,
Roulaient en pleine rue, et râlaient, hors d'haleine,
Pour avoir abusé de la douceur des eaux.
Dans les quartiers du peuple erraient, ceints de lambeaux,
Sordides, tout couverts de répugnante ordure,
Des êtres demi-morts, tombant en pourriture;
Les os saillants perçaient l'épiderme ulcéré
Sous un sang corrompu déjà presque enterré!
Les morts avaient rempli même les sanctuaires.
Des temples les gardiens faisant des ossuaires,
D'hôtes inattendus encombraient les saints lieux.
Qu'importaient les autels? Qu'étaient-ce que les Dieux,
Au prix de la douleur présente? Les usages
Par ce peuple observés durant le cours des âges
Cessaient de présider aux obsèques. Chacun,
Seul et tout à son deuil, dans le trouble commun,
Inhumait de son mieux son compagnon de peines.
Que d'étranges forfaits, que d'attaques soudaines,
Par l'affreux dénuement et l'audace inspirés!

1. Les campagnes étant occupées par les troupes ennemies, les paysans se réfugiaient à Athènes.

Souvent, sur des bûchers pour d'autres préparés,
Des passants déposaient les restes de leurs proches,
Et, la torche baissée, en gardaient les approches;
Et, parmi les clameurs, ils luttaient corps à corps,
Prêts à mourir, avant d'abandonner leurs morts[1].

(Liv. VI, v. 1139. Trad. M. André Lefèvre.)

1. La mort surprit Lucrèce sur son œuvre inachevée.

CATULLE

(87-54 avant Jésus-Christ)

Son berceau. — Le milieu. — La jeunesse dorée. — Le cercle des beaux esprits. — Issu de souche romaine, Caius Valerius Catullus naquit à Vérone, en Vénétie, la même année que Salluste, et environ dix ans avant Lucrèce. Il appartenait à une famille considérable dans la Gaule Cisalpine. De sa ville natale, où fut élevée son adolescence, il vint à Rome vers sa dix-huitième année. C'était l'heure des plus étranges contrastes : d'un côté, les orages du forum, les émeutes de la rue, les proscriptions et les massacres; de l'autre, les élégances du luxe, les caprices de la richesse, et les voluptés du loisir. Au lieu du Romain politique, agriculteur, soldat, usurier ou juriste, on voyait surgir une société nouvelle qui, selon le mot du Teuffel, « humait l'esprit grec à pleines gorgées ». Patronné par l'amitié d'un compatriote, Cornélius Nepos, Catulle eut bientôt ses entrées dans ce monde de patriciens, de consulaires, de chevaliers, d'orateurs, d'historiens, de poètes et d'hommes de plaisir. Toute une jeunesse dorée fit fête à ce gentil compagnon dont les boutades sont pour nous la chronique familière d'une Rome licencieuse qui courait étourdiment à sa décadence.

Sans le suivre parmi les aventures d'une vie trop dissipée, dans le groupe des Veranius, des Pollion, des Dolabella, des Cœlius, des Curion et autres grands seigneurs qui préludaient par des folies aux intrigues de l'ambition, disons seulement qu'il donna le ton à tout un chœur de beaux esprits curieux d'assouplir, d'épurer et d'affiner le vocabulaire poétique. Au milieu de ces talents qui s'amusaient à des badinages, il mérita le surnom de *docte*,

et se distingua par sa grâce, sa verve cavalière, sa sobriété nerveuse, son air de souplesse et d'aisance, mérites qu'ignorait encore la gaucherie du Latium.

Source de mélancolie. L'émule des Alexandrins. — Il n'avait connu que les douces illusions de la jeunesse, lorsqu'une mort imprévue lui ravit son frère, qui succomba dans un coin de la Troade. Ce deuil porta bonheur à sa lyre; car il lui inspira des élégies éloquentes par l'accent d'une émotion profonde. Ce fut le premier germe de cette mélancolie que devaient aggraver les tristesses d'une passion mêlée de cruels mécomptes.

Après avoir vu ses jours s'écouler sans dignité, il eut un de ces réveils qui suivent le sommeil de l'insouciance, et, quittant les périls de Rome, il s'en alla près du lac de Garde abriter sa rêverie dans une de ses villas. Mais, tourmenté par l'inquiétude d'un vague ennui, il partit bientôt pour l'Asie, avec un ami, Helvius Cinna, dans l'escorte du préteur Memmius Gemellus, auquel Lucrèce avait dédié son poème *De la Nature*. Ce voyage qui le conduisit au tombeau d'un frère nous vaut quelques chants dont la plainte va droit au cœur, parce qu'elle en vient.

Il avait dépassé la trentaine, et il sentit alors l'aiguillon d'une gloire plus sérieuse que la vogue de ces petits vers galants qui étaient les jeux ordinaires de sa fantaisie. C'est du moins ce que semblent annoncer quelques essais où vibre la note épique, entre autres les *Noces de Thétis et de Pélée*, fragment d'un poème où il voulut se donner carrière.

Les accents personnels. Le poète d'opposition. — Malgré le fini de l'exécution, nous préférons pourtant à cette mythologie alexandrine les pièces fugitives où il se contente d'exprimer des sentiments personnels. Outre qu'il est de ceux auxquels les longs ouvrages font peur, on aime surtout en lui le charme pénétrant d'une simplicité passionnée. Parmi les poètes latins, Catulle fut en effet le premier qui sut écouter les gémissements de son âme, et faire parler avec candeur ses joies ou ses peines. Ardent et confiant, déçu dans ses intimes affections, il finit par s'assombrir de plus en plus, jusqu'au jour où sa misanthropie se compliqua d'un mal inguérissable. Nous assistons aux progrès de cette agonie, et le souvenir d'un ami fidèle met seul un sourire dolent aux lèvres pâlies de sa Muse poitrinaire.

Son humeur noire se laissa tenter par le démon de l'épigramme, et, avant les ides de mars, cet épicurien sceptique se crut un Brutus. Familier des grands, il aiguisa des flèches acérées contre César et les Césariens. Mais, loin de prendre au tragique ces propos médisants

qui sont la revanche des vaincus, le dictateur riposta par des avances courtoises; et un souper fin qu'on accepta devint le traité de paix qui termina cette petite guerre.

Ce furent les dernières lueurs d'une lumière défaillante. Dans le déclin de ses forces, Catulle eut à peine le temps de recueillir ses poèmes en un volume dédié à Cornélius Népos. C'était du moins un gage d'immortalité. Quand il s'éteignit doucement, au seuil de l'âge mûr, il put redire avec Ménandre :

Lorsque l'on meurt si jeune, on est aimé des Dieux [1].

Le précurseur du siècle d'Auguste. Un Chénier romain. — Composé de motifs empruntés aux accidents de la vie quotidienne, cet opuscule est comme la préface de la période classique. Adroit à dérober aux Grecs la variété de leurs mètres [2], Catulle accorda et monta la lyre latine. En dépit de ses nonchalances, il eut l'instinct de la perfection, et s'imposa toujours les lenteurs de la lime. Après lui, il ne sera plus permis à l'artiste de s'abandonner aux hasards d'une facilité négligée. Il apprit à peser et à compter les mots, à choisir l'expression, à dessiner et à peindre délicatement. Par ces formes arrêtées, par cette touche fine et discrète, par cette force contenue qui se modère et se voile sous les grâces de l'urbanité, ce républicain hostile au césarisme appartient déjà au siècle d'Auguste.

Entre lui et André Chénier il y a comme un air de famille. Originaux dans l'imitation, ils représentent l'industrie d'une poétique savante qui sert de transition entre deux âges. Saluons en lui le vrai devancier de Virgile et d'Horace.

DÉDICACE

Mon petit livre, à qui l'offrir, pimpant d'esprit,
Nouveau-né, bien poli tout à l'heure à la pierre [3]?
A toi, Cornélius [4]! Car toi, tu mis naguère

1. Ovide nous le montre, le front couronné de lierre, traversant les myrtes des Champs Élysées, pour aller au-devant de Tibulle, moissonné comme lui par une mort prématurée.

2. On compte jusqu'à quatorze espèces de vers dont l'emploi date de lui. En cela, il devançait Horace, qui l'a trop oublié.

3. Dans cette édition de luxe, le parchemin était poli à la pierre ponce.

4. Il s'agit sans doute de Cornélius Népos, Gaulois cisalpin comme Catulle, et qui fut, à Rome, son patron littéraire. Outre la *Vie des grands capitaines*, il

A mes bluettes quelque prix,
Alors que, le premier de la race Italique,
Tu sus en trois recueils dérouler la chronique
Des âges, — Jupiter, le docte et long labeur!
Quel qu'il soit, quoi qu'il vaille, accueille donc mon livre.
Muse vierge, ô Patronne, oh! fais qu'il puisse vivre
Un siècle, et plus encor, du cours des ans vainqueur [1]!
(C. I. Trad. Eugène Rostand .)

LA MORT D'UN PASSEREAU [2]

Grâces, en deuil! Amours, pleurez,
Et vous tous, êtres beaux des Grâces admirés!
Car il est mort, le moineau de Lesbie,
Le passereau, délices de ma mie.
Plus que ses yeux elle le chérissait.
Ses caresses étaient de miel pour son amie:
Comme une enfant sa mère, il la reconnaissait;
Loin de ce sein jamais il ne s'enhardissait:
Ou bien, il sautelait autour d'elle, sans cesse
Pépiant, n'appelant que sa seule maîtresse.
Il s'en va, par l'obscur chemin, vers l'inconnu,
Là-bas, d'où nul, dit-on, n'est jamais revenu.
Maudites soyez-vous, ô ténèbres méchantes
D'Orcus [3], qui dévorez toutes choses charmantes [4]!
Si mignon, l'avoir pris, oh! le crime odieux!
Las! passereau pauvret, c'est pour toi que, pâmée,
Je vois pleurer ma jeune bien-aimée,
Et rougir, tout gonflés de larmes, ses doux yeux!
(C. III. Trad. Eugène Rostand.)

avait composé une sorte d'histoire universelle, en trois livres. Elle ne nous est point parvenue.

1. La Muse a exaucé les vœux du poète, et bien au delà.

2. A cette complainte sur un oiselet on peut comparer la gentille fantaisie de Du Bellay sur la mort d'un chat. Voir les *Extraits des classiques français*, par Gustave Merlet, *Cours élémentaire*, p. 213. Éd. Fouraut.

3. *Orcus* est le Pluton latin : venu du grec, ce mot signifie le dieu par lequel on *jure*, ou qui *emprisonne*.

4. Il songe ici à Lesbie. Dans sa *Vie nouvelle*, Dante nous raconte aussi comment il lui vint à la pensée que Béatrix pouvait mourir.

LES INVALIDES D'UNE BARQUE

Voyez-le, voyez-le, mes hôtes, ce navire.
Nul ne fut plus rapide, écoutez-le lui dire :
Nul n'a jamais, parmi les marcheurs les plus prompts,
Qu'il fallût à la voile ou bien aux avirons
Voler, vaincu l'élan de sa course nautique.
Ah ! qu'elle dise non, la sombre Adriatique,
Il l'en défie, — et tous ces pays et ces lieux,
Cyclades, Rhode illustre, et Thrace au ciel affreux,
Propontide, et ce Pont-Euxin aux flots sauvages,
Dont, aux bois chevelus, il domina les plages,
Avant d'être navire, arbre aux cheveux chanteurs,
Que le Cytore ouït siffler sur ses hauteurs[1] !
Vous l'avez toujours su, vous le savez encore,
Dit-il, cité du Pont, Amastris, — toi, Cytore[2] !
N'est-ce pas sur tes flancs, Cytore aux buis pressés,
Qu'ont vécu de tout temps ses ancêtres dressés ?
A tes pieds, qu'il baigna ses rames dans les ondes ?
C'est de là qu'à travers tant de mers furibondes,
Il ramena son maître, ayant tantôt le vent
A sa gauche, tantôt à sa droite, et souvent
De tous côtés Éole enflant ses voiles hautes !
Jamais de vœux aux Dieux tutélaires des côtes[3],
Tandis qu'il s'en venait de la mer, arrivant
Enfin pour y mouiller jusqu'à ce lac limpide[4].
Oui, tel fut son passé ! Maintenant, seul et vide,

1. Le *Cytore* est une montagne de la Paphlagonie. Il y croissait des forêts de buis.

2. *Amastris*, aujourd'hui *Amastreh* (dans la Turquie d'Asie), est située au nord-est de Boli, sur les bords de la mer Noire. Son premier nom fut *Sésame*. Le Cytore en était tout voisin.

3. Chaque rivage avait ses dieux invoqués au départ, et remerciés au retour, comme on le fait aujourd'hui, par des ex-voto, dans les petites chapelles qui avoisinent les ports de mer.

4. Il s'agit du lac de Garde, situé à 26 kilomètres de Vérone. Il s'appelait autrefois le lac de Bénaque. Le Mincio le traverse, et en sort à Peschiera. — Catulle avait voyagé en Asie, dans l'escorte de C. Memmius Gemellus, préteur de Bithynie en 697 (57 av. J.-C.).

Il vieillit à l'écart, dans le repos du port,
Et se consacre à vous, Jumeaux, Pollux, Castor[1]!
(C. IV. Trad. Eugène Rostand.)

RETOUR D'UN AMI

Entre tous mes amis toi cent fois préféré,
Près des Dieux du foyer, près de ta vieille mère,
Près de frères unis dans l'amour de leur frère,
Véranius, enfin te voilà donc rentré[2]?
Tu reviens. Oh! pour moi, le bienheureux message!
Je m'en vais te revoir sain et sauf, t'écouter
Nous contant ces récits comme tu sais conter,
L'Espagne, ces hauts faits, ces mœurs, tout ton voyage,
Et me pendre à ton cou, baiser ce bon visage,
Ces yeux.... Le doux plaisir! et que je suis content!
Il n'est pas d'homme heureux qui le puisse être autant!
(C. IX. Trad. Eugène Rostand.)

1. Ces dieux représentés par la constellation des Jumeaux étaient les patrons des marins.

Delille se souvenait-il de Catulle, lorsque, dans sa vieillesse, il amusait ainsi sa fantaisie poétique des destinées d'une bûche, arbre déchu, qu'il entendait brûler en son âtre :

Quelles mains l'ont planté? quel sol fut sa patrie?
Sur les monts escarpés bravait-il l'Aquilon ?
Bordait-il le ruisseau, parait-il le vallon?
Peut-être il embellit la colline que j'aime,
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même.
Tout à coup, je l'anime; à son front verdoyant
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,
Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillages,
Et les tendres secrets que voila son ombrage.
(*Les Trois Règnes*, ch. I.)

2. Catulle avait beaucoup d'amis. C'étaient, dans l'aristocratie, les Manlius Torquatus, les Cœlius, les Sestius; puis, parmi les poètes, Ortalus, Cœcilius, Licinius Calvus, brillant jouteur aux assauts d'improvisation. Je ne parle pas des viveurs plus ou moins ruinés, de Furius et d'Aurelius, de Gellius, de Rufus, d'un Caton peu digne de son ancêtre. Mais les préférés furent Fabullus, et surtout ce *Veranius* pour lequel il crée le tendre diminutif de *Veraniolus*. Il fut pour lui ce que Trudaine et de Pange étaient à André Chénier.

UN MÉTROMANE

Varus[1], ce Suffénus, que tu dois bien connaître,
Est un homme d'esprit, de bon ton, et charmant.
Il fait des vers; il en a fait énormément,
Dix mille, je crois bien, — plus encore peut-être[2].
Au banal palimpseste il n'en a point tracé[3];
Ce sont papiers royaux, cylindres neufs, charnières[4]
Neuves, — le tout tenu par de rouges lanières,
A droit fil, avec soin par la pierre poncé[5].
Lisez-vous tout cela, — ce Suffénus aimable,
Exquis, n'est plus soudain qu'un chevrier pesant,
Un rustre, — tant il est changé, méconnaissable.
Eh quoi! lui qui tantôt nous semblait si plaisant,
Pour qui nul ne trouvait d'assez fine épithète,
Plus qu'un lourdaud des champs devient lourdaud et bête
Dès que de poésie il se mêle!... Et pourtant
Il n'est jamais aussi joyeux, aussi content,
Que lorsqu'il fait des vers: il s'admire, il se fête!
Nous nous abusons tous de même; il n'en est point
Qui ne soit Suffénus ainsi par quelque point.
Tous ont leur lot d'erreur, et, de même manière
Besaciers, ne voient pas la poche de derrière[6].

(C. XXII. Trad. Eugène Rostand.)

1. Varus est un de ces poètes dilettantes avec lesquels Catulle aimait à causer littérature.
2. La devise de Catulle était plutôt : *Peu de matière et beaucoup d'art.*
3. Un palimpseste était un parchemin manuscrit que l'on faisait gratter, par économie, pour y écrire de nouveau.
4. Quand une feuille était écrite, on attachait à l'une de ses extrémités un cylindre, autour duquel on la roulait. On peignait parfois le bout de ce bâton, ou on le décorait de bulles qui faisaient saillie.
5. La pierre ponce polissait le parchemin.
6. Le Fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.
(La Fontaine, liv. I, fable 8.)

DOUCEURS DU FOYER

Sirmio[1], perle des presqu'îles
Et des îles que porte à fleur des lacs tranquilles,
Ou sur la vaste mer, Neptune deux fois roi[2],
Te revoir m'est un charme, une joie infinie!
A peine crois-je avoir quitté la Bithynie[3],
Ses plaines, et t'avoir, sûr abri, devant moi!
Oh! bonheur sans égal, quand l'âme se sépare
De ses soucis, secoue un fardeau trop porté,
Et que, las de courir, près de notre dieu Lare
Nous venons reposer sur un lit regretté!
Seule, après tant d'efforts, c'est assez de cette heure.
Charmante Sirmio, salut, réjouis-toi;
C'est le maître. O mon lac Lydien, fête-moi[4]!
Rires, éveillez-vous partout dans ma demeure!
(C. XXXI. Trad. Eugène Rostand.)

1. « Le touriste, parti de Riva à cinq heures, en paquebot, côtoie duran trois heures des rives fleuries de lauriers-roses, parfumées de citronniers. Au sortir du joli golfe de Salo, il rase l'île de Lecchi, et débouche à toute vitesse dans le lac de Garde, petite mer aux eaux bleues qui descendent du Tyrol italien. A droite, des falaises; à gauche, au pied d'une ligne de monts estompés de brume légère, le village de Garde, qui donne son nom moderne au Bénacus. Au milieu de la nappe, comme une flèche longue et mince coupant la rive sud en deux parties à peu près égales, et de sa pointe visant Riva, apparaît la langue de terre qui forme la presqu'île de *Sermione*, la *Sirmio* de Catulle. » (M. Rostand.)

2. Il veut parler des deux Océans. Selon d'autres, Neptune est le dieu des lacs, comme des mers.

3. Allusion au voyage qu'il fit dans la *cohorte* du préteur Memmius, celu auquel Lucrèce dédia son poème *De la Nature*.

4. On appelait ce lac Lydien, parce que les Rhétiens, qui possédaient Vérone située sur ses bords, passaient pour descendre des Étrusques originaires de la Lydie.

EN ROUTE [1]

Le froid s'en va, voici les tiédeurs du printemps.
L'équinoxe est passé, les furieux autans
Se taisent, et Zéphir a d'exquises haleines.
Viens, Catulle, laissons la Phrygie et ses plaines,
Nicée au chaud climat et ses fertilités,
Et volons en Asie, aux illustres cités.
Déjà mon cœur bondit, rêvant courses errantes.
Mon pied joyeux reprend des vigueurs dévorantes.
Adieu donc, des amis doux cercles regrettés!
Tous, pour nous ramener dans les foyers quittés
Là-bas, tous nous aurons des routes différentes.
(C. XLVI. Trad. Eugène Rostand.)

DEUIL D'UN FRÈRE [2]

I

Troie, horreur! où l'Asie et l'Europe ont trouvé
Leur tombeau! Troie où nul héros ne fut sauvé,
Qui gardais à mon frère un trépas lamentable!
O frère, qu'a perdu mon cœur inconsolable,
Doux rayon à ton frère ôté, malheur sur moi!
Toute notre famille est éteinte avec toi;
Tant de félicités que donnait à nos vies
La douceur de t'aimer, nous les voilà ravies!
Mort si loin! Ce n'est point parmi des morts aimés

1. Cette pièce fut sans doute composée dans son voyage de Bithynie. L'hiver passé, peut-être sous le chaud climat de Nicée, on songea au retour. En ces vers, où tressaille la joie juvénile du voyage, Catulle dit adieu à ses camarades. Il s'en alla parcourir, au printemps de 698 (56), les villes célèbres de l'Asie toutes pleines de souvenirs. Puis il reprit la mer pour le retour.

2. Qu'était ce frère si tendrement aimé? A travers ces regrets, on le juge avec faveur. Nous savons seulement qu'il était marié, et que sur lui reposait l'espérance de voir le nom de Catulle se perpétuer. Il mourut vers 695 (59), dans un coin perdu de la Troade. Il dut être conduit par l'esprit d'entreprise vers cette Asie Mineure où tant de cités obérées empruntaient à des syndicats de chevaliers, où se nouaient bien des spéculations d'affaires.

Qu'il repose, ni près de parents inhumés.
Troie a gardé son corps, — Troie impie et fatale, —
Au bout du monde, loin de la terre natale....!

(C. LXVIII. Trad. Eugène Rostand.)

II

Par cent mers, cent pays, ayant porté mes pas,
Pour ces devoirs navrants, frère, ici je m'arrête[1].
Je veux t'offrir les dons suprêmes du trépas,
Parler — en vain, hélas! — à ta cendre muette,
O toi que le destin a de mes bras ôté,
Frère que m'a ravi ce coup immérité!
Quoi! ne plus te parler, ne plus t'entendre faire
Tes récits, toi plus doux que la vie, ô mon frère,
Ni te revoir! Du moins toujours je t'aimerai,
Toujours en chants plaintifs vers toi je chanterai,
Comme sous la ramée et sous l'épais ombrage
Procné gémit du sort d'Itys mort avant l'âge[2].
Fidèle à la coutume antique des aïeux,
Je mets ma triste offrande aujourd'hui sur ta tombe :
De mes pleurs fraternels que baignée elle y tombe!
Adieu, frère! Reçois mes éternels adieux!

(C. CI. Trad. Eugène Rostand.)

1. En revenant d'Asie, Catulle s'arrêta au cap Rhœté, en Troade, pour y rendre ses devoirs au frère qu'il pleurait.

2. Procné, fille de Pandion, femme de Térée et mère d'Itys, fut, dit la fable, changée en rossignol.

VIRGILE

(70-19 avant Jésus-Christ)

Origines. Débuts poétiques. Bucoliques. Une victime des guerres civiles. — Le 15 octobre, sous le consulat de Crassus et de Pompée, près de Mantoue, dans le bourg d'Andes[1], naissait un enfant dont le vrai nom fut *Publius Vergilius Maro*. Fils d'un cultivateur[2], il étudia d'abord à Crémone et à Milan, puis à Naples, dans cette autre Grèce italienne qui lui devint une seconde patrie. Un fabuliste, Parthénius de Nicée, y fut un de ses maîtres, avec le philosophe Syron, dont les leçons l'initièrent à la doctrine d'Épicure. La poésie, l'éloquence, les mathématiques et la médecine passionnèrent son esprit curieux de toutes les sciences jusqu'au jour où, tenté par la Muse, il essaya sa plume à des distiques, à des épigrammes, à de petits poèmes, qui furent les ébauches d'un brillant écolier[3].

Mais son véritable début ne date que des *Bucoliques*. Suggérées, dit-on, par les conseils de Pollion, lieutenant d'Antoine dans la Cisalpine[4], elles sont contemporaines du meurtre de César et du terrible triumvirat qui suivit. On sait que la victoire de Philippes livra l'Italie en proie aux vétérans. Comme Tibulle et Properce, Virgile fut dépouillé de son champ paternel. C'est ce que témoi-

1. Aujourd'hui *Pietola*.

2. Son père était, selon les uns, petit officier de justice ou *viator*, selon d'autres paysan, ou potier. Son aïeul se nommait *Magius*, et sa mère *Magia Polla*. Il eut deux frères *Silon* et *Flaccus*.

3. Le *Ciris*, le *Moretum*, le *Culex* (moucheron), paraissent peu dignes de lui.

4. Littérateur entreprenant, Pollion aborda l'histoire, l'éloquence, la tragédie, et inaugura les lectures publiques.

gnent les accents du berger Tityre, sous les traits duquel nous reconnaissons le jeune poète, remis en possession de son héritage par le bienfait d'Auguste. Dans sa détresse, il avait eu pour patrons deux anciens condisciples, Cornélius Gallus et Alfénus Varus, commissaires chargés du partage des terres. Mais la guerre de Pérouse entraîna des confiscations nouvelles[1], et des périls extrêmes que l'on entrevoit dans la neuvième églogue, où Ménalque se plaint d'avoir failli perdre la vie. C'est une allusion faite aux violences du centurion Arrius, qui ne voulut pas restituer à Virgile son domaine usurpé : l'épée en main, il le força de se jeter à la nage dans le Mincio, pour se dérober à sa poursuite.

Le client d'Auguste. Mélancolie. Amour de la nature. — La paix de Brindes[2] rendit enfin au protégé de Mécène[3] son patrimoine et la sécurité d'un loisir nécessaire à l'épanouissement de son génie. Dès lors, sa faveur ne fera plus que croître avec sa gloire; mais l'impression de ses premières épreuves sera ineffaçable. Elles lui laisseront un voile de mélancolie tendre et pieuse. Jamais il n'oubliera les déchirements de la spoliation et de l'exil. Croyons-en ce cri de douleur : « Est-ce que jamais plus il ne me sera donné, après un long temps, revoyant ma terre natale et le chaume de ma pauvre maison, de me dire en les contemplant : c'était pourtant là mon domaine et mon royaume. Quoi! un soldat sans pitié possédera mes cultures si soignées! un barbare aura ces moissons! *Voilà où la discorde a conduit nos malheureux concitoyens!* » L'horreur des guerres civiles devait être plus sensible encore à un rêveur, à un poète qui avait mis toute son âme dans ce modeste enclos habité par ses plus chers souvenirs; car il aimera toujours ces campagnes où il a pris l'ombre et le frais, où il a dormi au murmure des abeilles bourdonnant autour de la haie de saules, où il s'est éveillé au gémissement des ramiers et des tourterelles, au chant lointain du paysan qui émonde ses vignes[4].

1. Musa, l'ennemi des habitants de Mantoue, présidait à ce partage. Il était devenu gouverneur de la Cisalpine, au nom d'Antoine.

2. Pollion et Mécène en furent les principaux négociateurs. La quatrième églogue est dédiée à Pollion, alors consul, et la sixième à Varus, qui servit Virgile dans ces épreuves.

3. Vers 715 ou 717, nous le retrouvons sur la route de Brindes, en compagnie de Mécène et d'Horace, qui l'appelle « la plus belle âme et la plus sincère que le monde ait portée ».

4. Voisine du Mincio et de ses prairies marécageuses, sa ferme était située dans une plaine basse et humide. Trop froid en certaines saisons, le climat devint mauvais pour une constitution délicate; et, vers l'âge de trente ans, il dut chercher un ciel plus chaud.

L'homme. Candeur du génie. — Le succès des *Bucoliques* semblait devoir le fixer définitivement dans la grande ville « dont la tête se dresse au-dessus des autres cités autant que le cyprès domine les humbles arbrisseaux ». Pourtant il ne put s'habituer à ce séjour, et s'en éloigna sans cesse, non comme Horace, pour échapper aux importuns, mais pour jouir en paix de la nature et de ses beautés. Il avait l'air d'un étranger parmi les amis illustres que charmait sa candeur. Il gardait dans leurs palais sa physionomie à demi rustique et des manières embarrassées. Malgré le contact des beaux esprits, il restera jusqu'à la fin rebelle aux élégances du jour, timide, silencieux, maladroit, rougissant au moindre mot. Un de ses biographes ne l'appellera-t-il pas « un provincial élevé parmi les broussailles et les forêts » ?

Les Géorgiques et l'initiative de Mécène. Un cœur romain. Préludes épiques. — Défiant de lui-même, il eut toujours besoin, pour prendre l'essor, d'être sollicité par des encouragements. Or, ce fut Mécène qui lui proposa de traiter un sujet essentiellement national, ces *Géorgiques* auxquelles il consacra dix années de travail[1]. Le ministre du prince voulait-il, comme on l'a prétendu, inspirer aux vétérans devenus laboureurs le goût de leur condition nouvelle, et réconcilier l'épée avec la charrue? On peut en douter, et la dédicace du poème nous semblerait plutôt l'hommage d'une reconnaissance personnelle; mais il est cependant vraisemblable que cette apologie des anciennes mœurs dut agréer aux vues politiques d'un souverain attentif à restaurer des traditions trop oubliées.

Quoi qu'il en soit, Auguste ne fut point ingrat, et, à mesure que se déclara cette sympathie, le poète enhardi vit s'ouvrir à ses yeux de plus larges horizons. Tout jeune encore, il annonçait l'instinct des sujets grandioses. Déjà même, dans les églogues, on sent qu'il est à l'étroit en ses bergeries. Tantôt il éprouve la tentation de rivaliser avec Lucrèce. Tantôt il cède au plaisir d'exalter les fastes de Rome ; et il faut qu'Apollon lui tire l'oreille pour le ramener à ses moutons. Si, en pleine pastorale, se découvre par échappées le chantre d'un âge qui va saluer en lui son interprète[2], à plus forte raison les *Géorgiques* dépassent-elles les limites du genre didactique, notamment lorsque Virgile se glorifie d'avoir le pre-

1. De 714 à 724. Il avait mis trois ans à composer et corriger les *Bucoliques*, achevées à l'âge de trente-quatre ans.

2. Ces saillies furtives s'accusent surtout dans la quatrième églogue, à *Pollion*.

mier appelé dans sa patrie les Muses de l'Hélicon. C'était comme le prélude d'une épopée.

L'Énéide. Son à-propos. Intérêt dynastique. Pensée romaine. — Or, ce temple de marbre qu'il se promit d'édifier sur les rives du Mincio, il l'exécuta dans l'*Énéide*, dont la conception est inséparable des premières années de l'empire [1], du temps où Octave se transfigurait en Auguste. Des vœux universels de paix, d'ordre et de salut précipitaient alors le monde au-devant du vainqueur d'Actium, considéré comme un libérateur. De Brindes, où il débarqua, jusqu'à la ville éternelle, sa marche fut une série d'ovations populaires. Des jeux troyens, qui associaient les origines de Rome à celles des Césars, venaient d'être institués, à l'occasion des trois jours de triomphe qui célébrèrent le temple de Janus fermé pour la seconde fois depuis Romulus. Témoin de ces fêtes, dont l'allégresse alla jusqu'à l'enthousiasme, Virgile dut, au milieu de pareils transports, avoir la vision confuse d'un poème où les évocations du passé s'associaient aux espérances de l'avenir. Pour lui donner le courage d'oser l'œuvre encore indistincte qui aspirait à la lumière, il suffit d'un mot prononcé par celui que sa reconnaissance appelait un dieu [2]. Auguste comprit qu'il y avait dans la pensée de l'*Énéide*, non seulement un intérêt dynastique, mais un à-propos flatteur pour l'orgueil romain. Aussi fut-elle son livre de prédilection, comme pour le peuple-roi qui, un jour, en plein théâtre, rendit à Virgile les mêmes honneurs qu'au prince.

Avant de mettre la dernière main à un monument digne de fixer à jamais les regards de la postérité, le poète voulut visiter les lieux où il avait placé le théâtre de sa légende. En achevant ce pèlerinage, il rencontra Auguste qui se trouvait alors à Athènes. Déjà très malade, il dut hâter son retour, et revint mourir à Brindes, le 10 des calendes d'octobre, 735, à cinquante et un ans. Ses restes furent ensevelis à Naples, avec une épitaphe composée par lui-même. Ils reposent non loin de Pouzzoles, sur la douce colline du Pausilippe, près de laquelle il avait si longtemps vécu. Par scrupule de conscience, son testament ordonnait de détruire l'épopée, qu'il jugeait imparfaite. Mais Auguste la sauva des flammes, et mérite notre gratitude pour avoir décidé qu'elle appartenait à Rome, disons mieux, au genre humain.

1. Il employa onze années à cette œuvre.
2. « Un dieu, disait Tityre, nous a fait ces loisirs. »

LES ÉGLOGUES [1]

Conditions ingrates de l'idylle chez les Romains. Virgile et Théocrite. — L'idylle ne saurait indifféremment se produire en tout temps et partout, même quand l'art doit s'en mêler. En France, elle n'eut jamais pied nulle part; car nous n'avons pas de bergers, du moins de ceux qui chantent. Les Romains non plus ne se prêtaient pas à l'acclimatation de ce genre. Les Curius et les Dentatus tenaient la charrue : or, les chalumeaux sont rebelles aux doigts qui ont le cal. Les rudes Sabins se seraient tout au plus réduits à quelques couplets capables de réjouir le cœur de Caton l'Ancien. Ils eussent célébré les labeurs de l'année, ou les jeux grossiers qui se souvenaient encore de la guerre. Autour des Cincinnatus ne se rencontrait pas un seul Daphnis. Leur amour pour les champs eut des soucis tout pratiques. L'antique esprit d'Hésiode, mâle, grave, positif, religieux, tout nourri de bon sens et d'apologues, était la seule poésie de la *forte Étrurie*.

Il n'en fut pas ainsi des Grecs, surtout dans l'heureuse Sicile, même au temps de Théocrite. Bien que ce poète syracusain eût vécu à la cour des Ptolémées, il put, en sa jeunesse, entendre de vrais chants accompagnés par des flûtes vraiment pastorales. Il y avait donc une demi-vérité dans les caprices de sa fantaisie qui sut combiner des réminiscences à moitié réelles, et leur donner pour cadre l'horizon de la patrie.

Les Bucoliques. Éléments artificiels. Adresse à les déguiser. L'allégorie. Les accents personnels. — C'est dire ce qu'il y a d'artificiel dans les *Bucoliques* de Virgile. Sans doute, il resta fidèle à son berceau champêtre et aux douceurs de la rêverie; mais, lorsqu'il s'avisa de transplanter l'idylle dans le Latium, il n'obéit qu'à une ambition littéraire. Encore lui fallut-il être encouragé par l'initiative d'un protecteur, Asinius Pollion, qui lui conseilla cet exercice de bel esprit, et par l'exemple d'un

1. Ce mot, que les modernes prennent dans le sens de *poème pastoral*, avait, chez les Grecs, le sens de *choix*, *recueil*. Ils l'appliquaient à une suite de petites pièces, odes, épîtres, satires, épigrammes, bucoliques.

Les *Bucoliques* ou *Églogues* de Virgile datent de l'an 711 (43 av. J.-C.) à 717 (37 av. J.-C.). La première fut l'*Alexis*. La deuxième et la troisième sont de 712 (42 av. J.-C.). Dans la cinquième, il divinise Jules César, et déplore, sous le nom de Daphnis, la mort du dictateur qui avait donné droit de cité aux habitants de la Transalpine.

ami, Cornélius Gallus, qui s'ingéniait à imiter les coquettes élégances des Alexandrins.

Il est donc inutile de prouver que jamais bouviers ou pâtres n'eurent les idées, les sentiments ou les délicatesses de langage qu'il prête à Tityre, à Mélibée, à Ménalque, à Mopsus, à Corydon, Tircis, Lycidas, Mœris, Palœmon, Damœtas ou Alphœsibée [1]. Il serait malaisé de dire à quelle nation ils appartiennent, ou dans quelle contrée ils vivent. Sous leurs noms se cacheraient plutôt des personnages allégoriques dont les plaintes, la reconnaissance et les vœux symbolisent la jeunesse du poète, ses malheurs, ses espérances et ses amitiés.

Pourtant, n'abusons point de ces commentaires, et ne voyons pas seulement des petits-maîtres dans ces villageois qui ont fait toilette pour plaire à la Rome d'Auguste. Outre que leurs raffinements ne dégénèrent jamais en fadeur, il serait injuste d'oublier que certains traits donnent à leur physionomie je ne sais quel air de vraisemblance rustique. Ne sont-ils pas, à l'occasion, querelleurs, fripons, jaloux, curieux, comme la race matoise des paysans? Ils ne se font point scrupule de détourner le bouc du voisin, de traire pour eux la brebis du maître, et de couper au pied les jeunes arbrisseaux. Ils sont superstitieux, croient aux avertissements de la corneille, au mauvais œil et aux herbes magiques. Bien qu'ils aient toujours en vue la ville souveraine dont ils parlent avec une naïve curiosité, comme d'une lointaine merveille, nous ne sommes donc pas ici dans les bergeries de Fontenelle ou de Florian.

Le style. Les accessoires pittoresques. La mythologie rustique. Pressentiments d'un art grandiose.— En reconnaissant ce que ces tableaux ont de factice, disons qu'ils nous charment par un style supérieur aux sujets, et par la vérité relative des accessoires. Le décor du petit drame est le plus souvent la verdoyante vallée où serpentent, bordés de roseaux, les lents détours du Mincius, auxquels une fiction géographique donne pour perspective la campagne de Rome, avec les monts de la Sabine. Les paysages sont peuplés d'animaux domestiques : le taureau ruminant sous l'yeuse obscure, la génisse au pis gonflé d'un lait

1. Si l'on excepte la charmante familiarité de l'églogue où figure Silène endormi, les bergers de Virgile semblent des personnages de distinction, comparés à ceux de Théocrite. Ils ont une recherche exquise, un goût chatouilleux. — C'est un système soutenu d'atticisme pastoral. — Ils se ressemblent tous, à l'exception de Mélibée, figure douce et triste, dont la plainte personnifie la voix des opprimés. — Théocrite a mieux su établir des différences entre ses héros champêtres. Il a échappé à la monotonie en les classant par une sorte de hiérarchie : bouviers, pasteurs de brebis, chevriers.

intarissable, le museau camus des chèvres enivrées de cytise, les chevreaux pétulants, les chiens dociles, et le loup qui guette l'innocente proie. Dans le fond s'entrevoit la chaumière de Tityre avec son verger, ses hêtres touffus, sa fontaine et ses saules. Sur un ciel pur se détache clairement jusqu'au vol des abeilles. A perte de vue s'étendent de tous côtés des bosquets fleuris de violettes et d'hyacinthes, des haies murmurantes : puis, dans les arrière-plans fuit la cime bleuâtre des forêts, ou se déroule parfois un ruban de mer plutôt devinée qu'aperçue. L'ensemble est doux et tranquille. Cependant, partout tressaille le mouvement de la vie : on entend comme un harmonieux concert où se mêlent à la plainte des zéphyrs, aux frissons du feuillage, aux bruissements des eaux le chant du bûcheron, la voix grave des bœufs, le roucoulement des colombes, le cri chevrotant des agneaux, la flûte pastorale, et l'écho vigilant[1].

A ce sentiment de la réalité vive s'associe l'illusion du rêve mythologique : car des divinités agrestes animent la scène. Priape garde les vergers, Palès les prairies, Cérès les moissons, Bacchus la vigne, Pan les bois, Diane les montagnes. Silène égaye les Faunes dans les antres, et, près d'une source ombragée, Apollon préside aux luttes des chanteurs.

Ajoutons que Virgile a des élans instinctifs où l'on pressent la majesté d'une vocation épique. La dixième églogue, si tendrement passionnée, laisse éclater des accents qui nous prédisent le roman de Didon. Toute religieuse et sibylline, la quatrième églogue, dédiée à Pollion, est « digne d'un consul », et annonce déjà les beautés sacrées du sixième livre de l'*Énéide*. Les apologistes chrétiens du quatrième siècle allèrent même jusqu'à voir dans le mysticisme de ce poème la prophétie confuse d'un Rédempteur. C'était une méprise. Mais on s'explique du moins comment Virgile fut accepté pour magicien par le moyen âge. On comprend aussi que Dante l'ait choisi pour guide dans son pèlerinage à l'Enfer chrétien. M. Sainte-Beuve a donc raison d'écrire: « La venue du Christ n'a rien qui étonne, quand on a lu Virgile. »

1. Les contours des paysages virgiliens ne sont pas seulement lumineux, palpables, nettement dessinés, — ce qui est le mérite de sa poétique ; — mais ces tableaux précis et purs s'embellissent d'une douce mélancolie, qui a ses tristes voluptés. On les aime partout où l'on souffre.

TITYRE ET MÉLIBÉE[1]

MÉLIBÉE.

Au pied d'un hêtre épais tu reposes, Tityre,
Et, dans ta rêverie, un chant des bois inspire
Ton grêle chalumeau. Nous, loin de ces doux lieux,
Nous partons, nous fuyons la terre des aïeux,
La patrie! Et Tityre, à l'ombre, en paix, rappelle
Aux échos des forêts qu'Amaryllis est belle[2].

TITYRE.

Ces loisirs, Mélibée, un dieu nous les a faits[3] :
Oui, c'est un dieu pour nous; il doit l'être à jamais.
Du sang d'un tendre agneau bien souvent notre étable
Rougira ses autels[4]. Sous ce dieu favorable,
Librement, tu le vois, peuvent errer mes bœufs,
Et moi sur ce roseau jouer l'air que je veux.

MÉLIBÉE.

Je ne suis point jaloux, mais plutôt je m'étonne,
Tant le trouble partout en nos champs t'environne[5]!
Moi-même, au loin poussant mes chèvres, je m'enfuis,
Malade; et celle-ci qu'à peine je conduis,
Vois, près d'ici, Tityre, elle vient d'être mère;

1. Dans cette églogue, composée à l'âge de vingt-neuf ans, Virgile, auquel Octave venait de rendre son domaine confisqué, prête à Tityre ses sentiments de reconnaissance. Mélibée exprimerait plutôt les amertumes des habitants de Mantoue condamnés à l'exil (41 av. J.-C.).

2. Ah! le sort des bergers, et le hêtre où Tityre,
Dans la chaleur du jour, à l'écart se retire,
Et chante Amaryllis !

(Théophile Gautier.)

3. Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

(Racine.)

La Fontaine a divinisé Louis XIV, comme Virgile divinise Octave :
Quelque dieu le retient : c'est notre souverain.

(La Fontaine.)

4. J'arrose ton autel du sang de cet agneau.

(Racine.)

5. Il s'agit des vétérans qui spoliaient les anciens possesseurs.

Sous ces coudres touffus, deux jumeaux sur la pierre,
L'espoir de mon troupeau ! vont périr délaissés :
Malheur, il m'en souvient, que m'annonçaient assez,
Si quelque mauvais sort ne m'eût fermé l'oreille,
Du fond des arbres creux la sinistre corneille,
Et les chênes atteints par le céleste feu !
Mais, Tityre, à présent, dis-nous quel est ce dieu?

TITYRE.

La Ville, comme on dit, cette fameuse Rome,
Moi, simple que j'étais, je là jugeais en homme
Qui n'a vu que les murs fréquentés des troupeaux,
Où nous autres pasteurs nous menons nos agneaux[1].
Est-ce que le chevreau de la chèvre diffère?
Les chiens ne sont-ils pas l'image de leur mère?
Le petit, à mes yeux, touchait au grand de près.
Mais Rome, Mélibée, ah ! tel un fier cyprès
Laisse ramper sous lui la viorne dans l'herbe;
Tel entre les cités monte son front superbe.

. . . .

Pouvais-je ailleurs trouver des Dieux si bienfaisants?
Là, j'ai vu ce héros dont l'autel, tous les ans[2],
Par douze fois chez nous fume de sacrifices.
Tout d'abord il a dit : « Oui, paissez vos génisses,
Oui, domptez vos taureaux, comme autrefois, enfants ! »

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard, ainsi tu garderas tes champs !
Le gravier les obstrue au loin; le marécage
De ses joncs limoneux couvre ton pâturage[3] :

1. Je sot cuidois que ce que l'on dit Rome
Fût une ville ainsi petite comme
Celle de nous, là où maint aignelet
Nous retirons et les bêtes de lait.

(MAROT.)

2. Octave avait alors vingt-trois ans. Il se fit toujours représenter sous les traits d'un jeune dieu.

3. Ces vers sont une description du domaine de Virgile. Situé entre la colline et le fleuve, il était enveloppé d'un côté, dit M. Benoist, par des roches, que les pluies avaient mises à nu, et de l'autre par les marécages du Mincio.

Mais il t'en reste assez. Ton troupeau toujours sain
Évitera le mal qui ronge le voisin,
Et l'herboge étranger fatal aux brebis pleines.
Près des fleuves connus et des saintes fontaines[1],
Jouis, heureux vieillard, de l'épaisse fraîcheur !
L'essaim que vers la haie attire un saule en fleur
Bercera ton sommeil de son léger murmure[2];
Là, sous la haute roche, émondant la verdure,
Le bûcheron dans l'air lancera sa chanson,
Et tendrement sur l'orme, à l'envi du pigeon,
Gémiront tes amours, tes chères tourterelles.

TITYRE.

Aussi l'on me dira que les cerfs ont des ailes,
Que la mer sur ses bords laisse les poissons nus,
Que, bannis l'un chez l'autre en des champs inconnus,
L'Ibère boit le Tigre et le Parthe le Tage,
Avant que de mon cœur s'échappe son image.

MÉLIBÉE.

Ah ! c'est nous qui verrons, sous d'autres cieux errants,
La Scythie et la Crète aux rapides torrents,
Les sables libyens que le soleil altère,
Ou les Bretons perdus seuls au bout de la terre[3].
Faut-il, champs des aïeux, vous perdre sans retour[4] ?
Après bien des étés vous reverrai-je un jour?
Autour de l'humble toit couvert d'herbe et de chaume,
Admirerai-je encor mon modeste royaume[5] ?

1. Les sources étaient consacrées à des divinités.

2. Entendre au loin monter le doux chant des pasteurs,
Ou bourdonner l'abeille autour du tronc des chênes,
Ou de mes limpides fontaines
Les flots assoupissants murmurer sous les fleurs.
(LAMARTINE.)

3. Le désespoir d'un exilé lui inspire ces hyperboles.

4. Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?
(RACINE.)

5. Son fertile domaine est son petit empire.
(RACAN.)

Un soldat, un impie, aura ces chers enclos!
Un barbare ces champs si soignés et si beaux!
Voilà dans quels malheurs la patrie est tombée :
C'est ton œuvre, ô Discorde! Oui, pauvre Mélibée,
Sème donc tes sillons, voilà tes héritiers;
Aligne donc tes ceps, et greffe tes poiriers !
Viens, cher troupeau, venez, chèvres longtemps heureuses,
Vous que jadis, couché sous les grottes ombreuses,
Je voyais de loin pendre aux broussailles des monts!
Jamais plus votre ami ne dira de chansons;
Chèvres, ne comptez plus que ma voix vous conduise
Mordre le saule amer et la fleur du cytise!

TITYRE.

Pour cette nuit, du moins, sans danger tu pourrais
Reposer avec moi sur un feuillage frais.
Tu trouveras chez nous la châtaigne fondante,
Avec les fruits moelleux et la crème abondante.
Vois-tu fumer au loin les toits dans nos vallons,
Et plus longue déjà l'ombre tomber des monts[1]?

(*Bucoliques*, I. Trad. M. André Lefèvre.)

LA MORT DE DAPHNIS [2]

La mort cruelle au jour avait ravi Daphnis,
Et les nymphes en deuil pleuraient. Bois et fontaines,

1. Aux lueurs du couchant vois fumer les hameaux.
(LAMARTINE.)
. . . . Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
(LA FONTAINE.)
Les ombres, cependant, sur la ville épandues,
Du faîte des maisons descendaient dans les rues.
(BOILEAU.)
Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts.
(André CHÉNIER.)
Les grandes ombres que déroulent
Les sommets que l'astre a quittés.
(LAMARTINE.)

2. Sous le nom de Daphnis on voit généralement une allégorie. Virgile pleurerait ici la mort de César. L'anniversaire de sa naissance fut célébré en 42. Les habitants de la Transpadane lui devaient le droit de cité.

Les nymphes vous ont eus pour témoins de leurs peines[1],
Quand la mère, accusant les astres et les Dieux,
Embrassait de son fils les restes douloureux !
Quel pasteur en ces jours conduit ses bœufs au fleuve?
Au froid courant des eaux quelle brebis s'abreuve,
Ou même ose des prés effleurer les gazons?
Qui ne pleure Daphnis? Ah! cher Daphnis, les monts
A l'écho des forêts gémissantes murmurent
Que les fauves lions de ton trépas s'émurent[2].
Tigres de l'Arménie à son char attelés,
Pampres verts mollement sur le thyrse enroulés,
Bacchus te devait tout, sa pompe et ses insignes.
Comme la vigne à l'arbre et les grappes aux vignes,
Au troupeau les taureaux, les blés au gras sillon,
Toi, tu fus notre honneur à tous[3]! Pour Apollon
Les bois n'ont plus d'attraits; Palès même délaisse
Les champs où les destins t'ont pris à sa tendresse[4].
Adieu les grands épis! L'orge est semée en vain!
Partout règne l'ivraie inféconde, et le grain
Meurt sous l'herbe stérile. Où brillait le narcisse,
D'aiguillons acérés la ronce se hérisse;
La tendre violette a fait place aux chardons[5].

1. Les Nymphes l'ont gémi d'une piteuse voix;
Les autres l'ont pleuré, les rochers et les bois;
Vous le savez, forêts, qui vîtes ès bocages
Les loups mêmes se plaindre et les lions sauvages.
(Ronsard.)

2. Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.
(Le Franc de Pompignan.)

3. Tout ainsi que la vigne est l'honneur d'un ormeau,
Et l'honneur de la vigne est le raisin nouveau,
Et l'honneur des troupeaux est le bouc qui les mène,
Et comme les épis sont l'honneur de la plaine,
Et comme les fruits mûrs sont l'honneur des vergers,
Ainsi cet Henriot fut l'honneur des bergers.
(Ronsard.)

4. Palès présidait aux troupeaux, Apollon avait été pasteur chez Admète.
Et nulle déité n'habitait plus aux champs.
(Ronsard.)

5. Car la terre irritée, en guise de moissons,
Ne voulait plus donner qu'épines et chardons.
(Ronsard.)

Jonchez, Daphnis le veut, il a droit à ces dons,
Pasteurs, jonchez le sol de fleurs et de feuillages ;
Sur les eaux qu'il aimait inclinez des ombrages,
Et qu'en sa tombe inscrit cet hommage soit lu :
« C'est moi, de ces forêts jusqu'aux astres connu,
Daphnis, d'un beau troupeau maître plus beau moi-même. »
(*Bucoliques*, V, v. 20-44. Trad. M. André Lefèvre.)

SILÈNE CAPTIF

. . . . Dans un antre étendu,
Gonflé, comme toujours, du dieu qu'il avait bu,
Silène fut surpris par Chromis et Mnasyle[1].
Un lourd canthare[2], auprès du vieillard immobile,
Pend par une anse usée; et, des tempes glissant,
Sa guirlande en festons jusqu'à terre descend.
Tous les deux à l'envi (tant de fois sa promesse
De l'espoir d'un récit abusa leur jeunesse!)
L'assaillent, et lui font des liens de ses fleurs.
Puis, bientôt alliée aux timides vainqueurs,
Églé, la folle Églé, survient, et les rassure,
Belle nymphe des eaux! et du sang d'une mûre
Peint la tempe et le front du dieu qui ne dort plus[3].
Il les voit, et, riant : « O liens superflus!
On m'a vu, je suis pris. Enfants, rompez ma chaîne.
Vous le vouliez, dit-il, vous entendrez Silène;
A vous les chants; toi, belle, un autre rrix t'est dû. »
Aussitôt, il commence. Alors, vous eussiez vu
En cadence bondir les faunes et les bêtes,
Et des chênes puissants trembler les vastes faîtes[4].

1. Noms de satyres.
2. Coupe antique à anse, consacrée à Bacchus.
3. Ce tableau se retrouve dans plusieurs bas-reliefs et camées antiques.
4. Il poursuit ; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages ;
Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer.
(André Chénier.)

Jadis aux chants d'Orphée, à la voix de Phébus,
L'Ismare[1] et le Parnasse ont été moins émus.
(*Bucoliques*, VI, v. 13-30. Trad. M. André Lefèvre.)

LA SPOLIATION[2]

LYCIDAS.

Méris, suis-tu la route, et vas-tu de ce pas
Jusqu'à la ville?

MÉRIS.

Ainsi, qui l'eût dit, Lycidas?
Ainsi, nous vivions donc pour voir de nouveaux maîtres
Ravir aux vieux colons l'humble champ des ancêtres?
« Arrière! » a dit l'intrus, « ce domaine est à nous[3]. »
Et maintenant (ô sort, voilà bien de tes coups!)
Triste, je lui conduis, comme tribut de guerre,
Ces chevreaux; puissent-ils ne lui profiter guère!

LYCIDAS.

On disait qu'à ton bien, du flanc de ces coteaux
Dont les pieds mollement descendent vers les eaux,
Jusqu'aux hêtres, là-bas, découronnés par l'âge,
Les vers de ton Ménalque épargnaient le pillage[4].

MÉRIS.

On l'a dit, on l'a cru. Mais que peuvent nos vers
Parmi ces javelots qui sifflent dans les airs?
Ce que devant l'autour peuvent des tourterelles.
Si je n'eusse à tout prix coupé court aux querelles,
(La corneille en son arbre à gauche avait gémi),
Où serait à présent Méris, ton vieil ami?
Ménalque même...

1. *Ismare*, montagne de Thrace.
2. Nous trouvons encore ici l'écho des guerres civiles, et de leurs souffrances.
3. Virgile avait été une seconde fois dépossédé de son domaine par le centurion Arrius qui voulut le tuer. Il s'enfuit à Rome, en recommandant à son fermier de l'apaiser. Son patrimoine lui fut rendu, après la paix de Brindes.
4. Ménalque personnifie Virgile.

LYCIDAS.

Quoi! Ménalque, notre gloire?
Sur qui tombe l'horreur d'une action si noire?
Quoi! ravir au pays son seul consolateur[1],
Aux nymphes leur poète! Eh! quel autre chanteur
Sèmerait en nos prés les fleurs et les feuillages?
Quel autre sur les eaux tendrait les verts ombrages.
Comme il partait joyeux pour voir notre trésor,
Sa chère Amaryllis! Je crois entendre encor
Les vers que ce jour-là j'ai surpris sur ses lèvres :
« Je vais et je reviens, Tityre; pais nos chèvres
« Et puis mène-les boire ; en chemin, cependant,
« Veille aux cornes du bouc : il est vif; sois prudent! »

MÉRIS.

Ou ceux que pour Varus[2] à cette heure il termine :
« De la triste Crémone, ah! trop proche voisine[3],
« Notre cité, Varus, craint les maux de sa sœur.
« Sauve notre Mantoue, et ton nom protecteur
« Aux astres va monter avec le chant des cygnes! »

LYCIDAS.

Ainsi[4] puisse jamais l'if aux saveurs malignes
N'attirer tes essaims, et l'ébénier toujours
Des vaches, dans tes prés, arrondir les pis lourds!
Mais chante encor; la Muse aussi m'a fait poète;
Du moins je fais des vers que le pasteur répète.
Poète, les bergers m'accordent ce beau nom ;
Mais dois-je l'accepter, dois-je les croire? Non.
De Cinna[5], de Varus mes vers encore indignes
Ressemblent à vos chants comme la grue aux cygnes.

1. Virgile composa cette églogue à Rome, où il s'était réfugié chez le philosophe Syron, en l'an 40.
2. Varus, ou plutôt Varius, était un poète épique ami de Virgile et d'Horace. Il édita l'*Énéide* après la mort du poète.
3. Crémone était à quarante milles de Mantoue, et fut enveloppée dans son malheur. Son territoire devint aussi la proie des vétérans.
4. *Ainsi*, c'est-à-dire si ce vœu se réalise.
5. Cinna était aussi un poète favori de Mécène.

MÉRIS.

Justement j'assemblais, puisque c'est ton désir,
Des vers que ma mémoire a peine à ressaisir;
Ils ne sont pas sans grâce : « En quels jeux arrêtée
« Te retiennent les flots? Viens ici, Galatée!
« Ici, le blond printemps rit parmi les ruisseaux;
« La vigne mollement s'entrelace en berceaux.
« Vois que de fleurs la terre à plein giron épanche,
« Et ce tremble argenté qui sur l'antre se penche.
« Viens, ta place est ici. Laisse les flots amers
« De leur choc insensé battre le bord des mers! »

LYCIDAS.

Que chantais-tu donc seul, hier, sous la nuit pure?
Sans entendre les mots, je retins la mesure [1].

MÉRIS, *récitant.*

« N'observe plus, Daphnis, des astres trop connus;
« Voici que monte aux cieux César, fils de Vénus,
« Bel astre, espoir joyeux de nos moissons futures [2],
« Qui doit des blonds coteaux rougir les vignes mûres!
« Greffe donc tes poiriers; l'astre nouveau, Daphnis,
« En assure les fruits aux enfants de tes fils!... »
Tout fuit avec les ans; jusqu'à l'esprit, tout baisse.
O longs jours de chansons, beaux jours de ma jeunesse,
Où sont passés tant d'airs maintenant oubliés?
C'est quelque sort [3]! Les loups m'auront vu les premiers,
Et leurs yeux à Méris ont ravi la voix même.
Mais un autre pourra t'achever ce poème,
Et Ménalque, bientôt...

LYCIDAS.

En quels délais, Méris,
Tu sais traîner un cœur de tes chansons épris!

1. J'ai retenu le chant; les vers m'ont échappé.
(J.-B. Rousseau.)
2. Allusion à la comète qui se montra au milieu des jeux célébrés en l'honneur de César (711.)
3. Quelque mauvais sort jeté sur moi, une *jettatura.*

Vois, le silence au loin dort sur les eaux sereines;
Pour toi, des vents tombés expirent les haleines.
La moitié de la route est faite : on voit d'ici
Paraître le tombeau de Bianor[1]; ainsi,
La ville n'est pas loin. Viens donc sous cet ombrage
Où la serpe en monceaux couche l'épais feuillage[2],
Viens poser tes chevreaux, et chanter, et t'asseoir.
Crains-tu les vapeurs d'eau que rassemble le soir[3]?
Marchons, mais en chantant, pour abréger la route;
Oui, marchons en chantant, et, tandis que j'écoute,
Du poids de ces chevreaux je te vais soulager.

MÉRIS.

Enfant, j'ai trop à faire ; il n'y faut pas songer.
Ménalque nous revient, et le mieux est d'attendre,
Pour dire nos chansons, qu'il puisse les entendre.
(*Bucoliques*, IX. Trad. M. André Lefèvre.)

LES GÉORGIQUES

Genre approprié au génie romain. Pensée patriotique et sociale. — Les *Géorgiques* ne se rattachent qu'artificiellement à ces poèmes auxquels les hommes des premiers âges confiaient, comme le fit Hésiode, des leçons d'expérience pratique. Après les traités de Caton et de Varron[4], que suivra celui de Columelle, il n'y avait plus lieu d'enseigner en vers l'art de cultiver la terre. En choisissant un sujet conforme à ses goûts et aux plus chers souvenirs de son enfance, Virgile eut pourtant sa pensée patriotique. Outre que la vie agricole avait été le berceau ou plutôt l'école de cette race laborieuse, sobre et vaillante que son courage civil et militaire prédestinait à conquérir le monde, on ne peut nier, quoi qu'on en dise, les influences politiques subies par un génie

1. Un des héros fondateurs ou protecteurs de Mantoue.
2. Ils jettent devant eux en verdoyants monceaux
Les feuilles que leurs mains émondent des rameaux.
(LAMARTINE.
3. Mœris est âgé : il peut craindre les rhumatismes.
4. *Sur la chose rustique* (*De re rustica*).

que la reconnaissance rendit complaisant pour un désir, sinon un ordre[1], venu d'Auguste ou de Mécène.

Il est certain que le prince et son ministre voulaient tout au moins protester en faveur de l'agriculture. Bien des causes avaient précipité son déclin : signalons, entre autres, l'étendue croissante des vastes domaines qui remplaçaient presque partout la petite propriété, le travail de l'esclave substitué à celui de l'homme libre, la transformation des terres arables en pâturages, et des fermes en maisons de plaisance, les ravages de la guerre civile, enfin la dépossession violente opérée au profit des vétérans de Sylla, de César et d'Octave, colons aussi négligents que malhabiles. De toutes parts on voyait les pères de famille délaisser la faux et la charrue pour accourir dans les villes, où des mains habituées à cultiver le froment et la vigne ne s'agitaient plus que pour applaudir au théâtre et au cirque. Ce discrédit avait pris les proportions d'un fléau ; car, au lieu de vigoureux soldats formés par les travaux des champs, Rome ne recevait plus dans ses murs que des oisifs et des débauchés qu'il fallait nourrir aux dépens du Trésor.

Lorsque les patrons de Virgile déploraient cette décadence, faut-il s'étonner que leur client ait fait écho à des plaintes ou à des vœux si légitimes ? Assurément il n'espérait point repeupler les campagnes. Mais n'était-ce pas rendre un service que d'avertir l'opinion, de l'intéresser à des goûts trop oubliés, de lui rappeler l'exemple des aïeux, de restaurer dans le respect public l'idéal d'un passé disparu, en un mot d'honorer ses vertus? Sans considérer cette tentative comme l'acte officiel d'un courtisan qui accommode une inspiration de commande à la raison d'État, est-il donc téméraire de louer son à-propos moral, et le mérite d'évoquer des traditions bienfaisantes pour une aristocratie blasée, mais désireuse peut-être de revenir par l'imagination à la simplicité des mœurs primitives?

Œuvre de savoir et de poésie. — Pour accomplir cette œuvre, la science ne suffisait pas. Sans doute, elle fut une des conditions de succès ; et nul ne contestera l'autorité du maître qui associe discrètement la compétence d'un paysan à l'érudition la plus précise ou la plus étendue. Il a puisé aux sources grecques et latines ; il a étudié de près Hésiode, Théophraste, Aristote, Nicander, Aratus, Xénophon, Eratosthène, Parthénius, Caton et Varron. Mais, en leur empruntant mille détails techniques, il ne

1. C'est le mot employé par Virgile dédiant son œuvre au ministre du prince (*haud mollia jussa*, un ordre presque impérieux).

pouvait réussir à les vulgariser que par le charme de l'expression et le prestige de la poésie. Laissons donc de côté toute la matière didactique à laquelle il appliqua l'incomparable industrie de sa facture, et disons un mot du souffle qui anime des éléments en apparence ingrats.

L'âme des choses. La nature et l'homme. — Divisé en quatre livres qui traitent du *Blé*, — des *Arbres*, — du *Bétail*, — des *Abeilles*, ce poème doit son unité à un profond sentiment de la vie universelle. Virgile croit à l'âme divine du monde, communiquant à chaque organisme le mouvement, l'intelligence et la sensibilité. Voilà pourquoi, par une illusion naïve comme l'enthousiasme, il prête à tous les êtres, fût-ce aux plus humbles, des préférences, des aversions, des désirs, des craintes, des instincts plus ou moins voisins de la raison, selon les degrés d'une échelle qui va de la nature à l'homme et à Dieu. C'est ainsi que « le laurier faible encore s'*abrite* sous la grande ombre de sa *mère* ». De même, « l'arbre greffé *admire* ses nouvelles feuilles, et des fruits qui ne sont pas siens ». — « Debout et *vainqueur*, le chêne immobile *voit* passer les générations mortelles. » « Quand la terre se gonfle au printemps, elle *attend* les fécondes semences ; » son sein est « *réjoui* » par la pluie qui descend de l'Ether. — Toutes les merveilles qui nous entourent, à chaque pas, Virgile les contemple avec le transport d'une curiosité ravie. Vivre parmi ces mystères, et en pénétrer la cause lui serait le bonheur suprême. Entre son cœur et les objets qu'il dépeint il y a comme l'affinité d'une harmonie primordiale et nécessaire.

Ici donc, les champs, les bois, les plantes les animaux et l'homme sont associés, dans une sorte de sympathie fraternelle, au labeur commun dont la loi s'impose à tout ce qui naît et meurt, mais allégée par l'amour. Qu'il y a loin de cette résignation mélancolique et clémente à la rigueur impitoyable du vieux Caton exploitant sans merci et ses taureaux courbés sur les sillons fumants, et ses esclaves qu'il traite plus cruellement encore[1] ! Son traité *De la chose rustique* n'est en effet que le manuel du propriétaire âpre au gain, et luttant contre un sol rebelle, pour lui arracher, malgré lui, ses trésors. Virgile, au contraire, salue la terre maternelle comme l'inépuisable bienfaitrice du genre humain qu'elle nourrit et rend meilleur : car, c'est d'elle que viennent le pain quotidien, la force, la sérénité, l'apaisement des soucis, et le mé-

1. « Si l'esclave est malade, il ne doit pas manger. — Quand il devient vieux ou infirme, on le vend avec la vieille ferraille. »

(CATON.)

pris des folies ambitieuses. Aussi avec quel accent d'éloquence ne convia-t-il pas aux saines voluptés des travaux champêtres ces hommes de proie qu'avait engendrés la guerre civile ! Mais ils furent sourds à son appel : le mal n'admettait plus de remède.

Gravité religieuse. Pitié mélancolique. — A ces élans se mêlait je ne sais quelle gravité religieuse ; car, pour Virgile comme pour Lamartine[1], les *Géorgiques* sont chose sacrée. Il ne s'ingénie pas, ainsi que Delille, à décrire pour des salons les délices d'une villégiature ; au lieu de déguiser par des mensonges la pénible condition du laboureur, il nous montre l'humanité, aux champs plus peut-être qu'ailleurs, misérable et souffrante. Mais ce tableau sombre n'est plus inspiré par l'amer désespoir de Lucrèce qui n'offre aux affligés que les perspectives du néant. S'il leur dit que « les jours les plus heureux sont ceux qui disparaissent le plus vite », s'il les représente condamnés par les Destins à une lutte infatigable contre des forces ennemies, s'il les avertit qu'il faut « ramer sans cesse, pour empêcher la barque d'être emportée à la dérive », il leur prêche la piété comme une espérance, ou une consolation. « Avant tout, honore les Dieux, » voilà le devoir qui résume le mieux la morale du poème. Bien qu'il envie les audacieux qui interrogent les secrets de la nature, et « foulent aux pieds les bruits de l'Achéron », il accepte les croyances des simples, et ne chasse pas le vieux Sylvain, Pan, Cérès, ou toutes les autres divinités agrestes dont le souvenir est protégé par les vertus des aïeux.

Le style. Variété du ton. — Entre Lucrèce et Virgile existe pourtant plus d'une ressemblance essentielle, ne fût-ce qu'une tristesse, irritée chez l'un, attendrie chez l'autre, en face des calamités publiques dont ils avaient été les témoins et les victimes. Est-il besoin d'ajouter que, si ces deux génies sont de même ordre, la facture encore pénible et heurtée du poème sur *la Nature* ne soutient pas la comparaison avec l'élégance harmonieuse, souple et précise des *Géorgiques?* Terminons cette esquisse en rappelant que des épisodes adroitement rattachés au sujet sont ici comme des préludes épiques, soit qu'ils racontent les combats des abeilles, soit qu'ils célèbrent l'Italie et les victoires d'Auguste, soit qu'ils expriment les mouvements de la passion dans la légende d'Eurydice et d'Orphée. Voilà des transitions qui nous conduisent sans secousse à l'*Énéide*.

1. Voir les *Géorgiques* de Jocelyn. *Extraits des classiques français, Cours supérieur*, p. 420, par Gustave Merlet (Ed. Fouraut.)

UN ORAGE D'ÉTÉ

L'été même, à l'instant qu'on liait en faisceaux
Les épis jaunissants qui tombent sous la faux,
J'ai vu les vents, grondant sur ces moissons superbes,
Déraciner les blés, se disputer les gerbes,
Et, roulant leurs débris en de fous tourbillons,
Enlever, disperser les trésors des sillons[1].
Tantôt un vaste amas d'effroyables nuages,
Dans ses flancs ténébreux couvant de noirs orages,
S'élève, s'épaissit, se déchire, et soudain
La pluie à flots pressés s'échappe de son sein;
Le ciel descend des eaux, et couche sur les plaines
Ces riantes moissons, vains fruits de tant de peines:
Les fossés sont remplis; les fleuves débordés
Roulent en mugissant dans les champs inondés,
Les torrents bondissants précipitent leur onde,
Et des mers en courroux le sombre abîme gronde[2].
Dans cette nuit affreuse, environné d'éclairs,
Le roi des Dieux s'assied sur le trône des airs :
La terre tremble au loin sous son maître qui tonne :
Les animaux ont fui; l'homme éperdu frissonne;
L'univers ébranlé s'épouvante... le dieu,
D'un bras étincelant dardant un trait de feu,
De ces monts si souvent mutilés par la foudre,
De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre[3],
Et leur sommet brisé vole en éclats fumants :
Le vent croît, l'air frémit d'horribles sifflements :
En torrents redoublés les vastes cieux se fondent[4] :
La rive au loin gémit, et les bois lui répondent.

(*Géorgiques*, liv. I, v. 317-335. Trad. Delille.)

1. Virgile dit : *le chaume léger et la paille volante.*
2. Il y a là un *crescendo* qui de l'orage fait un déluge.
3. Le mont Athos est en Macédoine, le Rhodope en Thrace.
4. Quand la foudre a éclaté, la pluie redouble.

PRONOSTICS DE LA TEMPÊTE ET DU BEAU TEMPS

Jamais l'orage n'a fondu sur le laboureur à l'improviste : à son approche, les grues, au lieu de prendre leur vol, restent à l'abri dans les vallées profondes; la génisse a regardé le ciel, et humé l'air à pleins naseaux; l'hirondelle voltige autour du lac en poussant son petit cri aigu; et les grenouilles, au fond des marais, ont toujours chanté leur plainte éternelle. Plus souvent encore la fourmi a transporté ses œufs hors de sa demeure souterraine, toute la peuplade est partie à la file, sur l'étroit sentier qu'elle sillonne; l'arc-en-ciel plonge dans les eaux dont il s'abreuve[1]; des légions de corbeaux reviennent de la pâture, et font retentir l'air du battement répété de leurs ailes[2]. Enfin, on voit tous les oiseaux de mer, et ceux qui, dans les prairies d'Asia, fouillent les bords humides des délicieux marais du Caystre[3] répandre à l'envi de larges rosées sur leur plumage, ou présenter leur tête aux flots, ou se précipiter dans l'eau, ardents, impatients, insatiables dans leur joie de se baigner. Alors aussi la corneille obstinée[4] appelle la pluie à grands cris, et se promène solitaire sur le sable sec. Enfin, à la veillée, les jeunes filles mêmes, en tournant leur fuseau, ne sont pas sans présager la tempête, quand elles voient l'huile pétiller à la lampe, et la mèche se couvrir de champignons qui charbonnent.

On peut également, pendant la pluie, prévoir le retour manifeste du soleil et du beau temps, et le reconnaître à des signes non moins sûrs. D'abord, la pointe aiguë des étoiles ne semble plus émoussée[5], la lune à son lever n'emprunte

1. Les anciens croyaient que l'arc-en-ciel pompe l'eau de la mer et des fleuves pour la laisser retomber en pluie.
2. Virgile à l'exactitude d'un naturaliste qui observe.
3. Le Caystre est un fleuve d'Asie Mineure qui se jette dans la mer, près d'Éphèse; il déborde souvent, et les cygnes aiment ses rives marécageuses.
4. Opiniâtre dans ses cris.
5. Ce qui émousse l'éclat des étoiles, ce sont les imperceptibles vapeurs qui chargent l'air.

plus les feux rayonnants de son frère[1], et l'on ne voit plus de nuages légers flotter à travers le ciel, comme des flocons de laine que le vent emporte; les Alcyons, chers à Téthys[2], ne songent plus à déployer leurs ailes sur le rivage, aux tièdes rayons du soleil; l'immonde pourceau ne vient plus avec son groin secouer les gerbes et les jeter aux vents. Les brouillards s'abaissent, et s'abattent sur la plaine; vainement la chouette, qui du haut des toits observe le coucher du soleil, chante son refrain nocturne.... Puis, les corbeaux adoucissent leur voix rauque, et font entendre trois ou quatre fois des cris aigus; du haut de leurs nids aériens, doucement animés de je ne sais quelle joie qui ne leur est point ordinaire, ils folâtrent ensemble sous la feuillée; l'orage passé, ils sont heureux de retrouver leur jeune famille, leur tendre couvée[3]. Y aurait-il en eux une parcelle de l'intelligence divine, ou une prévoyance supérieure à la nôtre? Je ne puis le croire. Du moins, quand la tempête et les mobiles vapeurs du ciel ont changé de route; quand Jupiter[4], et l'haleine humide des vents condense ce qui était dilaté, ou dilate ce qui était condensé, les dispositions des âmes changent, et les cœurs, par un ciel serein, éprouvent d'autres impressions qu'à l'heure où le vent chassait les nuages. De là les concerts des oiseaux dans la campagne, et cette gaîté des troupeaux, et les cris d'allégresse des corbeaux.

(*Géorgiques*, liv. I, v. 375-424. Trad. Fallex.)

LE PRINTEMPS

Au printemps, le sol se gonfle et demande les germes qu'il va féconder. Alors le dieu tout-puissant de l'air descend en pluies vivifiantes dans le sein de la terre joyeuse, et, rem-

1. Les anciens croyaient que la lune avait sa lumière propre, c'est-à-dire un éclat argenté.
2. La déesse des mers.
3. Virgile donne aux instincts des êtres vivants une sorte de ressemblance avec le cœur de l'homme.
4. Jupiter, dieu du ciel et de l'air, représentait les phénomènes atmosphériques.

plissant de son âme immense ce vaste corps, il donne la vie à toute la nature[1]. Alors, les oiseaux font résonner les bosquets touffus de leurs chants mélodieux. La terre se couvre de verdure, et les campagnes ouvrent leur sein amolli par la tiède haleine du Zéphire; partout circule une sève abondante; les jeunes plantes ne craignent pas[2] de s'épanouir aux rayons du soleil nouveau pour elles; sans redouter ni les autans prêts à souffler, ni la pluie que chasse devant lui le fougueux Aquilon, la vigne pousse des bourgeons, et déploie tout son feuillage. Tels furent sans doute les jours qui brillèrent, sans interruption, sur le monde naissant; oui, c'était un printemps, un printemps perpétuel dont jouit alors le vaste univers; et l'Eurus retenait son souffle glacé, quand les premiers animaux s'abreuvèrent de lumière, quand la race des hommes, race de fer, éleva sa tête dans les champs durs comme elle, quand les bêtes féroces furent lancées dans les forêts, et les étoiles dans le ciel[3].

(*Géorgiques*, liv. II, v. 324-342. Trad. Pessonneaux.)

HEUREUX LES HOMMES DES CHAMPS

Ah! loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur!
Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile,
La terre lui fournit un aliment facile.
Sans doute il ne voit pas, au retour du soleil,
De leur patron superbe adorant le réveil,
Sous les lambris pompeux de ces toits magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder les portiques[4];
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vases précieux;

1. D'antiques symboles font de Jupiter le dieu qui préside aux forces de la nature, aux pluies fécondantes, à tous les météores.
2. Le poète anime les plantes; il leur prête des sentiments.
3. Il y a là comme un rêve d'Éden, de Paradis terrestre.
4. Allusion à l'habitude qu'avaient les clients de se presser, le matin, dans l'atrium de leur patron, pour lui faire la cour, et recevoir la sportule, c'est-à-dire un secours en argent ou en vivres.

D'agréables poisons ne brûlent point ses veines[1];
Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines;
Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui;
Mais que lui manque-t-il? la nature est à lui[2];
Des grottes, des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne;
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts;
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse;
C'est là qu'on sert les Dieux, qu'on chérit la vieillesse;
La Justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas[3].
O vous à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices:
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde[4];
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères dans leur cours entretient l'harmonie.
Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux[5],
Eh bien! vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète[6] :
Adieu, gloire, projets. O coteaux du Taygète[7],
Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
Oh! qui me portera dans vos bois reculés?
Où sont, ô Sperchius[8], tes fortunés rivages?

1. Il s'agit des vêtements de pourpre. La teinture est généralement désignée, chez les Romains, par un terme de mépris, ou d'horreur.
2. Le paysan n'en jouit guère. Il ne voit dans son champ que le produit net.
3. Les vieilles mœurs s'étaient réfugiées au fond des campagnes.
4. Le flux et le reflux de l'Océan.
5. La froideur du sang apesantit l'esprit.
6. Virgile avait eu les ambitions d'un Lucrèce chantant le poème de la Nature.
7. Chaîne de montagnes, en Arcadie et en Laconie.
8. Le *Sperchius*, aujourd'hui *Hellada*, fleuve de Thessalie, coule au pied de l'Œta, et se jette dans le golfe Maliaque.

Laisse-moi de Tempé parcourir les bocages.
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais[1].
Heureux le sage instruit des lois de la Nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses terreurs,
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare[2] !
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux et des nymphes des bois[3] !
La pompe des faisceaux[4], l'orgueil du diadème,
L'intérêt, dont la voix fait taire le sang même ;
De l'Ister conjuré les bataillons épais[5],
Rome, les rois vaincus, ne troublent point sa paix ;
Auprès de ses égaux passant sa douce vie,
Son cœur n'est attristé de pitié ni d'envie.
Jamais aux tribunaux, disputant de vains droits,
La chicane pour lui ne fit mugir sa voix :
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître ;
Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.
D'autres, la rame en main, tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguiseront le fer :
L'avide conquérant, la terreur des familles,
Égorge les vieillards, les mères et les filles,
Pour dormir sur la pourpre et pour boire dans l'or ;
L'avare ensevelit et couve son trésor ;
L'orateur au barreau, le poète au théâtre,
S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre ;
Le frère égorge un frère, et va sous d'autres cieux
Mourir loin des lieux chers qu'habitaient ses aïeux[6].

1. *Tempé*, vallée de Thessalie. *Hémus*, montagne de Thrace.
2. Il y a là comme un écho de Lucrèce et de sa philosophie.
3. Heureux aussi les simples de cœur et d'esprit !
4. Les grandes magistratures donnaient à l'élu le droit de faire porter des faisceaux devant lui.
5. Les Daces, peuples barbares du Danube, étaient alors menaçants.
6. Tous ces vers se souviennent des guerres civiles. L'exil est la conséquence possible des crimes signalés ici.

Le laboureur en paix coule des jours prospères;
Il cultive le champ que cultivaient ses pères.
Ce champ nourrit l'Etat, ses enfants, ses troupeaux,
Et ses bœufs, compagnons de ses heureux travaux[2].
Ainsi que les saisons sa richesse varie :
Ses agneaux au printemps peuplent sa bergerie;
L'été remplit sa grange, affaisse ses greniers,
L'automne d'un doux poids fait gémir ses paniers;
Et les derniers soleils, sur les côtes vineuses,
Achèvent de mûrir les grappes paresseuses.
L'hiver vient; mais pour lui l'automne dure encor;
Les bois donnent leurs fruits, l'huile coule à flots d'or.
Cependant ses enfants, ses premières richesses,
A son cou suspendus disputent ses caresses :
Chez lui de la pudeur tout respecte les lois;
Le lait de ses troupeaux écume entre ses doigts;
Et ses chevreaux, tout fiers de leur corne naissante,
Se font en bondissant une guerre innocente.
Les fêtes, je le vois partager ses loisirs[2]
Entre un culte pieux et d'utiles plaisirs :
Il propose des prix à la force, à l'adresse;
L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse;
L'autre frappe le but d'un trait victorieux,
Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.
Ainsi les vieux Sabins vivaient dans l'innocence;
Ainsi des fiers Toscans s'agrandit la puissance;
Ainsi Rome, aujourd'hui reine des nations,
Seule en sa vaste enceinte a renfermé sept monts[3].
Même avant Jupiter, avant que l'homme impie[4]
Du sang des animaux osât souiller sa vie[5],
Ainsi vivait Saturne[6] : alors d'affreux soldats
Au bruit des fiers clairons ne s'entr'égorgeaient pas;

1. Bœufs et laboureurs vivent en famille.

2. Les *Géorgiques* sont un poème religieux et national. La foi païenne vivait encore dans les populations rustiques.

3. Rome dut à ses vertus, à ses antiques croyances, l'empire du monde.

4. Jupiter serait né sur le mont Dircé, en Crète.

5. Dans l'antiquité, dit Columelle, tuer un bœuf était un crime aussi grave que de tuer un homme.

6. Saturne fut le roi de l'Age d'or.

Et le marteau pesant, sur l'enclume bruyante,
Ne forgeait point encor l'épée étincelante.
(*Géorgiques*, liv. II, v. 458-540. Trad. Delille.)

LA GÉNISSE

Veut-on pour vaincre à Pise[1] un coursier généreux?
Veut-on pour la charrue un taureau vigoureux?
Des mères avec soin il faut choisir l'espèce.
Je veux dans la génisse une mâle rudesse,
Une oreille velue, un regard menaçant[2],
Des cornes dont les dards se courbent en croissant;
Que son flanc allongé sans mesure s'étende;
Vers la terre en flottant que son fanon descende;
Qu'enfin ses pieds, sa tête, et son cou monstrueux[3],
De leur beauté difforme épouvantent les yeux.
J'aime aussi sur son corps, taché par intervalles,
Et de noir et de blanc des marques inégales;
J'aime à lui voir du joug secouer le fardeau,
Par son mufle sauvage imiter le taureau,
Menacer de sa corne, et, dans sa marche altière,
D'une queue à longs crins balayer la poussière[4].
(*Géorgiques*, liv. III, v. 50-60. Trad. Delille.)

LE CHEVAL DE SANG

Dans le choix des coursiers ne sois pas moins sévère.
Du troupeau, dès l'enfance, il faut soigner le père :
Des gris et des bais-bruns[5] on estime le cœur;
Le blanc, l'alezan[6] clair, languissent sans vigueur.
L'étalon généreux a le port plein d'audace,

1. Dans les concours Olympiques.
2. Le portrait exprime d'abord la physionomie.
3. Virgile dit *une épaisse* encolure.
4. Sans être technique, Virgile est exact comme un rapporteur de concours agricole.
5. Le *bai* est une couleur rougeâtre.
6. L'*alezan* a le poil roux fauve

Sur ses jarrets pliants se balance avec grâce;
Aucun bruit ne l'émeut; le premier du troupeau
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau :
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie;
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir, et ses veines s'enfler :
Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille;
Son épine se double[1], et frémit sur son dos;
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots;
De ses naseaux brûlants il respire la guerre;
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre[2].

(*Géorgiques*, liv. III, v. 72-87. Trad. Delille.)

LE PRIX DE LA COURSE

Le signal est donné : déjà de la barrière
Cent chars précipités fondent dans la carrière;
Tout s'éloigne, tout fuit; les jeunes combattants,
Tressaillant d'espérance, et, d'effroi palpitants,
A leurs bouillants transports abandonnent leur âme;
Ils pressent leurs coursiers; l'essieu siffle et s'enflamme;
On les voit se baisser, se dresser tour à tour;
Des tourbillons de sable ont obscurci le jour;
On se quitte, on s'atteint; on s'approche, on s'évite;
Des chevaux haletants le crin poudreux s'agite;
Et, blanchissant d'écume et baigné de sueur,
Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur :
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime[3]!

(*Géorgiques*, liv. III, v. 103-113. Trad. Delille.)

1. L'épine dorsale forme une sorte de sillon qui divise les reins en deux.
2. Comparez le *Cheval* de Buffon, et quelques pages de l'Écriture Sainte ou de Bossuet. Voir *Extraits des classiques français*, par Gustave Merlet, *Cours moyen*, p. 286. (Ed. Fouraut.)
3. Il y a toujours un sentiment moral dans ses descriptions.

L'ÉDUCATION DU VAINQUEUR

Préférez-vous les combats? voulez-vous briller parmi les fiers escadrons, ou faire voler un char sur les bords de l'Alphée, dans le bois sacré de Jupiter[1]? Accoutumez d'abord le cheval à la vue des armes et des guerriers, aux accents du clairon, au grincement des roues et au cliquetis des freins. Que, chaque jour, il soit plus sensible aux éloges flatteurs de son maître, et frémisse de plaisir au bruit de sa main caressante. Qu'il s'enhardisse ainsi, dès qu'il est sevré, et que, faible encore, craintif et sans expérience, il présente déjà sa tête à un léger licou. Mais, au bout de trois ans, quand sera venu le quatrième été, qu'il commence à décrire des voltes, à frapper la terre en cadence, et à plier tour à tour ses flexibles jarrets. Que cet exercice soit pour lui un travail. Puis, qu'il défie les vents à la course, et que, volant dans la plaine, comme s'il était sans frein, il touche à peine la terre de ses pieds. Tel, des régions hyperboréennes, le fougueux aquilon s'élance et disperse les nuages arides[2] et les frimas de la Scythie. Son haleine fait frémir mollement les moissons ondoyantes; la cime des forêts gémit, et les flots pressés s'allongent sur le rivage; l'aquilon vole, et, dans sa course rapide, effleure la terre et les mers.

(*Géorgiques*, liv. III, v. 179-202. Trad. Cabaret-Dupaty.)

COMBAT DE TAUREAUX

Tandis que la belle génisse paît dans la vaste forêt de Sila[3], deux taureaux se heurtent avec fureur, et se couvrent de blessures : un sang noir inonde leurs flancs. Front contre front, ils entre-choquent leurs cornes en poussant

1. Fleuve de l'Élide, près de Pise, où se livraient les jeux Olympiques. L'Hippodrome était voisin d'un bois consacré à Jupiter.
2. Les nuages qui ne se résolvent pas en pluie.
3. Dans la chaîne des Apennins, où paissaient les troupeaux de la Calabre et du Bruttium.

d'horribles mugissements qui font retentir les bois et les cieux. Désormais, ils ne peuvent plus habiter ensemble. Le vaincu disparaît du pâturage, et s'exile[1] sur une plage étrangère, tout meurtri des coups d'un orgueilleux vainqueur, pleurant sa honte et ses amours perdues sans vengeance; puis, les yeux tournés vers sa demeure, il abandonne l'empire où régnaient ses aïeux[2]. Alors, il s'applique uniquement à réparer ses forces. Il passe les nuits, couché sur des rochers nus; il se nourrit de feuilles sauvages et de plantes épineuses. Il s'essaye, il s'exerce à porter des coups furieux en luttant contre des arbres; il frappe l'air, et prélude au combat en faisant voler la poussière[3]. Dès qu'il a recouvré ses forces et repris sa vigueur, il se met en marche, et se précipite sur son ennemi qui l'avait oublié. Tels, au milieu de l'Océan, les flots commencent à blanchir au loin[4], les vagues s'amoncellent, retentissent avec un bruit affreux à travers les rochers en roulant vers la terre, puis s'élèvent à la hauteur des falaises, et retombent de tout leur poids. L'onde bouillonne, et, du fond de ses abîmes, soulève un sable noir[5].

(*Géorgiques*, liv. III, v. 219-242. Trad. Cabaret-Dupaty.)

LA SCYTHIE

Mais aux champs où l'Ister[6] roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanaïs et des eaux Méotides[7],

1. Il est plus sensible à l'honneur qu'aux blessures.
2. C'est grandiose comme une page d'épopée.
3. C'est l'idée fixe de la *revanche*. Il faut la mériter, la rendre sûre. Cela est également vrai pour un peuple vaincu.
4. La mer *moutonne* avant l'orage.
5. Comparez les *Deux Coqs* de La Fontaine, liv. VII, fable 13.

. . . . Le vaincu disparaît;
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite
Possédait à ses yeux. . . . . . .
Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs.
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armait d'une jalouse rage.

6. Le Danube.
7. Le Palus-Méotide, aujourd'hui mer d'Azow

Aux lieux où le Rhodope[1], après un long détour,
Termine vers le nord son oblique retour,
Aucun troupeau ne sort de son étable obscure :
Là, les champs sont sans herbe et les bois sans verdure;
Là, le temps l'un sur l'autre entasse les hivers :
L'œil ébloui n'y voit que de brillants déserts,
Que des plaines de neige ou des rochers de glace,
Dont jamais le soleil n'effleura la surface.
Des frimas éternels et des brouillards épais
Eteignent tous ses feux, émoussent tous ses traits;
Et, soit que le jour naisse, ou qu'il meure dans l'onde[2],
La nature y sommeille en une horreur profonde :
Là, le fleuve en courant sent épaissir ses eaux;
Des chars osent rouler où voguaient des vaisseaux :
Plus loin, un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace;
La laine sur les corps se raidit en cuirasse;
La hache fend le vin; le froid brise le fer,
Glace l'eau sur la lèvre et le souffle dans l'air[3].
Cependant, sous les flots de la neige qui tombe
La faible brebis meurt, le fier taureau succombe,
Les daims sont engloutis, et le cerf aux abois
Découvre à peine aux yeux la pointe de son bois[4].
Contre ces animaux, désormais moins agiles,
Les rets sont superflus, les chiens sont inutiles :
Tandis que, rugissant dans leurs froides prisons[5],
Ils soulèvent en vain le fardeau des glaçons,
Le Barbare les perce, et, mugissant de joie,
Dans ses antres profonds court dévorer sa proie.

(*Géorgiques*, liv. III, v. 349-376. Trad. Delille.)

1. Mont de Thrace.
2. On croyait alors que le soleil se couche dans l'Océan.
3. On croirait ici lire de l'Ovide.
4. Il est enseveli sous la neige.
5. Les cerfs sont captifs sous l'avalanche.

LA PESTE DES ANIMAUX

Autant qu'on voit de flots se briser sur les mers,
Autant dans un bercail règnent de maux divers :
Encor s'ils s'arrêtaient dans leur funeste course !
Pères, mères, enfants, tout périt sans ressource.
Timave, Noricie[1], ô lieux jadis si beaux,
Empire des bergers, délices des troupeaux,
C'est vous que j'en atteste : hélas ! depuis vos pertes,
Vous n'offrez plus au loin que des plaines désertes.
Là, l'automne, exhalant tous les feux de l'été,
De l'air qu'on respirait souilla la pureté,
Empoisonna les lacs, infecta les herbages[2],
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.
Mais quelle affreuse mort ! D'abord, des feux brûlants
Couraient de veine en veine, et desséchaient leurs flancs ;
Tout à coup, aux accès de cette fièvre ardente
Se joignait le poison d'une liqueur mordante,
Qui, dans leur sein livide épanchée à grands flots,
Calcinait lentement et dévorait leurs os[3].
Quelquefois, aux autels la victime tremblante
Des prêtres, en tombant, prévient la main trop lente :
Ou, si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint,
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint.
On n'ose interroger ses fibres corrompues[4],
Et les fêtes des Dieux restent interrompues.
Tout meurt dans le bercail ; dans les champs tout périt ;
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit ;
La génisse languit dans un vert pâturage ;
Le chien si caressant expire dans la rage ;
Et d'une horrible toux les accès violents

1. *Timave*, fleuve de Vénétie qui se jette dans l'Adriatique, près de Trieste. La *Norique*, entre le Danube et les Alpes.

2. Virgile décrivant les progrès de la contagion suit le même ordre que Lucrèce dans son tableau de la peste ; l'air, l'eau, les pâturages sont atteints successivement.

3. Comparez la peste d'Athènes (Lucrèce).

4. Les prêtres consultaient les entrailles des victimes.

Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands[1].
Le coursier, l'œil éteint et l'oreille baissée,
Distillant lentement une sueur glacée,
Languit, chancelle, tombe, et se débat en vain.
Sa peau rude se sèche, et résiste à la main[2];
Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
Et sent s'évanouir son superbe courage[3].
Tels sont de ses tourments les préludes affreux.
Mais, si le mal accroît ses accès douloureux,
Alors son œil s'enflamme ; il gémit, son haleine
De ses flancs palpitants ne s'échappe qu'à peine;
Sa narine à longs flots vomit un sang grossier,
Et sa langue épaissie assiège son gosier.
Un vin pur, épanché dans sa gorge brûlante,
Parut calmer d'abord sa douleur violente;
Mais, ses forces bientôt se changeant en fureur,
(O ciel! loin des Romains ces transports pleins d'horreur!)
L'animal frénétique, à son heure dernière,
Tournait contre lui-même une dent meurtrière.
Voyez-vous le taureau, fumant sous l'aiguillon,
D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon?
Il meurt : l'autre, affligé de la mort de son frère,
Regagne tristement l'étable solitaire[4] :
Son maître l'accompagne, accablé de regrets,
Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits[5].
Le doux tapis des prés, l'asile d'un bois sombre,
La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre,
Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés,
Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la faiblesse;
Leurs flancs sont décharnés; une morne tristesse
De leurs stupides yeux éteint le mouvement,

1. Delille n'ose nommer le porc que par une périphrase.
2. Détails qu'un vétérinaire jugerait exacts.
3. Comparez la fable de La Fontaine *les Animaux malades de la peste,* VII,1.
4. Est-il besoin de signaler ces traits de sensibilité? Virgile, comme La Fontaine, ne voyait pas dans les animaux un mécanisme industrieux, mais des instincts intelligents, des passions, des sentiments, je dirais volontiers une âme.
5. Virgile dit mieux : « Il laisse le soc de la charrue fixé dans le sillon. »

Et leur front affaissé tombe languissamment.
Hélas! que leur servit de sillonner nos plaines,
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines[1] ?
Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons,
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :
Leurs mets, c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure ;
Leur boisson, l'eau d'un fleuve ou d'une source pure ;
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil[2].
Pour apaiser les Dieux, on dit que ces contrées
Préparaient à Junon des offrandes sacrées[3] :
Pour les conduire au temple, on cherche des taureaux ;
A peine on put trouver deux buffles inégaux.
On vit des malheureux, pour enfouir les graines,
Sillonner de leurs mains et déchirer les plaines[4],
Et, raidissant leurs bras, humiliant leurs fronts,
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.
Le loup même oubliait ses ruses sanguinaires[5] ;
Le cerf parmi les chiens errait près des chaumières ;
Le timide chevreuil ne songeait plus à fuir,
Et le daim si léger s'étonnait de languir.
La mer ne sauve pas ses monstres du ravage ;
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage ;
Les phoques, désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés ;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles ;
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles ;
L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.

1. Le cœur d'un poète a des tendresses qui le mettent en sympathie avec toute la nature.
2. Il y a là une nuance de satire contre les raffinements de la sensualité.
3. La Junon argienne était adorée en Vénétie ; la prêtresse, comme on le voit par l'histoire de Cléobis et Biton, se rendait au temple sur un char traîné par deux vaches blanches.
4. Que deviendrait l'homme sans les animaux ?
5. Ni loup, ni renard n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
(La Fontaine.)

Vainement les bergers changent de pâturage,
L'art vaincu cède au mal, ou redouble sa rage :
Tisiphone, sortant du gouffre des enfers[1],
Épouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante
Lève de jour en jour sa tête dévorante[2].
Des troupeaux expirants les lamentables voix
Font gémir les coteaux, les rivages, les bois :
Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines;
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines[3] :
En vain l'onde et le feu pénétraient leur toison,
Rien n'en pouvait dompter l'invincible poison ;
Et malheur au mortel qui, bravant leurs souillures,
Eût osé revêtir ces dépouilles impures[4] !
Soudain son corps, baigné par d'immondes humeurs,
Se couvrait tout entier de brûlantes tumeurs;
Son corps se desséchait, et ses chairs enflammées
Par d'invisibles feux périssaient consumées[5].

(*Géorgiques*, liv. III, v. 478-566. Trad. Delille.)

LES RUCHES

D'abord, de tes essaims établis le palais[6]
En un lieu dont le vent ne trouble point la paix :
Le vent, à leur retour, ferait plier les ailes
Tremblantes sous le poids de leurs moissons nouvelles.
Que jamais auprès d'eux le chevreau bondissant
Ne vienne folâtrer sur le gazon naissant,
Ne détache des fleurs ces gouttes de rosée
Qui tremblent, le matin, sur la feuille arrosée[7].

1. La principale des trois Furies (Mégère et Alecto).
2. Elle grandit tous les jours. Ce trait rappelle le portrait de la *Superstition* dans Lucrèce.
3. Car elles propageraient la contagion.
4. C'étaient les microbes de M. Pasteur qui faisaient rage.
5. C'est la maladie que l'on appelle le feu Saint-Antoine.
6. Ce mot trop solennel n'est pas virgilien. Dans toute cette description, on reconnaît la compétence d'un poète qui, fils de cultivateur, a vu de près les travaux rustiques.
7. L'abeille est délicate. Elle ne touche pas aux fleurs déflorées.

Loin d'eux le vert lézard, les guêpiers ennemis,
Progné sanglante encor du meurtre de son fils[1],
Tout ce peuple d'oiseaux avides de pillage!
Ils exercent partout un affreux brigandage,
Et, saisissant l'abeille errante sur le thym,
En font à leurs enfants un barbare festin[2].

Je veux près des essaims une source d'eau claire,
Des étangs couronnés d'une mousse légère;
Je veux un doux ruisseau fuyant sous le gazon,
Et qu'un palmier épais protège leur maison.
Ainsi, lorsqu'au printemps, développant ses ailes,
Le nouveau roi conduit ses peuplades nouvelles,
Cette onde les invite à respirer le frais,
Cet arbre les reçoit sous son feuillage épais.

Là, soit que l'eau serpente, ou soit qu'elle repose,
Des cailloux de ses bords, des arbres qu'elle arrose,
Tu formeras des ponts, où les essaims nouveaux,
Dispersés par les vents, et plongés dans les eaux,
Rassemblent au soleil leurs bataillons timides,
Et raniment l'émail de leurs ailes humides[3].

Près de là, que le thym, leur aliment chéri,
Le muguet parfumé, le serpolet fleuri,
S'élèvent en bouquets, s'étendent en bordure,
Et que la violette y boive une onde pure.
Leurs toits, formés d'écorce, ou tissus d'arbrisseaux,
Pour garantir de l'air le fruit de leurs travaux,
N'auront dans leur contour qu'une étroite ouverture.
Ainsi que la chaleur le miel craint la froidure;
Il se fond dans l'été, se durcit dans l'hiver :
Aussi, dès qu'une fente ouvre un passage à l'air,
A réparer la brèche un peuple entier conspire;
Il la remplit de fleurs, il la garnit de cire,

1. L'hirondelle les attrape au vol. Elle a des taches rouges sur la poitrine. Progné eut les mains couvertes du sang d'Itys.
2. Virgile a pitié des abeilles.
3. Ici, Delille est plus joli que Virgile, qui ne parle pas d'*émail*.

Et conserve en dépôt, pour ces sages emplois,
Un suc plus onctueux que la gomme des bois[1].
(*Géorgiques*, liv. IV, v. 8-41. Trad. Delille.)

DEUX ROIS RIVAUX

Si les abeilles volent au combat (car souvent de terribles discordes éclatent entre deux rois), on peut prévoir de loin l'acharnement et l'ardeur guerrière des partis[2]. On croit entendre le bruit guerrier de l'airain qui excite les plus lentes, et leurs bourdonnements imitent les sons bruyants de la trompette. Puis, elles se rassemblent en tumulte, agitent leurs ailes, aiguisent leurs dards avec leurs trompes, assouplissent leurs membres[3], et, se rangeant en bataillons serrés autour de la tente royale[4], elles provoquent à grands cris l'ennemi au combat. Dès que brille un jour pur et serein, elles s'élancent de leur camp. La bataille s'engage ; l'air retentit de leur choc. Elles se confondent en un vaste tourbillon, et tombent aussi pressées que la grêle, ou les glands d'un chêne qu'on secoue.

Au milieu des bataillons, les deux rois, remarquables par l'éclat de leurs ailes, déploient un grand courage dans un faible corps, et s'acharnent à combattre, jusqu'à ce que le terrible vainqueur ait forcé l'un ou l'autre parti à prendre la fuite. Pour apaiser cette fureur guerrière et cette lutte furieuse, il suffit de jeter un peu de poussière.
(*Géorgiques*, liv. IV, v. 67-87. Trad. Dupaty.)

LE VIEILLARD DE TARENTE[5]

Aux lieux où le Galèse[6], en des plaines fécondes,
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes,

1. Cette substance est le *propolis*.
2. On sent ici par avance le poète épique.
3. Elles sont comparées à des combattants qui préludent à la lutte.
4. La cellule des reines devient pour le poète la tente prétorienne du général.
5. Ce vieillard fut, paraît-il, un des pirates ciliciens enlevés par Pompée à la ville de Corycus, après la victoire de Coracésium.
6. Le *Galèse* coule à cinq lieues de Tarente ; ses eaux sont d'un bleu sombre.

J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné,
Possesseur d'un terrain longtemps abandonné ;
C'était un sol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offrait aux troupeaux qu'une aride verdure,
Ennemi des raisins, et funeste aux moissons :
Toutefois, en ces lieux hérissés de buissons,
Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses
Qu'élevaient avec soin ses mains laborieuses,
Un jardin, un verger, dociles à ses lois,
Lui donnaient le bonheur, qui s'enfuit loin des rois.
Le soir, des simples mets que ce lieu voyait naître
Ses mains chargeaient, sans frais, une table champêtre.
Il cueillait le premier les roses du printemps,
Le premier, de l'automne amassait les présents ;
Et, lorsqu'autour de lui, déchaîné sur la terre,
L'hiver impétueux brisait encor la pierre,
D'un frein de glace encore enchaînait les ruisseaux,
Lui déjà de l'acanthe émondait les rameaux,
Et, du printemps tardif accusant la paresse[1],
Prévenait les zéphyrs, et hâtait sa richesse.
Chez lui le vert tilleul tempérait les chaleurs ;
Le sapin pour l'abeille y distillait ses pleurs :
Aussi, dès le printemps, toujours prêts à renaître,
D'innombrables essaims enrichissaient leur maître ;
Il pressait le premier ses rayons toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumait sous ses mains :
Jamais Flore chez lui n'osa tromper Pomone[2] ;
Chaque fleur du printemps était un fruit d'automne.
Il savait aligner, pour le plaisir des yeux,
Des poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux,
Et des pruniers greffés, et des platanes sombres
Qui déjà recevaient les buveurs sous leurs ombres.

(*Géorgiques*, liv. IV, v. 125-147. Trad. Delille.)

1. Ce n'est pas le sens : Virgile dit que, faisant naître des fleurs en hiver, il se raillait des retards de l'été.
2. Ce vers est du Virgile enjolivé.

LA RÉPUBLIQUE DES ABEILLES

Seules elles élèvent leur progéniture en commun, habitent une cité commune, et sont soumises à des lois; seules elles ont une patrie et des pénates fixes. Prévoyant les besoins de l'hiver, elles travaillent en été, et mettent en commun les trésors qu'elles amassent. Les unes, chargées des subsistances, vont butiner dans la campagne; les autres, occupées au logis, donnent pour base première aux rayons les pleurs du narcisse[1] et le suc visqueux des arbres, puis y étendent une cire compacte. D'autres nourrissent les jeunes essaims, l'espoir de la nation; d'autres distillent un miel pur, et tapissent les alvéoles d'un liquide nectar[2]. La fonction de quelques autres est de garder les portes. Elles observent tour à tour les signes précurseurs de la pluie et du vent; elles dégagent de leurs fardeaux celles qui arrivent, ou se forment en bataillon pour repousser les frelons paresseux. Toute la ruche travaille avec ardeur, et le miel exhale les parfums du thym. Ainsi, quand les Cyclopes se hâtent de forger la foudre avec des métaux qu'amollit la flamme, les uns, à l'aide de soufflets, pompent et refoulent l'air, d'autres plongent dans l'onde l'airain frémissant : l'Etna gémit du bruit des enclumes. Les bras se lèvent avec effort, et retombent en cadence sur le fer que retourne la pince mordante[3]. Tel est, si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, le vif penchant qui porte les abeilles à s'enrichir, chacune dans son emploi. Les plus âgées veillent aux soins de l'intérieur; elles consolident les rayons et en façonnent l'ingénieux édifice. Les jeunes butinent çà et là sur l'arbousier, le saule vert, le romarin, le safran doré, le tilleul onctueux, la sombre hyacinthe; et, à la nuit close, elles rentrent, fatiguées de leurs courses, les pattes chargées de thym.

Le temps du travail et du repos est le même pour toutes

1. Le narcisse est pris pour les fleurs en général.
2. Ce mot indique toute substance liquide et flatteuse pour le goût.
3. Virgile idéalise tous les objets qu'il peint.

les abeilles. Le matin, sans nul délai, elles s'élancent hors de la ruche; et, quand l'étoile du soir[1] les invite à quitter enfin les prairies, elles regagnent leur asile et réparent leurs forces. Un grand bourdonnement se fait alors entendre autour des portes. Puis, dès qu'elles ont pris place dans leurs cellules, le silence règne toute la nuit, et un sommeil bienfaisant délasse leurs membres fatigués.

(*Géorgiques*, liv. IV, v. 153-190. Trad. Cabaret-Dupaty.)

ANALYSE LITTÉRAIRE DE L'ÉNÉIDE

Pour éclairer les extraits empruntés à l'*Énéide*, il convient d'indiquer la suite de l'action par une rapide analyse des douze livres où elle se développe.

I. L'exposition. Chant des préludes et des espérances. — Errant depuis sept ans déjà, Énée, qui vient de perdre son père en Sicile, fait voile vers l'Italie où les Dieux l'appellent. Mais, ardente à persécuter en lui les débris d'une race odieuse, Junon commande au maître des vents, Éole, de déchaîner une tempête qui le jette sur les côtes d'Afrique. C'est là que sa fortune risquerait d'échouer, si Vénus ne déjouait ces colères jalouses. Non contente d'implorer par ses larmes le patronage de Jupiter, elle apparaît à son fils en vierge chasseresse, et le guide enveloppé d'un nuage vers la ville naissante bâtie par Didon. Déjà s'annoncent des présages heureux; car, entré dans un bois sacré, le héros voit les malheurs de Troie sculptés sur les parois d'un temple, et y reconnaît sa propre image. Il ne sera donc pas un inconnu pour la reine de Carthage, lorsqu'elle apparaît suivie de son cortège. Tandis que les Troyens sauvés des flots la supplient en faveur du chef qu'ils croient perdu, le nuage se dissipe, et l'entrevue inaugurée par ce coup de théâtre se change en une généreuse bienvenue. Vénus n'est-elle pas encore là pour veiller à la sûreté de cet accueil, de concert avec le malicieux Cupidon, qui, sur le désir de la déesse, s'amuse à prendre les traits d'Ascagne, afin d'attendrir un cœur désormais prompt à s'émouvoir? Au milieu d'un splendide festin, Didon prie son hôte de raconter ses infortunes.

II. Le chant des souvenirs. — La tragédie de la ruine de Troie, voilà le sujet du second et du troisième chant, dont le

1. Vesper est l'étoile du soir.

cadre est la salle d'un palais où resplendit, sous l'éclat de mille flambeaux, une table éblouissante de pourpre et d'or.

Tandis que la reine, à demi couchée, caresse imprudemment le faux Ascagne, Énée fait revivre par de pathétiques accents les catastrophes de la nuit suprême où Ilion, surprise par trahison, s'abîme dans les flammes[1].

III. L'Odyssée. Vains essais de colonisation. Le chant d'Andromaque. — A ce tableau succèdent les aventures de l'exil. Refugié aux pieds de l'Ida, avec son père Anchise, son fils Iule, ses Dieux et quelques Troyens d'élite, le chef de la nation fugitive s'est embarqué pour aller, sur la foi des oracles, fonder une ville et un empire. Le lieu où il l'établira ne lui était connu que par de vagues prédictions. Aussi se méprend-il en abordant soit en Thrace, soit en Épire, en Crète et en Sicile. Durant cette vaine poursuite de la terre ignorée qui se dérobe sans cesse à l'horizon, maint épisode signale ses stations diverses[2]. Or, de tous, le plus touchant est la rencontre d'Andromaque, devenue l'épouse d'Hélénus, mais rappelant toujours par son deuil la veuve d'Hector et la mère d'Astyanax.

IV. Le chant de Didon. Le duel de Carthage et de Rome. — Ce dramatique récit sert de prélude au quatrième livre dont l'originalité toute virgilienne est la peinture de la passion malheureuse. Les égarements de Didon, ses prières impuissantes à retenir un ingrat, son désespoir quand elle voit s'éloigner les vaisseaux troyens, ses imprécations qui pressentent la vengeance d'Annibal, sa mort sanglante et volontaire, tel est le roman qui nous ouvre les perspectives futures de la Trébie, de Trasimène, de Cannes et de Zama[3].

Le duel de Rome et de Carthage est en effet une des idées qui planent sur l'*Énéide*. Dès le début de son œuvre, le poète avait montré du doigt la grande rivale. Il y revient encore ici, dans le voisinage d'Auguste; et la mémoire des périls qu'Annibal avait fait courir aux fils d'Énée rend plus sensible à l'orgueil romain la gloire de la domination universelle accomplie par le prince qui se prétend l'arrière-petit-neveu d'Iule.

1. L'histoire du cheval de bois, la perfidie de Sinon, la mort de Laocoon, l'apparition d'Hector : voilà les principaux épisodes de ce panorama sinistre et grandiose.

2. Par exemple le souvenir du fils de Priam, Polydore, victime d'une trahison, et la rencontre du Grec Achéménide.

3. La passion de Didon n'est point païenne; elle se décide par l'admiration héroïque, et se dénoue, comme celle de Werther, par un suicide. Il y a là des complications qui ne rappellent plus la naïve et simple antiquité.

V. Une halte. La piété filiale, les jeux sacrés. — Tandis que de la haute mer Énée aperçoit au loin la flamme du bûcher où Didon s'est frappée d'un poignard, sa flotte cingle vers la Sicile, pour y rendre des hommages funèbres aux mânes de son père. Ces cérémonies deviennent l'occasion des jeux solennels dont la peinture, inspirée par Homère[1], reproduit pour les contemporains de Virgile le souvenir des fêtes données par le vainqueur d'Actium au Cirque et au Champ de Mars. A ces tableaux, ingénieux comme les descriptions d'Ovide, s'associe une gravité mélancolique, par exemple lorsque l'incendie des navires est tenté par les femmes troyennes qui pleurent à l'écart, les yeux fixés sur l'immensité des flots. Cette mer qu'elles contemplent est pourtant celle dont le spectacle enchantait les bergers de Théocrite. Mais l'exil assombrit le plus beau ciel; aussi étaient-elles inconsolables ces mères et ces épouses qu'Énée dut confier à la garde d'Aceste pour voguer vers l'Italie, avec une jeunesse vaillante.

VI. Le chant religieux avant l'entrée en campagne. Descente aux enfers. Rome future. — Avant d'entrer en possession de sa terre sacrée, le pieux ancêtre de Romulus doit s'initier au mystère des destinées réservées à sa race. Elles lui seront révélées par son père qui déroulera devant lui les fastes de Rome. Il faut donc qu'il descende aux enfers, sous la conduite de la Sibylle, pour y passer en revue les âmes qui habiteront les corps des héros, depuis les rois d'Albe la Longue jusqu'à ce jeune Marcellus ravi prématurément à la tendresse et aux ambitions d'Auguste.

Dans ce sixième livre, le poète rivalise avec Homère. Mais quelle différence entre les conceptions de ces deux génies ! L'un avait enveloppé de terreur le séjour des morts, qu'il reléguait à l'extrémité de l'océan Cimmérien, dans la vague région des brouillards[2]. Il ne représentait que l'effroi des ombres effarées, venant boire le sang des victimes pour y puiser la vie. L'autre offre des espérances d'immortalité bienheureuse à toute une génération attristée qui cherche au delà du tombeau le règne de l'éternelle justice. Son enfer sépare les réprouvés des élus, et imagine même un purgatoire intermédiaire entre les châtiments et les récompenses. Il condamne à l'expiation toutes « les joies malsaines de

1. Dans l'*Iliade*, des jeux sont célébrés en l'honneur de Patrocle. Dans l'*Odyssée*, Ulysse assiste à ceux que donnent les Phéaciens.

2. Pour Homère, la vie véritable est celle des corps. Achille aimerait mieux être l'esclave d'un pauvre homme « qui n'aurait pas beaucoup à manger » que de commander à toutes les ombres.

l'âme » ; il châtie des crimes romains et contemporains enfantés par l'anarchie de la guerre civile et les vices d'une décadence[1]. Il impose aux coupables le supplice moral d'une confession publique. En un mot, il organise la vie future d'après un idéal conforme aux vœux de la raison.

Quant aux élus, ils se composent des sages, des prêtres fidèles à leurs devoirs, des poètes dont les chants furent dignes de Phébus[2], de tous ceux qui ont embelli l'existence humaine par le culte des arts, et méritent d'être nommés les bienfaiteurs du monde.

A ces beautés philosophiques et à des rêves platoniciens s'associe, comme épilogue, la majesté de l'évocation qui fait apparaître sous les yeux d'Énée toutes les gloires de la patrie latine et romaine[3].

VII. Le chant des préludes guerriers. — Avec le sixième livre se termine l'*Odyssée* du pieux Énée. Dès le début du septième s'inaugure son *Iliade*. Elle risque de se clore sans combat ; car un oracle a préparé le vieux roi Latinus à recevoir des hôtes attendus, qu'il accueille avec bonté, lorsqu'ils lui demandent un coin de terre. Il offre même à leur chef sa fille Lavinie et une part de sa royauté. Tout va donc à souhait, quand Junon intervient fort à propos, pour remonter la machine épique en déchaînant la Furie Alecton, qui inspire la rage au cœur d'Amate, femme de Latinus. Ayant promis sa fille au jeune Turnus, roi des Rutules, la royale matrone soulève en sa faveur toutes les mères ; et un accident, la mort d'un cerf apprivoisé qu'Ascagne a blessé par mégarde, est le prétexte d'un conflit meurtrier. C'en est donc fait : les portes du temple de Janus s'ouvrent à deux battants, sous la main de Junon ; et l'appel de Turnus enrôle des milliers de héros dont Virgile expose le fabuleux dénombrement.

VIII. Le chant des origines. Évandre. Pèlerinage au berceau de Rome. — Dans le premier trouble qui suit ces menaces, Énée se découragerait si le Dieu même du lieu où il re-

1. Il précipite dans le Tartare le patron qui a fait tort au client, l'affranchi qui a trahi son maître, le citoyen armé contre son pays, le magistrat prévaricateur, l'intrigant obéré qui a vendu sa patrie à un maître orgueilleux, les mauvais riches, les frères qui ont détesté des frères.

2. On regrette qu'Homère y brille seulement par son absence. Virgile devait un hommage à son ancêtre.

3. Disons toutefois que, dans ce livre, le poète accorde malaisément deux enfers, celui de la mythologie grecque et celui de la philosophie pythagoricienne ou platonicienne. Ces contradictions répondaient à l'état des âmes. Il parlait à la fois au peuple et aux lettrés.

pose, le Tibre, n'accourait pour le réconforter. Il lui signale un allié naturel, Évandre, roi des Arcadiens, établi non loin, entre les sept collines, à l'endroit où Rome doit s'élever un jour. C'est ce que confirme, suivant un vieil oracle, la présence d'une truie blanche qu'il trouvera sous un chêne, entourée de ses trente petits.

Alors commence le pèlerinage qui conduit la galère d'Énée vers la cabane du roi-pasteur. Tandis qu'il passait la nuit chez ce patriarche, sous le chaume qui abrita le grand Alcide vainqueur de Cacus, la mère du héros, Vénus, a sollicité de Vulcain les armes qui rendront son fils invulnérable; et le divin ouvrier forge le bouclier prophétique où son art représente les exploits de la patrie promise : adroite fiction qui achève les prophéties d'Anchise, rappelle à la Rome impériale l'innocence de son berceau, et, par un contraste charmant, rapproche le triomphateur d'Actium du bon Évandre offrant à son hôte un simple lit de feuillage.

IX. L'Iliade romaine. Nisus et Euryale. — Des impressions d'un autre ordre caractérisent le neuvième livre. Au moment où, sur le conseil d'Évandre, Énée va se mettre à la tête des confédérés toscans soulevés contre l'impie Mézence, Turnus prépare l'incendie des vaisseaux troyens que la déesse de l'Ida convertit en nymphes des mers, pour leur épargner cet outrage.

Parmi tant d'alarmes, nos cœurs s'attendrissent délicieusement sur le sort de Nisus et d'Euryale qui, voulant porter à Énée la nouvelle du péril causé par son absence, meurent victimes du patriotisme et de l'amitié.

Entre autres épisodes, mentionnons encore le premier exploit du jeune Ascagne dont la flèche abat le vaillant Sabin Numanus. Tout en applaudissant à ce coup d'essai, Apollon, sous les traits d'un écuyer, interdit la récidive au royal enfant dont l'âge ne sied point aux jeux cruels de la guerre. Avant de mourir, Numanus oppose avec orgueil à la mollesse phrygienne les mœurs rudes des Latins, aussi ardents à manier le fer de la charrue que celui de l'épée. Il y a comme un symbole d'avenir dans la pensée du poète s'ingéniant à produire le type du vieil esprit sabin en face du petit-fils de Vénus, le favori d'Apollon, l'ancêtre des Césars et des Jules qui doivent un jour adoucir et polir la rudesse romaine.

X. Les cruautés et les attendrissements de la guerre. Chant de Pallas et Lausus. — C'est ainsi que les destins s'accompliront, comme le veut Jupiter, qui, sollicité par la colère de Junon et les larmes de Vénus, renonce à réconcilier ces deux rivales. — Revenu d'Étrurie avec une armée dont Virgile énumère

les légions dans une revue érudite et pittoresque, Énée finit par se transformer en un héros digne de sa fortune prochaine. Parmi des scènes de carnage adroitement variées, le tendre poète trahit son cœur par les accents que lui suggèrent bien des morts pathétiques, surtout celle du fils d'Évandre, de Pallas, qui, après maint exploit, succombe sous le bras de Turnus. Tel est aussi le sort de Lausus tué par Énée, qui le frappe à regret, alors que le pieux jeune homme volait au secours de son père Mézence. Voilà comment la pitié mêle ses pleurs au sombre tableau sur lequel pèse l'horreur d'une guerre fratricide.

XI. Le chant funèbre et oratoire. Pallas. Drancès. Turnus. Camille. — Le onzième chant, où l'on respire un peu, est une sorte de trêve consacrée aux funérailles de Pallas et aux projets qui s'agitent dans les conseils du roi Latinus. Des paroles miséricordieuses sont prononcées par les députés d'un ancien ennemi, de Diomède, qui, assagi par le malheur, tend une main clémente à son adversaire d'autrefois. C'est comme l'annonce lointaine de la concorde qui unira la Grèce et Rome travaillant de concert au bienfait d'une civilisation commune.

Parmi les débats auxquels préside la gravité sereine du roi latin, Virgile se souvient de ces agitateurs populaires qu'il a pu voir à l'œuvre. Il les personnifie dans la figure de Drancès, l'orateur captieux et jaloux dont l'ambition et l'envie se couvrent sous le masque de l'intérêt public. Mais ses pièges sont déjoués par la franchise de Turnus dont l'audace a gain de cause.

Aussi les armes sont-elles reprises avec acharnement. Énée, cette fois, a l'offensive; car, sous ses ordres, Toscans et Troyens assiègent Laurente. C'est là qu'il se trouve d'abord aux prises avec Camille, l'héroïne qui conduit si brillamment la cavalerie des Volsques. Bien que protégée par Diane, la vierge intrépide ne peut échapper au trépas; mais son souvenir excitera l'émulation des poètes; et nous lui devrons un jour Clorinde, la plus charmante de ses sœurs.

XII. Le dernier choc. Duel de Turnus et d'Énée. La réconciliation des Dieux et des peuples. — Dans le douzième livre, le dénouement se précipite. C'est le dernier conflit de nations prêtes à s'unir. Un traité d'alliance se conclut devant l'autel, au front des deux armées : Énée est modeste; car, même vainqueur, il ne demande pas l'empire, mais seulement le droit de faire agréer ses Dieux et ses rites sacrés[1]. Cependant, Junon

1. « Je donnerai, dit-il, les choses sacrées et les Dieux; que mon beau-père Latinus continue d'avoir les armes et l'appareil de l'empire. »

réussit encore à provoquer une rupture ; et, la lutte se ranimant, Énée, blessé par un trait inconnu, se retire un instant du combat. Mais, guéri par un dictame divin, il dit adieu à son fils[1], et vole en pleine mêlée. Le choc devient de plus en plus terrible lorsque s'engage le duel des deux rivaux. C'est alors que Jupiter se décide à imposer ses volontés. Junon est enfin forcée de désarmer. Il est vrai qu'elle maintient l'honneur de son drapeau ; car elle obtient que le nom des Troyens périra, que la langue et les coutumes latines survivront, et que la race romaine tirera du fond italique sa principale vertu. Jupiter sourit et consent, mais à condition que les fils du pieux Énée soient « plus pieux que les Dieux mêmes ». Dès lors, Turnus est condamné. L'avenir lui échappe avec la victoire et la vie. La fortune de Rome une fois assurée, le poème est révolu.

DIDON

La belle Didon s'avançait vers le temple, suivie d'un nombreux cortège de jeunes Tyriens. Telle, sur les rives de l'Eurotas ou sur les hauteurs du Cynthe[2], Diane conduit des chœurs de danse. Mille Oréades[3], accourues sur ses pas, se rangent à ses côtés. La déesse porte un carquois sur l'épaule, et, dans sa marche, elle dépasse de sa tête les nymphes qui l'accompagnent. Le cœur de Latone en ressent une secrète joie[4]. Telle était Didon ; telle, d'un air satisfait, elle se montrait au milieu de son peuple, hâtant les travaux de son règne futur. À la porte du sanctuaire, sous la voûte du temple, entourée de ses gardes, elle s'assied sur un trône élevé. Là, elle rendait la justice, donnait des lois à son peuple, et partageait également les travaux ou les tirait au sort.

(*Énéide*, c. I, v. 496-508. Trad. Cabaret-Dupaty.)

1. Cet adieu est mélancolique. Il lui dit : « Apprends de moi, enfant, la vertu et le vrai labeur; d'autres t'apprendront la fortune. »
2. L'*Eurotas*, fleuve de Laconie. Le *Cynthe*, montagne dans l'île de Délos.
3. Les *Oréades*, nymphes des montagnes, font cortège à Diane chasseresse.
4. Latone mit au monde Apollon et Diane.

LE SONGE D'HECTOR[1]

C'était l'heure où les Dieux de leurs mains bienfaisantes
Versent le doux sommeil dans nos peines cuisantes[2] :
Je dormais ; et voici qu'à mon œil étonné
Hector se montre pâle et de pleurs sillonné,
Sanglant, poudreux, les pieds enflés par la courroie
Qui traîna son cadavre autour des murs de Troie[3].
Quel aspect ! c'était lui ; mais combien différent
De cet Hector si beau quand, d'un pas conquérant,
Sous les armes d'Achille il rentrait dans Pergame[4],
Ou fier des vaisseaux grecs foudroyés par sa flamme[5] !
Et moi, pendant ce rêve, épouvanté de voir
Sa barbe, ses cheveux raidis par un sang noir,
Son corps meurtri de coups reçus pour la patrie,
Triste, je crus parler à cette ombre chérie :
« O gloire d'Ilion ! soutien de nos remparts !
« D'où viens-tu donc, Hector? pourquoi ces longs retards?
« Hélas ! combien Pergame a livré de batailles,
« A pleuré, loin de toi, d'illustres funérailles !
« Quelle cause a souillé tes traits purs et sereins?
« Pourquoi ces coups saignants sur tes membres empreints[6]? »
Il se tait, dédaignant des réponses frivoles[7] ;
Mais sa sourde poitrine exhale ces paroles :
« Hâte-toi, fils des Dieux, fuis le feu destructeur[8] ;
« Fuis Ilion croulant de toute sa hauteur.
« La patrie et Priam n'ont plus rien à prétendre ;
« Si les bras d'un mortel eussent pu la défendre,

1. Énée, jeté par un naufrage sur les côtes d'Afrique, où règne Didon, lui raconte la ruine de Troie.
2. Signalons dans ce trait la religieuse mélancolie de Virgile.
3. On sait qu'après avoir tué Hector, Achille attacha le cadavre du héros à son char.
4. Voir l'*Iliade*, chants XVI et XVII.
5. Homère raconte ces combats aux chants XIV et XVI.
6. Énée le sait bien ; mais, dans le rêve, on perd conscience du passé.
7. Il ne répond pas à de vaines questions.
8. Les Grecs, grâce à la ruse d'Ulysse, sont déjà maîtres de Troie, à l'insu d'Énée, qui dort avec tant de sécurité.

« Pergame dans mes bras eût trouvé des soutiens.
« Protège désormais nos pénates troyens;
« Qu'ils suivent tes destins ; cherche, à travers les ondes,
« L'empire qu'avec eux le ciel veut que tu fondes[1]. »
Il s'arrête à ces mots; et sa main m'apporta
L'image, les bandeaux et les feux de Vesta.

(*Énéide*, c. II, v. 268-297. Trad. Barthélemy.)

MORT DE PRIAM

A la vue de Troie prise et renversée, de son palais sapé et forcé, de l'ennemi au cœur de ses foyers, l'infortuné vieillard revêt ses épaules tremblantes d'une cuirasse qu'elles n'ont pas portée depuis longtemps, il ceint un glaive inutile, et va chercher la mort au plus épais de la mêlée. Au milieu du palais, sous la voûte découverte du ciel[2], était un grand autel, et tout auprès un antique laurier qui penchait sur l'autel et dont l'ombre embrassait les pénates. C'est là qu'Hécube et ses filles s'étaient réfugiées comme des colombes qui ont fui en toute hâte devant la tempête; pressées les unes contre les autres, elles se tenaient assises et embrassaient les images des Dieux. A la vue de Priam, revêtu, à son âge, de ces armes faites pour la jeunesse : « Quelle pensée funeste t'a fait ceindre ces armes, ô malheureux époux? Où vas-tu te jeter, dit-elle? Ah! ce n'est point un pareil secours, ce ne sont point des défenseurs comme toi qu'il faut aujourd'hui : non, Hector, mon Hector même ne saurait aujourd'hui nous sauver. Viens, viens ici près de nous : cet autel seul peut nous protéger tous; sinon, il te verra mourir avec nous[3]. » Elle dit, fait placer le vieillard à ses côtés, et le recueille avec elle dans l'enceinte sacrée.

1. Il s'agit de Rome et de son empire. La légende veut qu'Énée ait doté le Latium du culte des Pénates et de Vesta. Du temps de Névius existait déjà cette tradition.

2. Virgile suppose que le palais de Priam ressemblait à une maison romaine. Il place les statues des Pénates dans une cour intérieure qu'entouraient les galeries du *cavædium* et qu'on nommait l'*impluvium*. Ainsi, la mort de Priam est plus pathétique. Il se fait tuer près de ses dieux protecteurs.

3. Ce sera du moins une mort commune, et par suite moins cruelle.

Mais voilà qu'échappé aux coups de Pyrrhus, Polytès, un des fils de Priam, à travers les traits ennemis, sous les longs portiques, fuit, et traverse l'atrium désert[1] : il est blessé. Pyrrhus, ardent, altéré de sang, le poursuit, va le saisir ; sa lance le touche. Polytès arrive enfin jusque sous les yeux de ses parents; au même moment, il tombe et exhale sa vie avec des flots de sang. Alors Priam, bien qu'il se voie en face de la mort, Priam ne se possède plus ; il ne peut retenir ni sa voix, ni sa colère. « Ah ! s'écrie-t-il, pour prix de ton crime, pour prix de pareils exploits, puissent les Dieux (s'il est au ciel quelque pitié qui venge de tels forfaits), puissent les Dieux t'accorder ce que tu mérites, te payer le salaire qui t'est dû, barbare, qui m'as rendu témoin du trépas de mon fils, qui as souillé de sa mort les yeux d'un père ! Va, le héros dont tu te prétends faussement issu, Achille, ne s'est pas ainsi conduit envers Priam, son ennemi : il a respecté les droits et la sainteté d'un suppliant. Achille m'a rendu le corps inanimé de mon Hector, et il m'a renvoyé dans mes États. » Ainsi dit le vieillard, et sa main débile lance un trait impuissant, qui, aussitôt repoussé par l'airain sonore, reste vainement suspendu sur la surface bombée du bouclier. Alors Pyrrhus : « Va donc toi-même rapporter ces choses au fils de Pélée, à mon père[2]; n'oublie pas de lui raconter mes abominables exploits; dis-lui combien Néoptolème[3] dégénère; et, pour commencer, meurs. » En disant ces mots, il saisit Priam, il traîne au pied de l'autel même le vieillard qui tremble et qui glisse dans les mares du sang de son fils ; il enfonce la main gauche dans sa chevelure ; de la droite, il lève son glaive étincelant et le plonge dans son flanc jusqu'à la garde. Ainsi finit Priam : les destins l'ont ainsi voulu. Ainsi succombe, à la vue de Troie embrasée, à la vue des ruines de Pergame, ce puissant dominateur de l'Asie[4], ce souverain maître de tant de peuples et

1. Les Grecs sont déjà maîtres du portique par lequel se termine l'*atrium*. Polytès s'élance dans le *cavædium* où se trouve Priam.

(E. BENOIST.)

2. Pyrrhus est fils d'Achille, fils de Pélée.
3. Pyrrhus s'appelait aussi Néoptolème. — Tout ceci est ironique.
4. Virgile, par orgueil national, exagère la puissance des Troyens.

de contrées! Il est là, gisant sur le rivage, tronc énorme, tête séparée des épaules, corps sans nom[1].

(*Énéide*, c. II, v. 507-558. Trad. Fallex.)

ANDROMAQUE[2]

Le hasard voulut que, dans un bois voisin de la ville, sur les bords d'un faux Simoïs[3], Andromaque offrît alors aux cendres d'Hector un sacrifice solennel et des libations funèbres[4] : elle invoquait ses mânes près d'un tombeau vide[5], fait d'un vert gazon, qu'elle avait consacré à son ancien époux avec deux autels, source éternelle de larmes. Quand elle m'aperçut, et qu'elle vit autour de moi des armes troyennes, éperdue, effrayée de cette apparition extraordinaire, elle demeura interdite; son sang se glaça dans ses veines ; elle tombe évanouie, et c'est avec peine qu'après un long silence elle prononce enfin ces paroles : « Est-ce bien vous que je vois? Êtes-vous celui que ces traits m'annoncent? Fils d'une déesse[6], vivez-vous? ou, si vos yeux sont fermés à la lumière, où est Hector?[7] » Elle dit, verse un torrent de larmes, et remplit de ses cris tous les lieux d'alentour. Ému du transport qui l'agite, je réponds à peine, et, dans mon trouble, je lui adresse quelques mots entrecoupés : « Oui, je vis, et ma vie se passe au milieu des plus cruels malheurs. N'en doutez point : ce que vous voyez est réel. Hélas! quelle humble condition est la vôtre, après la perte d'un si noble époux[8] ? Quel sort digne de vous est devenu votre partage? Se peut-il que l'Andromaque d'Hector

1. Comparez Racine, *Andromaque*, IV, v.
2. Énée vient de pénétrer en Épire; il y trouve Hélénus fils de Priam, devenu roi du pays et l'époux d'Andromaque, depuis la mort de Pyrrhus fils d'Achille.
3. Elle a donné à un fleuve de l'Épire le nom de *Simoïs*, fleuve de Troie. C'est un touchant souvenir de la patrie perdue.
4. Parmi tant de malheurs, elle reste fidèle à son premier époux.
5. C'est un cénotaphe. Le véritable tombeau d'Hector est près de Troie.
6. Énée est fils de Vénus.
7. C'est là comme l'idée fixe de son deuil.
8. Virgile dit avec plus de force : « *Déchue* d'un si noble hymen. »

se soit unie à Pyrrhus[1] ? » Elle baissa les yeux, et répondit à voix basse : « O heureuse entre toutes la fille de Priam, condamnée à mourir près du tombeau d'un ennemi, au pied des remparts élevés de Troie[2] ! Elle n'a point eu à subir les chances du sort, et les caprices d'un vainqueur, d'un maître. Nous, après l'embrasement de notre patrie, emportées à travers des mers lointaines, nous avons essuyé l'insolence et l'orgueil du jeune rejeton d'Achille, et nous avons enfanté dans la servitude[3]. Mais vous, comment les vents et les destins vous ont-ils conduit en ces lieux ? Quel dieu vous a fait aborder malgré vous sur ces rivages ? Et le jeune Ascagne[4] ? Vous reste-t-il ? Respire-t-il encore ? Quand il naquit, Troie déjà[5].... Regrette-t-il, tout enfant qu'il est, la perte de sa mère ? Dites-moi si l'exemple de son père Énée et de son oncle Hector[6] l'excite à montrer l'antique vertu et le mâle courage de ses ancêtres. »

Ainsi parlait Andromaque, fondant en pleurs, et poussant en vain de longs gémissements, quand le noble fils de Priam, Hélénus[7], sort des remparts avec une suite nombreuse : il reconnaît ses compatriotes, les conduit avec joie à son palais, et accompagne chacune de ses paroles d'un torrent de larmes. Je m'avance : je retrouve une petite Troie, une autre Pergame, à l'image de la grande, un mince ruisseau du nom de Xanthe, et j'embrasse le seuil des portes Scées[8]. Les Troyens jouissent avec moi du séjour de cette ville amie : le roi les reçoit sous de vastes portiques ; au milieu de la cour intérieure, ils font des libations à Bac-

1. Elle a dû subir la loi du vainqueur.

2. *Polyxène,* fille de Priam et d'Hécube. Achille allait l'épouser quand il fut tué par Pâris. Avant de s'embarquer, les Grecs l'immolèrent à Achille. Pyrrhus l'égorgea sur le tombeau de son père.

3. Andromaque avait eu de Pyrrhus Molossos, qui donna son nom à l'Épire, Pielus et Pergamus.

4. Ascagne lui rappelle Astyanax, fils d'Hector.

5. On peut supposer qu'Andromaque allait demander aussi des nouvelles de Créuse.

6. Créuse était une sœur d'Hector.

7. Hélénus, devenu roi de l'Épire après la mort de Pyrrhus, est maintenant l'époux d'Andromaque.

8. C'est l'image de Troie qui semble renaître. Une des portes de Troie s'appelait *Scée.*

chus, et, la coupe à la main, lui offrent les mets sacrés sur des plats d'or.

(*Énéide*, c. III, v. 301-355. Trad. Pessonneaux.)

ADIEUX D'ANDROMAQUE

Cependant Anchise donnait l'ordre d'appareiller, pour profiter sans retard du vent devenu favorable [1]. Andromaque, affligée de cet adieu suprême, apporte à Ascagne des habits brodés et faits d'une trame d'or, ainsi qu'une chlamyde phrygienne ; sa générosité, qui ne le cède point à celle d'Hélénus, le comble de tissus précieux : « Reçois, cher enfant, dit-elle, ces présents, ouvrage de mes mains : qu'ils soient pour toi le gage de l'éternelle amitié d'Andromaque, de l'épouse d'Hector. Prends ces dons, les derniers que te fasse ta famille, ô toi, seule image qui me reste de mon Astyanax [2]. Voilà ses yeux, ses mains, les traits de son visage. Il aurait ton âge, et, comme toi, toucherait maintenant à l'adolescence. » Pour moi, je les quittais les larmes aux yeux, et leur disais : « Vivez heureux, vous dont le sort est fixé désormais [3]; nous, nous courons de périls en périls; vous, votre repos est assuré ; il ne vous faudra point sillonner les mers, ni chercher ces campagnes de l'Ausonie qui fuient toujours devant nous. Vous avez sous les yeux une image du Xanthe, une Troie ouvrage de vos mains : puisse-t-elle, fondée sous de meilleurs auspices, être moins exposée aux coups des Grecs! »

(*Énéide*, c. III, v. 471-499. Trad. Pessonneaux.)

INSOMNIE DE DIDON [4]

Il était nuit, et les mortels fatigués goûtaient un paisible sommeil. Le calme régnait dans les bois et sur les flots.

1. Énée doit naviguer vers l'Italie.
2. Cette tendresse pour Ascagne est une commémoration d'Astyanax. Andromaque est toujours la veuve d'Hector.
3. Énée est fatigué de courir les mers. Il voudrait enfin se reposer, s'asseoir.
4. Sur l'ordre des Dieux, Énée va quitter Didon, qui n'a pu le retenir par ses prières.

C'était l'heure où les astres ont atteint le milieu de leur cours, où tout est muet dans les champs, où les troupeaux, les oiseaux au brillant plumage, ceux qui habitent les lacs limpides et ceux qui s'abritent sous les buissons, dormant dans l'ombre et le silence, soulagent leurs peines et oublient leurs maux. Il n'en était pas ainsi de la malheureuse Didon[1]. Jamais elle ne se livre au sommeil; jamais ses yeux ni son cœur ne jouissent du calme de la nuit. Ses tourments redoublent, son amour se réveille furieux, comme une mer bouleversée par une horrible tempête. Elle persiste dans son projet, et roule ces pensées dans son cœur : « Que faire? Irai-je mendier l'hymen de ces rois numides dont j'ai tant de fois dédaigné la main? Suivrai-je les vaisseaux d'Ilion pour me soumettre aux ordres du dernier des Troyens? J'ai tant à m'applaudir de les avoir secourus naguère[2], et ils conservent un si profond souvenir de mes bienfaits!... Mais, quand je le voudrais, qui pourrait consentir à recevoir dans ses vaisseaux superbes une femme odieuse? Infortunée! ne connais-tu pas les parjures de la race de Laomédon[3]? Que ferai-je d'ailleurs? Seule et fugitive, devrai-je accompagner les matelots triomphants? Les poursuivrai-je avec mes Tyriens et toute ma flotte? Entraînerai-je de nouveau sur les mers ceux que j'arrachai de Tyr avec tant de peine[4], et leur ordonnerai-je de s'exposer aux caprices des vents? Ah! plutôt meurs, comme tu l'as mérité, et que le fer termine tes douleurs.

(*Énéide*, c. IV, v. 522. Trad. Cabaret-Dupaty.)

1. Il y a un effet pathétique dans ce contraste entre le repos de la nature et l'insomnie cruelle de Didon. (Comparez Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, III, 857.)

2. Elle les a sauvés du naufrage.

3. Laomédon, roi de la Troade, avait refusé à Neptune et à Apollon le salaire promis pour reconstruire les murs de Troie. Il manqua aussi de parole à Hercule qui venait de sauver sa fille Hésione.

4. Les Tyriens qui l'ont accompagnée dans sa fuite.

MORT DE DIDON

Déjà l'Aurore, quittant la couche dorée de Tithon, éclairait de nouveau la terre, quand la reine, du haut du palais, vit le jour blanchir à l'horizon, et la flotte voguer à pleines voiles; dès qu'elle reconnut que le rivage était désert et le port sans rameurs, elle meurtrit trois et quatre fois son beau sein, et arracha ses blonds cheveux : « Grand Jupiter! il partira! s'écria-t-elle; un étranger se sera joué d'une reine telle que moi! Et l'on ne courra point aux armes! Carthage entière ne se mettra pas à sa poursuite, et mes vaisseaux ne sortiront pas du port en toute hâte! Allez, volez, la flamme à la main, déployez les voiles, fatiguez les rames.... Que dis-je? où suis-je? quel délire trouble mon esprit[1]? Malheureuse Didon! tu pleures maintenant sur sa perfidie : ah! tu devais pleurer, quand tu lui donnas la couronne[2]!... Voilà donc ses promesses et sa foi! voilà celui qui a, dit-on, emporté avec lui ses pénates domestiques, et a chargé sur ses épaules son père accablé de vieillesse!... Et je n'ai pu déchirer son corps en lambeaux, et en semer les débris dans les flots! je n'ai pu massacrer ses compagnons, égorger Ascagne lui-même, pour en faire à son père un horrible festin[3]!... Mais l'issue de la lutte était incertaine. Qu'importe! qu'avais-je à craindre, résolue à mourir? J'aurais mis le feu à sa flotte, embrasé ses vaisseaux, anéanti le fils et le père avec toute leur race, et je me serais précipitée moi-même au milieu des flammes... Soleil dont le flambeau éclaire toutes

1. Racine (*Phèdre*, I, III) :

> ... Insensée! où suis-je, et qu'ai-je dit?
> Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
> Je l'ai perdu : les Dieux m'en ont ravi l'usage.

2. Racine (*Bajazet*, IV, V) :

> Tu pleures, malheureuse! Ah! tu devais pleurer,
> Lorsque, d'un vain désir à ta perte poussée,
> Tu conçus de le voir la première pensée.

3. Comme Atrée qui servit à son frère Thyeste les membres de ses enfants égorgés.

les choses de ce monde[1]; toi, Junon, confidente et témoin de mes chagrins ; Hécate, que les mortels invoquent la nuit en hurlant dans les carrefours[2]; Furies vengeresses, et vous, Dieux d'Elissa mourante[3], entendez ma voix, voyez les maux immérités que j'endure, et exaucez mes prières. S'il faut que le monstre touche le port et aborde au rivage, si telle est la volonté de Jupiter, et tel l'arrêt des destins, que du moins, assailli par les armes d'un peuple belliqueux, chassé de ses États, arraché aux embrassements d'Iule[4], il implore un secours étranger, et voie l'affreux trépas des siens ; qu'il subisse les lois d'une alliance honteuse, sans jouir ni du trône ni de la douce clarté des cieux ; mais qu'il meure avant le temps et gise sans sépulture au milieu de l'arène[5]. Voilà mon vœu, voilà le dernier cri que j'exhale avec la vie. Vous, Tyriens, poursuivez de votre haine et sa race et tous ses descendants, et donnez à mon ombre cette satisfaction : point d'amitié, point d'alliance entre les deux peuples. Que de mes cendres sorte un vengeur[6], qui poursuive par le fer et par la flamme les fils de Dardanus, maintenant, plus tard et toujours, tant qu'il sera de force à lutter. Rivages contre rivages, flots contre flots, soldats contre soldats, puissent les deux peuples combattre, eux et leurs descendants! »

Elle dit, et mille pensées agitent son âme : car elle cherche à se débarrasser au plus tôt d'une vie odieuse. Alors, elle adresse quelques mots à Barcé, nourrice de Sichée[7] (car

1. Racine (*Phèdre*, I, III) :

> Noble et brillant auteur d'une triste famille,
> Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille.
> Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
> Soleil, je viens te voir pour la dernière fois.

2. *Junon* préside à l'hymen. *Hécate* était invoquée dans les carrefours où se faisaient les incantations magiques.
3. Elissa est le nom primitif de Didon.
4. Iule ou Ascagne, fils d'Énée.
5. Dans ses imprécations, Didon prédit la guerre d'Énée avec les Latins et les Rutules, le voyage qui le sépare d'Ascagne, son trépas et sa disparition au milieu des eaux du Numicius.
6. Elle prophétise Annibal.
7. Sichée fut son premier époux.

elle avait laissé dans son antique patrie les cendres de sa propre nourrice) : « Chère nourrice, appelle ici ma sœur Anna; dis-lui de se purifier en toute hâte dans une eau vive, d'amener avec elle les victimes et les offrandes expiatoires prescrites par la prêtresse : qu'alors seulement elle vienne; toi-même ceins ton front des bandelettes sacrées. Le sacrifice, dont j'ai commencé les apprêts en l'honneur du Jupiter du Styx[1], je veux l'accomplir : je veux mettre un terme à mes soucis et livrer aux flammes du bûcher l'image du Troyen. » Elle dit; le zèle hâte les pas de la vieille nourrice.

Mais Didon frémissante, exaspérée par la pensée de son horrible projet, les yeux hagards et sanglants, les joues tremblantes et semées de taches livides, Didon, pâle de sa mort prochaine, s'élance dans l'intérieur du palais, gravit furieuse les degrés du bûcher, et tire l'épée du Troyen, présent qui ne fut point destiné à cet usage. Là, quand elle aperçut les tissus phrygiens, elle s'abandonna un instant à ses larmes; puis, elle prononça ces dernières paroles : « Dépouilles chères à mon cœur, tant que le permirent les Destins et les Dieux, recevez mon âme, et délivrez-moi de mes tourments. J'ai vécu, et fourni la carrière que la fortune m'avait tracée; et maintenant mon ombre descend glorieuse aux enfers. J'ai fondé une ville superbe, j'ai vu s'élever mes remparts, j'ai vengé mon époux et puni un frère inhumain[2] : heureuse, hélas! trop heureuse, si les vaisseaux troyens n'avaient jamais touché nos rivages. » Puis, collant sa bouche sur le lit funéraire : « Quoi! mourir sans vengeance! Oui, mourons, dit-elle; même à ce prix, il m'est doux de descendre chez les ombres. Que du milieu des mers le cruel Troyen dévore des yeux le feu de ce bûcher, et emporte avec lui les présages de ma mort[3]. »

1. Ce Jupiter des enfers est Pluton.
2. Pygmalion, le meurtrier de Sichée.
3. Racine (*Mithridate*, V, v) :

> J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu;
> La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
> Mais, au moins, quelque joie, en mourant, me console;
> J'expire environné d'ennemis que j'immole;
> Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
> Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

Tandis qu'elle parlait encore, ses compagnes la voient s'affaisser sous le coup mortel ; elles voient l'épée écumante de sang et ses mains défaillantes. Un cri s'élève sous les voûtes du palais : le bruit de cette mort se répand et jette le trouble dans la ville ; ce ne sont partout que lamentations, gémissements, hurlements des femmes ; l'air retentit de clameurs lugubres : on dirait qu'envahies par l'ennemi, Carthage ou l'antique Sidon s'écroulent, et que la flamme dévorante embrase en courant les demeures des hommes et les temples des Dieux.

(*Énéide*, c. IV, 584-672. Trad. E. Pessonneaux.)

LES OMBRES IMPATIENTES DE PASSER L'ACHÉRON

Les ombres par milliers se pressaient vers ces bords[1] :
Des mères, des époux, de jeunes enfants morts,
Des héros, noble race aux combats moissonnée,
Des vierges qu'à l'autel attendait l'hyménée,
Des fils mis sur la flamme aux yeux de leurs parents,
Tous serraient, confondaient leurs lamentables rangs.
Telles, au sein des bois, par l'automne arrachées[2],
Tourbillonnent dans l'air les feuilles desséchées ;
Ou tels, et moins nombreux, aux rivages des mers,
Des bataillons d'oiseaux, pressentant les hivers,
Vers le tiède Midi poursuivent leur voyage.
Tous d'une voix plaintive imploraient le passage ;
Vers les bords opposés tous étendaient les mains ;
Mais le dur nautonier de ces pâles humains
En choisit quelques-uns dans l'immense cortège,
Et repousse du bord la foule qui l'assiège.

(*Énéide*, c. XI, v. 304-319. Trad. Barthélemy.)

1. Il s'agit des morts que le nocher des enfers, Caron, doit faire passer dans sa barque.

2. Il y a des harmonies naturelles entre les saisons et les sentiments humains. L'automne s'associe bien aux tristesses du deuil. (Voir la *Chute des feuilles* de Millevoye. *Extraits des classiques français*, par Gustave Merlet. *Cours moyen*, p. 361.)

LE CHAMP DES PLEURS[1]

Aussitôt il entend des voix plaintives et de longs vagissements : ce sont des enfants dont les âmes pleurent à l'entrée de ces lieux : un destin cruel leur interdit les douceurs de la vie, et les arracha au sein maternel pour les plonger prématurément dans la tombe[2]. Près d'eux sont ceux qui ont péri victimes d'injustes accusations[3]. Ces places ont été d'ailleurs assignées par des juges que le sort a choisis. Minos préside, et agite l'urne fatale : c'est lui qui cite les ombres à son tribunal, et s'enquiert de leur vie, de leurs crimes[4]. Tout près habitent, accablés de tristesse, les mortels qui, sans avoir rien à se reprocher, se sont donné la mort de leur propre main, et qui, détestant la lumière, ont secoué le fardeau de la vie[5]. Qu'ils voudraient souffrir encore, à la clarté des cieux, et la pauvreté et les durs travaux[6]! Les destins s'y opposent : un odieux marais les enchaîne de ses tristes ondes, et le Styx les emprisonne en coulant neuf fois autour d'eux.

Non loin s'étend de tous côtés le champ des Pleurs[7] : c'est ainsi qu'on l'appelle. Là, ceux que le funeste poison de l'amour a consumés errent à l'écart dans des sentiers mystérieux, à l'ombre d'une forêt de myrtes[8]; leurs soucis ne les quittent point, même après le trépas.

1. Énée visite les enfers, sous la conduite de la Sibylle de Cumes. Il veut y retrouver son père Anchise.

2. Le christianisme est plus tendre pour les enfants morts en naissant : il en fait des anges. (Voir les strophes de Malherbe sur les *Saints Innocents*. *Extraits des classiques français*, par Gustave Merlet. *Cours supérieur*, p. 8, Ed. Fouraut.)

3. Il est bien dur de ne pas les récompenser par le bonheur des élus.

4. Minos est juge d'instruction aux enfers.

5. Virgile condamne la mort volontaire.

6. ... Mécénas fut un galant homme.
Il a dit quelque part : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive : c'est assez ; je suis plus que content.
(La Fontaine.)

7. Ceci rappelle la *Cita dolente* de Dante.

8. Le myrte est consacré à Vénus. La forêt immense leur permet l'isolement qu'aime leur douleur.

Au milieu de ces ombres, la reine de Carthage, dont la blessure saigne encore, errait dans cette vaste forêt. Dès que le héros troyen fut près d'elle et l'eut reconnue dans l'obscurité, comme on voit ou comme on croit voir la lune nouvelle briller entre les nuages[1], il versa des larmes[2], et lui adressa la parole avec un tendre intérêt : « Infortunée Didon, il était donc vrai que vous ne viviez plus, et que dans votre désespoir vous aviez tranché le fil de vos jours ! Votre trépas, hélas ! c'est moi qui l'ai causé. J'en jure par les astres, par les Dieux du ciel, par tout ce qu'il y a de sacré aux enfers, c'est malgré moi, ô reine, que j'ai quitté vos rivages[3]. Je n'ai fait qu'obéir aux ordres des Dieux, qui me forcent aujourd'hui à descendre dans le royaume sombre, dans ces lieux incultes et couverts d'une nuit profonde ; oui, j'étais loin de m'attendre que mon départ dût vous causer tant de douleur[4]. Arrêtez, et ne vous dérobez point à mes regards. Pourquoi me fuir? c'est la dernière fois que le destin me permet de vous parler. »

Par de tels discours, entremêlés de larmes, Énée cherchait à calmer cette ombre courroucée, qui lui lançait de farouches regards. Mais Didon, détournant la tête, tenait ses yeux baissés vers la terre : elle ne témoigne aucune émotion aux paroles du héros : on dirait le rocher le plus dur, un marbre du Marpesse[5]. Enfin, elle s'échappe, et s'enfonce avec colère dans un épais bocage, où Sichée, son premier époux, partage son amour et répond à sa tendresse. Cependant Énée, sensible à son infortune, la suit longtemps du regard en pleurant et en plaignant son malheur[6].

(*Énéide*, c. VI, v. 425-475. Trad. Pessonneaux.)

1. Chez Virgile, les comparaisons donnent au merveilleux un air naturel.
2. Il n'a pas pleuré, le cruel, lorsqu'il a quitté Didon résolue à mourir.
3. Ce serment est trop tardif.
4. Triste excuse !
5. Montagne de l'île de Paros célèbre par ses marbres. Énée est puni par où il a péché. C'est justice.
6. Il est bien temps !

ÉNÉE RETROUVE ANCHISE AUX ENFERS

Dans le creux d'un vallon, religieux séjour
Des esprits destinés à remonter au jour [1],
Anchise abandonnait son âme paternelle [2]
A contempler les fils de sa race éternelle [3];
Il ne se lassait point à dénombrer des yeux
Leurs destins, leurs vertus, leur gloire égale aux cieux.
Dès qu'il voit le héros traversant la prairie,
Il pleure de bonheur, tend les mains, et s'écrie :
« Enfin te voilà donc! après tant de dangers
« Que ton pieux amour a su rendre légers [4];
« Tu reviens, et ton père, heureux d'un fils si tendre,
« Peut encore une fois te parler et t'entendre.
« Je mesurais les jours marqués pour te revoir.
« Viens! je n'ai pas été trahi dans mon espoir [5];
« Mais par combien de maux sur les mers, sur les ondes,
« Le sort a fatigué tes courses vagabondes !
« De Carthage pour toi que je craignais l'accueil [6]! »
« — O mon père, c'est toi, c'est ton image en deuil,
« Qui seuls m'ont fait venir dans la nuit souterraine ;
« Ma flotte est à l'abri sur les flots de Tyrrhène [7].
« Ah ! donne-moi ta main ! dans ces trop courts moments,
« Ne te dérobe pas à mes embrassements. »
Il parlait, et des pleurs inondaient son visage ;
Trois fois il tend les mains pour embrasser l'image,
Et trois fois de ses bras le fantôme trompeur
Glisse comme un vain songe ou comme une vapeur [8].

(*Énéide*, c. VI, v. 679-703. Trad. Barthélemy.)

1. Virgile croit, avec Platon, que les âmes, après s'être purifiées dans une sorte de purgatoire, doivent remonter à la lumière.
2. Anchise est mort en Sicile. Son fils vient aux enfers lui demander le secret de ses destinées.
3. Les âmes des héros qui doivent illustrer le nom romain.
4. Virgile dit : « ta *piété* a vaincu les périls du voyage ». Elle seule a fait miracle. Anchise est vraiment un *bienheureux*, puisqu'il revoit son fils.
5. Il a eu la foi. Il connaissait le cœur d'Énée.
6. Discret et paternel. Il épargne au coupable l'embarras d'une confession.
7. Le port de Cumes est situé sur la mer Tyrrhénienne.
8. Quand Énée rencontre sa mère, sa femme ou son père, leur ombre se dérobe toujours. Il joue de malheur.

ÉNÉE ENTRE DANS LES EAUX DU TIBRE

Déjà les premiers feux du jour rougissaient la mer, et, du haut des cieux, l'Aurore vermeille brillait sur son char de roses, quand soudain les vents tombèrent; tout souffle cessa, et la rame lutta vainement contre l'onde immobile[1]. Énée, du milieu des flots, découvre une vaste forêt que traverse le cours riant du Tibre en roulant sur un sable doré avant de se précipiter rapidement dans la mer[2]. Autour et au-dessus du fleuve, mille oiseaux divers, hôtes fidèles de ces bords, voltigeaient sous le feuillage, et charmaient l'air de leurs chants. Énée ordonne à ses compagnons de changer de route, de tourner leurs proues vers la terre, et il entre avec joie dans le lit ombragé du fleuve[3].

(*Énéide*, c. VII, v. 25-36. Trad. Cabaret-Dupaty.)

LE CERF APPRIVOISÉ

Il existait alors dans ces heureux hameaux[4]
Un cerf au corps agile, aux immenses rameaux :
Tyrrhée à qui le roi confiait son domaine[5]
Et ses vastes troupeaux mugissant dans la plaine,
Tyrrhée et ses enfants l'élevaient sous leurs toits,
Depuis qu'à la mamelle il fut pris dans les bois.
Mais nul n'avait pour lui les soins et la tendresse
De Silvia, leur sœur, son unique maîtresse;
C'est elle qui de fleurs l'ornait chaque matin,
Qui peignait son poil fauve et préparait son bain
De sa table champêtre il était le convive,

1. Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.
(Racine.)

2. Il prend sa source dans les Apennins, et se jette dans la Méditerranée, près d'Ostie.

3. On dirait la découverte d'un nouveau monde, d'une terre vierge. C'est frais et allègre.

4. Ce sont les cités du territoire Laurentin, où Latinus règne en patriarche.

5. Il est l'intendant de Latinus.

Il aimait de sa main la caresse naïve,
Errait au fond des bois, tout seul, et, chaque nuit,
Retrouvait, quoique tard, son paisible réduit.
Ce jour-là, des forêts perçant le labyrinthe,
A la fraîcheur du fleuve il se livrait sans crainte :
Tout à coup, relancé par les chiens aboyants[1],
Il tressaille, il bondit entre les joncs pliants :
Ascagne impatient, et de louange avide,
De son arc recourbé décoche un trait rapide ;
Alecton[2] le conduit, et le roseau sifflant
Vole à travers le bois et s'arrête à son flanc.
Le cerf ensanglanté, d'un pas encore agile,
En bramant de douleur, rentre dans son asile,
Pleure dans son étable, et semble par ses cris
Implorer le secours de ses maîtres chéris.
Silvia la première accourt désespérée,
Appelant les pasteurs de toute la contrée,
Et la noire Alecton, cachée au sein des bois,
Les réveille aux accents de cette douce voix[3].

(*Énéide*, c. VII, v. 483-510. Trad. Barthélemy.)

CAMILLE[4]

Les Volsques belliqueux[5], éclatants cavaliers,
S'avancent commandés par la belle Camille.
Dès ses plus jeunes ans cette héroïque fille,
Dédaignant de Pallas l'aiguille et les fuseaux[6],
Aima les jeux guerriers, la course, les chevaux.
Elle pourrait des flots raser la molle cime,
Sans mouiller ses talons suspendus sur l'abîme ;

1. La meute d'Ascagne qui s'amuse à chasser.
2. C'est une des Furies, suscitée ici par Junon, l'ennemie des Troyens, pour troubler la paix entre les deux nations.
3. Comparez le *Chevreuil* de Brizeux. *Extraits des classiques français*, par Gustave Merlet. *Cours supérieur*, p. 499. Ed. Fouraut.
4. Camille, reine des Volsques, fait partie des guerriers qui vont combattre les Troyens, sous les drapeaux de Turnus.
5. Les Volsques sont un peuple du Latium.
6. Minerve ou Pallas préside aux travaux des femmes.

Ou courir dans un champ sur le front des épis,
Sans courber de son poids ce flexible tapis[1].
Les mères, les vieillards de la terre latine
Restent muets d'extase en voyant l'héroïne;
On se presse, on admire, en la suivant des yeux,
La pourpre qui descend de son cou gracieux[2],
Le nœud d'or qui retient sa longue chevelure,
Le carquois de Lycie[3], éblouissante armure,
Qui pend à son épaule, et son bras destructeur
Qui change en dard guerrier le myrte du pasteur[4].
(*Énéide*, c. VII, v. 804-817. Trad. Barthélemy.)

HOSPITALITÉ RUSTIQUE DU ROI ÉVANDRE[5]

Pendant ces entretiens, ils approchaient de l'humble toit d'Évandre, et voyaient errer çà et là des troupeaux mugissants sur le Forum romain et dans le riche quartier des Carènes[6]. Lorsqu'ils furent arrivés : « Voici, dit Évandre, le seuil que franchit Hercule vainqueur[7]; voici le palais qui le reçut. Osez, cher hôte, mépriser les richesses; vous aussi, montrez-vous digne d'un dieu, et ne rougissez pas de notre indigence. » A ces mots, il introduit le grand Énée dans la modeste demeure, et le place sur un lit de feuillage recouvert de la peau d'une ourse de Libye. La nuit tombe et enveloppe la terre de ses sombres voiles[8].

(*Énéide*, c. VII, v. 359. Trad. Cabaret-Dupaty.)

1. La Fontaine a dit de la princesse de Conti :

L'herbe l'aurait portée; une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas.

2. C'est sa royale parure.
3. Les Lyciens passaient pour d'habiles archers.
4. Le myrte dont le bois est la houlette du pâtre.
5. Énée, averti par le dieu du Tibre, remonte le fleuve jusqu'à l'endroit où Rome sera fondée. Il va implorer le secours du roi Évandre qui, venu d'Arcadie, a fondé sur le mont Palatin une ville nommée Pallantée.
6. Ce sera un des plus brillants quartiers de la Rome future.
7. Hercule, hôte d'Évandre, venait de vaincre Cacus.
8. Devenus le peuple-roi, les Romains se complaisaient orgueilleusement à l'humble souvenir de leurs origines. On retrouve le même motif chez Ovide et Properce.

LA MÈRE DE FAMILLE[1]

Déjà la nuit avait atteint le milieu de sa course, et commençait à dissiper le premier sommeil. C'était l'heure où la mère de famille, qui n'a pour soutenir son existence que ses fuseaux et sa chétive industrie, ranime le feu assoupi sous la cendre, et, ajoutant à son travail les heures de la nuit, distribue, à la clarté d'une lampe, une longue tâche aux femmes qui la servent, afin de conserver chaste le foyer de son époux et de pouvoir élever ses petits enfants[2]. Tel, et non moins diligent, le dieu du feu quitte sa moelleuse couche pour vaquer aux travaux de ses forges.

(*Énéide*, c. VIII, v. 407. Trad. Cabaret-Dupaty.)

LE RÉVEIL D'UN ROI PASTEUR

Tandis que le dieu de Lemnos[3] presse ainsi l'ouvrage dans les forges d'Éolie, Évandre, dans son humble demeure, s'éveille aux feux naissants du jour et au chant matinal des oiseaux nichés sous son toit de chaume[4]. Le vieillard se lève, revêt sa tunique, chausse le brodequin étrusque[5], met sur ses épaules le baudrier d'où pend à son côté le glaive arcadien[6], et ramène sur sa poitrine la peau de panthère qui flotte sur son bras gauche. Deux chiens, sa garde fidèle[7], sortent avec lui de sa demeure, et accompagnent leur maître. Évandre se rendait à l'appartement de son hôte : car il se rappelait l'entretien de la veille et les secours qu'il lui avait promis. Énée, non moins matinal, allait aussi trouver Évan-

1. Vénus a prié Vulcain de forger l'armure d'Énée. Virgile compare le travail diligent du dieu à celui d'une pauvre femme qui travaille pour sa famille
2. Quel charmant tableau d'intérieur !
3. Vulcain précipité par Jupiter dans l'île de Lemnos.
4. Quelle fraîcheur dans cette esquisse !
5. La chaussure tyrrhénienne fut adoptée par les sénateurs, les chevaliers et les soldats romains.
6. C'est ainsi que les héros d'Homère disposent leur épée, suspendue au flanc gauche.
7. Voilà tout l'état-major du roi pasteur.

dre. L'un avait avec lui son fils Pallas, l'autre son fidèle Achate[1]. Ils s'abordent, se serrent la main, et, assis dans l'intérieur du palais, jouissent enfin du plaisir de conférer en toute liberté.

(*Énéide*, c. VIII, v. 454. Trad. Cabaret-Dupaty.)

ADIEU D'UN PÈRE A SON FILS[2]

Évandre, voyant partir son fils, lui serre la main avec effusion, et lui dit, sans pouvoir tarir la source de ses larmes : « Oh! si Jupiter me rendait mes années écoulées; si j'étais encore au temps où, sous les murs mêmes de Préneste[3], je terrassai l'avant-garde ennemie, et brûlai, triomphant, des monceaux de boucliers[4]; où mon bras plongea dans le Tartare le roi Hérilus[5], qui reçut, en naissant, de sa mère Féronie (affreux prodige!) trois âmes et trois armures! Il fallait trois fois lui porter le coup de la mort; et pourtant, mon bras lui enleva ses trois âmes, et le dépouilla d'autant d'armures. Non, si j'étais jeune encore, rien ne m'arracherait à tes doux embrassements, ô mon fils: et jamais Mézence[6], cet odieux voisin, insultant à ma vieillesse, n'eût égorgé tant de victimes, et dépeuplé sa ville de tant de citoyens. Mais vous, ô Dieux, et toi, Jupiter, souverain maître des immortels, ayez pitié, je vous en conjure, du roi des Arcadiens[7], et exaucez les prières d'un père : si vos décrets, si les destins doivent me conserver les jours de Pallas; si je vis pour revoir et embrasser mon fils, prolongez mon existence : je consens à supporter tous les maux. Mais, ô Fortune, si tu me

1. Pallas est le fils d'Évandre, Achate l'ami d'Énée.
2. Évandre donne à Énée un secours de quatre cents cavaliers commandés par son fils unique Pallas.
3. *Préneste*, aujourd'hui *Palestrine*, est une ville du Latium, sur les confins du pays des Èques.
4. C'était une coutume romaine de brûler sur le champ de bataille, en offrande à Vulcain, les armes des vaincus.
5. On ne trouve ailleurs aucune mention de ce personnage légendaire que Virgile assimile au géant Géryon. Féronie donna son nom à une fontaine et à un bois voisin d'Anxur.
6. Mézence, roi d'Étrurie, chassé par ses sujets.
7. Évandre est roi des Arcadiens.

menaces d'un coup fatal, brise maintenant, oui, maintenant, la trame d'une vie cruelle, tandis que le doute balance mes alarmes, que l'attente de l'avenir est incertaine, et que je te presse encore contre mon sein, ô mon fils, l'unique joie de mes vieux ans, afin qu'un douloureux message ne vienne point blesser mes oreilles[1]. » C'est ainsi que le pauvre père adressait à Pallas un suprême adieu : il s'évanouit, et ses serviteurs l'emportèrent dans son palais.

(*Énéide*, c. VIII, v. 558. Trad. Pessonneaux.)

NISUS ET EURYALE

A l'une des portes du camp était de garde Nisus, intrépide guerrier, fils d'Hyrtacus, habile à lancer le javelot et la flèche légère ; sa mère, nymphe chasseresse de l'Ida, l'avait envoyé avec les Troyens. Près de lui est Euryale, le plus beau des compagnons d'Énée, le plus brillant des soldats troyens, enfant dont le visage porte encore le premier duvet de la jeunesse[2]. Unis d'un amour mutuel, ils volaient ensemble aux combats ; et, dans ce moment même, ils gardaient ensemble la même porte. Tout à coup Nisus : « Sont-ce les Dieux qui mettent une pareille ardeur dans mon âme, Euryale ? ou chacun se fait-il un dieu du désir qui le domine[3] ? Je ne sais ; mais une soif de combat, l'envie de tenter quelque grande chose, agite mon âme depuis longtemps ; je ne puis rester davantage dans ce paisible repos. Tu vois la sécurité des Rutules[4] : leurs feux ne brillent qu'à de longues distances ; engourdis par le sommeil et par l'ivresse, ils sont étendus sur la terre ; partout règne le silence. Or, apprends mon dessein, sache la pensée qui vient de surgir dans mon cœur. Le peuple, les Pères, tous redemandent Énée, tous veulent qu'on lui députe des messagers

1. Il y a là un pressentiment pathétique du deuil qui le menace.
2. La nuance des âges est bien marquée : elle expliquera le rôle joué par chacun des héros, l'initiative de l'un, la témérité de l'autre.
3. Les héros divinisent volontiers leurs sentiments.
4. Les Rutules, commandés par Turnus, assiègent le camp troyen, pendant l'absence d'Énée, qui est allé chercher des auxiliaires en Étrurie.

qui lui portent des nouvelles exactes de notre situation [1]; si l'on me promet ce que je vais demander pour toi [2] (car l'honneur d'un tel exploit me suffit), j'espère trouver au pied de cette colline un chemin qui me conduira jusqu'aux murs, jusqu'aux remparts de Pallantée. » Euryale reste interdit; mais l'amour de la gloire le transporte à son tour, et, s'adressant à son intrépide ami : « Eh quoi! Nisus, tu refuses de m'associer à un si beau projet? quoi! je t'enverrai seul à de si grands périls [3]? Ce n'est point ainsi que mon père, qui a vieilli dans les combats, qu'Opheltès m'a élevé et instruit au milieu des terreurs que nous causent les Grecs, au milieu des épreuves d'Ilion; ce n'est pas ainsi que je me suis conduit avec toi depuis le jour où j'ai suivi Énée et ses destins suprêmes. Ce cœur, oui, ce cœur méprise la mort, et il ne croirait pas trop payer de sa vie la gloire où tu veux courir [4]. » Alors Nisus : « Va, je n'ai point douté de ton courage. Et le pouvais-je? non; aussi vrai que je souhaite que le grand Jupiter, que les Dieux favorables à mon dessein me ramènent à toi triomphant. Mais si (car tu sais tous les périls d'une pareille entreprise), si quelque malheur, si quelque dieu contraire m'entraîne à ma perte, je veux que tu me survives; ta vie, cher enfant, est plus précieuse que la mienne. Je veux qu'un ami enlève mon corps du champ de bataille ou le rachète, et me confie à la terre selon l'usage [5]. Ou, si la fortune me refuse cette faveur, je veux que du moins il offre les libations funèbres à son ami absent, et lui accorde les honneurs du tombeau. Puis, je ne veux pas être pour ta mère la cause d'une semblable douleur. Hélas! seule de tant de mères, elle a osé te suivre, elle n'a pas voulu rester dans les murs du magnanime Aceste [6]. « Vaines raisons, s'écrie Euryale, prétextes spécieux! Je ne change point d'idée, je ne recule pas ainsi. Partons. » Il dit, réveille les gardes qui les relèvent

1. Elle est périlleuse. La flotte vient d'être incendiée.
2. Il s'oublie lui-même, et se contente de l'honneur.
3. Il veut sa part de gloire.
4. Il y a de tendres reproches dans sa plainte fraternelle.
5. C'était le suprême malheur de mourir sans sépulture.
6. La plupart des femmes étaient restées dans la ville de *Ségeste* élevée pour les Troyens par Aceste, roi de Sicile.

et prennent leur place; il quitte son poste, s'attache à Nisus, et tous deux se dirigent vers la tente royale[1].

. . . .

Cependant des cavaliers, avant-garde partie de la ville de Latinus, tandis que le reste de l'armée demeure en bon ordre dans la plaine, couraient et portaient un message au roi Turnus. Ils étaient au nombre de trois cents[2], tous armés de boucliers, sous la conduite de Volscens. Déjà ils approchaient du camp, déjà ils en touchaient l'enceinte, quand de loin ils voient les deux guerriers qui se glissent à gauche par un sentier détourné. Le casque de Messape qu'Euryale a revêtu réfléchit tout à coup les rayons de la lune, et son éclat qui brille dans l'ombre trahit l'imprudent. Il a été vu : il est perdu! Volscens, du milieu de sa troupe : « Qui vive? arrêtez. Pourquoi êtes-vous en route? qui êtes-vous? où allez-vous? » Eux, de garder le silence, de précipiter leur fuite dans la forêt, et de se confier aux ténèbres de la nuit. Mais les cavaliers se partagent, vont de tous côtés surveiller les avenues qui leur sont connues, et ferment toutes les issues. C'était une forêt hérissée au loin de buissons et d'yeuses touffues, envahie de toutes parts de ronces épaisses, et dont quelques rares sentiers traversaient à peine les taillis obscurs. Euryale qu'embarrassent et la sombre épaisseur des bois et le poids de son butin, se trouble et perd sa route[3]. Nisus passe, trop vite, hélas! il a déjà échappé à l'ennemi, il s'arrête, il regarde derrière lui, il cherche en vain son ami : il ne le voit plus. « Euryale, cher Euryale, où t'ai-je laissé? où te chercher? » Il revient sur ses pas, s'engage de nouveau dans les détours tortueux de la forêt perfide, observe, suit la trace de son premier passage, et parcourt les buissons silencieux. Il entend les chevaux, il entend le bruit et les voix des cavaliers lancés à leur poursuite; au même instant un cri frappe son oreille, et il voit

1. Le poète décrit leurs exploits. Ils traversent le camp de Messape, y font carnage, et se chargent de dépouilles. A l'aurore, ils se retirent, mais trop tard.

2. C'est le nombre des cavaliers attachés à la légion.

3. Euryale, le plus jeune, est le premier qui, par son imprudence, cause le désastre.

Euryale au milieu de toute la troupe ennemie, Euryale qui, trompé par la nuit, par les lieux, troublé par cette attaque imprévue, s'est laissé prendre, et qu'on entraîne malgré sa résistance et ses efforts désespérés. Que faire? Comment, avec quelles armes faut-il le délivrer? Doit-il se jeter résolument au milieu des glaives? doit-il à travers cent blessures chercher un glorieux trépas? Il a déjà saisi un javelot, et, le bras ramené en arrière, levant les yeux vers la Lune [1], il lui adresse cette prière : « Déesse, gloire des astres, protectrice des forêts, fille de Latone, viens, ah! viens nous secourir dans ce péril extrême. Si jamais Hyrtacus, mon père, a porté pour moi des dons sur tes autels; si moi-même j'ai ajouté à ces dons le tribut de mes chasses, si je l'ai suspendu à la voûte, aux portiques sacrés de tes temples, fais que je disperse cette troupe de cavaliers, et dirige mes traits dans les airs. » Il dit, rassemble toutes ses forces, et lance le fer. Le trait vole, fend les ombres de la nuit, vient s'enfoncer dans le dos de Sulmon, s'y brise, et les éclats du bois lui percent le cœur. Sulmon roule, et vomit des flots de sang fumant : le froid le saisit; de longs râlements font palpiter ses flancs. On cherche, on regarde de tous côtés. Nisus, que le succès enhardit, brandit un second trait à la hauteur de son oreille; tandis qu'on s'agite, le fer part, traverse en sifflant les deux tempes de Sagus et se fixe, tiède de sang, au milieu du cerveau qu'il a percé. Le farouche Volscens frémit de fureur; il cherche d'où le trait est parti; il ne sait sur qui faire tomber sa rage. « N'importe! c'est toi, dit-il, c'est ton sang qui va sur l'heure payer ces deux trépas. » Et, l'épée à la main, il se précipitait sur Euryale. Mais alors, épouvanté, hors de lui, Nisus pousse un cri; il ne peut plus longtemps se tenir caché dans les ténèbres, il ne peut supporter plus longtemps une telle douleur : « C'est moi, c'est moi le coupable, me voici! tournez ce fer contre moi, Rutules : j'ai tout fait; lui n'a rien fait, n'a rien pu faire; j'en atteste le ciel, les astres témoins de son innocence. Tout son crime est d'avoir trop chéri un ami malheureux. »

1. C'est un chasseur : Diane est sa patronne.

Il disait, mais l'épée, poussée avec force, a déjà traversé le flanc d'Euryale, a ouvert sa blanche poitrine. Il roule expirant, le sang inonde son beau corps, sa tête défaillante se penche, et retombe sur ses épaules. Telle, une fleur brillante, tranchée par le soc de la charrue, languit et meurt; tel, la tige fatiguée, le pavot incline la tête sous le poids d'une pluie d'orage [1]. Mais Nisus bondit au milieu de l'escadron; c'est Volscens seul qu'il cherche entre tous, c'est au seul Volscens qu'il s'attaque. Pressés autour de leur chef, les ennemis lui font un rempart et détournent les coups de Nisus. Nisus, intrépide, infatigable, fait tournoyer son épée foudroyante; alors, tandis que Volscens, ouvrant la bouche, crie, il y plonge le fer, et, mourant, prend lui-même la vie de son ennemi. Après quoi, il se jette sur le corps inanimé d'Euryale, et là, percé de coups, mais vengé, il s'endort du paisible sommeil de la mort.

Couple fortuné! Si mes vers ont quelque pouvoir, jamais les siècles n'effaceront vos noms de la mémoire des hommes, tant que la maison d'Énée occupera l'immuable roche du Capitole, tant qu'Auguste et ses descendants posséderont l'empire du monde [2].

(*Énéide*, c. IX, v. 175-140. Trad. Fallex.)

DÉSESPOIR D'UNE MÈRE

Cependant la Renommée va d'un vol rapide semer cette nouvelle dans la ville épouvantée [3], et la porte aux oreilles de la mère d'Euryale. Soudain, un froid mortel saisit l'infortunée : le fuseau tombe de sa main, et le lin se déroule à ses pieds [4]. Éperdue, hors d'elle-même, s'arrachant les cheveux et poussant des cris lamentables, elle vole aux remparts, et s'élance aux premiers rangs [5]. Guerriers, périls, traits de

1. L'image de la mort reste gracieuse.
2. Prophétie solennelle, et réalisée.
3. La ville troyenne est le camp.
4. Elle travaillait pour son fils.
5. Virgile rivalise avec le XXII° chant d'Homère, qui représente Andromaque s'élançant vers les murs, lorsque les gémissements d'Hécube lui font pressentir la mort d'Hector.

l'ennemi, elle oublie tout; puis elle remplit les airs de ses plaintes.

« Euryale, est-ce bien toi que je vois? Toi qui devais être le dernier appui de ma vieillesse, tu as donc pu, cruel, me laisser seule! Et, lorsque tu courais à de si grands périls, ta malheureuse mère n'a pu te dire le suprême adieu! Hélas! abandonné sur un sol étranger, tu vas devenir la proie des chiens et des vautours du Latium! Et je ne t'ai point rendu les devoirs funèbres! et je n'ai point fermé tes yeux, ni lavé tes blessures! et je ne t'ai point couvert de ce tissu que, nuit et jour, je me hâtais d'achever, consolant par ce travail les ennuis de ma vieillesse! Où te chercher? Quelle terre possède maintenant ton corps, tes membres déchirés et ta dépouille sanglante? Voilà donc, ô mon fils, ce que tu me rapportes de toi[1]. Est-ce donc pour cela que j'ai traversé tant de terres et de mers? Frappez-moi, par pitié, Rutules, lancez-moi tous vos traits. Que je tombe la première sous vos coups! Ou bien, puissant maître des Dieux, aie compassion de ma misère, et que ta foudre plonge au fond du Tartare cette tête odieuse, puisque je ne puis finir autrement ma malheureuse vie! » Ces lamentations attendrissent les cœurs : un gémissement lugubre circule dans tous les rangs, et l'armée abattue n'a plus de force pour combattre. A la vue de la profonde douleur qui se répand parmi les soldats, Idée et Actor, par l'ordre d'Ilionée et d'Ascagne, qui fond en larmes, prennent dans leurs bras cette malheureuse mère, et la portent dans sa demeure.

(*Énéide*, c. IX, v. 473-503. Trad. Cabaret-Dupaty.)

LE LATIN MÉZENCE DÉFIE LES TROYENS[2]

Troyens, deux fois captifs derrière une muraille[3]!
Ne rougissez-vous pas d'éviter la bataille!

1. Les Rutules promènent autour des remparts la tête d'Euryale plantée au bout d'une pique.

2. Ici, Virgile personnifie dans Mézence la race latine et italique protestant contre la race étrangère venue de l'Asie.

3. Mézence défie les Troyens qui, pendant l'absence d'Énée, se tiennent prudemment derrière leurs murs.

Nos vierges auront là de belliqueux époux[1] !
Quel vertige ou quel dieu vous a poussés vers nous ?
Vous ne trouverez pas dans cette âpre contrée
Ou l'orateur Ulysse ou les deux fils d'Atrée[2].
Nos enfants nouveau-nés, pour premières leçons,
Sont plongés dans les flots, bercés sur des glaçons ;
Dès qu'ils peuvent marcher, ils courent à la chasse ;
Les flèches, les coursiers exercent leur audace.
La jeunesse, nourrie aux travaux les plus durs,
Ou laboure la terre, ou va saper des murs.
Les dangers, les combats sont notre seule envie ;
A manier le fer nous passons notre vie,
Du manche de nos dards nous pressons les taureaux ;
Nous trouvons un bonheur, un plaisir de héros
A vivre chaque jour de proie et de conquêtes ;
Et, même quand l'hiver courbe nos blanches têtes,
Le casque presse encor le front du vétéran[3].
A vous les habits peints de pourpre et de safran,
A vous les doux loisirs, les chants, les jeux scéniques.
Les manches à longs plis qui gonflent vos tuniques,
Et les mitres de laine aux flexibles liens ;
O femmes de Phrygie et non pas Phrygiens[4] !
Allez sur le Dindyme où résonnent les flûtes[5] ;
Cybèle vous invite à de plus douces luttes,
Dansez au son du sistre et du gai tambourin ;
Reprenez les fuseaux, et laissez-nous l'airain.

(*Énéide*, c. IX, v. 598-621. Trad. Barthélemy.)

1. Allusion aux prétentions d'Énée qui veut épouser Lavinie.
2. Agamemnon et Ménélas.
3. C'est une description énergique de la vie des anciens Sabins.
4. Les Troyens sont souvent assimilés aux Phrygiens, célèbres dans l'antiquité pour leur mollesse et le luxe de leur parure.
5. Montagne de Phrygie consacrée à Cybèle.

MORT DE LAUSUS ET DE SON PÈRE MÉZENCE [1]

Hors de combat, et embarrassé par le dard ennemi qu'il traînait à son bouclier, Mézence reculait. Lausus se jette entre les deux rivaux, et, au moment où le vainqueur, levant le bras, allait frapper Mézence, il se présente au glaive d'Énée, qu'il arrête en soutenant son choc, jusqu'à ce que son père, qu'il couvre de son bouclier, ait pu faire retraite. Les Latins poussent de grands cris, et, pour écarter l'ennemi, lancent mille traits à la fois. Énée furieux reste à couvert sous ses armes. Ainsi, lorsque éclate et tombe un nuage de grêle, laboureurs et bergers, tout fuit de la plaine ; le voyageur cherche un refuge sous les arbres qui bordent la rive d'un fleuve ou dans les flancs d'un roc escarpé : tous se tiennent cachés tant que dure l'orage, et attendent que le retour du soleil leur permette de reparaître au jour. Tel, assailli d'une nuée de traits, Énée soutient la tempête et attend que l'orage ait cessé de gronder [2]. Cependant il gourmande, il menace Lausus : « Pourquoi courir à la mort? Tu as moins de force que d'audace. Imprudent! ta piété filiale t'égare [3]. » Mais l'insensé n'écoute que sa valeur. Un terrible courroux s'allume dans le cœur du héros troyen, et déjà les Parques filent les derniers instants de Lausus. Énee lui enfonce sa redoutable épée au milieu du corps, et l'y plonge tout entière. Elle a traversé le bouclier, faible armure de l'adolescent qui le menaçait, et la tunique dont une mère avait tissu l'or flexible [4]. Le sang inonde son sein. Son âme quitte à regret son corps, et s'envole chez les Mânes.

A la vue du guerrier mourant et de ses traits couverts d'une affreuse pâleur, le fils d'Anchise s'attendrit, pousse un profond soupir et lui tend la main. Son âme s'est émue au

1. Mézence, après avoir fait un grand carnage des Troyens et des Étrusques, vient d'être blessé par la lance d'Énée. C'est alors que son fils Lausus veut le venger.
2. Énée, quoi qu'on en dise, a ses heures d'héroïsme.
3. Il admire sa piété filiale et voudrait l'épargner.
4. Ces traits se rencontrent souvent chez Virgile, qui attendrit ainsi les scènes de carnage.

souvenir d'Iule[1] : « Jeune infortuné, lui dit-il, comment récompenser tes nobles exploits? Que puis-je faire pour honorer dignement ton grand cœur? Ces armes qui te charmaient, je te les laisse; et ta cendre, si cette faveur te touche encore, sera réunie à celle de tes pères. Ce qui peut du moins, dans ton malheur, te consoler de ce funeste trépas, c'est que tu tombes sous les coups du grand Énée[2]. » A ces mots, gourmandant la lenteur des compagnons de Lausus, il soulève lui-même le jeune guerrier dont le sang souillait la belle chevelure.

Cependant Mézence, appuyé contre le tronc d'un arbre au bord du Tibre, étanchait avec l'eau du fleuve le sang de sa blessure. Son casque d'airain était suspendu à une branche, et sa pesante armure reposait sur le gazon. L'élite de ses guerriers l'environne. Faible et haletant, il laisse tomber sur sa poitrine son menton couvert d'une barbe épaisse. Sans cesse il s'informe de Lausus, sans cesse il lui envoie des messagers nouveaux pour le rappeler, et lui porter les ordres d'un père inquiet de son absence[3].

Les compagnons de Lausus ramènent en pleurant, étendu sur ses armes, le corps inanimé de leur chef, mort en héros. Au bruit lointain de leurs gémissements, Mézence a pressenti son malheur. Il souille de poussière ses cheveux blancs, lève ses mains au ciel, et serre Lausus entre ses bras : « Ai-je donc assez aimé la vie, ô mon fils, dit-il, pour souffrir que celui à qui j'ai donné le jour s'exposât à ma place aux traits de l'ennemi! C'est moi, ton père, qui dois mon salut aux coups qui t'ont frappé, et je vis par ta mort[4] ! Ah! je sens maintenant l'amertume de mon exil et toute la profondeur de ma blessure[5]. C'est moi, mon fils, qui ai couvert ton nom d'opprobre en excitant la haine et en me faisant dépouiller du sceptre de mes pères[6]. Je devais une

1. Voici encore un accent tout virgilien.
2. Il y a là des délicatesses chevaleresques. C'était l'honneur d'un vaincu de n'être pas dépouillé de ses armes.
3. Mézence lui-même, ce tyran impie, a un cœur de père.
4. Ici l'antithèse est le plus naturel des sentiments.
5. La première blessure, celle que fit Énée, n'atteignait que le corps. L'autre lui perce l'âme.
6. Il avait été chassé de ses États par une révolution populaire.

satisfaction à ma patrie et au ressentiment des miens [1]. Que n'ai-je expié par mille morts mon existence criminelle! Pourquoi vivre? Pourquoi ne pas renoncer au monde et à la lumière? Mais j'y renoncerai. » En disant ces mots, il se relève sur sa cuisse meurtrie, et, sans se laisser abattre par la blessure profonde qui ralentit ses pas, il se fait amener son cheval. C'était sa gloire et sa consolation; c'est avec lui qu'il sortait victorieux de toutes les batailles. Il le voit triste, et lui parle en ces termes [2] : « Rhèbe, nous avons longtemps vécu, si quelque chose est de longue durée pour les mortels. Ou, vainqueur aujourd'hui, tu rapporteras les dépouilles sanglantes et la tête d'Énée pour venger avec moi le trépas douloureux de Lausus; ou, si la Fortune trahit nos efforts, nous périrons ensemble : car tu es trop fier, je le crois, pour subir un joug étranger, et souffrir qu'un Troyen soit ton maître. »

A ces mots, il remonte sur son coursier, arme ses mains de traits aigus, couvre sa tête de son casque d'airain surmonté d'un panache de crins, et s'élance au milieu des ennemis. Au fond de son cœur bouillonnent la honte, le désespoir, l'amour, la rage et le sentiment de sa valeur. Trois fois il appelle Énée d'une voix terrible. Énée le reconnaît, et s'écrie avec joie : « Fassent le maître des Dieux et le grand Apollon que tu me défies au combat! » Aussitôt, il marche à sa rencontre, la lance en arrêt. « Barbare, lui dit Mézence, penses-tu m'effrayer après m'avoir ravi mon fils? C'était le seul moyen de m'arracher la vie. Je ne redoute point la mort, et je brave tous les Dieux [3]. Cesse de me menacer. Je viens pour mourir. Mais, auparavant, voici les dons que je t'envoie. »

Il dit, et lance à son ennemi un javelot, suivi d'un second, puis d'un troisième, et décrit un vaste cercle autour d'Enée.

1. Il reconnaît un châtiment dans la perte de son fils.

2. Entre le héros et son cheval de bataille il y a sympathie de cœur. Cela est fréquent aussi dans nos *Chansons de gestes*. Voir les *Origines de la littérature française*, par Gustave Merlet, poésie, p. 151. *Le Chevalier et son destrier*. Éd. Fouraut.

3. Mézence est, par son impiété, l'antithèse du *pieux* Énée.

Mais le bouclier d'or résiste à tous les coups [1]. Trois fois Mézence voltige sur la gauche de son ennemi en le harcelant de ses traits; trois fois le héros troyen fait parcourir le même cercle à la forêt de dards qui couvre son bouclier [2]. Mais, fatigué des lenteurs de cette lutte inégale, et las d'arracher tant de traits, Énée, après un instant, s'élance, et enfonce son javelot entre les deux tempes du belliqueux coursier. L'animal se cabre, bat l'air de ses pieds, renverse son maître, qu'il entraîne avec lui dans sa chute, et pèse sur lui de tout le poids de son corps.

Les Troyens et les Latins à la fois remplissent l'air de leurs cris. Énée arrive, et, tirant son glaive : « Où est maintenant, dit-il, ce terrible Mézence et sa farouche audace? » Mézence reprend ses esprits, et, les yeux levés au ciel : « Cruel ennemi, lui dit-il, pourquoi m'insulter et me menacer de mort? Tu peux m'ôter la vie sans crime. Ce n'est point pour être épargné que je suis venu te combattre, et mon fils Lausus n'a pas fait avec toi ce pacte honteux. Je ne te demande qu'une grâce, si des ennemis vaincus peuvent en attendre : qu'un peu de terre couvre mon corps. Je sais que mes sujets m'ont voué une implacable haine. Dérobe-moi, je t'en supplie, à leur fureur, et fais-moi partager la tombe de mon fils [3]. » A ces mots, il reçoit dans la gorge le fer qu'il attendait, et son âme s'échappe avec les flots de sang qui rougissent ses armes.

(*Énéide*, c. X, v. 789-908. Trad. Cabaret-Dupaty.)

ADIEUX D'ÉNÉE A SON FILS AVANT D'ALLER COMBATTRE TURNUS [4]

Ennemi du retard, avide de combats,
L'armure sur le sein, le bouclier au bras,
Il enlace son fils d'une étreinte guerrière,

1. L'arme résiste, parce qu'elle est l'œuvre d'un dieu.
2. Énée combat à pied contre un guerrier à cheval.
3. L'amour paternel est le sentiment qui donne son unité à ce tableau.
4. Énée qui vient d'être blessé, mais que Vénus a guéri par un miraculeux dictame, va défier Turnus. Avant ce duel qui termine le poème, il dit adieu à son fils Ascagne.

Et prononce ces mots, à travers la visière :
« Mon fils! apprends de moi le chemin de l'honneur;
« D'autres te donneront l'exemple du bonheur [1].
« Ma valeur aujourd'hui protège ton jeune âge,
« Je vole pour ta gloire au milieu du carnage.
« Un jour, quand la sagesse aura mûri tes ans,
« Garde le souvenir de mes exploits présens,
« Et ne dépare pas la haute destinée
« Du grand Hector ton oncle [2], et de ton père Énée. »

(*Énéide*, c. XII, v. 431-441. Trad. Barthélemy.)

1. Énée est toujours mélancolique, même à l'heure où sa fortune va s'accomplir.
2. Créuse, mère d'Ascagne, était la sœur d'Hector.

HORACE

(65-8 avant Jésus-Christ)

Éducation du moraliste et du poète. Athènes. Philippes. — Né le 8 décembre, à Venouse, sur les confins de l'Apulie et de la Lucanie, Horace (Quintus-Horatius-Flaccus) était fils d'un affranchi, simple collecteur de recettes aux ventes publiques. Il n'en reçut pas moins une éducation très choisie. Conduit à Rome dès l'enfance par un père tendre et vigilant qui l'accompagnait aux leçons des maîtres les plus renommés [1], il dut à cette discipline affectueuse et sévère un esprit juste, un caractère droit et une âme saine, dont l'adolescence avait été préservée de toute contagion.

Ses études se terminèrent dans les écoles d'Athènes, où il pratiqua les philosophes et les poètes, en compagnie d'une jeunesse patricienne qui, parmi les plaisirs, gardait souci du vrai et du beau [2]. Ce fut là qu'il connut Brutus, dont le stoïcisme voilé de douceur séduisit l'inexpérience généreuse de sa vingtième année. Comment n'aurait-il pas eu son heure d'enthousiasme dans la cité qui venait d'élever une statue au meurtrier de César, près de celles d'Harmodius et d'Aristogiton? Épris des plus nobles espérances, il se laissa donc nommer tribun militaire dans l'armée qui allait succomber, à Philippes, avec la liberté. Faut-il croire qu'au milieu du désastre il jeta son bouclier, pour fuir plus lestement? Il le dit, en se jouant; mais nous aimons à en douter. Au moins, est-

1. Il eut pour premiers maîtres Flavius et le grammairien Orbilius, un soldat devenu maître d'école, ami des vieux livres, et prompt à jouer de la férule. Son disciple lui garda longue rancune.
2. Il y connut le fils de Cicéron, et Messala Corvinus, le patron de Tibulle.

il certain qu'il n'avait pas le tempérament d'un héros. Il l'apprit à ses dépens, lorsque l'amnistie lui permit de se reconnaître et de regagner l'Italie, « comme un oiseau dont les ailes étaient coupées ».

La crise. Un mécontent. Violences des Épodes. Colères pacifiées par le bon sens, les bienfaits, l'amitié de Mécène. — Dépouillé de son patrimoine, réduit à un modeste emploi de scribe [1], mécontent de lui-même et des autres, il se fit poète, et, sous l'aiguillon de ses colères, s'arma du fouet de la satire. S'il ménageait Octave, il n'épargna pas son entourage; et, en un temps où l'on n'osait plus parler, ses épigrammes éveillèrent de bruyants échos [2]. Mais il n'était pas homme à s'obstiner en des rancunes impuissantes contre un pouvoir habile, qui représentait la paix rétablie, l'ordre victorieux, l'Italie prospère, les provinces équitablement gouvernées, les Barbares contenus, la loi maîtresse, l'autorité clémente et compatible encore avec les apparences du régime républicain.

Hâtons-nous d'ajouter que cette évolution ne s'accomplit pas du jour au lendemain ; car la défaite de Philippes était de 712 ; or, ce fut en 715 que Varus et Virgile présentèrent à Mécène son adversaire de la veille.

Neuf mois après s'inaugura cette fraternité que consacre le respect des âges. Ainsi va le monde! On débute par l'idéal, et on finit par subir l'inévitable réalité. Trahison, apostasie! diront quelques-uns. Non ; n'infligeons aucun de ces gros mots à un galant homme dont la gratitude ne compromit jamais la dignité. S'il parut d'abord un client, il finit par n'être plus qu'un ami, prêt à s'affranchir de tout bienfait qui lui eût semblé une chaîne. Vers 717, il fit partie du voyage de Brindes, où se conclut une paix précaire entre Octave et Antoine. Trois ans plus tard, il reçut, avec les prérogatives de chevalier, cette terre de la Sabine, dont les revenus suffirent aux besoins d'un sage [3].

C'est là qu'il se retirait, « comme dans une forteresse », loin des fâcheux, pour y retrouver la santé, le loisir et l'indépendance.

1. Les scribes des questeurs tenaient les registres du trésor public. Ils pouvaient devenir magistrats dans les municipes, et s'élever ainsi à l'ordre équestre. On achetait ces charges. Plaignons une muse condamnée à manier des chiffres, et à contrôler des erreurs de calcul.

2. C'est de là que datent la plupart de ses *Épodes*, et quelques *satires* du livre Ier.

3. Il faut en chercher l'emplacement à l'est de Tivoli, dans les environs de Vicovaro, qui a gardé son ancien nom (Vicus Varia). Au pied de ce village coule un petit ruisseau qu'on appelle la *Licenza* : c'est la *Digentia* d'Horace.

Mais ces biens ne furent point achetés par de pénibles sacrifices. Sans doute sa muse se montra reconnaissante; mais ce qu'elle accordait à la personne, elle l'eût refusé au personnage. Si, parfois, on voulait l'induire sur un terrain trop politique, elle faisait la sourde oreille, et l'on n'en reparlait plus. En célébrant les fastes d'un règne qui eut sa grandeur, elle ne spécula donc pas sur un dévouement qu'imposèrent la gratitude et le patriotisme. Fidèle à ses premières affections, Horace disputa même ses louanges plus qu'il ne les offrit. C'est ce qu'attestent ses relations avec Auguste, auquel il se prêta, mais ne se donna point. Bien plus; s'il y eut alors un courtisan, ce fut le souverain. Ne sait-on pas que le prince fit mainte avance à celui qu'il appelait familièrement son *petit bout d'homme* (*homuncio*), et qu'il voulut avoir pour secrétaire? Mais ces pièges furent éludés avec adresse, et (ce qui est plus rare) Auguste ne s'en fâcha nullement.

La reconnaissance. Les Odes politiques et sociales. — Estimons donc un génie que nous admirons, et ne le regardons pas comme une sorte de fonctionnaire lyrique, livrant sur commande des strophes mercenaires. Victime des guerres civiles et de leurs maux, il fut de bonne foi quand, pour venir en aide à une politique réparatrice, il s'ingénia de son mieux à propager par ses *Odes* la restauration des antiques croyances et des vieilles mœurs. Lorsqu'il recommandait les traditions qui lui semblaient nécessaires au salut de l'État, il n'était d'ailleurs qu'un interprète de l'opinion. Mais, avouons pourtant qu'un épicurien n'eut pas le droit de parler comme un censeur ou un grand pontife.

La maturité. Le moraliste. Satires et Épîtres. — Aussi préférons-nous à ces sermons un peu trop officiels ces *Satires* et ces *Épîtres*, où le plus sensé, le plus fin et le plus aimable des causeurs insinue tant de vérités apprises dans le commerce de la vie. Ici, du moins, ses conseils ont l'autorité de l'exemple; car c'est sur lui-même qu'il a éprouvé ses propres leçons, et sa douce philosophie put réussir à faire fleurir des vertus privées dans un pays auquel manquaient les vertus publiques.

Ce sont les œuvres de sa maturité. Il avait alors quarante-quatre ans, et ne songeait plus qu'à s'appartenir. Aussi se dérobait-il volontiers à toutes les servitudes pour vivre loin des ambitions et des intrigues, seul en face de lui-même, écrivant à ses

Il arrosait le petit bourg de Mandela, qui est aujourd'hui *Bardela*. La haute montagne de Lucrétile qui ombrageait sa maison est le *Corgnaleto*, que les chartes du moyen âge nommaient encore *Mons Lucretii*. (Voir l'article de M. Boissier, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1883.)

heures, quand le cœur lui en disait, comme Montaigne dans sa tour. Quelques mots jetés en passant nous apprennent qu'il était de petite taille, un peu replet, grisonnant avant l'âge, frileux, valétudinaire, sujet aux maux d'yeux, assez irascible, mais plus prompt encore à s'apaiser. L'amitié, la lecture, les rêveries, les méditations, les lettres, telles furent les délices de ce voluptueux qui mit son bonheur dans « une médiocrité plus précieuse que l'or ».

Il mérita d'être heureux, et il le fut, du moins, jusqu'au jour où Mécène se sépara de lui pour jamais. Avant de le perdre, Horace avait dit : « Si le destin, hâtant ses coups, me ravissait en toi la meilleure moitié de moi-même, qui retiendrait l'autre désormais inutile et mutilée ? Le même jour verra notre double ruine. Ce n'est pas là un vain serment. Je suis prêt, oui, je suis prêt, le moment venu, à partir avec toi pour le dernier voyage. » Il tint parole, et suivit son bienfaiteur, le 5 des calendes de décembre (746 de Rome, 8 av. J.-C.). Auguste le fit inhumer sur le mont Esquilin, près de celui qu'il associait à l'immortalité de sa gloire.

LES ODES

Rome n'eut pas le génie lyrique. — Peuple pratique, politique et formaliste, les Romains n'eurent jamais l'essor naturel et spontané du genre lyrique.

Ils ont accompli de grandes choses, mais de sang-froid, à force de calcul, et en s'acharnant à la tâche. Discipline et constance : tel est l'esprit de ce sénat qui dirigeait tout, sans laisser la moindre initiative aux entraînements de l'imagination populaire. Durant les premiers âges, ils eurent une foi robuste dans leurs dieux, mais étrangère aux élans de la poésie ; car le chant des *Frères Arvales* et des *Prêtres Saliens* ne fut qu'une litanie grossière où la musique et la danse jouaient le principal rôle. Une pierre, un fer de lance, voilà l'objet de leur religion primitive ; et, quand viendront les divinités gracieuses de la Grèce, elles n'auront plus guère de croyants ; car Évhémère et Lucrèce ne tarderont pas à dissiper tous les rêves de la mythologie. — La poésie intime ne pouvait manquer d'être également ingrate chez ces rudes générations dont l'existence se partageait entre le forum et les camps. Tyran domestique, aussi dur pour les siens que pour lui-même, ayant droit de vie et de mort sur ses enfants et ses esclaves, le père de famille ne voyait dans une femme que la gardienne économe du foyer, dans la campagne que le produit net de son

labeur. Lorsque se perdirent ces vieilles traditions, la brutalité native des fils de la Louve se reconnut encore parmi les orgies de leur décadence.

L'ode savante. — Et pourtant, Rome eut sa poésie, ou plutôt son poète lyrique; mais cet accident fut particulier à une époque, et à un homme, c'est-à-dire au siècle où s'épanouirent tous les arts de la Grèce, et à l'industrie d'Horace, dont l'esprit souple voulut doter la lyre latine des rythmes qu'elle ignorait encore. Ses odes furent donc la merveille d'une émulation savante, s'appliquant à un genre tout littéraire, où Catulle avait été son unique précurseur.

Elles se composent de quatre livres, des épodes et du chant séculaire. Dans la diversité des sujets qu'il traite, bornons-nous à signaler les principales sources de son inspiration, qui fut tour à tour religieuse et politique, morale et philosophique, épicurienne et toute personnelle.

Odes sociales et religieuses. — Témoin des guerres civiles et de leurs maux, l'ami de Mécène fut à demi convaincu lorsqu'il vint en aide au prince qui prétendit les réparer. Trop avisé pour ne pas avouer que la paix publique avait besoin d'être assurée par des vertus privées, il célébra de son mieux les mœurs et les croyances d'autrefois. Prenant le ton d'un grand pontife, il fit honte aux Romains de leurs temples délabrés, et menaça de la vengeance divine l'impiété d'une race qui désertait ou profanait les autels de ses Dieux. Dans le voisinage des lois somptuaires, il protesta contre les raffinements d'un luxe ruineux pour les familles comme pour l'État. Parmi les scandales de l'opulence, il se plut à représenter en des tableaux éloquents la mâle pauvreté des âges héroïques. Il recommanda par l'exemple des ancêtres l'amour de la patrie, la modération des désirs, le courage, le désintéressement, la pudeur, le respect du foyer, toutes les garanties morales qui sont la sauvegarde des sociétés. Ces sermons officiels, il finit par les prendre au sérieux, comme le prouve souvent l'émotion de sa parole. Mais, en dépit de ce bon vouloir, l'autorité fait défaut à une prédication qui a l'air d'être un mot d'ordre. Dans ce zèle favorable au passé, nous sentons la gêne d'une conscience qui ne s'accorde pas avec ses principes. Sous une dévotion apparente se trahit le scepticisme secret d'un indifférent auquel ne sied guère ce rôle de réformateur. Tout en admirant l'habileté de son langage, nous croyons voir un sourire d'ironie sur les lèvres de ce voluptueux qui se donne des airs de Régulus et de Caton.

Odes politiques et officielles. — A plus forte raison nos sympathies se refusent-elles à l'enthousiasme factice des odes politiques dont l'à-propos, alors très vif, n'a plus d'intérêt que pour l'historien ; car elles permettent de passer en revue la victoire d'Actium, la prise d'Alexandrie, les guerres faites aux Cantabres, aux Vendéliciens, aux Rhètes, les expéditions de Germanie, l'humiliation volontaire des Bretons ou des Parthes, sans compter les sacerdoces nouvellement institués, les fêtes inaugurées, les lois Juliennes, la censure des mœurs, en un mot tous les fastes du règne. L'ensemble est une apothéose qui, du reste, avant d'être chantée, fut décrétée par des actes publics.

Odes morales. L'épicurien. Sa mélancolie. — A la froide magnificence de ce panégyrique nous préférons les pièces moins retentissantes où un philosophe pratique condamne tout excès, enseigne l'équilibre d'une âme réglée, et, ce qui lui sied mieux encore, l'art de mettre à profit l'heure fugitive. Après de violentes secousses, tous ceux qui avaient échappé au naufrage, ne pouvant croire à la sécurité de l'avenir, se hâtèrent de jouir du présent pour oublier le passé. Il y eut donc une opportunité singulière dans cette morale indulgente, mais trop facile et volontiers égoïste, qui conseillait de sourire au rayon de soleil sans souci des nuages qui pouvaient grossir à l'horizon. Aussi, après de longues angoisses suivies de la paix reconquise, Horace trouvait-il de l'écho, lorsqu'il disait : « Vis au jour le jour : ce qui sera demain renonce à t'en inquiéter. » Certes, il y a un idéal supérieur à cette insouciante résignation ; mais ne soyons pas trop rigoureux pour ce qui fut la mélancolique sagesse d'un siècle découragé par tant de souffrances.

Odes épistolaires et intimes. — Si le vol de Pindare est périlleux pour la muse d'Horace, elle peut mouvoir gracieusement ses ailes dans les régions moyennes, plus près de la terre que du soleil. Parmi ses chants nous goûtons surtout ceux qui ressemblent à des confidences et sont plus épistolaires que lyriques. Il y a là des accents incomparables. Dans ces épanchements intimes ne figurent plus qu'Horace et ses amis. C'est toute une galerie de noms historiques : on y cherche avec curiosité Mécène, Agrippa, Messala, Pollion, et, au-dessous d'eux, Plancus, Dellius, Muréna, Salluste, Lollius, et bien d'autres célébrés ou consolés par celui qui partage avec eux l'immortalité de sa gloire. Ici, les odes les plus charmantes sont encore celles où éclate une tendre affection pour quelque camarade de jeunesse ou ancien compagnon d'armes, comme Pompeius Grosphus, Plotius Numida, Sestius, mais surtout

Virgile et Tibulle. Le cœur seul est en jeu dans ces entretiens ingénieusement familiers où ne vibrent que les accents d'une âme sincère.

L'artiste, l'émule des maîtres grecs. — En aimant l'homme, nous admirons l'artiste dont Fénelon a dit : « Jamais poète n'a donné un tour plus heureux à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse. » On sent qu'il a mis sa gloire à tailler et polir ses diamants. Tout ce que la langue latine n'osait pas encore, il l'exprime avec autant d'éclat que de concision, en un style lapidaire, dont la devise pourrait être : « Peu de matière et beaucoup d'art. » La lime a été son instrument de prédilection; ou plutôt, il nous révèle lui-même son secret par cet aveu : « Une aile puissante soutient dans les airs le cygne thébain[1], quand il s'élance vers la région des nuages. Mais moi, comme l'abeille de Matinum qui se fatigue à recueillir les sucs embaumés du thym, je ne compose pas sans peine, sous les ombrages, près des eaux du frais Tibur, mes vers laborieux. » Oui, ardente au butin, la fine abeille a « pilloté de ci de là » son miel sur toutes les fleurs. Mais elle l'a fait sien par une vertu divine.

Horace eut donc le droit de s'écrier avec un légitime orgueil : « O Mécène, si tu me comptes parmi les poètes lyriques, je frapperai les astres du front. » Ajoutons que son lyrisme est à notre mesure; car, en France, les élans qui durent peu ne nous déplaisent pas, ou du moins il nous faut de la raison jusque dans les transports de l'ode. Voilà peut-être pourquoi Béranger fut si vite et si longtemps populaire. Avec La Fontaine il est, de tous nos poètes, le plus voisin d'Horace, ne fût-ce que par l'enjouement attendri, le bon sens, et la dextérité du tour ou de la diction.

LE PRINTEMPS

A L. SESTIUS[2]

Enfin, l'âpreté de l'hiver s'adoucit par l'aimable retour du printemps et du zéphyr : les barques, longtemps à sec, roulent vers la mer; déjà les troupeaux ne se plaisent plus à

1. Pindare.
2. Ancien ami de Brutus, il s'était rallié au principat d'Auguste, qui le fit consul, 23 av. J.-C.

l'étable, le laboureur au coin du feu ; déjà les prés ne sont plus blanchis par le givre.

La déesse de Cythère[1] mène aux rayons de la lune des chœurs de danse ; ensemble frappent la terre de leurs pas cadencés les Grâces et les Nymphes, tandis que l'ardent Vulcain allume les fourneaux des Cyclopes[2].

C'est maintenant qu'autour de tes cheveux, humides de parfums, il convient d'entrelacer le myrte verdoyant ou les fleurs nouvellement écloses du sein amolli de la terre[3], maintenant qu'à l'ombre des bois sacrés il convient d'immoler à Faune[4] la victime qu'il préfère, une jeune brebis ou un chevreau.

La pâle Mort heurte également à la porte des pauvres cabanes, et à celle des riches palais[5]. Opulent, heureux Sestius, le nombre si borné de nos jours nous défend de nous engager dans de longues espérances[6].

(Liv. I, ode 4. Trad. Patin.)

INVITATION

A MÉCÈNE

Tu boiras, et à petits coups, un médiocre vin de la Sabine[7], enfermé, scellé de mes mains dans une argile grecque[8], au temps où le théâtre t'accueillit, ô Mécène ! aimable chevalier[9], avec de tels applaudissements, que les rives du fleuve paternel, l'écho du Vatican, en se jouant, redisaient à l'envi tes louanges[10].

1. Vénus avait un temple à Cythère, île située au sud de la Laconie.
2. Les Cyclopes sont là pour faire repoussoir au gracieux tableau qui précède
3. Les anciens, avant le repas, se couronnaient volontiers de fleurs, surtout aux jours de fêtes.
4. Faune, roi du Latium, mis au rang des Dieux.
5. Voir Malherbe (ode II, 7) :
6. La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles...
   Quittez le long espoir et les vastes pensées.
   (La Fontaine, xi, 8.)
7. C'était un petit vin du cru.
8. Cette amphore, qui a contenu du vin grec, donnera du bouquet au vin de la Sabine.
9. Mécène mit sa coquetterie à rester simple chevalier.
10. Mécène, après une grave maladie, reparut au théâtre de Pompée, où le

Du Cécube, du jus de ce raisin dompté par les pressoirs de Calès, tu en trouveras chez toi. Ce n'est pas pour échauffer ma coupe qu'on vendange aux vignobles de Falerne et sur les coteaux de Formies[1].

(Liv. I, ode 20. Trad. Patin.)

DEUIL D'UN AMI

A VIRGILE

Nous ne saurions trop pleurer (il est glorieux de la pleurer) une tête si chère. Viens en aide à nos tristesses, Melpomène[2], ô Muse à la voix limpide ! Jupiter, ton père, t'a donné la lyre avec le chant.

Quintilius[3], le voilà donc plongé dans le sommeil éternel ! Honneur, Bonne Foi, Fidélité, digne sœur de la Justice, austère Vérité, trouverez-vous jamais son pareil ?

Tous les gens de bien portent son deuil ; mais pour vous, cher Virgile, c'est l'irréparable. En vain vos prières redemandent aux Dieux cet ami que vous aviez placé sous leur garde. Hélas ! la lyre du divin Orphée, entraînant à sa suite les chênes de Thrace, ne rendrait pas la vie à cette ombre.

Sitôt que Mercure, de sa verge impitoyable[4], ajoute une âme au noir troupeau des sombres bords, nos prières et nos larmes ne sauraient le fléchir.

Dure la nécessité ! mais la résignation allège ce qu'on ne saurait changer.

(Liv. I, ode 24. Trad. J. Janin.)

peuple applaudit son retour. Le Tibre prend sa source en Étrurie, patrie de Mécène.

1. Le Cécube se récoltait au sud des marais Pontins, et le Calès dans la terre de Labour. Les vins de Falerne et de Formies étaient les plus renommés de l'Italie.

2. Muse de la poésie tragique et lyrique.

3. Quintilius Varus, né à Crémone, mourut l'an 24 av. J.-C.

4. Le caducée de Mercure chassant devant lui les âmes des morts.

ORAISON

A APOLLON [1]

Quelle prière adresse le poète à Apollon dans son nouveau temple ? Que lui demande-t-il, en versant les libations d'un vin récemment recueilli ?

Non pas les riches moissons de la fertile Sardaigne, non pas les beaux troupeaux de la brûlante Calabre [2], ni l'or, ou l'ivoire de l'Inde, ni ces champs que rongent en silence les paisibles eaux du Liris [3]. Qu'ils émondent les vignes de Calès, ceux à qui les a données la Fortune ! Que le riche marchand s'abreuve, dans sa coupe d'or, de vins précieux contre lesquels il échangea les productions de la Syrie, mortel protégé des Dieux eux-mêmes, puisque, trois ou quatre fois l'année, il repasse impunément les flots de la mer d'Atlas [4] !

Moi, c'est l'olive qui me nourrit, c'est la chicorée, la mauve légère [5]. Fais, je te le demande, fils de Latone, que je sache jouir de ce que je possède, le corps sain, l'esprit libre et entier, sans connaître les misères de la vieillesse [6], sans qu'à mes derniers jours manque la lyre !

(Liv. I, ode 31. Trad. Patin.)

L'ÉGALITÉ D'AME

A Q. DELLIUS [7]

Songe à conserver, au milieu des disgrâces, l'égalité de ton âme, et, dans la prospérité, ne la préserve pas avec

1. Après son retour d'Actium, 718, Auguste dédia le temple d'Apollon, sur le Palatin.

2. La *terre d'Otrante*, au sud de l'Italie, pays de pâtures.

3. Le *Garigliano*, fleuve de Campanie.

4. Il parle ici de la Méditerranée, qui baigne la partie de l'Afrique où est l'Atlas.

5. Qui ne pèse pas sur l'estomac. Horace est sobre, comme tous les valétudinaires.

6. Ce vœu ne fut que trop exaucé. Il mourut jeune encore.

7. Dellius avait servi tous les partis. Aussi Messala le surnomma-t-il le *voltigeur des guerres civiles*. Le conseils d'Horace sur l'égalité d'âme vont ici à bonne adresse.

moins de soin d'une insolente joie, puisqu'enfin tu dois mourir, ô Dellius, que ta vie se soit écoulée tout entière dans la tristesse, ou que, les jours de fête, couché à l'écart sur un vert gazon, tu aies réjoui ton cœur par un falerne de bonne date et caché au fond du cellier[1].

En ce lieu où un pin élevé, un blanc peuplier aiment à mêler leurs ombres hospitalières, où lutte contre les détours de sa rive une onde pressée de fuir, fais apporter le vin, les parfums, les fleurs trop peu durables, hélas ! du rosier, tandis que te permettent encore cette joie ta fortune, ton âge et la noire trame des infernales Sœurs[2].

Un jour, ces biens, ces pâturages dont tu recules les limites, ton palais, ta maison des champs que baignent les jaunes ondes du Tibre, un jour, il te faudra y renoncer. L'amas croissant de tes richesses deviendra la proie d'un héritier.

Que tu sois le riche descendant de l'antique Inachus[3], ou bien un misérable de la plus basse origine, qu'importe pour ce peu d'instants que tu dois passer à la lumière du jour, victime réclamée par l'impitoyable Pluton ?

Nous allons tous, troupeau docile, au même lieu ; les noms de tous s'agitent dans l'urne d'où doit sortir, un peu plus tôt, un peu plus tard, l'arrêt qui nous fera partir, pour un exil éternel, sur la fatale barque[4].

(Liv. II, ode 3. Trad. Patin.)

TIBUR

A SEPTIMIUS[5]

Septimius, toi qui me suivrais jusqu'à Gadès[6], chez le Cantabre[7], encore ignorant de notre joug, dans les

1. On inscrivait sur chaque amphore l'année de la récolte, c'est-à-dire le nom des consuls sous lesquels on l'avait faite.
2. Les trois Parques.
3. Inachus, fils de l'Océan et de Thétys, père d'Io, fonda le royaume d'Argos.
4. La barque des morts, celle de Caron, nocher du Styx.
5. Ancien compagnon d'armes, chevalier romain, poète dans ses loisirs, tendre ami d'Horace.
6. Cadix, aux colonnes d'Hercule, au bout du monde.
7. Peuple vaillant de l'Espagne Tarraconaise (aujourd'hui *Astures*, *Guipuscoa*, *Biscaye*).

Syrtes[1], parmi les écueils d'un rivage barbare, où toujours bouillonnent les flots du Maure ;

Puisse Tibur[2], antique colonie d'Argos, être l'asile de ma vieillesse ; que j'y trouve enfin le terme de mes fatigues et sur mer et sur terre, de mes voyages et de mes campagnes !

Il me rit plus que tout autre, ce petit coin où le miel ne le cède point à celui du mont Hymette[3], où la verte olive le dispute à celle de Vénafre[4], où les printemps se prolongent, où les hivers sont attiédis par la faveur de Jupiter, où, chéries de Bacchus et par lui rendues fertiles, les collines d'Aulon[5] n'ont rien à envier aux raisins de Falerne.

Voilà le lieu, l'heureuse retraite qui te réclame avec moi ; là, tu payeras un jour ton tribut de larmes à la cendre encore chaude du poète qui fut ton ami.

(Liv. II, ode 6. Trad. Patin.)

NI TROP HAUT, NI TROP BAS

A L. LICINIUS MURÉNA[6]

Pour vivre heureusement, Licinius, il ne faut pas toujours pousser sa nef vers la haute mer ; il ne faut pas, non plus, trop inquiet, trop effrayé de la tempête, raser de trop près les écueils du rivage.

Précieuse médiocrité, celui qui te chérit échappe par sa prudence à la honte de vivre sous un toit misérable, par sa modération à l'envie que provoque l'habitant d'un palais[7].

C'est le pin élevé vers le ciel qu'agitent surtout les vents[8] ;

1. Golfe dangereux de l'Afrique septentrionale.
2. *Tivoli :* c'est là que sont les cascatelles de l'Anio. Cette cité fut fondée par l'Argien Tiburtus.
3. Près d'Athènes. Le miel en est célèbre.
4. Petite ville au nord de la Campanie.
5. Près de Tarente, sur les bords du Galèse.
6. Fils de Muréna pour qui plaida Cicéron : sa sœur Terentia épousa Mécène. Esprit inquiet et turbulent, il conspira plus tard contre Auguste, fut exilé, puis mis à mort. Horace le connaît bien.
7. Licinius était un mécontent qui ne savait pas borner ses désirs.
8. « Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête. » (RACAN.)

c'est la tour la plus haute que menace la chute la plus lourde ; c'est le sommet des montagnes que frappent de préférence les traits de la foudre.

Il espère, quand le sort est contraire, et, quand il éprouve sa faveur, il craint quelque triste retour, le cœur qu'a préparé la sagesse. Le hideux aspect de la tempête, Jupiter parfois le ramène, parfois aussi l'efface. Si le présent est fâcheux, est-ce une raison pour que l'avenir le soit[1] ? Par moments, Apollon réveille la voix endormie de sa lyre ; sa main ne tend pas toujours l'arc redoutable[2].

Sache, dans la détresse, montrer ta force et ton courage ; ne manque pas, si tu es sage, de serrer ta voile trop enflée par le vent de la fortune.

(Liv. II, ode 10. Trad. Patin.)

LA VIE PASSE

A POSTUMUS[3]

Hélas ! elles fuient, Postumus ! Postumus, elles s'écoulent comme l'eau des torrents, nos années ; et les prières ne sauraient retarder d'un instant ni les rides de la vieillesse qui approche, ni l'inexorable loi du trépas. Non, mon ami, quand tous les jours tu offrirais une triple hécatombe pour fléchir l'implacable Pluton, qui tient et le triple Géryon et Tityus[4] à jamais emprisonnés dans ses tristes eaux : ces eaux, tous tant que nous sommes, qui vivons des dons de la terre, rois ou pauvres laboureurs, il nous faudra les traverser.

En vain éviterons-nous la mort dans les combats, ou le naufrage sur les flots mugissants qui se brisent aux rochers de l'Adriatique ; en vain, pendant l'automne, nous garde-

1. La morale d'Horace conseille toujours le bon sens et la modération.

2. Les anciens attribuaient à l'arc d'Apollon la plupart des fléaux.

3. *Postumus*, qui nous est inconnu, fut sans doute un personnage riche et avide.

4. *Géryon* aux trois corps (ancien roi d'Érythée, près de la Bétique). *Tityus*, géant qui escalada le ciel.

rons-nous du souffle malfaisant de l'Auster[1] : il nous faudra visiter le noir Cocyte aux ondes paresseuses[2], et l'abominable race de Danaüs, et Sisyphe, fils d'Éole, condamné à un travail éternel[3].

Il faudra tout quitter : terre, maison, épouse bien-aimée; et de tous les arbres que tu cultives, aucun, excepté l'odieux cyprès, aucun ne suivra son maître d'un jour[4] !

Un héritier plus sensé consommera ce Cécube que tu tiens renfermé sous cent clefs, et il fera superbement ruisseler sur tes marbres ce vin qu'envierait la table des pontifes[5] !

(Liv. II, ode 14. Trad. Fallex.)

LE BONHEUR

A POMPÉIUS GROSPHUS[6]

C'est le repos que demande aux Dieux le marchand surpris par la tempête sur les plaines de la mer Égée, lorsqu'un sombre nuage a voilé la clarté de la lune, et que nulle étoile secourable ne brille aux yeux des matelots.

C'est le repos que souhaitent et la Thrace toujours emportée par la fureur des combats[7], et les Mèdes parés de leur carquois[8], le repos, cher Grosphus, contre lequel on n'échange ni les pierres précieuses, ni la pourpre, ni l'or.

Non, il n'est pas donné aux trésors des riches, aux haches des consuls, d'écarter les funestes troubles de l'âme, ces soucis qui voltigent autour des riches lambris.

Il vit heureux de peu de chose l'homme qui voit briller

1. Vent du sud-est, le *siroco;* il sévissait en automne, avec les fièvres.

2. *Cocyte,* d'un mot grec (*pleurer*), fleuve des enfers.

3. Les cinquante *filles de Danaüs* qui tuèrent leurs maris en une même nuit. *Sisyphe,* fils d'Éole, brigand de l'Attique, tué par Thésée.

4. Mazarin, à la veille de sa mort, répétait tristement ces vers, devant sa riche galerie de tableaux.

5. Les pontifes avaient la réputation de faire bonne chère.

6. Chevalier romain, riche propriétaire en Sicile.

7. La Thrace s'étendait de l'Hémus à la mer Égée, et du Pont-Euxin à la Macédoine (*Roumélie* moderne).

8. Il s'agit ici des Parthes.

sur sa table modeste la salière paternelle[1]. Jamais son facile sommeil ne lui est ravi par la crainte, par les convoitises de la cupidité.

A quoi bon ce courage qui nous fait viser, dans un âge si court, tant de buts divers? Pourquoi, changeant de séjour, chercher au loin des terres échauffées par un autre soleil? S'exiler de sa patrie, est-ce assez pour se fuir soi-même?

Le chagrin dont notre âme est malade monte avec nous sur les nefs aux proues d'airain; il suit, sans se lasser, la marche des escadrons, plus rapide que les cerfs, plus rapide que l'Eurus[2] lorsqu'il chasse les nuages.

Satisfait du présent, n'allez pas vous inquiéter de ce qui doit venir après; sachez aussi adoucir les amertumes de la vie par le mélange d'une paisible gaieté. Ici-bas, point de félicité accomplie de tout point.

Une mort hâtive a emporté l'illustre Achille[3], tandis que Tithon est lentement consumé par la vieillesse[4]; ce qui t'est refusé dans une heure contraire, peut-être une heure plus favorable viendra-t-elle me l'apporter.

Autour de toi mugissent, dans tes pâturages de Sicile, cent troupeaux de brebis, et de nombreuses génisses; pour toi hennit la cavale destinée à traîner le char rapide dans la carrière; tes vêtements sont faits d'une laine qu'a deux fois teinte la pourpre d'Afrique. Pour moi, un petit domaine, un peu de ce souffle qui animait la muse grecque, voilà ce que m'avait annoncé la Parque véridique, et ce que j'en ai reçu, avec le mépris de l'envieux vulgaire.

(Liv. II, ode 16. Trad. Patin.)

1. La modeste salière d'argent, gardée comme une relique de famille. C'était le seul luxe du bon vieux temps.

2. Vent d'est, pris pour un vent quelconque.

3. Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
(Racine, *Iphigénie*, I, ii.)

4. Époux de l'Aurore, Tithon avait obtenu l'immortalité, mais non le privilège de ne pas vieillir. Sa décrépitude devint telle qu'il demanda la mort comme un bienfait; il fut changé en cigale.

VŒU D'AMITIÉ

A MÉCÈNE[1]

Pourquoi ces plaintes qui me tuent? Non, les Dieux ne le permettront point, et je n'y puis consentir. Toi, mourir avant moi, toi, Mécène, l'appui de ma fortune et l'ornement de ma vie!

Ah! si le destin, hâtant ses coups, me ravissait, en toi, la moitié de mon être, qui retiendrait l'autre, désormais sans prix et mutilée[2]?

Le même jour verra notre double ruine. Ce n'est point là un vain et trompeur serment. Je suis prêt, oui, je suis prêt, quand le moment sera venu, à partir avec toi pour le dernier voyage[3].

(Liv. II, ode 17. Trad. Patin.)

CONSEILS A LA JEUNESSE

Souffrir, aimer la pauvreté et ses privations, voilà ce qu'il faut que le robuste enfant de Rome[4] apprenne dans les rudes fatigues de la guerre; il faut que, la lance en main, cavalier terrible, il harcèle le Parthe belliqueux, et qu'il passe sa vie en plein vent, au milieu des périls et des alarmes. En l'apercevant du haut des remparts ennemis, il faut que la mère du tyran qui nous brave pâlisse, il faut que sa fille, à la veille de l'hymen, tremble et dise tout bas : « Ah! pourvu que mon royal fiancé, qui n'a pas encore l'expérience des combats, n'aille pas attaquer ce lion farouche qu'une rage sanglante emporte au milieu du carnage! »

1. Pendant ses dernières années, Mécène eut constamment la fièvre, et ne goûta pas un instant de sommeil. Horace le console.

2. Lire le chapitre que Montaigne consacre à son ami La Boétie (*Les Grands Écrivains du seizième siècle*, par Gustave Merlet, page 206, Éd. Fouraut).

3. Horace tint parole. Il mourut un mois après Mécène.

4. A Rome, on était enfant jusqu'à dix-sept ans. Alors, on commençait à porter les armes.

Il est doux, il est glorieux de mourir pour la patrie. La mort sait tout aussi bien atteindre le lâche qui prend la fuite; elle ne fait grâce ni au jarret, ni au dos du poltron qui tremble[1].

La Vertu n'a point à essuyer d'échec honteux[2]; rien ne peut ternir l'éclat de ses honneurs; ce n'est pas au gré du souffle populaire qu'elle prend ou dépose les haches consulaires.

La Vertu ouvre le ciel aux héros dignes de l'immortalité, elle y va par une route refusée à tous : tourbe humaine, fange terrestre, elle dédaigne et quitte tout d'une aile altière.

(Liv. III, ode 2. Trad. Fallex.)

LE COURAGE CIVIL

L'homme juste, l'homme inflexible dans ses principes, ni les fureurs d'un peuple qui pousse aux forfaits, ni le visage irrité d'un tyran ne l'ébranlent, non plus que l'Auster, ce maître furieux de l'orageuse Adriatique, non plus que le bras, le bras puissant de Jupiter lançant la foudre. L'univers entier peut se briser et s'écrouler : ses débris le frapperont sans le faire pâlir[3]...

(Liv. III, ode 3. Trad. Fallex.)

LA SOURCE DE BANDUSIE[4]

Ma douce fontaine, ô ma chère Bandusie! Au cristal de tes eaux, demain, je verse un vin généreux; j'immole un chevreau paré des fleurs nouvelles! Déjà son front agressif pointe, et s'enorgueillit de ses cornes naissantes; digne

1. Napoléon disait aux conscrits d'Iéna : « Jeunes gens, quand on ne craint pas la mort, on la fait rentrer dans les rangs ennemis. »
2. Ce mot désigne ici les disgrâces des candidats dans les élections.
3. Corneille de Witt, mis en pièces par la populace de la Haye, en 1672, périt en prononçant cette strophe d'Horace.
4. Cette fontaine est probablement celle qu'on nomme *Sambuco*, à six milies de Venouse, patrie d'Horace.

enfant de son père, il appelle à la fois, le malheureux! la bataille et l'amour..., son sang rougira ton flot limpide.

O source heureuse à l'abri de l'ardente canicule; ta fraîcheur inaltérable appartient à la bête errante et libre, au taureau fatigué du labour.

Source à jamais célèbre, au bruit de mes vers! Un chêne ami protège de son ombre épaisse la roche à demi creusée où ton eau monte en murmurant.

(Liv. III, ode 13. Trad. J. Janin.)

SUR PINDARE ET SUR LUI-MÊME

A JULE ANTOINE [1]

Entrer en lutte avec Pindare [2], c'est vouloir, ô Jule, se hasarder sur des ailes de cire, comme le fils de Dédale [3], et donner son nom à une autre mer.

Le fleuve qui descend des montagnes et qu'ont enflé les pluies se répand hors de ses rives; ainsi bouillonne et coule à flots immenses le profond et impétueux Pindare.

Une aile puissante, Antoine [4], soutient dans les airs le cygne thébain quand il s'élance vers la région des nuages. Mais moi, comme l'abeille de Matine [5], qui se fatigue à recueillir les sucs embaumés du thym, je ne compose pas sans peine, sous les ombrages, près des eaux du frais Tibur, mes vers laborieux [6]. (Liv. IV, ode 2. Trad. Patin.)

1. C'est le fils du triumvir Marc Antoine et de Fulvie. Élevé par Octavie, sœur d'Auguste et veuve de Marcellus, il épousa la nièce de ce prince, Marcella; Julie l'entraîna dans sa ruine. Dans sa disgrâce, il se donna la mort. Il fit un poème sur le retour de Diomède.

2. On sait que Pindare, né à Thèbes (500 av. J.-C.), fut le premier des lyriques grecs.

3. Allusion à l'aventure d'Icare, dont les ailes fondirent dans le voisinage du soleil. Il fut précipité dans la mer nommée de son nom Icarienne.

4. Antoine avait demandé à Horace une ode pindarique, pour célébrer le retour d'Auguste, qui revenait de la Gaule. Le poète décline ce périlleux honneur.

5. *Matine*, montagne d'Apulie, célèbre par ses abeilles.

6. C'est définir à merveille le lyrisme savant d'Horace.

A MELPOMÈNE

Un seul de vos regards, un sourire, ô Muse des grands poèmes! à l'enfant qui vient de naître, en va faire un mortel supérieur à la gloire Olympique. Le reste, il le dédaigne; il laisse à d'autres l'honneur de pousser dans l'arène d'Achaïe un char victorieux; même la guerre, même les couronnes du laurier qui nous désigne au Capitole, et se gagne à rabaisser la menace et l'orgueil des rois, il n'en tient compte. Aimé de la Muse, il trouve et gloire et chansons au bruit sonore du vert feuillage et des eaux fécondantes de Tibur, la douce vallée.

Rome elle-même, ornement et sceptre du monde, arrachant ma gloire aux morsures de l'envie, inscrit le nom d'Horace au premier rang des poètes qu'elle aime et que sa jeunesse adopte. Elle a dit, me désignant : *C'est mon poète!* Or, je te dois cette grâce, ô Muse inspiratrice de la lyre et de ses doux frémissements, qui pourrais donner la voix du cygne aux muets habitants des flots[1]! Si les passants me montrent du doigt, si j'ai le souffle et le charme, ô Muse! à toi seule je les dois[2].

(Liv. IV, ode 3. Trad. J. Janin.)

PROMESSE D'IMMORTALITÉ[3]

Je l'ai achevé ce monument plus durable que l'airain, plus haut que les pyramides des rois, et que ne pourront détruire ni la pluie qui ronge tout, ni les fureurs de l'Aquilon, ni le cours sans cesse renouvelé des ans, ni la fuite des âges[4].

1. Il ne faut pas prendre au sérieux l'antique légende des cygnes harmonieux.

2. J. Janin n'est pas un traducteur exact. Mais quel mouvement et parfois quel bonheur d'expression dans ces infidélités apparentes, où revit le souffle léger d'Horace! Voilà pourquoi nous lui avons fait quelques emprunts.

3. C'est une tradition, chez les poètes anciens, de faire ainsi leur apothéose.

4. Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

(MALHERBE.)

Je ne mourrai pas tout entier : la plus noble partie de moi-même échappera à Libitine[1], la déesse des funérailles. Oui, tant que le pontife gravira le Capitole avec la vestale silencieuse, ma gloire toujours nouvelle grandira de jour en jour[2].

On dira de moi qu'aux lieux où résonne l'impétueux Aufide[3], où, roi d'un pays aride, devenu puissant bien que d'humble origine, Daunus[4] gouverna des peuples sauvages, j'ai, le premier, fait passer le chant d'Éolie[5] dans le rythme italien! Prends un légitime orgueil, Melpomène, et viens ceindre mon front de l'immortel laurier de Delphes.

(Liv. III, ode 3. Trad. Fallex.)

LES SATIRES

La satire est un genre national chez les Romains. Atellanes. Farces. Ennius. Lucilius. — Les Romains revendiquaient la satire comme un produit indigène de la terre latine. *Elle est tout à nous*, disait Quintilien[6]. Si cette prétention ne fut pas absolument justifiée, il faut pourtant reconnaître qu'ils déployèrent une originalité spéciale dans ce genre qui se retrouve à toutes les périodes de leur histoire littéraire, depuis ses débuts jusqu'à sa décadence. Approprié à l'âpreté d'une race militante et pratique, il se manifesta dès l'abord dans les lazzi des soldats qui suivaient les chars de triomphe, dans les brocards des chants fescennins[7], dans la licence des Atellanes, et de ces *farces*[8] qui,

1. Elle avait à Rome un temple où l'on enregistrait les décès. On y vendait tout ce qui sert aux funérailles.

2. Tableau majestueux. Prophétie infaillible.

3. L'Aufidus (*Ofano*), fleuve d'Apulie, patrie d'Horace. Il séparait la Daunie de la Peucétie.

4. Daunus, beau-père de Diomède, aïeul de Turnus. Il donna son nom à son humble royaume.

5. Catulle l'avait essayé déjà. Lucrèce et Virgile se sont également fait un titre glorieux d'avoir inauguré, les premiers, des genres, ou des sujets jusqu'alors intacts. (*Géorg.*, III, 8 et 9.)

6. C'était oublier que les Grecs avaient eu Archiloque et Aristophane, sans compter Simonide d'Amorgos, Théagne et Phocylide de Milet.

7. Dialogues comiques et licencieux, familiers aux laboureurs du Latium, dans les fêtes des moissons et des vendanges.

8. C'est le sens du mot *satura*, mélange de prose et de vers, sorte de potpourri.

mêlées de pantomimes, égayaient la grossièreté des fêtes rustiques ou populaires. Dégagée par Ennius de son enveloppe dramatique, la satire eut des audaces tribunitiennes avec Nævius, que ses hardiesses firent condamner à l'exil, et dut enfin sa forme définitive à Lucilius, qui la consacra surtout à la censure des mœurs. Ce ministère, dont il se montra digne par la pureté de sa vie privée ou publique, il put l'exercer sans trop de risques; car, issu de famille patricienne, il était l'ami des plus grands personnages, entre autres de Scipion qui patronna sa Muse vengeresse s'attaquant à la corruption d'une république dégénérée.

Sous Auguste, la satire ne peut être politique. Études de mœurs. Bon sens aiguisé. — Au temps d'Auguste, dans le silence de la tribune, et sous le regard ombrageux d'un maître, la virulence des invectives possibles durant l'anarchie des guerres civiles ne pouvait plus être de saison. Aussi ne nous laissons pas tromper par le titre donné aux causeries malicieuses qu'Horace composa, de l'an 713 à 726. Non, le favori du prince ne s'arma point d'un fouet impitoyable contre une société qu'il aurait fallu guérir ou châtier par le fer et le feu. Au lieu de se vouer à l'*Hyperbole*, comme le fera Juvénal, il a plutôt une prédilection manifeste pour la *litote*, cette figure familière aux délicats ou aux habiles qui disent moins pour exprimer davantage. Si l'on veut surprendre en lui de vrais éclats de colère, ils ne se rencontrent que dans ses Épodes, essais de jeunesse improvisés au lendemain de Philippes par un vaincu, et un déclassé, mécontent de lui-même et des autres, inquiet de son avenir, et intéressé à faire du bruit pour forcer l'attention des indifférents. Mais, une fois pacifié par les bienfaits de Mécène, il revint à sa nature tempérée qui, peu susceptible de haines vigoureuses, répugnait à l'excessif, au violent, et se contentait d'effleurer ou de taquiner les travers par la fine pointe d'une ironie débonnaire. Donc, loin de tonner comme dans les écoles de déclamation, il ménagea ses effets, et ne plaisanta qu'à mi-voix, en mondain habitué aux salons. Sa raillerie ne manqua jamais d'urbanité, ni sa mauvaise humeur d'enjouement. Il lutina autour des ridicules plus qu'il ne s'emporta contre les vices; et il ne craignit rien tant que les allures d'un pédant qui a l'air de manier la férule.

Les travers de la vie privée. Le censeur malicieux de tout excès. Chronique de Rome. Ses originaux ; ironie socratique. — Outre que la faveur du souverain l'obligeait à une certaine réserve, il se garda bien des témérités périlleuses dont la franchise l'eût compromis; et, après avoir loué dans Auguste la

sagesse d'un réformateur, il ne pouvait guère se démentir par des indignations de Caton ou de Brutus. Aussi se réduisit-il au badinage d'un bon sens aiguisé d'esprit, et à ces vérités d'expérience qui sont du domaine de la conversation. Il s'en prit à l'engeance des sots, des fâcheux, des bavards, des intrigants, des vaniteux, des fats, de tous ceux qui sont atteints d'une manie ou d'un travers. Si, dans cette petite guerre, il eut le souci de plaire aux puissants, on ne s'en aperçoit qu'à l'animosité dont il usa envers ces stoïciens renfrognés qui ne devaient pas être bien vus à la cour, parce que leur rigorisme ne se prêtait point à la politique des accommodements. Or, en faisant la leçon à ces originaux aux dépens desquels il nous amuse, sa critique restait assez courtoise pour faire sourire même ses victimes.

Quand il vise plus haut, et malmène les folies ou les passions, par exemple les gourmands, les dissipateurs, les avares ou les ambitieux, il procède comme son excellent père qui, pour préserver son fils de la contagion environnante, lui faisait peur de ses ravages, et le guidait prudemment vers l'honnête par la considération de l'utile, c'est-à-dire des raisons d'honneur, d'intérêt ou de prudence.

L'observation de la vie privée est donc la source ordinaire des motifs qu'il met en œuvre. Ses satires deviennent ainsi le tableau de Rome représentée non plus dans les grandes scènes du Capitole ou du Forum, mais dans le train familier de ses habitudes quotidiennes, et comme en déshabillé.

Voici la grande ville qui s'éveille, les boutiques qui s'ouvrent, les chars qui commencent à rouler. Ici, l'entrepreneur escorté de son convoi d'ouvriers va travailler à la ruine de quelque riche blasé; là, passent les équipages du chasseur qui rapportera, le soir, avec fracas, un sanglier acheté deniers comptants : plus loin, des clients se rendent au lever de leur patron, ou des plaideurs courent à l'atrium des avocats en renom. Ailleurs, des bandes d'enfants s'acheminent vers l'école, munis de leurs tablettes et de leurs bourses à jetons. Cependant, la foule s'amasse au quartier de Janus, où se tiennent les banquiers; les tribunaux regorgent, les marchés foisonnent d'une foule affairée. Parmi les comptoirs, des patriciens en toges blanches, accompagnés d'un esclave nomenclateur, fendent la presse, et mendient les suffrages du petit peuple en tunique brune. Puis, après l'heure de la sieste, commence le défilé des litières où les hommes de plaisir étalent leurs grâces efféminées. D'autres, au Champ de Mars, font parade de leur force ou de leur adresse. Dans la cohue des allants et

venants se distinguent un parvenu affichant son luxe éhonté, un poète distrait qui se déclame ses vers, un philosophe barbu poursuivi par la risée des gamins. A mesure que la nuit approche, les rues changent d'aspect : ce sont ou des gens de bon ton qui, précédés de flambeaux, se rendent à une invitation, ou des bateleurs, des devins et charlatans qui ameutent les badauds; et, si Horace n'est pas attendu chez Mécène, il se mêle volontiers à l'assistance, avant d'aller chez lui faire un souper frugal servi par ses trois esclaves.

Telles sont les esquisses dont la variété se détache de l'album poétique où figurent les libertins à la mode, les coureurs d'aventures, les gastronomes en vogue, les parasites en quête de bonne aubaine, les usuriers sordides, les métromanes échevelés, les chefs de cabales littéraires, les faux Aristarques, et mille autres acteurs d'anecdotes piquantes, parmi lesquelles Horace n'oublie jamais son principal objet : à savoir la science de la vie, et par-dessus tout celle de son cœur. Il est en effet, par instinct, un des disciples de Socrate; il veut se connaître lui-même, pour se rendre meilleur, et par conséquent plus heureux. Aussi ne s'épargne-t-il pas plus que les autres; et l'aveu de ses propres faiblesses devient le charme ou le profit d'une confession qui nous invite à nous amender, en suivant son exemple.

L'INDULGENCE ENTRE AMIS [1]

Un vrai père a-t-il jamais accusé les défauts naturels de ses enfants? Pourquoi donc ne pas traiter son ami comme on traiterait son propre fils? « Mon fils a les yeux tant soit peu hagards, » dit le père. Or, son fils est louche. « Il est bien fait et bien pris dans sa petite taille.... » Or, ce mignon est un avorton, un vrai Sisyphe[1]. D'une jambe en cerceau, ce bon père a bientôt fait un aimable balancement; le *pied-bot* a, tout au plus, le talon mal tourné! Ainsi, de ton ami, s'il est un avare, un fanfaron, un sans-gêne, un emporté : « Bah! diras-tu, il est économe, il aime à rire, il est bon homme au fond, et sa brusquerie est du vrai courage. » A

1. Ce passage est emprunté à une satire où Horace conseille la tolérance et l'indulgence pour les défauts d'autrui. Il s'élève contre le rigorisme exagéré des stoïciens. C'est Philinte faisant la leçon à Alceste.

2. Nain de Marc Antoine. Il avait à peine deux pieds de haut.

mon sens, voilà comme on conserve et comme on se fait des amis[1].

(Liv. I, sat. III, v. 43. Trad. J. Janin.)

L'ÉDUCATION DE L'EXEMPLE[2]

C'est une habitude que je tiens de mon père[3], un père excellent : pour m'inspirer l'horreur du vice, il me le faisait toucher du doigt. S'il m'exhortait à vivre honorablement du petit bien qu'il m'avait amassé : « Vois le fils d'Albius, quel abandon! Et Barrus[4], quelle détresse! Ah! la bonne leçon pour qui serait tenté de dévorer son patrimoine!

« Le premier venu parmi les philosophes te donnera de très bons motifs d'éviter ce qu'il faut éviter, de rechercher le digne objet de ta recherche; à moi, ton père, il suffit, puisque tu n'es point en passe d'aller seul, de t'apprendre à marcher dans les sentiers de nos anciens, à sauvegarder ta renommée et tes mœurs : l'heure viendra, mon enfant, où, ton corps s'étant formé et ton esprit s'étant mûri, tu nageras, sans liège, en pleine eau[5]. »

Voilà par quels discours, par quels exemples il a formé ma jeunesse. Chacun de ses conseils, il l'appuyait d'une autorité sans réplique : « Fais ceci! » En même temps il me citait un homme honoré de la ville entière; ou bien : « Prends garde à cela, c'est honteux; si tu doutais de ma parole, écoute autour de toi le vilain bruit qui court sur tel ou tel.

« Son compère, le glouton, que l'on vient de mettre en

1. Joubert a dit : « Si votre ami est borgne, regardez-le de profil. » Comparez Molière faisant parler Eliante sur l'amour et son aveuglement : (*Misanthrope*, acte II, sc. VI); c'est une imitation de Lucrèce.

2. Dans cette satire, Horace répond aux adversaires de la satire, et en particulier à ses propres détracteurs qui l'accusaient d'être méchant. A ce propos, il explique et excuse sa franchise par l'éducation qu'il a reçue.

3. Son père, simple affranchi, s'était fait un petit patrimoine dans le métier de receveur d'impôts. Horace ne parle pas de sa mère. Il est probable qu'il la perdit tout enfant.

4. Ce sont des dissipateurs connus seulement par ces vers.

5. Horace, comme son père, use très souvent de ces comparaisons familières, qui donnent à ses conseils un tour si pratique.

terre[1], est un rude conseil, au malade affamé, de faire une diète exacte. Ainsi, le seul aspect d'un homme déshonoré suffit à maintenir une âme innocente dans le droit chemin. »

Grâce à ce sage enseignement, je me suis sauvé des fautes graves, et, si je n'ai pu me défendre également contre un tas de petits défauts[2], au moins sont-ils pardonnables. Laissez faire à l'âge, aux conseils de l'amitié, à ma conscience, et je finirai par secouer beaucoup de vices chétifs qui ne tiennent guère. Déjà, quand je suis seul à rêver dans mon lit ou sous le portique d'Agrippa[3], je m'abandonne à toutes sortes de sages réflexions :

« Voilà qui serait plus convenable!... Hum! si tu agis ainsi, tu en seras le bon marchand[4]!... Cela serait agréable à tes amis!... Cette action n'est pas d'un galant homme; iras-tu l'imiter à l'étourdie? » Ah! les bonnes choses que je me dis à moi-même, en me parlant au fond de l'âme! Et puis, à mon premier loisir, je m'amuse et j'écris[5].

(Liv. I, sat. IV, v. 104. Trad. J. Janin.)

A LA MÉMOIRE DE SON PÈRE[6]

Quant à moi, le fils de l'affranchi (je reviens à mon point de départ[7]), si chacun glose et me jette au nez la condition de mon père, à qui la faute? A vous, Mécène, qui m'avez fait votre commensal, et à cette charge de tribun militaire exercée autrefois dans une de nos légions[8]. Mon grade, à la bonne heure; il m'expose assez naturellement aux débats de

1. Il cite à son fils l'exemple d'un voisin malade qui a voulu manger, malgré son médecin.
2. Horace se fait la leçon à lui-même, et ne se croit nullement parfait.
3. Quand il s'étend, pour la sieste, sur son lit de repos, ou va se promener sous un de ces portiques où l'on aimait à prendre le frais, il fait son examen de conscience.
4. Tu t'en trouveras bien.
5. C'est là un des péchés mignons qu'il confesse.
6. Ce passage est tiré d'une satire adressée à Mécène. Il y répond aux jaloux qui lui enviaient l'amitié d'un ministre, et lui reprochaient son humble origine. Il y a là des paroles d'or sur la vraie noblesse et le mérite personnel.
7. Il a débuté par ce grief que faisaient sonner ses sots ennemis.
8. Tribun militaire dans l'armée de Brutus, tout jeune encore, il avait eu, à ce titre, toute une légion sous ses ordres. Colonel à vingt et un ans!

l'envie; mais l'amitié de Mécène, quel prétexte à m'accuser? Vous ne l'accordez ni à l'importunité ni à l'intrigue, et, dans ce bonheur singulier qui m'est venu trouver, je ne dois rien au hasard.

Le bon Virgile, et Varius[1] après lui, vous ont parlé de moi les premiers. Vous me voulez voir; j'arrive, et, dans mon trouble, à peine si je bégaye, en rougissant, quelques paroles. Toutefois, je ne me vantai pas des grandeurs de ma race et du noble coursier[2] sur lequel je parcours mes vastes domaines. Je vous dis simplement qui j'étais; vous me répondez en peu de mots, à votre ordinaire, et je me retire. Neuf mois après : « Revenez, me dites-vous, et désormais soyons amis! » Voilà tout; mais quel plus insigne honneur que cette adoption d'un homme tel que vous, habile à discerner le faquin de l'honnête homme, et qui fait cas du mérite et de l'honneur, beaucoup plus que de la naissance et du bien!

Au reste, si mes défauts sont en petit nombre, et si mon naturel est vraiment bon (la belle affaire de relever quelques taches légères sur un corps bien constitué!); si personne, à cette heure encore, n'est en droit de me reprocher l'avarice et ses hontes, la luxure et ses bassesses: si ma vie, à tout prendre, est honnête et pure (il faut bien me passer ma propre louange!); enfin, si mes amis trouvent en moi un sincère ami, c'est à mon père, à lui seul, que l'honneur en revient.

Il vivait du revenu très restreint d'un petit domaine ; et pourtant, il trouva tout à fait indigne de monsieur son fils l'école publique de Flavius[3], où se rendaient, chaque jour, de tout petits centurions de mon âge[4], portant, suspendus à leur bras gauche la bourse aux jetons[5], leurs cahiers

1. Varius, l'éditeur de Virgile, qui lui légua le douzième de ses biens, avait entrepris une épopée en l'honneur d'Agrippa et d'Auguste.

2. Horace dit « un cheval de Saturium », ville du territoire de Tarente, renommée pour sa race chevaline.

3. C'était le maître d'école de Venouse, où naquit Horace.

4. Horace dit, non sans ironie légère : « Les grands fils des grands centurions. » Au village, c'étaient des personnages importants.

5. Ils s'en servaient pour compter.

d'étude, et, chaque mois, les minces honoraires du porte-férule[1].

Encore enfant, ce père intrépide[2] me conduisit aux écoles romaines, et je devins, grâce à ses bontés, le condisciple des fils de nos chevaliers, de nos sénateurs! A me voir traverser la foule, ainsi vêtu, accompagné et suivi *de mes gens*, qui donc eût douté qu'il eût sous les yeux l'unique héritier d'un riche patrimoine? Infatigable surveillant de mes moindres actions, ce digne père m'accompagnait chez tous mes maîtres. Il fit mieux : il m'éleva dans cette extrême innocence qui est la première fleur de l'honnêteté. Grâce à lui, j'évitai le mauvais renom et jusqu'à l'apparence du vice. Il fit tant et si bien que pas un n'eût osé lui adresser le moindre reproche, s'il n'eût produit[3] qu'un simple crieur de vente à l'encan, un humble greffier[4] tel que lui. Quant à moi, de quel droit me serais-je étonné d'exercer la profession de mon père? Honte à jamais sur mon front si je manquais de reconnaissance pour tant de bienfaits! M'entendez-vous empruntant aux plus vils parvenus cette impiété[5] : *On ne choisit pas son père!* — Un dieu me dirait là, tout d'un coup : « Remonte le cours des années et prends une famille au gré de ton orgueil!... » Content de mes auteurs, je n'irais pas en chercher d'autres, parmi les faisceaux, sur les chaises curules[6].

« Ah! le pauvre esprit! dirait la foule. — Holà! le brave homme, eût dit Mécène, et l'homme sage! Il résigne un fardeau trop lourd pour ses épaules, et qu'il ne saurait comment porter! »

Cependant, voyez que d'ennuis, et tout d'un coup, pour

1. On les payait aux ides, huit jours après les nones.

2. Car il n'était pas riche.

3. S'il n'eût fait de moi qu'un tout petit fonctionnaire. Les *crieurs* publics proclamaient les résultats des votes, dans les élections, lisaient au peuple le texte des lois proposées, annonçaient les sommes perçues par le Trésor, étaient audienciers aux tribunaux, et présidaient aux ventes publiques.

4. Horace dit : *collecteur d'impôts ;* ils assistaient les fermiers publics, et récoltaient les perceptions.

5. Cette excuse de sa naissance serait, à ses yeux, une impiété.

6. Les chaises curules, incrustées d'ivoire, étaient le privilège des consuls, des préteurs, des censeurs, des édiles.

expier ma triste vanité[1] : doubler ma fortune, courtiser celui-ci, flatter celui-là, traîner une suite et n'aller jamais seul ; mais toujours grand train à la ville, un grand équipage au dehors, des valets et des chevaux à n'en pas finir !

Au contraire, qu'il me prenne envie, aujourd'hui même, de me rendre à Tarente, j'enfourche à l'instant mon courtaud de mulet, et nous voilà, ma valise et moi, trottant de compagnie, sans trop de souci d'écorcher la pauvre bête.

Or, je ne crains pas que sur mon chemin chacun s'écrie : « O le maroufle ! » ou que les passants me confondent avec Tillius[2], ce préteur sans vergogne qui se fait souvent suivre, sur la voie de Tibur[3], par quatre esclaves porteurs de sa piquette et de son pot-au-feu[4].

Tout sénateur que vous êtes, seigneur Tillius, ma vie est cent fois mieux arrangée que la vôtre, et celle de beaucoup d'autres. Je vais partout où va mon caprice, et je vais librement. Je m'informe au passant : « Le prix du blé ? des légumes ? » Ma journée est à moi ! Tant que je veux, je me promène, sur le soir, au Forum. J'aime assez les charlatans du cirque[5] ; je ne hais pas les diseurs de bonne aventure ! *Il se fait tard, rentrons et soupons !* Souper frugal : poireaux, pois chiches ou beignets, deux petits plats, et trois petites gens pour nous servir. N'oublions pas mon buffet et sa tablette de marbre blanc ! Sur ce marbre, un verre et des bouteilles, une aiguière et sa cuvette. On ne fait rien de mieux chez les potiers de la Campanie[6].

Enfin, je me couche en songeant déjà que je dormirai la grasse matinée, et que ni *défendeur* ni *demandeur* ne m'attend à peine réveillé au rendez-vous des plaideurs, où le Marsyas de bronze trahit encore par une grimace le dégoût que lui inspiraient l'usure et la face du petit Novius[7].

1. Si je courais les dignités et les grandeurs.

2. Tillius, ladre de la pire espèce, avait été chassé du sénat, comme partisan de Pompée : réintégré plus tard, il devint préteur, et, à ce titre, rendait la justice.

3. Cette route partait de la porte Esquiline.

4. Toute sa batterie de cuisine et ses provisions, pour épargner la dépense.

5. C'était dans le cirque Maxime qu'ils assemblaient la foule.

6. Fabricants de vaisselle commune.

7. La statue de Marsyas (écorché vif par Apollon) était placée, au Forum,

Cependant, sur les dix heures du matin, je me lève et m'en vais voir ce qui se passe; ou bien je griffonne et lis à mon bel aise, au gré de mon esprit, sans oublier que mon corps a besoin d'exercice. Allons, çà! qu'on me frotte, et d'une huile suave. Laissons à maître Natta[1] ses emprunts fétides aux lanternes de la rue. Aussitôt que j'en ai fait assez, et que le soleil trop ardent me convie à me baigner : Vite, à demain le champ de Mars et le triangle où deux paumiers me renvoient la balle[2]. Au sortir du bain, une légère collation m'aide à gagner le repas du soir. O le rien à faire occupé du chez soi! O la vie à l'ombre, exempte des tortures de l'ambition! Voilà comment je me console, à force de petits bonheurs, des triomphes, des consulats et des questures qui manquent aux grandeurs de ma maison!

(Liv. I, sat. VI, v. 45. Trad. J. Janin.)

UN FACHEUX[3]

« Comment Mécène en agit-il avec vous? — Mais, il est très réservé, on ne l'aborde pas quand on veut. — En voilà un, j'espère, qui a mené sa barque à bon port! Cependant, si vous vouliez me présenter là dedans, vous trouveriez un compère habile, et, sur ma tête! vous auriez bien vite, avec moi, distancé vos plus heureux commensaux[4].

— Vous ne connaissez guère, on le voit, la maison dont vous parlez; je n'en sais pas de mieux tenue, et plus à l'abri de ces petites cabales. Chacun, chez Mécène, est mis à sa place ; et, que mon voisin soit plus riche ou plus docte, ce n'est pas là de quoi m'inquiéter.

près de la tribune, comme emblème de la liberté de parler. Ce Novius fut un usurier. Devant lui, Marsyas a l'air de faire une grimace de mépris.

1. Il volait l'huile des lampes, pour s'en frotter le corps.

2. Jeu de paume où trois personnes figuraient le triangle. C'est au champ de Mars qu'on allait jouer.

3. Dans cette satire, dont nous ne citons qu'un fragment, Horace met en scène un de ces intrigants de bas étage qui, étonnés de la faveur dont il jouissait près de Mécène, voulaient se glisser dans l'intimité du ministre, et obsédaient son ami de leur importunité indiscrète.

4. Il laisse entendre qu'il serait un auxiliaire tout dévoué à la fortune d'Horace. Il se contenterait des seconds rôles, comme un acteur au théâtre.

— C'est étrange! Il faut que ce soit vous qui le disiez pour qu'on vous croie! — Et pourtant la chose est ainsi! — Vraiment! vous mettez le comble à mon envie : il faut que j'appartienne à Mécène! — Alors présentez-vous! votre mérite finira par briser l'obstacle [1]: au fait! si la place est d'un abord difficile, elle n'est pas imprenable. — Et comptez aussi, mon très cher, que l'on sait son métier d'assiégeant : un domestique, on l'achète; une porte est défendue aujourd'hui..., nous revenons le lendemain. On prend son heure; on attend Mécène, et dans la rue on marche à sa suite[2]. Hélas! tout se paye ici-bas, c'est une des conditions de la vie! »

(Liv. I, sat. VIII, v. 43. Trad. J. Janin.)

UN SABIN DE LA VIEILLE ROCHE [3]

Moi qui vous parle (et vous pouvez m'en croire), enfant, je l'ai connu ce sage Ofellus, riche autrefois, pauvre aujourd'hui! Maître absolu de ce domaine dont il se vit si cruellement dépossédé, il resta le sage Ofellus. Plus tard, ses enfants, ses esclaves, ses troupeaux n'ont fait aucune différence entre Ofellus propriétaire et le simple fermier Ofellus[4].

Il se vantait aux siens de n'avoir jamais servi sur sa table, aux jours ouvrables[5], d'autres mets que des légumes accommodés d'un peu de lard. — Mais, quand lui venait un de ces vieux amis qu'on aime à retrouver, ou quelque hôte, aux temps pluvieux, un jour de frairie[6], oh! pour le coup, si nous n'allions pas acheter du poisson à la ville, au moins faisions-nous servir un chevreau tendre, un poulet gras.

1. Tout ceci est finement ironique.

2. Quand un grand personnage descendait au Forum, il avait toujours autour de lui un imposant cortège de clients.

3. Dans cette satire, où Horace célèbre la frugalité du bon vieux temps, vertu alors tout à fait oubliée, il met en scène un brave paysan de Venouse, sa patrie, Ofellus, qui, à la suite des guerres civiles, devenu fermier du champ dont il était propriétaire, ne changea ni d'humeur, ni de maximes, mais fit contre fortune bon cœur, et donna l'exemple d'une résignation vraiment philosophique.

4. Sa terre avait été confisquée au profit des vétérans.

5. Ceux où l'on travaille.

6. Quand on peut chômer, et se mettre en fête, se régaler.

Les meilleures figues, les noix, les raisins suspendus à la poutre de la salle, composaient le second service. On apportait la grande coupe[1], on buvait sec; on buvait à Cérès, à la moisson forte et vigoureuse du prochain été : le vin vieux déridait les fronts, réjouissait les cœurs!

« Et maintenant (c'était sa péroraison), nargue soit de la fortune et de sa menace! O mes enfants, vous et moi, avons-nous pâti depuis que notre domaine a changé de maître? notre terre est encore à moi, plus qu'au nouveau propriétaire. Que dis-je? elle n'appartient à personne. Il me l'a prise, en effet, mais il cédera la place, à son tour; fiez-vous à ses vices, fiez-vous à la chicane implacable[2], et, surtout, à son héritier, qui grandit, tout exprès pour le remplacer.

« On dit aujourd'hui : *Voici le champ d'Umbrénus*[3]*!* Hier encore on disait : *Voilà le champ d'Ofellus !* Le champ de personne.... un usufruit tout au plus : à moi d'abord, à lui plus tard.

« Allons, courage! enfants, soyons des hommes! opposons à la confiscation un front et des cœurs tout virils. »

(Liv. II, sat. II, v. 112. Trad. J. Janin.)

LES VŒUX D'HORACE[4]

C'étaient là tous mes vœux : un bien de médiocre étendue[5], avec jardin, source d'eau vive près de la maison et même un bouquet de bois. Les Dieux ont fait plus largement et mieux : c'est bien; je ne te demande, fils de Maïa[6], que de m'assurer la jouissance de leurs présents. Si de honteuses

1. La coupe maîtresse. Le roi du festin exerçait son autorité pour régler les coups que chacun devait boire, s'il était en faute contre les règles du repas.
2. Comme tout ceci est pratique, cordial et honnête!
3. C'était le nom de l'usurpateur.
4. Cette page est détachée d'une satire écrite probablement en 31, l'année d'Actium, lorsque Mécène dota son poète favori d'une petite maison de campagne en Sabine.
5. Il faut en chercher l'emplacement à l'est de Tivoli, aux environs de *Vicovaro* (Vicus Varia). Au pied du village coule un petit ruisseau qui s'appelle la *Licenza :* c'est la *Digentia* d'Horace. Il arrosait le bourg de *Mandela,* qui est aujourd'hui *Bardela.* (Voir M. Boissier, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1883.)
6. Mercure, qui est le dieu des poètes et des bonnes aubaines.

pratiques ne m'ont point enrichi; si je ne dois point m'appauvrir par mes vices, mes dissipations; si je ne fais jamais de ces sottes prières : « Oh! que ce petit coin de terre vienne un jour arrondir mon champ! Oh! qu'une heureuse fortune me fasse rencontrer quelque urne pleine d'argent[1], ainsi qu'à ce protégé d'Hercule, enrichi par la découverte d'un trésor, et devenu maître du bien qu'auparavant il cultivait pour autrui! » si ce que j'ai me suffit, me contente; à tous ces titres, Mercure, je t'en conjure, engraisse mon troupeau et tout ce que je possède, hors mon esprit[2]; que je sois toujours, comme jusqu'à présent, sous ta fidèle garde! — Quand donc, échappant à la ville, je me suis réfugié dans mes montagnes et dans mon fort[3], quel sujet, mieux que ma délivrance, conviendrait à ces satires, que me dicte une muse familière? Ici, je ne succombe plus à des devoirs fatigants, au souffle pesant de l'Auster, à ces malignes influences de l'automne, qui enrichissent la cruelle Libitine[4].

(Liv. II, sat. vi, v. 1. Trad. Patin.)

L'AMI D'UN MINISTRE[5]

O père du matin, Janus[6], que chaque homme, à son réveil, invoque avant la tâche quotidienne, par toi commencent toutes les misères dont je me plains ici! Dès que je suis à Rome, à ton ordre, hors de mon logis, il faut que j'aille, et par la gelée et par la neige, et le vent de bise, enfin dans les jours les plus sombres et les plus courts de l'année : « Or çà, me dis-tu, que l'on se hâte; un ami t'a demandé ta caution, il s'agit de ne pas être devancé[7]. » A peine ai-je ré-

1. Chez les anciens, les valeurs mobilières n'existant guère sous forme d'actions et d'obligations, on enfouissait volontiers son argent. De là, bien des découvertes de trésors.

2. Il ne veut pas avoir l'esprit pesant.

3. C'est une sorte de forteresse contre les ennuis de la ville.

4. La *malaria*, les fièvres d'automne, très malsaines à Rome.

5. Dans cette satire, il oppose les ennuis de la ville aux douceurs de la campagne où il se sentait indépendant et délivré des fâcheux.

6. Janus présidait au matin et aux débuts de toutes choses, particulièrement du temps, de la vie, de l'année.

7. Il répond pour lui, et promet que tel jour il payera telle somme.

pondu pour cet ami dans les termes les plus clairs et les plus formels (peut-être, hélas! trop *formels*[1]), je me rue à travers la foule, culbutant ceux qui ne vont pas, et culbuté par ceux qui viennent : « Où va ce fou? dit l'un d'eux, le plus impatient et le plus mal embouché de tous ; il renverse, il brise, il ne connaît pas d'obstacle!... Ah! j'y suis! monsieur va chez Mécène, sa grande passion! » Tu dis vrai, ami passant, et ton injure m'est aussi douce que le miel.

Cependant, j'aborde aux Esquilies[2], et pris de droite, et pris de gauche, un tas d'importuns me crient à tue-tête : « Horace, oubliez-vous que demain, de très bonne heure, Roscius[3] a compté que vous l'accompagneriez au prétoire? — Horace, à l'instant, et toute affaire cessante, les secrétaires du trésor[4] vous prient d'être exact au rendez-vous qu'ils vous ont donné; vous n'y sauriez manquer. — Ayez la bonté, me dit un troisième, de me recommander à Mécène, et de lui présenter ma pétition. — Comment donc? J'y ferai de mon mieux. — Si vous le voulez, c'est fait!... » Et les instances de redoubler.

C'est très vrai; depuis tantôt huit années, je suis honoré de l'amitié de Mécène; je conviens aussi très volontiers qu'il me fait monter souvent dans sa chaise, à ses côtés, quand il voyage; et le voilà qui me confie.... oh! là, des secrets! — « Quelle heure est-il?... Pensez-vous vraiment que le gladiateur Gallina soit de force à se mesurer contre Syrus?... Certes, les matinées sont fraîches; qui craint la bise aura soin de se bien vêtir... » Enfin, toutes sortes de mystères de la même force; on les verserait sans danger dans l'oreille la plus fêlée.

En revanche, il y a huit ans déjà que je suis le malheureux objet de l'envie; elle augmente à toute heure et de jour en jour. « Le voilà! c'est lui, l'enfant gâté de la fortune! Il était hier au théâtre avec Mécène!... Il était ce matin

1. Car il court le risque d'en être pour ses frais.
2. C'était autrefois le cimetière des pauvres gens. Mécène en fit un quartier brillant, où s'élevait son palais.
3. On ne sait de quel Roscius il s'agit. L'acteur célèbre était mort.
4. Les scribes à la compagnie desquels Horace avait appartenu.

même au champ de Mars avec Mécène[1] ! » Au premier mauvais bruit qui se répand du Forum dans la ville, aussitôt chacun m'arrête :

« Ami, par pitié, vous qui savez tout, vous qui voyez les Dieux[2] comme je vous vois, que dit-on des Daces, chez vous autres[3] ? — Rien que je sache. — Allons ! vous vous moquez.... — Je me voue aux Furies, si je ne parle sérieusement. — Nous direz-vous, du moins, si l'empereur va faire à ses soldats une distribution de terres ?... Où donc ? en Italie ?... en Sicile, peut-être ? »

En vain je me récrie, et que je n'en sais rien : « Ah ! l'homme inabordable et profondément dissimulé ! »

Voilà pourtant le misérable emploi de ma journée. Aussi bien je reviens sans cesse à mon vœu de chaque jour : Ma chère maison des champs, serai-je assez heureux pour te revoir ? Enchantements de l'étude et du loisir, des vieux livres, des heures clémentes ! oubli ! repos ! sommeil ! repas rustique, où je retrouve les légumes de mon jardin, cuits à point avec le lard de mon saloir et ces fèves que nous défendait Pythagore[4] !

O soirées et festins dont les Dieux mêmes seraient jaloux ! A l'ombre heureuse de mes pénates, entouré de mes amis les plus chers, nous dînons de bon appétit, pendant qu'autour de nous les fils pétulants de mes vieux serviteurs prennent librement leur part dans les reliefs et la gaieté de cette fête. Liberté plénière ! Aux grands buveurs les larges coupes. Bois à ta soif, à ton plaisir, mon convive, et nargue soit des lois, disons mieux, des entraves du festin[5] ! Puis on cause ; et, laissant de côté les domaines de celui-ci, les châteaux de celui-là, et la préexcellence de l'illustre Népos[6] sur les danseurs de son temps, nous allons tout de suite aux questions

1. Où Mécène aimait à jouer à la paume.
2. Les grands, les puissants.
3. Ils avaient pris parti pour Antoine à la bataille d'Actium. On supposait qu'Octave les châtierait.
4. Pour Pythagore, cette abstinence était, paraît-il, symbolique. Par elle, il interdisait à ses disciples l'accès des fonctions publiques, que, dans certains cas, on tirait au sort, avec des fèves.
5. Il veut parler des cérémonies réglées par l'étiquette.
6. Surnom d'un mime célèbre, très goûté d'Octave.

considérables, le digne sujet de l'inquiétude et de la curiosité des plus honnêtes gens : « Si le bonheur de la vie humaine est dans la richesse ou dans la vertu? si l'amitié est un échange de services ou de bons exemples? Qu'est-ce, enfin, ce grand inconnu que les sages appellent le souverain bien. »

(Liv. II, sat. VI, v. 45. Trad. J. Janin.)

LES ÉPITRES

Dans tous les genres cultivés par Horace se retrouve l'épître. — Horace excella dans trois genres ; mais sous leur variété se retrouve l'unité d'un génie qui passe de l'un à l'autre, sans secousse et comme de plain-pied. Ces formes se continuent si naturellement que leur apparition successive n'est point une métamorphose. Sa jeunesse et sa maturité nous offrent en effet tout ensemble et des fruits et des fleurs, comme ces orangers de Sorrente dont la sève inépuisable associe les dons du printemps à ceux de l'automne. Il serait pourtant vrai de dire que la poésie d'Horace eut des saisons, et s'accommoda par une logique involontaire aux convenances de différents âges. C'est ainsi qu'après l'essor lyrique de ses premiers chants, sa Muse baissa le ton, et se réduisit, en prenant des années, à une allure pédestre, mais si légère encore qu'elle semble toujours avoir des ailes. De là procèdent les *Epîtres*, création originale qui, mitoyenne entre la poésie et la prose, rappelle souvent les *Odes* par le bonheur de l'expression, et se confond avec les *Satires* par le tour familier d'une morale ingénieuse. Si elles s'en distinguent, c'est uniquement parce qu'au lieu d'être le monologue d'une conscience qui s'interroge, elles vont à une adresse déterminée. C'est donc une véritable correspondance, dont chaque lettre a sa couleur particulière, selon les occasions ou les personnes.

Adressées à des amis, elles ont une physionomie appropriée aux personnes. Œuvres de l'arrière-saison. — Or, bien qu'Horace goutât fort la retraite, il ne vécut pas, comme Montaigne, en solitaire, dans la librairie de sa tour, mais à la cour et à la ville, parmi des cercles choisis, auxquels il présidait, sans le savoir ni le vouloir. Aussi avait-il à qui parler de près ou de loin ; et toute une élite faisait cortège à cet arbitre des élégances, de l'urbanité, de la grâce, du savoir-vivre et de ces délicatesses qui constituent l'honnête homme. L'amitié fut toujours une vertu épi-

curienne; car les raffinés cultivent en elle le plus durable des plaisirs, celui qui se mêle à toutes les peines pour les adoucir, à toutes les joies pour les aviver, en les partageant. Aux affections de la veille qu'Horace ne trahit jamais, et à celles du lendemain qui n'enchaînèrent point son indépendance, s'ajoutaient les respects de toute une jeunesse patricienne dont il était le conseiller vigilant. C'est ce que témoignent ces *Épîtres* sous lesquelles nous aimons à surprendre non seulement les mœurs de la société polie, la chronique des salons et les mémoires d'un grand esprit, mais aussi la physionomie du poète qui nous fait ses confidences, et celle des nombreux clients qui s'honoraient de son patronage.

Il serait malaisé d'analyser ici toutes ces nuances : il y faudrait une plus longue étude. Réduisons-nous donc à signaler les principaux motifs auxquels se ramènent ces causeries sérieuses qui, appartenant aux dernières années d'une trop courte existence, peuvent être considérées comme son testament.

Les Épîtres morales. Vœu de sagesse pratique. École de l'expérience. Franchise. Indépendance. — Les unes sont d'un moraliste, et les autres d'un lettré. Dans les premières, nous admirons un traité de sagesse pratique appropriée à un temps où la vie publique n'existait plus. C'est dire que la vie privée profita de ces pertes; car il s'agissait de tromper l'ennui d'interminables loisirs, et de combler ainsi le vide laissé par la politique. Horace contribua du moins, plus que tout autre, à propager par son exemple le goût des généreuses diversions, de celles qui sont la fête des intelligences, rendent les âmes meilleures, les pacifient ou les embellissent. Ses *Épîtres* nous le montrent, en effet, converti aux graves pensées par d'intimes réflexions et l'épreuve de l'expérience. Durant le séjour qu'il fit en Grèce, la philosophie avait été pour lui une étude de prédilection; parmi les légèretés de sa jeunesse, il ne déserta point ses enseignements, et, plus tard, il n'oublia jamais d'emporter dans sa valise Platon avec Ménandre, lorsqu'il allait à sa ferme de la Sabine, ou descendait vers Tarente. A Rome, en ses promenades et sur son lit de repos, il conserva l'habitude excellente de sonder les replis de son cœur, et de se juger lui-même en toute sécurité, pour réformer ses défauts, et vivre ainsi plus heureux. Dès le deuxième livre de ses *Satires*, on sent les progrès de cette cure intérieure; moins complaisant pour ses faiblesses, il s'amende visiblement de jour en jour. A table, avec ses voisins de campagne, ne se plaît-il pas à s'entretenir « des choses qu'il importe le plus de savoir, et qu'on n'ignore pas sans dommage »? A plus forte raison cette

curiosité salutaire devient-elle son idée fixe, à mesure que ses cheveux grisonnent.

Ce qui n'était qu'un instinct se tourne alors en résolution virile, comme en témoigne sa première épître, où, conversant avec Mécène, il prend l'engagement de se vouer désormais à la recherche du vrai et du bien. Il croit à l'efficacité de cette science, et lui demande d'infaillibles remèdes contre les passions, ces maladies dont il veut se guérir lui et les autres. Car il ne lui suffit pas de gagner enfin le port où l'on trouve le repos. Il prend en pitié ceux qui vont à la dérive, et s'exposent aux naufrages. Aussi cherche-t-il à les piloter dans les passes dangereuses. De là ce zèle qui leur prodigue avec un accent convaincu des exhortations persuasives. Il est même plus pressant pour ses disciples qu'il ne fut exigeant pour lui-même; car il ne leur permet pas de remettre à l'an qui vient le souci du salut. Notons aussi que l'épicurien d'hier fait profession de ne jurer sur la parole d'aucun maître. Lui qui raillait naguère les exagérations des stoïciens, il s'avance maintenant avec Zénon jusqu'au seuil du portique, et s'érige « en défenseur de la vertu véritable ».

Idéal accessible. Bon sens aimable et tolérant. L'équilibre de la raison. — Pourtant, ne voyons pas en lui un docteur rigide. « *Selon qu'on peult*, dit Montaigne, c'estoit le refrain et le mot favory de Socrates, mot de grande substance. » Eh bien, telle est aussi la devise d'Horace et de ses leçons attrayantes. Jugeant les autres à sa mesure, il compatit à leurs défaillances, et ne propose jamais un idéal inaccessible qui découragerait l'humaine infirmité. Il inspire donc le bon sens plus que l'héroïsme, et parle volontiers à l'amour-propre le langage de l'intérêt bien entendu. La fuite du mal est, à ses yeux, le pas le plus difficile à franchir; et, au besoin, il se contente d'une vertu modeste qui, frayant sa voie entre des excès contraires, se maintient en équilibre par des calculs de prudence. Avouons que cette honnêteté ressemble parfois un peu trop à de l'habileté. Mais, s'il y a pour la direction de la vie des principes plus relevés et plus sûrs, les maximes d'Horace n'en justifient pas moins cet éloge qu'en fit Voltaire :

> Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
> A jouir sagement d'une honnête opulence,
> A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
> A se moquer un peu de ses sots ennemis,
> A sortir d'une vie ou triste, ou fortunée,
> En rendant grâce aux Dieux de nous l'avoir donnée.

Les Épîtres littéraires. — Le champion des modernes. — D'autres Épîtres sont toutes littéraires, et ne révèlent plus que le critique sous le poète. Certes, nul n'a jamais décidé plus souverainement les questions de goût. Mais il faut pourtant faire quelques réserves pour les occasions où la politique a peut-être joué son rôle. J'entends par là qu'Horace fut le champion des modernes contre les anciens. Or, parmi les partisans du passé, il y avait beaucoup de mécontents qui s'obstinaient à exalter les chefs de la vieille école, moins par engouement sincère que par esprit d'opposition républicaine. Ne pouvant s'attaquer de front à Auguste et au régime nouveau, ils s'ingéniaient à décrier son entourage ; et les favoris du jour furent victimes de ces taquineries. Un parti pris de malveillance affectait de les rabaisser au profit d'Ennius, de Pacuvius, d'Attius et de Lucilius. Ces sournoises chicanes provoquèrent des ripostes qui parfois eurent leur injustice. C'est ainsi qu'Horace plaida pour ses foyers avec une irrévérence trop dédaigneuse de ses devanciers. Il y eut donc là des représailles personnelles qui péchèrent par excès, notamment lorsqu'il accusa d'ineptie ceux qui admiraient Plaute et l'âpreté de sa verve. Mais, après tout, il se trouvait en cas de légitime défense ; et son oreille fine avait aussi le droit d'être blessée par la rudesse d'une facture barbare.

Autorité d'un maître qui prêche d'exemple. L'Art poétique, goût libéral. — A cette polémique trop virulente nous préférons pourtant les œuvres désintéressées où, sous forme de conseils, il expose les principes de son art, et nous confie son propre secret. L'étude des modèles grecs, le soin diligent du détail, l'exactitude scrupuleuse de l'expression, la sobriété, l'ordre, le choix, la patience et les lenteurs de la lime, le respect de la raison, la finesse qui glisse au lieu d'appuyer, voilà les traits qui caractérisent le maître. Ses préceptes et ses exemples condamnent la médiocrité négligente, l'indulgence d'un public ignorant ou brutal, et la sottise de ces métromanes que leurs parasites décoraient alors du nom de poètes.

Parmi les épîtres qui font si bonne guerre aux prétentions du bel esprit, signalons celle qui, dédiée aux fils de Calpurnius Pison [1], reçut tardivement, après la mort de son auteur, le titre d'*Art poétique*. Elle le mérite par l'autorité des lois qu'elle nous dicte en se jouant, et sans avoir l'air de régenter personne. Horace

1. Consul en 739, gouverneur de Pamphylie, vainqueur des Thraces, honoré du triomphe, promu à un nouveau consulat en 754, préfet de Rome en 765, il mourut en 785.

ne visait pourtant pas à promulguer un code, et à faire office d'Aristarque. Croyons-en les fantaisies d'un causeur qui ne s'assujettit à aucune méthode, et n'a rien d'étroitement didactique. Tout en devisant sur les divers emplois de l'imagination, et insistant de préférence sur le genre épique et dramatique, il mêle l'agrément à des formules dont la brièveté pénétrante prend la valeur d'un axiome.

L'écrivain. Procédés d'un causeur homme du monde. Les fidèles d'Horace. — Nul n'a mis en circulation plus de vers dignes d'être proverbes. En frappant ces médailles à son effigie, l'incomparable écrivain redoute avant tout l'apparence de la pédanterie. Débuts capricieux, conclusions subites et inattendues, contre-vérités piquantes, où le blâme se tourne en éloge, et l'éloge en blâme; épisodes variés, parenthèses, allusions, anecdotes, tableaux de mœurs, allégories, fables, comparaisons, images, dialogues de personnages fictifs, telles sont les ressources d'un art savant et délié qui ne trahit jamais l'étude.

Dans une de ses épîtres où il gourmandait son livre trop pressé de se produire, Horace disait : « Un temps viendra où, réléguée dans les faubourgs de Rome, ta vieillesse bégayante enseignera aux petits enfants les éléments du langage. » Cette menace badine s'est glorieusement accomplie; car il a le privilège d'apprendre à toutes les générations non pas à lire, mais à sentir et à penser. il est aussi pour beaucoup un de ces amis de la dernière heure, « sur le bras desquels on s'appuie pour faire un tour de promenade au soleil[1] ». Dans l'âge du déclin, il suffit, à lui seul, aux délices de la solitude; plus on a vécu, plus on l'aime. Parmi tous les anciens, il n'en est pas qui soit plus voisin de nous. Il y a toujours plaisir et profit à converser avec ce génie domestique, cet hôte du foyer,

> A lire ses écrits, pleins de grâce et de sens,
> Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

Si les dévots d'Horace venaient à disparaître, il faudrait désespérer de toute culture, surtout dans notre pays; car il est un des ancêtres de notre littérature, et on peut l'appeler le plus français des poètes latins.

1. L'expression est de Sainte-Beuve.

PRÉFACE DES ÉPITRES

A MÉCÈNE[1]

A toi les prémices de ma muse ; à toi ses derniers tributs. Mais quoi ! n'ai-je pas fait mes preuves? n'ai-je pas reçu mon congé[2]? Et tu veux, Mécène, que le vieil athlète se hasarde encore dans la lice? On n'a plus même âge, même cœur. Regarde Véjanius[3] : il a cloué ses armes à la porte d'Hercule[4]; il se cache, il s'est confiné dans son champ ; il a peur de ce peuple qu'il supplia tant de fois, des extrémités de l'arène. Et puis, j'entends retentir à mon oreille ce conseil de la sagesse : Votre coursier vieillit; soyez sage; réformez-le à temps. Gare qu'il ne bronche et ne finisse par tirer les flancs! on rirait[5].

Maintenant donc, vers et bagatelles, je laisse tout cela de côté. Le vrai, l'honnête, voilà ce qui m'occupe, ce qui m'inquiète, où je suis tout entier. J'amasse, je recueille, et bientôt on verra de mes œuvres. Mais peut-être me diras-tu : « Quel est le chef, le drapeau que tu suis? » — Aucun. Moi, jurer sur la parole du maître ! Je vais où m'entraînent mes folles bouffées; mais partout je suis à l'auberge. Un matin je m'éveille dispos ; je me plonge dans l'océan des affaires[6]. La solide vertu n'a point de plus fidèle, de plus rigide champion. Puis, Aristippe me débauche[7]; j'ai des rechutes, et, plutôt que d'être l'humble serviteur des choses, c'est à les dominer que je m'applique. La nuit semble longue à qui

1. Dans cette épître, qui est une sorte de préface adressée à Mécène, il déclare qu'il renonce à la poésie lyrique, et fait vœu de sagesse philosophique.

2. Il se compare à l'athlète qui a reçu la *baguette* du congé : c'était le signe de l'affranchissement.

3. Gladiateur célèbre.

4. C'était le patron des athlètes.

5. Malheureux ! laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup, efflanqué, hors d'haleine,
Il ne laisse en tombant son maître sur l'arène.
(Boileau, ép. x.)

Montaigne a dit : « La vieillesse attache plus de rides en l'esprit qu'au visage. »

6. Les épicuriens interdisaient à leurs disciples la vie politique.

7. C'était un des maîtres de la morale relâchée.

ne peut fermer l'œil; le jour long, bien long, au pauvre mercenaire. L'année se traîne pour le mineur que gêne le poids de la surveillance maternelle[1]. Bien plus lent, plus pénible encore, est pour moi tout l'emploi du temps qui ajourne l'espoir, le plan arrêté de faire bravement ce qui sert aux pauvres comme aux riches, ce que l'on se repentira de négliger enfant ou vieillard[2].

Il est bien tard; mais du moins, pour apprendre à me conduire, pour me consoler, voici les principes que je suis: Ma vue ne peut s'étendre aussi loin que celle de Lyncée[3]. Faut-il donc par indifférence ne pas soigner mes yeux malades? Vous désespérez d'égaler la force de l'invincible Glycon[4]? Mais la goutte aux doigts noueux, n'essayerez-vous pas de vous en défendre? Il est une limite qu'on peut atteindre, sinon dépasser. C'est l'avarice, c'est quelque misérable passion qui vous dévore le cœur? Eh bien! il est des mots, des paroles magiques, dont la vertu calmera cette frénésie, et enlèvera une grande partie du mal[5]. L'amour de la gloire vous enfle l'âme? Il y a moyen de vous purifier: lisez trois fois avec respect tel petit livre, et vous êtes guéri. Fût-on envieux, colère, lâche, ivrogne, libertin, il n'est point de naturel si farouche qui ne puisse se régler. Mais il faut prêter aux leçons une oreille docile. Fuir le vice est vertu, et la première sagesse, c'est d'être exempt de folie.

(Liv. I, ép. I, v. 1. Trad. Rigault.)

L'HONNEUR ET L'ARGENT

L'argent vaut moins que l'or, et l'or moins que la vertu. « O mes concitoyens, ayons d'abord l'argent; la vertu ne

1. Horace aime ces comparaisons familières, empruntées à la vie commune.
2. C'est-à-dire de me vouer à l'étude de la sagesse.
3. Le pilote des Argonautes : il voyait au fond des mers, jusque dans les enfers.
4. Célèbre athlète originaire de Pergame.
5. Il est des baumes doux, des lustrations pures,
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.
(A. Chénier.)

vient qu'après. » Qu'entend-on autre chose d'un bout à l'autre du quartier de Janus[1]? Ce sont là les leçons que répètent jeunes gens et vieillards, le bras armé de leurs registres, et de leurs bourses à jetons[2]. Il vous manque six ou sept mille sesterces, sur les quatre cent mille exigés par la loi[3]; du reste, vous avez des sentiments, des mœurs, de l'éloquence, de la probité; vous serez peuple. Les enfants cependant nous disent dans leurs jeux : « Tu seras roi, si tu fais bien. » Que ce soit là le fort de l'honnête homme, une conscience sans reproche, un front que le crime ne fait point pâlir. Eh ! dis-moi, qui vaut mieux ou de la loi Roscia, ou de cette chanson des enfants qui offre le trône au mérite, chanson que répétèrent sans doute, dans leur enfance, les mâles Curius et les Camille[4]? Lequel est d'un meilleur conseil, ou celui qui te dit : « Fais fortune; fortune, si tu le peux, honnêtement, sinon, fortune, à tout prix »; et cela pour voir de plus près les lamentables drames de Pupius[5]; ou celui qui t'exhorte, qui t'apprend à élever un front libre contre l'insolente fortune?

(Liv. II, Ép. I, v. 52. Trad. Patin.)

L'INCONSTANCE HUMAINE

A chacun, dites-vous, son goût particulier qui le domine; je le veux bien : mais les mêmes hommes peuvent-ils, une heure durant, aimer la même chose? « Point de golfe au monde qui l'emporte sur la riante, l'aimable côte de Baïes[6] », s'écrie un riche; et aussitôt se fait sentir au lac ou à la mer une passion impatiente de se satisfaire[7]. Mais qu'il prenne conseil de son inconstance, il vous faudra, demain même,

1. Au Forum, les banquiers et les usuriers se groupaient autour de la statue de Janus. C'était la Bourse de Rome.
2. Ils se servaient de jetons pour compter.
3. Pour être chevalier, en vertu de la loi Roscia.
4. Curius Dentatus, célèbre par son désintéressement, vainquit les Samnites et Pyrrhus. Camille sauva Rome prise par les Gaulois.
5. Un faiseur de tragédies larmoyantes.
6. Près de Naples. C'est là que les heureux allaient en villégiature.
7. Il veut dire qu'il fait bâtir une villa : ces constructions s'avançaient jusque dans la mer.

ouvriers, transporter vos outils à Téanum[1]. Son lit nuptial est-il dressé à l'entrée de sa demeure[2]? « Rien de mieux, s'écrie-t-il, que la vie du célibataire! » N'a-t-il point de femme? il jure qu'il n'y a d'heureux au monde que les gens mariés. Par quel nœud assez fort fixer ce Protée[3] toujours changeant? Et le pauvre? Oh! vous en pouvez rire : il change sans cesse de chambre, de lit, de bains, de barbier; sur une barque de louage, il se donne le plaisir du mal de mer, aussi bien que le riche montant sa propre galère. Si je me présente à toi les cheveux inégalement taillés par une main malhabile, tu ris; si, par hasard, j'ai du linge usé sous une tunique neuve, ou que ma toge ne soit pas bien ajustée, tu ris encore. Et, quand tu vois ma pensée en lutte avec elle-même, méprisant ce qu'elle recherchait, revenant à ce qu'elle avait négligé, toujours flottante et dans tous les actes de la vie toujours inconséquente, démolissant aujourd'hui pour rebâtir demain, allant du rond au carré et du carré au rond; cela te paraît la folie de tout le monde, tu n'en ris pas, tu ne crois pas qu'il faille me mettre entre les mains du médecin, ou me faire interdire par le préteur[4], toi qui t'es chargé comme de ma tutelle, et qui ne passeras point un ongle mal coupé à un ami qui s'abandonne à toi, qui ne regarde que toi[5].

(Liv. I, ép. I, v. 81. Trad. Patin.)

1. Petite ville de Campanie, à 40 kilomètres de Baïes.
2. Au fond de l'atrium, les gens mariés dressaient un lit de parade. On l'enlevait à la mort d'un des époux.
3. Gardien des troupeaux de Neptune, célèbre par ses métamorphoses.
4. Comme les dissipateurs ou les fous.
5. Mécène était un des élégants de Rome.
« Je hay nos gens qui supportent plus malaysément une robe qu'un esprit de travers, et regardent à sa révérence, à son maintien et à ses bottes quel homme il est. »

(MONTAIGNE.)

Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.

(MOLIÈRE.)

NE PAS AJOURNER LES BONNES RÉSOLUTIONS [1]

Comment donc! les voleurs auraient honte de s'endormir, s'ils doivent accomplir, sur le minuit, quelque drame sanglant; et, pour sauver ton âme, tu ne saurais te réveiller! Insensé! Mais, si tu ne veux pas marcher à l'heure où tu vas bien, quand tu seras hydropique : « Allons, çà! levons-nous, dira le médecin, il s'agit de faire en courant le tour du champ de Mars [2]! »

Ainsi, pour la santé de ton esprit, crois-moi, demande, avant le jour, ton livre et ta lumière : sinon, tu veilleras torturé par l'amour ou la haine [3]. Un fétu dans ton œil, tu l'en retires aussitôt; un ulcère en ton âme : « Attendons! je me guérirai l'an prochain! »

Bien commencée, la besogne est à moitié faite [4] : ose enfin être sage, et te voilà sage à demi! Remettre à demain l'ordre et le bon sens, c'est ressembler à mon rustre : il fallait qu'il traversât le fleuve; et, sur la rive opposée, il attendait pour le passer à pied sec. Cependant, l'onde allait encore, allait sans cesse, et va toujours [5].

(Liv. I, ép. II, v. 32. Trad. J. Janin.)

GUERRE AUX PASSIONS

Dans un vase impur, le vin le plus généreux tourne à l'aigre. Ah! fi des voluptés dont la douleur est le salaire!

Rien de trop; assigne un terme à tes désirs. L'avare est le plus pauvre, assurément, de tous les hommes. L'envieux est misérable à ce point qu'il maigrit de l'opulence d'au-

1. Dans cette épître adressée au jeune Lollius, Horace donne des conseils de morale pratique, dont Homère est le prétexte.

2. On faisait courir les hydropiques, pour les guérir.

3. Les anciens réduisaient toutes les passions à ces deux mots *l'amour* et *la haine*.

4. *Le tout est de s'y mettre*, dit-on familièrement.

5. Si vous voulez passer, jetez-vous à la nage :
Car cette eau coulera toujours.
(Florian, *le Paysan et la rivière.*)

trui[1]. L'envie : les tyrans de la Sicile, tout féroces qu'ils étaient, n'ont pas trouvé pire torture. Et la colère? Il faut qu'elle obéisse, ou t'expose au vif regret d'un grand mal accompli, pour satisfaire une petite vengeance. Oui, la colère est une folie intermittente. Ainsi, crois-moi, commande à ta passion ; nécessairement, elle ou toi vous serez l'esclave : il n'y a pas contre elle de chaîne assez forte ou de frein trop puissant[2].

Tu vois bien ce jeune cheval dont la bouche est tendre encore? un habile écuyer va l'assouplir, et le conduira sans peine à travers les plus rudes sentiers. Le chien de chasse a longtemps aboyé dans la cour de son maître à quelque cerf empaillé, et voilà comme il est devenu le plus rude ennemi des fauves de la forêt. Crois-moi, Lollius ! profite aujourd'hui même de ces bons conseils, et que ta jeunesse ait pour agréable la société des plus honnêtes gens. Ainsi l'amphore : elle exhale, et longtemps, l'odeur du premier vin qu'elle a contenu[3].

Ceci dit, marche à mon pas ; si tu vas trop vite ou trop lentement, j'en suis fâché pour toi, mais je n'attends personne, et laisse aller volontiers qui va plus vite que moi[4].

(Liv. I, ép. II, v. 54. Trad. J. Janin.)

CONSEIL D'AMI

A TIBULLE[5]

Tibulle, critique loyal de mes écrits, puis-je savoir ce que tu fais dans ta banlieue de Pédum[6]? Cassius de Parme

1. Le bonheur du prochain vous donne de l'ennui,
Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui.
(DESTOUCHES.)

2. L'homme en ses passions, toujours errant, sans guide,
A besoin qu'on lui mette et le mors, et la bride.
(BOILEAU.)

3. . . . . . . Certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.
(BOILEAU.)

4. *Trop de zèle,* dirait Talleyrand.

5. Dans ce billet d'un poète à un poète, Horace cherche à calmer un accès de mélancolie. Élégiaque sincère, muse poitrinaire, Tibulle mourut jeune.

6. Il avait un domaine à Pédum, entre Tibur et Préneste.

et ses opuscules vont-ils trouver leur maître[1]? Les bois silencieux te voient-ils, promenant ta rêverie sous leur ombrage salubre, méditer silencieux sur tout ce qui convient au sage, à l'homme de bien? Non, tu ne fus pas un corps sans âme. Mais à toi, les Dieux ont donné grâce, richesses, et de plus le grand art de jouir. Que peut souhaiter une nourrice à son tendre poupon, sinon d'être sage, de posséder, avec le talent d'exprimer ce qu'on pense, faveur, gloire, santé[2], le tout dans une juste mesure, table délicate et bourse suffisamment garnie? L'espoir, l'inquiétude, la crainte et la colère se partagent notre existence. Regarde chaque jour comme ton dernier soleil. Ce sera surcroît de plaisir l'heure sur laquelle tu n'auras pas compté.

(Liv. I, ép. IV. Trad. X. Rigault.)

UN SOUPER ENTRE AMIS

A TORQUATUS[3]

Es-tu de force à t'étendre en brave convive sur un lit d'Archias[4], et ne crains-tu pas un souper tout en légumes[5] servi sur des assiettes à l'avenant? Dans ce cas, Torquatus, je t'attendrai chez moi, à la tombée du jour. Je te ferai boire un petit vin que le second consulat de Taurus[6] vit couler à pleines tonnes entre les marais de Minturnes et les coteaux de Sinuesse. En as-tu de meilleur? alors apportes-en, sinon résigne-toi[7]. Depuis longtemps, le feu de l'âtre brille à ton

1. Cassius, qui fit des élégies et des épigrammes, fut mis à mort par Octave, avant Actium.

2.
Il a tout; il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir;
Mais il n'a rien s'il ne digère.

(Voltaire.)

3. *Torquatus* était un avocat à grande clientèle. Horace l'invite à venir fêter l'anniversaire de César.

4. Fabricant de meubles fort simples.

5. C'est une façon de dire que la table sera frugale.

6. Tout calcul fait, ce vin avait six ans. Minturnes est une ville du Latium, entre Sinuesse et Formies.

7. Le ton est cavalier. Il s'adresse à un ami.

intention, et se réfléchit dans la vaisselle polie. Arrière, les vaines espérances, les rivalités ambitieuses! Arrière, Moschus et son procès [1]! Demain, naissance de César, jour de fête, permission de dormir la grasse matinée, liberté complète de passer toute une nuit d'été en agréables causeries. A quoi bon la fortune, s'il n'est pas accordé à l'homme d'en jouir? Se priver soi-même en vue de son héritier, se réduire à la gêne, c'est folie ou quelque chose d'approchant. Du vin, des fleurs sur nos têtes! Je donnerai l'exemple. A ce prix, qu'on me taxe de folie moi-même, peu m'importe. Oh! l'ébriété! comme elle ouvre le cœur! que de mystères elle dévoile! Par elle, l'espérance est réalité. Elle pousse aux combats maint poltron. Les âmes troublées, elle les décharge du fardeau de leurs peines. Et puis, elle inspire les talents. Féconde amphore, quel buveur n'a puisé l'éloquence en ton sein[2]? Quel cœur serré par l'indigence n'as-tu pas épanoui? Il est des soins qu'on m'abandonne : c'est mon talent, mon plaisir. Avec moi, point de lit d'une propreté suspecte; point de nappe sordide qui fasse froncer la narine; pas un vase, pas un plat où l'on ne puisse se mirer. Les confidences de l'amitié, personne qui les colporte au dehors. Sympathie parfaite entre convives. Je t'annonce Butra, Septimius, et, sauf meilleur écot, Sabinus; oui, Sabinus sera des nôtres! En outre il y aura place pour quelques ombres[3]. Sur ce, écris-moi combien vous viendrez. Puis, adieu les affaires, et tandis que le client s'impatiente dans l'atrium, file par la porte dérobée.

(Liv. I, ép. v. Trad. Rigault.)

1. Rhéteur de Pergame, accusé d'empoisonnement, et défendu par Torquatus.

2. De joyeux chants ma coupe était remplie;
Je la vidais; mais vous versiez toujours.
(BÉRANGER.)

3. On appelait *ombres* les convives amenés par les personnes invitées.

L'INDÉPENDANCE [1]

Je t'avais promis de ne rester que cinq jours à la campagne : promesse menteuse! Tout Sextilis [2] se passe, et je me fais encore attendre. — Oui, Mécène; mais, si tu veux que je vive, si tu veux toujours me voir en bonne santé, l'indulgence que tu m'accordes lorsque je suis malade, il faut me l'accorder quand je crains de le devenir. Aussi bien, les premières figues et les chaleurs entourent déjà de ses noirs licteurs le chef des cérémonies funèbres [3] : c'est le moment où chaque père, où la tendre mère tremble pour ses enfants; où les services rendus, où les fatigues du Forum amènent les fièvres et ouvrent les testaments. Aussitôt que l'hiver étendra son manteau de frimas sur les campagnes albaines, ton poète descendra vers la mer; il se ménagera, s'enfermera avec ses livres. Et toi, doux ami, si tu le permets, il ira te revoir au retour des zéphyrs, avec la première hirondelle [4].

Ce n'est pas à la façon du Calabrais que tu m'as enrichi. Quand il offre ses fruits à son hôte : « Mange donc, je t'en prie, dit-il. — J'en ai suffisamment. — Alors, emportes-en tant que tu voudras. — Merci. — Ce petit présent ne déplaira pas à tes marmots. — Je te suis autant obligé que si j'en emportais ma charge. — A ton aise : le reste alors sera pour les pourceaux ! » — La prodigalité sotte veut donner de force ce qu'elle n'aime ni n'apprécie. Pareille graine n'a jamais produit, et ne produira jamais que des moissons d'ingrats...

Un mulot effilé s'était, par hasard, glissé par une étroite fente dans un tonneau de blé ; bien repu, le ventre plein, il faisait mille efforts pour en sortir. Peine perdue ! Une belette

1. Mécène se plaignait de voir Horace prolonger son séjour à la campagne. Le poète revendique son indépendance.

2. Le mois d'août.

3. C'était la saison des fièvres.

4. « J'irai vous voir aux premières violettes. »

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

« Je n'irai point en Provence; vos hirondelles auront beau m'appeler : point de nouvelles. »

(Mme DE SÉVIGNÉ.)

qui n'était pas loin : « Si tu veux t'échapper de là, lui dit-elle, maigre, il te faut passer par où maigre tu es entré. » Si l'apologue s'adresse à moi, je suis prêt à tout rendre[1]....

Aux petits il faut peu. Foin des splendeurs royales de Rome! J'aime mieux la solitude de Tibur et les délices de Tarente.

Citoyen actif et vaillant, avocat célèbre, Philippe revenait un jour du barreau vers la huitième heure[2], et trouvait un peu long le chemin du Forum aux Carènes[3] (car il était déjà sur l'âge), quand il aperçut, dit-on, au fond de la boutique déserte d'un barbier, un quidam frais rasé, qui se faisait délicatement les ongles avec un petit couteau. « Démétrius, dit-il (c'était un esclave qui n'exécutait pas maladroitement les ordres de Philippe), va, sache, et reviens me dire quel est cet homme, son pays, sa fortune, son père, ou son patron. » L'esclave part, revient, et dit qu'il se nomme Vultéius Ména, qu'il est crieur public, peu riche, mais bien noté dans son quartier; qu'il sait travailler et se reposer à propos, amasser et jouir ; qu'heureux de la société de petites gens comme lui, il a gîte assuré, fréquente les jeux publics, et, quand ses affaires sont terminées, le champ de Mars. « Je veux tenir de lui tout ce que tu me rapportes là ; va lui dire de venir souper avec moi[4]. »

Ména ne peut croire à pareil honneur. Il se demande tout bas ce que cela veut dire. Bref, il refuse. « Comment? il me refuserait? — Indifférence ou sauvagerie, il refuse obstinément. » Le lendemain matin, Philippe voit notre homme occupé à vendre quelques menus objets à la populace en tunique ; il l'aborde, le salue le premier. Ména de s'excuser : ses occupations, les chaînes du métier l'ont empêché de se rendre chez lui le matin, enfin de le prévenir. « Allons, je te pardonne, à condition que tu viendras souper aujourd'hui

1. Voir La Fontaine (*la Belette*, III, 7):

Vous êtes maigre entrée : il faut maigre sortir.

2. Philippe fut consul en 635.
3. Quartier situé au bas de l'Esquilin, à l'extrémité de la voie Sacrée.
4. Étant données les relations de patron et de clients, ces brusques invitations étaient toutes naturelles.

avec moi. — S'il te plaît ainsi. — Donc, à neuf heures. Maintenant, courage et bonne chance! » — Il arrive : on se met à table; et le voilà qui parle à tort et à travers[1], disant et ce qui peut et ce qui ne doit pas se dire, jusqu'à ce qu'enfin on l'envoie dormir[2]. Dès lors, comme le poisson, il court à l'hameçon que lui cache l'appât, client fidèle le matin, convive assidu le soir, tant et si bien qu'il est invité à venir passer les fêtes Latines à la campagne[3].

Juché sur un bidet, il s'extasie sans fin sur le climat et le sol de la Sabine. Philippe le voit et s'en amuse ; puis, comme il ne cherche qu'à se délasser et qu'à s'égayer un peu[4], il lui donne sept mille sesterces[5], lui promet de lui en avancer sept mille autres, et lui met en tête d'acheter un petit bien. Ména l'achète. Pour abréger mon récit, le voilà qui se fait paysan, de citadin propret qu'il était[6] : il ne parle plus que de sillons, de vignes; il façonne ses ormeaux, se tue de travail, vieillit de jour en jour, miné par la passion d'acquérir. Mais, quand il voit qu'on lui vole ses brebis, que la maladie emporte ses chèvres, que la moisson trompe son espoir, que ses bœufs crèvent dans le sillon, tant de pertes l'exaspèrent; une belle nuit, il se lève, enfourche un cheval, et arrive furieux chez Philippe. En le voyant si hâve et si mal peigné maintenant : « Oh! oh! Vultéius, tu m'as l'air par trop dur pour toi-même et par trop intéressé! — Appelle-moi malheureux, ô mon patron, si tu veux me donner le vrai nom qui me convient. Et par ton Génie tutélaire, par cette droite que j'embrasse, par tes dieux Pénates, je t'en prie, je t'en supplie, rends-moi, ah! rends-moi à mon premier état. »

Une fois qu'on a reconnu combien ce qu'on a dédaigné vaut mieux que l'objet convoité, il faut se hâter d'y revenir,

1. Comparez *le Savetier et le Financier*, VIII, 2. La Fontaine a fait de ce trait un développement comique. Au lieu de raconter, comme Horace, il met les personnages en scène. C'est le procédé dramatique.

2. Philippe en use avec lui sans façon.

3. Cette fête, instituée par Tarquin, rappelait l'ancienne confédération des peuples latins. Elle se célébrait sur le mont Albain, à 20 kilomètres de Rome.

4. Au fond, les libéralités de Philippe sont égoïstes : c'est un riche blasé qui veut se distraire.

5. Environ 1400 francs.

6. C'est la métamorphose qui commence.

se hâter de reprendre ce qu'on a quitté. Se mesurer chacun à son aune, se chausser à son pied : voilà le vrai.

(Liv. I, ép. VII. Trad. Fallex.)

UNE LETTRE DE RECOMMANDATION

A CLAUDIUS NÉRON

Septimius[1] est apparemment le seul à comprendre quel cas tu fais de moi, Claudius. Quand il me prie et par là m'oblige de te le recommander, de te le présenter comme digne d'une place dans le cœur et dans la maison d'un prince ami des honnêtes gens, tel qu'est Néron; quand il décide que je dois faire auprès de toi l'office du plus particulier des confidents, c'est qu'il voit et sait mieux que moi-même tout ce que je puis[2].

Que n'ai-je pas dit pour m'excuser? Mais j'ai craint qu'on ne me taxât d'affecter la modestie, de vouloir dissimuler mon crédit, et le garder pour moi seul. Choisissant donc, entre deux sujets de reproches, le moins grave, je me suis armé d'un front de courtisan. Que si tu ne me blâmes pas d'avoir sacrifié aux volontés d'un ami les scrupules de la discrétion, inscris-le sur ta liste. Je te garantis qu'il est homme de tête et de cœur.

(Liv. I, ép. IX. Trad. Patin.)

LE CITADIN ET LE CAMPAGNARD

A FUSCUS ARISTIUS[3]

A Fuscus, l'ami des villes, nous, amateur des champs, salut. Sur ce chapitre seul, désaccord formel entre nous. Quasi jumeaux d'ailleurs, frères en amitié, les antipathies de l'un, l'autre les partage : ainsi des goûts. Comme ces vieux pigeons de la fable, toi, tu gardes le nid; moi, je hante la

1. Ancien compagnon d'armes d'Horace, il désirait faire partie du cortège de Tibère qui partait pour l'Asie.
2. C'est un chef-d'œuvre d'adresse, de tact, de convenance.
3. Fuscus était poète, orateur et grammairien.

campagne, les ruisseaux, les roches tapissées de mousse, le riant exil des bois. Que veux-tu? je suis roi [1], dès que j'ai quitté ces grandeurs que vous autres vous portez au ciel, que vous exaltez à l'envi. Je ressemble au valet du pontife. Merci des douceurs ! Vive le pain bis ! Qu'est-ce auprès que le miel des gâteaux d'offrande [2] ?

Si l'on doit se rapprocher de la vie de nature, si pour bâtir une maison il faut d'abord choisir un terrain à souhait, est-il meilleure assiette qu'une belle campagne? Où trouver de plus tièdes hivers, des zéphyrs plus doux, et qui tempèrent mieux les ardeurs de la canicule, la rage du Lion [3], alors qu'il reçoit les traits acérés d'un soleil vertical? Où trouver un sommeil moins troublé d'inquiétudes jalouses? L'herbe des champs a-t-elle moins de parfum, moins d'éclat que les mosaïques de Libye? Est-elle plus pure l'eau, qui, dans nos carrefours, use le plomb de ses canaux, que l'onde vive et légère qui fuit en murmurant sur la pente de la colline? Vous avez de magnifiques colonnades; n'est-ce pas pour y enclore des forêts? Voici une maison qu'on admire, pourquoi? c'est qu'elle domine un vaste horizon. La nature, vous la chassez à coups d'étrivières, et cependant elle revient toujours; elle triomphe à la longue de vos injustes mépris [4].

(Liv. I, ép. VIII. Trad. Rigault.)

UNE SAISON DE BAINS

A VALA [5]

Dites-nous, mon très cher, quelle espèce d'hiver avez-vous à Vélie [6], et quelle sorte de gens? Peut-on se fier au climat

1. Il parle comme le *Meunier sans souci*, disant de son moulin à Frédéric : « *C'est mon Potsdam à moi* ».

2. Les pontifes recevaient tant de gâteaux qu'ils les donnaient à leur esclave. Celui-ci finissait par s'en dégoûter.

3. Constellation dans laquelle entre le soleil, vers le 23 juillet.

4. Chassez le naturel, il revient au galop.

(BOILEAU.)

5. Il demande des renseignements sur les eaux de Clusium et de Gabies à un ami, au père de Numonius Vala, qui fut lieutenant de Varus, et périt dans son désastre.

6. Dans la Lucanie occidentale, près de la mer (*Alento*).

de Salerne[1]? enfin touchez-nous un mot des chemins. Antoine Musa, mon médecin, affirme, à cette heure, que les eaux chaudes ne me vont guère[2]... et me brouille avec Baïes, qui me tient pour un insensé, lorsqu'au milieu de l'hiver, je me plonge en eau froide; pourtant, rien n'est plus vrai, je renonce à ces bois de myrte, à ces bains sulfureux, si favorables aux affections nerveuses. Baïes en gémit, et ne comprend guère les malavisés qui confient leur tête et leur estomac aux fontaines glacées de Clusium, préférant à son tiède abri les froides campagnes de Gabies[3].

Le sort en est jeté : désormais, le cheval qui me porte s'arrête en vain aux hôtelleries de nous deux connues : « Où vas-tu donc? il ne s'agit plus d'aller à Cumes, d'aller à Baïes! » Ainsi je lui parlerai d'une voix impatiente, sans oublier de tirer la bride à gauche. Au fait, il faudra qu'il obéisse!... A ma voix? Non pas... à la bride! Elles ont l'oreille dans la bouche, ces bêtes-là.

Répondez encore à ceci : De Vélie ou de Salerne, où se fait le meilleur pain? Y boit-on de ces belles eaux fraîches qui tombent des montagnes, ou faut-il se contenter de l'eau des citernes? Quant au vin... j'en ai bu, mais une fois pour toutes. C'est bon chez soi, le vin du cru : il se laisse boire, on le boit; mais, sur les bords de la mer, je demande un de ces vins clairs et bien mûrs, qui, chassant au loin mes ennuis, pénètre à la fois dans mes veines et mon cœur, avec la riche espérance.

Que je sache aussi sur lequel des deux terroirs se rencontrent en plus grand nombre lièvres et sangliers, dans quelles eaux le meilleur poisson et les meilleurs coquillages? Parlez, je vous écoute, un peu mieux que si vous étiez un oracle. Car je veux rapporter de là-bas un visage de Phéacien[4].

(Liv. I, ép. xv, v. 1. Trad. J. Janin.)

1. Ville maritime du Picentin, au sud-ouest de Naples.

2. Musa avait guéri Auguste par les eaux froides : ce qui les mit à la mode.

3. *Clusium* (*Chiusi*), ville d'Étrurie. — *Gabies*, ville du Latium, chez les Volsques, à 12 milles de Rome.

4. A la cour d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, on était toujours en liesse et en fête.

LE DOMAINE D'HORACE

A QUINCTIUS [1]

Vous me demandez quelques détails sur ma terre, aimable Quinctius. A-t-elle des champs assez pour nourrir son maître? des oliviers aux baies fécondes pour l'enrichir? A-t-elle des vergers, des prairies, des vignes suspendues à l'ormeau? Je vais vous décrire au long l'assiette et la nature de mon bien : Imaginez une chaîne de collines que sépare une ombreuse vallée [2]. Le soleil en naissant regarde d'abord le versant de la droite [3]; à gauche, l'astre fugitif abaisse son char derrière leurs pentes vaporeuses. La température est admirable. Que diriez-vous en voyant sur la ronce innocente rougir la prune et la cornouille? Partout le chêne et l'yeuse prodiguent leurs fruits au troupeau, leur ombre à l'heureux possesseur. On croirait être aux portes de la verte Tarente [4]. La source qui l'arrose a la gloire de donner son nom à un ruisseau dont l'Hèbre aux champs de la Thrace envierait la fraîcheur et la pureté [5]! Son onde est bonne aux cerveaux faibles, bonne aux estomacs débiles. Voilà les douces retraites, disons mieux, les demeures enchantées, qui préservent votre ami des influences de l'automne.

(Liv. I, ép. XVI, v. 1. Trad. Rigault.)

1. On ne sait pas s'il s'agit ici du Quinctius Hirpinus, qui fut consul un an avant la mort d'Horace, en 745.

2. La vallée de la Digence (*Val di Licenza*). C'était un domaine assez considérable. Il avait cinq métayers. Son bois couvrait plusieurs arpents. (Voy. M. Boissier, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1883.)

3. Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.
(BOILEAU.)

4. Aujourd'hui les montagnes sont à peu près nues.

5. C'est la Digence.

UN STOÏCIEN [1]

« Maître absolu des Thébains! à quelles peines, à quels indignes traitements m'as-tu réservé? — D'abord, je prends tes biens! — Quoi! mes troupeaux, mes domaines, mes meubles, mon argenterie? Prends-les donc. — Je vais te charger de chaînes : entraves à tes mains, fers à tes pieds! Pour te garder, un geôlier impitoyable! — Un dieu, à mon premier appel, va me délivrer de la chaîne et du geôlier! »

Quel dieu disait-il?... la Mort sans doute! Elle est le trait final de toute chose ici-bas!

(Liv. I, ép. XVI, v. 73. Trad. J. Janin.)

UNE PRIÈRE [2]

Moi, quand je vais chercher le repos sur les bords de la Digence (elle gerce en hiver tous les visages de Mandèle[3], et récrée en été ses fraîches prairies), ami, savez-vous les rêves et la prière suprême de mon ambition?

Accordez-moi, grands dieux... justement ce que je possède, et même un peu moins, s'il vous plaît[4]! Accordez-moi, mais cette fois à mon usage exclusif, le compte exact des jours que votre bonté me garde encore, en supposant qu'il m'en reste; enfin des livres à ma suffisance, et puis une année à l'avance de mon petit revenu : il est triste, en effet, de vivre, inquiet, du hasard de chaque jour.

1. Ici, Horace emprunte à Euripide (tragédie des *Bacchantes*) la scène où Bacchus est amené prisonnier devant Penthée, roi de Thèbes.

2. Passage emprunté à une épître où il enseigne l'art de faire la cour aux grands. Il recommande surtout la discrétion. Ses conseils s'adressaient à Lollius, auquel il conseillait, quand il était jeune, la lecture d'Homère.

3. Petit bourg voisin du domaine d'Horace, et où régnait un froid piquant.

> Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
> Dans un lieu sauvage et couvert,
> Oui, comme toi, je crains la foule;
> Comme toi, j'aime le désert.
>
> (Ducis.)

4. « Presque assez; c'est mon opulence, » disait Ducis.

Or, c'est assez demander à Jupiter que de lui demander les biens qu'il donne ou qu'il ôte à son gré. Laissez-moi vivre et donnez-moi de quoi vivre; le reste me regarde et je m'en charge, à savoir, la paix du cœur.

(Liv. I, ép. XVIII, v. 102. Trad. J. Janin.)

LA POÉSIE [1]

A Rome, ce fut longtemps un usage, une douce habitude, de tenir sa maison ouverte dès le matin, pour recevoir et conseiller ses clients, de placer son argent avec sûreté, d'apprendre des plus âgés et de redire aux plus jeunes par quels moyens s'accroît le patrimoine, et comment on modère les passions qui le dissipent. Ce peuple léger a pris d'autres mœurs, et n'est plus échauffé aujourd'hui que de l'ardeur d'écrire [2]. Les jeunes gens, les pères eux-mêmes, oubliant leur gravité, ne se mettent plus à table que couronnés de feuillage, et récitant des vers qu'ils ont l'air de dicter. Moi-même, qui ne fais point de vers, à ce que j'assure [3], je me trouve quelquefois avoir menti plus qu'un Parthe [4]. Le soleil n'a pas encore paru, que, déjà éveillé, je demande une plume, du papier, le coffre où sont mes écrits. Qui ne connaît point la navigation craindrait de conduire un vaisseau. On n'oserait, sans s'y connaître, donner de l'aurone [5] à un malade. Ce qui regarde les médecins, les médecins seuls s'en font fort, de même que les artisans mettent seuls la main aux choses de leur métier. Pour les vers, nous en faisons tous, sans exception, savants et ignorants.

1. Auguste s'était plaint en termes gracieux de ce qu'Horace ne lui avait pas dédié une de ses *Épîtres*. « Craignez-vous, disait-il, de passer, dans la postérité, pour avoir été de mes amis? » Le poète dut s'exécuter, et eut l'adresse de ne traiter qu'un sujet tout littéraire. Il prit en main la cause des poètes modernes contre les anciens que leur opposaient les ennemis du régime présent. C'est à cette épître que nous empruntons ce passage.

2. Dans le silence de la tribune, le culte des lettres devint une ressource contre l'ennui. Auguste encourageait cette diversion, par intérêt politique.

3. Horace affectait de ne pas regarder comme œuvre de poète ses *Satires* et ses *Épîtres*.

4. La mauvaise foi des Parthes était proverbiale.

5. Plante médicinale employée pour les nerfs.

Léger travers d'ailleurs, innocente folie, qui ne va pas sans vertus, et d'assez grandes encore, tu vas le voir. Le poète n'a pas l'esprit porté à l'avarice : il n'aime que les vers, il en fait son unique passion; les pertes d'argent, les évasions d'esclaves, les incendies, il s'en rit; il ne médite point de fraudes contre un associé, contre un jeune pupille; il vit de légumes et du pain le plus ordinaire[1]. Peut-être est-il impropre à la guerre, mauvais soldat; mais il a pour l'État son utilité, si l'on accorde que les petites choses puissent profiter aux grandes. Le poète façonne la langue encore bégayante de l'enfant[2], il détourne déjà son oreille des discours grossiers et déshonnêtes; plus tard il formera son cœur par les conseils d'une raison amie, reprendra en lui la rudesse, l'envie, la colère. Il raconte les belles actions; il fournit aux générations nouvelles d'illustres exemples; il console l'homme pauvre et souffrant. De qui les jeunes garçons, les jeunes filles apprendraient-ils à prier, si la Muse ne leur eût donné le poète[3]? Instruit par lui, le chœur invoque les Dieux et croit sentir leur présence; il implore d'une voix suppliante les eaux du ciel, il détourne les fléaux contagieux, il conjure les dangers, il obtient la paix, l'abondance, une riche moisson. C'est par des vers qu'on fléchit les Dieux du ciel et les Dieux des enfers.

(Liv. II, ép. I, v. 103. Trad. Patin.)

LA DESTINÉE DES MOTS

Il fut toujours permis, il le sera toujours, de donner cours à des mots portant la marque de l'époque présente[4]. Quand, au déclin des ans, les bois perdent leurs feuilles, les premières venues tombent les premières. Ainsi meurent les

1. Il y a du sérieux dans cet enjouement. Préoccupés de leur idéal, les vrais poètes ont le cœur ingénu, et songent peu aux biens de la terre.
2. On apprenait beaucoup de vers aux enfants.
3. Allusion à des poésies religieuses et nationales, comme le *Chant séculaire*.
4. Horace ne croyait pas que les langues vivantes fussent jamais fixées. Fénelon exprime le même sentiment dans sa *Lettre à l'Académie*.

vieilles générations des mots, tandis que sont encore dans la fleur, dans la vigueur de la jeunesse ceux d'une date plus récente. La mort nous réclame, et nous et nos ouvrages. Que, reçue dans un port creusé comme de la main d'un roi, la mer offre aux vaisseaux un abri contre les aquilons [1]; qu'un marais longtemps stérile, où pouvait se mouvoir la rame [2], supporte le poids de la charrue, et nourrisse de ses produits les villes voisines; qu'un fleuve change son cours funeste aux moissons et apprenne à suivre une route meilleure [3]; tout cela, tout ce que font les hommes doit périr. Pourquoi seul, doué d'une éternelle vie, le langage garderait-il toujours son crédit et ses honneurs? Beaucoup de mots renaîtront, depuis longtemps passés; beaucoup passeront, maintenant en honneur, s'il plaît à l'usage, dont le caprice, l'autorité, les lois disposent souverainement de la langue.

(*Art poétique*, V, 58. Trad. Patin.)

LES DIFFÉRENTS AGES

L'enfant qui sait déjà dire les premiers mots et qui imprime sur la terre un pas plus ferme, aime à jouer avec ses pareils; pour un rien il se fâche, pour un rien il s'apaise; il n'est pas le même une heure durant. Le jeune homme imberbe, enfin délivré d'un mentor incommode, ne se plaît qu'aux chevaux, aux chiens, aux exercices du champ de Mars. Il est de cire pour le vice, se cabre contre la censure : il n'est pas pressé de se pourvoir de sagesse; prodigue d'argent, hautain, vif en ses désirs, ce qu'il a aimé il le quitte aussi vite. Voici venir l'âge viril : autres goûts, autres pensées : on songe à sa fortune, à se faire des amis; on se pousse auprès des grands; on ne risque rien qu'on voulût bientôt après défaire. Mille maux assiègent le vieillard : et d'abord, il amasse incessamment; mais, gêné au milieu des

1. Allusion au port Julius qui fit communiquer le lac Lucrin et la mer.
2. Projet de dessécher les marais Pontins.
3. Auguste avait encaissé le Tibre et d'autres fleuves sujets à des débordements.

biens, il n'y touche pas et craint d'en user. Timide et de glace dans toutes ses actions, toujours remettant, toujours dans les longues espérances, empêché pour rien, regardant l'avenir qui le fait trembler; difficile à vivre, sans cesse à se plaindre, prôneur sempiternel du bon vieux temps de son enfance, dur aux jeunes gens, il est leur impitoyable censeur[1].

(*Art poétique*, V, 158. Trad. Rigault.)

ADIEU LES VERS[2]

Un soldat de Lucullus[3] s'était amassé, à grand'peine, un bon pécule[4]; une nuit qu'il ronflait de fatigue, un camarade lui prit son argent, et... cours après! Mon homme, aussitôt, semblable au loup à jeun (faute d'une proie, il irait tournant ses dents contre lui-même), se rue à travers une troupe qui gardait une place forte et de bonne prise. Au même instant, le voilà célèbre, honoré, récompensé, maître de vingt mille écus (et même plus).

Le général, à quelque temps de là, voulant prendre une citadelle :

« Ami! dit-il (son accent eût donné du cœur au plus lâche), il s'agit, encore une fois, de montrer ce que tu sais faire. Allons, mon brave, à l'œuvre, et gagnons une fortune.... Ouais! Tu n'es pas déjà parti? »

Le compagnon n'était pas gêné pour répondre : « Adressez-vous, dit-il, à qui aura perdu sa bourse... il ira là où vous m'envoyez! »

Je suis, grâce aux Dieux, un enfant des écoles romaines, et j'appris de bonne heure, aux poèmes d'Homère, à quels

1. Comparez à cette esquisse Aristote (*Rhétorique*, liv. II, ch. XII); Bossuet, *la Jeunesse* (*Extraits des classiques français*, *Cours supérieur*, par Gustave Merlet, p. 92);

Régnier (*les Grands Écrivains du seizième siècle*, par Gustave Merlet, p. 555);

Boileau (*Extraits des classiques français*, *Cours moyen*, p. 160).

2. Tiré d'une épître adressée à Julius Florus, favori de Tibère. Horace lui explique pourquoi il ne se soucie plus d'écrire des vers.

3. Général célèbre par ses victoires sur Mithridate et par ses prodigalités.

omme d'argent économisé.

dangers la colère d'Achille exposa l'armée des Grecs. Plus tard, quand je fus presque un Athénien (je m'en vante), on m'enseigna, dans les livres des sages, et dans les jardins qu'ils avaient hantés[1], la vérité même et le grand art de discerner le bien du mal. La rigueur des temps m'arracha trop vite à ces retraites charmantes[2], et le choc brûlant des guerres civiles me jeta, novice encore, au parti que César Auguste allait écraser de son bras triomphant.

Me voilà donc licencié de Philippe, traînant l'aile, l'oreille basse, hors de mon domaine, et dépossédé du toit paternel! la misère (elle ose tout!) fit de moi, chétif, un poète; et maintenant que je possède, enfin, tout ce qui me manquait alors, ne serais-je pas fou à lier, si, pour écrire un tas de vers, je dérobais une heure, une seule, à mon repos?

(Liv. II, ép. II, v. 26. Trad. J. Janin.)

A SON LIVRE[3]

Vous m'avez tout l'air, monsieur mon livre, à vos regards tournés du côté de la porte, d'un hôte impatient de briller dans la boutique de nos grands libraires, les deux Sosies[4], en riche habit de fête, et dûment poli à l'intérieur. C'est bien cela : l'imprudent trouve indigne de son importance le cachet, la serrure et le demi-jour du cabinet[5]. Si peu de lecteurs l'ennuie : il veut la foule....

Est-ce ainsi que tu fus élevé? Va donc, sauve-toi de ces lieux! Obéis à la vanité qui te perd, mais renonce, une fois parti, à tout espoir de retour.

J'entends déjà ta plainte au premier obstacle : *Hélas! qu'ai-je fait? Quelle ambition m'a poussé?* De son côté, le

1. Les jardins d'Académus où se tenait l'école de Platon.
2. Allusion à la défaite de Brutus, vaincu à Philippes.
3. Ce fut probablement à 44 ans, vers 733 (21 av. J.-C.), qu'Horace publia un recueil de ses œuvres, comprenant les trois premiers livres des *Odes*, toutes les *Satires*, et quelques *Épîtres* du livre Ier.
4. C'étaient alors les libraires à la mode.
5. Horace parle ici des cachets qui, à défaut de serrure, fermaient la cassette (*capsa*) où étaient clos ses manuscrits.

lecteur ne va pas se gêner : *Le sot livre!*... et le voilà qui te replie en bâillant[1].

A moins que la colère ne m'aveugle, il n'est pas impossible, absolument, que tu obtiennes une certaine faveur de jeunesse et de nouveauté; mais, sitôt que des mains profanes auront terni ton premier éclat, bonsoir la compagnie; et tu deviens la pâture des vers, des lecteurs d'Utique ou des beaux esprits de Lérida[2]. Qui rira bien, alors? L'ami prévoyant dont tu n'auras pas écouté les conseils!

Un rustre avait un âne; une fois que sa bête hésitait à franchir le fossé, d'un bras furieux il la pousse, et sur le roc elle se fracasse. Au fait, pourquoi sauver les gens qui ne veulent pas être sauvés? sans compter, mon livre, que tu peux servir d'alphabet aux enfants, et de guide-âne aux vieux pédagogues de nos faubourgs[3].

Si par hasard, et par quelque belle journée, au déclin de l'été, tu rencontrais un certain nombre de lecteurs, ne crains pas de rappeler mon origine (humble, elle ajoute au peu que je vaux par moi-même); et dis-leur sans façon :

« Le poète ici présent n'est guère que le fils d'un affranchi[4]; frêle oiseau, il a déployé les ailes de l'aigle; adopté des meilleurs esprits de Rome, il a conquis tous les suffrages, de l'armée au sénat. C'est un petit homme assez grêle, une tête blanchie avant l'heure; il est très frileux, très colère et s'apaisant volontiers[5]. »

1. On remettra le parchemin dans son étui.

2. *Utique* (aujourd'hui *Biserte*, régence de Tunis), capitale de la province d'Afrique. — *Ilerda* (Lérida), ville d'Espagne, près de Barcelone. Les libraires envoyaient en province les livres dont Rome ne voulait plus.

3. Les vieux maîtres d'école, dans les quartiers pauvres et reculés, faisaient lire les enfants dans des manuscrits de rebut.

4. Boileau dit de lui-même :

> Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffiers,
> Assez faible de corps, assez doux de visage,
> Ni petit, ni trop grand, très peu voluptueux,
> Ami de la vertu plutôt que vertueux.
>
> (Boileau.)

5.

> Jeté sur cette boule,
> Laid, chétif et souffrant,
> Étouffé dans la foule
> Faute d'être assez grand.
>
> (Béranger.)

Quelqu'un, plus curieux, voudrait-il savoir mon âge, à toute force?... Hélas! je ne comptais pas moins de quarante-quatre hivers à l'heure où Lollius admettait Lépide à partager son consulat[1].

(Liv. I, ép. xx. Trad. J. Janin.)

1. Lollius fut nommé consul l'an de Rome 733. Il devait avoir Auguste pour collègue ; mais Lépide l'emporta. « *Ce siècle avait deux ans.* » est une date plus triomphale.

TIBULLE

(54-19 avant Jésus-Christ)

Sa vie. — Originaire de Pédum (aujourd'hui *Zagarola*), ville du Latium située entre Tibur et Préneste, Albius Tibulle appartenait à une famille équestre. Élevé chez son aïeul maternel, dans une propriété rustique, il dut peut-être à ces souvenirs d'enfance le vif accent avec lequel il retrace les scènes de la vie champêtre. Fils d'un proscrit et dépouillé de ses biens, il finit par recouvrer son patrimoine, grâce au crédit de Messala Corvinus qu'il accompagna d'abord en Gaule, puis en Asie. Étant tombé malade à Corcyre, il ne put achever ce dernier voyage, et revint mourir en Italie, peu de temps après Virgile [1].

L'élégie personnelle. — Son recueil se compose de trente-sept petits poèmes divisés en quatre livres, dont le troisième est d'une authenticité douteuse. Quelques critiques lui refusent aussi le *Panégyrique de Messala*, qu'ils jugent peu digne de son talent [2].

Quoi qu'il en soit, Tibulle est le plus touchant et le plus sincère des élégiaques latins. Ame tendre, inquiète et timide, il eut moins de feu, mais plus de candeur que ses rivaux. Par la délicatesse du sentiment, il rappelle Virgile plutôt qu'Horace, son ami, qui lui dédia une épitre pleine de clairvoyante sollicitude.

L'occasion de ses chants évoque sous nos yeux trop d'engagements frivoles ou passagers; mais il y a là des esquisses précieuses

1. Dans l'élégie qu'il lui consacre, Ovide nous apprend que sa mère et sa sœur assistèrent à ses funérailles.

2. Ce fut sans doute un essai de sa jeunesse; d'ailleurs, il ne peut avoir ici la même verve que dans les occasions où il parle pour son compte.

qui nous font entrevoir les mœurs d'une société disparue. Ces aveux se recommandent à nos sympathies par l'ingénuité de la plainte, et la franchise d'une émotion intime. Or, chez les anciens, les confidences personnelles étaient aussi rares qu'elles sont devenues familières à la Muse française du dix-neuvième siècle. Les soupirs de Tibulle conservent donc la douceur d'une mélancolie toute voisine de nous, et comme les tressaillements d'une sensibilité presque féminine. C'est dire qu'il ne faut pas lui demander l'énergie d'un caractère viril et la fierté d'un Romain. Bien qu'il ait figuré dans l'expédition d'Aquitaine, sous les drapeaux de Messala, il maudit la guerre, et semble avoir peur de ses périls. Par ses langueurs voluptueuses, il appartient à une génération nouvelle qui trahit une décadence morale. Mais, par la pureté d'un style élégant sans recherche, il mérite d'être signalé comme un modèle.

DÉDICACE

Digne sujet de mes vers, que Néère en accepte l'hommage. Que ce livre, blanc comme la neige, soit revêtu d'un parchemin doré ; que la pierre ponce en polisse les bords éblouissants. Que le sommet de la feuille légère soit décoré d'une lettre où se devine mon nom, et que les extrémités des deux fronts aient des peintures pour ornement [1]. C'est dans cette élégante parure que je veux envoyer mon ouvrage.

Muses, qui m'avez dicté ces vers, je vous en conjure par vous-mêmes, par les lauriers qui ombragent Castalie, par les eaux de l'Hélicon, allez trouver Néère, et faites-lui don de mon livre, dans tout l'éclat qu'il aura reçu.

(Liv. III, él. I. Trad. Denne-Baron.)

CONTENTEMENT PASSE RICHESSE

Qu'un autre amasse des monceaux d'or et possède mille arpents d'un sol fertile ; que l'approche de l'ennemi le

1. Les parchemins se roulaient sur un cylindre appelé *umbilicus*, parce qu'il se trouvait au centre du livre. Les deux *fronts* sont les deux surfaces ou bases du rouleau. Elles étaient unies et polies à la pierre ponce, puis ornées de peintures.

tienne sans cesse en alarme, et que le bruit de la trompette guerrière chasse loin de lui le sommeil[1]. Pour moi, que la pauvreté m'assure une vie de loisir, et que dans mon âtre brille un feu modeste. Hôte des champs, je veux, dans la saison propice, planter la vigne délicate, et, d'une main exercée, des arbres déjà grands. Puissé-je, heureux dans mes espérances, voir, chaque année, s'amonceler mes récoltes, et mes cuves se remplir d'un vin doux et onctueux! car un pieux respect me saisit toujours près du tronc qui s'élève dans les campagnes désertes, près de la pierre antique où pendent, dans un carrefour, des guirlandes de fleurs[2]; et, quand j'ai reçu de l'année les fruits qu'elle a mûris, j'en offre les prémices au dieu des laboureurs. Blonde Cérès, tu auras une couronne d'épis moissonnés dans mon champ; je la suspendrai à la porte de ton temple. Que Priape, au visage empourpré, ait la garde de mes jardins, et qu'avec sa faux redoutable il fasse peur aux oiseaux. Vous aussi, dieux Lares, protecteurs d'une terre autrefois opulente, mais pauvre désormais[3], vous recevez les dons qui vous sont dus. Alors, une génisse était le tribut d'innombrables taureaux; une brebis est aujourd'hui la riche victime offerte pour un petit champ. En votre honneur elle tombera cette brebis, et autour d'elle retentiront ces cris d'une jeunesse champêtre : « Dieux ! donnez-nous d'heureuses moissons et de bons vins ! » Je puis enfin (le pouvais-je naguère?) vivre content de peu, renoncer à de perpétuels voyages[4], et fuir l'ardente Canicule, à l'ombre d'un arbre, aux bords d'une onde fugitive. Je ne rougirai pas non plus de tenir quelquefois le hoyau, ou de presser de l'aiguillon le pas du bœuf pesant[5]. Je ne craindrai pas de rapporter dans mes bras la brebis ou le chevreau que laissera sur le chemin sa mère inattentive. Et vous, loups et voleurs,

1. Il avait, tout jeune encore, accompagné Val. Messala Corvinus dans une expédition en Gaule, et mérité des récompenses militaires.

2. Il veut désigner ici les dieux Termes, dont les images grossières, en pierre ou en bois, sans bras et sans pieds, servaient à séparer les propriétés.

3. Tibulle avait perdu la plupart de ses biens dans les troubles civils. Il conserva pourtant un domaine, dans les environs de Pédum.

4. On dirait qu'il met en pratique les conseils d'Horace, son ami.

5. Je le soupçonne de n'avoir été laboureur et pâtre qu'en vers.

faites grâce à mon petit troupeau : c'est à de plus nombreux qu'il faut demander votre proie.

Ici, tous les ans, j'ai coutume de purifier mon berger et d'arroser de lait l'autel de l'indulgente Palès[1]. Dieux, soyez-moi favorables; ne dédaignez pas les dons d'une table pauvre, offerts dans des vases d'une argile pure. D'argile étaient les premières coupes que fit l'antique laboureur ; il les forma d'une terre obéissante. Je ne regrette pas les richesses de mes pères, ni les moissons que jadis entassaient mes aïeux. C'est assez pour moi d'une modique récolte; c'est assez d'un lit pour goûter le sommeil, et du même siège pour reposer mes membres.

Qu'il est doux d'entendre de sa couche la lutte des vents furieux, ou, quand le vent d'hiver nous verse les flots d'une eau glacée, de chercher, au bruit que fait la pluie, les douceurs d'un tranquille sommeil! Puisse ce bonheur être le mien[2]!

(Liv. I, él. I. Trad. Collet).

LA GUERRE ET LA PAIX[3]

Quel homme était donc celui qui le premier brandit une épée redoutable? combien féroce, et véritablement de fer lui-même! C'est lui qui enfanta pour la race humaine et le carnage et la guerre, lui qui abrégea la voie déjà ouverte au cruel trépas. Mais non, l'infortuné n'est point cou-

1. Il présidait, comme un maire de village, aux fêtes rustiques, et composait des hymnes en l'honneur des divinités champêtres. Les *ambarvales* ressemblaient à nos rogations. Il y avait aussi les *palilies*, où l'on purifiait les bergers et les troupeaux.

2. Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protège,
De voir, à gros flocons, s'amonceler la neige !
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête, et d'insulter au vent !
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.

(Delille, *les Trois Règnes*, ch. Ier, voir *Extraits des classiques français*, par Gustave Merlet, *Cours supérieur*, p. 349.)

3. Messala Corvinus, son ancien général, voulut l'emmener en Asie. Tibulle se fit longtemps prier, et ne partit qu'à regret. Il marche à la guerre, en déclamant contre elle.

pable ; c'est nous qui avons fait servir à notre destruction des armes données pour nous défendre contre les bêtes féroces[1].

La faute en est à la richesse, à l'or. Il n'y eut pas de guerre, quand on n'avait devant ses plats qu'une coupe de hêtre. Alors point de citadelle, point de remparts ! Le gardien du troupeau s'endormait tranquille, au milieu de ses brebis errantes. Que n'ai-je vécu en de pareils jours ! Je n'aurais pas connu ces abominables armes que la foule adore. Les accents de la trompette n'eussent pas à tout instant fait bondir mon cœur, tandis qu'aujourd'hui on me traîne aux combats ; déjà peut-être un ennemi porte le trait qu'il doit laisser dans mon flanc[2]. Lares paternels, ah! du moins veillez sur mes jours ! C'est vous-mêmes, c'est vous qui m'avez nourri lorsque, jeune enfant, je jouais aux pieds de vos statues. Ne rougissez pas d'être faits d'un tronc déjà vieux : c'est ainsi que vous habitiez l'antique toit de mon aïeul. On gardait mieux la foi jurée quand, objet d'un culte pauvre, le Dieu était de bois et la chapelle étroite. Pour l'apaiser, il suffisait de lui offrir une simple grappe, ou d'orner sa tête sainte d'une couronne d'épis. Celui dont les vœux étaient exaucés venait lui-même apporter les gâteaux, et, derrière lui, marchait sa fille qui tenait dans ses petites mains le pur rayon de miel[3] ; Dieux Lares, écartez de nous, écartez les traits d'airain ; et vous aurez une truie rustique de mon étable pleine. Je suivrai revêtu d'habits purs ; je porterai une corbeille ceinte de myrte ; de myrte aussi sera ceint mon front.

Puissé-je ainsi vous plaire ! Qu'un autre signale sa valeur dans les combats ; favori de Mars, qu'il fasse mordre la poussière aux généraux ennemis : tout cela pour qu'un soldat vienne, la coupe en main, me raconter ses hauts faits, et que son doigt, trempé dans le vin, me trace son camp sur la table[4]. Quelle fureur d'aller provoquer l'affreuse mort sur

1. Voilà des vers qui auraient scandalisé les vieux Romains.
2. Tibulle tomba malade en route ; la flotte dut le laisser à Corcyre (Corfou).
3. On dirait un bas-relief antique, trouvé dans les ruines d'une chapelle rustique.
4. Voltaire a dit :

> Et le vieux nouvelliste, une canne à la main,
> Trace au Palais-Ro al Ypres, Furne et Denain.

les champs de bataille ! La mort? Elle est suspendue sur nos têtes, elle arrive à pas furtifs et silencieux. Sous la terre, plus de moissons, plus de riches vignobles ; mais l'insolent Cerbère, et le hideux nocher du Styx. C'est là que, les joues battues, les cheveux secs, la pâle troupe erre autour du marais sombre. Qu'il est plus digne d'envie le sort de l'homme qu'une vieillesse tardive vient prendre doucement au milieu de sa postérité, dans l'humble chaumière qui l'a vu naître! Il suit, tous les jours, ses brebis dans le pré : son fils suit les agneaux; et quand il rentre fatigué, il trouve l'eau chaude qu'a préparée sa femme [1]. C'est le sort que j'envie. Puissé-je voir ma tête se couronner peu à peu de cheveux blancs, et, vieillard, raconter les choses du temps passé ! Cependant, que la Paix féconde nos plaines ! C'est la Paix, l'heureuse Paix qui la première a courbé sous le joug le bœuf du laboureur. C'est la Paix qui a nourri la vigne, recueilli le jus de la grappe, empli par les mains du père l'amphore que videra le fils. Pendant la paix, hoyau et soc sont en honneur, pendant la paix la rouille envahit l'arme odieuse du soldat sanguinaire ; et le villageois, de retour du bois, à demi ivre, conduit le chariot qui ramène au logis femme et enfants... Paix, ah ! Paix bienfaisante, viens, une gerbe dans les mains, et qu'à tes pieds une averse de fruits tombe de ton sein brillant et fécond [2].

(Liv. I, él. x. Trad. Fallex.)

L'ESPÉRANCE

J'aurais déjà mis par la mort un terme à tant de douleurs ; mais l'Espérance crédule endort les maux de ma vie, et me dit toujours : « A demain le bonheur ! » C'est l'Espérance qui nourrit le laboureur, l'Espérance qui confie aux sillons la semence rendue avec usure par un champ fertile ; c'est elle qui tend le piège où se prendra l'oiseau, elle qui tient la ligne où mordra le poisson, si l'hameçon subtil est caché

1. Voici encore un tableau d'intérieur joliment esquissé.
2. Comparez l'éloge de la *Paix* (Aristophane, *la Paix*, V, 1126-1191).

sous l'appât. C'est aussi l'Espérance qui console l'esclave sous le poids de ses chaînes ; ses pieds résonnent du bruit des fers, mais, tout en peinant, il chante encore [1].

(Liv. III, él. VII. Trad. Baudement.)

UN MALADE [2]

Tu traverseras sans moi, Messala [3], les flots de la mer Égée ; mais puissiez-vous, ta suite et toi, garder mon souvenir, tandis que la maladie me retient enchaîné sur le rivage inconnu de la Phéacie ! Éloigne, ô Mort cruelle, éloigne de moi tes mains avides; ô Mort cruelle, épargne-moi [4] ! Ici, je n'ai pas une mère qui puisse emporter sur sa poitrine gémissante mes ossements brûlés; je n'ai pas une sœur qui verse sur ma cendre des parfums d'Assyrie, et pleure sur mon tombeau, les cheveux épars.

Ah ! puissé-je offrir encore mon hommage aux Pénates de mes pères, et payer chaque mois à mes Lares antiques le tribut de mon encens !

Épargne-moi, père des Dieux ; jamais mon cœur craintif n'éprouva les terreurs qui suivent le parjure ou des paroles

1. Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé près de nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence :
L'un est le doux Sommeil, et l'autre est l'Espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure.
L'autre anime les cœurs, enflamme nos désirs.
Et, même en nous trompant, donne de vrais plaisirs.
(VOLTAIRE, *la Henriade*.)

2. Messala se rendait en Asie avec un commandement extraordinaire, vers 724. Tibulle tomba malade à Corcyre, l'ancienne île des Phéaciens. Une fois rétabli, il s'embarqua pour la Cilicie, rejoignit Messala, le suivit en Egypte, et revint avec lui à Rome, où ce personnage obtint le triomphe.

3. Messala avait été un des ennemis les plus actifs de César. Après Philippes, il fit sa soumission à Octave, se distingua dans la bataille d'Actium, soumit les Gaulois de l'Adour et des Pyrénées, devint préfet de Rome, et, au nom du sénat, fut chargé de déférer à Auguste le titre de *Père de la patrie*.

4. Tibulle exprime souvent le pressentiment d'une mort prochaine.

impies contre la sainteté des Dieux. Que si déjà je touche au terme fatal de mes années, fais graver ces mots sur la pierre qui couvrira mes restes : Ici repose Tibulle, enlevé par une mort cruelle, tandis qu'il suivait Messala sur terre et sur mer.

(Liv. I, él. III. Trad. Collet.)

UN MOURANT

Vous êtes retenus maintenant aux eaux de l'Étrurie[1], ces eaux dont il faut se garder pendant les ardeurs de la Canicule, mais qui sont bien préférables à celles des sources sacrées de Baïes[2], aujourd'hui que le printemps vermeil amollit le sein de la terre. Pour moi, Perséphone[3] m'annonce mon heure fatale. Fais grâce, ô déesse, à ma jeunesse pure de tout crime. Jamais je n'ai songé, audacieux envers une déesse vénérable, à révéler ses mystères[4], que ne doit souiller la présence d'aucun homme ; ma main n'a pas, dans une coupe, mêlé des sucs mortels, n'a versé à personne un poison homicide ; je n'ai point lancé sur les temples des torches sacrilèges, et mon cœur ne connaît pas les remords qui suivent un forfait. Jamais non plus ma bouche, instrument d'une colère insensée, ne blasphéma les Dieux contraires à mes désirs. Des cheveux blancs n'ont pas encore imprimé d'outrage à ma noire chevelure ; pour moi n'est pas encore venue la vieillesse au dos courbé, à la marche tardive. Mes parents m'ont vu naître le jour où, d'un seul coup, le destin frappa deux consuls[5]. Pourquoi dérober à la vigne le raisin qui n'est pas mûr encore, et, d'une main malfaisante, cueillir

1. Il s'adresse à ses amis de Rome qui étaient allés prendre les eaux dans l'Étrurie, probablement à *Taurum*, aujourd'hui *Bagni di Vicarello*, près de la ville d'*Acqua Pendente*.

2. Ces eaux étaient froides, tandis qu'à *Baïes* (près de Naples) elles étaient chaudes.

3. C'est le nom grec de Proserpine, souveraine des Enfers.

4. C'était un sacrilège de révéler les mystères.

5. Ces deux consuls sont Hirtius Aulus et Vibius Pansa, qui périrent (43 av. J.-C.) près de Modène, en combattant contre Antoine. Ovide date aussi sa naissance de leur mort.

le fruit naissant? Épargnez-moi, Dieux qui régnez sur les sombres rivages, et que le sort a dotés de l'empire infernal. Je pourrai voir les champs Élyséens, la barque du Léthé et les lacs Cimmériens [1], alors que le temps aura creusé des rides sur mon front décoloré, et que, vieillard, je conterai à l'enfance les faits du temps passé. Plaise au ciel que cette fièvre brûlante m'ait effrayé sans raison! voici trois fois cinq jours qu'elle consume mes membres languissants.

Vous, cependant, vous célébrez les divinités des eaux de l'Étrurie, et d'un bras indolent vous fendez l'onde obéissante. Vivez heureux, vivez et ne m'oubliez pas, soit que je respire encore, ou que, par la volonté du destin, j'aie cessé d'être. Dès aujourd'hui, promettez à Pluton de noires victimes et des libations où le vin se mêle à la blancheur du lait [2].

(Liv. III, él. v. Trad. Mirabeau.)

LE DERNIER ADIEU

Quand je ne serai plus qu'une ombre légère, quand une cendre noire recouvrira mes ossements blanchis, que Néère vienne au pied du bûcher dans le désordre de sa longue chevelure; qu'au pied du bûcher, elle pleure et gémisse. Puisse sa mère chérie, partageant sa douleur, accompagner ses pas; que l'une pleure un gendre, et l'autre un époux. Qu'elles adressent à mes mânes un dernier salut, évoquent mon âme dans leurs prières, et plongent dans une onde pure leurs mains pieuses. Que les seuls restes de ce qui aura été mon corps, que mes blancs ossements soient recueillis par elles dans les plis de leur robe noire [3]; qu'elles les arrosent d'abord d'un vin vieilli par l'âge, et bientôt après d'un lait blanc comme la neige. Enfin, qu'elles passent dans des voiles de lin cette humide poussière, et la déposent, une fois

1. C'est une façon de désigner les lacs infernaux. Les Cimmériens sont un peuple fabuleux.
2. C'étaient les offrandes consacrées au dieu des Enfers.
3. Ce fut seulement vers la fin du règne d'Auguste que le deuil se porta en blanc.

séchée, dans sa prison de marbre[1]. Puissent les parfums que nous envoie la fertile Panchaïe[2], et ceux de l'orientale Arabie, et ceux de l'Assyrie, se mêler alors aux larmes données à ma mémoire !

(Liv. III, él. xi. Trad. Nisard.)

1. C'est-à-dire dans l'urne funéraire.
2. Le Panchaïe est une province de l'Arabie Heureuse.

PROPERCE

(49-15 avant Jésus-Christ)

Biographie. L'Ombrien. Rudesse native. — Né à Mévania (*Ombrie*), dans une famille équestre, mais ruinée par les confiscations qui suivirent la guerre de Pérouse, Properce n'en devint pas moins un client de Mécène et un protégé d'Auguste. Lié avec Ovide qui lui témoigna une affectueuse admiration, et avec Virgile dont il annonça l'*Énéide* par un distique solennel[1], il a laissé quatre livres d'élégies et quelques chants consacrés aux légendes de l'antiquité romaine.

S'il n'eut pas la verve de Catulle et la sensibilité de Tibulle, il a plus de flamme que l'un, et plus de force que l'autre; mais, étrange ou obscur, son style manque de souplesse et de grâce. Sa rudesse trahit l'âpre saveur d'une sève provinciale. L'Ombrien ne fut qu'à moitié poli par le commerce du monde. Quand il veut s'attendrir, on ne sait trop s'il fait parler son esprit ou son cœur.

L'élégiaque. Ses ambitions. — Dans sa jeunesse, il prit plaisir à décrire ces beaux jardins qui bordent le Tibre, et où de joyeux compagnons buvaient, sous la treille, du vin de Lesbos, tout en regardant les barques descendre et remonter le fleuve. Mais, avec l'âge, il conçut d'autres ambitions[2]; et sa lyre efféminée trouva de nobles accents pour célébrer les humbles débuts de Rome. Ce goût du passé recouvrait certain dégoût du présent. Lorsqu'il rappelait le temps où la Cité naissante n'était qu'une

1. « Retirez-vous, poètes romains; retirez-vous, poètes grecs : il va naître je ne sais quoi de plus grand que l'*Iliade*. »
2. Il songeait à écrire un poème sur les rois d'Albe.

colline couverte d'herbe, quand il montra les bœufs d'Évandre couchés sur les pentes du Palatin, le peuple réuni au son de la trompe, et des sénateurs couverts de peaux de bêtes, délibérant dans un pré, ses lecteurs durent éprouver à peu près les mêmes sentiments que les salons du dix-huitième siècle devant Rousseau qui leur vantait l'innocence de la vie sauvage.

L'Alexandrin. — Dans ces sujets voisins de l'épopée, il a de fiers élans, mais qui ne se soutiennent pas; car son haleine fut courte. Sous sa froide mythologie se retrouve le disciple des Alexandrins, l'érudit qui exploite l'imitation. Il mit son point d'honneur à paraître, comme il disait, un Callimaque latin. On ne lui attribuera pas sans réserves ce titre dont se parait son orgueil; mais on ne saurait du moins lui refuser le relief, l'énergie de l'expression, un air de grandeur et la bonne foi de quelques notes sincères.

SUR LUI-MÊME

Au nom de ma constante amitié, tu me demandes, ô Tullus[1], quelle est mon origine, quels sont mes Pénates. Tu n'as pas oublié sans doute les funérailles dont furent témoins les murs de Pérouse, ce tombeau de la patrie[2]. Alors, dans ces temps malheureux, l'Italie vit la discorde armer les uns contre les autres les citoyens romains; alors tu fus l'objet de mon deuil, ô terre d'Étrurie, toi qui souffris qu'on dispersât les membres de mon parent sur tes collines, et qui refuses encore de couvrir d'un peu de ta poussière les os de cet infortuné! L'Ombrie touche à ces collines; et c'est là, Tullus, c'est dans ces campagnes fertiles que j'ai vu le jour.

(Liv. I, él. XII. Trad. Denne-Baron.)

1. Volcatius Tullus fut proconsul d'Asie, et collègue d'Auguste dans son second consulat.

2. Son père avait suivi le parti d'Antoine. Après la prise de Pérouse, il fut immolé, par la cruauté d'Octave, sur l'autel du *divin* César, avec deux cents sénateurs. *Pérouse* (aujourd'hui *Peruggia*) est une ville d'Étrurie.

L'IMMORTALITÉ DU GÉNIE

Ma maison, il est vrai, ne s'appuie pas sur des marbres de Ténare[1], et mes plafonds ne brillent point d'or et d'ivoire. Mes vergers ne le disputent pas à ceux de l'île de Corcyre[2]; des grottes n'y sont point arrosées à grands frais par les eaux de Marcius[3], mais j'ai les Muses pour compagnes; je fais des vers chéris du lecteur, et Calliope se fatigue le soir à conduire mes chœurs[4].

Heureuse celle que mon petit volume a célébrée! Mes odes seront autant de monuments érigés à sa gloire. Ces pyramides fastueuses dont la cime s'élève jusqu'aux astres, le temple de Jupiter d'Élide, rival de l'Olympe, l'opulent tombeau de Mausole[5], ne sont pas exempts de la loi dernière, qui veut que tout périsse. Ou le feu et l'eau effaceront leurs traces, ou leur masse orgueilleuse s'écroulera vaincue par le choc des années. Mais un nom consacré par le génie est à l'abri du temps. Point de mort pour le génie; toujours il est debout.

(Liv. II, él. II. Trad. Denne-Baron.)

MÉLANCOLIE

A CYNTHIE

Te célèbre qui voudra; que ton nom tombe dans l'oubli, qu'importe? te chanter, c'est semer son grain dans une terre stérile. Oui, crois-moi, le noir et dernier jour, celui des funérailles, doit emporter avec toi sur la couche des morts tous ces dons de la nature. Le voyageur passera le long de ta

1. Le cap Ténare en Laconie.
2. Corcyre était l'île de Phéacie, célèbre chez Homère par les jardins du roi Alcinoüs.
3. Aqueduc construit à Rome par le préteur Marcius Rex.
4. Calliope, muse de l'éloquence et de la poésie épique.
5. *Mausole*, roi de Carie, à qui sa femme Artémise fit élever un tombeau qui comptait parmi les sept merveilles du monde.

tombe sans la remarquer, et il ne dira point : « Ce peu de cendre fut la docte Cynthie[1]. »

(Liv. II, él. XI. Trad. Denne-Baron.)

COMPLAINTE SUR UN NAUFRAGÉ

Maudit argent, c'est donc toi qui es la cause de toutes les anxiétés de la vie? C'est pour toi qu'avant notre maturité nous entrons dans le chemin de la mort. Tu offres aux vices des hommes de cruels aliments; les semences de tous nos soucis germent à ta source. C'est toi qui submerges, sous une mer en furie, Pétus voguant vers l'Égypte[2]. Oui, tandis qu'il court après toi, l'infortuné périt à la fleur de l'âge, et, jouet des flots, sert de pâture aux poissons de plages lointaines. Ta mère, ô Pétus, ne rendra plus à la terre ton corps qu'elle réclame; elle ne pourra l'inhumer parmi les tombeaux de ta famille : car déjà les oiseaux marins s'abattent sur ton cadavre, et tu as pour sépulcre toute la mer de Carpathie[3]. Funeste Aquilon, ravisseur de la tremblante Orithye, quelles riches dépouilles te rapporta cet infortuné[4]! Et toi, Neptune, quelle put être ta joie de mettre en pièces ce frêle esquif? Ses flancs ne portaient que des hommes pieux!

O Pétus, que te sert de compter tes années? que te sert, dans la tempête, d'avoir sur les lèvres le nom d'une mère chérie? La mer est pour toi sans Dieux! Déjà tous tes agrès, rompus par la violence de la tempête déchaînée dans les ténèbres, tombent en lambeaux et s'attachent aux rochers.

Abîmes où Pétus a laissé sa vie, rendez du moins son corps à la terre, et vous, sables, ah ! de vous-mêmes recouvrez-le! Que le nautonier, toutes les fois qu'il passera le long du tombeau de Pétus, répète : « Et toi aussi, tu es un sujet d'effroi pour l'audacieux. »

1. Comparer la ballade de Villon sur les *Dames du temps jadis.* (Voir les *Origines de la littérature française*, par Gustave Merlet, poésie, page 360. Ed. Fouraut.)

2. On croit qu'il s'agit d'Arius Pétus sur lequel Catulle fit une épigramme. Faisant voile vers la Syrie, il périt dans la mer Ionienne.

3. L'île de Carpathos est dans la mer Égée.

4. La nymphe Orithye fut enlevée par Aquilon.

Ah! si, content des bœufs paternels, Pétus eût retourné la glèbe de ses champs; s'il eût estimé quelque peu mes conseils, il vivrait encore, convive aimable, assis devant ses pénates; il vivrait encore, pauvre sans doute, mais dans une terre où nul ne sait ce que sont les larmes! Pétus ne put supporter le sifflement de la tempête; les rudes cordages blessaient ses mains délicates. Il était plus fait pour tenir entre ses doigts un roseau de Cnide[1], ou coucher sur un lit de térébinthe[2], et reposer sa tête sur le duvet. L'infortuné, les vagues lui arrachèrent ses ongles jusqu'à la racine, et entrèrent malgré lui dans sa bouche béante. Une nuit désastreuse a vu Pétus porté sur l'abîme par un frêle éclat de bois; tous les maux concoururent à sa mort; il fallait qu'il pérît!

Toutefois, il put encore murmurer en pleurant ces derniers vœux, malgré la vague qui allait étouffer à jamais sa voix mourante : « Dieux de la mer, vous qui régnez sur les flots de l'Egée, vents, et vous, ondes qui pesez sur ma tête, où entraînez-vous ma misérable et tendre jeunesse? Mes mains luttent depuis bien longtemps au-dessus de vos abîmes. Malheureux que je suis, je vais rester attaché à la pointe des rocs, asile des alcyons! Le dieu de l'empire azuré a levé sur moi son trident. Ah! que du moins la tempête me porte aux plages de l'Italie; et ce qui lui restera de son fils, que ma mère le recueille! » Il parlait encore, quand un tourbillon l'engloutit. Ce furent les dernières paroles, ce fut le dernier jour de Pétus.

Nymphes des mères, filles de Nérée, et toi Thétis, qui fus aussi atteinte des angoisses maternelles, il eût été généreux à vous de soutenir dans vos bras sa tête affaissée; elle ne pouvait les fatiguer!

(Liv. III, él. VII. Trad. Denne-Baron.)

1. Ausone vante les roseaux de Cnide (ville de Carie) comme excellents pour écrire sur le papyrus.

2. Le térébinthe, bois très recherché des anciens, venait particulièrement d'Épire.

LE BERCEAU DE ROME

Cet espace que ton regard embrasse, étranger, cette Rome immense, n'était, avant le Phrygien Énée, qu'une colline et de l'herbe. Dans ce lieu où tu vois se dresser le temple sacré d'Apollon naval[1], sont venues se coucher de fatigue les génisses fugitives d'Évandre[2]. D'argile étaient les Dieux auxquels ont été élevés ces temples d'or; ils ne rougissaient point d'avoir, pour sanctuaire, une cabane bâtie sans art. C'est du haut d'une roche nue que Jupiter Tarpéien lançait son tonnerre; le Tibre n'était pas connu de nos bœufs. Tu vois ces Degrés où s'est élevé le palais de Rémus[3], c'est là qu'un seul et même foyer composait tout l'empire de deux frères. La Curie, si fière aujourd'hui et si brillante sous la pourpre sénatoriale, avait pour sénateurs des pères aux vêtements de peaux, au cœur rustique. La trompe du bouvier appelait aux délibérations les anciens Quirites[4]; cent Quirites souvent assemblés dans un pré, tel était le Sénat! Des velums suspendus n'ondoyaient pas sur l'enceinte du théâtre; l'avant-scène n'exhalait pas les parfums du safran solennel[5]. Nul n'avait souci d'aller chercher des divinités étrangères; le peuple tremblait prosterné aux pieds des Dieux de la patrie. Vesta, pauvre encore, se contentait d'ânons couronnés de fleurs; de maigres génisses portaient les grossiers objets du culte; le sang de porcs engraissés purifiait d'étroits carrefours, et le pâtre, au son du chalumeau, offrait aux Dieux les entrailles d'une brebis. Le soldat, peu instruit, n'éblouissait pas les yeux sous ses armes de combat : ils entraient dans la mêlée, nus, et avec un bâton durci au feu.

1. Élevé par Auguste sur le Palatin en souvenir de la victoire d'Actium.
2. Évandre, prince arcadien, exilé du Péloponnèse, fut en Italie le fondateur de Pallantée, près du Palatin.
3. Plutarque nous apprend que Romulus habitait un lieu appelé *Gradus* (degrés) au pied du Palatin.
4. C'était le nom des habitants de Cures, annexés à la population romaine.
5. Par des tuyaux pratiqués le long de l'avant-scène, on faisait pleuvoir sur les spectateurs, pour les rafraîchir, une rosée aromatisée de safran.

Aujourd'hui, l'enfant romain n'a plus de ses pères que le nom; il rougit de la louve qui a été sa nourrice. Les beaux jours pourtant, ô Troie, que ceux où tu envoyais ici tes Pénates fugitifs! et sous quels auspices abordait le vaisseau des descendants de Dardanus! L'heureux présage que l'arrivée de ce héros que n'avait touché aucune des épées sorties des flancs ouverts du cheval de bois, de ce fils qui emporta en toute hâte son père sur son dos, et dont la flamme respecta les pieuses épaules!

. . . .

O la meilleure des nourrices, louve de Mars, mère de nos prospérités, comme ils ont grandi ces remparts, nés des gouttes de ton lait! Remparts, je voudrais, d'un vers pieux, vous chanter dignement; mais, hélas! que ma faible voix a peu d'écho!

(Liv. IV, él. I. Trad. E. Fallex.)

UNE VOIX D'OUTRE-TOMBE

L'OMBRE DE CORNÉLIE A PAULUS ET A SES ENFANTS [1]

Cesse, ô Paulus[2], d'affliger ma tombe de tes pleurs; jamais la porte noire ne se rouvre aux prières. Une fois que les morts ont subi la loi des Enfers, un rempart de diamant s'élève derrière eux. Lors même que tes supplications iraient frapper l'oreille du Dieu qui règne au sombre empire, ses rives, sourdes à ta voix, s'abreuveront vainement de tes larmes. Les seuls Dieux d'en haut se laissent toucher à nos vœux. Sitôt que le nocher qui passe les ombres a reçu l'obole[3], la lugubre porte du tombeau se ferme à jamais, et l'herbe croît où fut notre bûcher. Tel est le sort que la trompette funèbre me prédit, lorsque la flamme ennemie dévorait sur le bûcher mes tristes restes.

Que m'ont servi mon union avec Paulus, mes aïeux, leur

1. Cornélie était fille de Livia Scribonia et de Cornélius Scipion, son premier mari. Elle mourut, jeune encore, l'an de Rome 738.

2. Ce Paulus était de la famille illustre des Émiliens. Il fut consul et censeur.

3. On mettait une obole dans la bouche des morts, pour payer le passage du Styx.

char de triomphe et tant d'illustres gages de ma gloire? Les Parques ont-elles été moins cruelles pour Cornélie? Ce qui reste d'elle, la main le soulèverait.

Nuits auxquelles sont condamnés les morts ; lacs, marais dormants, et vous toutes, ondes qui m'enlacez dans vos replis, je suis venue ici à la fleur de mon âge, mais innocente. Que le père des mânes impose de douces lois à mon ombre !

S'il est permis de tirer quelque éclat du nom et des trophées de ses ancêtres, les royaumes d'Afrique proclament à haute voix les Scipions, mes aïeux, qu'égalent les Libons dont ma mère est issue. L'une et l'autre maison s'appuient sur des titres sans nombre. Lorsqu'en présence des flambeaux d'hyménée, j'eus quitté la prétexte[1], qu'une bandelette nouvelle eut noué mes cheveux, je te fus unie, Paulus, mais pour être, hélas ! trop tôt ravie à ta tendresse ! Que du moins, sur la pierre de mon tombeau, on lise : « Elle n'eut qu'un seul époux. » J'en atteste ces cendres si révérées de toi, Rome, ces cendres de mes ancêtres dont les glorieux surnoms, ô Afrique, sont inscrits sur tes ruines ; je t'en atteste aussi, ô Persée, qui voulus imiter le grand Achille, ton aïeul, et avec toi celui qui brisa ton orgueilleuse maison, ce legs d'Achille[2] ; non, jamais les lois de la censure n'ont eu besoin de se relâcher en ma faveur, et mes pénates n'eurent à rougir d'aucune de mes actions. Cornélie n'a pas nui à l'éclat de tant de triomphes; bien plus, sa conduite lui fit une part dans l'illustration de sa famille. Sa vie fut toujours la même, toujours sans tache; elle s'est écoulée pure entre le flambeau de l'hymen et celui de la mort. La nature, mon sang, m'ont donné mes vertus; la crainte d'un juge n'y pouvait rien ajouter.

Et toi, tête chérie, Scribonia, ma mère, t'ai-je offensée? Regretterais-tu dans ma destinée autre chose que ma mort[3] ?

1. Toge ornée d'une large bande de pourpre, portée, avec la *bulle*, par les enfants de naissance libre.

2. Persée, roi de Macédoine, fut vaincu à Pydna par Paul-Émile en 168. Cornélie comptait ce nom parmi ses aïeux.

3. Louis XIV n'a-t-il pas dit de Marie-Thérèse qui venait de mourir : « C'est le premier chagrin qu'elle m'ait causé. »

Les larmes d'une mère, les gémissements de Rome, voilà mes louanges.

Enfin, ô Paulus! je te recommande nos enfants, gages communs de notre union; c'est une sollicitude qui vit encore tout entière dans mes cendres éteintes. Toi qui es leur père, sois encore leur mère. Hélas! c'est à ton cou seulement qu'ils accourront tous ensemble se suspendre. Lorsque tu les serreras dans tes bras, ajoute à tes baisers ceux que je ne puis leur donner[1]. Tout le poids de notre maison pèse aujourd'hui sur toi. S'il arrive que, dans leur absence, tu t'abandonnes à ta douleur, sitôt qu'ils paraîtront, essuie tes larmes, trompe-les par une feinte gaieté[2]. N'as-tu pas assez de nuits à donner à mon pénible souvenir, assez de songes qui te retracent mes traits? Lorsque tu viendras sans témoins converser avec mon image, parle toujours comme si j'allais répondre.

Si cependant une adroite marâtre usurpait ma place, ô mes enfants, souffrez cette union, et même félicitez-en votre père. Flattée de vos prévenances, cette femme se montrera plus indulgente envers vous. Surtout, louez peu votre mère; la crainte d'une comparaison ferait passer pour une offense un sentiment si naturel[3]. Mais, si Paulus, toujours rempli de ma mémoire, reste fidèle à mon ombre, s'il conserve à ma cendre un précieux souvenir, n'oubliez pas qu'il sent déjà les approches de la vieillesse, et cherchez dès à présent tous les moyens d'adoucir les soucis de son veuvage. Puissent les années qui m'ont été ravies être ajoutées à vos années! Qu'il te sera doux, Paulus, de vieillir au milieu de mes enfants! Mais je dois rendre grâce aux Dieux; mère heureuse, je ne portai jamais d'habits de deuil, et l'on comptait ma famille entière à mes funérailles.

(Liv. IV, él. x. Trad. Denne-Baron.)

1. Dans l'antiquité, je ne connais rien de plus tendrement maternel.
2. De pareils accents mériteraient, à eux seuls, de faire vivre le nom de Properce.
3. Tous ces traits sont exquis.

DERNIÈRES VOLONTÉS

Quand la mort, ô Cynthie, aura clos mes paupières, écoute d'avance les dispositions de mes obsèques ; et je te conjure de les observer avec soin. Je ne veux point qu'un long cortège d'images marche lentement devant mon convoi, ni que les vains gémissements de la trompette y proclament tristement mon trépas, ni que mon lit funéraire soit étendu sur un brancard d'ivoire, ni qu'un riche coussin comme ceux d'Attale[1] serve d'appui à ma tête. Qu'on m'épargne aussi la file des cassolettes odorantes. Je veux des funérailles plébéiennes : que tout y soit modeste. Mon convoi sera suffisamment pompeux, si mes trois minces volumes l'accompagnent; c'est le plus riche présent que je puisse offrir à Proserpine. Toi, Cynthie, le sein meurtri, tu suivras le convoi, et tu ne te lasseras pas un instant de m'appeler par mon nom. Puis, après que le vase d'albâtre rempli des parfums de Syrie aura été répandu sur mes restes glacés[2], tu leur diras le suprême adieu. Alors, quand la flamme, montant du bûcher, m'aura réduit à une poignée de cendres, qu'une petite urne de terre reçoive mes mânes. Je veux encore qu'un laurier placé sur mon modeste tombeau protège de son ombre le lieu de ma sépulture.

Et toi, si jamais tes jours se prolongent, rappelle-toi ce chemin. Viens alors, avec tes cheveux blancs, t'asseoir sur ma pierre sépulcrale; elle aura gardé ta mémoire.

Tu donneras parfois quelques larmes à celui qui te fut si tôt ravi. Il est beau d'aimer toujours ceux qui ne sont plus! Mais vainement, ô Cynthie, tu appelleras mes mânes silencieux ; que pourraient te répondre de stériles ossements?

(Liv. II, él. XIII. Trad. Denne-Baron.)

1. Attale, roi de Pergame, était célèbre par ses richesses.
2. Les cendres des morts étaient arrosées de parfums.

OVIDE

(43 avant Jésus-Christ — 16 après)

Biographie. Le bel esprit à la mode. Essais de repentir. Disgrâce, exil. L'homme. — Ovide (*Publius Ovidius Naso*) naquit à Sulmone[1], dans une vieille famille de chevaliers romains. Après des études achevées à Athènes, il essaya du barreau, par obéissance filiale, et se laissa nommer décemvir, centumvir, triumvir[2]. Mais, au moment où l'accès du sénat lui eût été facile, cédant à l'appel de la Muse, il déserta brusquement le Forum et les tribunaux pour se vouer à une vocation impérieuse comme un instinct; car « tout ce qu'il essayait de dire ou d'écrire se transformait en vers ». Les poètes en vogue lui paraissaient, dit-il, « autant de dieux ». S'il ne fit qu'apercevoir Virgile, il connut Horace, et aima Properce.

Malgré cet illustre voisinage, il ne tarda pas à devenir le favori de la mode; et, pendant vingt-cinq ans, mêlé à tous les plaisirs d'un monde où l'on ne s'ennuyait guère, il fut, à la ville comme à la cour, le plus brillant, le plus heureux des beaux esprits.

Il touchait à la quarantaine lorsqu'il voulut changer de ton, et tourner au sérieux. Mais sa métamorphose ne réussit point à faire oublier des œuvres trop légères. Aussi l'empereur ne daigna-t-il pas répondre à des avances qui semblaient un repentir. Un prince qui se piqua de réformer les mœurs gardait rancune à des chants

1. Petite ville des Péligniens (aujourd'hui les Abruzzes), à 133 kilomètres de Rome.

2. Le *triumvir* était le premier magistrat judiciaire assisté par les *décemvirs*. Ceux-ci assemblaient le conseil des *centumvirs* devant lequel se jugeaient les causes les plus importantes.

qui avaient donné trop de démentis publics à son zèle officiel. Il vint même un jour où cette froideur se changea en colère. Le malheureux Ovide fut rendu responsable de la corruption qui gagnait de proche en proche jusqu'au foyer de César; et, payant pour tous les autres, il se vit relégué sur les bords du Pont-Euxin, chez les Gètes, à Tomes, aux extrémités de l'empire[1]. La cause de cette disgrâce reste ignorée. Dans les doléances qui protestent contre une peine trop rigoureuse, le coupable n'avoue jamais qu'une *imprudence involontaire.* Peut-être avait-il assisté de trop près aux scandales de la maison impériale, ou à quelque tragédie de famille dont il ne sut point garder le secret[2]. Toujours est-il que ce coup de foudre fut impitoyable.

Dans une de ses plaintes les plus désespérées, il a raconté sa dernière nuit passée à Rome. Sa fille n'avait pu être avertie, et lui amener ses petits-enfants. Deux ou trois amis à peine vinrent lui serrer la main. Sa maison retentissait de pleurs, « comme en un jour de funérailles ». Il s'enfuit, en jetant un dernier regard sur cette ville, où il laissait à la fois son bonheur et son génie.

C'est ce que prouvent ses *Tristes* qui tentèrent, mais en vain, d'émouvoir l'opinion par d'inconsolables gémissements. Les Romains étaient déjà ce peuple dont Juvénal a dit : « Il adore le succès, et déteste les proscrits. » — D'ailleurs, né pour être le chantre des voluptés, Ovide se sent tout dépaysé dans les larmes. Aussi arrive-t-il à ses élégies de sourire encore par habitude, et de plaisanter à contretemps. Des bons mots se mêlent à ses pentamètres les plus désolés, et la gravité fait défaut à sa douleur comme la dignité à son caractère.

Il eut beau mettre Auguste au-dessus de tous les héros antiques, lui sacrifier sans scrupule les Dieux de l'Olympe, lui construire une chapelle, y faire dévotement sa prière, vanter sa clémence et sa bonté, celui qu'il appelait l'*Homme céleste* resta sourd à d'humiliantes adulations[3]. Il languit ainsi, durant huit années, dans un pays barbare dont il finit par apprendre la langue. Comme il était incorrigible, il se décida même, faute de mieux, à composer

1. C'est aujourd'hui *Kustendjé*. Ancienne colonie grecque habitée par les Sarmates, cette ville était située dans une plaine immense et nue, sous le rude climat d'un long et rigoureux hiver.

2. On a supposé qu'il fut enveloppé dans la proscription qui frappa les deux Julies et Agrippa Posthume, petit-fils d'Auguste. Les *Pontiques* d'Ovide sont des *Confessions* qui ne nous éclairent point sur cette énigme.

3. Cicéron ne fut point un héros dans l'exil; mais il ne plia pas du moins le genou devant Clodius. Entre Ovide et lui, il y a la distance d'un citoyen à un courtisan.

des vers sarmates, si bien que, flatté de l'avoir conquis, le sénat tomitain lui accorda une couronne de lauriers, et l'immunité de toutes les charges : honneurs impuissants à fermer une blessure incurable; il ne se résigna pas à ne plus revoir « la cité qui, des sept collines, regarde à ses pieds l'univers soumis ». L'avènement de Tibère fit pourtant luire à son cœur un éclair d'espérance; mais c'était ne pas connaître une âme dédaigneuse et cruelle. Il s'obstinait à supplier encore un inflexible quand la mort le surprit, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Le poète. Les Fastes. Le Génie du paganisme chanté par un sceptique. — Sans passer en revue des œuvres nombreuses et parfois trop étrangères au domaine classique, disons seulement un mot de celles qui visaient à une gloire durable, et non au succès d'un jour.

Commentaire ingénieux du calendrier réformé par César et Auguste, les *Fastes* d'Ovide résument les légendes de la mythologie romaine, et rattachent aux antiques traditions du Latium les usages de la vie civile ou les cérémonies du culte officiel. Pour devenir épique, cette étude d'érudition et d'archéologie eût exigé la foi d'un croyant. Or, un sceptique ne put que broder de jolis vers sur une trame ingrate qu'il fallait égayer d'ornements profanes. Aussi ce *Génie du paganisme* n'est-il qu'un spirituel badinage.

Les Métamorphoses. Les Héroïdes. L'artificiel. Il modernise l'antique. L'Arioste et Delille. — Nous ferons le même reproche à ses *Métamorphoses*, ce chef-d'œuvre d'un talent merveilleusement souple et adroit[1]. Les épisodes que déroulent avec tant de dextérité les quinze livres du recueil ne sont qu'une parodie des vieilles croyances, ou un panorama fantastique d'amusantes descriptions[2]. Ici, tout est calcul et artifice, le théâtre, le décor, les acteurs, les sentiments et le drame.

L'imagination de Virgile se plaisait à revivre dans les temps reculés où figurent ses personnages. Une de ses créations préférées dut être, à coup sûr, ce bon roi Évandre qu'il nous montre escorté de ses deux chiens pour toute garde, et réveillé dans sa cabane par le chant des oiseaux. C'est qu'en face de l'antiquité, son âme devenait antique.

Or, l'épicurien Ovide usa d'un procédé tout contraire; car il voit le passé à travers le présent, et lui en impose les couleurs. Il ne cesse pas de *moderniser* les âges primitifs, et cela sans

1. Le sujet devait lui plaire, comme une occasion de se jouer, de raffiner, de subtiliser. Que de jolis prétextes à l'antithèse!

2. Il n'y a là que des *contes de fées*, moins la naïveté qui n'est nulle part.

effort, avec une sorte de naïveté involontaire. Les jeunes filles ou jeunes femmes qu'il fait parler dans ses *Héroïdes* sont toutes de grandes coquettes contemporaines d'Auguste. Ses héros du siège de Troie ressemblent soit à des légionnaires romains qui racontent leurs exploits, après boire, soit à des petits maîtres qui font assaut de fatuité. Au lieu de respecter l'antiquité, il joue avec elle, et n'en devise que le sourire sur les lèvres, comme l'Arioste, son compatriote. Sous sa main, les plus nobles aventures deviennent des contes, enjolivés de fines antithèses et parfumés de bel esprit. Il est vrai que dans les détails l'habileté de l'artiste fait miracle. Mais, en dépit d'une langue saine, et d'un style pur, ce Delille romain inaugure une décadence.

NIOBÉ CHANGÉE EN STATUE [1]

Que devint Niobé [2] ? Ce n'est plus cette reine,
Offensant les regards de sa pompe hautaine,
Entraînant sur ses pas des flots d'adorateurs,
Enviée en secret même de ses flatteurs.
Elle pleure sept fils, quel espoir de sa race !
Presse leurs corps glacés, tour à tour les embrasse,
Triste objet de pitié même à ses ennemis.
Les yeux levés au ciel : « Triomphe, je gémis,
« Triomphe ; tu le peux, Latone impitoyable,
« Lui dit-elle ; assouvis ton cœur insatiable ;
« Repais-toi de mon sang, repais-toi de mes pleurs ;
« Hélas ! dans tous mes fils, c'est par toi que je meurs.
« Tu l'emportes. Non, non, dans mon malheur extrême,
« Je suis, tous mes fils morts, plus mère que toi-même.
« Va, je te brave encor ; leur tombe est mon autel. »
Elle parle ; et déjà sur son arc immortel
Diane a fait siffler une flèche rapide.
On a frémi de crainte ; elle est seule intrépide,

1. Fille de Tantale, et femme d'Amphion, roi de Thèbes, Niobé avait sept fils et sept filles. Fière de sa nombreuse postérité, elle osa insulter Latone qui n'avait que deux enfants. Celle-ci, pour se venger, fit tuer toute la famille de sa rivale à coups de flèches par Apollon et Diane. Éperdue de douleur, Niobé fut métamorphosée en pierre.

2. Elle vient de perdre son époux Amphion, et tous ses fils. Il lui reste encore ses filles.

Et contre ses malheurs s'arme de son orgueil.
Ses filles, se couvrant de longs voiles de deuil,
Autour des sept bûchers accompagnent leur mère.
L'une se jette en pleurs sur le corps de son frère,
Et meurt en l'embrassant pour la dernière fois.
L'autre en nommant sa mère expire, et perd la voix.
L'une en fuyant la mort est frappée ; elle tombe :
Et sur sa sœur mourante une autre sœur succombe.
Une autre en vain se cache ; en vain une autre, hélas !
Tremble de son destin, qu'elle n'évite pas.
Une seule restait. Sa malheureuse mère
Couvre de tout son corps cette fille si chère.
« De sept filles que j'eus et que je perds par toi,
« Une seule me reste ; au moins laisse-la-moi,
« Latone, par pitié, laisse-moi la dernière. »
Le sifflement de l'arc répond à sa prière.
Au milieu de leurs corps étendus et sanglants,
Veuve de son époux, veuve de ses enfants,
Par le mal endurcie, elle n'est plus sensible.
Ses longs cheveux épars n'ont plus rien de flexible,
On a vu se raidir et ses pieds et ses bras ;
Son œil sans mouvement regarde, et ne voit pas.
Son sang s'est refroidi ; son coloris s'efface.
Sa lèvre est pâle et morte, et sa langue se glace.
Rien ne vit plus en elle. Au dedans, au dehors,
Un froid mortel en marbre a durci tout son corps.
On voit pleurer encor son image sans vie.
Un tourbillon l'emporte aux champs de la Phrygie.
Là, sur un mont placée[1], elle pleure toujours,
Et le temps de ses pleurs ne tarit point le cours.

(*Métamorphoses*, liv. VI, 8, 9. Trad. Saint-Ange.)

1. Le mont Sipyle. Pausanias dit qu'on y voyait un rocher semblable à une femme assise et pleurant.

PHILÉMON ET BAUCIS

Jupiter arriva un jour en ce lieu[1], sous les traits d'un mortel, avec son fils, le dieu du caducée[2], qui lui-même avait déposé ses ailes. Ils frappèrent à mille maisons, en demandant asile et repos : mille maisons demeurèrent fermées ; une seule s'ouvrit, couverte de chaume et de roseaux. Mais c'est là que la vieille et pieuse Baucis, que Philémon, âgé comme elle, furent unis dans leurs jeunes années, là qu'ils ont vieilli ensemble, et que, pauvres, ils ont, en l'avouant, su alléger et supporter leur pauvreté. Ne demandez point là de maîtres ou d'esclaves : eux deux composent toute la maison; chacun obéit et commande.

A peine les voyageurs célestes ont-ils touché ces modestes pénates, et franchi, en se baissant, l'humble porte, que le vieillard les invite à se reposer, et leur présente un siège sur lequel Baucis a déjà jeté une toile grossière[3]. Puis, elle écarte du foyer la cendre encore tiède, et cherche à ranimer le feu de la veille ; alimenté avec des feuilles et des écorces sèches, le feu s'allume enfin au souffle haletant de la vieille[4]. Elle va chercher au grenier du bois fendu, des sarments secs, les brise, et les met sous un petit chaudron ; alors, elle épluche des légumes que son mari a été cueillir dans le jardin arrosé par un ruisseau. Lui, de son côté, armé d'une fourche, il détache un morceau de lard suspendu, et depuis longtemps en réserve à la poutre enfumée ; il en coupe une petite tranche, et la met cuire dans l'eau qui bout.

Cependant, ils causent avec leurs hôtes, pour tromper l'ennui de l'attente et abréger les lenteurs des apprêts[5]. Ils avaient un baquet en bois de hêtre suspendu par son anse à

1. Ovide place en Phrygie la scène de cette légende.
2. Mercure.
3. C'est le luxe du pauvre.
4. Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent.
(La Fontaine, *Philémon et Baucis*.)
5. Ovide veut idéaliser ici les délicatesses et les vertus de l'hospitalité.

un clou : il est rempli d'eau tiède, et donné aux voyageurs pour refaire leurs membres fatigués. Au milieu de la cabane est un lit[1] dont le corps et les pieds sont de saule ; sur ce lit un coussin fait de mousse ; on le couvre d'un tapis qui ne servait qu'aux jours de fête ; et quel tapis ! un morceau d'étoffe vieille et grossière ; digne ornement d'un lit de saule. Les Dieux y prennent place. Alerte et tremblante, la bonne vieille pose la table ; mais le troisième pied est trop court[2] : un tesson placé dessous la relève ; ainsi redressée, la table ne penche plus : on l'essuie avec de la menthe verte. On y pose alors l'olive de Minerve et le fruit du cornouiller d'automne, assaisonné avec de la lie de vin, la chicorée, des raves, du fromage, des œufs cuits à la douce tiédeur d'une cendre chaude : tout cela sur des plats d'argile ; puis, toujours en terre (c'est leur argenterie ciselée), un cratère rempli de vin, des coupes de hêtre, dont l'intérieur est enduit d'une cire vermeille. On n'attend point : déjà arrivent les mets qui ont été mis sur le feu, avec du vin qui n'a guère eu le temps de vieillir ; ils sont écartés un peu pour faire place au dessert ; alors noix, figues sèches mêlées aux dattes ridées, prunes et pommes parfumées entassées dans des corbeilles, et raisins cueillis à la vigne pourprée ; au milieu, un blanc rayon de miel, et par-dessus tout, bon visage et bon cœur[3], un cœur qui ne se ressent ni de la pauvreté ni de l'âge.

Cependant, à mesure qu'il se vide, le cratère va s'emplissant : surpris, tremblants à la vue d'un tel prodige, Baucis et Philémon, saisis de crainte, lèvent au ciel des mains suppliantes, et demandent grâce pour la simplicité et le peu

1. Un lit de table.

2. La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
(La Fontaine.)

3. Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux.
Mais quand nous serions rois, que donner à des Dieux ?
C'est le cœur qui fait tout.
(La Fontaine.)

d'apprêts du festin. Ils avaient une seule et unique oie, garde de l'humble cabane ; maître et maîtresse voulaient déjà l'immoler à leurs hôtes divins ; mais la volatile, dont l'aile est vive, fatigue nos vieillards dont l'âge appesantit les pas ; elle leur échappe longtemps, et finit par se réfugier dans les jambes mêmes des Dieux[1] : les Dieux défendent de la tuer. « Nous sommes Dieux, disent-ils, et vos impies voisins vont recevoir le châtiment qui leur est dû ; mais vous ne serez point enveloppés dans leur ruine. Venez, quittez votre toit et suivez nos pas ; montez avec nous jusqu'au sommet de la montagne. » Dociles, tous deux suivent les Dieux, appuyés sur leur bâton ; la vieillesse retarde leur marche, et ce n'est qu'à grand'peine qu'ils gravissent la longue pente de la montagne. Ils n'étaient plus qu'à une portée de trait de la cime, quand ils retournèrent la tête ; et que voient-ils? Tout le bourg enseveli sous l'eau ; leur toit seul est toujours debout.

Pendant qu'ils restent en admiration, et qu'ils déplorent la destinée de leurs voisins[2], voilà que leur antique cabane, si petite même pour ses deux maîtres, se change en temple : des colonnes remplacent les fourches qui la soutenaient, le chaume étincelle, le toit est doré ; les portes sont sculptées, le sol est revêtu de marbre ! Alors le fils de Saturne, d'une voix pleine de bonté : — « Parlez, toi, vertueux vieillard, et toi, digne femme d'un époux vertueux, quel vœu formez-vous? » — Philémon consulte un instant Baucis, et déclare aux Dieux leur décision commune : — « Être les prêtres et les gardiens de votre temple, tel est notre vœu. Et, comme nos années se sont écoulées dans une union que rien n'a troublée, puisse la même heure nous emporter ensemble ! Puissé-je ne jamais voir le bûcher de mon épouse, et ne pas lui laisser la douleur de me placer dans la tombe ! »

Leur vœu fut exaucé. Ils furent les gardiens du temple, tant que dura leur vie. Accablés par les ans, un jour que,

1. La volatile échappe à sa tremblante main ;
Entre les pieds des Dieux elle cherche un asile.
(La Fontaine.)

2. Ils ont tous les sentiments pieux, et le meilleur de tous, la charité.

debout sur les degrés du temple, ils racontaient l'histoire de ces lieux, Baucis voit tout à coup Philémon, Philémon voit Baucis se couvrir de feuillage ; le feuillage monte, grandit et revêt déjà leur visage à tous deux. Tant qu'ils le purent, ils échangèrent encore de tendres paroles : « Adieu.... adieu, » disent-ils ensemble, et ensemble ils disparaissent sous l'écorce qui couvre et dérobe leur bouche. L'habitant de Tyane[1] montre encore, en ces lieux, les deux troncs voisins qui renferment chacun de leurs corps.

(*Métamorphoses*, liv. VIII, 15. Trad. Fallex.)

UNE ÉPREUVE

L'armée romaine enveloppe Ardée[2], et lui fait subir un siège qui se prolonge. Pendant les loisirs qu'il laisse (car l'ennemi craint d'engager le combat), on joue dans le camp, le soldat demeure oisif. Le jeune Tarquin invite ses compagnons : on fait bonne chère, on boit ; et tout à coup le fils du roi : « Pendant qu'un siège lent et pénible nous retient sous les murs d'Ardée, et ne nous permet pas de revenir suspendre nos armes devant les Dieux de nos foyers, qui nous dit que nos femmes partagent notre regret d'être loin d'elles ? » Chacun de vanter la sienne ; on s'anime, on dispute ; les libations répétées échauffent les esprits et les langues. Tout à coup se lève celui à qui la prise de Collatie a donné un nom glorieux[3] : « Trêve de paroles, dit-il ; jugeons par les faits. Nous avons la nuit devant nous, partons à cheval, et rendons-nous à Rome. » L'idée plaît : on bride les chevaux, on arrive. Ils vont droit au palais du roi : point de gardes aux portes. Ils trouvent la bru du roi, les épaules parées de guirlandes, prolongeant un joyeux festin nocturne. On court du même pas chez Lucrèce : elle filait. Corbeilles et laines molles entouraient son siège. A la faible

1. Ville de Cappadoce, sur la frontière de Phrygie.
2. Ville du Latium, capitale des Rutules, à trente kilomètres de Rome. Elle fut assiégée par Tarquin le Superbe.
3. Lucius Tarquinius *Collatinus* avait pris cette ville située à l'est de Rome, sur un ruisseau tributaire de l'Anio. C'est le mari de Lucrèce.

clarté d'une lampe, ses servantes faisaient leur tâche. Au milieu d'elles : « Hâtez-vous, mes filles, leur disait-elle d'une voix douce, hâtez-vous ; il faut envoyer le plus tôt possible à notre maître ce manteau, que nos mains lui font. Mais qu'avez-vous entendu dire? car vous entendez dire bien des choses. Combien croit-on que durera encore la guerre? Ta défaite et ta chute sont assurées ; tu résistes à plus forts que toi, Ardée, ville maudite, qui prolonges ainsi l'absence de nos époux. Puissent-ils du moins revenir ! Le mien est si téméraire ! Partout où le fer brille, il se jette en aveugle. Mon cœur s'en va, je meurs, quand je me le figure au milieu des combats : un froid glacial me saisit l'âme. »

Les larmes lui coupent la parole ; le fil s'échappe de ses doigts, et sa tête s'incline sur sa poitrine. Douleur, larmes, qui siéent bien à sa pudeur ! La beauté de son visage est égale à celle de son âme. « Rassure-toi, j'arrive, » s'écrie tout à coup Collatin. Elle renaît à la vie, et reste suspendue au cou de son époux.

(*Fastes*, liv. II, v. 720-760. Trad. Fallex.)

DÉPART POUR L'EXIL[1]

Quand mon imagination me retrace cette nuit si cruelle[2], marquée par mes derniers moments à Rome ; quand je me reporte à cette nuit où j'abandonnai tant d'objets chers à mon cœur, maintenant encore les larmes coulent de mes yeux[3].

Déjà le jour approchait que César m'avait désigné pour quitter le sol de l'Ausonie[4] ; ni mon esprit ni le temps

1. Ovide avait cinquante ans lorsqu'il fut exilé à Tomes (*Tomisvar*), dans la Chersonèse Taurique, à l'embouchure de l'Ister. Les causes de cette disgrâce restent inconnues. On lui reprochait probablement ses poésies trop légères, ou des regards indiscrets jetés sur la vie intime de la cour impériale.

2. Quelques savants ont cru pouvoir en fixer la date au 8 des ides (6) de novembre.

3. O nuit ! cruelle nuit, témoin de mes adieux,
Sans cesse ma douleur te retrace à mes yeux !
(LEFRANC DE POMPIGNAN.)

4. C'est le nom poétique de l'Italie.

n'avaient pu suffire à mes préparatifs ; mon âme était restée engourdie dans une longue inaction ; je n'avais songé à choisir ni mes esclaves, ni mes compagnons, ni les vêtements et l'équipage qui conviennent à l'exilé ; j'étais resté confondu, tel que le mortel frappé de la foudre, qui existe encore, mais sans avoir conscience de son existence.

Lorsque l'excès même de la douleur eut dissipé le nuage répandu sur mon esprit, que mes sens se furent enfin rassis, près de partir, j'adresse une dernière fois la parole à mes amis affligés. Si nombreux naguère, il n'en restait plus qu'un ou deux près de moi [1]. Ma tendre épouse me tenait pleurant entre ses bras ; elle pleurait davantage elle-même, et un torrent de larmes inondait ses innocentes joues. Ma fille, absente, retenue au loin sur les bords africains, ne pouvait être informée de ma destinée [2].

De quelque côté qu'on jetât les yeux, tout retentissait de deuil et de gémissements ; tout offrait le tableau d'une cérémonie funèbre, non silencieuse ; hommes, femmes, enfants, déplorent ma perte ; et, dans toute ma demeure, il n'est pas un coin qui ne soit arrosé de larmes.

Tandis que nous pleurons, on voit briller au-dessus de l'horizon l'étoile funeste : Lucifer était levé [3]. Cruelle séparation ! il semble qu'on m'arrache quelque membre, qu'une partie de mon corps soit séparée de l'autre. Telles furent les souffrances de Métius [4], quand, poussés en sens contraire, des chevaux indomptés vengeaient sa trahison. Alors s'élève un cri, un gémissement universel parmi les miens ; chacun, dans sa douleur, se meurtrit le sein de sa propre main. Alors mon épouse, attachant ses bras à mon cou, mêle à ses larmes ces tristes paroles : « Rien, rien ne pourra me

1. Deux amis seulement frappent alors ma vue :
Tous les autres fuyaient un ami condamné.
Le sort d'un malheureux est d'être abandonné.
(LEFRANC DE POMPIGNAN.)

Dans ses *Pontiques*, il fait mention de Rufus, Celsus, Gallion et Maxime.

2. Elle était mariée, paraît-il, à un certain Fidus Cornelius.

3. C'est l'étoile du matin.

4. Métius Suffétius, dictateur de la ville d'Albe, sous le règne de Tullus Hostilius ; ayant trahi les Romains dans un combat où il croyait assurer leur défaite par sa défection, il fut condamné à être tiré à quatre chevaux.

séparer de toi ; nous partirons, oui ! nous partirons ensemble ; je veux te suivre ; femme d'un exilé, je serai exilée moi-même [1]. » A peine céda-t-elle à la considération de notre intérêt [2].

Je pars, ou plutôt il semblait qu'on me portât vivant au tombeau, dans un désordre affreux, les cheveux épars, le visage hérissé de barbe. Pour elle, désespérée de me perdre, elle sentit sa vue s'obscurcir, et j'ai su qu'elle tomba sur le carreau, à demi morte.

Quand elle reprit ses sens, et que, la chevelure souillée de poussière, le corps étendu sur le marbre glacé, elle se fut enfin relevée, alors elle déplora son abandon, celui de ses pénates ; elle prononça souvent le nom de l'époux qui lui était ravi ; sa douleur ne fut pas moins vive que si elle avait vu placer sur le bûcher le corps de sa fille ou le mien ; elle voulut mourir et perdre le sentiment avec la vie ; elle s'en abstint par égard pour moi.

Qu'elle vive, dans mon éloignement, puisque ainsi l'ont voulu les Destins ; oui, qu'elle vive, et me prête toujours son assistance !

(*Tristes*, liv. I, él. III. Trad. Pessonneaux.)

LES AMIS INFIDÈLES [3]

Tant que tu seras heureux, tu compteras de nombreux amis : si l'horizon vient à se rembrunir, tu resteras seul. Vois les colombes se presser vers les blanches demeures, tandis que la tour noircie par le temps ne reçoit aucun hôte. Jamais la fourmi ne se dirige vers un grenier vide ; il n'est plus d'ami pour la prospérité déchue. Comme notre ombre accompagne nos pas aux rayons du soleil, et, lorsque des nuages voilent son disque, disparaît aussitôt, de

1. César t'a condamné : ton épouse est proscrite.
(Lefranc de Pompignan.)

2. Elle dut rester à Rome pour veiller à la fortune d'Ovide, entretenir le zèle de ses amis, et solliciter une grâce qui ne vint pas.

3. Cette élégie s'adresse, selon toute vraisemblance, à l'orateur *Maximus*, de la famille des Fabius, parent de la troisième femme d'Ovide, et favori d'Auguste. Il fut de ceux qui restèrent fidèles au proscrit.

même le vulgaire inconstant suit l'éclat de la fortune; un nuage vient-il à l'éclipser, il s'enfuit. Puissent ces vérités te paraître toujours chimériques ! ma propre expérience me force à les reconnaître pour vraies. Tant que ma maison fut debout, un nombre suffisant d'amis fréquentait ces pénates qui ne furent pas sans célébrité, quoique sans faste; mais, quand elle fut ébranlée, tous redoutèrent sa ruine, et ces pusillanimes s'enfuirent de concert.

(*Tristes*, liv. I, él. IX. Trad. Pessonneaux.)

OVIDE MALADE ÉCRIT A SA FEMME

Tu seras peut-être surprise de voir ma lettre écrite par une main étrangère : c'est que j'étais malade, malade aux extrémités d'un monde inconnu, et presque sans espoir de guérison. Figure-toi l'état de mon âme à moi qui languis dans un pays affreux parmi les Sarmates et les Gètes[1]. Je ne puis me faire au climat, ni m'accoutumer à ces eaux[2], et j'éprouve pour le pays même je ne sais quelle antipathie. Pas une habitation un peu commode : aucun aliment convenable pour un malade : aucun disciple d'Apollon[3] qui puisse soulager mon malaise : pour me consoler, pour tromper par sa conversation les heures trop lentes à s'écouler, pas un ami près de moi. Je languis épuisé aux dernières limites des continents habitables, et, au milieu de mes souffrances, mes souvenirs me retracent tous les objets qui sont loin de moi. Mais ces souvenirs, le tien les efface tous, chère épouse, et tu remplis à toi seule plus de la moitié de mon cœur : absente, je m'entretiens avec toi : c'est toi seule que ma voix appelle : sans toi, non, pas une seule nuit, pas un jour ne s'écoule. On dit même qu'au milieu des paroles sans suite échappées à mon délire, ton nom était

1. *Sarmatie*, nom vague donné par les anciens à la vaste contrée qui s'étendait, en Europe et en Asie, entre la mer Baltique et la mer Caspienne, au nord du Pont-Euxin. Au temps d'Ovide, les Gètes avaient passé le Danube, et s'étaient portés jusqu'au Borysthène (aujourd'hui la *Bessarabie*).
2. On n'y buvait que les eaux des marais.
3. Apollon, berger d'Admète, étudia les simples et leurs vertus médicales.

encore sur mes lèvres. Quand ma langue défaillante, paralysée, à peine pourrait être ranimée par quelques gouttes d'un vin généreux, si l'on venait me dire : Voilà ton épouse, je renaîtrais à l'instant, et l'espoir de te retrouver me donnerait des forces nouvelles.

Il faudra donc mourir si loin, sur des bords inconnus, et l'horreur de ces lieux ajoutera à l'horreur de mon trépas ! et mon corps languissant ne reposera pas sur ma couche accoutumée ! Enseveli, je n'aurai personne qui me pleure ! Les larmes d'une épouse ne viendront pas, en tombant sur ma joue, arrêter un instant mon âme fugitive ! Je ne pourrai dicter mes volontés suprêmes, et, en m'adressant les derniers adieux, une main chérie ne fermera pas mes paupières mourantes ! Privé de pompe funèbre, privé des honneurs d'un tombeau, du tribut ordinaire des pleurs, une terre barbare recouvrira ce corps infortuné !

Et toi, en apprenant cette nouvelle, tu sentiras ton esprit s'égarer ; ta main tremblante frappera ton sein fidèle. Tu étendras en vain les bras vers cette contrée ; tu prononceras inutilement le nom de ton malheureux époux. Va, cesse de te meurtrir les joues, de t'arracher les cheveux ; ce n'est pas la première fois, âme de ma vie, que je t'aurai été enlevé : c'est en perdant ma patrie, songes-y bien, que je péris, et cette mort fut pour moi la première et la plus cruelle. Maintenant, si tu le peux (mais non, cet effort ne t'est pas possible, ô la plus tendre des épouses !), réjouis-toi que la mort ait mis un terme à tant de maux. Puisses-tu du moins, par une courageuse résignation, te rendre l'infortune plus légère ! il y a longtemps que ton cœur en a fait le triste apprentissage.

Que par tes soins, dans une urne modeste, mes cendres soient rapportées à Rome ! Ainsi, après mon trépas, du moins, je ne serai plus exilé [1].

(*Tristes*, liv. III, él. IV. Trad. Pessonneaux.)

1. Ce vœu ne devait pas s'accomplir.

OVIDE DÉCRIT LE LIEU DE SON EXIL

S'il est en ces contrées lointaines quelque mortel qui se souvienne d'Ovide exilé; si mon nom m'a survécu dans Rome, qu'il sache que, relégué sous des constellations qui jamais ne se plongent dans l'onde, je vis au sein de peuples barbares. Autour de nous sont les Sarmates, tribu farouche, les Besses[1] et les Gètes, noms que ma plume se refuse à tracer! Tant que la saison est douce, l'Ister nous sert de rempart, et son cours nous protège contre leurs attaques. Mais, quand le sombre hiver a levé sa tête hideuse, que le froid a rendu la terre semblable à un marbre éclatant de blancheur, quand Borée[2] se déchaîne au loin, que la neige amoncelée couvre les régions septentrionales, alors on voit peser sur ces peuples le pôle ébranlé par ses tempêtes : la neige tombe, et, une fois tombée, elle résiste à l'action du soleil et des pluies : Borée la durcit et la rend éternelle : avant que la première couche soit entièrement fondue, il en survient une nouvelle, et souvent, en plus d'un endroit, on en voit qui datent de deux ans. Telle est la furie de l'Aquilon déchaîné qu'il renverse des tours élevées, emporte et balaye des maisons.

Quelques peaux, de larges braies[3] formées de pièces cousues ensemble, les garantissent mal du froid ; de tout leur corps la figure seule est découverte. Souvent on entend résonner au moindre mouvement la glace suspendue à leur chevelure, et l'on voit briller les blancs frimas attachés à leur barbe. Le vin prend consistance, et garde la forme du vase dont on le dépouille : ce n'est plus un breuvage liquide, ce sont des morceaux compacts que l'on donne à boire.

Parlerai-je des ruisseaux enchaînés et condensés par le

1. Les Besses, peuple de Thrace, habitaient les monts Rhodope, à l'ouest du Strymon. Ils étaient sauvages, féroces et voleurs. Ils ont laissé leur nom à la Bessarabie.

2. Borée est l'aquilon, ou le vent du nord.

3. Les braies sont une espèce de pantalon tantôt large, tantôt collant, serré à la cheville et usité chez les peuples du Nord.

froid, des lacs que l'on creuse pour en tirer des eaux friables[1]? Ce fleuve même, aussi large que celui qui produit le papyrus[2], ce fleuve qui se jette dans une vaste mer par plusieurs embouchures[3], l'Ister voit les vents durcir et glacer ses flots azurés, et ses eaux se mêlent invisibles à celles de l'Euxin. Où voguaient des navires, on marche d'un pas ferme; l'onde condensée par le froid retentit sous les pas des chevaux, et sur ces ponts nouveaux, au-dessous desquels les flots coulent, les bœufs des Sarmates traînent les chariots barbares. A peine pourrait-on m'en croire; mais, si je n'ai aucun intérêt à déguiser la vérité, mon témoignage doit trouver pleine créance : j'ai vu la glace donner de la consistance au vaste Pont-Euxin; une écorce glissante pressait les flots immobiles. C'est peu de l'avoir vu : j'ai moi-même foulé ses eaux affermies; j'ai marché à pied sec sur la surface de son onde. Alors, les dauphins à la croupe recourbée ne peuvent plus bondir dans les airs : l'hiver cruel comprime leurs efforts. En vain Borée agite avec bruit ses ailes; le gouffre captif n'offrira pas une seule vague; les navires resteront emprisonnés par le froid comme dans un bloc de marbre, et la rame sera impuissante à fendre la masse durcie des eaux. J'ai vu, arrêtés et enchaînés au milieu des glaces, des poissons partiellement vivants.

Que le souffle cruel de l'impitoyable Borée condense les eaux de la mer, ou celles du fleuve débordé, aussitôt, à travers l'Ister uni et desséché par les aquilons, se précipitent sur de rapides coursiers ces hordes d'ennemis barbares, qui, redoutables et par leurs coursiers et par leurs flèches au loin volantes, dévastent toute l'étendue des plaines voisines. Les uns prennent la fuite, et les campagnes restées sans défense livrent au pillage leurs richesses délaissées, pauvres richesses qui consistent en bétail, en chariots pesants, et en quelques petites économies de ces misérables cultivateurs : d'autres sont emmenés prisonniers les mains attachées der-

1. Il veut dire des blocs de glace.
2. Le papyrus croît sur les bords du Nil.
3. Le Danube se jette dans la mer Noire par cinq embouchures, dont la plus méridionale est aujourd'hui la bouche Saint-Georges.

rière le dos, et jettent en vain un dernier regard sur leurs champs, sur leurs pénates : une partie tombe misérablement percée de flèches en hameçons, dont la pointe légère a été trempée dans le poison. Ce qu'ils ne peuvent emporter ou emmener avec eux, ils le détruisent, et la flamme ennemie consume ces innocentes chaumières. Au sein même de la paix on redoute la guerre, et la terre n'est pas sillonnée par la charrue pesante : sans cesse on y voit, ou l'on craint sans le voir, l'ennemi formidable : aussi le sol est-il oisif et dans un hideux abandon. On n'y aperçoit pas la grappe mûrie, cachée sous le pampre qui l'ombrage : un vin bouillonnant ne remplit pas des cuves élevées : point de fruits en ce pays. L'œil ne découvre pas un arbre, pas une feuille dans ces campagnes dépouillées, contrées dont le mortel heureux ne doit jamais approcher ! Et voilà, dans toute l'étendue de l'immense univers, le lieu choisi pour mon exil !

(*Tristes*, liv. III, él. XI. Trad. Pessonneaux.)

SOUFFRANCES DU POÈTE

On sera surpris que, parmi tant d'adversités, ma triste main ait encore eu la force de tracer quelques lignes : l'infortune a paralysé mon génie, dont la veine était déjà pauvre et peu féconde[1] : quelle qu'elle fût enfin, faute d'exercice, elle s'est perdue, et, par une longue négligence, sa source tarie s'est desséchée : il n'y a point ici abondance de livres pour me servir d'attrait et d'aliment : au lieu de livres, partout des arcs et des armes retentissantes : en cette contrée, si je lisais mes vers, personne dont les oreilles pussent me comprendre : je ne puis chercher quelque solitude écartée : le mur qui nous protège et la porte toujours fermée nous séparent seuls des Gètes ennemis[2] : souvent j'hésite sur quelque mot, quelque nom, quelque lieu ; et personne ici qui puisse m'éclairer : souvent je veux

1. Il ne se rend pas justice ; car le vers lui montait naturellement aux lèvres.
2. Il vivait, comme dans un camp, parmi de perpétuelles alarmes.

parler, et, je rougis de le dire, les expressions me manquent : je ne sais plus m'exprimer : le jargon thrace ou scythe est presque le seul qui retentisse à mes oreilles, et déjà peut-être serais-je en état d'écrire en gétique [1] : oui, je crains que les termes du Pont ne se mêlent parmi les mots latins et ne s'offrent à toi dans ces pièces. Je te demande donc grâce pour ce livre d'un mérite équivoque : que ma fortune présente soit auprès de toi son excuse!

(*Tristes*, liv. III, él. XIV, v. 31. Trad. Pessonneaux.)

RIPOSTE A UN ENNEMI [2]

Tout relégué que je suis à l'extrémité du monde, mon courroux saura t'atteindre où tu es. César, si tu l'ignores, m'a laissé tous mes droits [3] : ma seule peine est d'être éloigné de ma patrie; encore cette patrie (puisse le ciel veiller sur ses jours!), je l'espère de sa clémence : souvent un chêne frappé des traits de Jupiter se couvre de verdure. Enfin, quand il ne resterait pas d'autre ressource à ma vengeance, les Muses me prêteront leurs armes puissantes. Malgré l'extrême éloignement des bords de la Scythie que j'habite, malgré le voisinage où je suis des constellations étrangères à l'Océan, ma voix retentira dans toute l'immensité des nations, et mes plaintes se répandront par tout l'univers; mes paroles voleront de l'Orient à l'Occident, et du Couchant mes vers pénétreront jusqu'à l'Aurore : on me lira au delà du continent, au delà des vastes mers, et l'écho de mes gémissements se prolongera au loin. Ce n'est pas seulement au siècle présent que sera dévoilé ton crime [4] : la postérité perpétuera d'âge en âge ta flétrissure.

(*Tristes*, liv. IV. él. IX, v. 9. Trad. Pessonneaux.)

1. Il finit par composer des vers dans la langue du pays.
2. On suppose que cette élégie fut adressée au grammairien C. Jul. Hyginus esclave de Jules César, affranchi d'Auguste, et devenu directeur de la bibliothèque Palatine.
3. Ovide restait citoyen romain, malgré l'exil.
4. Il avait déserté son ancien ami, dans l'infortune

ACTIONS DE GRACES A LA MUSE

Si j'existe encore, si je résiste à tant de fatigues et de peines, si je ne prends point en dégoût cette vie rongée de soucis, grâces t'en soient rendues, ô Muse! près de toi seule je trouve des consolations : tu calmes mes ennuis : tu es un baume pour mes maux : tu es mon guide, ma compagne fidèle[1] : tu m'éloignes de l'Ister et me donnes asile au sein de l'Hélicon : c'est toi qui, par un bien rare privilège, me fais jouir pendant ma vie de cette célébrité que la renommée n'accorde qu'après le trépas. L'envie, qui rabaisse le mérite contemporain, n'a imprimé sa dent sur aucun de mes ouvrages; et, malgré les grands poètes qu'a produits notre siècle, la renommée ne fut pas malveillante pour ma veine : il en est plusieurs que je place au-dessus de moi, et cependant on me dit leur égal, et j'ai trouvé une foule de lecteurs par tout l'univers. Si les pressentiments des poètes ne sont pas entièrement illusoires, à l'heure de mon trépas, terre, je ne serai point ta proie. Que je doive cette renommée à la vogue ou à ma verve[2], lecteur bienveillant, reçois ici l'hommage légitime de ma gratitude.

(*Tristes*, liv. IV, él. x, v. 117. Trad. Pessonneaux.)

1. Ce n'est plus ici un lieu commun ; sa reconnaissance est aussi sincère que ses plaintes. On s'obstine trop à ne voir dans Ovide qu'un bel esprit.
2. Ce témoignage qu'il se rend est modeste, sous sa légitime fierté.

PHÈDRE

(Ier siècle de Jésus-Christ)

Sa vie. L'homme. Vanité ombrageuse. Le geai paré des plumes du paon. — Originaire de Thrace ou de Macédoine, d'abord esclave, de naissance ou par accident, Phèdre vint à Rome, jeune encore, et eut pour maître Auguste qui l'affranchit. Il paraît que, sous Tibère, Séjan accusa de lèse-majesté deux de ses fables où il aurait fait allusion soit à l'ambitieux mariage projeté par le ministre avec la fille de Germanicus, soit aux rapines d'un insatiable qui épuisait toutes les fortunes de Rome[1]. D'autres persécutions troublèrent aussi sa vieillesse, pendant les règnes de Caligula et de Claude. Mais peut-être ne faut-il pas prendre au mot les doléances d'un esprit chagrin dont le premier souci semble avoir été le désir de faire du bruit.

« Il eût accepté, dit-il, la mort de Socrate au prix de sa renommée. » Ses prologues trahissent l'ombrageuse vanité d'un auteur négligé qui se croyait un génie méconnu. Interprète d'Ésope, il visait à passer pour un inventeur, et souffrit manifestement de ne pouvoir avouer ou nier ses emprunts. Gêné par cette situation fausse, il ne cesse de batailler contre des ennemis politiques ou littéraires, qui s'attaquent à sa sécurité ou à sa réputation. A ceux qui contestent l'importance du genre dans lequel il se pique d'exceller, il riposte en l'égalant à la tragédie ou à l'épopée. Moins il est rassuré sur sa gloire, et plus il exalte ses mérites, avec une inquiétude qui rappelle le geai paré des plumes du paon ou le

1. Ces deux fables seraient les *Grenouilles qui demandent un Roi* ; le *Soleil et les Grenouilles*.

renard qui a perdu sa queue. On dirait qu'il a toujours peur d'être pris au piège. Du reste, il se console de ses déboires par la confiance qu'il a de travailler pour l'immortalité.

Ces traits de physionomie ressortent des aveux personnels qui sont l'unique élément de sa biographie. En le voyant compter ainsi sur la postérité, on peut du moins affirmer qu'il ne fut point gâté par la faveur de ses contemporains.

Son recueil se compose de quatre-vingt-dix fables réparties en cinq livres. Oublié pendant quinze siècles, le manuscrit qui nous les a transmises fut découvert par des protestants qui, en 1562, venaient de mettre à sac la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Acheté par le jurisconsulte François Pithou, il fut édité à Troyes, par son frère Pierre, en 1596[1].

Le fabuliste par pis-aller. Le vulgarisateur ingénieux d'Esope. L'écrivain. — Élevé dans le culte des lettres grecques, Phèdre eut le goût d'écrire en un temps où toutes les places étaient prises dans les genres solennels ou gracieux qui avaient droit de cité romaine. Comment tenter l'Ode, l'Élégie, les Héroïdes, la Tragédie, la Comédie et l'Épopée, après Horace, Tibulle, Ovide, Varius, Térence et Virgile? Faute de mieux, il lui fallut se rabattre sur l'Apologue que nul n'avait abordé jusqu'alors. Ce choix fut donc pour lui un pis-aller, non un entraînement de vocation. Réduit à recueillir les miettes du festin, il se fit le vulgarisateur d'Ésope : rôle ingrat où il courut le risque de comparaisons périlleuses pour l'amour-propre.

C'est dire que Phèdre n'a pas le génie d'un fabuliste. « Fin sans être naïf, ou naïf sans être fin[2], » il manque du sens dramatique. Ses personnages ne sont point les acteurs d'une ample comédie, où des noms de bêtes cachent des interlocuteurs humains. Au lieu de peindre ses animaux d'après nature, il s'en tient à des caractères généraux et à des ébauches douteuses auxquelles il ne communique pas le souffle de la vie. Ses motifs lui ont été suggérés par des calculs abstraits. C'est une œuvre de critique plus que de poète. Ses moralités sont indécises ou même un peu puériles. Bref, il y a là de l'arrangement, et non de l'inspiration.

Mais on ne lui refusera point la science de l'expression, l'industrie de la mise en scène, le talent du dialogue, des reparties heureuses, la convenance, la sobriété, la mesure. Il excelle surtout dans l'anecdote. Alors, toutes ses ressources de plume entrent en

1. La meilleure édition est celle de Berger de Xivrey, 1830.
2. Le mot est de M. Nisard.

jeu, et font valoir le tour incisif d'un style simple, clair, facile, concis, varié, qui sait approprier l'épithète, et assortir les images, sans que la brièveté dégénère en sécheresse. Ses descriptions les plus longues atteignent à peine trois vers, mais disent l'essentiel. Par le scrupule, le choix et la délicatesse de la diction, Phèdre évoque le souvenir de Térence. Ce sera la gloire de cet écrivain exact et précis, que le respect de la langue et du goût rendit vraiment digne d'appartenir au siècle d'Auguste.

LA VIEILLE FEMME ET L'AMPHORE

Une vieille femme vit à terre une amphore entièrement vidée. La lie du Falerne qu'avait contenu le noble vase exhalait encore au loin une délicieuse odeur. Après l'avoir flairée avidement, et longtemps : « Oh ! le suave parfum ! s'écria-t-elle ; quel vin délicieux tu devais contenir, si j'en juge par ce qui en reste ! »

Que signifie cette fable ? Qui m'aura connu le dira[1].

(Liv. III, fab. 1. Trad. Marie.)

SUR LUI-MÊME

Les Athéniens élevèrent une statue au génie d'Ésope[2], et placèrent un esclave sur un immortel piédestal, pour montrer que la route des honneurs est ouverte à tous les hommes, et que la gloire est le prix du mérite, non de la naissance. Un autre m'avait devancé : ne pouvant être le premier dans ce genre, je me suis efforcé de ne pas le laisser seul dans la carrière ; c'est tout ce qui me restait à faire : il n'y a pas là de jalousie, mais seulement une noble émulation[3].

1. Il entend par là qu'une morale excellente est l'âme de ses fables.

2. Ésope naquit en Phrygie, vers le sixième siècle av. J.-C. Esclave de Jadmon de Samos, qui l'affranchit, appelé à la cour de Crésus qui l'envoya consulter l'oracle de Delphes, il irrita les habitants de cette ville par la liberté de son langage, et fut précipité du haut d'un rocher, vers 550. Il était contrefait. Ses fables furent recueillies pour la première fois par Démétrius de Phalère, 230 ans après sa mort. Son recueil le plus répandu est l'œuvre de Planude, moine grec du quatorzième siècle.

3. Il dit ailleurs : « J'ai fait un chemin de l'étroit sentier d'Ésope. »

Si l'Italie accueille mon ouvrage, elle aura un plus grand nombre d'écrivains à opposer à la Grèce; si au contraire l'envie se plaît à décrier mon œuvre, elle ne m'enlèvera pas du moins le sentiment de son mérite. Que mon travail arrive à vos oreilles, que votre esprit goûte ces fables imaginées avec art, et mon bonheur fera taire mes plaintes. Mais si cet ouvrage plein de savoir tombe aux mains de ces esprits étroits qu'enfanta la nature dans un moment d'humeur, et qui ne peuvent que déchirer ceux qu'ils ne sauraient atteindre, je supporterai avec un cœur de fer ma fatale destinée, jusqu'à ce qu'enfin la fortune rougisse de son injustice.

(*Épilogue*, liv. II. Trad. Marie.)

LE LOUP ET L'AGNEAU

Un loup et un agneau[1], pressés par la soif, étaient venus au même ruisseau : le loup tenait le haut du courant, l'agneau était beaucoup plus bas. Cédant à la faim qui le tourmentait, le brigand lui chercha querelle : « Pourquoi, lui dit-il, viens-tu troubler mon breuvage? » L'animal porte-laine lui répondit tout tremblant : « Comment puis-je, je vous prie, faire ce dont vous vous plaignez, seigneur loup? l'eau descend de vous à moi. » Repoussé par la force de la vérité, le loup reprit : « Tu médis de moi, il y a plus de six mois. — Mais alors je n'étais pas né, » repartit l'agneau[2]. « Par Hercule! c'était donc ton père? » Alors, sans plus de justice, il le saisit, et le met en pièces.

Cette fable s'adresse à ces hommes qui, sous de faux prétextes, accablent les innocents.

(Liv. I, fab. 1. Trad. Marie.)

L'HOMME ET LE CHIEN

Un homme, mordu par un chien furieux, jeta au malfaisant animal un morceau de pain trempé de son sang; il avait

1. Chez La Fontaine, l'agneau « *se désaltère dans le courant d'une onde* PURE. »
2. « *Je tette encor ma mère* », dit l'agneau de La Fontaine.

entendu dire que c'était un remède pour ces sortes de blessures. « N'allez pas, lui dit Ésope, agir ainsi devant d'autres chiens : ils nous dévoreraient tout vivants, s'ils voyaient qu'on récompense leur méchanceté[1]. »

Le succès du méchant en allèche bien d'autres.

(Liv. II, fab. 3. Trad. Marie.)

LE CERF ET LES BŒUFS[2]

Un cerf, lancé hors des sombres retraites des bois, s'efforçait d'échapper à la mort dont les chasseurs le menaçaient. Dans son aveugle terreur, il gagne une ferme voisine, et se sauve dans une étable à bœufs qui s'offre fort à propos. Un bœuf le voit se cacher, et lui dit : « A quoi penses-tu, malheureux ! c'est courir de toi-même à la mort que de venir confier ta vie à l'hospitalité des hommes. » Le cerf répond d'un air suppliant : « Pour vous, au moins, ayez pitié de moi ; je m'échapperai à la première occasion[3]. » La nuit succède au jour ; le bouvier apporte du feuillage, et ne voit point l'animal ; tous les valets vont et viennent ensuite, aucun ne l'aperçoit ; le fermier même passe, et ne s'avise de rien. L'hôte des bois tout joyeux se met alors à rendre grâces aux bœufs de leur discrétion, et de l'hospitalité qu'ils lui accordent au moment du malheur. « Oui, répond l'un d'eux, nous désirons fort que tu puisses te sauver ; mais, si l'homme aux cent yeux arrive, ta vie va se trouver en grand danger. » Sur ce, le maître sort de table, et, comme depuis peu il avait remarqué que ses bœufs dépérissaient, il entre dans l'étable : « Pourquoi si peu de feuillage? dit-il. La litière manque. Est-il donc si pénible d'enlever ces araignées? » Pendant qu'il examine tout, il aperçoit les hautes cornes du cerf ; alors, rassemblant aussitôt ses valets, il fait tuer et enlever une si belle proie.

1. Il y a dans les fables de Phèdre je ne sais quoi d'âpre et de triste, comme le temps où il a vécu.

2. Voir La Fontaine, *l'Œil du maître*, liv. IV, fab. 21.

3. *Mes frères*, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les *pâtis* les plus gras.

Cette fable signifie que le maître est celui qui voit toujours le mieux en ses propres affaires[1].

(Liv. II, fab. 9. Trad. Chevallet.)

LA MOUCHE ET LA MULE

Une mouche se posa sur le timon d'un chariot, et, gourmandant la mule : « Que tu es lente! dit-elle; veux-tu bien marcher plus vite? gare que je ne te perce le cou de mon dard ! » — « Je me soucie fort peu de tes paroles, répond la mule; je crains bien plutôt l'homme qui, assis sur le siège de devant, règle ma course avec le fouet dont il est armé, et comprime ma bouche avec un frein que je blanchis d'écume. Ainsi, laisse là cette vaine arrogance; je sais quand il faut modérer ou presser le pas[2]. »

Cette fable jette un ridicule bien mérité sur tous ces gens qui, malgré leur impuissance, se répandent en vaines menaces.

(Liv. III, fab. 6. Trad. Chevallet.)

LE CHIEN ET LE LOUP[3]

Je vais démontrer en peu de mots de quelle douceur est la liberté.

Un chien des mieux nourris rencontra par hasard un loup qui n'avait que la peau et les os. On se salue, on s'arrête. — « D'où te vient, dit l'un, cette mine si brillante? Que manges-tu donc pour te faire tant de corps? Moi qui suis bien mieux taillé, je meurs de faim[4]. » Le chien bonnement : « Tu peux être comme moi, si tu veux rendre

1. La Fontaine a plus de mouvement et de vivacité dramatique ; mais il emprunte à Phèdre les traits de sensibilité.

2. Voir *le Coche et la Mouche*, La Fontaine, liv. VII, fab. 9. Ce qui est un sermon chez Phèdre devient une comédie chez un poète dont le génie est dramatique.

3. Voir La Fontaine, liv. Ier, fab. 5.

4. Le loup de La Fontaine débute par un compliment. Il est humble, le pauvre coureur à longue échine. Il se garde bien de choquer gratuitement le chien, en se disant plus brave que lui.

les mêmes services[1].— Lesquels? — Garder la porte, et, la nuit, chasser les voleurs. — Mais je suis tout prêt. A l'heure qu'il est, exposé à la neige, à la pluie, je traîne une vie misérable dans les bois. Combien je préférerais vivre abrité, et me nourrir largement, sans rien faire! — Viens avec moi, alors. » — Ils partent. Chemin faisant, le loup aperçoit le cou du chien tout pelé par sa chaîne. — « Qu'est-ce là, mon ami? — Rien. — Dis tout de même. — Comme j'ai l'air un peu vif, on m'attache le jour, pour que je repose la journée, et que je veille quand la nuit est venue. Le soir, on me lâche, et je vais où bon me semble. C'est à qui m'apporte du pain. Le maître me donne les os de sa table, les valets me jettent des débris et tous les ragoûts dont ils ne veulent pas. Voilà comment mon ventre s'emplit, sans que j'aie rien à faire[2] — Mais si tu voulais par hasard t'en aller, le pourrais-tu? — Pour cela, non. — Alors, jouis de tous les avantages que tu me vantes, brave chien; je ne veux pas de ces plaisirs de roi que je payerais de ma liberté. »

(Liv. III, fab. 7. Trad. Fallex.)

L'HOMME ET L'ANE

Un homme avait immolé un porc au divin Hercule : il s'acquittait d'un vœu fait pendant une maladie. Il dit de porter à son âne les restes de l'orge de la victime. Mais l'âne refusa d'y toucher, en disant : — « Je ne demanderais pas mieux que de manger le grain que tu m'envoies, si tu n'avais pas égorgé celui que tu en nourrissais. »

Effrayé du sens de cette fable, j'ai toujours évité les profits dangereux. — « Mais, direz-vous, l'argent qu'on a volé, on l'a. » — Oui, mais comptons tous ceux qui se sont fait

1. Le chien de La Fontaine prend des airs protecteurs. Il sait vivre. Il épargne au loup l'humiliante confession de sa misère.

2. C'est un valet de ferme, un simple concierge. Le chien de La Fontaine a un office plus compliqué. Il lui faut du tact, de la grâce, de la hauteur. On soupçonne en lui, dit M. Taine, un gentilhomme de la chambre, un courtisan. Il ne décrit pas longuement sa servitude. Il n'est pas simplement un goinfre, qui ne songe qu'aux profits du ventre.

prendre et exécuter. Et nous verrons que le nombre des voleurs punis est le plus grand.

L'audace profite quelquefois. Elle est le plus souvent funeste[1].

(Liv. V, fab. 2. Trad. Fallex.)

LE PATRE ET LA CHÈVRE

Il n'est rien de si secret qui ne paraisse au grand jour.

Un pâtre, d'un coup de son bâton, avait brisé la corne d'une chèvre. Il se mit à la prier de ne point le trahir auprès de son maître. « Quoique indignement outragée, je me tairai cependant, dit-elle ; mais la chose criera d'elle-même le mal que vous avez fait[2]. »

(*Fables nouvelles*, 15. Trad. Marie.)

LA CORNEILLE ET LA BREBIS

La plupart des hommes maltraitent les faibles, mais cèdent devant la force.

Une corneille importune s'était abattue sur une brebis; fatigué de la porter depuis longtemps sur son dos, le paisible animal lui dit : « Oh ! que si tu traitais ainsi le chien aux dents redoutables, tu payerais cher ta témérité ! — Je méprise les faibles, répondit l'oiseau pervers ; mais je sais aussi céder devant les forts : je sais qui je maltraite, et qui je dois flatter avec adresse. Voilà par quel secret je prolonge depuis tant d'années ma paisible vieillesse[3]. »

(*Fables nouvelles*, 17. Trad. Marie.)

1. Sous Tibère, beaucoup d'hommes engraissés par Séjan des dépouilles de ses ennemis furent ensuite livrés corps et biens par le même Séjan à Tibère qui avait eu envie des uns et des autres. « Les délateurs, dit M. Nisard, se jetaient sur ces dépouilles, gens stupides comme les sangsues qui ne voient pas qu'elles mourront en dégorgeant. » Cette fable fait allusion à ces fortunes dangereuses. Tacite n'a rien écrit de plus énergique.

2. Babrius, qui est de l'école de Phèdre, et vécut au siècle d'Alexandre Sévère, a fait de ce sujet une sorte d'idylle. (Voir Saint-Marc Girardin, *La Fontaine et les fabulistes*, t. I, p. 85.)

3. Quel trait amer et digne de Juvénal ! Voilà bien ces concussionnaires romains qui jouissaient des Dieux irrités, ou ces délateurs hardis contre les faibles, lâches et flatteurs avec les puissants !

ADIEU AU LECTEUR

Il me reste encore une foule de sujets à traiter; la fable est une mine féconde en produits variés; mais, pour être goûtés, les jeux de l'esprit veulent une sage retenue; semés à profusion, ils fatiguent. Aussi, vénérable Particulon[1], vous dont le nom doit vivre dans mes écrits tant qu'on cultivera les lettres latines, louez dans mes ouvrages sinon le talent, du moins la brièveté : mérite d'autant plus recommandable que les poètes sont d'ordinaire plus ennuyeux.

(*Épilogue*, liv. IV. Trad. Marie.)

1. C'était un affranchi de Claude, comme Philétus, autre ami de Phèdre.

LUCAIN

(39-65 après Jésus-Christ)

L'homme. L'Espagnol, fils de rhéteur, neveu de Sénèque. Son bon et son mauvais génie. Cornutus et Néron. Le favori. Le poète en vogue. — Natif de Cordoue (*Bétique*, aujourd'hui *Andalousie*), fils d'Annæus Mella, et neveu de Sénèque le Philosophe, Lucain reçut le nom de son aïeul maternel[1]. Issu d'une lignée d'écrivains et d'orateurs qui avaient la plume brillante et la voix sonore, il appartenait à cette race espagnole qui gardait quelque chose de l'humeur indomptée des vieux Ibériens[2]. A ces origines il dut peut-être aussi un air de jactance, le goût de l'hyperbole, et la verdeur d'une imagination colorée.

Transporté à Rome dès l'âge de huit mois, il eut pour tuteur de ses premières années son oncle Sénèque, devenu par la grâce d'Agrippine gouverneur du fils adoptif de Claude, Domitius Néron, alors âgé de treize ans. C'est de là que date une liaison pleine de pièges. On ne grandit pas impunément dans un si redoutable voisinage. Il faut le plaindre d'avoir été, à peine adulte, condamné par l'imprévoyance d'un philosophe à cette amitié gênée, orageuse et perfide, au sein des corruptions, sans autre contrepoison que l'influence de Cornutus, ce stoïcien pratique dont les discours allumèrent dans le cœur généreux de son disciple un enthousiasme abstrait pour les martyrs du devoir et les héros de la liberté. Si cet homme de bien lui porta bonheur, un charlatan, le grammairien Polémon, dont la présomption devint proverbiale,

1. Sa mère Acilia était fille d'Acilius Lucanus, célèbre orateur de Cordoue.
2. Rappelons-nous le bûcher de Sagonte, les ruines de Numance, les exploits de Viriathe, la résistance des Cantabres aux légions d'Auguste.

troubla par les fumées de l'orgueil un esprit enfiévré qui prit la vogue pour la gloire. Le rhéteur Flavius enseigna aussi tous les artifices de l'école à l'enfant prodige qui préludait à la célébrité par des déclamations retentissantes.

A dix-huit ans, un éloge de Néron, qui était encore l'idole des Romains, lui valut la questure et bientôt le sacerdoce des augures. Comblé de largesses, il devint un de ces favoris d'un jour qui avaient leurs courtisans. Vain comme un Espagnol, il répandit l'exubérance de sa verve au théâtre, au barreau, dans les lectures publiques, en tragédies, en plaidoiries romanesques[1], en cantates officielles, en mille essais bruyamment applaudis.

Conflit de vanités littéraires entre Néron et un rival. Disgrâce. Le républicain par vengeance d'amour-propre. Le conspirateur, ses lâchetés. Mort emphatique. — De toutes ces œuvres il ne nous reste que la *Pharsale,* dont le dixième chant ne fut même pas terminé. On voudrait croire que l'admirateur de Caton s'éloigna du monstre qui fit périr son frère et sa mère. Mais le début de ce poème prouve, par de scandaleuses adulations, que le choix de ce sujet n'eut rien de factieux. Outre qu'il parut sous les auspices du prince parricide, les trois premiers livres sont désintéressés de toute arrière-pensée politique. Entre les deux rivaux, Lucain ne se déclare pas : loin de prendre parti pour Pompée contre César, il les juge également criminels; et ce n'est pas la perte de la liberté, mais seulement la guerre civile qui excite sa colère.

Si, dans les autres chants de l'épopée, le flatteur de Néron devient tout à coup un intransigeant, il ne faut l'attribuer qu'aux griefs de la vanité littéraire. Jaloux d'un talent dont la supériorité l'importunait, l'histrion couronné, qui se piquait de bel esprit, éprouva une joie méchante à offenser le rival qu'il ne pouvait vaincre. Un jour, entre autres, assistant à une séance où Lucain se promettait un triomphe, il se retira si brusquement qu'il troubla l'audience, et fit manquer l'effet attendu. Ce fut une déclaration de guerre, bientôt suivie d'une revanche. L'empereur ayant annoncé qu'il présenterait une tragédie de *Niobé* sur le grand théâtre de Pompée, Lucain osa se mesurer avec lui par un poème improvisé sur la descente d'Orphée aux Enfers; et les juges du concours eurent le courage de lui décerner la palme. Exaspéré de sa défaite, Néron riposta en interdisant à l'audacieux la scène, les salles de lecture et les tribunaux : supplice cruel pour un poète épris de popularité.

1 Il plaida la cause d'Octavius Sagitta qui, dans un accès de désespoir, avait assassiné une infidèle. Il composa une *Médée,* un *Priam rachetant Hector.*

Aussi chercha-t-il sa vengeance dans l'œuvre qu'il poursuivit en secret; et voilà comment, aigri jusqu'à l'insulte, il y sème à chaque pas des allusions amères contre un pouvoir odieux. César paya pour Néron. La haine de l'empereur le rendit hostile à l'empire, et le transforma en républicain prêt à imiter l'exemple de Brutus[1].

Aussi était-il gagné d'avance au complot que tramait Pison, homme de plaisir qui n'avait ni le courage ni l'ambition nécessaires à son rôle. Quant à la liberté, ce fut le moindre souci des conspirateurs; ils ne songeaient qu'à remplacer un joueur de cithare par un faiseur de tragédies. On sait comment la trahison d'un affranchi de Scævinus sauva Néron, et perdit les conjurés. Pour un ami de Cornutus il y avait là une belle occasion de bien finir une vie mal commencée. Mais la vue des tortures mit en fuite son stoïcisme d'apparat; et de trompeuses promesses de pardon arrachèrent des révélations à un lâche tellement égaré par le délire de la terreur, que, pour se sauver, il osa dénoncer sa mère Acilia. Néron réussit à le déshonorer, avant de le forcer à périr. L'arrêt une fois prononcé, il retrouva pourtant quelque énergie dans son désespoir; et, s'étant fait ouvrir les veines, il récita, en pleine agonie, les vers de son poème où il représentait un soldat mourant de la perte de son sang. Si de criminelles faiblesses peuvent avoir leur excuse, ne refusons pas quelque pitié à ce poète de vingt-cinq ans dont le caractère mobile flotta entre tous les extrêmes, associa l'emphase aux défaillances, et crut peut-être expirer en héros, pour s'être une dernière fois enivré d'héroïsme épique.

Le poète. — L'Épopée contemporaine. Le héros. Pompée faux grand homme. Les portraits, anachronismes des caractères. — Si l'épopée est l'histoire des époques primitives, elle répugne aux événements contemporains, surtout quand il s'agit de débattre un procès politique dont l'issue est connue d'avance. Alors, on ne peut être inventeur qu'aux dépens du vrai. C'est le défaut de la *Pharsale*, où la fiction et la réalité, combinées par une alliance équivoque, manquent à la fois l'une de charme, l'autre d'autorité.

Ce n'est pas que le sujet soit ingrat, puisqu'il nous expose une révolution considérable, la chute de la république et l'avènement de l'empire. Il entre donc du pathétique dans le tableau des scènes qui se déroulent sous nos yeux. Mais, si l'œuvre vaut par les détails, elle n'a pas d'unité logique. L'ensemble est-il une apologie

1. Au lendemain du jour où Néron détruisit Rome par les flammes, pour se donner en spectacle la dernière nuit d'Ilion, Lucain publia même la description du désastre, intitulée *Catacausmon*, et fit appel aux tyrannicides.

de Caton et de Pompée, un pamphlet contre César, ou une suite d'imprécations contre la guerre civile? Il serait malaisé de le dire ; car il y a autant d'indécision dans les sentiments du poète que dans les caractères de ses acteurs.

On lui reprochera d'avoir choisi pour héros un faux grand homme, Pompée, personnage de parade, plus soucieux de paraître que d'être, aspirant au pouvoir souverain sans oser le prendre, n'ayant ni l'audace d'un tyran ni la vertu d'un citoyen, assez fort pour menacer la liberté, mais non assez résolu pour la confisquer, plein de faiblesse et de forfanterie, jouet de ceux qu'il croyait conduire, et dont la vanité bruyante fut un drapeau qui flottait à tous les vents. Un tel nom ne pouvait séduire les foules ; car elles se détournent de ces ambitieux épris de petite gloire, et qui, n'étant que les instruments d'un parti, finissent par en être les dupes.

Ne pouvant relever Pompée, Lucain aurait dû comprendre que César était seul une figure épique, ne fût-ce que par son enfance enveloppée de légendes, par les aventures d'une vie pleine de coups d'éclat, par sa mort tragique et son apothéose populaire. Au moins devait-il n'en dire rien de médiocre, et, s'il le poursuivait de sa haine, en égaler l'expression à la grandeur de la victime. Or, le portrait qu'il nous offre est le plus souvent un mensonge. De cet homme si simple et si maître de lui ne fait-il pas un frénétique altéré de sang ? Ce politique si fin, il le transforme en un fou furieux.

Son Caton n'est pas non plus tout à fait celui de la tradition ; car son intrépidité n'a point de rudesse, et son stoïcisme s'attendrit. Insensible à ses propres souffrances, il pleure sur les malheurs de ses concitoyens. Sa magnanimité pieuse et résignée ressemble de loin à celle des martyrs chrétiens. Ailleurs, il se guinde plus qu'il ne sied. Mais, somme toute, l'impression générale commande la sympathie. — Quant à Cornélie, n'en disons rien ; car elle ne peut se lamenter sans nous faire sourire d'elle ou de son mari.

La vérité morale étant falsifiée, les événements revêtent aussi de fausses couleurs. Si Lucain eut le mérite de chercher la poésie en dehors des voies frayées par Homère, son tort fut au moins de commencer la pièce à l'instant où elle finit, c'est-à-dire en pleine mêlée, lorsque les idées n'ont plus à jouer aucun rôle, et laissent le champ libre à la force.

C'était se condamner à ne pénétrer ni les causes, ni les conséquences d'une crise qui changea la face du monde. Ne voyant pas où résidait l'intérêt du drame, il le demanda au cadre, aux acces-

soires, aux épisodes, à leur théâtre. Mais plus il l'agrandit, plus les actions risquent de paraître petites.

Un merveilleux nouveau. La sorcellerie, la superstition. — Sachons-lui gré pourtant d'avoir répudié le paganisme grec, et congédié des Dieux surannés. Dans un sujet emprunté à un siècle sceptique, ce merveilleux n'eût été qu'une fastidieuse invraisemblance. César et ses adversaires croyaient en effet aux miracles de la tactique et aux mystères de l'intrigue, mais ne craignaient et n'attendaient rien des habitants de l'Olympe. En revanche, les Romains d'alors couraient au-devant des imposteurs, et se laissaient prendre aux sortilèges de la magie. L'astrologie, les songes, les spectres, les enchantements et la nécromancie inspiraient l'épouvante ou une puérile confiance non seulement à la foule ignorante, mais aux plus raffinés d'entre les esprits forts. L'athéisme et la superstition allaient de pair. Voilà ce que confirme la *Pharsale*, où la sorcellerie remplace la mythologie. L'apparition de la Patrie surgissant aux bords du Rubicon ne pouvait étonner ceux qui croyaient qu'en Germanie un fantôme arrêta Drusus et ses légions. En lisant les conjurations infernales de la Thessalienne Erichtho, plus d'un contemporain put se rappeler en tremblant les Locustes ou les Canidies qu'il suivait dans les ténèbres, parmi les tombeaux, pour évoquer les mânes par de sanglantes pratiques[1]. La foi aux prodiges n'avait pas non plus disparu, et cette fantasmagorie malsaine s'accommodait bien, soit à l'horreur du poème, soit aux mœurs du temps.

Les descriptions. Les beautés oratoires. Le style. — Quoique Lucain abuse de son industrie pittoresque, il faut louer aussi ses facultés descriptives, mais en regrettant qu'elles parlent seulement aux yeux, et manquent de choix ou de sobriété. Là où Virgile peint des nuances de sentiment, lui, il analyse des couleurs et des formes. Où l'un est simple et se contente du nécessaire, l'autre devient subtil, et pèche par le superflu. Insistant sur le laid plus que sur le beau, il s'adresse à un public blasé dont on ne peut émouvoir que les sens.

Nous admirerons surtout ses beautés oratoires ; nul n'a mieux su rendre tout ce que le génie romain pouvait donner de majesté ou d'énergie à la fureur et au courage, au crime et à la vertu.

1. Lucain nous montre une magicienne qui se jette sur les mourants, les achève en feignant de leur donner le dernier baiser, déterre les cadavres, fait sortir leurs yeux des orbites glacés, coupe avec les dents la corde des pendus, et arrache des lambeaux de chair aux crucifiés, pour forcer les morts à lui répondre.

Sans doute, il vise trop à l'effet; mais souvent il a de profondes pensées auxquelles le trait n'a pas nui; car « frapper fort n'est un défaut que quand on ne frappe pas juste[1] ». Or, Lucain s'élève jusqu'au sublime dans maint discours inspiré par la mélancolie d'une âme qui resta généreuse, malgré la contagion d'un siècle abominable. Sa voix a souvent de ces accents vibrants qui percent le cœur et vont droit à la conscience. Un patriotisme enthousiaste anime sa colère contre les destructeurs de la République, et sa pitié pour ses derniers défenseurs. Un historien aurait pu montrer les fautes et les crimes des deux partis; mais à cette équité clairvoyante nous préférons ici l'éloquence passionnée d'un citoyen qui ne veut pas crier : *Malheur aux vaincus!* Après tout, les torts du sénat et les maladresses de Pompée ne justifient point l'attentat d'un usurpateur qui abolit les lois et les institutions de son pays.

La langue de Lucain fut celle de Sénèque. Il y a un air de famille entre les vers du neveu et la prose de l'oncle. L'un est aussi éloigné de Cicéron que l'autre de Virgile. Mais, en dépit de certains défauts qui tiennent à l'influence du milieu, il serait souverainement injuste de ne voir qu'un déclamateur dans un génie qui mérita d'être le poète favori de Corneille.

LA GUERRE CIVILE MAUDITE

Quelle démence, ô Rome, égare ton épée[2]?
De ton sang par tes mains l'Émathie est trempée[3];
Quand Babylone insulte à nos drapeaux captifs,
Quand Crassus sans vengeance erre, mânes plaintifs[4],
Tu livres des combats sans triomphe et sans gloire,
Où le triste vainqueur doit pleurer sa victoire!
Que de mer, que de terre, hélas! eût acheté
Le sang que ce débat fratricide a coûté!

1. M. Nisard. Il faut lire son bel ouvrage sur les *Poètes romains de la décadence.* Son style a la rigueur des mathématiques.

2. Cet anathème est le début d'un poème qui ne s'ouvre plus par une invocation à la Muse, mais par l'explosion véhémente d'un patriotisme mélancolique. Dans l'épopée le poète, dit-on, ne doit jamais parler en son nom : mais qui donc pourrait censurer ces larmes d'un citoyen?

3. L'Émathie, province de Macédoine. Allusion aux batailles de Pharsale et de Philippes.

4. Chargé de la guerre contre les Parthes, Licinius Crassus fut vaincu à Carrhes par Suréna, en 53 av. J.-C.

Les lieux d'où vient Titan[1], ceux où la nuit l'entraîne,
La plage où du midi la fureur se déchaîne[2],
Les climats sans printemps où d'éternels hivers
De cent liens de glace emprisonnent les mers,
Tout eût reçu tes lois, et l'Araxe et les Serres[3],
Et la source où le Nil recèle ses mystères.
Alors, si les forfaits ont tant d'attraits pour toi,
Quand l'univers soumis tremblera sous ta loi,
Tourne sur toi tes mains. Jusque-là, trêve ! trêve !
L'ennemi ne défaut pas encore à ton glaive.
Maintenant, si les toits de nos tristes cités
Étalent leurs débris dans des murs dévastés,
Si nous voyons errer à pas mélancoliques
De rares habitants dans nos villes antiques,
Si l'Italie inculte implore en vain des bras,
Notre fléau n'est pas le fier Pyrrhus[4], n'est pas
Annibal : pour nous vaincre, il fallait un autre homme;
Et c'est un fer romain qui te déchire, ô Rome !

(*La Pharsale*, ch. I, v. 8. Trad. Demogeot.)

POMPÉE ET CÉSAR

Ils ne peuvent déjà, dans leur orgueil rival,
Souffrir, César un maître, et Pompée un égal.
Lequel plus justement arma son fier courage ?
Qui le sait? Pour tous deux je vois un grand suffrage :
Les Dieux pour le vainqueur, pour le vaincu Caton[5].
Mais entre eux rien d'égal, rien.... que l'ambition[6];
L'un, dans les doux loisirs qui bercent la victoire,
Vieux général en toge, a désappris la gloire.
Dans son théâtre[7] il perd de précieux moments

1. Où le soleil se lève.
2. Les régions tropicales.
3. L'Araxe, fleuve de l'Arménie. Les Serres, peuple de l'Inde.
4. Roi d'Épire, vainqueur des Romains à Héraclée et Asculum (280, 279).
5. C'est une éloquente protestation contre cette superstition des faibles qui prennent le succès pour le jugement de Dieu.
6. Ici, Lucain tient la balance à peu près égale entre les deux rivaux.
7. Pompée fit ériger un théâtre qui garda son nom.

A s'enivrer du bruit des applaudissements :
Vain amant de la foule, il fait tout pour lui plaire,
Se livre tout entier au souffle populaire.
Il ne s'agrandit plus ; séduit par son renom,
En lui-même il a foi ; c'est l'ombre d'un grand nom.
Tel, dans un champ fertile, un chêne à cime altière,
Chargé des dons pieux d'une contrée entière,
Par ses débiles pieds ne se cramponne plus;
Son poids seul le soutient; dans l'air ses rameaux nus
S'étendent : il protège encore le voisinage,
A l'ombre de son tronc, et non de son feuillage;
Mais il chancelle, et doit tomber au premier vent.
Si, près de lui, se dresse un bois jeune et vivant,
On l'honore lui seul[1].

César d'un chef d'armée
A plus que le seul nom, plus que la renommée :
Son ardente valeur sous le frein se débat;
Il ne craint qu'un forfait.... ne pas vaincre au combat.
Bouillant, impétueux, l'espérance et la rage
Guident seules son fer altéré de carnage[2].
Il poursuit le succès, tourmente les Destins,
Renverse tout obstacle à ses projets hautains,
Et se plaît à monter à travers les décombres.
Tel, pressé par les vents, sort des nuages sombres
Un foudre ardent : l'air gronde, une oblique clarté
Luit, déchire le jour et l'œil épouvanté.
Sur ses temples brisés il frappe comme un glaive[3] ;
Terrible il est tombé, terrible il se relève,
Laisse au loin des débris dans les champs foudroyés,
Et rassemble en grondant ses feux rassasiés.

(Ch. I, v. 125. Trad. Demogeot.)

1. Cependant, il est seul l'objet du culte populaire. Chez les anciens, certains arbres étaient consacrés.

2. C'est un trait déclamatoire.

3. La foudre de Jupiter tombe quelquefois sur le Capitole. De même, César lance son tonnerre sur Rome où il est adoré.

CAUSES DE LA GUERRE CIVILE[1]

Tels s'armaient les deux chefs ; mais au sein du vulgaire
Germaient depuis longtemps ces semences de guerre,
Ces éternels fléaux de tout peuple puissant.
Dès que Rome eut vaincu l'univers en passant,
Que sous le poids de l'or sa vertu chancelante
Laissa régner en paix la richesse insolente,
Le luxe des palais ne connut point de frein,
Un mets simple inspira des dégoûts à la faim[2].
Les hommes, amollis et vains de leurs figures,
Aux femmes disputaient d'indécentes parures.
On fuit la pauvreté, nourrice des héros,
Et jusqu'au bout du monde on court chercher les maux
Par qui tout peuple meurt. On a des champs immenses[3],
La terre où Curius déposa ses semences,
Et qui souffrit le soc des graves Serranus[4],
S'étend sous des colons à leur maître inconnus.
Ce peuple de la paix ne peut aimer les charmes,
Vivre de liberté dans le repos des armes.
De là ces noirs discords toujours près d'éclater ;
Quand le crime enrichit, il ne doit rien coûter.
Faire craindre au pays sa puissance usurpée,
C'est un insigne honneur que doit ravir l'épée.
La mesure du droit, c'est la force : les lois
Et les décrets aux pieds sont foulés à la fois ;
Les tribuns, les consuls rivalisent d'intrigue ;
Les faisceaux sont à vendre, et la mortelle brigue

1. Après avoir exposé les causes personnelles aux chefs, il va dire les causes sociales et politiques de la guerre civile. (Imité par Pétrone, I, 50.)

2. « Sa gloutonnerie ne sait plus qu'inventer. »
(PÉTRONE.)

3. Pline a dit : « Les vastes domaines ont perdu l'Italie. » Les propriétés particulières enveloppaient des pays entiers. Il y eut là des peuples d'esclaves, que les maîtres ne connaissaient pas.

4. *Curius Dentatus*, trois fois consul, vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens, et battit Pyrrhus près de Tarente, en 275. — *Serranus* fut le surnom de Cincinnatus, deux fois dictateur contre les Èques et les Volsques.

Tous les ans vient changer le comice en un camp [1].
Le peuple sans rougir met son vote à l'encan.
De là l'emprunt avide et l'usure affamée,
Le crédit s'écoulant, et la misère armée.
(Ch. I, v. 159. Trad. Demogeot.)

DEUIL DE ROME [2]

Dès qu'on sut à quel prix pour les races mortelles
Les menaces des Dieux se trouveraient fidèles [3],
La Justice se tut au Forum interdit ;
Tout pouvoir se cacha sous un vulgaire habit ;
Le triste magistrat quitta sa pourpre sainte [4].
Rome entière souffrait, Rome retint sa plainte :
Partout errait sans voix une immense douleur.
Telle, au jour d'un trépas, une morne stupeur
Pèse, linceul épais, sur la sombre demeure,
Avant l'adieu qu'on jette au cadavre [5], avant l'heure
Où, les cheveux épars, debout près d'un cercueil,
A ses femmes en pleurs la mère enjoint le deuil ;
Lorsque espérant encor, sa lèvre frémissante
Dans des membres raidis cherche la vie absente,
Presse ce froid visage et ces yeux sans regard ;
Lorsque, sur son malheur fixant un œil hagard,
Elle échauffe son fils d'une impuissante étreinte :
Ce n'est point la douleur, mais c'est déjà la crainte.
La matrone a quitté ses somptueux atours ;
Dans les temples se presse un lugubre concours :
L'une répand des pleurs sur l'image divine,

1. « Les Quirites se vendent : ils accourent à l'encan ; le suffrage se met à la criée, et devient une source de gain. A combien le peuple ? A combien le sénat ? La faveur est à qui paye. »

(Pétrone.)

2. César vient de passer le Rubicon. Rome est dans la terreur.
3. Des prodiges venaient d'effrayer les imaginations.
4. Le *Justitium*, ou suspension de la justice, était un signe de deuil. Au lieu de la toge blanche, les magistrats prenaient une robe brune.
5. Le corps était exposé à la porte de la maison, les pieds tournés vers la rue. Avant qu'on l'emportât au bûcher, on appelait trois fois le mort par son nom.

L'autre au marbre du sol attache sa poitrine,
Et de ses longs cheveux, par ses mains arrachés,
Les portiques pieux sont tristement jonchés.
Accoutumés aux vœux qui doucement se glissent,
De nombreux hurlements les autels retentissent.
(Ch. II, v. 16. Trad. Demogeot.)

LA TERREUR SOUS MARIUS [1]

O Dieux ! que fut ce jour où, vainqueur, reparut
Marius [2], de quel pas l'affreuse Mort courut !
Noblesse, plébéiens, tout périt ; et l'épée
Erra, frappa sans choix, à tout frein échappée.
Les temples ne sont plus qu'un lac impur de sang :
Le marbre sous les pieds s'étend rouge et glissant.
On n'épargne aucun âge : incliné vers la tombe,
Le vieillard sous un fer impatient succombe.
L'enfant, épanoui sous son premier matin,
Voit briser sans pitié son innocent destin.
Par quel crime a-t-il pu mériter son supplice?
Aujourd'hui, pour mourir, il suffit qu'on le puisse.
La verve du forfait pousse ces furieux,
Et chercher un coupable est trop lent à leurs yeux.
On meurt pour faire nombre, et le glaive qui tue
Fait tomber au hasard une tête inconnue,
Honteux d'être inactif. Le seul recours certain,
C'est un baiser tremblant sur une impure main.
(Ch. II, v. 109. Trad. Demogeot.)

1. Lucain rattache à la rivalité de César et de Pompée le souvenir de Marius et de Sylla.

2. Né à Arpinum en 153, Marius, pacificateur de la Numidie, vainqueur des Cimbres et des Teutons, puis chassé de Rome par Sylla, y rentra en 86, l'ensanglanta de ses proscriptions, et mourut en 82.

REPRÉSAILLES DE SYLLA[1]

Sur un siège élevé, tranquille spectateur
Apparaissait Sylla. Son impassible cœur
De vingt mille proscrits ordonna le supplice.
L'eau du Tibre engloutit son affreuse justice.
Les cadavres qu'il fit tombèrent bondissant,
Les premiers dans les eaux, les derniers dans le sang.
Sur la digue des morts les barques se heurtèrent :
Du fleuve interrompu les flots se partagèrent ;
Les uns au sein des mers sont mollement rendus,
Les autres sur ces corps s'arrêtent suspendus.
Enfin, le sang qui court du Champ dans la rivière
En augmente la force et brise la barrière ;
L'onde grossit, se gonfle, et, franchissant ses bords,
Rend au Champ meurtrier les débris de ses morts ;
Et, quand elle parvient à la mer de Tyrrhène,
Un long sillon de sang parmi l'azur se traîne.
L'*heureux* Sylla[2] conquit, par un exploit si beau,
A Rome le pouvoir, dans le Champ[3] un tombeau.
(Ch. II, v. 207. Trad. Demogeot.)

RÉPONSE DE CATON A BRUTUS[4]

Oui, la guerre civile est sans doute un grand crime,
Brutus, mais la vertu cède au sort qui l'opprime.
S'ils me font criminel, la honte en est aux Dieux.
Qui pourrait voir tomber les astres et les cieux

1. Ce fut en 82 qu'au retour de sa guerre victorieuse contre Mithridate, Sylla, revenant à Rome, fit égorger 13 généraux de Marius, 7000 soldats prisonniers et plus de 5000 citoyens. Nommé dictateur perpétuel, il abdiqua en 79, et mourut en 78.

2. Il réussit dans toutes ses entreprises : aussi prit-il le surnom de *Felix* (heureux). Sa pensée fixe fut d'anéantir le pouvoir du peuple, et de rétablir l'aristocratie dans ses privilèges.

3. Il s'agit du champ de Mars.

4. Brutus, fils de Servilie, sœur de Caton, vient de le consulter sur le parti qu'il doit prendre, en face de César.

Sans pâlir? voir crouler l'éther, voûte profonde,
La terre chanceler sous les débris du monde,
Calme, les bras croisés ? Des peuples étrangers,
Des princes inconnus, sous nos drapeaux rangés,
Sentiront les fureurs de la triste Italie.
Seul je serais en paix ! Loin de moi la folie
De voir Rome, ébranlant jusqu'aux races du Nord,
Tomber sans m'émouvoir ! Un père, à qui la mort
Ravit ses fils chéris, suit leurs lugubres restes ;
Il saisit de sa main les feux, les feux funestes,
Et sous le noir bûcher, qu'élève un soin pieux,
Met la torche fatale, en détournant les yeux.
On ne m'arrachera de toi, chère Patrie,
Que quand j'aurai baisé ta dépouille flétrie ;
Ne fût-elle qu'une ombre, un nom sans vérité,
Caton jusqu'au tombeau suivra la Liberté [1].

(Ch. II, v. 286. Trad. Demogeot.)

ÉPISODE D'UN COMBAT NAVAL [2]

Deux frères, noble orgueil d'une féconde mère,
Conçus au même sein sous un destin contraire [3],
Semblables jusqu'ici, par la mort différents,
N'offriront plus d'erreur à leurs tristes parents [4].
Un seul leur est laissé ; son visage rappelle,
Avec les traits du mort, leur douleur immortelle.
L'un, de son vaisseau grec [5], sur un vaisseau romain
Dont la rame l'arrête, ose jeter la main :

1. Caton, surnommé d'*Utique*, parce qu'après Pharsale il s'enferma dans cette ville pour s'y donner la mort, était l'arrière-petit-fils de M. Porcius Caton, le Censeur, mort 149 av. J.-C. Sénèque a dit : « Caton n'a pas vécu après la Liberté, ni la Liberté après Caton. »

2. César, déjà maître de Rome, a franchi les Alpes, et assiège Marseille L'épisode qui suit est emprunté au combat naval livré devant cette ville, fidèle à la cause du sénat et de Pompée. La scène se passe sur un vaisseau marseillais.

3. Ce sont deux jumeaux.

4. Jusqu'alors ils se ressemblaient tellement que leurs parents les confondaient l'un avec l'autre.

5. Marseille est une colonie grecque, fondée en 509 par des Phocéens.

Un coup pesant la tranche : à leur poste demeurent
Ses doigts aux nerfs crispés qui se serrent et meurent.
Plus grand dans le malheur, plein d'un noble courroux,
De la main qui lui reste il redouble ses coups,
Saisit le bord où meurt sa main droite attachée ;
Mais avec tout le bras l'autre est aussi tranchée.
Alors, sans bouclier, sans armes, fier débris,
Il ne se cache pas sous de lâches abris ;
Ouvert à tous les coups, percé de mainte lance,
Il couvre un frère armé de son corps sans défense ;
Interceptant les traits qu'ailleurs poussait le sort,
Son cadavre émérite accapare la mort[1].
A la fin, ramassant les restes de sa vie,
Qui fuit par tant de coups, d'un sang épais suivie,
Sur la poupe ennemie on le voit s'élancer.
Il veut, en expirant, de son poids la lasser.
Le vaisseau, plein de sang et comblé de carnage,
Sur ses obliques flancs percé par l'abordage,
S'entr'ouvre, boit les flots, et, rempli jusqu'au pont,
Descend en tournoyant dans l'abîme sans fond.
Sous l'immense ruine au loin l'eau se déchire,
Et retombe en grondant où flottait le navire.

(Ch. III, v. 603. Trad. Demogeot.)

UNE SÉDITION APAISÉE PAR CÉSAR[2]

Cependant, César revenait vainqueur des plaines de l'Ibérie, et portait ses aigles triomphantes en de nouveaux climats, lorsqu'au milieu de ses prospérités il vit le moment où les Dieux en allaient rompre à jamais le cours. Ce chef, que la guerre n'avait pu dompter, fut prêt à perdre, au milieu de son camp, le fruit de tous ses attentats. Le soldat, longtemps fidèle, mais rassasié de sang, avait résolu de

1. En français l'expression est bizarre. Lucain veut dire qu'il porte déjà la mort dans son sein percé des traits destinés à ses compagnons d'armes.

2. Ce fut au retour de l'Espagne, à Plaisance, qu'éclata cette sédition, apaisée par le mot dédaigneux de *Quirites* qui licenciait des soldats révoltés.

l'abandonner, soit que le silence des trompettes eût donné aux esprits le temps de se calmer, et que l'épée refroidie dans le fourreau se refusât aux horreurs de la guerre, soit que l'avarice des troupes demandant un plus haut salaire leur eût fait répudier le chef avec sa cause, et mettre à prix leurs glaives déjà souillés de sang.

Jamais César mieux que dans cette crise n'avait éprouvé combien peu solide et peu stable était le faîte des grandeurs, d'où il voyait à ses pieds le monde, et quels faibles appuis étayaient son pouvoir. Ce n'est pas un murmure timide, ni un ressentiment caché au fond des cœurs : toute l'armée, avec la même audace, a secoué le frein de l'obéissance ; e quand le crime est celui du grand nombre, il est sûr de l'impunité. Les soldats se répandirent en menaces. « Laisse-nous, César, dirent-ils, laisse-nous enfin nous soustraire à cette rage impie[1]. Tu ne cherches par mer et par terre que des mains pour nous égorger[2]. La Gaule t'a enlevé une partie de nos légions ; une a succombé aux durs travaux de la guerre d'Espagne ; une autre est couchée dans l'Hespérie : dans tous les pays du monde, nous te faisons vaincre en périssant. Que nous revient-il d'avoir arrosé de notre sang les campagnes du Nord, et fait couler le Rhône et le Rhin sous tes lois ? Pour récompense de tant de guerres, tu nous donnes la guerre civile ! Où tendent tes armes ? et quand diras-tu : « c'est assez », si pour toi c'est trop peu de Rome ? Vois nos cheveux blanchis ; vois nos mains épuisées, nos bras amaigris ; le peu de vie qui nous reste se consume dans les combats[3]. Permets à des vieillards d'aller mourir en paix. Que te demandons-nous enfin ? De ne pas tomber expirants sur le revers d'une tranchée ; de chercher une main qui nous ferme les yeux ; d'expirer sur le sein d'une épouse, arrosés de ses larmes et sûrs d'avoir chacun notre bûcher. Tu

1. Il est douteux que ces scrupules de conscience aient alors inquiété les légions de César.

2. Lucain prête trop volontiers à des soldats prétoriens ses propres sentiments.

3. Il faut comparer cette scène à la révolte des légions de Pannonie contre Germanicus (Tacite, *Annales*, liv. I, xvi, 85). L'historien paraîtra supérieur au poète.

nous as vus dans les combats; tu sais de quoi nous sommes capables. Sur le Rhin, César fut notre chef; il est ici notre complice. Le crime rend égaux tous ceux qu'il souille[1]. Et à quoi bon nous sacrifier pour un ingrat qui méconnaît la valeur et le zèle? Tout ce que nous faisons, il l'attribue au Destin. Qu'il le sache : c'est nous qui sommes pour lui le Destin. Tu as beau te flatter, César, que tous les Dieux te seront soumis, la révolte de tes soldats irrités te dicte la paix. »

Après ce discours, ils commencent à se répandre dans le camp, et profèrent des cris de mort contre César.

Quel chef n'eût pas été effrayé d'une semblable rébellion? Mais César, qui se fait une joie de suivre sa destinée à travers des précipices, et d'exercer sa fortune à vaincre les plus grands périls, César se présente, et, sans attendre que l'emportement des soldats s'apaise, il se hâte de les surprendre dans l'excès de leur fureur.

Il parut appuyé sur le retranchement avec un visage intrépide; et, inaccessible à la crainte, il mérita de l'inspirer. Il parle, et adresse aux soldats ces mots dictés par la colère :

« Celui qu'absent vous menaciez de l'œil et de la main, soldats, il est présent : le voici sans défense, et, le sein découvert, il s'expose à vos coups. Si vous voulez finir la guerre, frappez ; c'est ici qu'en fuyant il faut laisser vos épées. Une sédition qui n'ose rien de grand n'annonce que des lâches, qui sont las de marcher sous un chef invincible, et ne demandent qu'à s'enfuir[2]. Retirez-vous, et me laissez accomplir sans vous mes destins. Bientôt, ces armes trouveront des mains dignes de les porter. A peine vous aurai-je chassés, que la fortune va m'offrir autant de soldats qu'il vaquera de glaives. Pompée trouve dans sa fuite des peuples nombreux empressés à le suivre; et à moi la victoire ne me donnerait pas une foule d'hommes obscurs, pour recueillir les fruits

1. Ces soldats ont trop d'esprit. S'ils avaient conçu nettement les idées que Lucain leur prête, César eût été anéanti.

2. Il y a là des bravades qui eussent été imprudentes. Germanicus, dans Tacite, ou Scipion dans Tite-Live, sont plus habiles, et savent mieux apaiser d'aveugles colères.

d'une guerre dont le succès est décidé ! On les verra, sans avoir reçu de blessures, chargés des dépouilles qui devaient être le prix de vos travaux, suivre mes chars couverts de lauriers[1]. Et vous, vieillards blanchis sous mes enseignes, vous dont la guerre a épuisé le sang, confondus avec la populace de Rome, vous serez, comme elle, spectateurs oisifs de mon entrée triomphante. Vous flattez-vous, par votre fuite, de retarder le cours de mes succès? Si tous les fleuves menaçaient l'Océan de lui dérober le tribut de leurs eaux, l'Océan ne serait pas plus diminué qu'il n'est aujourd'hui gonflé par eux. Croyez-vous avoir donné quelque poids à ma fortune? Non, non, les Dieux ne s'abaissent pas jusqu'à s'occuper de votre salut ou de votre perte[2]. Le monde est subordonné au destin des grands, et le genre humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes[3]. Les mêmes soldats qui sous moi ont fait trembler le Couchant et le Nord, seraient en fuite sous Pompée. Ah! je reconnais la protection des Dieux : ils ne veulent pas m'exposer à de nouveaux combats avant d'avoir changé d'armée. De quel poids ils me soulagent en me donnant lieu de renvoyer, sans aucun salaire, des hommes qui devaient tout attendre de moi, et que la dépouille du monde aurait à peine récompensés! C'est pour moi désormais que je ferai la guerre. Sortez de mon camp, Quirites[4] ; laissez porter mes drapeaux à des hommes. Je ne retiens que le petit nombre des auteurs de la trahison, et je les retiens, non pour me servir, mais pour subir la peine de leur crime. A genoux, perfides, dit-il à ceux-ci; prosternez-vous, et tendez la tête au fer vengeur. Et vous, jeune milice qu'on n'a point corrompue, et qui dès à présent fais la force de mes armes, regarde le supplice des traîtres : apprends à frapper, apprends à mourir. »

Toute l'armée immobile tremble à sa voix menaçante. Cette multitude craint un homme, qu'il dépend d'elle de

1. Voilà des arguments capables de toucher une armée indifférente à l'idée de droit et de patrie.
2. Jamais un politique n'eût parlé de la sorte.
3. Un ambitieux peut penser tout cela, mais il se garde bien de le dire.
4. Ce mot de *Quirites* les dégrade ; c'est comme s'il les appelait des *Bourgeois*.

rendre son égal. Il semble qu'il commande aux épées, et que le fer dans la main des soldats lui obéisse, en dépit d'eux. La soumission passa son espérance. Il ne demandait que leurs glaives, ils lui présentèrent leur sein César n'avait garde de vouloir perdre des hommes endurcis au crime : il n'en fit mourir qu'un petit nombre. Leur sang fut le sceau de la paix : et la révolte fut apaisée.

(Ch. V, v. 237. Trad. Marmontel-Durand.)

LA SOIF DANS LE DÉSERT[1]

Lorsque tomba le vent, brisé par la chaleur,
Quand le jour s'embrasa, les membres ruisselèrent,
Et d'une ardente soif les poitrines brûlèrent.
Un mince filet d'eau se découvrit au loin.
Un soldat sur le sol le recueille avec soin,
Dans l'airain de son casque il verse l'onde entière,
Et l'offre au général. Une épaisse poussière
Séchait tous les gosiers : déjà d'avides yeux
Couvaient ces gouttes d'eau d'un regard envieux.
« Soldat, lui dit Caton, cette offre est un outrage.
Penses-tu donc que seul je manque de courage?
Qu'aux premières chaleurs je cède lâchement?
C'est toi qui méritais le honteux châtiment
D'étancher seul la soif qu'un peuple entier tolère. »
Il dit, et renversa le casque avec colère;
Et l'eau suffit à tous.

(Ch. IX, v. 498. Trad. Demogeot.)

1. Pompée une fois mort, Caton devient le héros de Lucain. C'est lui qui recueille les débris des vaincus, et porte la guerre en Afrique. Dans sa marche à travers le désert, il endure la soif comme les assauts du simoun, et donne à tous l'exemple du courage.

CÉSAR SUR LES RUINES DE TROIE[1]

Le général, séduit par une antique gloire,
Veut voir de Sigéum l'aride promontoire,
Simoïs, Rhétion, d'un Grec noble tombeau[2],
Grands noms à qui la Muse a prêté son flambeau.
De la fameuse Troie il visite la place,
Et du mur de Phébus il cherche en vain la trace[3].
De stériles forêts, des troncs déjà pourris
Couvrent d'Assaracus les superbes lambris[4].
Sur les temples des Dieux ont vieilli leurs racines,
Et Pergame[5] a péri jusque dans ses ruines.
Chaque pierre a son nom. Le barbare étranger
Sur un faible ruisseau passait sans y songer :
C'était le Xanthe[6]. Ailleurs, il foulait l'herbe haute :
« Respecte le tombeau d'Hector, » lui dit son hôte.
Des blocs gisaient épars sous l'injure de l'air :
« Vois, lui dit le Troyen, l'autel de Jupiter. »

O saint et grand labeur des poètes, tu donnes
A de frêles mortels d'immortelles couronnes.
N'enviez point, César, ces glorieux destins;
Car, s'il est quelque espoir pour les chantres latins,
Autant que d'Ilion durera la mémoire,
Tous les peuples liront mes vers et votre gloire;
Ma Pharsale vivra : jamais l'obscurité
Ne doit ensevelir notre immortalité.

(Ch. IX, v. 961. Trad. Demogeot.)

1. Avant de passer en Égypte où il repoussera avec horreur la tête de Pompée, César a voulu visiter les ruines de Troie.

2. *Sigée* est un cap de la Troade. Le *Simoïs* l'arrose de ses eaux. Le *Rhétée* est un promontoire où se trouve le tombeau d'Achille.

3. Allusion au mur construit par Apollon.

4. Assaracus, roi de la Troade, est grand-père d'Énée.

5. C'est le nom de la citadelle de Troie.

6. Fleuve célébré par Homère.

PERSE

(34-62 après Jésus-Christ)

L'homme. Son éducation généreuse. Un néophyte du stoïcisme. — Né dans une famille équestre, à Volaterre, vieille ville de l'Étrurie, Aulus Persius Flaccus perdit son père à six ans, et fut élevé avec sollicitude par sa mère Fulvia Sisenna, matrone de haute distinction. Jusqu'à sa douzième année, il étudia dans sa cité natale, puis vint à Rome, où il eut pour maîtres le grammairien Remmius Palémon, le rhéteur Virginius Flavius, exilé depuis, parce qu'il avait suscité l'enthousiasme de la jeunesse[1], mais avant tous le stoïcien Cornutus, auquel il voua dès lors une affection filiale. Par l'autorité de sa parole et de ses exemples, cet homme de devoir fut pour son pupille un gardien, un directeur, un père.

Condisciple de Lucain, dont il ravit l'admiration par ses premières satires[2], Perse connut Sénèque, mais sans se laisser prendre au charme de son esprit. En revanche, il mérita l'amitié de Pætus Thraséas, parfait modèle du stoïcisme raisonnable, et politique courageux, « en qui Néron, dit Tacite, voulut anéantir la vertu même[3] ». Par une familiarité de dix ans, ce beau caractère dut communiquer sa flamme au cœur du poète.

Ame ingénue et forte dans un corps faible, Perse avait une noble figure, des mœurs douces, une pudeur virginale, le goût de la vie intérieure, et une tendresse exemplaire pour sa mère, sa sœur,

1. Tous ses parents ou amis subirent l'exil ou la mort.

2. « Voilà, dit Lucain, la vraie poésie. En comparaison, mes vers à moi ne sont que bagatelles. »

3. Sa femme Arria, pour l'encourager à la mort, se frappa du poignard, en lui disant : « Tiens, mon cher Pætus, cela ne fait pas de mal. »

tous les siens. Il mourut, à l'âge de vingt-huit ans, d'une maladie d'estomac, la huitième année du règne de Néron. Cornutus hérita de sa bibliothèque, et publia ses poésies, dont le succès fut rapide.

Le poète. Disciple ingénu de ses maîtres. Gaucherie de novice. — Il faut pourtant dire qu'en lui l'homme fut très supérieur à l'artiste. Mort avant l'âge où le génie s'affranchit, néophyte de cette église stoïcienne qui eut sa subtilité scolastique, il accepta comme articles de foi jusqu'aux paradoxes d'un catéchisme qu'il répétait avec une docilité servile. Sa voix fut donc le plus souvent un écho, et sa morale une leçon apprise par cœur. Outre que les docteurs de son école se faisaient gloire de leur isolement, et ne comptaient pas avec les faiblesses ou les penchants de la nature humaine, un disciple devait exagérer le rigorisme de ses maîtres, en y mêlant toute l'austérité de sa vie solitaire, et toutes les tristesses d'un tempérament maladif. Étranger à l'expérience, dont il eut peur comme d'une contagion, ce bon jeune homme chemina donc, les yeux baissés, dans l'étroit sentier du dogme, et n'entrevit que par les livres ou les sermons de Cornutus les vices qu'il voulait censurer. Au lieu d'observer directement des travers individuels, il amplifia des thèses de rhétorique, et rédigea en vers des programmes de philosophie. Il en résulte que parfois il a l'air d'un enfant vieillot jouant au personnage grave.

Mais si, tourmenté de la passion d'écrire avant de savoir penser, il manque d'idées personnelles et développe trop volontiers des réminiscences, ne lui refusons pas du moins notre respect : car il représente toute une élite aussi célèbre par ses vertus que par des malheurs immérités. Or, c'est une joie que de pouvoir rencontrer en un pareil temps, chez le nourrisson d'une forte race, la pureté d'une âme ingénue. A défaut d'initiative, il a, sous sa gaucherie de novice, une candeur d'innocence qui commande la sympathie. Il serait donc malséant de sourire aux dépens de ce lévite habitué à l'ombre du sanctuaire. Disons-nous plutôt que ces vers aujourd'hui refroidis eurent jadis l'ardeur d'un feu sacré, ou que ses maximes furent des armes aux mains de vaillants lutteurs. Aussi serons-nous cléments pour les défauts que Boileau résume en disant :

> Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
> Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Style forgé sur l'enclume. Les idées sont nouées. Vigoureuse ébauche. — Des images, du mouvement, de la bizar-

rerie, une sécheresse prétentieuse, l'angoisse d'un discours pénible, la torture secrète d'un esprit étouffé entre son impuissance et ses ambitions, voilà le caractère de ce style contraint où une concision énigmatique s'associe à une diffusion indigente. Les pensées ne se dégagent pas de cette intelligence qui entrevoit la lumière à travers un brouillard. Grand admirateur d'Horace, Perse le défigure en l'imitant, et gâte par la recherche la simplicité des traits qu'il lui dérobe. Il n'y a pas là souci de dissimuler ces emprunts, mais plutôt de leur imprimer une marque personnelle. On entend haleter l'ouvrier qui, pour rendre siens les débris poétiques dont il forge le rigide métal de ses vers, retourne et martèle sur l'enclume les idées ou les mots. Ce labeur n'aboutit souvent qu'à une ébauche; mais on estime ce bon vouloir; parfois même, en d'heureuses rencontres, nous admirons des vérités qui, à force de lui être chères, prennent, comme dit M. Martha « une trempe merveilleuse et une pointe perçante ».

VŒUX DE GRAND'MÈRE POUR LE NOUVEAU-NÉ[1]

Voyez-vous cette grand'mère ou cette vieille tante dévote tirer l'enfant de son berceau, passer sur son front, sur ses lèvres humides le doigt du milieu, mouillé de salive[2]; cela suffit pour le purifier, c'est un préservatif infaillible contre le mauvais œil. Puis, elle le tapote avec amour ; et ce marmot, chétif espoir, ses prières l'installent déjà dans les domaines de Licinius, dans le palais de Crassus[3] ! « Qu'un roi, une reine, le demandent un jour pour gendre; que les belles se l'arrachent; que les roses naissent sous ses pas ! » Quant à moi, je ne m'en fie guère aux nourrices pour les vœux qu'il convient de faire; puisse Jupiter ne

1. A l'occasion de l'anniversaire d'un ami, Minutius Macrinus, prince de l'ordre équestre, Perse censure certaines superstitions populaires et l'égoïsme des vœux adressés à la divinité. Il cherche à dégager le sentiment religieux des misères qui peuvent l'altérer.

2. C'était toujours l'aïeule ou la tante maternelle qui se chargeait de purifier l'enfant nouveau-né, en lui frottant le front et les lèvres de salive, avec le doigt du milieu.

3. Ces noms personnifiaient l'opulence chez les Romains. Licinius Stolon fut tribun du peuple, et Crassus périt dans une expédition contre les Parthes.

pas écouter celle-ci, quoique, pour le prier, elle ait mis sa plus blanche robe[1] !

(Sat. xi, v. 31. Trad. Despois.)

VŒUX HYPOCRITES

Hélas! nos grands, pour la plupart, auront soin de parler bas en faisant fumer l'encens. Ce qui se murmure ainsi près de l'autel, tout le monde ne peut pas le répéter en public, et vivre en confessant ses vœux[2]. « Bon sens, bonne renommée, bonne foi, » voilà ce qu'on demande bien haut, et de façon à se faire entendre du prochain. Mais, au fond du cœur, mais entre les dents, voici ce qu'on marmotte : « Oh! si je voyais percer l'espoir d'un bel enterrement pour mon cher oncle! Oh! si, par la faveur d'Hercule, ma bêche allait se heurter à quelque pot rempli d'argent! Et mon pupille, dont je suis l'héritier direct, que je serre de si près, s'il pouvait décamper[3]? » C'est pour faire cette prière pieuse que le matin on plonge deux et trois fois sa tête dans les flots du Tibre[4]. Mais voyons, réponds-moi; ma question est bien simple : quelle idée te fais-tu de Jupiter? Là, sérieusement, ne te semble-t-il pas qu'il vaut bien le

1. La couleur blanche passait pour être la plus agréable aux Dieux. — Perse n'admet que les prières qui ont pour objet les biens de l'*âme*. En voici une recommandée par Platon :

« Puissant Jupiter, donne-nous les biens, soit que nous les demandions, soit que nous ne les demandions pas, et éloigne de nous les maux, quand même nous te les demanderions. »

2. « Dans une religion toute formaliste, où la prière n'était pas une effusion du cœur, un hommage gratuit, mais une négociation de sordide intérêt, on priait en secret, non pour dérober humblement sa piété à tous les regards, mais pour cacher de honteuses sollicitations. On allait jusqu'à gagner le gardien du temple qui vendait la permission d'approcher de l'oreille du simulacre divin, ce qui faisait dire au contemporain Sénèque : « Aujourd'hui, les hommes mur« murent à voix basse des vœux infâmes à l'oreille des Dieux. Dès qu'on les « écoute, ils se taisent. Ils n'oseraient dire aux hommes ce qu'ils disent aux « Dieux. » (M. Martha, *les Moralistes sous l'empire romain*. Hachette.)

3. Néron n'attendit pas la mort de Britannicus qui était de constitution maladive. Il l'empoisonna.

4. Ces ablutions sont encore en usage dans tout l'Orient, depuis la presqu'île du Gange jusqu'à Constantinople.

premier magistrat venu, Staius par exemple[1]? Est-ce donc pour toi chose douteuse que Jupiter soit encore un meilleur juge, un protecteur plus sûr de l'orphelin? Eh bien! ces choses que tu oses dire à l'oreille de Jupiter, essaye un peu de les demander à Staius. « Mon Dieu! mon Dieu! » s'écrierait-il. Et tu te figures que Jupiter lui-même n'en saurait dire autant? tu crois qu'il te passe tout cela, parce que, quand il tonne, le soufre d'en haut vient fendre ce chêne, et t'épargne toi et ta maison? Quoi! parce que ton cadavre, couché dans quelque bois, n'est point venu marquer un de ces lieux funestes dont on s'écarte, et que l'aruspice Ergenna[2] fait purifier avec le sang des brebis, tu t'imagines que Jupiter se prête à tes insolences, et se laisse sottement ainsi tirer la barbe[3]? Et tu crois acheter la connivence des Dieux en leur payant du gras-double et une portion de mou[4]?

(Sat. XI, v. 1-30. Trad. Despois.)

L'HOMMAGE QUI PLAIT AUX DIEUX

L'or remplace et bannit des mains sacerdotales
Les vases de Numa, les urnes des Vestales,
Le cuivre de Saturne, et l'argile en débris[5]...
O cœurs vides du ciel! cœurs de fange pétris[6]!
Notre corruption, que sert de l'introduire
Dans le temple des Dieux?... Quoi! c'est pour les séduire
Qu'un luxe criminel marchande leur faveur?
Ce luxe, de l'olive altérant la saveur,
Y détrempa la casse; et la pourpre qu'il souille
Des brebis de Calabre a rougi la dépouille;

1. Ce Staius était un juge prévaricateur.

2. Ce nom *Ergenna* est toscan, comme *Porsenna*, *Sisenna*, *Perpenna*. Les rites des Romains étaient venus, pour la plupart, d'Étrurie; et les sacrificateurs publics étaient presque tous étrangers.

3. *Tirer la barbe* était le signe du plus grand mépris.

4. Dans les sacrifices, on brûlait les intestins des victimes.

5. « Parce que les hommes sont cupides, ils s'imaginent que les Dieux le sont aussi; ils prêtent à la majesté divine leurs propres convoitises. »

(M. MARTHA.)

6. Ce mouvement d'éloquence rappelle certaines apostrophes de Bossuet.

Il arracha la perle à sa conque d'azur,
Fit jaillir, d'un sol brut, l'or éclatant et pur.
Ce luxe est né du vice : il sert du moins au vice!
Mais, prêtres, dites-moi, l'or, dans un sacrifice,
Que fait-il? — Ce que font tous ces hochets parés,
De la main d'une vierge à Vénus consacrés[1].
Offrons ce qu'aux dépens des grands plats de sa table,
Du noble Messala l'héritier détestable[2]
Ne peut offrir aux Dieux : un cœur juste, élevé,
Une âme aux saints replis, où l'honneur est gravé...
Riche de ces vertus, que j'approche du temple,
Et d'un simple gâteau le sacrifice est ample[3]!
(Sat. II, v. 59-75. Trad. Jules Lacroix.)

SERMON CONTRE LA PARESSE[4]

Le précepteur. « Eh bien! ce sera donc toujours la même chose! Déjà les clartés du matin traversent les volets dont la lumière élargit les fentes étroites[5]. Nous ronflons en vérité le temps qu'il faudrait pour cuver le falerne le plus capiteux[6]. Voilà l'ombre qui marque la cinquième heure[7]. Que fais-tu donc? Il y a longtemps que la canicule furieuse[8] chauffe les moissons déjà sèches, et tout le troupeau cherche le frais sous l'ombre épaisse de l'orme. »

Ainsi parle un des gouverneurs.

Le jeune homme. « Vraiment! Est-il possible?... Allons, vite ici quelqu'un!... Personne?... »

1. En se mariant, les jeunes Romaines consacraient au temple de la déesse les attributs et les jouets de l'enfance, *leur poupée*.

2. Le chef de la maison Messaline fut M. Valerius Corvinus, qui dut le surnom de *Messala* à la prise de *Messana* (Messine). Il eut d'indignes rejetons.

3. Un gâteau de blé ou d'orge assaisonné de sel était l'offrande la plus commune.

4. Il suppose qu'un gouverneur entre, vers midi, dans la chambre de son élève, et, le trouvant encore au lit, le tance sur sa paresse.

5. Ce ne sont pas les fentes des volets que le soleil élargit, mais ce sont ses rayons qui s'allongent à travers les fentes. C'est un *hypallage*.

6. Il considère le buveur comme un tonneau où le vin fermente.

7. Environ onze heures du matin. Le jour commençait à six heures.

8. La canicule (constellation du *chien*) signifie chez les anciens la saison la plus chaude.

La bile le travaille, sa mauvaise humeur éclate ; vous croiriez entendre braire tout un troupeau d'Arcadie[1]. Enfin un livre, un parchemin à deux couleurs et débarrassé de ses poils[2], du papier, le roseau noueux pour écrire, tout est venu se placer sous sa main. Alors, nouvelles plaintes; tantôt c'est l'encre qui est trop épaisse et reste au bec du roseau ; tantôt on y a mis trop d'eau, elle n'est pas assez foncée ; et puis, le roseau crache, il écrit double[3].

Le précepteur. « Pauvre chéri ! Et dire que de jour en jour cela va de mal en pis ! Oh ! il est bien à plaindre ! Tiens, à ta place, mon pigeon, je ferais comme nos petits seigneurs, je demanderais du *bon nanan*, et, si maman nourrice me disait : « Voyons, chante avec moi ta petite chan-« son[4], » je lui dirais : « Je ne veux pas, moi ! »

Le jeune homme. « Comment veut-on que j'étudie, avec une plume comme celle-là ? »

Le précepteur. « Qu'est-ce que tu nous chantes là? Pour qui toutes ces mauvaises raisons ?... Après tout, c'est ton affaire. Ta vie se perd comme l'eau d'un vase qui fuit, d'un vase qu'on mettra au rebut, ô insensé ! S'il est mal cuit, si l'argile en est verte encore, sous le doigt qui le frappe, le son qu'il rend révèle son défaut. Tu es l'argile encore humide et molle ; c'est le moment pour le potier de se hâter : sa roue toujours active doit achever son œuvre[5]. « Mais « mon père a des propriétés; j'aurai toujours du pain sur « la planche. Qu'ai-je à craindre ? Je suis toujours assuré de « trouver ma salière nette et sans tache, et la marmite « fidèle près du foyer de famille.... » Et cela te suffit ? Et ton cœur doit crever d'orgueil, parce que, sur ton arbre généalogique, tu comptes jusqu'à mille aïeux remontant jusqu'aux vieux Toscans[6]; parce que, couvert de la trabée

1. Perse n'a pas la plaisanterie légère.
2. Dans les parchemins, le côté du poil est plus jaune, celui de la chair plus blanc.
3. Ceci est narratif. Le dialogue va reprendre.
4. « Chante *Lalla*, » chanson d'enfant, que la nourrice chantait en duo avec son marmot, pour l'apaiser.
5. L'argile était tournée à la roue par le potier. Il est bien pédant ce précepteur.
6. Les plus grandes familles romaines se prétendaient originaires de Toscane.

équestre[1], tu peux, en passant devant le censeur, saluer en lui un de tes parents? Tout ce clinquant est bon pour éblouir la foule. Mais moi, je te connais jusqu'au fond de l'âme, je ne m'arrête point à l'épiderme. N'as-tu pas honte de vivre comme le lâche Natta[2]? Encore, lui, il est abruti maintenant. Sa lourde graisse l'a pénétré tout entier. Il n'est plus coupable, il ne sait point ce qu'il perd. C'est un homme coulé à fond, et qui ne peut plus remonter.... O Père tout-puissant des Dieux, pour les tyrans les plus cruels, je ne te demande qu'un seul châtiment, à l'heure où quelque horrible fantaisie vient agiter leur cœur et le brûler de ses poisons : puisse la vertu se montrer à leurs regards, et qu'ils sèchent de douleur en voyant ce qu'ils ont abandonné! »

(Sat. III, v. 1-38. Trad. Despois.)

UN MALADE INTEMPÉRANT[3]

« Regardez, mon cœur bat!... De ma gorge qui souffre
S'échappe avec effort une haleine de soufre!...
Regardez-moi, de grâce! » Un malade, en ces mots,
Parle à son médecin, qui l'engage au repos.
Ou, la troisième nuit, quand la fièvre est moins forte :
« Je veux un bain, dit-il. Mais d'abord, qu'on m'apporte
Un bon petit flacon de Surrente choisi[4].
— Eh! tu pâlis, mon cher! — Ce n'est rien. — Songes-y!...
Vois, insensiblement ta peau s'enfle, blafarde....
— Bah! c'est toi le plus pâle.... Avec moi, prends bien garde!
Ne fais pas le tuteur[5].... car j'enterrai le mien!
Tu me restes encor... — Soit! Je ne dis plus rien. »
Il se baigne, gonflé de mets, le ventre aride;
Sa gorge rauque exhale une haleine putride.

1. Toge coupée par des bandes horizontales de pourpre. Les chevaliers s'en revêtaient pour se présenter au censeur.
2. C'était le nom de quelque vaurien célèbre.
3. Il y a ici une parabole. Il compare le jeune homme qui ne veut pas se guérir de ses passions au malade qui néglige les conseils du médecin.
4. Le vieux vin de Surrente (*Sorrente*, Campanie) était fort estimé.
5. Ne me traite pas comme un pupille qui n'a pas l'âge de raison.

Il grelotte : la coupe échappe de sa main ;
Ses dents à découvert s'entre-choquent... Soudain,
Les morceaux mal broyés retombent de sa bouche[1].
Vient la pompe funèbre !... et, du haut de sa couche,
Tout graissé de parfums, notre voluptueux
Étend ses pieds raidis vers le seuil fastueux[2].
Des Romains, faits d'hier, le bonnet sur la tête[3],
Transportent leur patron au bûcher qui s'apprête...
(Sat. III, v. 88-106. Trad. Jules Lacroix.)

UN DISCIPLE A SON MAITRE

Nous causons tête à tête. C'est à toi seul aujourd'hui, Cornutus[4], ô mon ami, que, docile à la voix de la Muse, je veux dévoiler tout mon cœur. Il m'est doux de te montrer quelle place tu tiens dans mon âme. Frappe ici, toi dont le doigt sait reconnaître le vase fêlé qui sonne faux, toi qu'on n'abuse point avec des paroles fardées[5]. Oh ! si j'osais demander cent voix, ce serait afin de tirer du plus profond de mon âme des accents capables de te convaincre que tu l'occupes tout entière, ce serait pour te révéler ce sentiment qui se cache dans ses fibres les plus secrètes, et que la parole humaine ne saurait exprimer[6]. Le jour où je quittai la pourpre qui protège l'enfance[7], où, effrayé de ma liberté, je suspendis ma bulle d'or en offrande à mes Lares court

1. Il y a dans cette peinture une crudité toute romaine.

2. On exposait le mort devant sa demeure

3. Les esclaves affranchis par le testament du défunt avaient sur la tête un bonnet, symbole de leur liberté nouvelle.

4. Cornutus, stoïcien, né à Leptis, en Afrique, fut le précepteur et l'ami de Perse. Néron l'exila, à cause de la liberté avec laquelle il avait jugé ses vers. On a de lui un traité *De la nature des Dieux.* Il dut être un de ces sages dont Sénèque disait : « Choisissons un guide qui montre ce qu'il faut faire en le faisant lui-même, et qu'on admire plus à le voir qu'à l'entendre. »

5. Socrate disait que l'on reconnaît la valeur des hommes à leur langage, comme celle des vases à leur son. Perse dit à Cornutus d'*ausculter* son cœur.

6. Jamais néophyte n'a témoigné avec plus de gratitude à son directeur de conscience des sentiments plus sincères et plus délicats.

7. Les enfants portaient la prétexte bordée de pourpre jusqu'à l'âge où, devenus citoyens, ils revêtaient la toge.

vêtus[1]; le jour où je n'eus plus autour de moi que des compagnons commodes, où la toge blanche, s'arrondissant sur ma poitrine[2], m'eut donné le droit de hasarder impunément mes regards dans le quartier de Suburre[3]; à cette heure où deux routes, s'ouvrant et s'embranchant devant nous, font hésiter notre inexpérience[4], c'est alors que je me soumis à ta direction. Grâce à toi, la Philosophie, cette fille de Socrate, ouvrit ses bras à ma jeunesse; alors, sans se faire sentir, la règle vint redresser mes travers. La raison s'empara de mon cœur qui travaillait à être vaincu par elle; ton art façonna mon âme, ton pouce lui donna sa forme[5]. Avec toi, il m'en souvient, je passais mes journées entières; avec toi, je prenais mes repas à la tombée de la nuit. Le travail, le repos, tout nous était commun : un souper modeste nous délassait des pensées sérieuses[6]. N'en doute pas, nos deux existences, unies par une harmonie constante, subissent l'influence de la même constellation[7]. Oui, le même astre, quel qu'il soit, règle ma vie par la tienne[8].

(Sat. v, v. 19-52. Trad. Despois.)

NE REMETS PAS TA GUÉRISON A L'AN QUI VIENT

Sage directeur de la jeunesse, tu épures ton âme pour y semer, pour y faire germer la sagesse de Cléanthe[9]. C'est là, jeunes gens et vieillards, là qu'il faut chercher un but au

1. C'était une boule d'or portée par les enfants des nobles familles, et qu'ils consacraient, en la quittant, aux Dieux tutélaires de leur maison. — Le vêtement des Lares, ou Dieux du foyer, était relevé, comme lorsqu'on part pour un voyage.
2. La toge virile était toute blanche, et formait sur la poitrine un cintre de plis appelé *umbo.*
3. C'était un quartier mal famé qui donnait sur la *voie sacrée.* L'entrée en était interdite aux enfants.
4. Allusion à l'allégorie d'Hercule entre le vice et la vertu.
5. Comme le sculpteur à l'argile.
6. Quelle pureté ingénue dans la peinture de cet intérieur !
7. Forme de langage empruntée aux préjugés astrologiques.
8. Ce sont les vers les plus transparents de Perse, d'ordinaire si obscur. La pureté du sentiment lui a porté bonheur.
9. Il parle toujours à Cornutus. Cléanthe fut, après Zénon, le chef de l'école stoïcienne.

voyage de la vie, et les ressources pour les maux de la vieillesse en cheveux blancs. — « Ce sera pour demain. — Demain, ce sera la même chose. — Eh bien ! quoi ! un jour de grâce, la belle affaire ! — Oui ; car, quand le jour suivant sera arrivé, ce lendemain sera perdu, et deviendra encore hier, et un autre lendemain suivra celui-là, et il y en aura toujours un autre après. Oui, bien qu'elle soit près de toi, bien qu'elle tourne, mue par le même timon, cette roue que tu vois devant toi, tu la poursuivras toujours en vain, tu courras toujours en vain après elle ; car tu es la roue de derrière, tu es au second essieu[1]. »

(Sat. v, v. 63-72. Trad. Fallex.)

1. Je lis dans *Macbeth* de Shakespeare :
« Demain, demain, demain, se glisse ainsi à petits pas d'un jour sur un autre, jusqu'à la dernière syllabe du temps qui nous est écrit. »

JUVÉNAL

(47-130 après Jésus-Christ)

L'homme s'attarde dans les écoles de rhéteur. Rancunes contre les grands. Le patron des déclassés. Vocation tardive du satirique. — Originaire d'Aquinum, ville des Volsques, où il naquit vers l'avènement de Claude, fils ou enfant adoptif d'un riche affranchi, Juvénal ne fut pas réduit à mendier pour vivre, comme Rubiénus Lappa, qui mettait sa pièce d'*Atrée* en gage pour se payer un manteau, ou à la façon de Stace, qui serait mort de faim sans l'histrion Paris, qui lui acheta son *Agavé*. Aussi, quand il vint à Rome, eut-il l'entière indépendance de ses goûts. Jusqu'à sa quarantième année, il resta, dit Suétone, dans les officines des rhéteurs, déclamant pour satisfaire ses loisirs.

Il voulait aussi se faire connaître ; mais on peut douter qu'il y ait réussi : car son nom ne se rencontre pas une seule fois dans la correspondance de Pline. Lorsqu'il renonça plus tard à ces exercices, il n'en parla jamais sans une amertume qui trahit certaine blessure d'amour-propre. Il ne se retrouvait une sorte de personnage que dans sa cité natale, où ses compatriotes étaient fiers de son talent. Nous savons en effet, par une inscription, qu'ils l'investirent de la première magistrature du municipe.

Il est à croire qu'il garda rancune à un monde orgueilleux qui refusait de s'ouvrir pour lui. Faute de mieux, il dut se rabattre sur une compagnie peu relevée, qu'il connaît à fond : poètes à jeun, professeurs sans élèves, avocats sans causes, négociants ruinés, clients crottés qui vivaient de privations, frappant le matin à la porte des riches, et s'endormant le soir dans les tavernes, à côté

des matelots, des esclaves fugitifs et des prêtres mendiants. Mais ne nous en plaignons pas : car cette expérience nous vaut une part de son originalité. Il devint ainsi le patron des petites gens, de toute une plèbe besogneuse, dont nul n'avait encore daigné prendre la tutelle dans les lettres latines. Ce fut au nom de ces pauvres diables qu'il jugea les grands. C'est aussi le secret de sa colère contre les Grecs. Au fond de ce réquisitoire se cachent des rivalités de parasite, la jalousie du vieux client romain, qui ne peut supporter la concurrence de ces étrangers habiles à l'évincer, dans une lutte inégale où sa gaucherie est vaincue d'avance par le génie d'une race fine et souple.

Ses satires éclatèrent comme la foudre, sous le règne de Trajan, aux environs de la quarantaine, à l'âge où se calment d'ordinaire les emportements. Il est vrai qu'à la mort de Domitien Rome fut saisie d'une ivresse de joie égale à sa haine. Or, Juvénal ressentit ce contre-coup. Mais, cultivant un genre périlleux, il ne publia ses invectives que très tard, à quatre-vingts ans, sous le règne d'Hadrien, qui favorisait les lettres. Encore ses précautions furent-elles déçues : car un trait piquant lancé contre l'histrion Paris parut aux gens de cour une allusion injurieuse à un favori du prince ; et, pour répondre à cette malice par une autre, la cabale fit nommer le poète octogénaire préfet d'une légion au bout du monde, en Égypte ou en Libye. C'était un exil où il ne tarda pas à dépérir de chagrin et d'ennui.

Le poète. Témoin d'une époque néfaste. Explosion de colère. Audace et prudence. Indignation rétrospective. — Ayant assisté, durant soixante ans, à l'époque la plus néfaste de l'histoire romaine[1], il put noter en silence toutes les folies du despotisme, toutes les infamies des mœurs publiques et privées. Ses trésors d'indignation s'accumulèrent, et, quand parurent enfin des hommes recommandables, l'explosion fut d'autant plus ardente que la contrainte avait été plus longue.

Pourtant, gardons-nous de lui attribuer le courage d'une opposition politique ; car, aussi indifférente à la République qu'à l'Empire, sa verve ne procède que d'un tempérament chagrin, et trahit des passions plus que des principes, un caractère plus qu'une opinion. Son apparente intrépidité conserve même un sang-froid trop avisé pour s'aventurer en des passes dangereuses. C'est ce que prouve sa préface, cette satire première où, feignant de se rendre

1. Il vit régner onze empereurs, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Hadrien.

aux conseils d'un ami, Juvénal semble se résigner à ne dire la vérité qu'aux morts[1]. En effet, il ne nomme jamais les personnes vivantes, et ne flagelle que des vices couchés le long de la voie Latine. Il fait donc de la satire rétrospective, et décrit non ce qu'il voit, mais ce qu'il se rappelle. Or, il est malaisé de ne pas exagérer des souvenirs éteints, qu'on n'excite point sans effort. L'émotion n'ayant plus sa première chaleur, on risque alors de ne plus proportionner les mots aux choses. C'est dire qu'il convient de ne pas prendre à la lettre toutes les censures du moraliste.

Hyperboles pessimistes. Juvénal et Tacite. — Pessimiste de parti pris, il a d'ailleurs longtemps séjourné dans ces écoles où des parleurs s'ingéniaient à traiter de passions, de mœurs et d'événements invraisemblables. Quand il sortit de ce monde factice pour jeter sur l'autre un regard sévère, son imagination remplie de visions violentes conserva l'habitude de grossir les objets. Il s'affranchit mal des lieux communs auxquels il avait voué ses meilleures années. Le luxe du développement, le goût du paradoxe, et l'intempérance de l'hyperbole sont aussi la marque de ses origines : voilà pourquoi sa muse a des airs de bacchante. Ajoutons que les déboires d'un déclassé ont dû concourir à exaspérer une âme naturellement fougueuse. Sa véhémence cherchera donc partout prétexte à se déchaîner : elle attaquera du même ton un gourmand qui a payé un surmulet deux cent mille sesterces, un vaniteux qui s'avise de plaider en robe de soie, et des voleurs ou assassins de profession[2].

Bref, il arrive qu'il force la note, et enfle la voix outre mesure. Mais n'allons pas en conclure qu'ici tout est déclamation. Sans voir en Juvénal un citoyen de l'ancienne roche[3], on ne contestera pas du moins son regret de l'antique simplicité, son mépris de la mollesse et de la bassesse, son horreur pour les scandales d'une décadence. Il n'invente pas non plus les types qu'il met sous nos yeux : ses caractères sont des portraits, et l'ensemble du tableau nous intéresse par des témoignages qui achèvent Tacite, ou le commentent.

Intérêt historique. Tableaux de mœurs. Chronique de Rome. Accents généreux. — C'est que, de tous les genres

1. « Eh bien ! soit : je verrai du moins ce que l'on permet contre ceux dont la cendre repose le long de la voie Latine, et de la voie Flaminienne. »

2. A l'entendre, il n'y a plus d'honnêtes gens dans le monde, ou du moins « leur nombre ne dépasse pas celui des bouches du Nil ».

3. Il ne se fait pas faute de chanter la munificence du prince régnant.

poétiques, la satire est celui qui doit le plus à l'observation. Les patriciens et les affranchis furent les premières victimes de ce rude censeur ; c'était justice : car les uns traînaient dans la fange des noms illustres, et les autres affichaient une opulence acquise par le crime ou la honte. Parmi de magistrales peintures, signalons aussi celle de la Grèce, « cette nation comédienne » flatteuse, et intrigante, s'insinuant sous tous les masques dans tous les palais, assise à chaque foyer pour capter des héritages, convive de toutes les fêtes, complice de toutes les orgies, toujours prête à fausser les esprits, à pervertir les cœurs et avilir les caractères. C'est ainsi que les révélations de cette terrible enquête racontent l'histoire privée de l'époque dont les *Annales* nous exposent l'histoire publique. Nobles et parvenus, patrons et clients, riches et pauvres, grands et petits, grammairiens, rhéteurs, poètes, avocats, toutes les classes, toutes les conditions, tous les métiers, passent devant nous éclairés d'une lumière sinistre. L'ensemble montre l'agonie d'une société gangrenée jusque dans les moelles.

Le plus souvent il ne touche à ces misères que pour leur emprunter des motifs pittoresques ou des thèmes oratoires. Une belle tirade le console des maux dont il étale la contagion avec un cynisme effronté. Pourtant, sachons-lui gré d'avoir eu parfois d'éloquentes tristesses et des instincts généreux. Nul, chez les Romains, ne s'est fait une idée plus pure de la famille ; nul ne se préoccupe avec plus de tendresse de l'enfance, du respect qu'elle impose, et des bons exemples qui la forment au bien. Il condamne les maîtres cruels pour les esclaves, ceux qui leur refusent une tunique quand il fait froid, et « aiment le bruit des étrivières comme une musique plus agréable que le chant des Sirènes ». Il déclare que « toutes les âmes sont formées des mêmes principes ». Il juge que des devoirs nous obligent envers les étrangers et les ennemis. Il ne veut pas qu'on rende le mal pour le mal. Il maudit la vengeance, et préconise la pitié. Il rappelle aux hommes qu'ils sont frères et doivent s'entr'aider. Mais, en dépit de ces accents furtifs, il est manifeste que la guérison du monde ne sera pas opérée par des protestations brillantes contre un siècle perdu. Au lieu de vaines paroles, il y faudra des actes, c'est-à-dire la foi, la charité, le sacrifice, la science de bien vivre et de bien mourir.

Le style. Logique, passion, imagination éloquente. — Juvénal excella surtout dans l'art de dire avec énergie même ce qu'il faut taire. De son temps, la moquerie légère d'Horace n'eût été qu'une arme émoussée contre des attentats qui appelaient l'in-

dignation plus que le rire socratique. Ce peintre de saturnales eut donc le style qui convenait à sa matière. Il brûle comme un fer rouge, il tranche comme la hache d'un bourreau. Il pécherait plutôt par le trop-plein et la raideur que par le vide et les négligences. La trame est si serrée qu'il faut, pour le comprendre, la tension d'un esprit pénétrant. Bien différent de Boileau, qui a l'haleine courte, il sait vivifier sa thèse par une verve continue qui lui communique le mouvement logique d'un discours. Il attaque toujours son sujet au cœur, et l'enlève au pas de charge. Son vers lui échappe comme le cri d'une conscience qui se soulage. On dirait que sa rudesse et sa franchise sont l'exercice d'un devoir public. Aussi n'ose-t-on pas prononcer ici le mot de *décadence;* il serait injuste pour un écrivain dont l'originalité est le dernier effort du génie romain qui va disparaître.

LES PÉRILS DE LA SATIRE[1]

Que la postérité nous imite ! Courage !
Mais qu'ajouterait-elle aux vices de notre âge ?
L'infamie est au comble. Eh bien donc, en avant !
Nos voiles, ouvrons-les toutes grandes au vent.
— « Hé quoi ! me direz-vous, poète à l'âme altière,
As-tu donc un génie égal à ta matière ?
Comme nos devanciers, as-tu ce feu divin,
La franchise, qui fait tout dire à l'écrivain ?
— Moi ! qui donc ai-je peur de nommer ? Peu m'importe
Que Mucius pardonne ou contre moi s'emporte !
— Oui ; mais Tigellinus[2], nomme-le seulement :
Traversé d'un long pieu, ton cadavre fumant
Va, sous le croc de fer qui le perce et le traîne,
Comme une torche ardente illuminer l'arène[3].
— Quoi ! cet empoisonneur, dont la main réunit

1. Dans cette première satire, Juvénal explique pourquoi il se voue à un genre si périlleux. Il déclare qu'à défaut des vivants il s'attaquera du moins aux morts.

2. *Mucius* est obscur : mais *Tigellinus* était tout-puissant. Chef des cohortes prétoriennes, cruel, avare, débauché, il fut le confident de Néron, et le favori de Galba ; Othon, cédant à l'indignation publique, lui envoya l'ordre de mourir.

3. C'est le supplice que Néron infligea aux chrétiens.

Ses trois oncles frappés du mortel aconit[1],
Sur de moelleux coussins, dans la plume qu'il foule,
De son regard superbe écrasera la foule[2] ?...
— S'il vient, presse ta lèvre ; ou bien dis : *Le voilà!*
Et pour te dénoncer l'accusateur est là.
Tu peux faire combattre Énée et le Rutule[3] :
Achille mort, Hylas que cherche et pleure Hercule,
Hylas qui tombe avec son urne dans les flots[4] :
On ne te défend pas ces vulgaires tableaux,
Mais, quand Lucilius[5], implacable, se lève,
Quand sa plume frissonne et vibre comme un glaive,
Le coupable rougit, et, plus froid que la mort,
Son cœur palpite et sue, étreint par le remord!. .
De là cette fureur, et ces cris, et ces larmes.
Réfléchis donc avant le signal des alarmes :
On se repent trop tard, le casque une fois mis.
— Eh bien! voyons du moins ce qui nous est permis
Contre ceux que la mort dans leur sépulcre envoie
Du vieux Flaminius border la grande voie[6].
(Sat. I, v. 147-171. Trad. Jules Lacroix.)

L'ANTIQUE PUDEUR[7]

La Pudeur sur la terre habita, je le croi ;
Elle y parut longtemps, quand Saturne était roi[8] ;
Quand des antres glacés prêtaient leur toit rustique
Aux troupeaux, au pasteur, au foyer domestique ;
Quand de la peau des ours, et de feuille, et d'osier,

1. L'aconit est un poison violent.
2. Il le peint étendu sur les coussins de sa litière.
3. Turnus, roi des Rutules.
4. Compagnon d'Hercule dans l'expédition des Argonautes.
5. Lucilius, le père de la satire romaine (149-103 av. J.-C.).
6. La voie Flaminienne, construite l'an 533 de Rome. Les grandes routes romaines étaient bordées de tombeaux. Juvénal est prudent : il ne fera que de la satire rétrospective.
7. Morceau tiré d'une satire où il passe en revue les travers et les vices des femmes romaines.
8. Dans les temps les plus reculés à l'âge d'or. C'est une hyperbole menteuse.

L'épouse montagnarde enflait son lit grossier,
Et, suivant un mari gorgé de glands comme elle,
A ses grands nourrissons présentait sa mamelle :
Bien autre que Cynthie, et toi, dont l'œil charmant
Pleura sur un moineau si douloureusement[1] !...
Qu'ils nous ressemblaient peu, dans l'enfance première
D'un monde enveloppé de sa jeune lumière,
Ces hommes, nés du sein des chênes murmurants,
Ou pétris de limon[2], ces hommes sans parents !
Sous Jupiter, avant qu'il eût barbe au visage,
Il restait quelque trace encor de ton passage,
O Pudeur ! oui, peut-être !... avant qu'effrontément
Sur la tête d'autrui le Grec prêtât serment[3] ;
Lorsque chacun vivait, sans défiance encore,
Des fruits de son jardin qu'il négligeait d'enclore.
Astrée enfin, gagnant les sommets radieux[4],
Avec sa blanche sœur remonta vers les Dieux.

(Sat. VI, v. 1-20. Trad. Jules Lacroix.)

CAPRICES RUINEUX D'UNE ÉPOUSE

Elle est jeune, elle règne ; et belle, et souriant,
Exige, d'un mari faible qu'elle dépouille,
Des bergers, des troupeaux dans les champs de la Pouille[5],
Des vignes à Falerne[6]. Et ce n'est point assez :
Il faut des bataillons d'esclaves entassés.
Tout ce qu'elle n'a pas dans sa riche demeure
Est-il chez le voisin ? qu'on l'achète sur l'heure !
Sous la neige d'hiver qui tombe à larges flots,

1. Allusion à des élégies connues de Properce et de Catulle.
2. Souvenir des fables imaginées par les poètes antiques sur la naissance des premiers hommes.
3. Les Grecs, qui passaient pour parjures, prêtaient serment sur la tête de leurs enfants, ou de leur père.
4. Astrée, fille de Jupiter et de Thémis, fut réduite par les crimes des hommes à fuir la terre. Elle forme, dans le Zodiaque, le *signe de la Vierge*.
5. L'Apulie (aujourd'hui la *Capitanate*), pays de pâtures.
6. Ville du Latium, che les Volsques. Ses vignobles disparurent sous Théodoric, vers 500.

Quand l'armateur Jason reste chez lui bien clos[1];
On va chercher pour elle et des cristaux énormes,
Et des vases murrhins aux gigantesques formes[2],
Et puis ce diamant précieux et vanté,
Qu'à son doigt Bérénice elle-même a porté[3].
(Sat. VI, v. 148-157. Trad. Jules Lacroix.)

L'ÉPOUSE ORGUEILLEUSE DE SA NOBLESSE

Oui, je préfère à toi, sublime Cornélie,
Une Vénusienne en sa rusticité[4],
Si, pleine de vertus, mais pleine de fierté,
Tu viens, de tes aïeux dénombrant les victoires,
Gonfler ta dot superbe avec toutes leurs gloires.
Loin, bien loin ton Syphax, ô mère des Gracchus!
Annibal et Carthage, et vainqueurs et vaincus!...
« Grâce, Apollon vengeur! Retiens la flèche prête!
S'écriait Amphion; et toi, déesse, arrête!...
Épargnez mes enfants!... leur mère, frappez-la[5]! »
Le dieu bande son arc, l'air frémit, et voilà
Que cette Niobé déjà tremble et s'étonne!...
Orgueilleuse et féconde, elle bravait Latone;
Et l'arrogante voit, sous les traits belliqueux,
Choir son troupeau d'enfants et leur père avec eux!
A quoi bon la naissance, à quoi bon la fortune,
S'il faut que nuit et jour on nous en importune?
Beauté, gloire, vertu, ces trésors pleins de miel,
La fierté les corrompt : ils se tournent en fiel.
Celle que porte aux cieux ta louange effrénée,
Tu l'abhorres au moins sept heures par journée.
(Sat. VI, v. 165-183. Trad. Jules Lacroix.)

1. Nom supposé, par allusion au chef des Argonautes.
2. Ces vases, dont on ignore la nature, étaient d'un prix exorbitant. Néron en acheta un trois cents talents (un million et demi).
3. Fille d'Agrippa, roi de Judée. Elle fut aimée de Titus.
4. Cornélie, mère des Gracques, fille de Scipion l'Africain. Il lui oppose une paysanne de Venouse (en Apulie).
5. Il s'agit de Niobé, femme orgueilleuse d'Amphion. Elle défia Latone et Apollon, qui percèrent de leurs flèches tous ses enfants.

CONTRE LE LUXE

D'où sort-il ce torrent monstrueux de licence ?
Jadis, un humble toit conservait l'innocence
De la femme latine ; et les travaux fréquents,
Les mains qu'endurcissait la laine des Toscans,
Annibal sous nos murs plantant sa javeline,
Et les maris debout sur la porte Colline[1],
Tout cela défendait au vice d'approcher.
Mais le vice est venu dans la paix nous chercher :
Le luxe, noir fléau, plus cruel que la guerre,
En s'abattant sur nous venge toute la terre !
(Sat. VI, v. 286-294. Trad. Jules Lacroix.)

LA FEMME SAVANTE

Pire encore, cette autre, au début d'un repas,
Justifiant Didon, son amour, son trépas,
Exalte l'*Énéide ;* et sa balance agile
Pèse tous les auteurs, pèse Homère et Virgile.
Elle parle, elle parle : assourdis, convaincus,
Rhéteurs, grammairiens se déclarent vaincus,
Et la foule se tait. Dans ce tapage extrême,
L'avocat, le crieur, une autre femme même,
Tout parlerait en vain. Quel flux ! quel tourbillon !
Quel cliquetis de mots ! C'est comme un carillon,
Bruit de cymbales, bruit de sonores clochettes. —
Qu'on ne fatigue plus l'airain ni les trompettes :
A cette femme seule il faut avoir recours,
Quand la lune en travail demandera secours[2].

L'excès d'un bien peut nuire, et le sage l'évite.

1. Porte de Rome, au nord, près du mont Quirinal.
2. Dans les éclipses de lune et de soleil, on frappait à grand bruit sur des chaudrons et autres instruments de cuivre, pour secourir l'astre en travail, et effrayer les sorciers auxquels on attribuait le pouvoir de faire descendre la lune sur terre.

Femme qui veux paraître éloquente, allons, vite,
Sois homme; et, retroussant la tunique au genou,
Offre un porc à Sylvain, baigne-toi pour un sou[1]!...
Qu'elle n'ait pas toujours de grands mots à la bouche;

. . . .

Défends-lui de citer l'histoire à tout propos;
Qu'elle ne lance pas sans trêve et sans repos,
Comme avec une fronde, un rapide enthymème[2];
Qu'elle lise, mais peu, sans trop comprendre même[3].
Oh! combien je la hais, celle qu'un noir démon
Courbe sur les écrits du savant Palémon[4];
Celle qui, mesurant ses phrases à l'équerre,
Fouille les vieux auteurs, et parle en antiquaire!
Dans une campagnarde elle va critiquer
Des fautes, qu'on pourrait à peine remarquer
Dans la bouche d'un homme... Ennuyeux atticisme!
Qu'un mari puisse faire au moins un solécisme!

(Sat. VI, v. 435-457. Trad. Jules Lacroix.)

LA COQUETTE

Une femme se permet de folles dépenses pour charger son cou d'un collier d'émeraudes et accrocher à ses oreilles ces grands pendants qui les allongent démesurément par le bas. Il n'y a rien d'insupportable comme la femme qui a de la fortune. Et notez qu'elle est hideuse à voir, risible, avec l'épaisse couche de pain qui lui gonfle la face, avec la pommade de Poppée[5]. — Ah! la voilà qui montre enfin son visage! elle a enlevé la couche de pâte dont il était enduit,

1. Les hommes portaient la tunique retroussée; la robe des femmes descendait jusqu'aux talons. Sylvain était le génie des hommes, et Junon celui des femmes.

2. L'*enthymème* est un syllogisme abrégé.

3. Ici, Juvénal va trop loin. La femme doit avoir des *clartés de tout,* comm dit Molière.

4. Remmius Palémon, de Vicence, fut un grammairien célèbre sous Tibère et Claude.

5. C'est une pommade mise à la mode par Poppée, seconde femme de Néron. Les dames romaines s'empâtaient la figure contre le soleil ou le froid.

on la reconnaît! Oui, mais tout aussitôt elle se lave avec du lait, du vrai lait d'ânesse, s'il vous plaît, à telles enseignes que, pour n'en pas manquer, elle traînerait plutôt avec elle un troupeau d'ânesses jusqu'au pôle hyperboréen, si on l'y envoyait en exil. Je vous le demande : cette figure qu'on enduit d'onguents toujours renouvelés, qu'on couvre et recouvre de tant de pommades, émollients, cataplasmes, est-ce une figure humaine?

Le gouvernement, dans cette maison, a juste la douceur de celui de la cour de Sicile[1]. Si Madame veut être plus belle, plus parée que jamais, Psécas[2] procède à la coiffure, et la pauvre fille, elle se voit arracher ses propres cheveux, déchirer sa robe, mettre à nu les épaules: — « Trop haute, cette boucle! Pourquoi cela? » — Et le nerf de bœuf frappe, et punit à l'instant ce crime abominable : un frison manqué! Qu'a donc fait Psécas? Quel est son crime? Est-ce sa faute à cette enfant si ton nez ne te plaît pas? A gauche, autre coiffeuse qui développe, et peigne, et roule en anneaux la chevelure de Madame. On tient conseil : on a appelé une femme d'âge, coiffeuse émérite, admise à la retraite, et attachée maintenant aux laines; la première, elle donne son avis; après elle, on vote par rang d'âge; on dirait qu'il y va de l'honneur et de la vie! C'est qu'il faut être belle à tout prix! Que de rangs, que d'étages échafaudés, élevés, bâtis sur cette tête! c'est un édifice! Regardez-la de face : on la prendrait pour Andromaque[3]; de dos, elle est moitié plus petite, on dirait une autre femme. Que sera-ce, bons dieux! si la nature ne lui a départi qu'une petite taille? si, à moins d'avoir des cothurnes, elle n'est pas plus haute qu'un pygmée? Et le mari? elle n'en a cure. Et l'argent gaspillé? encore moins.

(Sat. VI, v. 457-508. Trad. Fallex.)

1. Elle était cruelle et tyrannique.
2. C'est le nom d'une esclave femme de chambre. (D'un mot grec *arroser*, *parfumer*.)
3. La tiare qui élevait sa coiffure lui donnait l'air d'une femme de l'Asie.

DOLÉANCE SUR LA MISÈRE DES POÈTES[1]

Pour faire un grand poète, à verve originale,
Qui ne se traîne pas dans l'ornière banale,
Et qui marque au bon coin ses vers éblouissants,
Un poète sublime, et tel que je le sens,
Il faut un esprit calme, exempt d'inquiétude,
Amoureux des forêts et de la solitude,
Qui boive l'Hippocrène à loisir[2].... Car, enfin,
La pauvreté ne peut chanter lorsqu'elle a faim,
Ni secouer le thyrse, aux antres du Parnasse. —
Quand tu dis : Evohé ! ton ventre est plein, Horace[3] !

Est-ce que le génie au ciel s'élancera,
Si les maîtres jaloux de Nyse et de Cirrha[4]
Ne tourmentent pas seuls un cœur pris de leur flamme?
Le poète a besoin de toute sa grande âme,
Pour se représenter les casques radieux,
Les chars, et les coursiers, et la face des Dieux,
L'Euménide agitant le Rutule[5] !... A Virgile
Otez l'humble manoir, ôtez l'esclave agile ;
Tes serpents, Érinnys, vont tomber de ton front,
De la trompe d'enfer les éclats se tairont.

(Sat. VII, v. 53-74. Trad. Jules Lacroix.)

1. Cette satire, une des plus pratiques de Juvénal, porte sur la condition des gens de lettres et des avocats.

2. Fontaine de Béotie ; elle sortait du mont Hélicon, et fut consacrée aux Muses.

3. *Evohé* est le cri des Bacchantes.

Horace a bu son saoul, quand il voit les Ménades.

(BOILEAU.)

4. *Nyse*, ville de l'Inde, résidence favorite de Bacchus. *Cirrha*, ville de Phocide où Apollon rendait des oracles.

5 Allusion à Turnus et à la Furie Alecton.

LE PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE

Tu montres, Vectius[1], la déclamation ;
O poitrine de fer!... et ton jeune auditoire
Écrase les tyrans dans sa fougue oratoire.
Ce que tu viens de lire, assis, à tes marmots,
Tu le relis debout, et toujours mots pour mots.
Mâcher et remâcher toujours la même chose[2]!...
Tous, ils veulent apprendre à traiter une cause,
A l'embellir; savoir où gît la question,
Et prévenir les traits de toute objection.
Mais, lorsqu'il faut payer, soudain, cris et colère :
— « Que m'as-tu donc appris, toi qui veux le salaire?
— Est-ce ma faute, à moi, dit le maître, si rien
Ne bat dans le sein gauche à cet Arcadien[3]?
Son mortel Annibal, matin et soir, m'assomme,
Toujours délibérant s'il doit marcher sur Rome,
Ou tenir prudemment ses bataillons campés,
Qui frissonnent, ployant sous l'orage, et trempés[4].
Je veux bien parier, n'importe quelle somme,
Qu'un père n'aurait pas ma patience! » — En somme,
Voilà comme aujourd'hui se plaignent maints rhéteurs.
Ils quittent leur métier de vains déclamateurs :
Plus de rapt, de poison, d'épouse sanguinaire,
Ni de charme qui rend la vue au centenaire[5].
Mais, si de mes conseils ils font le moindre cas,
Ils ne choisiront point le métier d'avocats,
De peur que le barreau sans pitié leur enlève
La ration de blé que fournit chaque élève[6] :
Car c'est là tout le gain, tout l'espoir des rhéteurs.

1. Nom d'un maître de rhétorique.
2. Le professeur, hélas ! répète souvent les mêmes refrains.
3. L'Arcadie était fameuse par ses ânes.
4. Allusion à un des sujets de discours les plus familiers dans les écoles.
5. Sujets de déclamation proposés aux élèves.
6. Les avocats étaient encore plus maltraités par leurs clients. — On payait les professeurs en nature.

Un riche est libéral à payer des chanteurs,
Pour instruire ses fils dans l'art de Théodore[1].
Vite, cent mille écus pour des bains! Plus encore
Pour un portique, où va le maître quand il pleut.
Un riche n'attend pas le ciel pur; il ne peut
Salir ses fins coursiers dans la fange récente;
Et ses mules toujours ont la corne luisante.
Dans la salle à manger, toute en marbre poli,
Ne pénètre, l'été, qu'un soleil amolli.
Il a pour cuisinier le meilleur qu'on renomme,
Et son maître d'hôtel est le premier de Rome.
Ce grand dissipateur donne à Quintilien
Vingt écus d'or, croyant donner beaucoup.... Non, rien
Ne coûte moins qu'un fils à son père!...

(Sat. VII, v. 150-183. Trad. Jules Lacroix.)

LA VRAIE NOBLESSE[2]

Décore ton palais d'aïeux noirs de vieillesse!...
La vertu, c'est la vraie et la seule noblesse!

Sois Paulus ou Drusus[3] par tes mœurs, fais comme eux;
Et que ta gloire, avant tous ces bustes fameux[4],
Précède tes faisceaux, consul, et te proclame!
Je veux d'abord, je veux la noblesse de l'âme.
As-tu, par tes discours et tes faits, mérité
Le titre d'homme saint, ami de l'équité?
Je te déclare grand. Salut, race chérie!
Salut, Gétulicus, Silanus[5]! La Patrie
Te nomme avec orgueil, ô rare citoyen!

1. C'était sans doute un musicien en renom.

2. Dans cette satire qui est un vif tableau de mœurs, Juvénal flétrit la déchéance du patriciat romain, et démontre que la noblesse est personnelle, que seule la vertu nous la donne.

3. Paul Émile, vainqueur de Persée. — Drusus, fils de Livie, frère puîné de Tibère, adopté par Auguste, fut père de Germanicus.

4. Les nobles exposaient dans leur vestibule les bustes en cire de leurs aïeux.

5. Vainqueur des Gétules (peuple de la Libye). *Silanus*, surnom de la *gens Junia*.

Je crie, en te voyant, comme l'Égyptien
Qui retrouve Osiris[1]. Mais puis-je dire illustre
Un indigne qui n'a que son nom pour tout lustre?
Or, à qui ces leçons? à toi, jeune Blandus[2].
Pourquoi t'enfler si fort du beau sang des Drusus?
Qu'as-tu fait pour gagner cette noblesse vaine,
Et pour avoir le sang d'Iule dans ta veine,
Au lieu d'avoir celui d'une femme de rien,
Qui fabrique la toile au camp prétorien?
— « Vous, populace vile, et rebut de la terre,
Nul de vous ne connaît le pays de son père!...
Dis-tu. Moi, je remonte à Cécrops[3]! » — Quel honneur!
Allons, jouis longtemps de ce rare bonheur.
Pourtant, de cette plèbe obscure, mais féconde,
Sortira l'orateur à la mâle faconde,
Qui du noble ignorant sait défendre les droits.
L'un débrouille les nœuds, les énigmes des lois;
L'autre court vers l'Euphrate; il vole, jeune et brave,
Autour des aigles d'or, gardiennes du Batave[4].
Mais toi, fils de Cécrops, tu ne seras jamais
Qu'un vieux buste sans bras de l'inutile Hermès[5].
Toute la différence, ici je vais la dire :
Son image est de marbre, et la tienne respire!

Parmi les animaux, sang des Troyens, dis-nous,
Le plus fort n'est-il pas le plus noble de tous?
Nous vantons le coursier que sa vitesse honore,
Et qui fuit triomphant dans l'arène sonore.
Que fait son origine? Il est noble, celui
Qui le premier de tous dans la poussière a lui[6]!

1. Les Égyptiens adoraient le dieu Osiris sous l'image du bœuf Apis. Il devait réunir vingt-neuf marques distinctives. Quand elles se rencontraient, ils criaient : *Nous l'avons trouvé; soyons heureux!*

2. Rubellius Blandus, petit-fils de Drusus, était parent d'Auguste par les femmes au même degré que Néron.

3. Premier roi d'Athènes. De là le proverbe : *Plus noble que Cécrops.*

4. L'île des Bataves (aujourd'hui la *Hollande*), entre le Rhin et le Wahal.

5. Les Grecs représentaient Hermès, ou Mercure, par de longs prismes rectangulaires, surmontés d'une tête. C'étaient, comme chez les Romains, des dieux Termes.

6. Il compare sa vitesse à celle de l'éclair.

Mais les enfants d'Hirpin[1], dégénérés, sans gloire,
Si jamais au timon ne s'assied la victoire,
On les vend au marché. Là, nul soin, nul égard :
L'ombre de leurs aïeux n'obtient pas un regard.
Achetés à vil prix pour la charrette seule,
Ils traînent des fardeaux, ou font tourner la meule.
Ainsi donc, si tu veux qu'on t'admire, ô Blandus,
Toi-même et non les tiens,... montre-nous des vertus
Qu'on puisse inscrire et joindre aux titres, aux images
De ceux que Rome encore environne d'hommages[2].

(Sat. VIII, v. 18-69. Trad. Jules Lacroix.)

LA CHUTE DE SÉJAN[3]

Il en est qu'un pouvoir, objet de trop d'envie,
D'un poste rayonnant précipite sans vie :
Un vaste amas d'honneurs les entraîne, fatal[4] !
La statue, arrachée à son haut piédestal,
Descend obéissante, et suit l'effort du câble ;
Le char tombe avec elle ; et la hache implacable
Brise l'essieu de bronze, à coups retentissants,
Et fracasse les pieds des chevaux innocents.
Déjà le souffle gronde, et le feu tourbillonne,
Et Séjan tout entier dans la flamme bouillonne[5].
Cette tête adorée, oui, ce front souverain,
Le second de l'empire, et colosse d'airain,
Se transforme, emplissant la forge qui ruisselle,

1. Hirpinus était un cheval de race qui avait triomphé cent quatorze fois. On le surnomma *fils de l'Aquilon*.

2. Tandis que Boileau discute froidement sur la noblesse, Juvénal fait une peinture d'histoire très vivante.

3. Dans cette satire, qui traite des vœux, Juvénal censure les ambitions et les convoitises humaines.

4. Le vers est obscur. Le poète veut dire que ces honneurs se tournent en ruine fatale.

5. *Ælius Sejanus*, simple chevalier romain de Vulsinies, devenu chef des prétoriens, et ministre de Tibère retiré à Caprée, finit par aspirer à l'empire. Il sollicita la main de Livie, veuve de Drusus et belle-fille de Tibère. N'ayant pu l'obtenir, il forma un complot contre le tyran, qui, prévenu de sa trahison, le fit égorger, en 31. Ses statues furent renversées par le peuple, qui l'exécrait.

En vases, en bassins, en ignoble vaisselle.
Orne, ombrage ton seuil d'un feuillage tremblant ;
Conduis au Capitole un large taureau blanc :
Vois Séjan ! vois, un croc le traîne aux Gémonies[1] !...
Écoute ! Joie immense, amères ironies :
« — Quelle bouche arrogante, et quel front dissolu !
« — Jamais, si tu m'en crois, cet homme ne m'a plu.
« — Mais sait-on qui l'accuse et l'envoie au supplice?
« Sait-on quel délateur, quels témoins, quel indice?
« — Point du tout : un écrit long, verbeux et traînant,
« Est venu de Caprée[2]. — Ah ! j'y suis maintenant.
« Mais, dites-moi, que fait ce peuple magnanime?
« — Adorant la fortune, il maudit la victime.
« Si Nursia propice avait abandonné
« Au glaive du Toscan le vieillard couronné[3],
« Tout ce peuple, à cette heure, aussi lâche qu'injuste,
« Proclamerait Séjan empereur très auguste.
« Depuis qu'on ne vend plus les suffrages, eh bien !
« La tourbe de Rémus n'a plus souci de rien.
« Ce peuple impérieux, qui dispensait naguère
« Légions et faisceaux, dans la paix, dans la guerre,
« Stupide, enseveli dans un repos fangeux,
« Il ne demande plus que du pain et des jeux ! »

(Sat. x, v. 56-82. Trad. Jules Lacroix.)

L'EXPIATION DE LA GLOIRE

Un trophée orgueilleux, fait d'un casque ennemi,
D'une cuirasse vide et brisée à demi ;
Quelque char sans timon, un rostre de galère,
Un malheureux captif, dans sa morne colère,
Sur un arc de triomphe agitant ses liens :

1. *Gémonies*, escalier situé près de l'Aventin ; les cadavres des suppliciés y étaient exposés avant d'être précipités dans le Tibre.

2. Ile de la Méditerranée, à l'extrémité du golfe de Naples ; Tibère y passa les onze dernières années de sa vie.

3. *Nursia*, divinité adorée chez les Toscans. Séjan naquit en Toscane. Le vieillard couronné est Tibère.

C'est là chez les mortels ce qu'on nomme vrais biens[1].
Il faut, dût-on mourir, il faut qu'on s'en empare :
Voilà pourquoi le Grec, le Romain, le Barbare,
Dans la plaine sanglante ont toujours combattu.
Qui donc, pour elle-même, embrasse la vertu?
Otez la récompense, à quoi bon la victoire?
Ce n'est point la vertu qu'on aime, c'est la gloire!
Cette gloire pourtant, ce don rare et fatal,
Qui se grave et s'attache à la pierre, au métal,
A tous ces froids gardiens d'une cendre endormie,
Fut de Rome souvent la plus grande ennemie[2].
Que faut-il pour briser des sépulcres si beaux?
Un figuier! car tout meurt, et même les tombeaux!

Suis-moi! Pèse Annibal : sa poussière immortelle
Dans le creux de ta main, dis-nous, quel poids a-t-elle?
Le voilà donc cet homme, orgueilleux souvenir,
Que le monde africain ne pouvait contenir,
De l'océan du Maure à ces plages arides
Où l'éléphant bondit dans les sables torrides!
Il prend l'Espagne, il court, et ce triomphateur
Des monts Pyrénéens a franchi la hauteur.
Les Alpes vainement dressent leurs murs de glace :
Il perce et fend les rocs, et les change de place!...
Il marche; l'Italie est déjà dans sa main;
Ses larges pas toujours dévorent le chemin.
« Je n'ai rien fait, dit-il, Rome, si mes cohortes,
« Sous les béliers d'airain ne fracassent tes portes!
« Allons, Carthaginois, ni trêve, ni repos!
« Dans Suburre[3] croulante arborons nos drapeaux! »

Qu'il serait magnifique à peindre, et ridicule,

1. Cette esquisse représente un monument triomphal, avec des trophées.
2. Corneille, dans le prologue de la *Toison d'or*, fait ainsi parler la France :

> A vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent,
> L'État est florissant, mais les peuples gémissent;
> Leurs membres décharnés courbent sous nos hauts faits,
> Et la gloire du trône accable les sujets.

3. Quartier de Rome, faubourg mal fréquenté.

Ce chef borgne[1], assis fier sur un monstre gétule[2]!
O gloire! il est vaincu, proscrit!... et, suppliant,
Ce noble fugitif, cet illustre client,
Au seuil injurieux d'un tyran qui sommeille,
Morne, attend que le roi bithynien s'éveille[3].
Ce grand dévastateur, effroi du genre humain,
Il ne tombera pas sous le glaive romain!
Voyez-vous cet anneau? c'est lui qui venge Cannes,
Lui qui venge les pleurs des familles toscanes!
Gravis les Alpes! cours, fléau des nations!...
Pour exercer l'enfant aux déclamations[4].

Le héros de Pella[5] n'a point assez d'un monde :
Dans Sériphe ou Gyare, étroits cachots de l'onde[6],
Comme s'il étouffait captif, l'infortuné
Dans l'immense univers s'agite emprisonné!
Un jour, dans Babylone, où le colosse tombe,
Il se contentera cependant d'une tombe!...
C'est la mort seulement qui force notre orgueil
D'avouer combien l'homme est petit au cercueil!
Jadis le mont Athos[7] ouvrit ses flancs aux proues;
Des flottes, comme un pont, sonnèrent sous les roues :
Le Grec menteur l'affirme; — et les Mèdes altiers
Buvaient dans un repas des fleuves tout entiers :
Sostrate chante ainsi quand Bacchus le domine[8].
Comment revint pourtant Xerxès de Salamine,
Lui qui, plus dur qu'Éole aux bords des flots mouvants,

1. Il avait perdu un œil, après Trasimène, en traversant des contrées marécageuses.

2. Sur un éléphant.

3. Proscrit, réfugié chez Prusias, roi de Bithynie, Annibal allait être livré à la vengeance des Romains quand il avala du poison contenu dans le chaton d'une bague.

4. C'est un beau sujet pour les rhéteurs et les écoliers.

5. Alexandre naquit à Pella, ville de Macédoine.

6. *Sériphe* et *Gyare*, îles des Cyclades. On y déportait les criminels.

7. *Athos*, haute montagne de Macédoine qui tient au continent par un isthme d'une demi-lieue de largeur. Xerxès, dit Hérodote, le fit couper pour ouvrir à sa flotte un chemin plus court.

8. Sostrate est sans doute quelque méchant poète venu de Grèce à Rome pour y chercher fortune.

Brisait le fouet noueux sur les ailes des vents,
Et chargeait de liens Neptune, dieu parjure?
Heureux, si du fer chaud il lui sauva l'injure[1]!
Quel dieu voudrait servir ce maître convulsif?
Mais comment revint-il? dans un fragile esquif,
Retardé par les morts flottants sur l'eau sanglante....
Voilà comme on expie une gloire insolente!
(Sat. x, v. 133-187. Trad. Jules Lacroix.)

LES VŒUX EXAUCÉS DES DIEUX

Que souhaiter alors? — Pas de vœux indiscrets!
Laissons aux Dieux le soin de nos vrais intérêts;
Ils donnent ce qu'il faut, et non point ce qu'on aime :
L'homme est plus cher aux Dieux qu'il n'est cher à lui-même!
Par l'élan de ton cœur en aveugle emporté,
Tu veux le mariage et la paternité.
Mais les Dieux clairvoyants, qui plaignent ta chimère,
Savent, eux, quels seront les enfants et la mère!...
Si tu veux toutefois du sang de tes troupeaux
Abreuver les autels, demande sans repos
Un esprit ferme et sain dans un corps sain et ferme;
Demande une âme forte, un cœur fort, qui se ferme
Aux terreurs de la tombe, et, calme, radieux,
Envisage la mort comme un bienfait des Dieux;
Une âme exempte enfin de colère et d'envie,
Courageuse à porter les peines de la vie,
Qui préfère aux amours, à la danse, au festin,
Et les travaux d'Hercule et son âpre destin. —
Ces richesses, tu peux te les donner toi-même;
La vertu seule mène au calme, au bien suprême. —
Soyons sages, Fortune, et tu n'as plus d'autels!...
C'est nous qui t'avons mise au rang des immortels[2].
(Sat. x, v. 346-366. Trad. Jules Lacroix.)

1. Xerxès faisait fouetter les vents qui lui étaient contraires, jetait des chaînes dans la mer, et infligea aux vagues le stigmate du fer chaud.
2. Comparez Perse (satire *des Vœux*). Il y a là des conseils analogues.

LA CONSCIENCE[1]

Le seul penser du mal veut un supplice tel;
Et qui rêve le crime est déjà criminel!
Pour qui l'ose accomplir, Dieux! quel sort lamentable!...
La noire anxiété vient s'asseoir à sa table;
Et son gosier, qu'étreint la fièvre aux doigts ardents,
Se refuse aux morceaux entassés sous ses dents!
Il rejette les vins qu'il a pris; sa faiblesse
De l'Albe généreux dédaigne la vieillesse[2].
Versez-lui du nectar, son front se plisse, obscur,
Comme s'il avait bu d'un falerne âpre et sur[3].
La nuit, quand sa paupière inquiète s'est close;
Épuisé, haletant, lorsqu'à peine il repose,
A sa morne pensée apparaissent déjà
Le temple et les autels du dieu qu'il outragea;
Et, ce qui plus encor le glace d'épouvante,
Il voit en songe, il voit ton image vivante!...
Gigantesque, et soufflant l'horreur dans ses cheveux,
Au coupable tu viens arracher des aveux[4]! —
Ceux-là, dès qu'un nuage au ciel gronde et s'enflamme,
Tremblent, pâles et froids, comme s'ils rendaient l'âme :
Pour eux ce météore, effrayant voyageur,
Ce n'est pas le hasard... c'est un foudre vengeur! —
Sans les pulvériser, l'orage se déchaîne :
Ils n'en craignent que plus la tempête prochaine,
Qui déjà couve au fond des cieux clairs et sereins.
Puis, quand la fièvre passe en frissons dans leurs reins,
C'est le souffle irrité d'un Génie implacable!
Ils n'osent, pour calmer le dieu qui les accable,

1. Fragment tiré d'une satire adressée à un certain Calvinus que Juvénal console de la perte d'un dépôt dénié par un ami perfide.

2. « Les différents vins d'Albe se sont élevés au troisième rang, dit Pline l'Ancien. Ils sont très doux; il en est peu de secs. »

3. « On divise le falerne en trois espèces : le premier est sec, le second doux, le troisième léger. » (Pline, XIV, 6.)

4. C'est l'image de sa victime, le spectre de Banco.

Aux lares paternels, dans ce terrible choc,
Promettre une brebis ou la crête d'un coq[1].
Au scélérat qui meurt l'espérance est ravie !
De la moindre victime il ne vaut pas la vie!
(Sat. XIII, v. 208-235. Trad. Jules Lacroix.)

1. « Les entrailles et le foie des coqs sacrifiés aux Dieux leur sont aussi agréables que ceux des victimes opimes. » (Pline, liv. V, 24.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LES PROSATEURS

Salluste.

César.

Cicéron.

Tite-Live.

Sénèque.

Quintilien.

Tacite.

Pline l'Ancien.

Pline le Jeune.

LES POÈTES

Plaute.

Térence.

Lucrèce.

Catulle.

Virgile.

Horace.

Tibulle.

Properce.

Ovide.

Phèdre.

Lucain.

Perse.

Juvénal.

ERRATA

Salluste, page 4 à 11.

Lire partout *Croiset* et non *Croizet*.

Pline le Jeune, page 245.

Dans le titre, *Deux amis à Tacite*, supppimez *à Tacite*.

10562. — Imprimerie A, Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



EXTRAIT DU CATALOGUE
DE LA LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

MEMENTO DU BACCALAURÉAT ÈS LETTRES

NOUVELLE ÉDITION CONFORME AUX PROGRAMMES DE 1880

4 volumes petit in-16, cartonnés :

PREMIER EXAMEN, *partie littéraire*, comprenant : Conseils sur les épreuves écrites; — Notices sur les auteurs et les ouvrages grecs, latins, français, allemands et anglais indiqués pour l'explication orale; — Notions de rhétorique et de littérature classique, par M. Albert Le Roy. 1 vol. 5 fr.

PREMIER EXAMEN, *partie historique*, comprenant : Histoire; — Géographie, par MM. Ducoudray et Cortambert. 1 vol. 5 fr.

DEUXIÈME EXAMEN, *partie littéraire*, comprenant : Philosophie; Histoire contemporaine, par MM. Thamin et Ducoudray. 1 vol. 5 fr.

DEUXIÈME EXAMEN, *partie scientifique*, comprenant : Arithmétique; — Algèbre; — Géométrie; — Physique; — Chimie; — Histoire naturelle, par MM. Bos, Pichot, Schutzenberger, Perrier et Baillon. 1 vol. 5 vol.

PREMIER EXAMEN

ÉPREUVES ÉCRITES

VERSION LATINE

Lexique latin-français, rédigé conformément au décret du 19 juin 1880, à l'usage des candidats au baccalauréat ès lettres, par M. Chatelain, chargé de conférences à la Faculté des lettres de Paris; nouvelle édition revue et corrigée. 1 vol. in-16, cartonné. 6 fr.

Reconnu conforme à la note officielle du 29 janvier 1881.

Recueil de 180 versions latines, dictées à la Sorbonne pour les examens du baccalauréat ès lettres, de 1878 à 1882, publié par M. L. Delestrée. *Textes et traductions*. 2 vol. in-16, brochés. 3 fr.

On vend séparément :

1re partie, textes latins. 1 fr. 50

2e partie, traductions françaises. 1 fr. 50

Manuel théorique et pratique de version latine, par M. Lévêque. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 80

COMPOSITION FRANÇAISE

Recueil de compositions françaises : lettres, récits, discours, dissertations (sujets et développements), à l'usage des candidats au baccalauréat ès lettres et à l'école de Saint-Cyr, par M. Marais, professeur au collège Sainte-Barbe. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 50

Modèles de composition française, empruntés aux écrivains classiques, comprenant des descriptions, des portraits, des narrations, des dialogues, des lettres, des discours, des dissertations morales et littéraires, avec des arguments et des préceptes sur chaque genre de composition, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat ès lettres, publiés par M. Chassang, inspecteur général de l'instruction publique. 1 vol. in-16, cartonné. 2 fr.

Sujets et modèles de composition française, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat ès lettres, publiés par M. Pellissier, professeur au collège Sainte-Barbe. 1 vol. in-16, cartonné. 2 fr. 50

LANGUES VIVANTES

Lexique français-allemand, rédigé conformément au décret du 19 juin 1880, à l'usage des candidats au baccalauréat ès lettres, par M. Koch, professeur au lycée Saint-Louis; nouvelle édition revue et corrigée. 1 volume in-16, cartonné. 5 fr.

Reconnu conforme à la note officielle du 29 janvier 1881.

Cours de thèmes allemands, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat ès lettres et à l'École de Saint-Cyr, par M. Scherdlin, professeur au lycée Charlemagne. 1 vol. in-16, cartonné. 3 fr.

Traduction allemande du Cours de thèmes. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 25

Cours de thèmes allemands, accompagnés de vocabulaires, par M. Bacharach. 1 vol. in-16, cart. 3 fr. 50

Lexique français-anglais, rédigé conformément au décret du 19 juin 1880, à l'usage des candidats au baccalauréat ès lettres, par MM. Battier et Legrand, agrégés de l'Université. 1 vol. in-16, cartonné. 5 fr.

Reconnu conforme à la note officielle du 29 janvier 1881.

Cours de thèmes anglais, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat ès lettres, par M. Morel, professeur au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. in-16, cartonné. 2 fr. 50

AUTEURS GRECS, LATINS ET FRANÇAIS

Voir au programme la liste des ouvrages ou portions d'ouvrages prescrits

---

RHÉTORIQUE ET LITTÉRATURE CLASSIQUES

Études littéraires sur les classiques français des classes supérieures et du baccalauréat ès lettres, par M. Merlet, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand; nouvelle édition, conforme aux programmes de 1880. 2 vol. in-16, broché. 8 fr.

I. Corneille. — Racine. — Molière. 1 vol. 4 fr.

II. Chanson de Roland. — Joinville. — Montaigne. — Pascal. — La Fontaine. — Boileau. — Montesquieu. — La Bruyère. — Bossuet. — Fénelon. — Voltaire. — Buffon. 1 vol. 4 fr.

Études littéraires sur les grands classiques latins, avec des extraits empruntés aux meilleures traductions, 1 vol. in-16, broché. 4 fr.

Études littéraires sur les grands classiques grecs, avec des extraits empruntés aux meilleures traductions, par le même auteur. 1 vol. in-16, br. 4 fr.

Éléments de rhétorique française, par M. Filon. 1 vol. in-16 br. 2 fr. 50

Principes de rhétorique française, par M. Pélissier. 1 vol. in-16 broché. 2 fr. 50

Histoire de la littérature française, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par M. Demogeot. 1 vol. in-16, broché. 4 fr.

Histoire de la littérature grecque, par M. Alexis Pierron. 1 vol. in-16, broché. 4 fr.

Histoire de la littérature romaine, par le même auteur. 1 vol. in-16, broché. 4 fr.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Histoire de l'Europe, et particulièrement de la France, de 395 à 1270, par M. V. Duruy; nouvelle édition, avec gravures et cartes (classe de Troisième). 1 vol. in-16, cartonné. 4 fr.

Histoire de l'Europe, et particulièrement de la France, de 1270 à 1610, par le même; nouvelle édition, avec gravures et cartes (classe de Seconde). 1 vol. in-16, cartonné. 4 fr. 50

Histoire de l'Europe, et particulièrement de la France, de 1610 à 1789; nouvelle édition, avec gravures et cartes, par le même (classse de Rhétorique). In-16, cartonné. 4 fr. 10

Géographie physique, politique et économique de l'Europe, par E. Cortambert (classe de Troisième). 1 vol. in-16 cartonné. 4 fr. 50
Atlas correspondant (34 cartes). 2 fr.

Géographie physique, politique et économique de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, précédée d'un résumé de la géographie générale, par le même (classe de Seconde). 1 vol. in-16, cartonné. 3 fr.
Atlas correspondant (40 cartes). 5 fr.

Géographie physique, politique, administrative et économique de la France et de ses possessions coloniales, précédée de la revision sommaire des notions générales de géographie, par le même (classe de Rhétorique). 1 vol. in-16, cartonné. 3 fr.
Atlas correspondant (20 cartes). 3 fr.

LANGUES VIVANTES

Voir au programme la liste des auteurs prescrits et l'indication de leurs ouvrages.

DEUXIÈME EXAMEN

PHILOSOPHIE

Notions de philosophie comprenant des notions d'*économie palitique*, par M. Jourdan, membre de l'Institut; 17e édition, refondue conformément aux programmes de 1880. 1 vol. in-16, broché. 5 fr.

Précis scolaire d'économie politique, comprenant les matières indiquées par les programmes de 1880, par M. Habert, inspecteur d'académie. 1 vol. in-16, cartonné. 1 fr. 50

Sujets et développements de Compositions françaises (dissertations philosophiques) données à la Sorbonne depuis 1866 jusqu'en 1883, ou proposées comme exercices préparatoires pour les examens du baccalauréat ès lettres, recueillies par M. Albert Le Roy. 1 vol. in-8, broché. 5 fr.

Descartes : *Discours de la méthode; première méditation.* Nouvelle édition publiée avec une introduction et des notes, par M. Charpentier, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. petit in-16, cartonné. 1 fr. 50

Leibniz : *La Monadologie*, publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque de Hanovre avec une introduction et des notes, par M. Lachelier, ancien élève de l'Ecole normale, agrégé de philosophie. 1 vol. petit in-16, cartonné. 1 fr.

Cicéron : *De legibus* (livre I), publié avec une introduction et des notes, par M. Lucien Lévy, professeur de philosophie au lycée d'Amiens. 1 vol. petit in-16, cartonné. 75 c.
Le même ouvrage, traduction française de Le Clerc, sans le texte latin. 1 vol. petit in-16, broché. 75 c.
Le même ouvrage, traduction *juxtalinéaire.* 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 50

enèque : *De vita beata.* Texte latin publié avec une introductiou, un argument et des notes par M. Delaunay, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. 1 vol. petit in-16, cartonné. 75 c.
Le même ouvrage, traduction française de J. Baillard, sans le texte latin. 1 vol. petit in-16, broché. 1 fr. 50
Le même ouvrage, traduction *juxtalineaire*, par M. Delaunay. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 56

Platon : *République*, VIIIe livre. Texte grec, publié avec une introduction et des notes, par M. Aubé, professeur de philosophie au lycée Fontanes. 1 vol. petit in-16, cartonné. 1 fr. 50
Le même ouvrage, traduction française, par M. Aubé, sans le texte grec. 1 vol. petit in-16 broché. 1 fr. 50
Le même ouvrage, traduction *juxtalinéaire*, par M. Aubé. 1 volume in-16, broché. 2 fr. 50

Aristote : *Morale à Nicomaque, livre* VIII, texte grec publié avec une introduction et des notes, par M. Lucien Lévy. 1 vol. petit in-16, cartonné. 1 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction française de F. Thurot ; revue et annotée par M. Ch. Thurot, sans le texte grec, 1 vol. petit in-16, broché. 75 c.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire*, par M. de Parnajon. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 50

HISTOIRE

Histoire de France et histoire contemporaine depuis 1789 jusqu'à la constitution de 1875 par M. G, Ducoudray, agrégé d'histoire (classe de Philosophie) ; nouvelle édition refondue. 1 vol. in-16, cartonné. 6 fr.

SCIENCES

Arithmétique élémentaire, contenant les matières indiquées par les programmes de 1880, par M. Pichot, censeur du lycée Condorcet (classes de Quatrième, Troisième et Philosophie). 1 vol. in-16, cartonné. 2 fr.

Géométrie élémentaire, contenant les matières indiquées par les programmes de 1880, par M. Bos, inspecteur d'académie (classes de Quatrième, Troisième, Seconde, Rhétorique et Philosophie). 1 vol. in-16, avec figures, cartonné. 2 fr.

Algèbre élémentaire, contenant les matières indiquées par les programmes de 1880, par M. Pichot (classes de Troisième, Seconde et Philosophie). 1 vol, in-16, avec figures, cartonné. 2 fr. 50

Notions élémentaires de physique, contenant les matières indiquées par les programmes de 1880, par MM. Privat-Deschanel, ancien proviseur au lycée de Vanves, et Pichot, (classes de Troisième, Seconde, Rhétorique et Philosophie). 1 vol. in-16 avec de nombreuses figures, cartonné. 5 fr.

Notions élémentaires de physique, rédigées conformément au programme de 1880, par M. Boutet de Monvel, professeur au lycée Charlemagne. 3 vol. in-16, avec de nombreuses figures, cartonné :
- Classe de Troisième. 1 vol. 2 fr.
- Classe de Seconde. 1 vol. 2 fr.
- Classe de Rhétorique. 1 vol. 2 fr.

Éléments de physique, rédigés conformément aux programmes de 1880, à l'usage des classes de Troisième, Seconde, Rhétorique et Philosophie, par M. Angot, ancien professeur de physique au lycée Condorcet. 4 vol. in-16, avec de nombreuses figures, cartonnés :
- Classe de Troisième. 1 vol. 2 fr.
- Classe de Seconde. 1 vol. 2 fr.
- Classe de Rhétorique. 1 vol. 2 fr.
- Classe de Philosophie. 1 vol. 2 fr.

Éléments de chimie, rédigés conformément aux programmes de 1880, à l'usage de la classe de Philosophie, par M. Schutzenberger, professeur au Collège de France. 1 vol. in-16, avec 24 figures, cartonné. 3 fr.

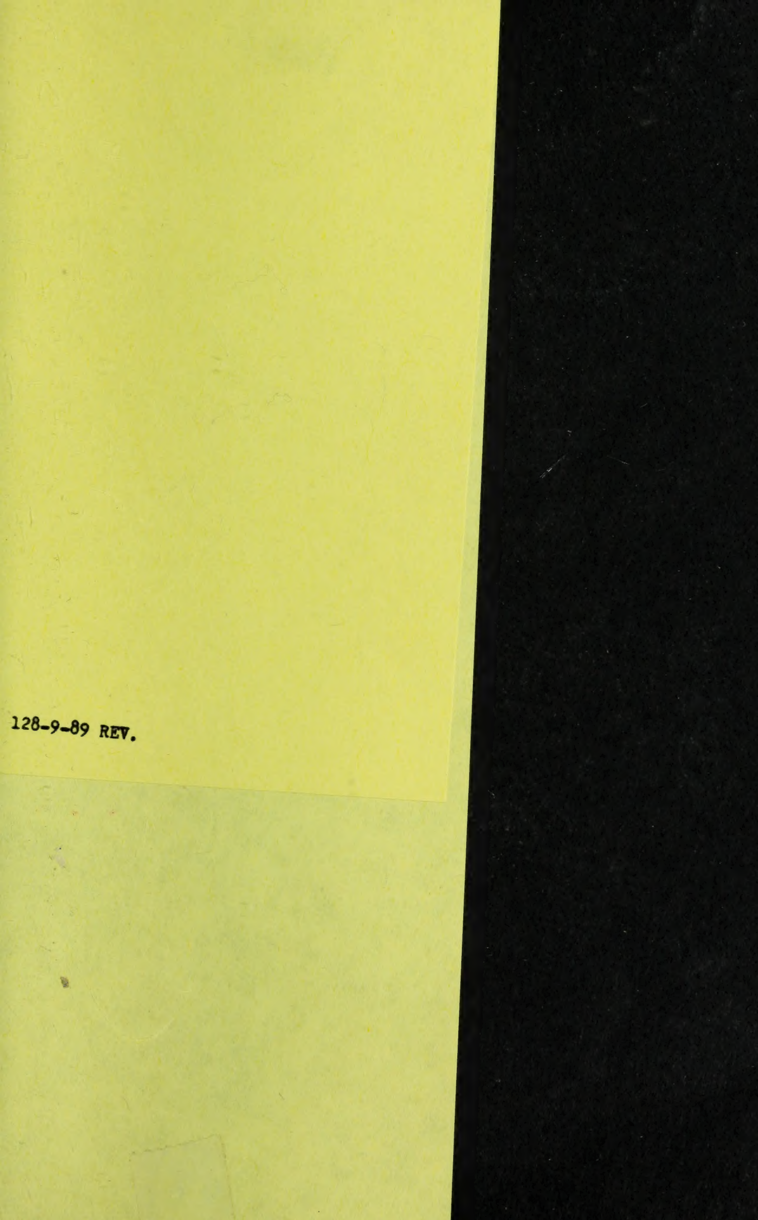
Anatomie et physiologie animales, rédigées conformément aux programmes de 1880, à l'usage de la classe de Philosophie, par M. Perrier, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. 1 vol. in-8, avec 328 figures, broché. 8 fr.

Anatomie et physiologie végétales, rédigées conformément aux programmes de 1880, à l'usage de la classe de Philosophie, par M. Baillon, professeur à l'École de médecine de Paris. 1 vol. in-8, avec 465 figures, broché. 5 fr.

11072. — Imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.







evol. p–

